

LA
JEUNESSE DE WESLEY

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Augustin LEGER

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure.

Professeur agrégé d'anglais à l'Ecole Navale.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard Saint-Germain, 79

— 1910 —

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LA
JEUNESSE DE WESLEY

LA
JEUNESSE DE WESLEY

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Augustin LEGER

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure,

Professeur agrégé d'anglais à l'Ecole Navale.



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard Saint-Germain, 79

— 1910 —

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AU RÉVÉREND
THOMAS EDWIN BRIGDEN
(de Londres et Barrow-in-Furness)

*en reconnaissant souvenir
de mainte amicale causerie,*

ET A SES CONFRÈRES
de la Société d'Histoire Wesleyenne
(Wesley Historical Society, Lond.)
en communauté d'effort scientifique.

AVANT-PROPOS

« N'est-ce pas une chose plaisante que Luther, Calvin, Zwingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des sectes qui partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie et à l'Afrique, et que MM. Newton, Clarke, Locke, Le Clerc, etc., les plus grands philosophes et les meilleures plumes de leur temps, aient pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours. Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos... On est si tiède à présent sur tout cela qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée. »

Lettres écrites de Londres entre 1728 et 1730, assure la préface. Le génie a de ces clairvoyances ; le destin, de ces rapprochements. Au même instant, une grande flamme religieuse couvait dans la vieille Université de Wicliff.

On rêve l'ironie plus complète encore. Durant les trois années que l'Angleterre lui servit de Bastille, Voltaire,

§ 1 l. 1-11. — Voltaire : *Lettres sur les Anglais*, éd. Bâle, 1734, VII, p. 47-48.

ce lettré, n'aurait-il pas une fois mis les pieds à Oxford, siège antique de culture ? Nul vestige de lui aux registres de la bibliothèque Bodléienne, capricieux d'ailleurs à cette époque, et où ne s'inscrivirent que de rares élus. Nous savons, en revanche, que, pour sa vie de Charles XII, il explora les souvenirs et les notes de la duchesse douairière de Marlborough. De Londres à Blenheim, où elle gardait ses archives, théâtre d'une anecdote rapportée par Goldsmith, la route passe par Oxford. La duchesse qui, à partir de 1720, multiplie ses résidences dans ce domaine offert par la reine Anne au vainqueur de Tallard, visite presque chaque jour des membres de l'Université : de juillet à octobre 1728, l'antiquaire Hearne le note à plusieurs reprises ; et, parce que leur politique diffère, il souhaiterait moins facile cette promenade de sept ou huit milles. — Au détour de quelque étroite venelle, sous le porche de quelque Collège, Lincoln peut-être, où s'épate alors en gargouille un masque de démon narquois, comment ne pas imaginer la rencontre de ces deux petits hommes qui allaient remplir le siècle, Voltaire et Wesley ?

La liste des fondateurs de sectes se fût sans doute accrue d'un écrivain qu'on ne peut lire. Mais le manque d'avenir d'une religion nouvelle ou renouvelée eût peut-être été prophétisé avec moins d'assurance.

C'est devenu un cliché d'historien de présenter comme le plus considérable qui se soit produit dans le Christia-

§ 11. 5-9. — Goldsmith, *Works*, IV, 24-25, A. Ballantyne : *Voltaire's first visit to England*, 103-4, 145.

1. 10-16. — T. Hearne, *Collections* VII, 175 ; *Diary*, CIX, 138 ; CXX, p. 5.
— Duchess of Marlborough's Letters to M. Jennens, 135, 165-6.

nisme depuis la Réforme, le mouvement religieux, dont ne se sépare plus le nom de Wesley. En Angleterre, les divers organismes où il s'est ramifié, et qui tendent aujourd'hui à se rejoindre en un seul corps, englobent un million de membres, et trois ou quatre fois plus de simples adhérents. Par le nombre, ils tiennent la tête de toutes les sociétés dissidentes. Plus pauvres de recrues dans l'Europe continentale, leurs groupes trouvent d'abondantes compensations aux colonies britanniques, dans l'Afrique du Sud, en Australasie, aux Indes même. Au Canada, leur chiffre ne le cède qu'à celui des catholiques ; un tiers de la province anglaise d'Ontario leur appartient ; dans l'Ouest, dont les territoires neufs se peuplent si rapidement, il semble qu'ils soient destinés à jouer le même rôle de pionniers dont les louait naguère, dans le développement de la grande république américaine, le président Roosevelt. Nulle part, en effet, ils n'ont triomphé avec plus d'éclat qu'aux Etats-Unis, où le premier rang leur revient, par la masse et par la richesse, avec leurs cinq ou six millions de communicants, stricte élite qui implique une bien plus forte proportion d'adeptes réels. A la conférence œcuménique de 1881, quatre cents délégués représentaient cinq millions de membres. Il y en a près de deux fois plus à présent ; et environ trente millions d'âmes, dans le monde entier, se rattachent au Méthodisme.

Certes, la croissance de la population européenne au

§ 11. 2-24. — *Whitaker's Almanach, Statesman's Year-Book*, 1907. *Hazell's Annual*, 1908. Minutes of Wesleyan Methodist Conference.

1. 10-17. — *Statistical Year-Book of Canada*. Th. Roosevelt : 200th anniversary of Wesley's Birth, *Wesley Studies*, 233-237.

xix^e siècle et son débordement à travers le globe, entrent pour beaucoup plus dans ce total que des conquêtes soit sur l'incroyance, soit sur les autres religions ; et, tout imposant qu'il paraisse, on ne saurait dire au juste s'il a progressé du même pas et au même taux que les races qui l'alimentent. Un fait est plus clair ; dans une Angleterre de huit à neuf millions d'habitants, Wesley, en 1790, avait enrôlé près de soixante mille disciples ; et ses sociétés, de l'autre côté de l'Atlantique, en contenaient pour le moins autant. Un seizième de la population adulte des Iles Britanniques, un septième de celle d'Amérique fréquentaient les prédications. Entreprendre un parallèle avec les succès de la primitive Eglise serait impertinent. Il suffira de constater que, pour être venu au monde si mal à propos, dans un âge de tiédeur où il n'y avait plus guère de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvelée, le Méthodisme n'avait pas trop mal réussi.

Les statistiques, d'ailleurs, sont l'élément le moins significatif des sciences morales : elles nous font juger l'étendue, non la profondeur ou l'intensité d'un mouvement. La qualité d'une influence importe plus que la quantité des prosélytes. Voltaire, ici encore, nous fournit un précieux point de repère. De petits vers, des tragédies, une bastonnade du chevalier de Rohan : voilà toute sa gloire et tout son bagage, le jour de printemps 1726 où il débarque à Londres. Et, quand il en repart après trois ans, la provision est faite des idées qui vont défrayer toute

§ 1 1. 6-12. — W. Myles : *Chronological History*, 1799, p. 142. J. Hampson : *Memoirs of Wesley*, III, 14-15 ; Whitehead : *Life of Wesley*, Dublin, II, 445. G. Smith : *History of Methodism*, I, 571. A. Stevens : *History of Methodism*, II, 249 et note.

sa carrière. Sous la monarchie tempérée qu'a établie la Révolution de 1688, à la faveur de l'indifférence ou de l'antipathie qu'inspire à la dynastie de Hanovre et à ses ministres whigs l'Eglise officielle, au milieu des querelles de partis, des luttes de sectes, de la sourde opposition entre Episcopat et clergé anglicans, la liberté de penser transporte en Angleterre l'asile ou la patrie que lui offrait la Hollande au siècle précédent. Et toutes les conjectures, toutes les hardiesses de la spéculation, politique ou scientifique, philosophique ou théologique, s'épanouissent dans une confuse et prodigieuse floraison.

Par dessous cette poussée intellectuelle, se poursuit toute une fermentation économique. Un instant interrompu par les rigueurs de la République puritaine, la sève de richesse sans cesse grossie depuis le règne d'Elisabeth, aussitôt la restauration de Charles II recommence d'affluer de plus belle. Les capitaux s'accumulent : avec eux grandissent les habitudes de luxe et de jouissance, qu'attestent les lamentations unanimes des églises et des moralistes. De toutes parts, c'est une fureur de gain sans effort qui s'entretient aux constantes loteries sanctionnées ou organisées par le Gouvernement. Il faut qu'en 1721 la fantasmagorie dorée de la Compagnie des Mers du Sud crève comme une bulle de savon, pour calmer un peu, dans toutes les classes, la fièvre de spéculation. Encore les convoitises ne font-elles que changer de méthode. L'argent reste l'unique but et l'unique maître. Les guerres sont des conflits voulus et provoqués par les marchands dans un intérêt commer-

§ 11. 2-14. — J. R. Green : *Short History of the English People*, p. 728-9, W. H. Lecky : *England in the XVIIIth century*, t. II, p. 444-5.

cial ; et lorsqu'en 1738 le Parlement ratifie une convention de nature à maintenir la paix avec l'Espagne, en regard des votes favorables, les journaux publient la liste des places et des pensions qui, à leurs yeux, en sont évidemment le prix. Impossible, au surplus, de méconnaître le rôle prépondérant de la corruption politique. « Point d'homme qui ne puisse être acheté », aurait déclaré le premier ministre d'alors, Robert Walpole ; et de son nom, bien qu'il ait eu de dignes émules, toute cette période a été baptisée. « L'ère de Walpole », avec ses cupidités cyniques, marque un incontestable fléchissement du caractère anglais. A y réintroduire un ressort d'idéal, deux hommes ont contribué par dessus tous : William Pitt et John Wesley ; John Wesley plus encore que William Pitt.

L'altération morale, cependant, n'était que le reflet d'un malaise social plus profond. L'accroissement des richesses s'accompagne d'un changement dans leur distribution. Boutiquiers et négociants fortunés achètent des terres, ou marient leurs héritières à l'aristocratie détentrice du sol : les grands domaines et les procédés de la grande culture ruinent, par leur supériorité, en attendant qu'ils évincent, par des expédients légaux, l'antique catégorie des petits propriétaires indépendants ; déjà les campagnes se dépeuplent visiblement au profit des villes. La pression de la concurrence étrangère, le développement de la marine marchande, l'extension du domaine colonial de l'Angle-

§ 21. 1-34. — Boutmy : *Développement de la Constitution en Angleterre*. P. Mantoux : *Révolution industrielle*. W. Cunningham : *The Growth of English Industry & Commerce in Modern Times*. J. R. Seeley : *Expansion of England Growth of British Policy*.

terré bouleversent les anciens débouchés et les méthodes traditionnelles d'échange et de production. De plus en plus apparaissent les grands patrons, appuyés sur d'amples ressources, capables de suivre et d'utiliser les perfectionnements techniques et les fluctuations du marché. Devant eux s'évanouit graduellement la classe des petits artisans autonomes, qui, jusqu'alors, vivaient à la fois de leur métier et de leur lopin de terre, et qui se voient peu à peu ravir l'un et l'autre. Ils tombent dans un état de plus entière sujétion. Ce sont des salariés, au sens moderne, que nous montre l'Est de l'Angleterre, dès le début du XVIII^e siècle ; l'Ouest et le Sud-Ouest sont en train de se transformer de la même manière ; le Nord seul échappe encore au mouvement. — Ça et là, surgissent maintes tentatives pour grouper dans un même local ces ouvriers qui ne possèdent plus ni la matière première, ni l'instrument de leur travail, et pour multiplier les produits au moyen de quelque agent mécanique. La Révolution industrielle, que déterminent les inventions multipliées dans la seconde moitié du siècle, et finalement celle de la machine à vapeur, n'est que l'aboutissant d'une lente et sourde série de tâtonnements dans une direction constante. A sa violence, les vieux cadres volent en éclats ; mais leur croissante dislocation l'avait préparée de longue date. Et, avec eux, se délabrait le régime administratif : fortement ébranlées par les troubles du XVII^e siècle, minées par la persistance des antagonismes politiques et religieux, les institutions paroissiales, bases du gouvernement local, organes héréditaires de l'assistance aux misérables et de

la plupart des services publics, perdent constamment de leur vigueur et de leur efficacité. — Les églises, déchirées de rancunes et de querelles sans nombre, paralysées par une envahissante atmosphère de doute, ne servent plus de frein à la masse. Et, dans ce désarroi, c'est un crescendo de turbulences, de grèves, d'émeutes qui atteignent leur paroxysme aux premières années de George III. Le contre-poids de « loyalisme », de patiente fidélité à la patrie et au roi, d'exacte discipline religieuse et sociale, mais aussi d'aide fraternelle et de mutuel secours, par le groupement réparateur de ceux-là surtout qui, étant le plus déshérités, en avaient le plus vital besoin, ce fut la plus éminente mission du Méthodisme de le fournir.

A cet égard, ses historiens, s'ils sont portés d'ailleurs à en exagérer les mérites, n'ont sans doute pas tort d'y voir l'un des plus puissants remparts qui aient dérobé l'Angleterre à l'envahissement de la Révolution française. Les lettrés, les poètes, les hommes d'Etat, après l'avoir acclamée de tous leurs vœux, ont bien pu se reprendre, au premier froissement de leur sensibilité, de leur bon sens, ou de leur goût. Et, dès lors, parmi les classes cultivées, ce fut le triomphe, assuré jusqu'à l'outrance, de l'esprit conservateur en religion comme en politique. Mais ce repentir ne serait-il pas arrivé trop tard, si l'élan initial avait trouvé pour complice, dans une plus forte proportion de la populace, le libre jeu des aspirations républicaines, comme à l'élection de Wilkes en 1769, et durant la guerre d'Amérique, ou, comme à l'incitation de Lord George

§ 21. 1-4. — H. Moore: *Life of Wesley*, II, 472-1. — A. Stevens: *History of Methodism*, III, 3-8.

Gordon, en 1780, simplement la frénésie du désordre ? Soixante-dix mille personnes affiliées aux sociétés wesleyennes au lieu de l'être aux clubs révolutionnaires, bon nombre d'autres prémunies contre la griserie des brochures de Thomas Paine, durent singulièrement collaborer, par leur inactivité même, à la stabilité de la monarchie britannique. Leurs réserves d'enthousiasme, a-t-on dit, trouvèrent une valve de sûreté dans le Méthodisme. L'Angleterre fut soustraite à la révolution politique par la révolution religieuse.

En France, les idées importées d'Outre-Manche avaient jeté de vives racines. Le 17 mai 1778, un Suisse qui fut le dévoué auxiliaire de Wesley, lui écrivait de Mâcon : « Une bande de libres-penseurs, grands admirateurs de Voltaire et de Rousseau, de Bayle et de Mirabeau, semble avoir juré de détruire le Christianisme et le Gouvernement. D'une main, dit un avocat qui a écrit contre eux, ils ébranlent le trône, et de l'autre ils renversent l'autel... » Et, dès le mois de novembre 1765, l'ironique Horace Walpole, de passage à Paris, dépeignait Voltaire, l'idole du Parlement, l'agitation chaque jour croissante, le clergé accablé de satires : « S'ils ne prennent pas un corps de Méthodistes à leur solde, concluait-il, je les crois voués à la déroute. »

On voit par là quelle place a tenue, dans l'histoire du

§ 1 l. 1-10. — Cestre : *Poètes anglais et Révolution française*. J. Aynard : Coleridge. E. Legouis : *Jeunesse de Wordsworth*. Colonel Maurice : *Life of F. D. Maurice*, t. I, p. VIII-IX. J. F. Hurst : *British Methodism*, III, 1196. Lecky, VI, 376. Overton : *Evangelical Revival*, 141-2.

§ 2 l. 2-14. — Tyerman : *Fletcher*, 416-7. *Walpole's Letters*, Paget Toynbee ed., ch. VI, 343. Cf. Southey : *Wesley*, I, 1-3, véhément parallèle entre Voltaire et Wesley.

xviii^e siècle, ce réveil religieux. L'étude du xix^e le révélerait intimement uni à toutes les grandes impulsions de réforme, au développement des trades-unions, au progrès de la démocratie. Il n'y a point là de contradiction. La solidarité des deux aspects, en quelque sorte complémentaires, est un des traits les plus saillants de la vie de Wesley.

* * *

Dans l'activité d'un seul homme, même illustre, il ne faut, bien entendu, chercher ni l'image complète ni la cause totale d'une grande crise collective. Mille autres circonstances y conspirent ; et toutes participent au résultat final ; mais le mouvement qui les emporte reste peut-être quelque chose de distinct et de supérieur, qui les dépasse et les déborde infiniment. Ces phénomènes humains ne sont pas sans analogie avec ceux de la nature, lame de fond ou éruption volcanique. Une comparaison très juste montre, dans le soulèvement d'âmes du xviii^e siècle anglais, le passage d'une grande vague souterraine de sentiment, qui ne se confina point aux bornes d'une nation particulière. L'Allemagne, l'Amérique, la France même déployaient, vers le même temps, des spectacles du même ordre. Au fond, le romantisme, dans le domaine de l'art et de la littérature, manifeste la même réaction de l'imagination et de la sensibilité contre l'intellectualisme exclusif et étriqué de la génération précédente. L'amour de la nature commence à poindre, naïvement marqué dans la mode des jardins anglais. Des indices de révolte contre la souveraineté poétique de Pope se déchiffrent dans les œu-

vres de Thomson, de Gray et d'Edward Young, cher aux Wesleys, dont les poésies pieuses popularisent aussi, à leur manière, le goût et le besoin de lyrisme. Enfin les débuts de la propagande méthodiste coïncident avec les premiers romans de Richardson, cet éducateur de Rousseau.

Si un commun état de la culture et de la civilisation européennes se traduit sous des espèces aussi multiples, comment rendre compte cependant de cette variété même, à moins de reconnaître aux individus qui en sont les organes un véritable pouvoir de transmutation ? Placés en présence d'une série identique de pensées antérieures, dans d'équivalentes conditions de milieu, chacun y répondra par un écho qui lui est propre. Carlyle, sans doute, avait tort d'attribuer à ses héros une sorte d'omnipotence ; serait-ce une moindre erreur de réduire à néant l'initiative du génie ? Tout être est à la fois un miroir et un foyer : quelque chose du vaste monde s'y reflète ; quelque chose en émane qui va s'ajouter au monde. Et celui-là est vraiment un grand homme qui, ayant perçu les communes ressources et les communes misères, sait imprimer à son entourage précisément le petit branle qui satisfera leurs communes et à demi inconscientes aspirations.

Southey a donc bien raison de le soutenir : les hommes qui, aux yeux de la postérité, dominant de toute la taille leur époque, subissent d'abord le biais des temps où ils vivent et des circonstances où ils sont placés, avant d'en-

§ 11. 1-6. — Miss Julia Wedgwood : *John Wesley*, p. 174. Cf. J. Texte : *J. J. Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire*.

gendrer eux-mêmes les impulsions directrices. Est-il également fondé à prétendre qu'à toutes les heures remuées où de grands changements vont s'opérer, il ne manque pas d'acteurs prêts à doubler les rôles sur la scène, et que, de toute évidence, à défaut de John et de Charles Wesley, par exemple, leur ami Whitefield aurait donné naissance au Méthodisme ? — De même, à en croire Macaulay, le système de Copernic aurait pris forme, Copernic n'eût-il jamais existé ; et l'on aurait bien découvert l'Amérique, quand il n'y aurait pas eu de Christophe Colomb. Les idées qui sont dans l'air finissent inévitablement par susciter un porte-parole ; la fonction, par se créer un organe. Et, pareillement, il est possible que Bonaparte tué au siège de Toulon, le dictateur se fût appelé Moreau : seulement, sa carrière n'eût peut-être pas été la même. Les alternatives se seraient offertes plus nombreuses qu'à l'astronome ou au géographe. Si le soleil ne tourne pas autour de la terre, du moment que l'un se déplace par rapport à l'autre, c'est l'inverse qui s'impose. Et l'on pouvait hésiter à se lancer à travers l'Atlantique ; mais, du moment qu'on le franchissait d'est en ouest, il était difficile de n'y pas rencontrer un continent. Le champ de l'intelligence et de la volonté pure est autrement fertile en possibilités. A supposer la disparition précoce de Shakespeare, il n'y a pas de raison d'admettre qu'un autre aurait écrit *Hamlet* ; on parle bien d'un jeune boucher de Stratford, à qui ses concitoyens prêtaient un égal talent, et qui mourut jeune : rien ne prouve qu'il aurait vécu au cas où Shakespeare eût

§ 1 l. 1-31. — R. Southey : *Wesley*, I, 153-4. Leslie Stephen : *English Literature & Society*, 14-17, 216-7.

péri. Et ce serait à faire trembler, de réfléchir que Shakespeare et Cervantès furent simultanément exposés à la rougeole, comme le remarque Leslie Stephen.

L'humoristique sagesse du grand critique anglais nous dicte la conclusion : à quoi bon nous rendre malheureux de ce qui aurait pu être, puisque nous savons que ce n'est pas arrivé ? Quoi de plus puéril que ces fantaisies rétrospectives ? et serait-ce pour mieux faire de l'histoire une science, qu'on y multiplierait ainsi l'hypothétique ? Pour qui croit toutes choses déterminées par d'inflexibles enchaînements, pas un rouage ne se peut impunément éliminer, modifier ou déplacer dans le rigoureux mécanisme des engrenages. Pour qui se réclame des causes finales, les existences individuelles ne sont pas moins objet de Providence que la marche générale du monde. Et s'il n'y a que hasard, les combinaisons d'antécédents auraient bien pu être différentes : mais par quelle nécessité voudrait-on qu'elles eussent abouti précisément aux événements historiques que nous connaissons ? Peut-être n'était-il point indispensable que Wesley vît le jour, mais l'était-il davantage, à ce compte, que le Méthodisme se produisît dans l'Angleterre du *xviii^e* siècle, ou qu'il y eût un *xviii^e* siècle et une Angleterre ? Et pourquoi tant s'étonner à l'idée qu'un grand drame, privé du principal de ses protagonistes, n'aurait sans doute ni suivi la même marche, ni abouti au même dénouement, ni présenté tout à fait le même caractère ? Whitefield, nous assure Southey, aurait pareillement rempli le rôle. Rien de plus improbable, si l'on songe que, d'une part, condisciple des Wesley à Oxford, Whitefield fut initié par eux à la vie spirituelle ; et que, de l'autre, dans ses trente années de laborieux et

brillant apostolat, lui-même ne réussit à organiser quoi que ce soit de durable. Mettons qu'à lui seul il eût allumé une immense flamme religieuse; selon toute vraisemblance, très vite elle serait tombée faute d'aliment; à tout le moins, les procédés adoptés pour l'entretenir eussent-ils été bien distincts de ceux qui ont perpétué le Méthodisme.

Il y a plus : historiquement, ce n'est pas Wesley, c'est Whitefield, en qui les contemporains ont, durant une longue période, salué ou dénoncé le promoteur et la personification suprême du mouvement. Hogarth, Fielding, Tindall, Smollett nous offrent là-dessus un témoignage unanime. S'il est déchu de cette prééminence, et si sa mémoire s'est éclipsée au point que plusieurs de ses biographes parlent, avec quelque vérité, d'injustice, c'est bien d'abord parce qu'aucune organisation ne subsiste pour en perpétuer le culte; c'est aussi que son zèle infatigable, prodigué trente années à travers les Iles Britanniques et les colonies d'Amérique, s'est plus exercé en étendue qu'en profondeur, et qu'il a marqué ses prosélytes d'une empreinte moins ineffaçable. Plus on y regarde de près, plus on se convainc que l'influence personnelle de John Wesley a été considérable et, dans bien des cas, décisive. Ni la discipline, ni la doctrine de ses partisans n'auraient été, sans lui, tout à fait ce qu'elles sont; et l'atmosphère dogmatique et morale de l'Angleterre, dans son ense-

§ 1 l. 1-3. — J. Hampson : *Memoirs of Rev. J. Wesley*, III, 20-21.

§ 2 l. 1-6. — Hogarth : *Credulity, Superstition, & Fanaticism*. Fielding : *Joseph Andrews*. Tindal : *Continuation of Rapin*, V, 191. Smollett : *Continuation of Hume*, V, 375. J. Overton : *Evangelical Revival*, 9, 29. Stevens : *History of Methodism*, I, IV; II, 308.

ble, ne serait pas non plus exactement la même. D'autres ont pu l'emporter sur lui à tel ou tel égard. Whitefield, nature plus chaude, plus vibrante et plus expansive, a peut-être connu de plus délirants succès d'éloquence ; Fletcher présente un plus radieux modèle de douceur et de sainteté ; Charles Wesley, à qui revient sans doute la plus large part de leur commun bagage poétique, déconcerte moins l'ordinaire diapason des affections et des sympathies humaines. Mais, à le prendre tout entier, John est indiscutablement le plus complet : poète, orateur, régulateur de croyances et meneur d'hommes, il rassemble et il résume, dans sa chétive personne, les caractères distinctifs de cette renaissance religieuse. Qui la veut étudier dans une de ses incarnations particulières, ne saurait mieux s'adresser qu'à lui.

Est-ce, d'ailleurs, la méthode qu'il convient de préférer ? Ce qu'on appelle volontiers aujourd'hui le point de vue social, c'est-à-dire, apparemment, la subordination du détail individuel aux effets de masse dans les phénomènes collectifs, a certes quelque chose de très attrayant, et il aurait d'autant plus de chances d'être instructif qu'il a été moins appliqué jusqu'ici au sujet qui nous occupe. Les seules histoires générales du Méthodisme qui aient encore paru sont, en effet, médiocres : simples annales dénuées d'ordre et de critique, pures enfilades d'anecdotes, ou juxtapositions de faits superficiels ; et les monographies, compilées avec tant d'industrie, qu'on a justement comparées à de cyclopéens tas de poussière, ressemblent parfois aussi, avec trop de persistance, à des lectures édifiantes. Aucun souci de grouper et de relier les événements entre eux, d'en rechercher les causes intimes ou

lointaines, ni d'atteindre, autant que possible, le fond des choses : mais des faits, une foule de menus faits, étalés tels quels au jour le jour, dans leur suite strictement chronologique, tous sur le même plan, tous plus ou moins visiblement perçus comme les manifestations distinctes d'une puissance supérieure qui interviendrait à chaque pas pour faire jaillir, à chaque minute, tout un monde du néant. Et cette perspective a sa légitimité : mais elle ne contente pas la curiosité scientifique, avide de coordonner, de saisir des liens, de plier à des lois claires et certaines la rétive incohérence des phénomènes singuliers, épars, isolés, contingents.

En revanche, dans cette alchimie qui s'efforce de réduire le concret à l'abstrait, de codifier après coup le chaos, risque de s'évaporer ni plus ni moins que l'essentiel. Images générales signifient toujours images rudimentaires et simplifiées qu'appauvrit et défigure l'omission des nuances. Insensiblement, à la souplesse des gestes réels se substitue la raideur des courbes conventionnelles : à la richesse des pensées vivantes, le dénuement des purs concepts. Ces résidus dépouillés de toute individualité, vides de toute substance, l'analyse n'a ensuite pas de peine à leur découvrir partout ailleurs des équivalents exacts : et, les ayant comparés, étiquetés, classés dans une série, on est trop tenté de croire qu'on en a vraiment rendu compte, qu'il ne demeure rien d'original dans leur essence, ni d'obscur dans leur genèse. Un problème d'histoire religieuse se ramène alors aux termes nets et secs

§§ 1-2. — Voir, à ce propos, dans la *Revue de Paris*, 1^{re} et 15 août 1966, les intéressants articles de M. Elie Halévy sur la Naissance du Méthodisme en Angleterre.

d'une équation d'algèbre, où l'on élimine tour à tour toutes les inconnues, non sans leur attribuer souvent des valeurs arbitraires ; et le jaillissement de la foi s'assimile littéralement au phénomène qui se produit, quand on frotte, par exemple, une allumette sur une pâte préparée selon la formule ; il apparaît aussi facile, aussi spontané, aussi inévitable : étant donné certaines conditions sociales, la prédication d'une certaine doctrine suffirait à susciter instantanément la flamme. Étant donné les particularités physiologiques et les circonstances climatériques qui prédisposent les Anglais à la mélancolie et à une certaine forme d'inquiétude religieuse, il suffisait qu'un homme répêât par hasard l'énoncé d'une certaine forme doctrinale correspondante, susceptible d'ailleurs d'interprétations contradictoires, pour que la porte des cœurs s'ouvrit aussitôt à ces paroles magiques.

Il s'en faut que les choses se passent avec cette aisance, presque mythologique. Et, s'il y a là bien des rapprochements ingénieux ou suggestifs qui aident à comprendre quels éléments favorisèrent l'apparition et la propagation du Méthodisme, le dernier mot se doit pourtant chercher ailleurs. « L'éveil spirituel a des besoins spirituels », comme Newman définira cent ans plus tard un autre grand mouvement chrétien, n'est pas une déflagration brusque. C'est un acte progressif, et, d'ordinaire assez lent, où toute notre volonté, toute notre personne sont engagées, qui exige de notre part une laborieuse complicité, et qui ne se consomme en nous ni sans luttés ni sans résistances. Les initiateurs du Méthodisme, à tout le

moins, ont passé par de telles péripéties. Dans la mesure où ils y ont fait passer les autres, leur exemple a été durablement contagieux. Sous peine de fausser la pleine réalité du fait, il importe avant tout d'assister au déroulement de ce drame intérieur. Or, nous ne le saisirons sur le vif que dans le détail concret d'une expérience particulière.

Celle de John Wesley ne se recommande pas seulement à notre choix parce qu'elle est la plus complètement typique, la plus hautement représentative. Elle est encore celle que nous rendent accessible les renseignements les plus abondants. Ayant commencé de tenir son journal à la fin de mars 1725, il ne l'a plus interrompu jusqu'au 24 février 1791, à quelques jours de sa mort. Sans doute, un trop grand nombre de ces précieux petits livres où il notait brièvement, heure par heure, en caractères sténographiques, l'emploi de chaque journée, a été égaré ou détruit. Mais ces matériaux sommaires étaient, d'ordinaire, utilisés dans des rédactions plus amples, dont des Extraits, qui remplissent quatre volumes, furent publiés périodiquement à partir de 1739. Moins immédiate et primesautière, l'expression n'en est pas moins d'une sincérité que permettent aujourd'hui de contrôler, dans une foule de cas, les derniers travaux des Méthodistes, surtout la grande édition en cours du *Journal* de Wesley, indispensable désormais à qui prétend parler de lui ou de la société fondée par lui.

Ainsi, peu d'hommes ont laissé après eux un registre

§ 21. 5-11. — Voyez, dans la nouvelle édition du *Journal*, p. 3, note, la liste des volumes qui ont été préservés ou récemment retrouvés. Un vide énorme s'étend d'août 1741 à février 1790.

plus minutieux, plus continu, plus digne de foi, de leurs réflexions et de leurs actes. A cela s'ajoute tout ce qui a surnagé d'une immense correspondance. Impossible de nous étonner davantage, après cela, que les héroïnes des romanciers du même siècle, passant tant d'heures à écrire, en aient eu de reste pour les aventures les plus abondantes. L'emploi si répandu de la sténographie leur facilitait sans doute la tâche.

Des innombrables études dont Wesley a été l'objet, trois sont des mines de documents particulièrement riches. « Je donne tous mes manuscrits à Thomas Coke, au docteur Whitehead et à Henry Moore, pour qu'ils les brûlent ou les publient, selon qu'ils jugeront bon », disaient ses dernières volontés. Coke était alors en Amérique ; les fonctions d'itinérant absorbaient Moore. La Conférence, soucieuse de devancer d'autres publications, confia les papiers à Whitehead pour qu'il en tirât une biographie. Il avait déjà été chargé de l'oraison funèbre et de la rédaction de l'épitaphe. Mais, outre des discussions d'argent, une difficulté plus grave ne tarda pas à s'élever : Whitehead refusait de laisser trier les documents par d'autres ; il voulait bien lire son ouvrage à un comité ; mais, en cas de désaccord, il revendiquait le droit de rester seul juge ; et il exigeait que l'édition ne fût jamais modifiée sans son consentement. Ses propositions furent rejetées par la Conférence de 1792 ; et Coke et Moore se hâtèrent de publier une vie de Wesley, qui est à peu près sans valeur. L'année suivante, parut celle de Whitehead, pleine de choses désagréables pour l'amour-propre des itinérants

§ 2-1. 3-5. — Mr. Wesley's Last Will and Testament; *Works*, IV, 500.

qu'il s'obstine à qualifier de « prêcheurs laïques », et qu'il accuse d'avoir poussé les sociétés méthodistes dans des voies ambitieuses, en dépit du fondateur. Aussi, en 1805, à Dublin, deux volumes « copiés en grande partie sur une édition publiée à Londres par John Whitehead », et la reproduisant à peu près littéralement, « la purgent-ils avec soin des passages les plus scabreux ». Sauf le parti-pris de certaines tendances, l'œuvre de Whitehead, surtout sous sa forme originale, demeure l'une des meilleures sources : sur un épisode longtemps resté obscur, tel que l'affaire Hopkey, la parfaite exactitude de tous les détails qu'il fournit, apparaît bien à lire aujourd'hui le récit intégral, dans le nouveau texte du *Journal*.

En 1824, Henry Moore, seul légataire alors survivant, produisait une *Vie* en deux volumes, dont des pages entières présentent avec celle de Whitehead d'étranges analogies verbales, et qui n'y ajoutent pas grand'chose, hormis les souvenirs d'un homme qui avait été longtemps l'intime compagnon de Wesley ; mais ces souvenirs manquent souvent de justesse et presque toujours de critique.

A côté de Whitehead, il faut placer les *Lettres Originales* du Rév. John Wesley et de ses amis, éditées en 1791 par Joseph Priestley, et que John Hampson a utilisées dans ses *Mémoires*, de la même date. Elles provenaient, par l'intermédiaire d'un ministre dissident du Devonshire,

§ 4 l. 1-7. — Whitehead, 1793 : *Preface*, xi-xii ; *Advertisement*, iii-viii. H. Moore : *Preface*, v-viii. R. D. Urrlin : *Churchman's Life of Wesley*, 230, 241-2, 258-9, 273. Hockin, p. 2.

§ 3 l. 37. — J. Hampson : *Memoirs*, t. III, *Advertisement*. S. Badcock à J. Wesley, South Molton, 22 avril 1780. Whitehead, 1805, t. I, p. iii, iv. Tyerman : *S. W.*, 350. J. Priestley : *Preface*, iii, iv, xi.

Samuel Badcock, de la petite-fille de Samuel Wesley jeune, établie à Barnstaple.

Les *Mémoires de la famille Wesley*, par le docteur Adam Clarke, 1823, forment la troisième des collections de faits vraiment considérables. On en retrouvera toute la substance, avec quelques additions et rectifications, dans l'ouvrage de G.-J. Stevenson, paru en 1876. Le Rév. Luke Tyerman, en 1870, a rassemblé tout ce qu'on savait de John Wesley dans trois gros volumes qui sont un monument d'industriel labeur, et que complètent ses monographies de Samuel Wesley, des *Méthodistes d'Oxford*, de Whitefield et de Fletcher.

Le livre de Southey, paru en 1820, laisse tous les autres derrière lui au point de vue du mérite littéraire, non de l'exactitude, de la pénétration et de l'équité. La peinture la plus intéressante et la plus intelligente qui existe du mouvement, est peut-être celle qu'a tracée, en 1870, Miss Julia Wedgwood, dans son *John Wesley et la Réaction Evangélique du XVIII^e siècle*. Dans la foule d'autres travaux estimables, il n'y a, en fait d'informations biographiques, à glaner que des détails. Depuis une quinzaine d'années, il y a lieu de signaler les recherches si patientes et si précises de la Société d'histoire wesleyenne (*Wesley historical Society*), sur lesquelles repose en grande partie la toute récente édition définitive du *Journal*.

Le reproche le plus grave qu'appelaient jusque-là les écrits des Méthodistes, est qu'ils considéraient leur fondateur à travers leurs institutions et leurs principes, avec une inconsciente et fallacieuse tendance à identifier l'homme et l'œuvre, à négliger de lui tout ce qui ne coïncidait pas avec elle. En réalité, la distinction s'impose :

pas plus que Wesley n'est tout le Méthodisme, le Méthodisme n'est tout Wesley. Et si, entre les opinions et aspirations de Wesley et celles de la société qui se forma autour de lui, des divergences éclatent en effet, n'est-ce pas encore une leçon pleine d'enseignements sur la portée et les limites des forces individuelles, dans leurs rapports avec les vastes forces collectives où elles s'intègrent, et par qui, peut-être, elles demeurent dominées, alors même que, jusqu'à un certain point, elles s'en emparent et les dirigent ?

S'attacher à l'influence personnelle de Wesley, ne signifie donc pas l'isoler des sources ambiantes où elle s'alimente et des courants plus larges où elle se déverse. Impossible de la comprendre pleinement sans observer sous quel mode et à quel degré elle a subi la pression de tout ce qui l'environne, sous quelle forme et dans quelle mesure elle s'y est répercutée à son tour. En particulier, au point de vue des idées et des doctrines, il est indispensable, non pas d'en discuter ou d'en juger la valeur théologique, le rapport plus ou moins exact avec l'absolu et le transcendant, mais d'en décrire la courbe précise, de constater, dans le terre à terre le plus positif, en quel sens elles ont été entendues, sous quelles inspirations elles ont été conçues ou abandonnées, quelles difficultés logiques elles ont soulevées, quelles conséquences pratiques elles ont entraînées, en vertu de quel travail intime, ou sous l'empire de quelles exigences du dehors elles se sont peu à peu modifiées, et vers quel terme elles ont évolué.

Car c'est une seconde erreur d'avoir pétrifié Wesley dans une attitude de conformité constante avec le système qui se réclame de lui, d'avoir façonné les portraits où on

nous le représente, d'époque en époque, à la ressemblance d'une effigie posthume, déjà peut-être un peu légendaire. Pas plus que le Méthodisme n'est demeuré, depuis le premier jour, parfaitement pareil à lui-même, Wesley ne s'est maintenu immuable à travers les différentes étapes de sa carrière. Le parti pris qui l'immobilise aboutit, dans les biographies, à une anomalie frappante : à partir de l'instant où il commence d'agir, tout progrès intellectuel ou moral a l'air de cesser pour lui. Il ne reste plus de place que pour les épisodes de son activité extérieure. L'abondance, en revanche, en est telle que, n'ayant plus le moindre fil où les rattacher, l'infortuné narrateur ne sait plus comment disposer sa matière. Tyerman se borne à une gauche chronique, année par année, mois par mois. Un autre groupe les faits par décades. Aucun, au surplus, ne réussit à communiquer l'impression de ce zèle prodigieux que, seules, rendent sensible, au jour le jour, les deux mille pages du *Journal*. En même temps, dans ce fouillis de détails épars, disparaissent les grandes lignes.

Sur cet horizon sans reliefs, un seul événement se détache et s'enfle à des proportions démesurées : c'est ce qu'on nomme, un peu sommairement et exclusivement, la conversion, par laquelle Wesley serait entré tout d'un coup en possession de la vérité totale et définitive. Cet idéal atteint, on nous donne à croire qu'il ne s'y est plus fait que des retouches infimes ; de même, auparavant, il n'en préexistait rien. Que, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, toute l'activité d'un homme compte exactement pour zéro, puis, qu'à cet âge, il construise d'un seul jet l'édifice de ses croyances sur une sorte de table rase, c'est d'une grande invraisemblance psychologique.

Est-ce, du moins, la conclusion de l'histoire ? Le premier volume de la nouvelle édition du *Journal*, qui se borne malheureusement à résumer les cahiers d'Oxford dans une rapide introduction, reconnaît loyalement que, dès cette époque, la conscience de Wesley s'était éveillée à une vie nouvelle et la développait par des efforts sincères, dont le succès, partiel peut-être, ne doit pourtant pas être rabaissé, et dont rien ne s'est perdu. Dans les détails plus abondants de la Mission de Georgie, l'éditeur va jusqu'à découvrir en germe la plupart des institutions méthodistes.

A part cette publication toute récente, la première période de la vie de Wesley est précisément celle que nous connaissons le plus mal. La plupart des Méthodistes, ses biographes, l'ont négligée systématiquement ou traitée avec le plus inintelligent dédain, comme une chose nulle et non avenue, parce que les doctrines et les pratiques qui la distinguent, ne correspondent pas à l'étalon d'orthodoxie qui fut, dans la suite, celui de leur héros, et qui est devenu le leur. Rien, jusqu'à présent, ne permettait d'éclairer cette zone obscure, qu'une patiente et minutieuse confrontation d'indices, en grande partie épars à travers des ouvrages qui se rapportent à la famille ou aux amis, non à la personne même de John Wesley. Tyerman lui-même, qui en fournit tant et de si précieux, n'a jamais su les utiliser en les groupant dans un tableau d'ensemble. C'est ainsi qu'il nous laisse dans l'ignorance et sur les premières lueurs de vie religieuse chez Wesley, et

§ 1 l. 4-8. — *Standard Journal*, p. 7, 11, 12, 32, 33, 34-35.

l. 9-11. — *Ib.*, 198 note, 229 note, 231 note, 265 note, 272, 274 note; 426; 448 note.

sur les phases de cette vie naissante, et sur les secrets détours par lesquels elle se métamorphosa. C'est incidemment, dans son livre sur les *Méthodistes d'Oxford*, qu'il cite, sans en souligner, ni, semble-t-il, en apercevoir l'importance, un fragment de lettre où s'annoncent nettement les traits essentiels de ce qui sera, plusieurs mois plus tard, la conversion prétendue soudaine et sans racines dans le passé.

Les années de formation sont toujours décisives; les méconnaître, c'est se condamner à ne rien comprendre des résultats qui en procèdent. Dans le cas de John Wesley, en particulier, le jugement qu'on portera sur lui et sur son rôle, dépendra étroitement du jour sous lequel se seront manifestés les motifs qui le guidèrent et le chemin qu'il parcourut. Au milieu du siècle, un adversaire l'accusera d'avoir, dès 1730, prémédité tout un plan qui ferait parler de lui dans le monde. Ce même reproche d'ambition réfléchie, développé par Hampson, propagé par Southey, s'est prolongé jusque sous la plume de Miss Wedgwood, malgré les victorieuses réfutations d'Alexandre Knox. Wesley fut-il sincère? fut-il désintéressé? fut-il sain d'esprit ou « enthousiaste » et fanatique? Pour être en mesure de répondre équitablement à de telles questions, il faut l'avoir, de bonne heure, suivi pas à pas.

Le but de ces pages est de retracer aussi fidèlement que possible la carrière spirituelle, la croissance morale et intellectuelle, les étapes caractéristiques de l'humble fellow de Lincoln College, rencontré peut-être par Voltaire, au

§ 2 l. 7-10. — *Letter to the Rev. Mr. George Whitefield*, 1750. p. 7-8. Hampson, III, 23-24; 26-27; 32-33. Badcock : *New Review*, 1784, 467-8.

coin de quelque rue d'Oxford, dans l'été de 1727 ou de 1728, et dont la jeunesse allait servir de base au Méthodisme, conquête religieuse de l'Angleterre par un Christianisme renouvelé.

Oxford, mars 1908 — Brest, mars 1910.

En dehors des nombreux écrivains, vivants ou défunts, mis à contribution pour cette étude, elle a plaisir à reconnaître des obligations plus personnelles. Le Dr. Workman, Principal de l'Ecole normale de Westminster, a bien voulu aider l'auteur de ses conseils. Le Rev. T. E. Brigden, à l'heure actuelle l'un des hommes les mieux informés de tout ce qui touche aux origines wesleyennes du Méthodisme, lui a généreusement ouvert ses collections et son savoir. Le Rev. Nehemiah Curnock l'a gracieusement autorisé à puiser à pleines mains dans la nouvelle édition du *Journal*.

A Miss Toulmin-Smith, bibliothécaire de Manchester College, sont dues de précieuses indications bibliographiques : à M. H. M. McLeod Innes, économiste de Trinity College, Cambridge, des extraits du registre d'admission ; au Rev. S. Spencer Pearce, de Lincoln College, une monographie de la paroisse de Long-Combe et des notes sur les conditions dans lesquelles Wesley l'a desservie. Non content d'une copieuse correspondance, pour compléter ses renseignements sur le fonctionnement compliqué de l'Université au XVIII^e siècle, le Rev. Andrew Clark, recteur de Great Leighs, a pris la peine d'une visite. Tant de de-

mandes demeurées sans réponse font seules apprécier à sa juste valeur une telle obligeance.

Un portrait de Wesley qui orne le hall de Lincoln College est reproduit en tête de ce volume, avec l'aimable permission du Recteur, le Dr. W. W. Merry.

Enfin, il y aurait ingratitude à oublier le personnel du British Museum, et, plus encore, de la Bodleian Library, à qui trois années de séances quotidiennes ont fait remuer tant de livres et de manuscrits.

Pour éviter au lecteur l'interruption de fréquents renvois, ou la difficulté de retrouver dans le texte l'endroit auquel se rapporte telle ou telle note, des chiffres marquent l'alinéa et les lignes extrêmes auxquels a trait chaque référence. Lorsqu'un paragraphe commencé au bas d'une page se prolonge sur la suivante, les lignes sont comptées comme si les deux pages n'en faisaient qu'une. Ainsi, page 20, où le second alinéa n'a que dix-huit lignes, l'indication § 2, l. 1-27 s'étend aux neuf premières lignes de la page 21.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 4, n. 1 : *Evangelical revival* ; lire : *reaction*.

P. 6, § 1 fin : Le 11 octobre 1709, Suzanne écrit à son fils Samuel : « because I was educated among the *Dissenters*, and there was something remarkable in my leaving them at so early an age, not being full *thirteen*, I had drawn up an account of the whole transaction, under which I had included the main of the controversy between *them* and the Established Church, as far as it had come to my knowledge; and then followed the reasons which had determined my judgment to the preference of the *Church of England* ». (Clarke, 281-2.)

P. 7, l. 21 : Bidell ; lire : Biddle.

P. 10, n. 1 : C. 402 ; lire : C. 406.

P. 126, l. 3 : Spencer ; lire : Spenser.

P. 200, l. 2 : Un prince Varanès figure dans le *Pharamond* de la Calprenède.

P. 275, l. 14 : Rev. Kirkham ; lire : Rev. Lionel Kirkham.

P. 313, dernière ligne : Ephrem Cyrus ; lire : Syrus.

P. 314, § 2, 1-2 : Rev. Cutler ; lire : Rev. Dr. Cutler.

P. 366, note 2, l. 2-3 : ordai- lire : ordained
 ned by Grod by God

P. 370, l. 3 : Kitchin ; lire : Kinchin.

P. 371, l. 22 : Wolfe ; lire Wolf.

PP. 338, 379 : Il y eut deux proches parents du nom de David Nitschmann, l'un charron, arrivé de Kunewald à Herrnhut le 25 février 1725, syndic des Frères, émigré en Pennsylvanie dans l'été de 1740; l'autre, un charpentier, venu de Zaüchtenthal en mai 1724, et consacré évêque des Frères le 13 mars 1735 : c'est avec celui-ci que Wesley fit la traversée de Georgie. Anne était fille du premier, cousine du second. Zinzendorf l'épousa, le 27 juin 1757.

P. 386, l. 16 : Jablonsky ; lire : Jablonski.

P. 399, l. 3 : Hutchins ; lire : Hutchings.

P. 18*, l. 1 : Le Rev. Tomkins ; lire : le Rev. George Tomkins.

CHAPITRE PREMIER.

Les années de formation

I. — Le Foyer Maternel.

Aux confins des comtés d'York et de Lincoln, sur la rive sud de l'Humber, les rivières Trent, Don, Idle, et les canaux qui les relient, découpent une sorte de triangle qu'on nomme l'île d'Axholme : terres basses et fréquemment inondées, bossuées çà et là de quelques renflements qui seuls défient la montée des eaux. Comme tous les autres, le village d'Epworth s'accroche à l'un de ces monticules, que couronne l'église paroissiale. Audessous, s'élevait, dans les premières années du xviii^e siècle, une maison de trois étages au toit de chaume, à cinq travées, bâtie de plâtre et de charpente, où grimpaient en espaliers des arbres fruitiers : l'habitation du recteur.

Le révérend Samuel Wesley y entamait sa septième

§ 1 l. 1-8. — Stonehouse : *Isle of Axholme*, 9, 10, 26, 59-61, 151-2, 174.

l. 8-12. — Tyerman : *S. W.*, 203-4, 417.

année de résidence quand vint au monde, le 17 juin 1703, son second fils, quelques heures plus tard baptisé John-Benjamin, en souvenir de deux frères qui n'avaient point vécu. Depuis que, une semaine après le débarquement de Guillaume d'Orange, Samuel, tout frais émoulu de l'Université, avait épousé Susannah Annesley, le 12 novembre 1688, chaque année leur avait apporté au moins un enfant, ainsi qu'il l'écrivait à l'archevêque d'York vers la fin de décembre 1700, et il ajoutait : « Il ne m'en est né que trois depuis mon arrivée ici, il y a environ trois ans ; mais un autre est en route ». Il en vint deux, fille et garçon, qui ne tardèrent pas à s'en retourner, comme avaient fait avant eux une demi-douzaine de leurs aînés, le plus récent, John, à peu près deux années plus tôt, et c'est l'un de ces jumeaux éphémères du mois de mai 1701 qui s'était appelé Benjamin.

Le cadet, plus fortuné, qui héritait ainsi de leur nom, ne tombait point, au surplus, dans un foyer désert. Samuel, le premier né, y séjournait encore pour quelques mois, en attendant que la fameuse école de Westminster s'ouvrit à ses quatorze ans. Après lui, s'échelonnaient des sœurs : Emilie, âgée de onze ans ; Suzanne, de huit — commémoratrice elle aussi d'une homonyme disparue ; Marie, d'un an plus jeune, figure douce et un peu effacée, dans la mélancolie d'une infirmité d'enfance ; l'ardente et brillante Mehetabel, plus familièrement connue sous l'abré-

§ 1 l. 5-7. — S. Wesley, 22 août 1692, *Rawlinson C.*, 406, fol. 102-3.

l. 9-11. — Tyerman : *S. W.* 230-1, Wesley à Sharpe, 30 déc.

l. 12-16. — A. Clarke : *Memoirs*. G. Stevenson : *Wesley Family*. Tyerman, 236. *Wesley Studies*, 20.

§ 2 l. 2 sq. — Clarke, 465-510. Tyerman, 199 sq.

viation d'Hetty ; Anne enfin, la dernière survivante, qui précédait d'un an le nouveau venu. En 1707, suivit Marthe, dont la ressemblance avec lui frappa jusqu'au bout les observateurs : et leurs caractères ne s'accordaient pas moins. En mars 1709, la liste vient se clore avec Kezziah, dix-neuvième de la famille.

De treize ans plus jeune que Samuel, dont il ne dut connaître ni la présence ni le départ ; à son tour envoyé à l'école quand Charles, son seul autre frère, n'avait pas encore six ans, John Wesley grandit dans une camaraderie de filles, et ne perçut guère autour de lui que des influences féminines. Point à compter avec le dehors. Pour être fluvialement insulaire, l'île d'Axholme n'en était pas moins, dans ce temps-là, effectivement isolée. Des travaux de drainage, entrepris au siècle précédent, avaient aboli l'usage des barques comme moyens de transport universels, sans rendre la terre carrossable, si peu exigeant qu'on fût alors en fait de routes. Vers le comté de Lincoln, la Trent, très rapide, était souvent difficile ou dangereuse à traverser. De nos jours encore, au témoignage d'Overton qui fut curé d'Epworth, les gens du pays parlent d'aller en Lincolnshire, comme s'ils n'en faisaient pas partie. Peu de voisins qu'on pût fréquenter sur un pied d'égalité : laisser ses enfants frayer avec les gamins du voisinage, il n'aurait pas fait bon le proposer à M^{me} Wesley.

Dans cette existence très repliée sur elle-même, très abandonnée à ses propres ressources, le rôle de la mère

§ 1 l. 1-5. — Clarke, 481-2, 511-537, 538-542.

§ 2 l. 6-12. — Stonehouse, 44.

l. 12-16. — Overton : *J. W.*, 5.

prend un relief extraordinaire. A vrai dire, on ne voit guère dans quelles circonstances il ne l'aurait pas obtenu et mérité amplement. Et les airs supérieurs, le ton protecteur, les ironies de Miss Wedgwood font un peu l'effet d'une jalousie de femme, et de femme savante. Suzanne Wesley n'a sans doute pas dit le dernier mot sur le problème du libre arbitre et de la prédestination ; peut-être a-t-elle manqué *d'humour*, c'est-à-dire d'un certain sens des proportions et d'un certain instinct du ridicule. Mais peu d'esprits et peu de caractères se peuvent, en définitive, comparer aux siens.

Combien le Docteur Samuel Annesley avait eu d'enfants, son ami le Dr Manton, à qui on le demandait, au baptême de l'un d'entre eux, répondait ne pas savoir au juste si c'était deux douzaines ou un quart de cent. L'histoire n'en connaît que huit ou dix. Née à Londres le 20 janvier 1669, Suzanne était la dernière fille. Du côté paternel, elle tenait à la lignée des comtes d'Anglesea par des liens assez directs, mais si lâches qu'en janvier 1710, on verra Samuel Wesley s'enquérir auprès du Collège héraldique comment le Dr Annesley se rattachait à cette famille. Par sa mère, de qui l'on ignore à peu près tout, elle descendait de John White, l'un des acteurs notables de la grande tragédie puritaine, durant laquelle il avait pris une part active à la suppression de l'épiscopat, tour à tour présidant la commission des Affaires religieuses et membre de l'Assemblée des Théologiens à Westminster.

§ 1 l. 3-9. — Wedgwood : *Evangelical revival*, 37.

§ 2 l. 1-5. — J. Dunton : *Life and Errors*, 230. Kirk, 23-24.

l. 6-10. — *Harl. mss.*, 6821, fol. 9, 25 janvier 1709-10.

l. 11-16. — Tyerman : *S. W.* 119-121. Kirk : *Mother of W.* 2-12.

Durant ces événements, Annesley s'était trouvé du même bord ; et bien qu'il eût désapprouvé l'exécution de Charles I^{er}, et qu'il ne possédât pas la faveur de Cromwell, il avait combattu et offensé les Royalistes. La Restauration et l'Acte d'Uniformité, exigeant un assentiment sincère à tout ce que contenait et prescrivait le Livre de Prières anglican, le chassa de sa cure en 1662. Et ce furent dix années d'alertes incessantes, d'espionnage et de menaces en raison des services qu'il continuait de rendre à ses frères, les Nonconformistes, et à leurs églises de Londres. La Déclaration d'Indulgence de 1672 ramena le calme de la légalité dans l'exercice de ce ministère.

Le 3 août 1682, il honorait d'une allocution le mariage de sa fille Elisabeth. Etant un dimanche entré par flânerie dans la chapelle du docteur, l'époux, John Dunton, qui devait avoir toute sa vie le cœur incendié, et qui dès treize ans avait commencé à brûler d'innombrables flammes éphémères, nous conte qu'il y tomba aussitôt sous le charme d'une jeune beauté, telle que, selon lui, « l'Art n'en avait jamais feint, ni la Nature formé ». Seulement il se trouva qu'elle était déjà fiancée. Dunton demanda donc la main de la sœur aînée. — Après sept années d'apprentissage chez le libraire T. Parkhurst, il venait d'ouvrir boutique à son compte. Une pièce de vers grecs en préface au premier livre qu'il publia, *Les Souffrances du Christ*, par le Rév. Thomas Doolittle, de l'Académie dissidente d'Islington, avait provoqué un duel poétique entre les élèves de l'auteur et ceux de l'institution rivale de

§ 1 l. 7-10. — Kirk, 7-12.

§ 2 l. 2-12. — J. Dunton : 97 100.

Stepney. Dunton se lia avec quelques-uns des combattants, dont l'un des plus notables à tourner le poème en ridicule avait été Samuel Wesley. Fut-ce cet intermédiaire qui l'introduisit dans la famille Annesley ; ou y avait-il déjà ses entrées, lui aussi fils et petit-fils d'hommes qui avaient souffert pour leurs croyances ? Arrêté en 1670 parce qu'il prêchait dans une de ces assemblées que proscrivait la loi, son père John avait été jeté en prison et y avait pris le mal qui, en 1678, l'enleva à 42 ans. La même année 1670 mourut l'ancêtre Bartholomew, expulsé de sa paroisse du Dorsetshire à la Restauration. Et c'est dans l'académie non-conformiste d'Edward Veal, à Stepney, puis, quand l'eurent dispersée des poursuites judiciaires, dans celle de Charles Morton à Newington Green, que l'orphelin achevait ses classes. Comment ne pas le reconnaître dans « l'ingénieux jeune homme, étudiant chez M. Veal », qui, le jour des noces, après portraits mutuels à la mode du temps sous des surnoms romanesques, signala sa présence par un grave épithalame, puis, de nouveau, le lendemain, par les fantaisies d'une Muse plus leste ? Il paraît, pour son compte, dévoré d'ardeur amoureuse. Songeons, toutefois, que sa future avait tout juste treize ans et demi.

Si généreusement que les biographes y aient ajouté, elle avait reçu une excellente éducation, où le chant et le français voisinent avec l'enseignement ménager, la

§ 1 l. 6-11. — R. Green : *Wesley Evangelist*, p. 14. *Rawlinson ms. C. 406*, fol. 102, Bartholomew fut enterré à Lyme Regis le 15 février 1670. Tyerman, 28-50, donne à tort la date de 1678.

1. 1-3, 16-20. — Dunton : *ib.* 81-100.

logique et la métaphysique avec les lectures de dévotion. Elle avait l'esprit curieux. De bonne heure, elle se plongea intrépidement dans les controverses religieuses qui faisaient rage de toutes parts. Depuis une quarantaine d'années, l'Arianisme renouvelé par l'Italien Socinus, qui, subordonnant la Révélation à la raison, niait la plupart des grands dogmes chrétiens, avait pris un vif essor en Angleterre sous l'impulsion de John Biddle, maître de l'école publique St Mary de Crypt à Gloucester, dont les *Douze Arguments tirés de l'Ecriture en réfutation claire et pleine de l'opinion communément reçue touchant la divinité du S'-Esprit* avaient été, d'ordre du Parlement, brûlés par la main du bourreau. L'auteur, condamné à cinq ans de prison, était mort le 22 septembre 1662, laissant des disciples organisés en une société distincte, les Sociniens ou Unitariens négateurs de la Trinité. Et c'est de ce côté qu'inclinait la jeune réflexion de Suzanne Annesley. Entre autres obligations, elle bénira, plus tard, le ciel de ce que son mari l'aida à rompre le sortilège. Lui-même, presque au même temps, avait failli en être aussi victime, chargé de traduire les œuvres de Bidell, dissolvant subtil qui allait désormais désintégrer sans relâche la foi des Presbytériens anglais.

Leurs entretiens à tous deux roulaient-ils déjà sur ce grave sujet ? ou discutaient-ils ensemble leur position de Dissidents, sur le bien fondé de laquelle Samuel avait conçu des doutes ? Dans tous les temps et dans tous les lieux, l'histoire de l'Eglise lui montrait des évêques, non

§ 1 l. 1-4. — Tyerman, 119-121; Kirk, 2-12, 25-26, 29, 30.

l. 8-15. — Hunt : *Religious Thought*, I, 245-7.

l. 16-18. — Clarke, 326-7.

pas peut-être identiques à ceux d'aujourd'hui, mais visiblement distincts des prêtres. Quant aux coutumes ecclésiastiques, chaque nation n'avait-elle pas les siennes propres, qui, sans être essentielles au salut, formaient des conditions nécessaires de communion ? Ceux-là même qui proteslaient si fort contre l'épiscopat anglican, les prières et les cérémonies établies, n'avaient-ils pas leur mode de gouvernement à eux ? Puisqu'il en fallait un, la nation tout entière avait-elle moins de titre à en décider qu'une petite bande d'hommes ? Leurs arguments pour faire sécession, ne se réduisaient-ils pas, en somme, à ceci : « Vous dites : obéissez parce qu'on vous le commande ; nous disons : parce qu'on nous le commande, nous ne voulons pas obéir. » Les mauvaises plaisanteries dont autour de lui on criblait la Liturgie, et dont les chefs du parti vous savaient si bon gré ; les exploits de condisciples qui, par exemple, s'allaient poster avec un porte-voix sur une colline près de Newington pour vociférer à minuit de scandaleuses histoires sur le ministre de l'endroit ; la frénésie avec laquelle on se promettait, d'ici peu, d'extirper la hiérarchie épiscopale, lui déplaisaient de plus en plus.

Pourtant, et malgré l'assurance avec laquelle ses coreligionnaires se flattaient d'un prochain triomphe, il lui répugnait de les abandonner dans la mauvaise fortune. Et il se bornait à refuser les emplois qu'on lui offrait parmi eux, soit chez des particuliers, soit comme chapelain d'un navire aux Indes orientales. Ce qui le tentait, c'était l'Université. Ordre lui avait été donné de s'y rendre

§ 1 l. 1-14. — *Letter on the Dissenting Academies*, I^{re} ed. 10-11.

l. 15-22. — *Ibid.* p. 8, 9, 12. *Rawlinson ms. C.* 406, fol. 104-108.

§ 2. *Letter*, p. 11.

à la première occasion, en même temps qu'une bourse de dix livres lui était assignée par le Dr Owen, qui, ayant été sous Cromwell vice-chancelier d'Oxford, de septembre 1652 à octobre 1658, et présageant des jours meilleurs où ce temps de collège leur serait peut-être compté, engageait ses élèves à y aller faire un séjour, sans pourtant s'immatriculer, ce qui eût entraîné profession de foi sous serment à l'anglicanisme. Owen mourut le 24 août 1683, et ses exécuteurs avisèrent Wesley de gagner sans retard l'Université, s'il voulait toucher son argent. Ils n'eurent pas à le dire deux fois. Aussitôt arrivé, s'adressant à un compatriote, W. Crabb, il discuta à plusieurs reprises cette querelle de l'Eglise et des Dissidents qui lui tenait si fort au cœur ; et, sur bien des points, ses objections se confirmèrent. De peur de rien précipiter en matière aussi grave, il résolut toutefois de réfléchir plus mûrement ; et, revenu à Londres pour un trimestre, y continua de s'éclairer jusqu'à la pleine certitude que rien ne l'autorisait à vivre hors du bercail anglican.

Ses études, ses méditations furent-elles solitaires ? N'eurent-elles pas plutôt une confidente, une collaboratrice, une conseillère, et finalement une complice ? L'un des deux entraîna-t-il l'autre ? et lequel ? ou ne firent-ils que s'encourager l'un l'autre dans de communes pensées, conçues indépendamment ? et, suivant la coutume anglaise, leurs résolutions n'étaient-elles point prises, leurs projets arrêtés, leurs vœux secrètement échangés, lorsqu'au mois de septembre 1684, il retourna à pied à Oxford s'inscrire

§ 2 l. 8. — H. Moore, I, 40, avec le sens critique qui le caractérise, conteste le registre cité par Southey, I, 7-8, sous prétexte que Samuel aurait eu

pour tout de bon au collège d'Exeter ? Moins de cinq mois après en être sorti, le 19 juin 1688, avec son diplôme de bachelier, il épousait sa compagne de conversion. Une phrase de Dunton, à propos de ses propres noces, pousse à douter de quel œil le beau-père contempla tant d'événements. « Le Dr Annesley était présent et conduisit sa fille au mariage ; et je considérerai cela comme une faveur toute spéciale de sa part, car c'est plus que ne purent obtenir quelques-uns de ses gendres ». Et il est bien vrai que ce fut chez lui que vint au monde le premier-né des Wesley, en février 1690. Par contre, Samuel déclare plaintivement avoir été induit par lui à tenir maison, dans l'attente qu'il monterait leur ménage, ce dont il ne s'acquitta jamais.

Nous touchons au point sensible qui les tourmentera toute leur vie. Vingt livres reçues au moment du second départ pour Oxford, s'étaient aussitôt englouties à payer des dettes. Un autre cadeau de trois livres avait seul permis à Samuel d'y arriver. Et, comme les frais de voyage, l'achat de la robe et du bonnet réglementaires, en avaient dévoré un tiers, il dut encore emprunter vingt shillings à William Crabb, bibliothécaire en second, et ainsi que lui originaire du comté de Dorset, pour déposer la caution de trois livres requise par le Collège. Il y figurait en qualité d'écopier pauvre, remplissant fonctions de serviteur. Au bout du trimestre, il ne lui restait que huit

alors 18 ans, au lieu de 16, comme le disait son fils, et que le nom est signé Westley. La lettre de South Ormsby, *Rawlinson C*, 402, concorde avec les registres du collège.

§ 1 l. 4-9. — Dunton, 96.

l. 11-13. — *Rawlinson C*, 406, fol. 103.

§ 2. — *Ib.*, fol. 101.

liards en poche, et la générosité qui ne le désertera jamais, les lui faisait donner à un petit orphelin, à demi gelé sur le bord de la rivière. Pas de quoi solder ses « battels » ou frais de réfectoire ; on ne voulait plus rien lui fournir ; c'était le renvoi à bref délai et l'écroulement de ses rêves. Un écu, un fromage expédié par sa mère, et l'eau de la pompe à la porte de sa chambre, lui permirent de vivre, au cours d'un rude hiver, de Noël au milieu de février ; pas plus de deux ou trois fois dans ces six ou sept semaines, il ne goûta de viande. Puis vint l'ordre fatal : il s'apprêtait à déguerpir le lundi suivant, quand un Fellow du collège, M. Colmer, offrit de lui payer ses *battels*, et lui trouva des patrons qui l'employèrent comme domestique. Plus tard, il grossit ses revenus par des copies de manuscrits à la Bibliothèque Bodléienne. Il trouva même le moyen de publier, en 1685, un recueil de vers chez John Dunton : peut-être y voyait-il un placement. Ses frais d'examen acquittés, il avait encore dix guinées en banque.

Deux cent soixante-deux francs cinquante, même au xviii^e siècle, ce n'est pas énorme pour entrer en ménage. Et l'on tombera volontiers d'accord avec lui que rien, sinon l'amour le plus passionné, ne l'excusait de le faire si à la hâte, avant d'avoir établi sa fortune. L'évêque de Rochester l'avait ordonné diacre à son palais de Bromley, le 7 août 1688 ; une heureuse chance le fit nommer vicaire de la paroisse de St-Botolph, Alders-

§ 11. 11-12. — *Fellows* : dans les Universités anglaises, gradués en nombre variable, mais déterminé pour chaque collège, élus pour participer aux charges scolaires ou administratives, et aux revenus de la fondation.

1. 15-16. — « Il a dû son pain aux *Maggots* que je lui ai publiés », dira Dunton, 110.

§ 2. — *Rawlinson G.*, 406, fol. 102-3.

gate, où il demeura près d'un an ; et le 24 février 1689, l'évêque de Londres l'ordonnait prêtre. Dans l'espoir d'amasser un peu plus, l'idée lui vint quelques semaines après de servir en qualité d'aumônier sur un navire. Expérience pénible : jusqu'au dernier jour, la moindre brise le rendait malade ; et c'était une vaine consolation que, sur 200 matelots, 180 l'eussent été à la fois, ou que l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture y fût pour quelque chose. Au bout de six mois, il en eut assez : le plus clair profit était d'avoir perdu sa place. Ecrivailleur, corriger des épreuves n'était guère lucratif. Et le ministre de Newington Butts, Surrey, qui le prit pour vicaire, jugea, en revanche, après un an d'essai, que Londres et la presse l'arrachaient trop souvent aux fonctions sacrées. Ils se séparèrent. La collaboration hebdomadaire promise par contrat du 10 avril 1691 à la *Gazette athénienne*, que venait de lancer John Dunton, rapportait modestement 10 shillings, payables par quinzaine. Faute de mieux, Wesley songeait à s'expatrier en Virginie, quand un ancien ami, le colonel Mildmay, de Newington, lui procura le bénéfice de South Ormsby, village d'environ deux cents habitants, dans l'est du Lincolnshire, à 20 ou 25 milles de Lincoln. Le traitement était de cinquante livres, et, avec jouissance de la maison, plus du double de ce qu'il avait jamais gagné jusqu'ici, sauf sur son vaisseau. Pour s'y transporter, et pour rompre d'abord le cercle de dettes qui les rivaient à Londres, il fallut

§ 1 l. 15-17. — *Rawl. mss. D.*, 72, fol. 118.

l. 20. — *History of Stoke Newington*, p. 12, et *Rawl. C.*, 406, f. 103.

encore emprunter presque autant. Enfin, ils s'installèrent dans le courant de l'été 1691.

Récompense probable d'avoir dédié à la reine Marie un poème héroïque sur la vie de Notre-Seigneur, un acte royal du 15 mars 1695 présenta Wesley à la cure d'Epworth ; et ce fut sans doute en vue de cette promotion qu'il prit en 1694, à Cambridge, plus proche de sa résidence, le grade de Maître ès-Arts. Le printemps de 1697 ensoleilla leur nouveau déménagement. Six mois plus tôt, s'était éteint, à l'âge de 76 ans, le Dr Annesley, laissant un shilling à chacun de ses enfants et partageant le surplus de ses possessions entre Benjamin, Judith et Anne. A défaut d'héritage, une paroisse estimée à deux cents livres de revenus, des appointements comme chapelain de John Sheffield, marquis de Normanby et baron de Butterwick dans l'île d'Axholme, auraient dû conjurer désormais la gêne. Cependant, quelques années plus tard, à l'archevêque d'York s'enquérant si elle avait jamais manqué vraiment de pain, Suzanne Wesley pouvait répondre : « Jamais, à proprement parler. Mais j'ai eu tant de

§ 1 1. 2. — Stevenson, *Wesley Family*, 63, dit 1690, qui ne s'accorde ni avec la lettre de Samuel, ni avec le registre épiscopal de Lincoln. Wesley, explique-t-il, signe pour la première fois le registre paroissial le 26 août : son prédécesseur avait été enterré le 25 janvier 1690. Mais, jusqu'à l'adoption du calendrier grégorien au milieu de septembre 1752 (cf. Wesley, *Works*, II, 274), l'année officielle, en retard de dix à onze jours sur la nôtre, ne commence qu'au mois d'avril en Angleterre. Janvier, février, mars sont datés comme la finissant. D'où la notation courante 1690/1, pour les distinguer.

§ 2 1. 3. — *Rawl. A.*, 241, 47.

1. 4-6. — *Rawl. J.*, 28, 43.

1. 6-7. — Le 24 juillet 1697, S. Wesley écrit d'Epworth à Dunton, 228-9.

1. 8-10. — Clarke, 240 ; Kirk, 173.

1. 12-14. — Il proposa Wesley pour un évêché d'Irlande en 1694. Tyerman, *S. W.*, 194-5.

souci pour me le procurer, et ensuite pour le payer, que je le mangeais sans aucun plaisir. Et je crois que d'avoir du pain dans ces conditions est le degré de misère qui se rapproche le plus de n'en avoir pas du tout ». Avec quelle mélancolie, dans le *Curé de Campagne*, d'un de ses auteurs favoris, Georges Herbert, ne devait-elle point parfois méditer cette phrase : « La femme doit pourvoir aux besoins de la famille, en sorte que tous aient ce qu'il leur faut, sans que le mari s'endette ».

Une lettre du mois d'août 1692 nous la montre déjà constamment souffrante, torturée par le rhumatisme. Elle n'a encore que deux enfants ; et elle a deux domestiques. La charge ne cessa de s'accroître, non l'assistance, jusqu'à ce que ses aînées fussent capables de la seconder. Malgré des hivers entiers passés à la chambre, c'était elle qui menait tout. Par quel secret sa chétive santé y suffisait, des conseils qu'elle adresse à son fils Samuel nous le révèlent : disposez vos occupations selon une méthode certaine ; fixez-vous tant de temps pour le sommeil, pour les repas, pour la société ; vous apprendrez ainsi à mettre chaque minute à profit, et vous trouverez une indicible facilité à l'accomplissement de tous vos devoirs.

Tout le train de vie, dans la maison d'Epworth, obéissait à cette règle. A peine venus au monde, ses enfants y étaient soumis : trois heures de sommeil le matin, trois heures l'après-midi, graduellement diminuées, jusqu'à ce qu'ils ne dormissent plus du tout dans le jour. A l'heure

§ 1 l. 1-4. — II. Moore, I, 567.

l. 7-9. — Herbert : *Country Parson*, ch. 10.

§ 2 l. 1-3. — *Rawl. C.*, 406, f. 103.

l. 9-13. — Octobre 1709. Clarke, 365-6.

précise, on les mettait dans le berceau ; à l'heure précise, réveillés ou non, on les en retirait. Dès l'âge de un an, on leur apprenait à craindre la verge, et à pleurer sans bruit. Quand ils étaient plus grands, ils faisaient trois repas par jour : hormis le cas de maladie, qui était rare, défense de manger entre les repas ; et si l'un d'eux se faisait donner quelque chose à la cuisine, l'enfant était sûr d'être battu, et les domestiques d'être sévèrement réprimandés. Au déjeuner et au souper, aliments liquides, jamais plus d'un plat et encore modérément. Le dîner était plus abondant. La table et les chaises des petits étaient placées de façon qu'on pût les surveiller de la grande table. Aussitôt qu'ils étaient en état de manier couteaux et fourchettes, on les promouvait à celle-ci. Là, on leur permettait de manger et de boire de la petite bière autant qu'ils désiraient. Seulement, il était interdit de demander à haute voix. Et chacun devait manger et boire ce qu'il avait devant lui. De sorte que, malades, ils n'osaient pas refuser les médecines les plus désagréables.

Le lever avait lieu vers sept heures ; le souper, à six heures, après les prières en famille ; à sept, la bonne, commençant par les plus petits, faisait leur toilette de nuit ; à huit, on les laissait seuls dans leurs chambres respectives : veiller auprès d'un enfant jusqu'à ce qu'il s'endormît, était chose inconnue. Entre neuf et dix, les parents se couchaient à leur tour : l'une des filles attendait, pour emporter la chandelle et l'éteindre dans la cuisine. Au préalable, on avait soin de remonter l'horloge et de verrouiller les portes.

§ 1. — Wesley's *Works*, I, 387-8 ; Clarke, 261-7.

§ 2 l. 6-10. — Priestley, *Original Letters*, 120 1, 136-7, 142, 156.

De neuf heures à midi et de deux heures à cinq heures : classe, qu'ouvrait et fermait le chant d'un psaume. Aucune interruption n'était tolérée : « Si vous souffrez que des visites, des affaires, des accidents dérangent les heures fixées pour la lecture, le travail, le chant des psaumes, les obstacles se multiplieront de telle sorte qu'à la longue il ne subsistera plus aucun ordre ni aucune dévotion ». Durant ces six heures, chacun était maintenu à sa tâche. Causer haut, jouer, se lever de sa place, sortir de la pièce, à moins de bonnes raisons, étaient choses prohibées ; et cela passait pour une faute grave de courir, sans permission, dans la cour, dans le jardin ou dans la rue.

Une pédagogie non moins méticuleuse gouvernait l'instruction, qui relevait en entier de M^{me} Wesley, à l'exception des langues savantes auxquelles Samuel initia ses fils et plusieurs de ses filles. Pour celles-ci, point de travail à l'aiguille avant qu'elles ne sussent lire très bien : la méthode contraire étant cause que si peu de femmes lisent de manière à ce qu'on les entende et à ce qu'on les comprenne. Le cinquième anniversaire de naissance inaugurait les cours de lecture. La veille, toute la maison était mise en ordre : à chacun était prescrit sa tâche, et nul n'était autorisé à pénétrer dans la chambre de neuf heures à midi, ni de deux à cinq : l'enfant n'en sortait que sachant ses lettres, majuscules et minuscules. Seules, Anne et Marie y passèrent un jour et demi ; et leur mère les jugea bien lentes ; Kezziah, qui avait commencé plus

§ 1. — Wesley's *Works*, I, 387-8.

§ 2. — *Ib.*, 390-1, 393. 1. 3. Samuel conseille à son fils aîné de lui écrire en latin, quand il aura à lui confier un secret. 29 déc. 1707, Tyerman, *S. W.*, 320. Preuve que M^{me} Wesley ignorait les langues anciennes.

tôt, mit plus d'années à apprendre que les autres n'y avaient mis de mois. Samuel avait retenu l'alphabet en quelques heures ; c'était le 11 février ; aussitôt maître de ses lettres, il s'attqua au premier chapitre de la Genèse, épélant d'abord, puis lisant et relisant jusqu'à ce que toute hésitation eût disparu ; et ainsi verset par verset : bientôt, il en lut dix dans une leçon. Pâques, en cette année 1695, tomba le 24 mars ; au milieu de mai, à la Pentecôte, un chapitre ne l'embarrassait pas. Les autres subirent la même discipline : on ne les tenait pas quittes qu'ils ne possédassent parfaitement leur leçon, courte ou longue. « On ne saurait croire, ajoute M^{me} Wesley, ce qu'un enfant d'intelligence moyenne et de bonne santé peut apprendre en un trimestre, s'il s'applique avec vigueur ». Cependant, M. Wesley s'étonnait de la patience de sa femme, répétant vingt fois les mêmes choses.

La formation de l'esprit n'était point, d'ailleurs, ce qui la préoccupait le plus : c'était l'œuvre du temps, et qui ne pouvait avancer que par degrés insensibles. Ce qui pressait vraiment, ce qu'il fallait accomplir sans retard, c'était de dompter la volonté, de façonner l'obéissance ; le plus tôt était le mieux. Ne point corriger un enfant à temps, n'aboutit qu'à le rendre têtu et obstiné ; et la sévérité qu'il faut pour triompher de lui ensuite, ne coûte pas moins à ses parents qu'à lui. L'indulgence est une mauvaise spéculation ; la bonté mal entendue n'est, au fond, que cruauté, puisqu'elle encourage de mauvaises habitudes, qu'il s'agira de briser tôt ou tard. Jamais on ne doit laisser passer sans châtement une faute volontaire : cela

§ 2. — *Works*, I, 388-9, 392.

I. — Wesley.

fait, on peut fermer les yeux sur les simples enfantillages. D'autre part, c'est un tort de punir ou de gronder un enfant deux fois pour la même faute, d'en reparler après coup, de ne point pardonner à un aveu sincère et à la promesse de ne pas recommencer : car la couardise et la peur d'être battu induisent souvent au mensonge ; et, l'habitude prise, on ne s'en défait plus.

De là, tout un code d'obligations et de bienséances. La plus grande politesse était de règle envers tous. Au plus humble serviteur, en lui demandant quelque chose, il ne fallait point manquer de dire « s'il vous plaît ». En se parlant l'un à l'autre, « frère » ou « sœur » s'employait devant le nom de baptême. Toute promesse devait être rigoureusement tenue ; et ce qui avait été une fois donné, ne se reprenait pas. Nul ne devait mettre la main sur ce qui appartenait à un autre, fût-ce un liard ou une épingle. Chacun avait ses jouets à lui : des lois précises en gouvernaient l'échange. A la désuétude d'un tel précepte, M^{me} Wesley attribuait le flagrant mépris de la justice qui se remarque dans le monde.

Un motif essentiel magnifiait, à ses yeux, tant de minuties : l'opiniâtreté, la volonté propre est la racine de tout péché, de toute misère ; la favoriser chez les enfants, c'est assurer leur malheur et leur irréligion ; la tenir en échec et la mortifier, c'est travailler à leur piété et à leur bonheur futur ; c'est poser le seul fondement solide et rationnel d'une éducation religieuse. « Qu'est-ce, au fond, que la religion, sinon de faire la volonté de Dieu, et non

§ 2. — *Works*, I, 392-3.

§ 3. — *Works*, I, 389.

la nôtre ? La volonté propre étant le grand obstacle à notre bonheur dans le temps et dans l'éternité, rien de ce qui la satisfait ne saurait être insignifiant, rien de ce qui la contrarie ne saurait être inutile. Le ciel ou l'enfer ne dépend que d'elle. Les parents qui s'étudient à la mâter dans leur enfant, travaillent avec Dieu au renouvellement et au salut d'une âme. Ceux qui lui témoignent de l'indulgence, accomplissent l'œuvre du démon, rendent la religion impraticable, le salut inaccessible, et font tout ce qui est en eux pour damner leur enfant, dans son âme et dans son corps, à jamais. » Ces préceptes courants de l'ascétique chrétienne, un des livres favoris de M^{me} Wesley, le *Combat spirituel*, du religieux espagnol Juan de Castaniza, les exprimait avec une vigoureuse éloquence, rehaussée de terrifiantes gravures.

Certes, les pratiques pieuses étaient loin d'être négligées au presbytère d'Epworth. Avant de pouvoir parler ou marcher, les enfants étaient dressés à se tenir tranquilles aux prières de famille, et à solliciter par signes une bénédiction aussitôt après. On leur apprenait aussi à distinguer le Sabbat des autres jours, à assister sans bruit aux offices. Plus tard, ils récitaient régulièrement, au lever et au coucher, l'oraison dominicale ; à mesure qu'ils grandissaient, une courte prière pour leurs parents, des collectes, un bref catéchisme, des passages de l'Écriture s'y ajoutaient. De jouer à l'église ou le dimanche ne s'excusait pas plus que de mentir, de voler, de désobéir ou de se quereller. On comptait sur ces observances pour enraciner les principes dans l'esprit, en attendant qu'il vînt à

maturité. Mais M^{me} Wesley comprenait mieux que personne combien préceptes et exemples eussent été vains, sans la trempe du caractère ; et, plus que personne, elle tenait à une foi dont on pût justifier envers soi-même et envers les autres. « Quiconque fait profession de religion, écrivait-elle à sa fille Suzanne, simplement parce que c'est la coutume du pays où il vit, que ses parents le font, ou que ses intérêts ici-bas s'en trouvent bien, ne sera jamais en état de tenir bon au jour de tentation ; et il n'entrera jamais dans le royaume des cieux. »

Cette religion dont elle n'avait jamais craint, pour sa part, de scruter les plus troublants problèmes, elle y mettait vraiment le centre de sa vie. Parmi ses plus grandes grâces, elle comptait l'orthodoxie religieuse de celui qu'elle avait épousé, et qui, le premier, l'avait aidée à sortir de l'hérésie socinienne. Le seul poète qu'elle cite est G. Herbert, pieux auteur de Poèmes sacrés intitulés le *Temple*. Toutes ses lectures semblent graviter autour du même point. Dans les Méditations qu'elle écrivait chaque jour et dont beaucoup nous ont été conservées, vibre encore l'intense ferveur qui l'animait et qu'elle faisait rayonner autour d'elle. Attrait et duperie foncière de ce monde ; double et contradictoire nature de l'homme ; nécessité, pour être heureux, de subordonner l'inférieur au supérieur ; impossibilité d'y parvenir par les seules forces de la philosophie et de la morale, ni autrement qu'à l'aide d'une loi gravée au fond de nous-mêmes ; discipline chrétienne, sans laquelle nous ne triompherons

§ 1 l. 5-10. — 13 janvier 1710, Clarke, 284 ; Kirk, 151.

§ 2 l. 1-27. — Clarke, 281-313, 316-327, 370-4 ; Kirk, 180-3 ; 230-1 ; 242-256 ; 266-270.

jamais ni de la chair ni du siècle ; voix douce et calme de l'Esprit divin, perçue dans le silence des passions ; secours qu'apporte la prière, et dont il faut user sans cesse pour marcher plus avant, sous peine d'en être privé ; trouble qu'apportent les soucis, et leçon de confiance en Dieu, dont la Providence aimante se révèle jusque dans nos épreuves et nos afflictions ; don de tout notre cœur qu'Il exige de nous ; réalité suprême du monde invisible et spirituel ; mystérieuse essence, immense béatitude de l'Amour infini : voilà les pensées quotidiennes dont elle se nourrit, et qu'elle ne se lasse pas d'exprimer, avec une surabondance parfois peut-être un peu diffuse, parfois aussi avec les plus admirables élans de dévotion lyrique.

Outre un examen de conscience trois fois par jour, elle se réservait, pour méditer, une heure le matin, une autre le soir, un peu de loisir vers midi chaque fois qu'elle pouvait, un quart d'heure pour se recueillir avant les prières en commun. Et elle suivait de près chacun de ses enfants : tâche absorbante et fertile en tracas, mais amplement compensée par l'honneur d'avoir charge de tant d'âmes, dont elle se voyait rendant compte à Dieu au dernier jour.

Un incident tragique faillit anéantir soudain le fruit de soins si vigilants. Dans la nuit du 9 au 10 février 1709, des cris, des lueurs réveillèrent la maisonnée : le presbytère brûlait. M. Wesley enfonça la porte de la chambre où couchaient les deux petits avec leur bonne, et trois autres dans un second lit. Tandis qu'ils se sauvaient par

§ 2 l. 1-9 — Clarke, 316 ; Kirk, 243-4 ; 245-6 ; 163-4.

§ 3 l. 1-20. — Wesley's *Works*, XIII, 409, 516-8 ; G. Smith : *History of Methodism*, 91-95 ; *Wesley Studies*, 43-46.

l'entrée du jardin et de là par-dessus le mur dans la rue, M^{me} Wesley, très affaiblie par l'attente prochaine de son dix-neuvième, se frayait miraculeusement un chemin à travers les flammes de la façade. On les croyait tous saufs, quand, à une fenêtre, juché sur un coffre, se pencha un garçonnet. Le palier était en feu, l'escalier écroulé. Le père tenta vainement toutes les issues, il pensait n'avoir plus qu'à recommander cette âme au ciel, quand des hommes adossés au mur et se faisant la courte échelle, à l'instant précis où le toit s'effondrait, arrachèrent à l'incendie ce tison humain : « a brand plucked out of the burning ». Et s'agenouillant, Samuel invita les voisins à rendre grâces à Dieu qui lui avait donné ses huit enfants. « Périssè la maison ! je suis assez riche ».

Tout de même, en février, on ne se passe pas de gîte et de vêtements. Les amis et connaissances se partagèrent les enfants : John fut confié à un ministre des environs, le Rév. M. Hoole. Ainsi disséminés, ils eurent tôt fait de perdre les bonnes habitudes laborieusement inculquées. Rien ne les empêchait plus de causer avec les domestiques, ce qu'on avait toujours évité auparavant, ni de courir les rues et de jouer avec n'importe quels camarades, bons ou mauvais. Ils apprirent des chansons et de vilaines choses dont ils ne se doutaient point jusqu'alors. La bonne tenue qui les faisait tant admirer chez eux, s'évanouit en grande mesure. Ils contractèrent un accent vulgaire et de mauvaises façons, qui ne se réformèrent point sans peine. Et leur strict respect du Sabbat se relâcha.

Pour remédier aux conséquences de cette dispersion

fatale, aussitôt le presbytère reconstruit et ses poussins réunis sous ses ailes, M^{me} Wesley inventa de nouvelles disciplines : à cinq heures, s'effectuait une retraite générale, l'aînée prenant avec elle le plus jeune, la seconde l'avant-dernier, et ainsi de suite, pour lire les Psaumes du jour et un chapitre du Nouveau Testament ; après quoi, ils disaient leurs prières particulières avant de déjeuner ou de rejoindre la famille. L'usage subsistait en 1732. De plus, chaque soir, M^{me} Wesley consacrait tout le temps dont elle pouvait disposer à un entretien tête à tête : le lundi, avec Marie ; le mardi, avec Hetty ; le mercredi, avec Anne ; le jeudi, avec John ; le vendredi, avec Marthe ; le samedi, avec Charles ; le dimanche, avec Emilie et Suzanne. Et chacun à son tour lui découvrant ses pensées, ses sentiments, ses doutes, ses difficultés, elle les aidait à se diriger.

Sur le caractère de cette direction, nous renseignent et les lettres qu'elle adressait à son fils Samuel, alors élève de Westminster, et les véritables traités de théologie naturelle ou révélée qu'elle composait à l'usage de ses filles. Dans un commentaire sur le symbole des Apôtres, dans une Exposition des Commandements, elle affirmait spécialement la Trinité, la divinité du Christ, la Rédemption, la personnalité et l'influence du Saint-Esprit, toutes ces doctrines distinctives du Christianisme, au seuil desquelles elle-même avait d'abord trébuché à la suite des Sociens. Et ces écrits destinés aux plus âgés, lui servaient aussi de manuels pour l'instruction religieuse des plus petits.

§ 1 l. 3-14. — *Works*, I, 391, et Clarke, 330, 6 février 1712.

§ 2 l. 1-12. — Clarke, 365, 370-3 ; Kirk, 31.

Voici, par exemple, ce qu'elle écrit à son fils aîné, en octobre 1709 :

« J'ai à cœur pour vous, qui avez été, dès avant votre naissance, dédié au service du sanctuaire, que vous soyez un ornement de cette Eglise dont vous êtes membre, et que vous serviez d'instrument, si Dieu épargne votre vie, pour mener beaucoup d'âmes au ciel. Veillez donc d'abord sur votre âme à vous, de peur d'être vous-même parmi les réprouvés... J'espère que vous gardez l'empreinte de votre éducation, et n'avez pas oublié que les vœux de Dieu reposent sur vous. Vous savez que les prémices appartiennent au Ciel de droit inaliénable, et que, de même que vos parents vous ont voué au service de l'autel, ainsi en avez-vous fait choix vous-même, quand on offrit à votre père un autre genre de vie pour vous. Mais avez-vous dûment considéré ce qu'implique un tel choix et une telle dédicace ? Considérez bien quel détachement du monde, quelle pureté, quelle dévotion, quelle vertu exemplaire sont requises de ceux qui doivent guider les autres vers la gloire. Je dis *exemplaire* ; car les bas et communs degrés de piété ne suffisent pas chez ceux qui exercent la fonction sacrée. Vous ne devez pas songer à vivre comme le reste du monde. Votre lumière doit luire devant les hommes de telle sorte que, contemplant vos bonnes œuvres, ils soient par là conduits à glorifier votre Père qui est au ciel. Pour ma part, je ne puis concevoir de quel front des gens d'église peuvent blâmer les pécheurs ou exhorter les hommes à mener une bonne vie, quand eux-mêmes s'abandonnent à leurs propres inclinations corrompues et par leurs pratiques contredisent leur doctrine. Si le saint Jésus est vraiment leur Maître, et s'ils sont réellement ses ambassadeurs, certes, il leur sied de vivre comme ses disciples ; sinon, quel triste compte ils auront à rendre de la charge qui leur a été confiée... J'ai un grand et juste désir que vos deux frères et vos sœurs soient tous sauvés aussi bien que vous ; mais, je dois l'avouer, je crois que ma sollicitude pour vous est de beaucoup

la plus forte. Eh quoi ! vous, mon fils, vous qui fûtes jadis le fils de mon extrême angoisse à votre naissance et dans votre enfance, qui êtes maintenant le fils de mon plus tendre amour, l'ami dont je fais mes inexprimables délices, mon espoir de bonheur futur en ce monde, pour qui je pleure et prie dans mes retraites, loin du monde, alors que nul mortel ne soupçonne les agonies de mon âme à votre sujet, que nul œil n'est témoin de mes pleurs aperçus du seul Père des Esprits, dont j'implore avec tant d'importunité la grâce pour vous que j'espère finir par être entendue, serait-ce possible que vous fussiez damné ? Oh ! plutôt à Dieu que ce fût impossible ! Vraiment, je crois que je souhaiterais presque être moi même maudite, si cela devait m'assurer de votre salut... »

Mais, entre tous ceux qui demeureraient auprès d'elle, son affection, d'ailleurs impartiale, entourait d'un zèle plus passionné l'enfant échappé au brasier, et qu'un miracle lui avait conservé. Au terme d'une méditation de mai 1711, où elle se voue au Seigneur en action de grâces des bienfaits qu'elle a reçus, elle prend la résolution de ne rien négliger pour communiquer à cette âme, objet d'une si rare miséricorde, les principes de la vraie religion et de la vertu : « Seigneur, accorde-moi la grâce de le faire avec sincérité et prudence ; et que mes efforts soient bénis d'un heureux succès. »

La semence ne tombait pas sur un sol ingrat. A huit ans, John était admis par son père à la table de communion. L'avril suivant, sa mère écrivait qu'atteint de la petite vérole, il la supportait sans se plaindre, comme un homme et comme un chrétien. Les maigres aperçus de son enfance nous le peignent déjà réfléchi et raisonneur.

§ 2 l. 1-11. — Kirk, 281-2, 17 mai 1711.

§ 3 l. 1-6. — Tyerman, I, 19 ; Moore, I, 116, avril 1712.

Par une infraction au règlement, lui proposait-on un fruit, une tartine de beurre, hors des heures de repas, il répondait de l'air le plus détaché : « Je vous remercie, je vais y penser ». Et ainsi pesait-il tous ses actes, si bien que beaucoup de personnes se le figuraient d'un naturel hésitant. Dans un moment d'humeur, Samuel, chez qui la grandiloquence n'excluait pas la vulgarité, disait à sa femme : « Je vous le déclare, ma bonne amie, je suis convaincu que notre Jack n'obéirait pas aux plus pressants besoins de la nature, s'il ne pouvait en fournir un motif ». Et il reprenait l'enfant de cette instinctive tendance à toujours argumenter, comme si le raisonnement menait le monde !

D'un milieu si rigide, attendrions-nous d'autre fruit qu'une gravité précoce ? Il convient cependant de ne rien exagérer : et ce n'est pas à tort que, de tout le comté, la famille d'Epworth passait pour celle où régnait le plus de tendresse. Suzanne s'appliquait à gagner la confiance et l'affection de ses enfants. A son fils aîné qui l'appelait *madame*, elle exprimait l'horreur de ces cérémonies à distance trop respectueuse : « Il y a plus d'affection et de tendresse dans le nom de *Mère* que dans tous les titres et les compliments du monde. » Christianisant la maxime épicurienne, elle engageait tous autour d'elle à jouir de l'heure présente. Et l'on faisait souvent de bonnes parties, où seule la petite Marthe se distinguait par son imperturbable sérieux au milieu des éclats de rire et de la tempête de gaieté. Pour le scandale des narrateurs à venir, on

§ 1 l. 1-13. — Clarke, 512-3; Tyerman, I, 18. Jack est le diminutif de John.
 § 2 l. 8-10. — M^{me} W. à Samuel, 28 déc. 1710, Clarke 370.

tolérait même de coupables divertissements : dans une circonstance solennelle, nous surprenons les filles — que dis-je ! la mère prit part à ce passe-temps frivole — occupées à jouer aux cartes. Et nous atteignons l'abomination de la désolation dans le goût de M. Wesley pour le tabac à priser : suites manifestes du péché originel, au foyer du recteur d'Epworth.

II. — Une paroisse au XVIII^e siècle.

Si le recteur d'Epworth ne paraît avoir joué, à son foyer, qu'un rôle de second plan, ce n'est certes point qu'il ne prétendît pas au premier. « My Master », mon maître, est la formule qu'emploie sa femme en parlant de lui ; et il la voulait vérifiée à la lettre. C'est ce que signifient des rimes alignées à South Ormsby : « Elle était la grâce de mon humble toit et la bénédiction de ma vie — bénédiction d'un nom bien plus grand que celui d'épouse. — Pourtant, je conservais le sceptre indisputé. — Et ce n'était pas une tâche, mais un plaisir pour elle d'obéir. — A ses soins, je ne me montrais pas ingrat, — mais n'usais de mon pouvoir que pour témoigner mon amour ; — tout ce qu'elle demandait, je le donnais de bon cœur et sans reproches. — Car ses demandes étaient toujours raisonnables, et je demeurais le juge. — Tous mes ordres deve-

§ 1 l. 1-7. — *Wesley Studies*, 138-9. Kirk, 335 ; 143-4.

§ 2 l. 6-17. — Tyerman, *S. W.*, 127.

naient des requêtes entre ses belles mains ; — et toutes ses requêtes étaient pour moi des ordres ».

Sur ce dernier point, on aimerait posséder le commentaire de M^{me} Wesley. Ses lettres donnent fortement l'impression du contraire. A propos de la règle qui prescrivait le pardon des fautes spontanément avouées, et qui devait couper court au mensonge, elle se plaint que quelqu'un de la famille n'ait jamais voulu l'observer : d'où les faussetés et les équivoques dont ce quelqu'un fut fréquemment la dupe. Et l'on devine aisément de qui il s'agit. Les enfants, du moins, ne s'y trompaient guère : Hetty décrit sans fard l'air revêche de son père. Et les épîtres qu'il leur assène à tous, si bourrées qu'elles soient de bonnes intentions et d'excellents conseils, sont trop ordinairement d'une sorte de brutalité emphatique et théâtrale. L'harmonie entre les parents semble avoir consisté surtout dans une chrétienne résignation aux discordances : c'est à la religion que M^{me} Wesley demandait la force nécessaire pour supporter l'exercice souvent intempestif du « pouvoir pour le pouvoir », et courber sous le joug volontaire de la douceur et de l'humilité la nature humaine si prompt à s'insurger. Cela n'empêchait point, d'ailleurs, Suzanne d'être la première à prendre la défense de son mari, sitôt qu'on le critiquait ; non plus que cela n'aurait empêché Samuel de proclamer, toute sa vie, comme en 1692 et avec la même sincérité, son amour supérieur à toutes les épreu-

§ 2 l. 4-8. — Wesley's *Works*, I, 392.

l. 9-10. — Clarke, 387, 487 : « with my sour-looking father plead, for your distressed daughter. »

l. 13-19. — Cf. *ib.*, 370, 387-8 ; 319. Tyerman : *S. W.*, 392.

l. 20-22. — Moore, I, 564, à Samuel Annesley, 20 janvier 1722.

ves. Mais de son autorité de père et d'époux, il avait la plus haute idée; et il n'admettait pas qu'il pût y avoir deux maîtres dans la famille.

Un beau matin, à ce qu'on nous conte, il s'aperçut que sa femme ne répondait pas aux prières pour le Roi; et jurant, tant qu'elle s'y refuserait, de ne plus habiter avec elle, il enfourcha son cheval pour Londres, d'où la mort de Guillaume III lui permit de revenir après une douzaine de mois.

Bien qu'endossée par John Wesley, l'anecdote ne cadre pas avec les faits avérés. Mais elle repose sur un fonds de vérité solide : Suzanne Wesley était jacobite. « Il ne suffit pas d'invoquer la perversité du Prince pour être en droit de lui désobéir », avait-elle lu dans les pensées de Beveridge. « Il représente l'autorité, non la sainteté de Dieu. La rébellion contre un souverain légitime, est rébellion contre Dieu ». Elle ne concevait pas qu'un roi d'Angleterre pût être appelé à rendre des comptes à ses sujets pour vice d'administration ou abus de pouvoir. Tirant tous ses titres de Dieu, il n'était responsable qu'envers Dieu. Et c'était participer aux péchés d'un usurpateur que de prier pour lui, et de défendre ainsi l'usurpation. Jacques II et ses descendants, non le Prince d'Orange et ses successeurs, réclamaient allégeance.

Quand Jacques II, dans son entreprise insensée pour reconquérir de haute main l'Angleterre à la Papauté, voulut contraindre, en 1687, les fellows de Magdalen Col-

§ 1 l. 1-3. — Samuel à John et Charles, 21 juin 1727. Clarke, 400.

§ 2 l. 1-6. — Wesley's *Works*, XIII, 504.

§ 3 l. 3-15. — Beveridge, *Christian Library*, XX, 458; Kirk, 188-9, original papers.

lège à choisir un président catholique, Samuel était encore à Oxford ; et le maigre bras du monarque, allongé dans un geste de menace, le hanta toute sa vie, comme le symbole même de la tyrannie. La promesse d'abroger les lois pénales qui les frappaient non moins que les Papistes, inspirait à quelques dissidents des sympathies pour les projets royaux. Au nom de la mémoire de son père, Samuel fut pressé d'unir ses efforts aux leurs. Il refusa : au Roi et au Parlement de faire et de défaire les lois ; à lui simplement d'obéir. Mais aussitôt le beau-père mis en fuite par le gendre, Wesley fut un des premiers à soutenir le nouveau gouvernement ; et deux choses désormais lui tinrent également à cœur : la Monarchie et la Révolution, la Monarchie ramenée par la Révolution de 1688 à ses bornes constitutionnelles.

Contre l'autre Révolution, celle de Cromwell, au milieu du siècle, il gardait une invincible horreur ; sur lui, comme sur tant d'Anglais de sa génération et des suivantes, le souvenir de la Guerre civile pesait comme un cauchemar. Et de toutes les raisons qui le décidèrent à désertter les Dissidents, celle-là ne fut pas la moins forte. A tort ou non, les principes d'indépendance religieuse, au regard de l'opinion publique, impliquaient ou entraînaient des principes d'indépendance politique. Et le peuple britannique, dans son ensemble, ne se souciait pas de renouveler l'expérience. Samuel Wesley était bien de sa race et de son temps. A l'Académie de Newington Green, dirigée par M. Morton, l'absence toute démocratique de disci-

§ 1 l. 1-15. — *Rawlinson C.*, 406, fol. 102. Tyerman, 93. S. Wesley jun. à Rawlinson, ms. J., VII, 197.

§ 2 l. 1-5. — *What has been, may be, 1721.*

pline le choquait déjà ; puis ce fut le manque de respect pour les pouvoirs établis, civils et ecclésiastiques, l'esprit de faction, le fanatisme républicain. La grande masse des Dissidents approuvaient ou glorifiaient les doctrines régicides : autant que la monarchie, ils abhorraient l'Episcopat, et se promettaient de l'extirper avant peu de fond en comble. L'amour de l'ordre et de l'autorité ne trouvaient point là leur pâture.

Le 30 janvier 1693, Wesley assista au banquet, accompagné d'ignobles chants, où la décapitation de Charles I^{er} était commémorée chaque année par le club de la *Tête de l'eau*. Il en sortit outré, et s'empressa de rédiger tout ce qu'il avait sur le cœur contre ses anciens coreligionnaires. Est-ce à cela qu'il fait allusion dans une lettre du 29 octobre 1698, où, ayant déclaré à son correspondant qu'il a soigneusement revu les papiers et que les faits sont authentiques, il ajoute : « Je veux bien qu'on en publie des passages, si une main prudente s'en charge, et pour le service de l'Eglise ; mais je compte bien que vous ne les laisserez pas voir à tout le monde, et que vous ne permettrez pas qu'on en fasse usage, non plus que de mon nom ». En 1703, le libraire Robert Clavel publiait *une lettre d'un théologien de campagne à un ami de Londres, au sujet de l'Education des Dissidents, dans leurs académies privées, humblement offerte à la considération du grand comité parlementaire pour les affaires religieuses siégeant en ce moment*.

De ce pamphlet anonyme, on devina aussitôt l'auteur.

§ 1 l. 1-8. — *Letter from a Country Divine*, 8, 7, 12. *Defence*, 4, 16-41.

§ 2 l. 1-19. — *Rawlinson C.*, 406, fol. 109. *Clarke*, 63-4. *Tyerman*, 270-4.

Et ce fut un ouragan de rage. De Foe dénonça violemment Wesley. Samuel Palmer l'accabla de mépris : « La lettre avait été écrite dans le temps, quand il désirait de l'avancement et que les flatteries étaient utiles pour l'obtenir ; il calomnia ses anciens amis pour faire sa cour aux nouveaux ; d'une main, il recevait leur argent ; de l'autre, il dirigeait contre eux ses perfidies. Nul doute que la chose n'eût été publiée dans le dessein malveillant d'irriter contre eux le Gouvernement : l'auteur n'en était sans doute pas responsable. (Son manuscrit, expliquera-t-il, lui ayant été dérobé durant son sommeil, avait été imprimé à son insu.) Mais ses nouveaux amis ont jugé à propos de le démasquer. Et cela montre bien les gracieuses dispositions de l'Eglise envers les Dissidents qui s'y rallient, et le soin qu'elle prend de leur réputation, alors même qu'ils ont le mérite de M. Wesley ! »

Pour comprendre la véhémence de ces colères, rappelons-nous quelle crise décisive traversaient juste à ce moment les sectes séparées de l'Eglise d'Angleterre. Depuis que la reine Elisabeth avait essayé d'établir l'unité de l'Eglise par un compromis politique, la lutte n'avait pas cessé entre les partisans de réformes extrêmes qui auraient officiellement imposé à l'Angleterre la simplicité de rites et de discipline en même temps que les pures doctrines du Protestantisme continental, et les modérés qui préféraient conserver le plus possible des croyances, des coutumes, de la hiérarchie catholiques tout en repoussant la suprématie de Rome. Le bref triomphe de ces derniers, dans la personne de l'archevêque Laud, culmina entre

§ 4 l. 1-16. — S. Palmer's *Answer*, 14, 16, 20. Wesley : *Defence*, Préface I.

1625 et 1640 sous le règne de Charles I^{er}. En décembre 1640, Laud était emprisonné à la Tour de Londres ; le 30 janvier 1649, la tête de Charles roulait dans le panier et l'ascendant passait à l'autre parti : l'Episcopat était aboli ; l'Assemblée de Westminster, en 1643, révisait les articles de Foi et modifiait les formes du culte ; et la contrainte ou les protestations de leur conscience délogeaient nombre de ministres en fonctions.

Le débarquement de Charles II, au mois de mai 1660, déclencha les représailles. Il ne s'agissait plus seulement de divergences dogmatiques ou pratiques, mais de griefs et de vengeances personnelles. Le roi avait promis de respecter la liberté de conscience ; et les Presbytériens, les plus importants et les moins intraitables des Puritains, espéraient une entente. L'attitude du clergé empêcha toute conciliation. L'Acte d'Uniformité prescrivit une entière adhésion à la liturgie comme à l'enseignement de l'Eglise. Ecclésiastiques et fonctionnaires devaient prêter serment de ne viser à aucun changement dans l'Eglise ni dans l'Etat. Dans les villes, les charges municipales n'étaient ouvertes qu'à ceux qui recevaient la communion selon les rites anglicans et qui déclaraient illicite de prendre, sous aucun prétexte, les armes contre le roi. En la fête de St-Barthélemy, 1662, date choisie avec un raffinement de cruauté parce qu'elle précédait l'échéance de la dîme, près de deux mille recteurs ou curés, un cinquième environ du clergé, durent quitter leurs paroisses, comme Non-conformistes, et leurs assemblées tombaient sous le coup de la loi.

§ 1 l. 1-8. — J. R. Green : *Short History of the English People*, 468 ; 503 sq.

§ 2 l. 1-20. — Green : *Short History*, 619-623.

Ce qui n'avait été jusqu'alors que deux tendances diverses, se contrariant, peut-être aussi se complétant et se faisant contre-poids dans l'Eglise, devint et demeure à l'heure actuelle deux partis religieux se disputant la prééminence dans l'Etat.

La Révolution de 1688 et l'influence de Guillaume d'Orange rétablirent un peu l'équilibre en faveur de la masse, désormais considérable, des Dissidents. *L'Acte de Tolérance* de 1689 leur restitua du moins la liberté du culte. Mais l'avènement de la reine Anne, en 1702, rouvrit l'ère des tracasseries. Les corps municipaux nommaient les membres du Parlement : afin d'y être admis, beaucoup de dissidents n'hésitaient pas à recevoir, une fois l'an, la communion à l'Eglise. Briser leur puissance politique en interdisant cette conformité occasionnelle, tel était le plan du parti Tory, également dévoué aux prérogatives du trône et de l'autel, et qu'encourageaient les sympathies royales. La Chambre des Lords rejeta le projet. L'année suivante, la Cour n'osa point sortir de la réserve.

Vive déception pour ceux qui, alarmés du progrès des Dissidents sous Guillaume III, escomptaient une prompte abrogation de l'Acte de Tolérance. Une agitation furieuse commença. Les représentants du bas clergé en Convocation censurèrent la modération des évêques, réprouvèrent l'administration du baptême par les Dissidents, dans des maisons particulières, attaquèrent les écoles et les séminaires des Dissidents, se plaignirent d'être

§ 2 l. 1-4. — Green : *Short History*, 690.

l. 5-15. — Green : *Short History*, 712-3.

§ 3 l. 3-21. — Lecky, I, 46-7. Tyerman : *S. W.*, 274 sq.

obligés d'administrer les sacrements à des schismatiques notoires pour leur donner accès aux charges publiques. Les étudiants de Cambridge huèrent les adversaires du projet. Oxford érigea une girouette, avec la devise de la Reine, *semper eadem*, traduite : toujours pire. En 1703, la première partie de l'Histoire de la Rébellion, de Clarendon, dans une dédicace à la Reine, dénonçait l'industrielle propagande de pareils principes par les académies dissidentes ; la dédicace de la seconde partie, en 1704, signalait leur hostilité violente à la Monarchie et à l'Épiscopat. En même temps, paraissait l'Histoire secrète du Club de la Tête de Veau. Les révélations de Wesley furent jetées comme de l'huile sur ce feu.

La flamme n'était pas tombée quand, le 5 avril 1705, fut dissoute la Chambre des Communes. Outre la question religieuse, le pays était divisé par la question de la lutte engagée avec la France sur le continent. La récente victoire de Marlborough à Hochstedt ou Blenheim redoublait l'ardeur des Whigs à poursuivre la guerre. Les Tories réclamaient la paix, craignant que, sous trop de lauriers, ne s'éveillât un nouveau Cromwell. De l'issue des élections allaient dépendre la politique intérieure et la politique étrangère du royaume. Apre partout, le conflit ne le fut nulle part plus que dans l'île d'Axholme. Sir John Thorold et M. Dymoke, candidats torys du comté de Lincoln, étaient combattus par deux membres whigs de l'Église d'Angleterre, qui, afin de se concilier les Dissidents, décriaient l'Église, le clergé et la mémoire du Royal Martyr.

C'est à ce dernier qu'en voulaient surtout les insulaires.

Sur dix mille qu'ils étaient, Wesley ne comptait qu'un Presbytérien et un Papiste ; une petite communauté de Baptistes habitaient West Butterwick ; au total, insignifiante minorité. En revanche, c'était Charles I^{er}, qui avait concédé à Cornelius Vermuyden le privilège de drainer cette région, et d'en retenir un tiers pour lui et ses associés, un tiers pour la Couronne. Les *Fen-Dwellers*, les gens du marais, à qui la pêche et le gibier d'eau fournissaient le plus clair de leur subsistance, y perdirent leur métier ; leurs habitudes furent révolutionnées. Quand vint l'heure de répartir les terres asséchées, le nombre des mécontents s'accrut : le tiers qu'on leur assignait, pour favoriser des étrangers, était le moins bon et le plus bas ; on violait la charte de Jean de Mowbray ; on abolissait d'antiques droits de pâturage. Les travaux commencèrent en 1626, et avec eux les troubles et les procès. Des furieux brûlaient charrettes, brouettes et outils, par tas, la nuit ; ils assaillaient, battaient, noyaient les ouvriers ; au signal du beffroi, ils comblaient les fossés. La guerre civile leur apparut comme une excellente occasion d'évincer les nouveaux colons ; ils arrachèrent les écluses, démolirent les digues, inondèrent la plaine. En 1643, quatre mille acres avaient été dévastées : le Shériff, à la tête de cent hommes, vint pour réparer le dommage et rétablir la paix ; un avoué d'Epworth et sa bande le mirent en fuite. Tandis que les Partisans ou actionnaires levaient une troupe de cavalerie pour le Roi, les indigènes recrutèrent deux compagnies d'infanterie pour le Parlement. Les officiers aidèrent à ravager les terrains encore intacts. Au village de Sandtoft,

§ 1 l. 1-3. — S. Wesley : *Defence*, 12.

occupé par des Protestants français et hollandais, ils enter-rèrent une charogne sous la table de communion, enlevè-rent la toiture et les bancs, saccagèrent l'église, dont le colonel Lilburne se servit ensuite comme d'étable et de grange, démolirent les bâtiments et firent pour 80.000 livres de dégâts. Pas plus au nouveau régime qu'à l'ancien, les gens d'Axholme n'étaient d'ailleurs aveuglément dociles. En 1650, un décret leur déplut ; ils déclarèrent qu'ils pouvaient former un Parlement de gueux aussi bon que l'autre, que le Lord protecteur ne leur en imposait pas, et que s'il envoyait des soldats contre eux, on se battrait.

Nathaniel Reading, chargé de percevoir les taxes sur les propriétés améliorées, dut saisir le bétail de ceux qui refu-saient paiement. La fourrière fut envahie de vive force, et le *constable* blessé. Une garde armée fut adjointe à Rea-ding ; trente et une batailles rangées se livrèrent ; les trou-bles se prolongèrent cinquante ans. Le manoir d'Epworth avait été affermé pour six ans au percepteur, en guise d'honoraires ; il clôtura mille acres et les ensemença. Des coups de fusil le saluèrent, ainsi que ses serviteurs. Sous la conduite d'une mégère, du nom de Popplewell, la canaille brûla les palissades, lâcha le bétail dans les blés, hacha les arbres fruitiers, détruisit les dépendances et les chaumiè-res des tenanciers, et finalement mit le feu à la maison, dans l'espoir qu'il périrait avec sa femme et ses enfants. L'affaire vint aux assises de Lincoln en 1694. En avril 1697,

§ 1 l. 1-12. — Stonehouse : *Isle of Axholme*, 266-8 ; 21 ; 87 ; 76 ; 77 ; 89-99.

§ 2 l. 1-15. — Stonehouse, 99-106. Tyerman, *S. W.*, 331-2. *Constable* : fonc-tionnaire chargé de maintenir l'ordre et la moralité, cf. Webb ; *Local Govern-ment*, 15-32. Ces fonctions paroissiales étaient temporaires, gratuites et obli-gatoires, pour tous les habitants à tour de rôle.

l'habitation reconstruite à Sandtoft était, de nouveau, nuitamment la proie des flammes ; et les serrures avaient été bouchées avec de la glaise pour empêcher toute évasion, les fenêtres étant munies de grilles de fer. En juin, c'était le tour de la ferme et du verger.

Reading, qui ne mourut qu'en 1716, avait épousé Arabella Churchill, tante de Marlborough. Et il vivait en excellents termes avec le recteur d'Epworth, à qui il contribua sans doute à procurer l'aumônerie d'un régiment, en reconnaissance d'une ode sur la victoire de Blenheim (août 1704). A la suite de ce poème, Wesley avait été appelé à Londres en janvier 1705 : on lui promettait une prébende. Au lieu de cela, il apprit bientôt que les Dissidents ne lui pardonnaient pas ; ils comptaient l'emporter dans la prochaine chambre des Communes, et alors ils demanderaient des comptes à tous ceux qui les avaient affrontés. Ses amis l'engagèrent à arrêter la controverse et à se rétracter. Mais le petit homme irascible ne manquait pas de crânerie : « L'effet fut le contraire de ce qu'on attendait : je confiai ma fortune aux mains de Dieu ; je résolus d'agir selon ma conscience, et, aussitôt rentré chez moi, d'employer le peu d'influence dont je pourrais disposer au service de ceux qui n'étaient point suspects d'un faible pour les Dissidents. » Et il eut la délicatesse d'écrire à l'un des candidats whigs, le colonel Whichcott, avec qui il avait eu une certaine intimité, les raisons qui l'obligeaient à voter pour le parti opposé. On montra sa lettre ; on l'accusa de trahison ; on jura de lui faire perdre sa

§ 2 l. 1-3. — Stonehouse, 110.

l. 6-25. — Samuel à l'archidiacre Hutton, 27 juin 1705. *Ballard mss.*, XXXIV, fol. 57-61. *Hearne Collections*, I, 49-50.

place d'aumônier ; on le traita publiquement de coquin et de scélérat, de jacobite et de papiste. Tandis qu'il conduisait un service funèbre, les huées et les tambourinades à l'entrée du cimetière étaient telles qu'on ne s'entendait pas dans l'église. Et, chaque nuit, devant sa porte, c'était une sérénade de grosse caisse, de détonations et de sifflets.

L'île d'Axholme étant l'une des rares contrées de l'Angleterre où abondent les petits propriétaires fonciers, la bataille électorale concentrait sa fureur autour de leurs sept ou huit cents voix qui pouvaient décider de la victoire dans le comté. Pasteur impérieux et parfois pas commode, incarnation de l'autorité, représentant cette Monarchie et cette Eglise en qui les rudes indigènes d'Axholme ne voyaient que les complices de leurs spoliateurs, le recteur d'Epworth servait de point de mire à toutes les haines et à tous les coups ; et ses frères du clergé ne le secondaient guère. Le jour du vote, des amis le firent s'esquiver de la Cour du château de Lincoln, où on menaçait de lui passer sur le corps. Ses enfants étaient malmenés : « Petits démons ! nous ne serons pas longs à vous jeter dehors et à vous envoyer mendier ». Comme d'habitude, Samuel devait de l'argent. L'un de ses créanciers était parent du colonel Whichcott. Le vendredi 23 juin, on l'arrêtait en plein office dans le cimetière, et on l'incarcérait à la geôle de Lincoln : « détention qui ne m'est ni dure, ni pénible, écrivait-il quelques jours plus tard à l'archidiacre Hutton, puisque je n'aurais pas eu à la subir, si j'avais consenti à désertier la cause des Universités et de l'Eglise d'Angleterre ».

L'archidiacre, un mois auparavant, avait transmis au D^r Charlett, Maître d'University College, une révoltante circulaire de Whichcott et de son collègue Albemarle Bertie, fils du comte de Lindsey, et frère du grand Chambellan. « Par pudeur, que votre collège le vomisse ! » Au début de juillet, il revenait à la charge ; il indiquait les hauts personnages à mettre en mouvement pour regagner la faveur du Prince à Wesley, « l'un des ecclésiastiques les plus considérables de ma juridiction et un très grand adversaire des ennemis de l'Eglise d'Angleterre ». Et il terminait par le vœu que cette Eglise opprimée ne fût point détruite.

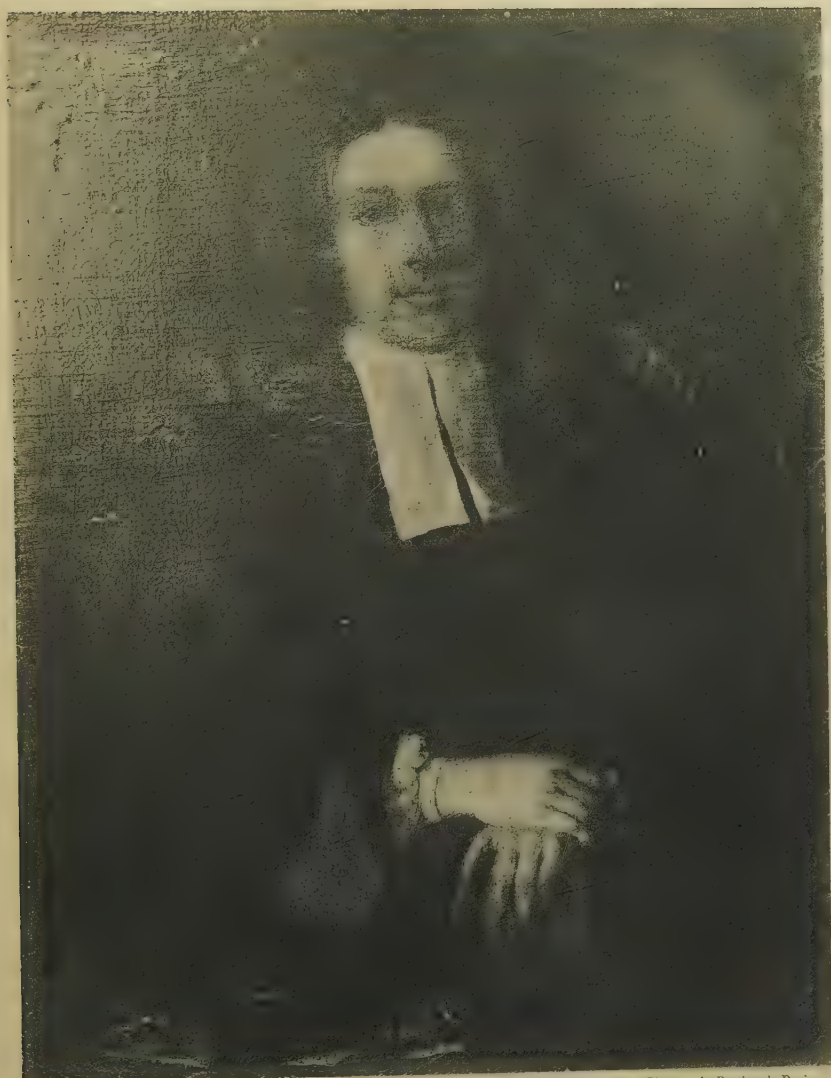
Les termes de « High Church » et de « Low Church » venaient d'entrer dans la langue courante, pour désigner le parti qui, dans l'Eglise Etablie, s'opposait le plus aux vues politiques et religieuses des Dissidents, et celui qui inclinait davantage à les favoriser. Beaucoup d'évêques récemment promus penchaient de ce dernier côté. La masse du clergé, de l'autre ; et les Universités, où il se recrutait, n'étaient pas les dernières à proclamer l'Eglise en danger. En décembre 1705, Sacheverell, fellow de Magdalen College, dans la chaire de S^{te}-Marie, tonnait sur les périls causés par les faux frères. Il devint le héros de l'heure, avec Wesley. Le D^r Charlett n'avait pas manqué de répandre les nouvelles du prisonnier de Lincoln. Et les témoignages de sympathie se multipliaient, bruyants. L'écho s'en prolongeait encore quinze ans plus tard.

§ 1 l. 1-11. — *Ballard mss.*, XXXV, 57-59.

§ 2 l. 1-5. — *A Letter to a Friend concerning the new distinction of High and Low Church*, 1704.

l. 9-13. — *Hearne Collections*, I, 138-9.

l. 14-15. — H. Cantrell au D^r Charlett, 6 août 1720. *Ballard mss.*, XXXIV, 58.



Hills et Saunders, Oxford.

Phototypie Berthaud, Paris

JOHN WESLEY M.A.
AGÉ D'ENVIRON TRENTE-SEPT ANS
Portrait conservé à Lincoln College.

Et ce ne fut point gloire creuse : Hearne, le 28 septembre, mentionne une grande collecte organisée par l'Université, au bénéfice de Wesley, pour la plus grande mortification des fanatiques ; le 2 octobre : souscriptions considérables dans les collèges, à Londres, et autres lieux, 30 livres envoyées par Lord Nottingham ; le 4, les *Justices*, en session, donnent près de 20 livres. Une lettre de Wesley au Dr Charlett indiquait la somme de ses dettes : 357 livres, 16 shillings et 10 pence. Au lieu d'affirmer sa glèbe, le malheureux, pratique comme pas un, s'était avisé de l'exploiter directement : elle se louait autrefois 160 livres, il s'estimerait chanceux s'il en retirait 100. Et puis il y avait les droits, les taxes, la nombreuse famille à faire vivre, un fils à Westminster qui lui coûtait 30 livres. A peine installé à Epworth, sa grange avait été abattue par le vent. En 1702, une grande partie de sa maison avait brûlé. Dans l'hiver 1704-1705, tandis qu'il était à Londres, sa récolte de lin, le plus clair de son revenu, avait été consommée : double accident, sans doute dû à la malveillance. Les grains se vendaient à vil prix ; son crédit avait été ruiné par la perte de son régiment. Durant son emprisonnement, ses trois vaches, principale subsistance de sa pauvre et nombreuse famille, avaient été tuées à coups de couteau. Trois ans après, en cette nuit mémorable où John fut providentiellement sauvé, le presbytère flambera de nouveau, « par accident, j'espère ; Dieu seul le sait ». Et loin de lui prêter secours, les principaux de la ville lui

§ 1 l. 1-9. — *Hearne Collections*, I, 49-50, 51, 52, 139.

l. 8-14. — *Ballard mss.*, XXXIV, 58.

l. 15-23. — Moore, I, 565-6. Tyerman : *S. W.*, 230-6, 267, 301, 333.

l. 24-30. — G. Smith, I, 93.

tourneront le dos, en l'accusant d'avoir, pour la seconde fois, mis le feu lui-même ; et ils accueilleront avec des malédictions le sauvetage de la bonne et des enfants.

Des amis le pressaient de quitter Epworth : « Ce n'est pas mon avis ; je puis encore faire du bien ici ; et j'aurais l'air d'un lâche si je désertais mon poste, parce que l'ennemi tire dru ». Mais quel bien faire à de tels paroissiens, dont le moindre méfait était de frauder sur leurs dîmes ? Fort de sa pénible expérience, entre autres avis à un vicaire, il recommande d'éviter les sermons politiques, sauf le 5 novembre, anniversaire de la conspiration des poudres, le 30 janvier et le 29 mai, fêtes établies par le Parlement. « Quant aux querelles de partis, moins vous vous en mêlez, mieux cela vaudra. *Experto crede !* » Ainsi s'exprimait-il entre 1722 et 1725, la mémoire encore cuisante de cette dure leçon ; après quinze ou vingt ans, autour de lui, on lui en voulait encore, et sur un millier d'ouailles, il ne comptait pas vingt communians, au bout d'un quart de siècle de résidence et de labeurs.

De sa tâche pastorale, il s'acquittait pourtant avec scrupule. Outre le dimanche, il y avait prières et service à l'église tous les mercredis et vendredis, tous les jours de fête et vigiles. La Cène était administrée une fois par mois. Le Catéchisme de Beveridge était régulièrement enseigné aux enfants, qui, de plus, apprenaient par cœur de longs passages de l'Ecriture : quelques-uns, au bout de l'année, savaient tout le Nouveau Testament. Puis, il y avait les

§ 2 l. 1-4. — Wesley à Sharpe, 12 septembre 1705 ; Tyerman, *S. W.*, 303.

l. 6-11. — *Advice to a Curate*, Jackson : C. Wesley, II, 527-8.

l. 13-16. — A Samuel, 28 fév. 1733, Tyerman, *S. W.*, 417.

§ 3 l. 2-8. — *Advice to a Curate*, II, 527-8 ; 500 ; 507 ; 511.

baptêmes, occasion de mainte difficulté : on n'arrivait pas à obtenir des parrains et marraines qu'ils répétassent les réponses, ni des parents qu'ils amenassent leur progéniture pour la cérémonie. Leur coutume était de la célébrer chez eux, ce qui était défendu en dehors des cas exceptionnels. Tout au plus consentaient-ils à profiter des relevailles pour faire coup double ; plusieurs attendaient un an ou davantage, et apportaient alors aux fonts des bébés monstres, sous le poids desquels les bras pliaient et dont les mâles voix alarmaient l'assemblée des fidèles ; et beaucoup laissaient leurs enfants mourir sans baptême. Pour les funérailles, l'exactitude était malaisée ; une coutume détestable s'était récemment établie d'enterrer aux lumières. Il fallait veiller, sous peine d'amende, dont moitié allait au dénonciateur, moitié aux pauvres de la paroisse, à ce que le suaire ou linceul fût fait de laine de mouton, conformément à un statut de Charles II, destiné à encourager l'industrie nationale. La semaine des Rogations ramenait chaque année sa procession solennelle : « Bien des pertes eussent été épargnées à la paroisse et au ministre, si l'usage avait été constamment observé autrefois ». Les soirées d'hiver étaient employées à préparer les chants liturgiques. La *charity-school*, la visite et l'assistance des malades prenaient aussi du temps. Enfin, à quatre reprises durant son long ministère, Samuel Wesley inspecta à fond sa paroisse, qui s'étendait sur près de trois milles de long. Dans chaque maison, il voyait maîtres et serviteurs, notait leur nom, leur âge, leur condition, s'ils pouvaient lire, s'ils savaient leurs prières et leur catéchisme, s'ils

avaient été confirmés et avaient fait leur première communion, ou étaient d'âge à la faire, si les dévotions s'accomplissaient en famille. Et il connaissait le nom de chacun.

La dernière tâche, non la plus commode, était la discipline, « ou du moins ce qui en reste. Et il en reste encore plus que nous ne savons utiliser... Dûment et impartialement exécutées, les règles qui se rapportent à la Cène iraient très loin ». Les Rubriques exigent de tous ceux qui veulent y prendre part qu'ils donnent leur nom la veille. Il appartient au Ministre de les y préparer, d'avertir les pécheurs notoires qu'ils ne peuvent être admis avant de se repentir et de se corriger, et de signaler dans les quinze jours à l'ordinaire ceux qui refusent de communier ou qui n'en sont pas dignes. De même, pour tous les cas de mauvaise vie et mœurs : les coupables doivent être présentés au tribunal de l'évêque, qui peut leur imposer pénitence publique dans l'église paroissiale ou sur la place du marché, et les contraindre à confesser leur crime, jambes nues, tête nue, vêtus d'un drap blanc ; ou bien la peine est commuée en aumône pour des usages pieux. Les Cours Spirituelles sont d'ailleurs officiellement reconnues ; les condamnations à l'amende ou à la prison qu'elles prononcent, sont légalement valides ; et elles ont droit à l'appui du bras séculier. Les Dissidents en relèvent comme les autres : l'Acte de Tolérance ne les abrite pas. La paroisse, organisme à la fois civil et religieux, date d'un temps où existait l'unité de croyance, et la présuppose toujours. Le gouvernement local, au temporel comme au

§ 2 l. 1-17. — *Advice*, 531, 532-3.

l. 18-22. — *Lecky*, IV, 287-290 ; VI, 10.

spirituel, repose essentiellement dans les mains des *church wardens* ou marguilliers : autant que le clergé, ils sont tenus, par les proclamations de Jacques I^{er} et de Charles II, que l'on continue à lire dans les églises, de réprimer l'impiété, l'immoralité, les jurons. Le Canon 109 leur impose serment d'amener les délinquants en justice. Le Canon 26 les châtie en cas de parjure. Le canon 90 leur enjoint de veiller avec diligence à ce que tous les paroissiens se rendent dans l'église, au lieu de rester à flâner dans le cimetière ou sous le porche, encore bien moins au cabaret. « Heureux, ajoute Wesley, si je pouvais seulement empêcher les marguilliers eux-mêmes d'y aller boire, même pendant le service divin ». Et, sur les autres points, il ne réussit pas davantage à les persuader. Les rouages ne s'engrènent plus.

« Si je ne savais que la Toute-puissante sagesse, lorsqu'elle fixe les bornes de notre habitation, a des vues et des fins qui échappent à notre portée, quelle pitié cela me semblerait de voir un homme si brillant, doué d'une science si rare et de connaissances si utiles à l'Eglise de Dieu, confiné dans un obscur recoin de campagne où ses talents sont enfouis, et où il est condamné à un genre de vie pour lequel il est moins fait que je n'aimerais à le souhaiter ». En bonne épouse, M^{me} Wesley s'exagérerait probablement le génie de son mari ; à part cela, elle ne se trompait guère. Il avait eu d'autres ambitions, vite rabrouées par l'infortune. Il conservait d'autres goûts et continuait à les cultiver. En même temps que l'entrée à

§ 2 l. 1-9. — M^{re} W. à S. Annesley, 20 janvier 1722, Moore, I, 568.

l. 11-15. — *Letter from a Country divine*, 5.

l'Université, l'étude particulière de la Critique biblique lui avait été recommandée par le Dr Owen. Les signes des temps n'échappaient point à cet illustre Puritain. Tandis qu'il était vice-chancelier de l'Université d'Oxford, les variantes et les versions diverses étalées dans la Bible Polyglotte de Brian Walton l'avaient fait trembler pour l'Arche sainte : des hommes osaient corriger l'écriture, la parole de Dieu ! Le flot constamment grossi depuis la Renaissance et l'invention de l'imprimerie, menaçait de tourner au déluge : le *Leviathan* de Hobbes s'y ébattait ; Spinoza y lançait son *Traité Théologico Politique*. Et voici que, de la perfide Rome, leur venait un nouvel allié : « rien d'étonnant à ce qu'un prêtre papiste soit contre la Bible, puisque la Bible est contre lui ! » En 1682, avait paru une traduction de l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, et, l'un après l'autre, pendant vingt-cinq ans, furent de même présentés au public anglais tous les ouvrages de Richard Simon. Son nom revient sans cesse dans les controverses. Il est souvent cité ou visé dans le *Mercure Athénien*, ce recueil hebdomadaire fondé par John Dunton en 1691, et où son beau-frère répondait aux questions posées sur des points de théologie. La feuille disparut en 1697. Mais Wesley n'abandonna pas ses études. Il préparait une Bible polyglotte, qui fut réduite en cendres avec tous ses livres, lors de l'incendie où John faillit périr. On ramassa, le lendemain, dans le jardin, une page à demi-

§ 11. 3-8. — J. Hunt : *Religious Thought*, I, 258-9 ; 304-7.

1. 12-14. — *Athenian Mercury*, II, n° 25, quest. 2.

1. 19-22. — *Rawl. Misc. D.* 72 : April 10, 1691 Agreement.

1. 23-26. — *Wesley's Works*, XIII, 518.

calcinée, où se lisaient seulement ces mots : « Va, vends tout ce que tu possèdes, prends ta croix, et suis-moi ».

Pour commencer, il fallut racheter une bibliothèque, et c'est une clarté de plus qui se projette sur les trous du budget. Les fréquents voyages à Londres, dans un temps où les communications étaient lentes et coûteuses, en fournissent une autre. Samuel ne manquait pas une occasion d'y aller pour son plaisir et pour ses affaires privées ; parfois aussi des devoirs professionnels l'y conduisaient. Côte à côte avec le Parlement, siégeait la Convocation ou assemblée du clergé. Chaque diocèse y avait ses représentants. Trois fois le Recteur d'Epworth fut choisi comme *proctor* par ses confrères. Dîners de corps, pourboires aux appariteurs, frais de route et de séjour ne montèrent pas à moins de 150 livres.

Durant son absence à Londres, pour la session qui s'ouvrit en janvier 1711, le vicaire qui le suppléait, Iman, semble avoir donné médiocre satisfaction. Il prêchait toujours le même sermon, et, par un singulier manque de tact, c'était sur le devoir de payer ses dettes. Un jour, on lui imposa comme texte un verset de l'Épître aux Hébreux, sur la foi. « Mes frères, commença-t-il, la foi est une vertu excellente, et qui en produit plusieurs autres. En particulier, elle fait qu'un homme paie ses dettes... »

§ 2 l. 10-13. — Samuel à Matthew Wesley, Tyerman, 440-2. Le clergé de chaque archidiaconé envoyait des fondés de pouvoirs au synode diocésain, qui élisait deux délégués, ou *proctors*. Cf. *Ballard mss.* XXV, 61. Thomas Penn au Dr. Charlett, 27 novembre 1713. Ces 44 élus, avec 22 doyens, 53 archidiacones, et 24 prébendiers, composaient la *Chambre Basse*. La *Chambre Haute* était constituée par les évêques. Tyerman, *S. W.*, 249-250. Hunt, III, 1-12, 19-20, 23, 31-32.

§ 3 l. 1-9. — Kirk, 258-9.

Les auditeurs jugeaient que la religion ne se bornait pourtant pas à cela. L'insuffisance de cette doctrine navrait, par dessus tous, M^{me} Wesley. A défaut de son mari, la responsabilité de toutes les âmes dont il avait la charge ne retombait-elle pas sur elle ? Aller à l'église remplissait mal le jour du Seigneur ; il fallait combler l'intervalle des offices par d'autres actes de dévotion et de piété. Donc des lectures édifiantes, l'instruction des enfants et des serviteurs seraient plus agréables à Dieu que n'importe quels exercices particuliers. Mais le petit domestique en parla à ses parents qui désirèrent, à leur tour, être admis. Des voisins sollicitèrent pareille faveur ; et, finalement, de trente à quarante personnes se réunirent chaque dimanche au presbytère.

L'hiver suivant, le Recteur était retourné à Londres. Dans le cabinet de travail, Emilie, par hasard, mit la main sur un curieux opuscule dont le titre interminable débute par ces mots : « La propagation de l'Evangile en Orient ». C'étaient des lettres de deux missionnaires danois, envoyés en 1705 pour convertir les païens de Malabar, par l'Université de Halle, à la demande du roi Frédéric. Les relations de l'Angleterre avec les pays du Nord se trouvaient resserrées par l'union de la reine Anne avec le prince Georges de Danemark. Son chapelain, le Rév. A. W. Boehm, s'employait diligemment à publier tout ce qui concernait l'activité religieuse du Protestantisme continental. La Société anglaise pour la Propagation de l'Evangile, fondée dans les premières années du

§ 1 l. 3-14. — M^{me} W. à son mari, 6 févr. 1712, *Wesley's Works*, I, 385.

§ 2 l. 1-3. — Clarke, 330.

siècle, suivait de près ces manifestations et les encourageait de tout son pouvoir. En 1709, elle achète cinq cents exemplaires du récit des Missionnaires, dont la traduction lui est dédiée. En 1710 paraît une seconde partie. Une lettre du pieux Robert Nelson, l'un des membres les plus zélés, nous le montre occupé à recueillir des souscriptions en janvier 1711. Avec lui, Wesley était intimement lié ; avec lui, il avait adhéré des premiers à la Société pour la Réforme des mœurs, mère de toutes les autres, et dont il prêcha le sermon annuel en février 1698. Quatre ans plus tard, il songeait sérieusement à partir comme missionnaire pour les Indes Orientales, et proposait un plan grandiose, qui ne fut pas accepté, parce qu'il était sans doute irréalisable.

Au récit d'héroïsme chrétien préluait une préface d'ardentes lamentations sur le déclin du zèle primitif, frelaté d'ambitions mondaines et d'arrière-pensées politiques, attiédi par la peur des persécutions. Puis on y déplorait la perte de la sainte discipline apostolique, indispensable pour séparer les purs des impurs, et les vrais des faux chrétiens. Ainsi le monde s'introduisait dans l'Eglise, et l'Eglise dans le monde, comme si la Lumière pouvait communier avec les ténèbres, le Christ avec Bélial, la vérité avec le mensonge. De l'orthodoxie, ne subsistait que le nom et la forme, pas la vie ni la puissance. L'esprit, sans lequel il n'y a point de véritable

§ 1 l. 4-7. — R. Nelson, 20 janvier 1711, *Ballard mss.*, XXIII, 48.

l. 8-10. — *Digest of S. P. G.* 471-2.

l. 10-14. — Clarke, 96-8 ; Stonehouse, 182-4.

§ 2 l. 1-21. — *Account of Danish Missionaries*, Prefatory Discourse ; et Part 2, VI-VII.

Eglise, n'était plus là. Des cœurs où il réside, inévitablement jaillissent les eaux vives qui s'en vont ranimer les âmes, proches ou lointaines. Alors, on s'efforce réellement de convertir ses semblables. Vouloir, c'est pouvoir et savoir ; et les moyens se présentent d'eux-mêmes pour triompher de tous les obstacles. A l'esprit de martyr, l'assistance d'En-Haut ne manque jamais. Osons donc affronter tous les risques et toutes les difficultés, pour prévenir la ruine éternelle de nos frères.

M^{me} Wesley se fit lire par sa fille ces pages enflammées : rien ne l'avait jamais affectée à ce point. Elle passa la plus grande partie de la soirée à louer et adorer la bonté divine qui avait inspiré aux apôtres danois un zèle si ardent pour sa gloire. Pendant plusieurs jours, elle ne put ni rêver ni parler d'autre chose. Puis une pensée lui vint : « J'ai beau n'être ni un homme, ni un ministre du Seigneur, si mon cœur était sincèrement dévoué à Dieu, si j'étais inspirée d'un vrai zèle pour sa gloire, je pourrais faire un peu plus que je ne fais ». Elle résolut de prier davantage, de causer à cœur plus ouvert et avec plus de chaleureuse affection. Pour lire avec les voisins, elle choisit les sermons les meilleurs et les plus stimulants ; et elle consacra plus de temps à ces exercices. Dès lors, la compagnie s'accrut chaque soir : elle n'osait refuser personne. Le premier dimanche de février 1712, on était plus de deux cents ; et beaucoup durent s'en aller, faute de place, ou se tenir debout.

Devant cette concurrence triomphale, le vicaire n'était pas content. Il écrivit au Recteur, pour se plaindre que

M^{me} Wesley transformât le presbytère en conventicule — terme abhorré dont on désignait les assemblées illégales des Dissidents. L'ordre de ne point continuer ne se fit pas attendre. Mais l'esprit de martyre est tenace. Un seul scrupule arrêtait l'évangéliste : était-il bien convenable que tant d'étrangers assistassent aux prières de famille, récitées par une personne de son sexe ? Quant à leur confier la parole, y songeait-on ? Pas un homme parmi eux n'aurait été capable de lire un sermon sans l'épeler ; et les enfants avaient la voix trop faible. Les autres griefs étaient vains : ces réunions édifiantes ne valaient-elles pas mieux que des visites le dimanche, comme en échangeant trop de gens qui se prennent pour de bons chrétiens ? Quel mal y avait-il à tâcher d'attirer le peuple à l'église et d'obvier à la profanation du saint jour ? Aucun souci temporel, aucun discours profane ne se mêle à la lecture et au chant. La séance finie, chacun se retire. Depuis cette innovation, deux cents personnes au lieu de vingt fréquentent assidûment le service de l'après-midi : quelqu'un, qui n'y avait pas mis les pieds depuis sept ans, maintenant y assiste avec les autres. L'animosité contre la famille Wesley diminue. C'est vrai que de telles pratiques paraissent singulières : n'en est-il pas de même de tout ce qui est sérieux, de tout ce qui peut promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes, soit dans la chaire, soit en conversation ? Cet âge corrompu n'a rien épargné pour bannir de la société toutes préoccupations spirituelles, comme si elles n'avaient point place hors de

§ 4 l. 1-36. — Whitehead, 54 ; Clarke, 328-35 ; Tyerman, 346-7, et Wesley's *Works*, I, 386-7.

l'église ou de l'oratoire, et qu'on dût avoir honte de faire profession de Christianisme. N'allons pas tenir compte de pareilles censures, et ne nous inquiétons pas de ce que dit le monde. Bref, les réunions ne cesseront point, « à moins d'un ordre formel, en termes explicites et exprès, qui m'ôte la responsabilité d'avoir négligé cette occasion de faire du bien, quand nous paraîtrons, vous et moi, devant le grand et redoutable tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Le retour du Recteur lui donna cette absolution et dispersa les prosélytes.

De son côté, il n'avait point perdu son temps. Grâce à l'un de ses bienfaiteurs de 1705, Lord Nottingham, son fils Samuel avait passé, en juin 1711, de Westminster à Christ Church, l'un des collèges les plus renommés d'Oxford. Et son patron, le Marquis, puis duc de Normanby, créé, le 23 mars 1703, duc de Buckinghamshire, qui, dès le mois d'août 1694, l'avait proposé à Tillotson pour un évêché d'Irlande, et qui, depuis, l'avait toujours généreusement secouru dans l'infortune, lui conférait une nouvelle et précieuse faveur en inscrivant parmi les boursiers de Charterhouse John qui, dans la sagesse précoce de ses dix ans et demi, y entra le 28 janvier 1714.

§ 2 l. 2-4. — Samuel jun. à Rawlinson, 20 octobre 1739, *Rawl. J.*, VII, 196.

l. 5-12. — Tyerman : *S. W.*, 194 ; *Rawlinson J. V.*, 290.

l. 1-12. — Samuel au Dr. Charlett, 12 mai 1711, *Ballard*, XXXIV, 61.

III. — L'Ecole et le Collège.

A ce qui était alors la lisière septentrionale de Londres, derniers ouvrages avancés des architectures urbaines vers les campagnes encore vierges d'Hoxton et d'Islington, les bâtiments de Charterhouse se dressaient; et plusieurs siècles d'histoire anglaise imprégnaient leurs murailles. Fondés au ^{xiv}^e siècle, monastère de Chartreux dont ils perpétuent le nom déformé, confisqués par le roi Henri VIII, ils passèrent de mains en mains à Thomas Howard, fils du duc de Norfolk décapité en 1571, et créé comte de Suffolk par Jacques I^{er}, qui, de même qu'Elisabeth y avait attendu cinq jours son couronnement, y tint sa cour, lorsque lui échut le sceptre en mai 1603. Peu après, chapelle, salle de banquet, pièces de réception, treize acres de terrains étaient vendues 13.000 livres à un familier des Norfolk, Thomas Sutton, qui avait été maître général de l'artillerie dans le Nord, et qui, frappé des ressources minérales du Northumberland, s'y était intéressé à la mise en valeur de plusieurs charbonnages. Deux chevaux chargés d'argent rentrèrent avec lui à Londres; il « valait » 50.000 livres, et, jouissant d'un crédit illimité, il s'adonna avec succès au commerce; dans les différentes parties de l'Europe, il avait trente agents. Les principales traites sur Gênes furent accaparées et réalisées par eux, au moment où Philippe d'Espagne avait besoin de fonds pour son

§ 1 l. 6-14. — W. Haig Brown : *Charterhouse*, 6-14.

l. 15-28. — Ib., 29-32.

Armada ; si bien que la Banque ne put rien lui avancer. En même temps, Sutton armait des corsaires et contribuait à la défense de son pays par la capture de richesses galions.

Cependant une pensée l'absorbait : à quelles œuvres charitables consacrer son immense fortune ? C'était bien d'approvisionner de blé, à bon marché, ses tenanciers pauvres. C'était bien de fonder quarante bourses dans deux collèges de Cambridge. Ce n'était pas assez. Il destinait 3.000 livres à la construction d'un hospice et d'une école publique ; déjà le site était choisi en pleine campagne, avec l'approbation de la Législature, quand Lord Howard l'induisit à racheter Charterhouse. En 1611, le roi ratifiait par lettres patentes la fondation, sous le contrôle de seize gouverneurs. En 1613, quatre-vingts pensionnaires y trouvaient le logement, la nourriture, le chauffage, les soins médicaux, et une petite somme annuelle. En 1614, on élisait les écoliers, à la robe de drap doublée de serge. Quelques années plus tard, aux quarante *gown-boys* qui étaient de fondation, se joignaient d'autres élèves payants, qui s'élevèrent à une soixantaine.

Quand le petit John Wesley y entra parmi les privilégiés, la Chartreuse, où rayonnait la gloire fraîche de Steele et d'Addison, avait encore à sa tête le Dr. Thomas Burnet, fameux pour une *Théorie sacrée de la Terre*, rapidement rééditée à Amsterdam, Francfort et Hambourg, et que mentionnera Buffon. En 1692, son *Archéologie Philo-*

§ 2 l. 3-10. — Haig Brown, 38-73.

l. 11-17. — Ib., 102-8.

§ 3 l. 3-6. — Ib., 123-4.

sophique ou doctrine ancienne de la nature des choses avait, de nouveau, excité l'attention ; les six jours de la Genèse n'étaient qu'une figure ; le monde avait été formé, non pas créé de rien ; il ne fallait pas prendre à la lettre le récit de la chute, mythe oriental purement symbolique de vérités morales. D'où, vers 1705, une vive altercation entre l'auteur, aumônier de Guillaume III. sur la recommandation de l'archevêque Tillotson, le Dr. South, chanoine de Westminster, et le Dr. Sherlock, doyen de Saint-Paul. Et peut-être les couplets d'une complainte alors populaire, surpris par dessus le mur où l'on grimpait pour voir les diligences dévaler en ville à grands fracas et sons de trompe, prolongeaient-ils leurs échos dans une malicieuse tradition scolaire : « Le Maître de la Chartreuse a dit -- que tous les livres de Moïse — ce n'étaient rien que des bêtises ; — qu'il méritait d'être secoué, Monsieur — celui qui fit le Pentateuque, Monsieur — et que ce n'était que babiole. — Et quant au père Adam — et la mère Eve, sa Madame, — et ce que le serpent raconte, Monsieur — ce n'était rien qu'un conte, Monsieur, — et pure faribole. — Ainsi, dans ce royal tournoi, — où nul ne voulait rester coi, — la dame à la main disputée — laissa tous ces sots jaboter — et saisie de crainte très fort, Monsieur, — la Religion prit son essor, Monsieur — et jamais plus ne s'est montrée ». Pareil sort menaçait-il la foi de John Wesley ?

« Jusqu'environ dix ans, je crois, je n'avais pas perdu par le péché cette purification du Saint-Esprit qui me fut donnée

§ 1 l. 1-25. — J. Hunt : *Religious Thought*, II, 222 note, 223-5. W. Pittis : *The Battle Royal*.

§ 2 l. 1-9. — Wesley's *Works*, I, 98 ; mai 1738.

dans le baptême.... Les six ou sept années suivantes se passèrent à l'école, où, en l'absence de tous freins extérieurs, je négligeai, beaucoup plus qu'auparavant, même les devoirs extérieurs, et me rendis presque constamment coupable de péchés extérieurs, que je connaissais pour tels, bien qu'ils ne fussent pas scandaleux aux yeux du monde ». N'oublions pas que ces lignes furent écrites dans la transfiguration d'une sorte de Thabor, d'où Wesley jugeait son propre passé avec une exigence dont il ne tarda pas à confesser lui-même l'injustice. Il faut donc considérablement en rabattre, comme le prouve d'ailleurs la suite du paragraphe. « Pourtant, je continuais à lire l'Ecriture, à dire mes prières, soir et matin. Et voici maintenant sur quoi je fondais mon espoir de salut : 1° N'être point aussi mauvais que d'autres ; 2° Conserver une complaisance pour la religion ; 3° Lire la Bible, aller à l'église et prier ».

Dans l'hiver 1716-1717, d'étranges phénomènes agitérent le presbytère d'Epworth. En novembre ou décembre, la bonne avait entendu des gémissements, des coups répétés à la porte de la salle à manger. Chaque soir, cela recommença pendant quinze jours. On entendait comme des pas monter et descendre les escaliers, des bruits de pièces d'or répandues ou de bouteilles brisées, sans que la cave s'en trouvât plus mal, ni les dettes du recteur beaucoup mieux. Tantôt il semblait qu'on remontât un coucou, tantôt qu'on rabotât des planches. Les frappe-ments, par séries régulières de trois, sévissaient le long des murs, sous les pieds, au chevet des lits. Les loquets

sautaient. les bassinoires frémissaient. Et partout où l'on regardait, on ne trouvait rien ; et parfois le son partait de chambres fermées à clé ; et toujours cette note profonde, inimitable, dominait toutes les voix. Puis vinrent des apparitions : des formes en longues robes qui traînaient avec un frou-frou de soie. Un blaireau sans tête courait sous les meubles, ou se chauffait le soir au feu de la salle ; et on le poursuivait en vain ; un autre fois, on aurait dit un lapin blanc. Les portes paraissaient s'ouvrir et se fermer d'elles-mêmes. Dans le grenier, une meule tournait, au grand désespoir du valet, alors qu'elle n'avait rien à moudre. Le tranchoir dansait sur la table. Les lits se soulevaient. La maison tremblait du haut en bas. Et tout le monde percevait à la fois les mêmes choses. D'ordinaire, cela se produisait à la nuit, vers dix heures ; M^{me} Wesley conseilla de sonner du cor pour conjurer les mystérieuses visites ; dès lors, elles se multiplièrent aussi dans le jour. Au bout d'un mois, il y eut une quinzaine de répit, puis le tapage reprit.

Au premier abord, personne n'y crut. « Je ne puis regarder aucun de vous comme superstitieux, à moins que vous n'ayez bien changé depuis que je ne vous ai vus », écrivait Samuel à Emilie. Tour à tour, les plus sceptiques durent se rendre à l'évidence, non sans épuiser toutes les autres hypothèses : pour l'un, c'étaient les plaintes d'un voisin, M. Turpin, qui souffrait de la pierre ; pour l'autre, c'étaient des chats, des chiens ou des rats : le cor de chasse passait pour infaillible contre ces derniers. Le matin de M. Wesley avait plus peur que n'importe qui. Et

dès qu'on parlait de causes naturelles, le mal empirait. Était-ce tour de mauvais plaisant ? Était-ce l'amoureux d'une des filles ? Leur père en conçut d'abord le soupçon, mais ne découvrit rien qui le confirmât. Il avait été le dernier mis au courant : sa vie n'était-elle point menacée par ces présages ? Plus tard, il engagea un combat singulier avec l'inconnu, le traita de démon sourd et muet, lui reprocha de troubler des enfants innocents et l'invita à venir dans son cabinet : le rendez-vous fut accepté. Quant à M^{me} Wesley, elle obtint de n'être jamais dérangée entre 5 et 6, heure où elle faisait ses dévotions. Le moment où l'on priait pour la famille royale marquait toujours un redoublement de vacarme ; M. Wesley cependant n'accusa pas sa femme. De toute la maisonnée, Hetty était la plus particulièrement harcelée. En somme, cette conviction s'établit : un locataire jadis avait péri d'une mort tragique, et c'était son esprit qui revenait. On le baptisa donc le *vieux Jeffrey*.

Aux spirites d'élucider la signification du fait. Rien n'importe ici que l'effet produit sur John Wesley : dans son esprit, une voie s'ouvrit-elle alors par où passeraient ensuite toutes les crédulités, comme l'affirme Isaac Taylor ? Dans un âge où l'on brûlait encore les sorcières, la voie sans doute préexistait béante, chez lui comme chez la plupart de ses contemporains. Aucun document, à notre connaissance, ne permet de prétendre que le mystère d'Epworth ait exercé sur lui une influence immédiate. Dix années s'écouleront avant que l'idée lui vienne de recueil-

§ 21. 2-4. — I. Taylor : *Wesley and Methodism*. Tyerman : *J. W.*, I, 23.

lir les témoignages sur l'événement ; et dans ces dix années se seront passées en lui bien des choses.

Au fond, ni un abîme de péché et d'incroyance, ni un comble de superstition et de mysticisme ne représentent avec vérité la vie que vécut l'écolier de Charterhouse ; il ressemblait beaucoup plus aux autres enfants de 12 à 15 ans. Sur un seul point, il se distinguait de la plupart d'entre eux. Elevé parmi ses sœurs, dans une atmosphère de sensibilité, de raffinement et de grâce féminines, il était moins préparé à la brutalité de mœurs qui caractérisa les écoles du XVIII^e siècle. Le premier choc dut être rude ; la transition singulièrement brusque : épreuve bienfaisante pour tremper un caractère.

Au mois de décembre qui suivit l'entrée de John, l'école célébrait son centenaire, avec de beaux poèmes latins à la louange du fondateur. Des versions plus familières se chantaient aussi, dans le genre de cette stance : « Bénissons à jamais la mémoire — du brave vieux Thomas Sutton — qui nous donna le gîte et le savoir, — qui nous donna le bœuf et le mouton ». De quel cœur les nouveaux s'associèrent-ils au dernier vers ? Leur part de viande, en effet, allait régulièrement doubler celle des anciens. Mais dans un foyer où le revenu moyen atteignait à peine 55 livres par an, soit un peu plus de 20 shillings par semaine ou 75 sous par jour, pour loger, chauffer, éclairer, vêtir et nourrir père, mère, cinq enfants, serviteurs et apprenti de la paroisse, John Wesley avait dû s'accoutumer de bonne heure à vivre de pain sec. Chaque matin, il ne manquait

§ 1 l. 6-9. — *Wesley Studies*, 20-23.

§ 2 l. 1-9. — Haig Brown, 191. Hurst : *British Methodism*, I, 124.

l. 15-17. — Tyerman, I, 19 ; et *S. W.*, 230-6.

pas, suivant la recommandation paternelle, de faire trois fois en courant le tour du jardin de la Chartreuse. Et cela suffisait à le maintenir en bonne santé, même sans se mêler avec les autres au jeu de diligences dont une grande couronne peinte en blanc sur le mur de l'est de la cour marquait les relais.

A en croire une mauvaise langue, il fréquentait plus volontiers les petits que les grands. Un jour qu'ils avaient tous disparu du terrain de récréation, le maître les aurait découverts dans la salle d'études, groupés autour de John qui les haranguait du haut d'un pupitre. Et comme on lui demandait pourquoi il était toujours fourré avec les basses classes au lieu de rester dans la sienne, le jeune orateur se serait écrié : « Mieux vaut régner dans l'enfer que de servir dans le ciel ! » D'après sa nièce, on l'aurait simplement trouvé en train de raconter des histoires instructives ; on l'aurait félicité, et encouragé à la récidive. Symptôme d'ambition précoce, aux yeux des adversaires : besoin naissant de faire du bien aux âmes, au dire des admirateurs : et peut-être tout bonnement, d'un point de vue ou de l'autre, légende fabriquée à plaisir.

Une soirée de mai 1716 marqua sans doute la plus vive émotion de ces tranquilles années : le jeudi 12, vers 9 heures du soir, une formidable explosion réveillait les dortoirs. C'était, à moins d'un mille de là, une fonderie qui sautait. Noblesse, officiers généraux, personnages de distinction avaient été conviés : on devait refondre les canons

§ 1 l. 2-3. — Wesley's Works, III, 402.

§ 2 l. 1-9. — J. Nightingale : *Portraiture of Methodism*, 30-31.

l. 9-14. — Tyerman, I, 20-21 ; Telford, 27 ; Rigg, 27 ; Stevenson, 483.

§ 3 l. 2-15. — Jackson : *C. Wesley*, II, 534-5 ; Hurst, I, 137.

pris aux Français durant les campagnes de Marlborough. Un Suisse autorisé à suivre de près l'opération remarqua de l'humidité dans les moules. Prévenu, l'Inspecteur Général de l'Artillerie engagea les assistants à se retirer. Quelques-uns s'obstinèrent : et mal leur en prit. La vapeur dilatée chassa de toutes parts le métal bouillant ; les galeries s'écroulèrent ; le toit fut défoncé ; il y eut des blessés et des morts : gens du commun, se félicitèrent les journaux.

A part ces épisodes aussi rares que palpitants, peu d'incidents rompaient l'uniforme routine. Tandis que Thomas Burnet, puis le Dr. King dirigeaient l'ensemble de la fondation, à la tête de l'école se trouvait, de 1683 à 1728, le Dr. Thomas Walker ; et, depuis 1695, les fonctions d'*usher* étaient remplies par Andrew Tooke, l'un et l'autre anciens élèves. Une liste de fournitures, dans le courant du xvii^e siècle, donne quelque idée des études, sans doute assez immuables. Homère, Démosthène, Isocrate, Théognis y représentent la Grèce ; Plaute, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Martial et les Colloques d'Erasme figurent du côté de la langue latine. Avec les grammaires et les lexiques, s'alignent des catéchismes, un commentaire sur les psaumes et le Nouveau Testament. Enfin Samuel, écrivant à son père en mai 1719, l'assure que *Jack* est un brave petit garçon, qu'il apprend l'hébreu aussi vite qu'il peut, et que cela doit encourager à pousser le troisième fils dans la même voie.

Immatriculé le 9 juin 1711 à Christ Church, Samuel en

§ 21. 37. — Moore, I, 117. *Usher* : maître subalterne.

1. 7-14. — Haig Brown, 143-4.

1. 14-18. — Whitehead, I, 362.

était sorti, à l'automne 1714, pour prendre, sur le désir de son père et la recommandation du Dr. Atterbury, le poste d'*usher* à Westminster. Bachelier ès-arts le 5 mai 1715, ordonné diacre le 23 décembre 1716 et prêtre le 9 mars suivant, il avait, dans l'intervalle, épousé la fille du Dr. Berry, jadis fameux pour avoir affronté Jacques II ; maintenant, il avait son foyer à Londres, où Charles vint le rejoindre en 1716 ; et les sacrifices de l'ainé défrayaient l'éducation du cadet. Nous le voyons se priver d'un voyage à Epworth pour porter au crédit de son frère la somme qu'il y eût dépensée. « Ne vous inquiétez point de vos dettes envers moi », concluait-il au cours de la même lettre où il célèbre les progrès de John, qui ne lui avait peut être pas, non plus, que des obligations intellectuelles.

Et par lui la rumeur du vaste monde arrivait, sans doute, plus distincte à l'écolier de Charterhouse. Que d'éléments alors en effervescence ! Délire d'agiotage qu'exaltait depuis 1710 la Compagnie des Mers du Sud ; et soucis naissants de philanthropie en voie d'instituer à Westminster (et Samuel était l'une des âmes du mouvement) le premier hôpital public. Déchaînement de controverses religieuses ; luttes épiques de Clarke et de Waterland au sujet de l'Ecriture et du dogme de la Trinité ; primitive orthodoxie d'Eusèbe opposée à celle d'Athanase dans les élucubrations du bizarre Whiston (et contre lui Samuel compose deux dissertations pour défendre l'authenticité des épîtres d'Ignace). Ruine, pour un demi-siècle, de la

§ 1 l. 1-3. — S. Wesley à Rawlinson, *Rawl*, J, VII, 196.

l. 9-13. — *Wesley Studies*, 57-8.

§ 2 l. 3-11. — Hurst, I, 146-8.

l. 11-13. — S. Wesley à R. Nelson, 3 juin 1713. Clarke, 376-8.

prépondérance royale et de la politique tory ; et, pour une trentaine d'années, règne de Robert Walpole. Par la mort de la reine Anne et l'avènement de la maison de Hanovre dans la personne de Georges I^{er}, espérances anéanties de ceux qui, toujours fidèles à la dynastie des Stuarts, destinaient obstinément le trône au légitime héritier de Jacques II, et quand même, pour restaurer le Prétendant, tentatives désespérées ; soulèvement des clans d'Ecosse et des comtés du Nord ; complots persévérants d'Atterbury (et Samuel, protégé par lui, ordonné par lui, ayant peu d'amitiés plus chères, flétrissait, dans une moqueuse ballade, la procédure qui l'avait condamné à l'exil). A l'heure même où une loi, enlevant aux Nonconformistes tout pouvoir éducatif, semblait à jamais sonner leur glas, ressuscitant retour de fortune ; plénitude reconquise de leurs libertés religieuses ; et tout le poids de la monarchie nouvelle, qui s'appuie sur eux, jeté dans leur plateau. Benjamin Hoadly, promu à l'évêché de Bangor, et attaquant dans ses sermons l'existence visible, l'autorité, le droit divin de l'Eglise et lui refusant l'assistance du bras séculier ; et la mêlée confuse de la « controverse bangorienne ». Recruté dans l'atmosphère implacable des Universités, nommé aux bénéfices par des patrons laïques, gentilshommes terriens pour la plupart dévoués au trône et à l'autel, le bas clergé de moins en moins en harmonie avec les supérieurs hiérarchiques qu'on lui impose, et qui,

§ 11. 1-9. — J. R. Green : *Short History*, 719-726.

1. 10-12. — *Ballard mss.* XXIX, 80. *Song on the Bishop of Rochester's Plot.*

1. 18-21. — *Sermon on Kingdom of Christ*, 1717. *Works*, II, 404-9.

1. 22-25. — Stanhope : *History*, II, 369-372.

1. 22-27. — Gladstone : *Gleanings*, VII, 204.

désormais, représentent si peu ses vues ; la seconde Chambre de Convocation protestant contre de pareils prélats et les dénonçant à l'archevêque de Cantorbéry ; et le Parlement ecclésiastique suspendu pour 135 ans. L'agitation avait été telle qu'à certains moments la Bourse avait dû interrompre ses affaires, et que des commerçants de Londres avaient fermé leurs boutiques.

Sacheverell, l'émule du recteur d'Epworth en 1705, avait reparu sur la scène. Traduit à la barre de la Chambre des Lords le 7 mars 1710 pour un second et plus violent sermon prêché devant le Lord Maire, le 5 novembre précédent, anniversaire de la Conspiration des Poudres, sur le même thème qu'autrefois à Oxford, contre les whigs et les Nonconformistes, il avait été condamné par la Cour à trois ans de silence et banni dans une cure du pays de Galles. Mais les acclamations de la foule, les feux de joie, les illuminations lui avaient fait un passage triomphal à travers tout le pays. Les femmes surtout s'empressaient au devant de lui. Les étrangers allaient le voir en pèlerinage. Et l'argent pleuvait sur lui. Il revint à Londres comme recteur de St-Andrew's, Holborn, avec 700 livres par an. Et ses talents spéciaux ne manquèrent pas de s'exercer derechef à la mort de la reine Anne. Le roi, clamait-il, n'était pas favorable aux intérêts de notre religion. Plus que jamais, l'Eglise était en danger. A sa voix,

§ 1 l. 1-4. — Overton : *History of the Church*, VII, 14-18.

l. 4-7. — Hurst, I, 135 ; 131-7.

§ 2 l. 2-18. — *Hearne Collections*, I, 138-9 ; II, 306, 320-1 ; 338-9 ; 350-1 ; 362 ; 364 ; III, 12 ; IV, 158, 185.

l. 12-13. — Z. C. von Uffenbach *Reisen*, II, 582 ; III, 142-3.

l. 15-18. — Hurst, I, 132.

la presse sonnait l'alarme, excitait la populace. Il y eut des troubles à Londres et à Oxford, des lieux d'assemblée démolis et pillés. Le souvenir de Laud et de Charles I^{er}, le spectre de l'année 1641 furent agités de plus belle.

A ce personnage, dont le prestige fascinait Oxford, John Wesley, qui venait d'être nommé à Christ Church, dut rendre visite à la demande de son père, pour s'assurer des recommandations. C'était le recteur d'Epworth, confiait-il plus tard à l'ami de qui provient cette anecdote, qui avait composé le retentissant discours prononcé par Sacheverell à l'issue du procès. Les contemporains ne paraissent pas s'en être doutés ; mais ils étaient unanimes à reporter la paternité de cet éloquent morceau sur quelque autre que l'intéressé ; et ils nommaient en général Atterbury. Southey n'hésite pas à assurer que celui-ci se fit aider par Samuel Wesley fils ; mais Samuel n'entra à Oxford qu'au début de juin 1711 ; Atterbury, alors doyen de Carlisle, ne fut nommé doyen de Christ Church qu'à la fin d'août suivant ; et l'affaire s'était déroulée en mars 1710. Le Recteur d'Epworth avait fait assez de bruit cinq ans plus tôt, il s'était, avec assez d'éclat, associé à la même cause, pour que, dans ces circonstances, l'inculpé, membre de la même Université, s'adressât tout naturellement à lui. Et les caractères distinctifs de sa politique, fidélité à la dynastie régnante, enthousiasme pour les principes de la Révolution, baroque persuasion que toute résistance était illégitime hormis le détronement de Jacques II en

§ 2 l. 4-7. — A. Knox, ap. Telford, 30.

l. 11-12. — Southey, I, 19.

l. 7-15. — *Hearne Collections*, II, 364 ; III, 215-8 ; 279-280 ; VIII, 220. *Diary*, CXXXVI, 25-6 ; CXL, 85-104.

1688, marquent à tel point le plaidoyer que certains en firent grief à Sacheverell, l'accusant d'y contredire les thèses de son sermon.

L'entrevue ne manqua point de pittoresque. « Quand on m'introduisit, relate John Wesley, je le trouvai seul, grand comme un mai, beau comme un archevêque. J'étais un tout petit bonhomme, pas plus haut que M. Kennedy que voilà. Il me dit : « Vous êtes trop jeune pour « aller à l'Université : vous ne savez sûrement pas encore « le Grec et le Latin. Retournez à l'école. » Je le regardai comme David regarda Goliath, et le méprisai au fond de mon cœur. « Si je ne sais pas le Grec et le Latin mieux que vous, pensai-je, je ferais mieux, en effet, de retourner à l'école. » Je le quittai, et ni les supplications ni les ordres n'auraient pu me faire retourner chez lui. ».

Le 24 juin 1700, il vint se faire immatriculer à l'Université, tout juste âgé de dix sept ans. Le Dr. Hugh Boulter, doyen de Christ Church, l'y avait nommé au mois de décembre précédent, avec une bourse de quarante livres par an.

Un gros village : voilà l'impression que, malgré ses treize paroisses, laissait à un voyageur allemand l'Oxford de 1710, confiné entre la Cherwell à l'est, l'Isis au sud et à l'ouest. Les deux rues principales, se coupant à angle droit, ne couvraient guère plus de 1.500 mètres chacune, y compris les faubourgs : guère plus de la moitié dans l'en-

§ 2 1. 1 12. — Telford, 30.

§ 3 1 1 5. — *Remains of J.*, no, fol. 91.

§ 4 1 1-6. — Offenbach *Reisen*, III, 83.

ceinte de murailles encore debout. Au-delà, c'étaient des prairies et des champs de blé à perte de vue ; et dès la porte du nord, que surmontait la prison, ou Bocardo, on se trouvait en pleine campagne, parmi les ormes et les gazons de St-Giles. Baliol et St-John's s'élevaient en bordure ; comme eux, Worcester, Wadham, Trinity, Magdalen, s'éparpillaient hors les murs. Les treize ou quatorze autres collèges se tassaient au-dedans, et leurs architectures harmonieuses ennoblissaient la rustique bourgade.

Là fourmillait un monde universitaire de deux ou trois mille âmes, dont un millier environ d'étudiants vivant sur les revenus des collèges ; les autres y résidant à leurs frais. Et chaque collège était un petit monde à part, ayant ses biens, ses terres, son budget propre, son organisation indépendante, ses traditions, ses coutumes et son esprit caractéristiques. Tant de caractères juxtaposés se heurtent nécessairement. Rivalités et animosités abondaient, en effet, de collège à collège, sans parler des querelles intelines. « Oxford, écrit le factieux et excessif Amhurst, l'emporte sur Billingsgate (la Halle aux poissons de Londres). Ce ne sont que jalousies et altercations, tumultes, désordres, procès mutuels ou engagés contre les gens de la ville et les étrangers. Il y a même des batailles rangées ».

Christ Church lui est spécialement odieux. Les membres se donnent des airs. Sous prétexte que le Cardinal

§ 1 l. 1-10. — *Pocket Companion*, 1753, 4-7, 33-109.

§ 2 l. 1-3. — J. Ayliffe, I, 245-6. *Pocket Companion*, 33-109.

l. 7-9. — *Life of Mrs. Delany*, I, 77.

l. 10-15. — Amhurst : *Terrae filius*, I, 35-6. Cf. Hearne : *Reliquiae*, II, 247.

Wiseley l'a fondé et qu'Henry VIII l'a rebâti, ils regardent du haut en bas les autres : ils parlent avec de fausses pudeurs de cette fondation : « royale et simple ». Ils ne disent pas : le Collège », mais la « Maison ». Ils se distinguent par leurs élégances : c'est un nid de riches aristocrates. Et il décline avec comparaison les manières à la mode : blonde perruque enroulée, large chapeau à cornes, manchettes et devant de chemise plissés, bas blancs (devenus rouges dans une seconde édition), souliers de cuir espagnol, soies voyantes, et démarche traînante dans un flot de parfums. Les jeunes gens fatigués ne sont pas les seuls à s'amuser ainsi : dans les rangs des sœurs, figurent bien des fils de fermiers riches, qui arrivèrent à l'Université vêtus de grêle et chaussés de souliers rapetassés. De mois en mois, on assiste à leurs avalars, facilités par la foule des moineaux, tailleurs, condamniers, perruquiers qui fixent les choses à crédit, jusqu'au jour où tout ce décor s'écroule sous l'avalanche de notes colossales. Alors ils prennent des mines piteuses, endossent une robe simple, passent de la danse au préche, et quittent le boudoir pour la chaire. Coup oblique du satiriste contre tant de vocations ecclésiastiques.

Les statuts pourtant sont là, qui interdisent toute telle nouvelle ou extra voyante, et qui prescrivent à tous, sauf les fils de barons siégeant à la Chambre des Lords, des vêtements noirs ou bruns, sous peine d'amende ou de fouet. Les statuts énoncent tout d'autres règles, qu'on

[1.] 143. — *Andreas*, l. 1001-1013, 1019 sq. *Regibus*, l. 14. *Willelmus*, *Tramunt*, l. 16. *Sed*, l. 20. *Non*, l. 21.

[2.] 143. — *J. Worswold*, *Tramunt*, l. 16. *Andreas*, l. 1001-1013, 1019 sq.

prête serment de respecter, et dont on se hâte de ne tenir aucun compte ! Ils défendent aussi de jouer aux dés ou aux cartes pour de l'argent, sauf à Noël, dans la grande salle du Collège, avec modération ; et allez donc voir chaque jour dans les chambres ! Ils prohibent la fréquentation des cafés et des tavernes. Ils s'opposent à ce qu'un étudiant contracte intimité avec les boutiquiers ou leurs familles, accepte des invitations chez eux ou les reçoive dans sa chambre. Et pourquoi donc les patrons de cabarets n'engagent-ils que de jolies filles ? Qu'est-ce que ces beautés à la mode, ces *lousts*, comme on les appelle, aux troussees desquelles on se précipitait les dimanches soirs, dans les jardins de Merton, à tel point qu'il a fallu en condamner la porte ? et depuis, dans la promenade de Magdalen ? Et pourquoi, un beau jour de mai 1721, M. Hooper, gentleman commoner d'University College, épouse-t-il Anne Cox, âgée de 17 ans, fille d'un cabaretier voisin, et qui n'a ni esprit ni beauté ? Et serait-ce par pure philanthropie qu'au mois d'octobre 1720, M. Potter, de Queen's, offre une forte somme à Sarah Smith, pour qu'elle la porte en dot avec son enfant à un aubergiste de Stanton St-John's ? Foin des Statuts ! Comme les 39 articles, on n'y souscrit que pour en mieux ignorer le sens.

Même désinvolture à l'endroit des études. Le titre IV des Statuts exige de tous les candidats une assistance régu-

§ 4 l. 10-15. — *Hearne Collections*, VI, 82. *Amhurst*, I, 108-111, 164, 169, 175 ; II, 13, 14, 28. *Wordsworth*, 366-372, 437-8, 552-3.

l. 15-22. — *Hearne*, *ib.*, 176, 244.

l. 22-24. — *Hurst*, 161. *Wedgwood*, 23-28. Cf. *Wesley : Works*, V, 50-52 ; VII, 453-462 ; XIII, 299.

lière aux cours des facultés pour lesquelles ils se présentent. Ceux qui appartiennent au même collège que le conférencier doivent l'accompagner du collège à la salle de cours, puis le reconduire ; ils doivent prendre par écrit ce qu'il enseigne et relire diligemment chez eux les textes qu'il explique. Tout candidat au baccalauréat doit, pendant une année entière, à partir de son entrée, suivre, les mardis et vendredis, le cours de grammaire ; les lundis et jeudis, le cours de rhétorique ; à partir de la fin de la première année, les lundis et jeudis, le cours de logique ; les mardis et vendredis, le cours de philosophie morale ; à partir de la fin de la seconde année, le cours de géométrie, tous les mercredis et samedis. De plus, tous les jeudis matin, pendant le « trimestre académique », il doit y avoir conférence à l'école de théologie ; et une fois chaque trimestre, une leçon critique de poésie. Le local est minutieusement spécifié par les règlements. Dans la cour quadrangulaire par où l'on accède à la bibliothèque de Bodley, s'ouvrent une foule de petites portes au-dessus desquelles on lit : école de médecine, école de musique, école de droit, école de philosophie naturelle, etc. Ce sont « les Ecoles » où se donnent les divers enseignements. Seulement, les naïfs qui s'y rendent, attendent d'ordinaire en vain le Professeur. Ou bien, c'est lui qui vient par hasard, et ne trouvant que deux ou trois auditeurs, leur déclare dans la langue consacrée : « *Magistri, vos non estis idonci auditores ; praeterea juxta legis [sic] doctorem*

* F. F. 4.31. — Ambrosi, I. 12-4. 115 ; II. 36, 37, 38, 39, 40. — Ayloffe, I. 10, 118. — Wordsworth, 82-5. — Storr, *CT Wesley* [H. 35, XIII. 401-8 ; VII. 419, VIII. 219-225].

Boucher, tres non faciunt Collegium. — Valete ». Et notez bien qu'on est puni pour n'y pas apparaître, et qu'il faut demander aux différents doyens dispense d'assister à ces cours qui ne se font pas.

A la vérité, l'instruction substantielle ne dérive pas des Professeurs, mais des tuteurs, agrégés aux différents collèges et dont chacun prend sous ses soins un certain nombre de jeunes gens. C'est à lui, par exemple, que sont remis, chaque samedi, pour qu'il les corrige la semaine suivante, les thèmes, versions et déclamations, en latin, grec ou anglais, qu'imposent les programmes. Et lui aussi fait généralement une classe, quotidienne ou hebdomadaire, dans son appartement. Comme Samuel Johnson à Pembroke, comme Gibbon à Magdalen, comme Joseph Benson, dont les condisciples ne pouvaient s'élever au-dessus de Cornelius Nepos et du Nouveau Testament grec, on tombe parfois mal. John Wesley semble avoir été plus fortuné avec Georges Wigan, puis, à dater de 1723, avec Henry Sherman, un jeune gradué de 31 ans, qui remplissait les fonctions de censeur, aux soins desquels il fut confié.

Le latin, obligatoire aux repas et en promenade jusqu'au milieu du xvii^e siècle, régnait encore dans le domaine des cours, exercices publics et examens, sans que sa qualité l'y justifîât toujours. Pour le reste, se poursuivait la

§ 1 l. 1-4. — Cf. Wesley : *Works*, XIII, 296-8 ; VII, 459 ; VIII, 219-223.

§ 2 l. 2-9. — Tyerman : *Whitefield*, I, 22. Wordsworth : *University Life*, 576. Ayliffe, II, 115.

l. 9-13. — Wordsworth, 117 ; Smith : *Methodism*, II, 229-230.

l. 13-17. — *Hearne Collections*, VI, 100 ; VII, 342 ; VIII, 12, 144.

§ 3 l. 1-4. — Wordsworth : *University Studies*, 40-2, 82-4, 86, 90, 124, 126-7.

routine médiévale du Trivium et du Quadrivium : les sept arts libéraux, groupés par trois et quatre ; grammaire, logique, rhétorique ; musique, arithmétique, géométrie, astronomie. Les règles de Priscien et de Linacre, les traductions du grec et du latin, la rhétorique d'Aristote, de Cicéron, d'Hermogène et de Quintilien absorbaient l'étudiant de première année. La seconde combinait la Logique, l'Ethique, la Politique et l'Economique d'Aristote. Logique, philosophie morale, géométrie et grec remplissaient la troisième et la quatrième. Malgré la croissante hostilité et les dédains des philosophes depuis Bacon jusqu'à Locke, enfant prodigue de Christ Church, Aristote et la méthode scolastique conservaient leur suprématie ; à peine une infructueuse tentative poindra-t-elle vers 1725 pour leur substituer des modernes. Disputes publiques sur tout ce que l'on voulait, escrime quotidienne dans les collèges, exerçaient constamment l'agilité dialectique. Et l'on s'engageait solennellement à suivre de tous points Aristote et la doctrine péripatétique : cinq shillings d'amende et vice de forme si l'on argumente à leur rencontre, en matières de rhétorique, politique, éthique ou métaphysique. Le Doyen qui introduit les répondants de son collège, est surnommé « leur Aristote » ; et c'est en lui posant sur la tête un volume des œuvres d'Aristote que l'on consacre le nouveau bachelier, agenouillé.

Une débauche de syllogismes : tel demeure à distance le trait saillant du système. Dans chaque collège, toutes les semaines, sinon plusieurs fois par semaine, on dispute de

§ 1 l. 1-25. — Wordsworth : *U. S.*, 65, 71, 118, 122. Amhurst, I, 113-120.

toutes choses. Le Répondant expose la question, avec la quantité de distinctions convenable. L'Opposant traite de façon plausible l'autre côté de la question ; tout le monde et lui-même sait d'avance qu'il a tort ; c'est l'avocat du diable. Et chacun à tour de rôle remplit l'une et l'autre fonction. Des exercices analogues, en public, constituent l'essentiel du baccalauréat. En premier lieu, il s'agit de disputer, de une heure à trois, sur trois questions de grammaire ou de logique. Et les étudiants de seconde, de troisième, de quatrième année, étaient censés y assister. A deux reprises, il fallait soutenir des *générales* : les chaînes de syllogismes se transmettaient de génération en générations ; pour douze sous, on les faisait approuver par le Maître Régent. Dans une grande salle, pleine de poussière et de toiles d'araignée, aux boiseries ornées des noms de disputants antérieurs, le répondant et l'opposant siégeaient face à face à leurs pupitres. L'épreuve terminée, on était astreint à une dispute par trimestre. En second lieu, devant un bachelier comme arbitre, on avait à résoudre trois questions de grammaire, de rhétorique, de politique, ou plus souvent de logique. Cela revenait deux fois dans le Carême, et durait une heure et demie. Enfin, la grammaire, la rhétorique, la logique, l'éthique, la géométrie, les classiques grecs, le parler courant du latin étaient l'objet d'un examen, qui se passait de neuf à onze aux Ecoles. Quand les maîtres avaient signé leur témoignage, on prêtait serment, agenouillé devant le Vice-Chancelier en séance de Convocation ; et l'on versait les droits d'examen.

§ 11. 1-6. — Wordsworth : *University Life*, 575-6.

1. 6-22. — Wordsworth : *University Studies*, 35, 36-40, 217, 228-230. Amhurst, I, 114-116, 121-2 ; II, 66-8, 73. Ayliffe, II, 117-9.

1. 22-28. — Wordsworth : *U. S.*, 230-2.

Après tant d'émouvantes cérémonies, John Wesley prit son grade de bachelier ès arts au bout des quatre années réglementaires, en 1724. Que devenir ensuite ? La vie d'Oxford était coûteuse : on y dépensait aisément de quatre-vingts à deux cents livres par an, soixante suffisaient à peine aux besoins d'un étudiant ordinaire. M. Sherman avait beau lui faire des prix doux, John n'arrivait pas à joindre les deux bouts, sans emprunter. Avoir de quoi affranchir une lettre, de temps en temps, voilà tout ce qu'il pouvait promettre à une de ses sœurs. Et les bas-fonds d'Epworth n'avaient jamais roulé un Pactole. En janvier 1722, si les 400 livres qu'avait coûté la reconstruction du presbytère incendié étaient soldees, le mobilier, à demi incomplet, ne l'était pas ; femme et enfants manquaient de vêtements ; et ce qu'ils possédaient n'était pas payé. M^{me} Wesley était rarement bien portante ; M. Wesley déclinait à vue d'œil. Leur fille Suzanne avait fait un malheureux mariage avec Richard Ellison, qui, au dire de sa belle mère, le cédait à peine en sceleratesse aux anges apostats, et qui saignait la famille comme une sangsue. Emilie était obligée d'entrer en service dans un pensionnat de Lincoln, seule leur jeunesse épargnait encore aux autres la dureté d'un pareil gagne-pain. L'effondrement de la Compagnie des mers du Sud, en 1720, avait encore compliqué la situation, et rendu partout l'argent plus rare. M^{me} Wesley comptait un peu sur le retour de son frère, Samuel Annesley, qui occupait un gros poste dans la Compagnie des Indes Orientales. Quoique en froid avec

§ 1 L. 36. — Wordsworth : *University Life*, 414, 517, Prideaux, 1713, 196-197, l. 11-23. — Moore, I, 565-8, M^{me} W. à S. Annesley, 30 janvier 1722.
 l. 23-25. — *Hearne Collections*, VII, 290, 30 nov., 1721, Delany, I, 59.

son beau-frère, il promettait de l'aide, et proposait même (avec le plus piètre succès) d'épouser une de ses nièces. Mais on l'attendit vainement.

Samuel Wesley avait nourri pour lui-même des rêves grandioses, vite dissipés par l'adversité. Il avait failli devenir évêque. Il avait aspiré à jouer un rôle important dans l'Eglise et dans les sciences religieuses. Dès 1692, lui échappait l'aveu pathétique que toutes ces folles espérances de faire figure dans le monde ou d'y servir au bien général, étaient enterrées à jamais. Tout ce qu'il souhaitait, avec la grâce de Dieu, c'était d'élever sa famille honnêtement et sans splendeur. Et s'il ne laissait à ses enfants que sa bénédiction et une bonne éducation, à eux de se tirer d'affaire comme leur père. Au fond, il était ambitieux pour ses fils : ce qui lui avait été refusé, il comptait bien qu'eux le réaliseraient. Et sa femme n'en avait pas un désir moins ardent. « C'est avec plaisir que j'observe, chez mon fils aîné, concluait sa lettre à Samuel Annesley, de la répugnance à accepter une petite cure de campagne, puisque, béni soit Dieu, il a une belle réputation de savoir et de piété, prêche bien, et est capable de faire plus de bien là où il est. » John, le brandon miraculeusement arraché de la fournaise, serait il moins favorisé ?

Donc, il continuerait, coûte que coûte, ses études universitaires. Pendant trois années encore, il s'appliquerait au grec et à la géométrie, à l'astronomie et à la métaphy-

§ 1 l. 1-2. — M^{ss} W. à S. Annesley, 20 jan. 1722 ; Moore, I, 565-8.

l. 3. — M^{ss} W. à John, 19 août 1724 ; Tyerman, I, 26-27.

§ 2 l. 4-11. — *Pawlinson C.* 406, fol. 103.

l. 14-19. — Moore, I, 568.

sique, à la philosophie naturelle, à l'histoire ancienne, à l'hébreu : plus que jamais il cultiverait la logique, pour enlever son diplôme de maître ès-arts. La fortune devait des revanches. Qui sait ce qui l'attendait ? Dignités de collègue ; épiscopat : archevêché de Cantorbéry peut-être.

§ 11. 1-3. — Wordsworth : *University Studies*, 215.

CHAPITRE II

Le Mouvement d'Oxford.

I. — La Première Conversion

« Je souhaiterais de tout cœur que vous fussiez dans les Ordres, et que vous pussiez venir pour être l'un des vicaires de votre père, » écrivait M^{me} Wesley vers l'automne de 1724, « Alors je vous verrais souvent et je pourrais vous être de plus d'assistance qu'il n'est possible à cette distance ». Pour le moment, John ne manifestait pas la moindre velléité de prendre ce chemin. A en croire l'examen de conscience rétrospectif de mai 1738, il continuait bien à réciter ses prières ; il lisait l'Ecriture et d'autres ouvrages religieux ; mais cela ne l'empêchait pas de vivre dans le péché habituel et connu pour tel, et cela d'un cœur très léger. L'approche et les lendemains de communions, que les règles du collège imposaient trois fois l'an, amenaient seules de fugitives résipiscences, de brèves luttes intérieures.

Qu'avait-il, au juste, à se reprocher ? Rien de plus rigoureux, ni, en somme, de moins équitable que le juge-

§ 1 l. 1-6. — M^{me} W. à John, sept. 1724. Tyerman, I, 27.

l. 8-15. — Wesley's Works, I, 98.

ment d'un néophyte sur soi-même. Les biographes, pleins là-dessus de réticences et de filandreux ambages, ne sont pas moins sujets à caution : des peccadilles les trouvent impitoyables. Comme le tabac à priser pour son père, comme une partie de cartes pour sa mère et ses sœurs, le crime irrémissible fut peut être pour John de jouer au tennis ou au trictrac, de fréquenter Tom's ou Horseman's, Harper's ou Bagg's, Malbon's ou Lyne's, les *Trois Tonnes*, ou le *Roi couronné*, le jardin du Paradis sur un coude de la rivière au sud du château, l'un de ces cafés ou l'une de ces tavernes qui pullulaient dans l'enceinte et les environs d'Oxford, qui attirèrent maintes fois l'attention des autorités, et que dénonce Newton dans les statuts de Hart Hall, parce que les patrons en quête de servantes y exigent qu'elles soient trop avenantes, et parce que c'est le rendez-vous d'une jeunesse extravagante et déréglée. Les gourmandises qu'on y mange coûtent cher et ne valent pas le frugal menu du hall. Le punch et le vin dont on s'y régale vous mettent en humeur de commettre toutes sortes de frasques, puérides ou malfaisantes. Et les journaux qu'on y va lire manquent trop souvent au respect des institutions établies.

Peut être aussi Wesley prenait-il plaisir à la danse, peut-être se passionnait-il pour ces courses de chevaux, qui, chaque année, à Portneadow, figuraient au programme des fêtes de septembre, et où de grosses sommes passaient en paris. Le théâtre, aussi, lui inspirait un

§ 1 l. 1-6. — Kirk, 143-4; Tyerman, I, 30-31; *Wesley Studies*, 49-53.

l. 7-22. — Uffenbach : *Reisen*, III, 171, 365-6. Amhurst : I, 141-5, 176. Wordsworth : *University Life*, 144-5, 146, 149-150, 151-5.

l. 13-22. — Newton : *Statutes*, 150-152. Wordsworth, 581-2.

§ 2 l. 1 5. — Uffenbach, III, 155-7, 158-9. Erasmus Philips' *Diary, Notes and Queries*, X, 365.

attrait dont la trace subsistera longtemps dans ses souvenirs. En quittant Charter-house, il était allé à Drury-lane voir représenter *Macbeth*, sans doute par le grand acteur Quin : trente ans après, dans la traversée d'Irlande, la tête d'un passager lui rappelait l'un des coquins du drame. S'il ne jouait pas lui-même, du moins savons-nous qu'il reçût des leçons de déclamation. A ses sœurs, il recommandait les poèmes et les pièces à la mode. Quand sa mère, l'engageant à examiner ses chances de salut, lui indique là une occasion de larmes plus raisonnable que n'importe quelle tragédie, c'est à ce goût qu'elle fait allusion. Plus tard, encore, elle écrira : « Vos arguments contre les courses de chevaux, valent certainement contre les mascarades, les bals, les représentations, les opéras, et toutes ces sortes de distractions légères et vaines ; que les joyeux mondains consentent ou non à l'avouer, elles confirment fortement le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie. Je ne dirai point qu'aucun sens de religion n'est possible à une personne qui fréquente ces viles assemblées ; mais jamais, dans le cours de ma longue vie, je n'ai connu un seul chrétien sérieux qui les fréquentât ; et je ne parviens pas à voir comment on peut aimer Dieu et avoir en même temps le moindre goût pour de si futiles amusements ».

Y eut-il pourtant davantage ? Dans une lettre pathétique adressée à sa mère durant ses années d'étudiant, John se qualifie de petit et de faible, nous dit-on ; et l'on ajoute : « C'est

§ 4 l. 2-6 — J. Wesley : *Journal*, 28 mars 1750, II, 178.

l. 7-12 — Stevenson, 359, 362. M^{me} W. à John, 23 févr. 1725. Kirk, 282-3.

l. 12-24 — M^{me} W. à John, 25 oct. 1731. Clarke, 338-9.

§ 2 l. 1-7. — *Wesley Studies*, 19.

une lettre tout à fait sacrée, qui n'appartient qu'à la mère et qui prouve qu'en un sens spécial et élevé, elle était pour son jeune fils un ministre de Jésus-Christ, possédant le pouvoir mystique de lier et de délier ». Des phrases si solennelles seraient singulièrement démesurées, s'il ne s'agissait que de bagatelles. Certaines lignes du père ne sonnent pas de manière moins inquiétante : « Je vous promets de ne pas oublier que vous êtes mon fils, si de votre côté vous n'oubliez pas que je suis votre père affectionné... J'espère que je n'aurai plus l'occasion de me rappeler dorénavant certaines choses qui sont passées ». Songeait-il seulement à ces perpétuels embarras d'argent qui encombrèrent si fastidieusement leur correspondance ? « Puisque, ces derniers temps, vous avez rongé votre frein, conclut la lettre du 26 janvier, je prendrai soin désormais d'y mettre un peu de miel aussi souvent qu'il me sera possible ; mais il faut que ce soit de mon propre mouvement, comme les cinq livres de l'autre fois, car je ne supporterai pas de rivaux dans mon royaume ». Il est avéré que l'étudiant jouait, et faisait danser les écus en d'autres passe temps à la mode.

La satisfaction que marquera un jour M^{me} Wesley, à l'entendre déclarer trop élevé le prix d'un plaid, indice d'une disposition à l'économie, témoigne assez que « cette qualité si rare et si importante pour un jeune homme qui a sa fortune à faire », ne lui était pas innée, non plus que coutumière. Dans l'art de s'endetter, sans doute, John chassait de race. Il semble bien qu'il ait hérité de toute

§ 1 l. 7-11. — M. Wesley à John, 5 janvier 1725. Tyerman, I, 30.

l. 13-19. — 26 janvier, ib.

l. 19-20. — *Journal, St. ed.*, I, 89.

§ 2 l. 1-5. — M^{re} W. à John, 31 jan. 1727. Clarke, 273.

l'imprévoyance paternelle, et aussi de cette prodigue générosité, de cette munificence intempestive pour qui charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même. Quelques mois plus tôt, tous ses efforts tendaient à accumuler assez d'épargnes, pour une visite à ses parents : payer les créanciers, et sortir de gêne paraissait à M^{me} Wesley d'une obligation plus pressante ; et elle l'y exhortait avec un désintéressement méritoire, puisqu'elle serait ainsi privée de le voir. En juin précédent, elle avait projeté un voyage à Londres pour le retour de son frère Annesley sur un des vaisseaux de la Compagnie des Indes, qu'annonçaient les journaux ; puis la nouvelle avait été démentie : déception cruelle pour la mère comme pour le fils, qui devaient se rencontrer chez Samuel : « les deux choses auxquelles j'aspirais presque plus qu'à rien autre au monde, écrit John à ce dernier, étaient de voir ma mère et de revoir Westminster ; et de les revoir à la fois dépassait tellement mon attente que cela me paraissait à peu près chimérique. J'ai été si souvent désappointé quand un plaisir me tenait au cœur que jamais plus je n'en veux escompter aucun avant qu'il se réalise. Cependant je vous serai bien reconnaissant de me faire savoir, aussi exactement que vous le pouvez, d'ici combien de temps mon oncle est attendu en Angleterre, et ma mère à Londres ».

La sensibilité très vive, dont on surprend ici le frémissement, si discrètement contenue dans la suite, se confirme pourtant par des aveux ultérieurs. D'ardents desirs le travaillaient. Dès l'enfance, dès les jours d'école, il

§ 11. 7-12. — M^{me} W. à John, 24 novembre 1724. Tyerman, I, 29.

l. 14-24. — John à Samuel, 17 juin 1724. Whitehead, I, 364.

s'étonnait d'entendre répéter que c'était là le meilleur moment de l'existence : sûrement, lui n'était pas heureux ; sûrement quelque chose lui manquait. Et les années, en s'écoulant, ne le lui avaient pas apporté. En pleine vigueur de jeunesse, étranger à la souffrance et à la maladie, n'ayant jamais depuis sa naissance éprouvé un quart d'heure d'humeur noire, entouré d'amis et d'affections réciproques, menant le genre de vie le mieux approprié à ses goûts, il ne se sentait pas heureux ; l'étrange inquiétude le harcelait. De tous côtés, ses regards cherchaient le bonheur. Il se disait : « Si seulement telle personne était avec moi, je serais certainement heureux ». Et l'imagination, de cristalliser aussitôt. « Quelle aimable expression ! quelle conversation agréable ! » Des vers de Sappho lui revenaient en mémoire : « Heureux comme les « immortels est celui-là, — l'éphèbe tendrement assis « auprès de toi — et qui t'entend et qui te voit, sans plus « partir, — suavement parler et doucement sourire ». Point de doute : voilà juste ce qu'il me faudrait. Si j'avais cela, je ne me sentirais plus seul. Avec elle, je puis être heureux ; sans elle, jamais ».

Tableau tracé après coup, c'est vrai, et dans un dessein didactique, mais dont l'allure même et je ne sais quelle flamme de jeunesse garantissent d'autant mieux la sincérité vécue. Et la vigilance maternelle discernait dès l'abord cette inclination et s'en alarmait, comme il est clair à l'insistance avec laquelle elle le met en garde. « Ah ! mon cher fils, si avec moi vous touchiez à l'extrême bord de

§ 1 l. 1-10. — *Wesley's Works*, VI, 431-2 ; XI, 464 ; cf. VII, 301 ; VIII, 4.

l. 11-21. — *Ib.*, XI, 464.

§ 2 l. 4-16. — M^{re} W. à John, 23 février 1725. *Tyerman*, I, 32.

la vie, et si vous aviez sous les yeux une vaste étendue, une durée illimitée d'existence où vous seriez sur le point d'entrer d'une minute à l'autre, vous n'imaginez pas quel aspect prendraient devant vous toutes les inadvertances, les erreurs et les fautes de la jeunesse ; ni combien les plaisirs des sens, le désir des sexes, les pernicieuses amitiés du monde vous produiraient un effet différent de ce qu'ils font aujourd'hui où la santé est intacte et semble promettre de longues années de vie ». Et ce goût pour les plaisirs des sens est comme un démon qu'elle exorcise fréquemment. « Je suis intimement persuadée que, si tant de gens cherchent à entrer dans le royaume du Ciel et n'en sont pas capables, c'est qu'il y a une Dalilah, un vice chéri dont ils ne veulent pas se défaire, se flattant qu'une stricte observance de leur devoir sur d'autres points leur fera pardonner cette faute particulière. Mais, hélas ! ils se trompent misérablement. La voie qui conduit au ciel est si étroite, la porte que nous avons à franchir si resserrée, qu'elle ne laissera passer personne à qui s'attache un seul péché connu et non mortifié ».

Hormis cette clairvoyante sollicitude, John, apparemment, gardait ses pensées pour lui : elles n'ont guère laissé de traces dans les rares lettres juvéniles qui nous ont été conservées. Des noms féminins tombent souvent de la plume de ses sœurs, par manière de taquinerie. Mais le John qu'elles évoquent est un joyeux garçon avec qui nul ne saurait engendrer mélancolie, et sans lequel il n'y a pas de bonnes parties. « Le mariage de Marie Owran a eu lieu aujourd'hui ; et il ne manquait que votre pré-

sence pour rendre notre gaieté complète : car comment demeurer triste, là où vous êtes ? » lui écrit l'une d'elles, le 20 janvier 1726. S'il les dirige, ce n'est présentement que dans le choix de leurs lectures, poésies, romans et pièces de théâtre. Lui-même compose des vers, des vers légers. Lorsque malicieusement Hampson, Whitehead et Nightingale les publièrent, le digne Henry Moore se voila la face, et ne dissimula point que son propre idéal de probité critique les lui aurait fait supprimer. Une pièce, qui se dit traduite du latin, décrit, avec des grâces mièvres, la « puce favorite de Cloé », errant des seins neigeux aux lèvres roses, où elle restera si volontiers captive : « Qui ne souhaiterait pareil bonheur ? » M^{me} Wesley sollicitant l'envoi de nouveaux chefs-d'œuvre, insinue qu'elle préférerait des sujets religieux. Deux mois plus tard, M. Wesley accuse réception d'une paraphrase du Psaume 85, et engage l'auteur à ne pas enterrer son talent. A part cela, les plus minces faits-divers remplissent seuls cette correspondance : la petite vérole a désolé Epworth ; John s'est coupé le pouce : les fruits sont très bon marché à Oxford, et les pommes ne coûtent presque que la peine d'aller les chercher ; en revanche, il n'y a pas de sécurité le soir : un ami qui se tenait vers sept heures à la porte d'un café, a été dépouillé de son bonnet carré et de sa perruque ; sur quoi John se félicite de n'être pas une proie à tenter les

§ 1 l. 1-3. — Stevenson, 290. Mary à John. Cf. 359, 362.

l. 6-9. — Hampson, I, 76-7, 82 ; III, 177. Whitehead, I, 364-5. H. Moore, I, 119-121.

l. 13-15. — M^{me} W., 25 nov. 1724. Tyerman, I, 29.

l. 15-17. — M. W., 26 jan. 1725. Tyerman, S. W., 392.

l. 18-25. — Sept-nov. 1724. Tyerman, I, 27-29.

voleurs : le fameux bandit Jack Sheppard s'est échappé de la prison de Newgate ; ou bien ce sont les curiosités du musée auxquelles M^{re} Wesley ne semble guère ajouter foi ; ou bien, à Samuel qui s'était cassé une jambe, ce sont de facétieuses consolations sur ce qu'il aurait pu se casser les deux.

A tout cela, quoi d'étonnant chez un jeune homme de vingt et un ans, naturellement enjoué, et voué à une réaction presque inévitable par son brusque passage du trop rigide foyer familial à des milieux qui l'étaient si peu ? Cependant, vers la fin de cette année 1724, le ton change notablement ; les lettres se multiplient ; John propose une correspondance régulière à sa sœur Emilie, qui ne lui avait pas une fois envoyé de ses nouvelles depuis qu'il était à Oxford, et dont les conseils ainsi que ceux de Samuel vont désormais tant agir sur lui.

« Vous avez vu, je suppose, le *Livre de Santé et de Longue Vie* du fameux Dr. Cheyne, qui est très décrié par les médecins, comme il dit qu'il s'y attendait. Il ramène presque tout à la tempérance et à l'exercice... Le livre s'adresse principalement aux personnes studieuses et sédentaires. » L'ouvrage que John signale ainsi, le 1^{er} novembre 1724, mérite qu'on s'y arrête. C'est d'abord un traité d'hygiène qui analyse tour à tour les éléments dont dépend notre vie physique. Des maladies à la mode, hypocondrie, mélancolie, vapeurs, avec leur cortège de

§ 1 l. 4-6. — John à Samuel, 17 juin 1724. *Whitchard*, I, 362-4.

§ 2 l. 2-5. — Overton : *J. W.*, 12.

l. 6-9. — John à sa mère, 1^{er} nov. 1724 ; M^{re} W. à John, 24 nov. *Tyerman*, I, 27-29.

§ 3 l. 1-6. — *Tyerman*, I, 27.

l. 9-28. — G. Cheyne, 26-30, 62, 66, 71-86. Cf. *Wesley's Works*, XI, 517-8, etc.

fléaux, pesanteur, inquiétude, nuits agitées, inaptitude à l'application, il découvre la cause foncière dans un mauvais régime alimentaire ; on mange trop et on mange mal. Point de viandes salées ou épicées, point de porc, de poisson, d'animaux engraisés à l'étable ; point de ces vins et de ces liqueurs fortes qui produisent la goutte, la pierre, le rhumatisme ; point de punch ni de bière ; point de chocolat ; café et thé sans excès. Deux pintes d'eau et une de vin par vingt-quatre heures, avec huit onces de nourriture animale, et douze de végétale, sont la ration qui convient. Il est bon de faire maigre une ou deux fois par semaine, ou de se purger. Pas de viande au souper. De l'exercice : marche ou équitation. Des bains froids, avec friction à la brosse, une demi-heure chaque matin. Les valétudinaires, les contemplatifs, les hommes de cabinet doivent se coucher à 8 h., 9 h., 10 h. au plus tard ; pas plus de huit heures de lit ; rien de plus mauvais que de rester à se prélasser et à s'imbiber dans ses draps.

Wesley, qu'une affection bilieuse chronique obligea, d'ailleurs, toute sa vie, à beaucoup de soins et à une grande sobriété, s'empressa de mettre ces préceptes en pratique : notamment le dernier. L'Université n'était pas matinale. Prideaux, dans ses projets de réforme, en 1715, plaçait bien les prières du matin à 6 h. 15 ; Newton, un peu plus tard, dans les Statuts de Hart Hall, fixait le sommeil de 9 h. à 6 h. 15 en été, à 7 h. 15 en hiver. Mais il s'en fallait qu'on observât l'un ou l'autre, et Hearne se plaint que toutes les cérémonies traditionnelles fussent

§ 2 l. 1-3. — *Standard Journal*, I, 66.

l. 4-8. — Wordsworth : *University Life*, 552, 578. Amhurst, II, 62.

l. 9-11. — *Hearne Collections*, VII, 327 ; VIII, 50. *Diary*, CXXXVIII, 31.

retardées, parce qu'on n'en finissait pas de se lever. Wesley lui-même n'était jamais debout avant huit heures ; régulièrement, vers minuit ou une heure, il se réveillait, et restait quelque temps sans pouvoir se rendormir. Il se procura donc un réveille-matin qui, le lendemain, sonna à 7 heures. La nuit suivante, il eut encore une insomnie ; il avança l'aiguille à 6 heures. L'insomnie persista. Cinq heures, de même. Enfin il arriva à quatre, « où, par la grâce de Dieu, je me suis tenu depuis, » écrivait-il après soixante ans, « et jamais plus je n'ai eu d'insomnies ». — Et c'est sans doute aussi sur la recommandation du même auteur qu'il prit l'habitude d'écrire debout.

Mais à tous ces menus conseils, s'en ajoutaient d'autres, d'une plus haute portée. Georges Cheyne ne se laissait pas absorber par la matière ; les choses spirituelles le préoccupaient ; la théosophie même ne l'effarouchait point ; et il fut, en Angleterre, l'un des plus zélés adeptes du savetier mystique Jacob Boehme. L'abstinence qu'il prêchait, sa justification des pratiques catholiques du jeûne et du carême, lui valurent l'épithète alors peu flatteuse d'*enthousiaste*, c'est-à-dire en somme d'énergumène. Il professait que la nourriture animale, inappropriée à l'homme, datait seulement de la chute. Pour motiver l'usage de l'eau froide, il invoquait le baptême. Et tout le chapitre sixième de son livre, sur les passions, les assimilait aux maladies. Comme celles-ci, en effet, elles usent, gâchent, détruisent par degrés le système nerveux. Inten-

§ 1 l. 1-10. — Wesley's Works, VII, 69. *On redeeming the time.*

l. 11-12. — Cheyne, 157-8. S. Bradburn, *Préface*, xxiii.

§ 2 l. 6-37. — G. Cheyne : *Book of health*, 73-5, 81, 71-86, 123-4 ; 127-133 ; 179. *English Malady*, III. *Natural method of curing diseases*, 76-77.

ses et prolongés, l'amour, le chagrin, l'orgueil aboutissent, par le jeu spontané des nerfs, à l'idée fixe et à la folie. La mélancolie religieuse, qui n'a d'ordinaire rien à voir avec la solide piété, n'est qu'un état morbide, où le manque d'instruction et de discipline détermine scrupules, horreur, désespoir. Si vous tenez à votre santé, à l'intégrité de vos organes et de vos facultés intellectuelles, évitez l'excès des passions, comme vous évitez les excès de nourriture ou de boisson. Si elles font rage, point de remède, sinon de les noyer dans l'amour spirituel de Dieu, bien suprême, infinie perfection qui seule mérite d'être aimée infiniment. Dans l'ordre spirituel, ce principe est l'analogie de l'attraction ; il tend à nous unir aux autres êtres et à notre commune origine. La simplicité de vues dans nos paroles, nos pensées, nos actes supprime les anxiétés et les soucis, établit la joie et la sérénité. Rien n'exerce une plus bienfaisante influence sur l'économie animale. Croire fermement et se conduire en conséquence est le moyen le plus efficace de prévenir les maladies, de s'assurer santé et longue vie. La révélation apporte la vie et l'immortalité même à nos corps mortels ; l'amour de Dieu et notre propre bonheur ne se peuvent pas séparer.

Et voici que, si nous en croyons une anecdote attribuée à Wesley, une leçon identique lui arrivait d'un tout autre côté. Le portier de son collège vint le trouver un soir pour lui parler. « Rentrez chez vous, et changez de veste », lui dit Wesley après quelque badinage. — « C'est la seule que j'aie, répondit l'homme, et j'en remercie Dieu. —

§ 2 l. 1-16 — Rev. J. Reynolds : *Anecdotes*, Tyerman, I, 24-25, note. Cf. *Journal*, 16 oct. 1749, II, 163, pour une anecdote du même genre.

Rentrez chez vous, et prenez votre souper. — Je n'ai rien pris de tout le jour qu'un verre d'eau, et j'en remercie Dieu. — Il est tard, on va fermer les portes, et de quoi pourrez-vous bien alors remercier Dieu ? — Je le remercierai de ce que j'ai la pierre sèche pour m'y étendre. — Mon ami, vous remerciez Dieu quand vous n'avez rien à vous mettre sur le dos, rien à manger, pas de lit où coucher. De quoi le remerciez-vous encore ? — Je le remercie, répliqua le pauvre diable, de ce qu'il m'a donné la vie et l'être, un cœur pour l'aimer, et le désir de le servir. »

Des horizons religieux s'ouvraient devant Wesley, qu'il n'avait pas soupçonnés. Des pratiques extérieures, la lecture machinale de la Bible n'étaient donc pas tout ? Il y avait donc quelque chose qui pouvait pénétrer et transformer l'intimité même de l'âme ? Et c'était peut-être le secret du bonheur ?

En même temps qu'il mentionne Cheyne, et qu'il sollicite la bénédiction de ses parents, John manifeste le désir d'avoir des nouvelles de ses sœurs, et de savoir ce qu'on devient à Wroot, que depuis 1722 son père cumulait avec Epworth. — Wroot hors d'Angleterre, comme on disait, dans les bas-fonds marécageux limitrophes du Yorkshire, « Wroot que je me rappelle maintenant avec plus de plaisir qu'Epworth, » ajoute-t-il, « tant il est vrai, pour moi du moins, que ce sont les personnes, non les lieux, qui font l'attrait du *home* ». Trois semaines plus tard, avec une surprise joyeuse qui montre bien qu'elle n'y était guère accoutumée, sa mère le remercie d'écrire si souvent ; elle a trois lettres de lui qui attendent réponse ;

et cela les dédommage un peu d'une nouvelle déconvenue : John l'a vainement attendue à Oxford ; elle a vainement attendu son frère à Londres. Les relations familiales se font plus cordiales et plus étroites. Le 26 janvier, M. Wesley se loue de la conduite et de la correspondance de son fils, et surtout, après tant d'instances auxquelles il avait si longtemps fait la sourde oreille, d'une grande résolution, qu'à la vérité des préoccupations matérielles, le souci de s'assurer une position sociale et un revenu, semblent n'avoir pas été sans influencer. « Au sujet de l'idée que vous me soumettez d'entrer dans les Ordres, et des motifs que vous indiquez, le désir et l'intention de mener une vie plus stricte, et la persuasion qu'on doit le faire, sont de meilleures raisons. Mais c'est une tâche qu'il faut absolument entreprendre auparavant ; sinon, il y a dix à parier contre un qu'on y échouera dans la suite ». Aussi était-il d'avis que John ne se pressât pas trop, et que, tout en s'appliquant à des vertus plus dignes du caractère sacerdotal, il commençât par acquérir la connaissance approfondie des Saintes-Ecritures dans les langues originales. Tout à ses études bibliques, il ne concevait pas de plus noble emploi, et, pour l'édition critique in-octavo qu'il préparait, il comptait sur la collaboration de ses fils : John serait chargé de recueillir les variantes entre l'hébreu, le samaritain et la Vulgate. « En douze mois, vous aurez achevé le Pentateuque ; je l'ai vu quatre fois l'an dernier ; je suis en train de le revoir une cin-

§ 1 l. 1-4. — Tyerman, I, 29.

l. 4-17. — Tyerman, *S. W.*, 391. Whitehead, I, 19-20. M. W. à John, 26 janvier 1724/5.

l. 17-30. — Whitehead, I, 19-20.

quième et de collationner les deux versions grecques, l'alexandrine et la vaticane, avec ce que je puis trouver de Symmaque et de Théodotion ».

« Votre lettre à votre père, où vous parlez d'entrer dans les Ordres, m'a fait grand plaisir », reprend M^{me} Wesley le 23 février ; « mais c'est une infortune presque spéciale à notre famille que, votre père et moi, nous pensons rarement de même ». Sans doute, partageait-elle par avance l'opinion qu'exprimera John à propos de l'in-folio paternel en latin sur le livre de Job : « Il contient assurément un immense savoir, mais d'une espèce que je n'admire pas ». La pratique lui semblait plus essentielle. « Le changement de votre humeur, poursuivait-elle, m'a causé bien des spéculations. Moi qui suis portée à l'excès de confiance, j'aime à croire qu'il procède du Saint-Esprit de Dieu qui, en vous enlevant l'appétit des jouissances sensuelles, peut préparer et disposer votre esprit à s'appliquer plus sérieusement et de plus près aux choses d'une nature plus sublime et plus spirituelle. Dans ce cas, heureux êtes-vous, si vous cultivez ces dispositions. Et maintenant, pour tout de bon, résolvez-vous à faire de la religion la grande affaire de votre vie ; car après tout, c'est, à strictement parler, la seule chose nécessaire, et tout le reste en comparaison n'importe guère. Je souhaite, du fond du cœur, que vous entrepreniez un rigoureux examen de conscience pour savoir si vous avez une espérance raisonnable de salut, si vous êtes ou non dans l'état de foi et de repentir qui sont, vous le savez, les conditions à remplir

§ 2 l. 1-5, 9-30. — Tyerman, *S. W.*, 392 ; *J. W.*, I, 32.

l. 6-9. — Wesley's *Works*, XIII, 408.

de notre part dans le pacté de l'Évangile. Si oui, la satisfaction d'en avoir conscience vous récompensera abondamment de vos peines. Sinon, c'est là pour vous une occasion plus raisonnable de verser des larmes que ne saurait vous présenter aucune tragédie ». Et, insistant sur l'importance particulière de ce devoir pour ceux qui se destinent au ministère sacré, elle a visiblement hâte de l'y voir admis.

Nous ne ferons pas au chef de famille l'injure de supposer que ce fût sous l'influence de sa femme ; mais, au bout de trois semaines, revirement complet. Le 13 mars, John recevait avis d'entrer dans les Ordres au plus tôt, de se recueillir dans la prière et dans l'étude, de travailler à fond saint Chrysostôme et les articles de l'Eglise d'Angleterre. En même temps, son père lui envoyait le Manuscrit de sa récente *Lettre à un Vicaire*, et écrivait à l'évêque de Lincoln pour le recommander.

Dix-neuf années plus tôt, dirigeant les premiers pas de son aîné dans les voies de la véritable piété, le recteur d'Epworth lui recommandait par-dessus tout de noter au jour le jour les progrès de sa vie chrétienne. Il est à présumer que le cadet reçut à son tour le même conseil, avec des indications de chiffre à adopter pour soustraire ses confessions aux curiosités indiscrètes ; ou peut-être son attention fut-elle simplement attirée sur un auteur spirituel, dont il copia des extraits en mars 1725, et qui préconise la tenue régulière, la revue fréquente de nos comptes avec Dieu.

§ 2 l. 3-7. — M. Wesley à John, 13 mars 1725, Tyerman, I, 32-33.

l. 7-9. — Avril 1725, ib. 37.

§ 3 l. 1-4. — Tyerman, *S. W.*, 308. M. W. à Samuel, 14 jan. 1706.

l. 5-7. — G. Stampe, *Wesley Studies*, 62-5.

l. 7-10. — J. Taylor : *Holy Living*, p. 12.

Déjà, lui avait été confiée une relique de famille, vieux petit cahier in-douze au dos de vélin, aux cartonnages jaspés, au mauvais papier jauni, dont la couverture porte à l'intérieur les signatures de trois générations : John Wesley, Sam. Westley, John Westley, l'ancêtre qui, lui aussi, tenait registre quotidien de ses pensées et de ses actes. Entre ces noms chevauchent des résolutions pour 1722, un programme d'auteurs grecs, latins, français et anglais, un emploi du temps pour chaque jour de la semaine. Rien ne prouve que le bas de la page appartienne à la même date. Ensuite, commençant par les deux bouts, c'est un pêle-mêle de matières disparates qui s'échelonnent jusqu'en 1730 : recettes et dépenses, odes d'Horace annotées, listes d'élèves, fragments épistolaires. Le *Journal* suivi et proprement dit part du lundi de Quasimodo, 5 avril 1725.

L'ordination avait d'abord été fixée au dimanche de la Trinité, 23 mai, Pâques tombant cette année-là le 28 mars. Le 10 mai, on la renvoie au mois de septembre, le fils aîné et sa femme étant de passage à Wroot. Que se passait-il donc ? « Serez-vous fiancé ou non avant trente ans, je l'ignore. Mais, si mes avis méritent d'être écoutés, n'engagez point vos affections avant d'avoir mis vos affaires temporelles dans un état qui vous permette de vous marier sans délai. La pratique contraire a eu des effets bien pernicieux dans notre famille. Votre jeunesse, je le sais, est entourée de difficultés ; vous avez passé déjà

§ 4 l. 1-16. — *Standard Journal*, I, 5, 37, 43, 46-7, 51.

§ 2 l. 1-4. — M. Wesley à John, 10 mai 1725. Tyerman, *S. W.*, 393.

l. 5-16. — Emilie à John, 7 avril 1725. Tyerman, I, 33.

par bien des privations, et il est probable que vous aurez à en subir bien d'autres encore avant de vous trouver à l'aise ; mais, croyez-moi, si jamais il vous arrive de souffrir le tourment d'un amour sans espoir, toutes les autres épreuves vous paraîtront minces en comparaison. » A qui font allusion ces lignes d'Emilie, le 7 avril 1725 ? à elle-même ? à ses parents ? à sa sœur Suzanne qui, faute de la riche dot promise par l'oncle Annesley, s'était imprudemment laissée unir quatre ans plus tôt à cette brute de Richard Ellison ? Tout cela sans doute à la fois. L'absence de fortune, le raffinement de leur culture, la disette de prétendants sortables alentour, et les intraitables exigences paternelles ne mettaient pas les filles du Recteur dans une situation enviable. Une passion contrariée avait provoqué le coup de tête de Suzanne. Une passion contrariée ensiellait d'amertume le cœur d'Emilie. Une passion contrariée était en train de précipiter à la ruine la plus charmante de ces charmantes sœurs. « Voilà trois mois que nous sommes sans nouvelles d'elle. M. Grantham, me dit-on, s'est conduit très honorablement avec elle. Mais il y a au monde d'autres hommes que lui. »

Spirituelle, poétesse, ardente, impétueuse, souvent cabrée sous les rigueurs d'une inflexible autorité, — autant de signes inquiétants pour la clairvoyance rétrospective des biographes, — Hetty, dans le plein épanouissement de ses vingt-six ans, avait gagné le cœur d'un jeune avoué des environs, intelligent et d'excellente famille. Le recteur d'Epworth n'en voulut pas entendre parler : « homme de

§ 1 l. 14-15. — Anne à John, Priestley, 162.

l. 18-21. — Stevenson, 264. Emilie à John, 7 avril.

§ 2 l. 2-4. — Clarke, 487-9.

loi sans principes », prononça-t-il. Pour couper court à toute intrigue, Hetty fut expédiée à quelque distance, comme institutrice ou gouvernante, dans une famille de Kelstein. En septembre, elle écrit qu'elle va bien. En février, on commence à s'agiter de n'obtenir d'elle aucune réponse. En avril, toujours point signe de vie. Puis vint la catastrophe. L'homme de loi sans principes tenta un enlèvement pour forcer la main au beau-père récalcitrant. Celui-ci s'entêta d'autant plus. Hetty bouleversée fit vœu d'épouser le premier homme qui s'offrirait. Son père la prit au mot, et lui imposa pour mari William Wright, un vitrier-plombier, sans éducation, qui habitait alors Lincoln, et à qui un oncle, Mathieu Wesley, fournit les fonds nécessaires pour s'établir à Londres. En janvier 1726, Hetty enterrait son premier enfant ; cette tombe ne lui rendit pas le bonheur.

John avait été tenu au courant de ces péripéties : dès le début, sa mère l'avait consulté. Comment douter du trouble qui se répercuta en lui ? « Dans certains renseignements qui me sont parvenus, dans un incident domestique, j'aperçois la source première de son enthousiasme, son génie enténébré ; et la raison la plus claire se brouillant à l'école du Mysticisme », écrira Samuel Badcock, entre les mains de qui tombèrent de nombreux papiers originaux, et qui documenta Priestley. On pourrait imaginer que ce passage vise « le vieux Jeffrey », les étran-

§ 1 l. 2-4. — Marthe à John, 10 septembre. Stevenson, 358, 264.

l. 5-6. — M^{re} W. à John, 23 févr. 1725. Tyerman, I, 32.

l. 9-10. — Hetty à son père, Clarke 489-491.

l. 6-16. — Stevenson : 298 sq., 302, 304, 359. Cf. *Hetty Wesley*, le roman exquis, mais un peu caricatural, de A. T. Quiller-Couch.

§ 2 l. 3-7. — *Westminster Magazine*, avril 1774, 180-1.

ges phénomènes spirites du presbytère d'Epworth. De fait, vers cette époque, ils excitent chez John Wesley une recrudescence d'intérêt ; les faits de cet ordre, à l'automne de 1724, semblent l'obséder ; ainsi entretient-il sa mère d'une des plus inexplicables histoires qu'il ait jamais entendues : un gamin d'Irlande qui, de temps en temps, accomplissait d'involontaires pèlerinages dans l'air, et banquetait avec les demi-dieux dans les nues ; ou bien c'est une apparition dont furent récemment témoins dans un champ près d'Oxford son ami Barnesley et deux autres camarades, à l'heure même, on l'a constaté depuis, où la mère de Barnesley mourait en Irlande ; ou encore c'est une maison d'aspect abandonné que lui-même a découverte dans le voisinage, et qu'aucun mortel n'occupe, parce que des revenants la hantent ; et il se propose une enquête. De même, dans l'été de 1726, à Epworth, il recueillera minutieusement tous les témoignages, et transcrira les passages du journal paternel, qui se rapportent aux troublants événements de 1716-17 ; dans la nuit du 12 au 13 septembre, Charles et lui verront la porte s'ouvrir d'elle-même à plusieurs reprises, tandis que le chien gronde. Mais tout cela ne semble ni assombrir ni voiler son intellect. Pourquoi, d'ailleurs, Badcock qui, dans un autre article, mentionne explicitement l'Esprit d'Epworth, n'y aurait-il fait ici qu'une allusion vague ? par un « incident de la vie domestique », ne désigne-t-il pas autre chose sur quoi il préfère garder le silence ? quelque chose qui

§ 1 l. 4-15. — Tyerman, I, 22-23, John à sa mère, nov. 1724. *Methodist Times*, 1866.

l. 4-21. — *Wesley Studies*, 64. *Wesley's First Sermon*, etc., facsimile, 35-7, 39-41.

l. 23-24. — *New Review*, 1784, 463-4. Hampson, III, 25-26.

ne se produisit qu'après les premières années de collège. La façon dont il nomme Mehetabel, dont il a vu des écrits, et qui, note-t-il, fut malheureuse avant comme après son mariage, laissé soupçonner qu'il savait à quoi s'en tenir.

Plus que tous les mystiques, cette tragique contre-épreuve de la malfaisance des attaches mondaines allait marquer d'une souillure l'idée d'amour dans l'esprit de John Wesley.

Cependant, invité sans doute par son camarade John Griffiths, de New College, dont le père occupait la cure de Broadway, il avait quitté Oxford le 12 avril pour passer les vacances de Pâques aux confins des comtés voisins de Gloucester et de Worcester. Son journal, interrompu, ne reprend que le 27 mai. Deux lignes laissées en blanc ont été, d'une plume neuve, remplies après coup, — si après coup qu'il s'embrouille inextricablement dans les dates. « Vendredi 14 avril 1725 (le 14 était un mercredi) ; 20 avril 1725, rectifiera-t-il ailleurs ; vu pour la première fois Varanese ». Le nom paraît d'abord en langage chiffré, suivi de deux majuscules de reconnaissance pieuse, et de cette exclamation : « Que ce ne soit pas en pure perte ! Vendredi 28 mai ». Cette Varanese, digne objet des plus vives admirations, figurera souvent désormais dans le journal et la correspondance. Ce romanesque surnom déguisait, à désespérer jusqu'aujourd'hui l'ingéniosité des biographes, une fille du Révérend Lionel Kirkham, qui dirigeait depuis vingt ans la paroisse de Stanton-with

§ 1 l. 2-4. — Ibid., 469.

§ 3 l. 1-3. — *Alumni Oxonienses 1715-1885*, p. 568.

l. 6-14. — *Standard Journal*, I, 37, 67, fac-simile.

Snowhill, à quelques milles de Broadway. Elles étaient trois sœurs : l'une Damaris, dont on ignore tout ; la seconde, Elisabeth, née en 1702, qui épousa Richard Wilson et mourut en juin 1732 ; l'aînée, Sarah, devenue Mrs. John Chapone ou Capon à Noël de cette même année 1725. En 1737, Charles Wesley enregistre dans son journal une visite à Stanton, « où tous furent ravis de me revoir, particulièrement la première de mes amitiés, Varanese ». Une lettre d'Emilie à son frère, le 13 août 1735, achèvera de nous fixer : « Si vous n'aviez pas perdu votre chère Mrs. C...n, où se serait attaché votre amour ? Au ciel, je l'espère, principalement ; mais une grande partie aussi en aurait été vers elle ; vous n'auriez pas été tellement spiritualisé que rien de ce bas monde n'eût possédé un peu de votre cœur, tout sage que vous soyez ; mais, privé d'elle, adieu tout espoir de bonheur terrestre ; et l'esprit, principe actif, sans plus de but ici-bas, s'est fixé sur son Créateur, pour lui demander le bonheur, fin où visent tous les êtres rationnels ; désappointés d'un côté, ils ont tôt fait de se tourner d'un autre. J'espère que tous deux nous fixerons nos affections là surtout où peuvent se trouver les vraies joies. »

Si Mrs. C...n est bien Mrs. Capon, et s'il est difficile, après cela, de ne pas identifier avec elle la Varanese de Wesley, reste à savoir qui empêcha leur union. Était-elle déjà fiancée lorsqu'ils se rencontrèrent ? Reculait-il, comme le suggèrent des confidences ultérieures, devant la charge d'une famille ? Ou ses scrupules étaient-ils d'ins-

§ 4 l. 3-4. — W. H. S., t. V., 56-8. *Life of Mrs Delany*, juillet 1732. I, 360.
l. 6-9. — C. W. I, 70, 30 mai 1737.

l. 10-22. — Stevenson, 271-2, Emilie à John, 13 août 1735.

piration morale? On serait curieux de lire cette conversation sur le mariage, mentionnée par le journal, qu'il eut avec John Griffiths en septembre 1725, au lendemain de son ordination.

Quelque rude effort sur lui-même se laisse assurément deviner. Et c'est dans cet amour déçu, dans la terrible leçon que lui apportait, presque au même instant, l'amour trompé d'Hetty, dans les diverses lectures qui, sur ces entrefaites, l'entretenaient d'affections plus hautes et plus sereines, qu'il faut chercher l'atmosphère sentimentale où se déroula, au printemps 1725, dans cette âme vibrante et passionnée, le changement décisif : conviction éprouvée du cruel néant des choses de la terre, résolution d'y échapper, tentatives persévérantes pour s'en détacher sans cesse davantage ; conception vive du bonheur qui est en Dieu, et qui seul ne désappointe pas, désir de se donner tout entier à Dieu, croissante application à se donner à lui, et à lui subordonner tout le reste. C'est bel et bien la première conversion.

Varanese y aida, au surplus, d'une autre manière encore, et qui correspond bien à tout ce que nous savons d'elle, de son apostolat grave, voire quelquefois un peu pédant, par ses amies, et par les lettres qui subsistent d'elle. En même temps qu'à une amitié religieuse qui lui avait manqué jusqu'alors, Wesley, passant en revue plus tard sa vie intérieure, attribuera la transformation qui s'y est produite vers vingt-deux ans, à l'influence de certains livres. Mais, sur ces livres, son attention fut attirée par

§ 1 l. 1-4. — *Standard journal*, I, 59. 20 sept. 1725.

§ 3 l. 2-4. — *Ballard mss.* XXXVII, XLI, XLIII.

l. 5-9. — *Wesley's Works*, I, 99.

cette amitié, qui était celle de Sarah Kirkham. Et c'est au lendemain de son retour de vacances qu'il écrit à sa mère : « J'ai reçu dernièrement le conseil de lire l'*Imitation* que j'avais aperçue fréquemment, mais où je n'avais jamais beaucoup jeté les yeux ».

Quoique dans l'édition édulcorée du doyen Stanhope, l'impression fut rude. Evidemment l'auteur était plein de piété et de dévotion. Mais comment supposer avec lui que Dieu nous ait envoyés dans un monde où son décret irréversible nous vouait à une perpétuelle misère ; que prendre la croix signifie dire adieu à toute joie et à toute satisfaction ; que plaisir et gaité soient inutiles sinon coupables ; qu'il n'y ait pas d'affliction pour un homme de bien, et qu'il doive rendre grâce à Dieu des malheurs même qui lui sont dévolus ? Les voies de la religion, suivant l'expression de Salomon, ne sont-elles pas paix et délices ? Et quand Dieu nous châtie, n'est-ce pas plutôt pour nous humilier ? Sur tous ces points, il pressait sa mère de répondre et de le rectifier. « J'ai le livre sous la main, mais voilà un certain temps que je ne l'ai lu », confessa-t-elle. « A la façon dont Kempis condamne toute gaité et tout plaisir, en opposition avec tant de textes catégoriques et clairs de l'Écriture, je le tiens pour un honnête homme faible, qui avait plus de zèle que de lumières. Une seule règle en ces matières : rien n'est péché pour vous que ce qui entame votre raison, émousse la délicatesse de votre conscience, obscurcit votre

§ 1 l. 1-5. — Whitehead, I, 368, John à sa mère, 29 mai 1725. *Standard Journal*, I, 16.

§ 2 l. 14-45. — Tyerman, I, 34 ; Clarke, 270, 268-9. M^{me} W. à John, 8 juin 1725.

sens de Dieu, vous enlève le goût des choses spirituelles, renforce l'ascendant de votre corps sur votre esprit. Quant à prétendre qu'il n'y a pas d'affliction pour un homme de bien, c'est stupide. Tout ce qui afflige bons ou mauvais est une affliction ; et ce n'est pas d'elle qu'on se réjouit, mais d'être dans la main de Dieu, de cette sagesse suprême qui dispose les événements, et qui a promis que tout contribuerait au bien, spirituel et éternel, de ceux qui l'aiment. Notre vie d'épreuve n'a pas d'autre sens : recouvrer la rectitude originelle, et mériter la béatitude, en subordonnant les sens, le monde, la nature animale à la nature raisonnable, et le tout à Dieu. S'abandonner aux appétits du corps, c'est aliéner sa liberté et chercher le bonheur où il n'est pas. Impossible, sans être saint, d'être heureux en ce monde ou dans l'autre. Prendre notre croix, signifie simplement regarder au-delà du temps, sacrifier les jouissances éphémères aux joies durables de l'invisible avenir. Si nous nous y appliquons avec la grâce de Dieu, nous éprouverons la vérité des paroles de Salomon : « Les voies de la vertu sont des voies de délices, et sur tous ses sentiers règne la paix ».

Sans traiter avec la même désinvolture « un vieux compagnon qu'il aimait », M. Wesley estimait qu'il ne fallait pas toujours le prendre à la lettre. Contemplatif en cagoule, il avait été trop tenté d'anéantir les sens, dans ces âges de ténèbres où le monde se ruait follement aux plaisirs sensuels. Sans doute, la mortification demeurerait un indispensable devoir chrétien ; le siècle était une sirène

§ 21. 1-14. — M. W. à John, 14 juillet 1725. Tyerman, I, 35, S. W., 394.

dont nous ne saurions trop nous garder. Que jeunesse s'amuse, fort bien ! mais avec modération et innocence, et sans oublier le jugement à venir. En somme, nonobstant la superstition et l'enthousiasme de Kempis impossible de le parcourir sérieusement sans admirer, et en quelque mesure imiter une humilité, une piété, une dévotion aussi héroïques.

En dépit de ses objections et de ses réserves, John trouvait à cette lecture un réconfort sensible auquel il avait été étranger jusqu'alors : il lui apparaissait, avec une clarté neuve, que la vraie religion a son siège dans le cœur, que la loi de Dieu s'étend à toutes nos pensées comme à toutes nos paroles et à tous nos actes ; que la simplicité d'intention, la pureté d'affection, un dessein unique dans tout ce que nous disons et faisons et un désir unique gouvernant notre humeur, sont véritablement les ailes de l'âme, sans lesquelles nous ne pouvons monter vers Dieu.

Ainsi la mystique ascétique de l'Imitation rejoignait la thérapeutique spirituelle du docteur Cheyne.

La conviction qu'il n'y a pas de milieu entre l'impiété et la consécration de notre vie tout entière à Dieu, se confirma encore pour lui à méditer les *Règles d'une sainte vie et d'une sainte mort* de Jérémie Taylor. Etrange ouvrage dont la table des matières annonce une série de recettes mesquines : 23 règles pour l'emploi du temps ; 5 bienfaits qui dérivent de cet exercice ; 10 règles d'intention ; 8 signes de la pureté d'intention ; 3 considérations connexes, et ainsi de suite. Lisez pourtant, et

§ 2 l. 1-11. — *Works*, I, 99 ; III, 202 ; XI, 351, 366-7. Cf. *Imitation*, l. II, c. iv, 1.

vous serez ravis par le flot de cette prose puissante et somptueuse qui tour à tour, par l'ampleur des périodes, par la profusion et la splendeur des images, par la vigueur du réalisme, rappelle notre Bossuet. Wesley subit le charme. Certains détails, néanmoins, l'offusquaient. Et derechef il recourut à sa mère qui, malgré une foule de tracassés et d'infirmités, s'offrait allègrement à l'aider de tout son pouvoir dans les difficultés religieuses. « Vous m'avez si bien éclairé sur les principes de Thomas à Kempis que je me permets de vous importuner à propos d'un cas plus douteux. J'ai entendu quelqu'un, que j'estime avoir bon jugement, dire qu'elle ne conseillerait à personne de très jeune de lire la *Sainte vie* et la *Sainte mort* du Dr. Taylor ». N'est-ce pas Varanese qui revient sur la scène ? « Elle ajoutait qu'il lui a presque fait perdre la tête quand elle avait 15 ou 16 ans, parce qu'il a l'air d'exclure de la voie du salut tous ceux qui ne se conforment pas pleinement à ses règles, dont plusieurs sont tout à fait impraticables. De crainte d'abuser, je me bornerai à un ou deux points qui m'embarrassent, mais j'en pourrais produire plusieurs autres d'une importance presque égale ».

« Ne te compare jamais à d'autres, si ce n'est pour les exalter et pour te rabaisser. A cette fin, ne manquons pas, d'un point de vue ou de l'autre, de nous estimer inférieurs à tous dans toute compagnie où nous nous trouvons : tel a plus de savoir ; tel a plus de prudence, etc. » John avait peine à digérer ce précepte d'humilité : qui peut être humble, qui peut être sauvé à ce prix ? Rien de plus aisé que

§ 1 l. 6-8. — M^{me} W. à John, 21 juillet 1725. Tyerman, I, 37.

l. 8-21. — *Works*, XII, 8-9. John à sa mère, 18 juin 1725.

§ 2 l. 1-5. — Taylor, *Holy living*, 87-88.

d'avoir médiocre opinion de nous-mêmes par rapport à Dieu ; mais par rapport aux autres, est-ce praticable ? Impossible de nous dérober à la vérité que nous percevons ; préférer notre prochain à nous-mêmes ne dépend pas toujours de nous, nous ne pouvons nous croire pires qu'un débauché ou qu'un libre-penseur notoires ; et trop souvent l'évidence nous fait défaut. Si la foi est croyance, et la croyance assentiment à une proposition pour des motifs raisonnables, une telle humilité est contre la foi. — Peut-être, répliquait M^{me} Wesley, avouant qu'elle n'avait pas vu l'ouvrage depuis plus de vingt ans et le connaissait à peine ; mais, à coup sûr, nous ne devons jamais nous juger meilleurs que tous les autres ; et si nous valons mieux, est-ce à nous qu'en revient le mérite ? N'avons-nous pas tout reçu ? Ne devons-nous pas en bénir la souveraine grâce de Dieu, non pas notre pureté ou notre force naturelles ? Il y a plus d'orgueil que d'humilité au fond de toutes ces comparaisons ; et que nous importent, au surplus, de pareilles vérités ? Ecartons ces pensées. Un croyant dont la pratique ne correspond pas à la foi, est pire qu'un infidèle.

Là-dessus s'embranchait la troublante question de la prédestination et du libre-arbitre ; destiner la créature à la misère éternelle est-il compatible avec la miséricorde divine ? Est-il compatible avec la justice de punir l'homme pour des crimes qu'il ne pouvait pas ne pas commettre ? Et cela ne fait-il pas de Dieu l'auteur du péché et de l'in-

§ 1 l. 1-9. — Whitehead, I, 372-3. John à sa mère, 29 juillet 1725.

l. 10-21. — Tyerman, I, 37, 21 juillet 1725. Whitehead, I, 375-7, 18 août. M^{me} W. à John.

§ 2 l. 2-6. — Whitehead, 374-5. John à sa mère, 29 juillet 1725.

justice ? M^{me} Wesley pensait que Dieu adopte ceux que sa prescience voit faire un bon usage de leurs facultés et des grâces qui leur sont offertes ; il n'y a pas de décrets irrésistibles. Mieux vaut, d'ailleurs, laisser de côté ces insondables problèmes d'où l'on retire plus de confusion que de lumières, et employer notre temps à l'œuvre du salut. — Mais, reprenait Wesley, Taylor veut que nous vivions dans la douleur d'avoir jamais péché, parce que nous ignorons toujours si Dieu nous a pardonnés ou non. Les grâces du Saint-Esprit ont-elles donc si peu de force que nous ne percevions point si nous les possédons ou non ? Que rien ne garantisse notre persévérance finale, d'accord ! Mais ne sommes-nous pas les plus misérables des créatures, si nous ne pouvons jamais avoir la certitude d'être dans l'état de salut ? Et l'Écriture ne promet-elle pas cette certitude à tout effort sincère ? — La certitude exempte de doute et de scrupule est le privilège du ciel, expliquait la mère. Mais le repentir vrai, qui est un changement d'état total, porte avec lui la présomption raisonnable du pardon des péchés. Tant que la lutte se poursuit dans la faiblesse, nous conservons des doutes ; l'amour parfait dissipe la crainte. Confiez-vous à Jésus-Christ, matin et soir.

Taylor donnait le même conseil, recommandant avec Cheyne un lever matinal ; chaque soir, il préconisait un examen de conscience. Il insistait sur l'emploi jaloux du

§ 1 l. 1-6. — M^{me} W. à John, 8 juin, 18 août 1725. Tyerman, I, 34, 40.

l. 7-16. — John à sa mère, 18 juin. 29 juillet, *Works*, XII, 8-9. Tyerman, I, 38-9.

l. 16-23. — M^{me} W. à John, 21 juillet 1725. Tyerman, I, 37-38.

§ 2 l. 1-5. — Taylor, 6, 11-12, 14, 22.

temps, sur la pureté d'intention qui, désirant en toute chose la gloire de Dieu, sanctifie les moindres actes de notre existence. Wesley comprit qu'à moins de s'offrir ainsi en sacrifice perpétuel à Dieu, il s'offrait à lui-même, c'est-à-dire, en réalité, au démon. Et il se mit à appliquer diligemment les règles minutieuses qui lui étaient proposées. Tenir un compte exact de l'état de notre âme, et le passer en revue de temps en temps dans la méditation ou la retraite, accompagnée de jeûne et de prières, pour y déplorer nos négligences et y renouveler nos vœux ; chaque fois que l'heure sonne et dans les intervalles du sommeil, prononcer quelque brève oraison jaculatoire : ces deux prescriptions se combinent dans le registre quotidien que John Wesley commence dès lors à remplir scrupuleusement ; petits cahiers au dos de vélin, aux plats rouge pommelée, dont chaque ligne, ponctuée d'actes de dévotion, résume l'emploi de quelques heures, et dont la série complète, s'ouvrant le 5 avril 1725, ne devait plus se fermer qu'une semaine avant sa mort, le 25 février 1791.

Des extraits de Taylor, en une écriture où les voyelles sont remplacées par des chiffres ou des points placés à diverses hauteurs, et certaines consonnes par une de ses voisines de l'alphabet, s'inscrivent en tête du recueil initial. « Règle générale dans toutes les actions de la vie : à

§ 1 1. 3-12. — *Works*, XI, 351, 366.

1. 12-14. — Il semble que la lecture de Taylor ait devancé celle de Kempis (cf. *Works*, XI, 366), et, comme l'affirme d'ailleurs Wesley, suggéré les premiers rudiments du journal. Parmi les résolutions qui en précèdent immédiatement la première page, figure un examen de conscience du vendredi 26 mars, avant-veille de Pâques en 1725. En 1726, le 26 était un samedi.

1. 15-17. — *Wesley Studies*, 49-53, 62, 65.

§ 2 1. 1-22. — *Standard Journal*, I, 48.

chaque action que vous avez à accomplir, demandez-vous comment Dieu l'a accomplie ou l'accomplirait ; et imitez son exemple. — Règles générales pour l'emploi du temps : 1. Commencez et terminez chaque jour avec Dieu ; et ne dormez pas immodérément. 2. Soyez diligent dans votre profession. 3. Consacrez toutes vos heures libres à la religion ; selon que vous le pouvez. 4. Toutes les fêtes. 5. Evitez les buveurs et les importuns. 6. Fuyez la curiosité, les occupations et les études vaines. 7. Examinez chaque soir votre conscience. 8. Jamais, sous aucun prétexte, ne passez un jour sans réserver une heure au moins à vos dévotions. 9. Evitez les passions de toutes sortes.... Règles générales d'Intention : 1. En toute action, réfléchissez à votre fin. 2. Commencez toute action au nom du Père, du Fils, et du S^t-Esprit. 3. Préludez à toute tâche importante par la prière. 4. N'abandonnez pas un devoir, parce que des tentations vous y assaillent ».

« J'ai senti un grand nombre de pensées impures surgir pendant mes dévotions, note-t-il, et j'ai découvert que la tentation venait : *a*) de la légèreté de conduite à laquelle je suis trop adonné en tout temps ; *b*) de ce que je me prête à trop de propos inutiles, et lis trop de pièces ou de livres frivoles ; *c*) de mon désœuvrement, et en dernier lieu de mon manque de recueillement, de ce que je ne considère pas en présence de qui je me trouve. D'où il m'apparaît qu'il est nécessaire : *a*) de m'efforcer à me comporter avec gravité et modestie ; *b*) d'éviter toute compagnie légère et frivole ; *c*) de me pénétrer d'un sens révérent de la présence de Dieu ; *d*) d'éviter le désœuvre-

ment, toute familiarité avec des femmes, toute nourriture trop relevée ; e) de combattre les premiers mouvements de la concupiscence, non pas en raisonnant, mais en cessant d'y penser ou me rendant aussitôt en compagnie ; enfin de recourir à des prières fréquentes et ferventes ». Et chaque confession de ce genre se termine par de nouvelles résolutions, par un appel à la miséricorde divine condensé en deux lettres grecques. « Manquement à mes vœux ; négligence à fixer des jours de mortification », se reproche-t-il le 1^{er} décembre. « Orgueil de mes dons ou de ma sainteté ; avidité de louanges ; mauvaise humeur ; désœuvrement. Excès de sommeil ; pensées coupables ; colère futile ou répréhensible. Violation de promesse ; dissimulation ; mensonge ; censures téméraires ; mépris d'autrui ; manque de respect envers les autorités ; désir de paraître meilleur que je ne suis. Résolution : jeûner, etc. tous les derniers mercredis du mois ».

Après des vacances de Noël passées à Buckland et Stanton, où avaient eu lieu les épousailles de Sarah Kirkham et de John Capon, voici l'exercice spirituel du Samedi : « Ai-je aimé les femmes ou la compagnie plus que Dieu ? Résolution : Ne jamais souffrir que le sommeil ou la compagnie me détourne de mes prières. — Ai-je pris le nom du Seigneur en vain ? Résolution : ne jamais le prononcer qu'en matière de religion. — Attitude irrévérente à l'église : n'y jamais rire ou bavarder. — Manque de dévotion ? Prière et humilité. — Orgueil ? songer à la mort, aux Ecritures. — Désœuvrement ? six heures par jour. — Excès

§ 1 l. 8-17. — *Standard Journal*, I, 50-51.

§ 2 l. 4-15. — *Ib.*, 52.

de sommeil ? à 5 heures. — Pensées impures ? Omniprésence divine ». Et il renouvelle l'engagement antérieur de réfléchir deux fois par jour, de relire quotidiennement les résolutions de la semaine passée, de jeûner tous les mois.

L'étudiant plein de sens et de finesse qu'il était d'abord apparu à Badcock ; le jeune homme aux sentiments libéraux et virils, au plus pur goût classique, renommé dès sa sortie de Charterhouse pour sa facilité à tourner des vers latins ; fervent d'Horace, et dont l'une des ambitions de collègue fut sans doute d'en donner une édition savante ; d'une dévorante curiosité intellectuelle, qu'il flétrit du nom de flânerie ; menant de front avec ses études les lectures les plus variées : théologie, histoire, philosophie, rhétorique, poésie ancienne et moderne, Shakspeare et Gulliver, Spenser et Hudibras, Milton et des aventures de pirates, qui pourraient être celles de Robinson Crusoë, romans, pièces de théâtre, *Taller*, traités de médecine spéciale ; fréquentant tour à tour l'austère bibliothèque bodléienne et le café où il conversait et lisait les nouvelles avec avidité ; empêché par sa santé toujours frêle d'exceller parmi les athlètes universitaires, mais épris d'exercices physiques : tennis, canotage, natation, équitation, chasse à courre, longues marches ; gai camarade, et qui aimait par dessus tout le monde, constamment à déjeuner, dîner ou prendre le thé chez des amis ; causeur intré-

§ 2 l. 1-3. — *Westminster Magazine*. 1774, 180-1.

l. 3-6. — *Standard Journal*, 1, 47.

l. 7-14. — *Ib.*, 20-1, 37, 47, 53-4, 65-6.

l. 11-12. — *Ib.*, 21, n. 1.

l. 14-16. — *Ib.*, 37, 50.

l. 16-19. — *Ib.*, 20, 66.

l. 19-24. — *Ib.*, 53, 56.

pide, qui souvent se reproche trop de chaleur dans la discussion, ou des exagérations imaginatives qu'il qualifie crûment de mensonges ; bon déclamateur, qui avait suivi des leçons de diction, joué la comédie peut-être, et qui n'était jamais si heureux qu'assis au coin du feu, dans un cercle de famille ou d'intimes, faisant la lecture à haute voix ; ne cédant à quiconque sa part des jeux de société, dansant toutes les fois qu'il pouvait, pratiquant la flûte à qui ses résolutions de 1722 réservent une demi-heure par jour ; séduisant dans sa petite taille bien prise, avec ses cheveux châtain clair, son beau front, son regard vif et brillant, les lignes nettes de son profil au nez aquilin ; nature vibrante, infiniment sensible aux charmes féminins, périlleusement encline à les rechercher et à s'y complaire : tel fut bien le Wesley d'Oxford, qui certes ne parvint jamais à s'anéantir tout à fait lui-même, mais qu'a singulièrement masqué, depuis plus de 150 ans, le Wesley des historiens, tant il réussit à se contraindre, à se conquérir, à se métamorphoser, petit à petit, point par point, par étapes laborieuses, parmi les mille tentations de la vie universitaire, à travers des alternatives, des défaillances, des reprises, des retours de caractère, dans ce duel tenace, minutieux, méthodique, d'une formidable volonté acharnée contre elle-même.

« Ne vous inquiétez pas des opinions et des censures des hommes ; dédaignez le monde et toutes ses vanités », prêchait Taylor. Ce n'est pas impunément, en effet, que

§ 1 l. 3-4. — *Standard Journal*, I, 37, 47.

l. 5-8. — *Ib.*, 19.

l. 9-10. — *Ib.*, 43.

l. 10-13. — *Hampson*, III, 166-7.

le joyeux étudiant de Christ Church réformait ainsi ses manières de vivre, qu'il se réservait chaque jour une heure ou deux de retraite religieuse, qu'il communiait chaque semaine, qu'il se gardait de tout péché, et que dans la solennité nocturne de l'église Sainte-Marie, sur la bière d'une jeune fille qu'ils avaient connue, il adjurait John Griffiths, son premier converti, d'être tout à fait un chrétien. Les gais messieurs se moquaient de lui : une sorte de quarantaine s'organisait contre lui. Ses parents l'exhortaient à suivre courageusement l'exemple du Maître, et à ne point rendre injure pour injure. Enfin, les circonstances lui prêtaient secours.

Le 19 septembre 1725, John Potter, évêque d'Oxford, l'avait ordonné diacre ; et, pour subvenir aux frais de la cérémonie, son père, bien que dans une gêne mortelle, lui avait fait passer huit livres sterling par son voisin le docteur Morley, recteur de Scotton près Gainsborough, et du collège de Lincoln à Oxford. Ce « collège de la Sainte-Vierge-Marie et de tous les Saints » avait été fondé au xv^e siècle par deux évêques de Lincoln pour former des théologiens qui combattraient l'hérésie des Lollards. L'un des *Fellowships*, réservé à des natifs du comté de Lincoln, était vacant depuis le mois de mai, par suite de la démission de John Thorold, pour le cousin de qui le recteur d'Epworth avait fait si vigoureuse campagne en

§ 1 l. 5-8. — Whitehead, I, 391-2. Le mercredi soir, 30 juin 1725, fut entermée à S^{te}-Marie, la fille aînée du coutelier Carter, morte de la poitrine à 15 ans. (Hearne, *Collections*, VIII, 389).

l. 8-12. — Tyerman, *S. W.* 394, 395. 14 juillet, 2 août 1725.

§ 2 l. 1-5. — Wesley's *First Sermon*, 23.

l. 6 10. — Overton *J. W.*, 16-18.

l. 10 12. — 3 mai, Telford, *J. W.*, 42-3.

1705. Dès le mois de juillet, Samuel entamait des démarches auprès du Dr. Morley, et auprès de Sir John au mois d'août. Le 17 mars suivant, John Wesley était élu à la place et il prêtait les serments requis le 29 avril. Il fallait régaler les confrères, et c'étaient d'abord des dépenses qui occasionnèrent une nouvelle saignée paternelle de douze livres. Samuel père en devait déjà dix à Samuel fils, pour lesquelles il sollicitait crédit jusqu'après la moisson ; il ne lui en restait pas cinq pour faire vivre d'ici là sa famille. Déjà, l'année précédente, Emilie se plaignait de n'avoir pas de quoi s'habiller, non plus que sa sœur. A l'entendre, la récolte magnifique et le revenu d'Epworth s'évanouissaient comme une goutte d'eau dans un sable mouvant de dettes, que cinquante livres d'économies par an pendant sept ans ne suffiraient pas à racheter. « Si vous avez besoin d'assistance, » concluait-elle philosophiquement, « mon père est tout aussi en état de vous en donner que n'importe quand depuis dix ans, et nous n'en serons pas plus pauvres pour cela. » Du moins, après les premiers six mois où le nouvel élu ne touchait rien, c'était pour John l'avenir assuré. « Quel que soit mon sort, mon John est fellow de Lincoln ».

Ce changement de collège facilitait, en outre, la rupture avec les beaux esprits profanes qui infestaient Christ Church. Nulle part Wesley n'avait observé une si bonne entente et de si bonnes façons. Et il se hâta, au surplus,

§ 1 1. 1-3. — Whitehead, I, 380. Tyerman, *S. W.* 394.

1. 3-4. — Lincoln Bursary ms. Clark ms., 50.

1. 7-10. — M. W. à John, mars 1726. Tyerman, *J. W.* I, 45.

1. 10-19. — Emilie à John, 7 avril 1725. Tyerman, *J. W.* I, 33.

1. 21-22. — Whitehead, I, 381-2. M. W. à John., 1^{er} avril 1726.

§ 2 1. 3-4. — John à Samuel, 4 avril. *Works*, XII, 17.

suivant un conseil de sa mère, d'épurer ses connaissances en ne rendant point les visites de qui lui déplaisait, ne choisissant pour amis que ceux qui pouvaient l'aider à gagner le ciel. L'étude aussi l'absorbait davantage. Après un été auprès de ses parents, dont il recueillit les maximes, il était rentré à Oxford pour prêcher à la Saint-Michel, et préparer son examen de maître ès-arts. Aux disputes et exercices dialectiques, à la géométrie, l'astronomie, la métaphysique, l'histoire, aux sciences naturelles, aux classiques hébreux, grecs et latins que comportait le programme, il ajoutait un plan de travail personnel. Et le 14 février 1727, il obtenait son diplôme, par trois dissertations latines sur l'âme des bêtes, sur Jules César et sur l'amour de Dieu.

Depuis le 6 novembre précédent, date où les douze fellows du Collège se partageaient la besogne pour l'année, John Wesley était chargé des conférences de grec et de logique. De ces fonctions, la première ne consistait point du tout à enseigner la langue hellénique, mais, chaque semaine, dans la grande salle du collège, à commenter devant les étudiants le texte original du Nouveau Testa-

§ 11. 1-2. — M^{me} W. à John, 10 nov. 1725. *Wesley Studiés*, 67-68.

1. 1-4. — *Works*, VI, 473 ; XII, 297. En mars 1725/6, le journal contient une liste chiffrée d'amis. Ce sont, à Christ Church, Henry Sherman, Edmund Bateman, Walter W. Ward, Hammond, E. Langford, Edward Shuckburgh, William Burman ; John Burton et J. Pollen, à Corpus ; W. Frank, à Merton ; Richard Woodeson, à Magdalen ; Richard Watkins, à Wadham ; Henry Pitt, à Exeter ; John Griffiths, à New College ; Thomas Bailiff, Thomas Persehouse, et George Bulman, à Lincoln. Cf. *Standard Journal*, I, 74, 77 ; et, pour les pré-noms, Foster, *Alumni Oxonienses*.

1. 7-11. — Wordsworth : *University Studies*, 219-221.

1. 10-11. — *Works*, XII, 9-10, 25 jan 1727.

1. 12-14. — Whitehead, I, 392 ; Tyerman, *J. W.* I, 54.

§ 21. 1-7. — Overton : *J. W.*, 20-21. Rev. A. Clark, ap. Telford. *J. W.*, 42 6.

ment. John n'avait jamais cessé de lire la Bible ; il se mit à l'étudier plus à fond. Et l'œuvre critique, alors célèbre, du Dr. John Mill, Principal de Saint Edmund Hall, vingt ans plus tôt, lui devint familière. On a conservé le petit volume de notes sur les quatre Evangiles, qui peut être lui servait primitivement pour ces cours.

« Modérateur des classes », il avait, dans la même salle, à présider aux joutes dialectiques, qui, minutieusement réglées par les statuts de l'évêque Rotherham, avaient lieu à Lincoln tous les jours, sauf le dimanche ; il écoutait les arguments pour ou contre la thèse proposée, dénonçait les sophismes et vices de forme, et proclamait les vainqueurs. Sa passion naturelle pour ce genre d'escrime gagna, à cet exercice, infiniment de souplesse et de subtilité. Toute sa vie il demeura fier de son adresse à rétorquer les objections, et à séparer la vérité de l'erreur, si habilement qu'elles fussent entrelacées. Il avait la réputation de déconcerter tous ses adversaires par sa virtuosité. Et ce n'est certes point par hasard qu'abrégeant, à peu d'années de là, les *Réflexions sur la conduite de la vie humaine* de John Norris, le philosophe idéaliste, il supprimé une vigoureuse diatribe contre cette survivance scolastique de disputes et de syllogismes stériles dans les Universités.

Le tempérament raisonneur qui le distinguait dès l'enfance, persiste intact. M. Wesley, par moments, s'en

§ 1 l. 4-6. — *Homes, haunts, and friends of J. W.*, 86-88.

§ 2 l. 1-7. — Overton, *J. W.*, 20-21.

l. 7-11. — *Works*, XIII, 410.

l. 11-13. — Hampson : I, 74 ; III, 24, 161-2.

l. 13-18. — Norris : *Reflections*, 2^{de} éd., 1689, p. 51-60.

§ 3 l. 2-9. — M. W. à J., 1^{re} sept. 1725. Tyerman, *S. W.*, 395.

alarme : « J'aime votre façon de penser et d'argumenter ; et pourtant je dois avouer qu'elle m'effraie un peu. Celui qui croit, et qui néanmoins argumente contre la raison, est moitié papiste, moitié enthousiaste. Celui qui veut plier la Révélation à sa mince raison est moitié déiste, moitié hérétique. Mon cher Enfant, conduisez bien votre barque entre ce Scylla et ce Charybde ». Mais le jeune homme se complaisait visiblement aux prouesses. Disciple de Berkeley, il affirmait l'inexistence de la matière, au grand ébahissement de sa mère qui demandait en vain ce qu'on entendait alors par matière imperceptible. Et il l'étonnait encore par sa définition de la foi qui, d'après lui, en dernière analyse, se ramenait toujours à la raison : Dieu est véridique ; donc ce qu'il dit est vrai ; il a dit ceci, donc c'est vrai. Quoi de plus raisonnable ? M^{me} Wesley ne dénigrait certes pas la raison, du moins illuminée par le Saint-Esprit. Mais ce qui, pour elle, conférait à la foi le caractère d'une vertu, c'était d'accepter tout ce que Dieu a révélé, parce qu'il l'a révélé, quelques preuves rationnelles qu'on en puisse fournir par ailleurs, et à l'appui elle citait le commentaire de l'évêque Pearson, « Si nous voulons agir raisonnablement, nous n'étoufferons pas les principes de la raison, et nous ne nous y fonderons pas trop non plus ; dans le premier cas, nous rendrions notre religion puérile et ridicule ; dans le second, nous en excluerions toute assistance surnaturelle

§ 4 l. 9-11. — *Wesley Studies*, 67. M^{re} W. à J., 10 nov. 1725.

l. 12-15. — Whitehead, I, 373-5. John à sa mère, 29 juillet 1725.

l. 16-17. — Whitehead, I, 379 ; *Wesley Studies*, 67. M^{re} W. à John, 10 novembre 1725.

l. 17-29 — M^{re} W. à J., 18 août, 10 nov. 1725. Tyerman, I, 39-40. Whitehead, I, 377-8. *Wesley Studies*, 65, 67, 136-7.

et toutes vérités mystérieuses, et, de la sorte, nous retrancherions tout espoir de salut par Jésus-Christ, comme l'a bien observé M. Pascal ».

Ainsi qu'en témoigne une Conférence de 1712 avec sa fille Emilie, elle était, en effet, une lectrice assidue des *Pensées*. Une première traduction anglaise avait paru en 1688 ; une seconde en 1704, rééditée en 1727, avait pour auteur Basil Kennet, principal du collège de Corpus Christi : l'intérêt général qu'on y prit devait donc être particulièrement vif à Oxford. En février 1726, John Wesley note qu'il a entendu à Saint-Aldate's un sermon de M. Isham, fellow de son collège, sur la dépendance de l'entendement par rapport à la volonté, qui peut-être s'en inspire. Dans la *Lettre à un vicaire* que lui communiqua son père, en juillet 1725, il avait pu lire l'éloge des MM. de Port-Royal et de M. Pascal, qui « fondrait une montagne de glace ». La façon dont les trois frères Wesley le citent, atteste leur familiarité avec lui : et il occupera 200 pages de la *Bibliothèque Chrétienne*.

Le déroulement, sans contrôle, de la pure mécanique intellectuelle, apparut-il, d'autre part, gros de dangers à John Wesley ? Il déclarera plus tard avoir constaté, par une triste expérience, l'impuissance de la raison à dépasser le domaine des conjectures : après avoir empilé les meilleurs arguments des auteurs anciens ou modernes en faveur de l'existence de Dieu et d'un monde invisible, la

§ 2 l. 1-3. — *Publications of the Wesley Historical Society*, 1898, number 3.

l. 11-14. — *Advice to a Curate*, Jackson G. W., II, 520.

l. 14-16. — Samuel ap. Clarke, 421-2 ; Charles : *Journals*, I, 47, 75, 156. *Christian Library*, 1753, vol. XXIII ; 1821, vol. XIII, 35-207.

§ 3 l. 3-12. — *Works*, VI, 356.

possibilité l'obsédait encore que terre, ciel, univers eussent été de toute éternité, que les vies humaines tombassent comme des feuilles, et qu'il n'y eût rien après la mort. Tant qu'enfin l'esprit lui manquait, et il se sentait prêt à s'étrangler. De là aussi cette curieuse conviction qu'il partageait avec Cheyne : « Il me serait impossible d'étudier avec un peu de perfection les mathématiques, l'arithmétique ou l'algèbre, sans devenir un déiste sinon un athée ». Tellement ces disciplines arbitraires, qui enorgueillissent l'intelligence sans améliorer la volonté, appliquées aux sujets religieux, sont fallacieuses et peu satisfaisantes.

« Il y a deux jours, je lisais une dispute entre ces deux célèbres maîtres controversistes, l'évêque Atterbury et l'évêque Hoadly ; j'ai été, il faut l'avouer, assez peu judicieux pour m'arrêter au beau milieu. » Valait-il la peine de perdre vingt ou trente heures, sans succès peut-être, pour savoir qui des deux n'avait pas compris l'autre ? « Je me suis converti à votre opinion, qu'il y a maintes vérités qui ne méritent pas d'être connues. La curiosité, sans doute, pourrait être un prétexte suffisant d'y dépenser un peu de temps, si nous avions une demi-douzaine de siècles à vivre. Mais, à mon avis, c'est être bien mauvais ménager que de consumer une part considérable de la petite pitance qui nous est allouée, à ce qui ne nous paie de retour ni promptement ni sûrement. » Tel Norris, qu'il passe un dimanche à lire, à la fin d'octobre 1725, sacrifie tout savoir à la connaissance de l'unique nécessaire. Etu-

§ 1 l. 5-12. — *Works*, VI, 128. Cheyne : *Book of Health*, III-V.

§ 2 l. 1-14. — John à sa mère, 25 janvier 1727, *Works*, XII, 9-10.

l. 14-22. — *Standard Journal*, I, 61. Norris, 28, 39, 41, 133-136, 161, 176, 179.

dier pour un autre motif que de devenir meilleur, n'est que vanité injustifiable, qu'il importe de réprimer autant que les appétits sensuels : « Dépasse-t-on la mesure, l'arbre de la science redevient le fruit défendu. » L'humeur livresque est un vestige de la corruption originelle. Nous avons plus besoin de chaleur que de lumière. C'était bien aussi la doctrine de l'*Imitation*.

La même leçon allait lui être assénée d'une main plus vigoureuse encore. En 1726, avait paru le *Traité pratique de Perfection chrétienne* d'un gradué de Cambridge qui s'était distingué dans la controverse contre l'évêque de Bangor, contre la *Fable des Abeilles* de Mandeville, et plus récemment contre la légitimité des divertissements de la scène, William Law. Au retour d'un long congé à Stanton, où il avait enterré son ami Griffiths, enlevé soudain par la phtisie, John, en janvier 1727, se plonge dans cet ouvrage, prôné vraisemblablement par Varanese. « Bien qu'offensé par maint passage, j'en retirerai plus que jamais la conviction de l'extrême hauteur, largeur et profondeur de la loi de Dieu. La lumière envahit mon âme si puissamment que tout m'apparut sous un nouveau jour. Je criai secours à Dieu, résolu, comme je ne l'avais jamais été auparavant, à ne plus différer l'heure de lui obéir. » Il y avait de quoi.

La logique et la conscience, a-t-on dit, étaient les deux maîtresses de Law. Avec une implacable rigueur de

§ 1 l. 6-7. — *Imitation*, I, 1, 3-4 ; 2, 3, 5, etc.

§ 2 l. 2-7. — Overton : *William Law*.

l. 7-10. — *Stand. Journal*, I, 467, n. 2.

l. 10-16. — *Works*, I, 99 ; XI, 367.

§ 3 l. 1-2. — Leslie Stephen : *English Thought*, II, 396, 399, 404.

dialectique, qui, partie des plus banales évidences, nous accule à l'absurdité ou à l'acceptation des conséquences les plus imprévues ; avec un sens de l'humour qui s'empare des images les plus humbles, des exemples les plus simples et les plus concrets, pour nous manifester l'étendue de nos illusions, de nos défaillances et de nos besoins ; avec d'inlassables redites, et, à part cela, avec un art littéraire qui doit singulièrement à notre grand siècle, à La Rochefoucauld peut-être, sans doute à Pascal, davantage à La Bruyère, au coin duquel sont indubitablement marqués les nombreux et piquants portraits ou caractères épars à travers l'œuvre, — l'auteur, prenant pour ainsi dire son homme au collet, ne le lâchait plus avant de l'avoir réduit à l'alternative de s'évertuer vers la sainteté la plus haute ou de s'égaliser aux plus méprisables criminels. Car l'Evangile n'est point aboli ; ses commandements nous obligent toujours ; et son objet, c'est de nous détacher de l'illusion de ce monde qui passe pour nous ramener à cette dignité spirituelle, que la chute a remplacée par une absolue corruption. Race d'esprits déchus, nous glissons à travers le siècle comme une flèche à travers l'air. La vie n'est qu'une ombre et une vapeur. Toutes choses ici-bas sont également grandes et également petites ; il n'y a de

§ 1 l. 8-12. — A Pascal, cp., p. 10 : l'homme, avant la Révélation, est une énigme pour lui-même ; habitant sans repos d'un misérable monde de désordre. Sa vanité et son excellence ; sa grandeur et sa médiocrité ; sa félicité et sa misère. P. 14 : la vie humaine : un état d'une importance infinie, point redoutable entre deux éternités. A La Rochefoucauld, cp. 266 : « La dévotion ressemble à l'amitié ; on en entend parler partout, on ne la trouve nulle part ». Rapprocher des *Caractères* de La Bruyère ; p. 182 : *Patronus* ; p. 183 : *Publius* ; p. 246-7 : *Junius* ; p. 293-4 : *Fervidus*, etc.

1. 14-18. — *Christian Perfection*, 3^{re} édition, 1734, p. 48-60, 71.

1. 18-20. — *Ib.*, 154-156.

1. 20-23. — *Ib.*, p. 25.

sagesse ou de bonheur qu'à s'y soustraire du mieux qu'on peut. Ce ne sont pas seulement les vices, la perversité, la vanité du monde, mais même ses intérêts les plus légitimes et les plus admis qui rendent les hommes incapables d'entrer et indignes d'être reçus dans le véritable état chrétien. Vanité que les affaires ! si elles dominent le cœur, elles font l'homme aussi odieux au regard divin que les satisfactions épicuriennes ou n'importe quelle passion. Boutique, ferme, table de jeu se valent. Un genre de vie n'est moins vain qu'un autre, qu'autant qu'il se met au service de la piété, pour élever l'humanité à la participation de la nature divine ; et c'est signe d'une mauvaise disposition que de négliger le moindre degré de perfection au profit de soucis terrestres. La religion ne se superpose pas au reste ; elle doit nous pénétrer et nous transformer. C'est véritablement une *nouvelle naissance*, principe d'une vie nouvelle qui nous engendre à l'éternité et à l'union avec Dieu. Rien d'autre ici-bas ne peut nous procurer le bonheur, seul terme de nos efforts et de la Révélation divine, par qui l'homme a cessé d'être une énigme à lui-même, fait de vanité et d'excellence, de grandeur et de bassesse, de félicité et de misère. Mais cette restauration de l'image divine, ensevelie dans l'épaisseur de la chair, on n'y aboutit que par la voie étroite de la mortification, et du renoncement à soi-même, et de l'amour.

§ 1 l. 2-6. — *Christian Perfection*, 44.

l. 6-9. — *Ib.*, 45-46.

l. 9-14. — *Ib.*, 46.

l. 14-17. — *Ib.*, 27-29 ; 42 ; 125, 174.

l. 17-22. — *Ib.*, 9-11.

l. 22-25. — *Ib.*, 102 sq., 256, 330.

Trois ans plus tard, le *Sérieux Appel à une vie dévote* répétait avec la même verve et la même outrance de paradoxe les mêmes doctrines inflexibles et impérieuses. « Si je réussissais à placer sous vos yeux un tableau détaillé de toutes les terreurs et de toutes les détresses qui hantent la vie quotidienne d'un marin, plus mon tableau serait circonstancié, plus je vous ferais sentir et apprécier le bonheur de vivre sur la terre ferme. De même, plus j'énumère les sottises, les anxiétés, les illusions, les désirs inquiets qui remplissent toutes les parties d'une existence vouée aux passions humaines, plus vous devez être touchés de cette paix, de ce repos, de ce contentement solide que la religion procure aux âmes ». Un coup d'œil sur un fou en passant, ce n'est rien : voyez-le de près, avec suite, pour juger à leur vraie valeur le bon sens et la raison. Ainsi de l'insanité mondaine : « Si l'on vous montre comment ces gens vivent jour après jour ; si vous constatez l'absurdité et la démence continuelle de chacun de leurs actes et de leurs desseins, c'est un spectacle qui vous affectera et vous fera bénir Dieu de ce qu'il vous a donné un bonheur plus grand auquel aspirer. En sorte que des caractères de ce genre, plus ils contiennent de folies et de ridicules, pourvu seulement qu'ils demeurent naturels, plus ils sont d'une grande utilité pour nous redresser l'esprit ; et par conséquent, ils ne sont nulle part plus à leur place que dans les livres de dévotion et de piété pratique. Et comme, dans bien des cas, la meilleure façon d'apprendre la nature des choses est de regarder leurs contraires,

§ 1 l. 1-3. — John le lut au plus tard en mai 1732 (*Standard Journal*, I, 67); peut-être ne faisait-il, à cette date, que le relire.

l. 3-31. — *Serious Call*, ch. XII, 93-4.

peut-être ne saurions-nous mieux saisir l'excellence de la sagesse qu'en contemplant les furieuses extravagances de la folie ». Telle est la façon dont Law explique son but édifiant et son procédé littéraire.

En contraste avec les séraphiques vertus de Serena ou de Miranda et le zèle apostolique d'Ouranius, voyez donc Flavia qui excelle à faire figure avec peu de ressources, qui se sait bon gré de donner quarante sous aux pauvres avec une si longue note de modiste à payer, que ravit un sermon contre les vains atours, si bien fait pour son amie Lucinda, et qui serait un prodige de piété si elle prenait moitié autant de soins de son âme que de son corps ; voyez Fulvius, si consciencieux qu'il a refusé toute carrière et n'a pas même voulu être parrain de son neveu, de peur des engagements à tenir ; voyez Caelia, dont l'unique occupation consiste à toucher les revenus d'une grosse fortune, et toujours si dolente qu'on la jurerait sans pain ni gîte ; voyez Flatus, riche et bien portant, que tourmente à chaque instant quelque nouveau projet : « Si vous lui rendez visite au déclin de l'un de ceux-ci, vous le trouverez maussade et mal élevé ; l'eussiez-vous visité quand il se mettait au régime de l'équitation, ou commençait d'exceller à sonner du cor, il vous eût accueilli avec une extrême civilité ». Feliciano met sa félicité à s'habiller et courir la ville ; Succus subordonne tout au soin de ses repas et de son repos ; Cognatus, ecclésiastique d'ailleurs sans repro-

§ 2 l. 1-2. — *Serious Call*, ch. v, 33-34 ; VIII, 52-58 ; XXI, p. 202-4.

l. 3-8. — *Ib.*, c. VII, 46.

l. 9-11. — *Ib.*, c. X, 68.

l. 11-14. — *Ib.*, c. XI, 82.

l. 14-20. — *Ib.*, c. XII, 92.

l. 21-22. — *Ib.*, c. XII, 95, 96.

che, est absorbé par le désir de léguer à une nièce, qu'il a élevée dans des habitudes de luxe, une belle dot économi-
sée sur les dîmes de deux paroisses ; Classicus a la passion
de l'antiquité : les deux Testaments ne figureraient point
parmi ses livres, s'ils n'étaient écrits en grec. Negotius ne
songe qu'à ses affaires, sans trop savoir où il va dans la
vie, comme s'il y avait du bonheur à mourir en posses-
sion de cent mille paires d'éperons et de pardessus ! Car
qu'importe de quels noms on désigne ce qu'un homme
laisse après lui en ce monde, que ce soient des arbres ou
des champs, des oiseaux ou des plumes, des milliers de
francs ou des milliers de bottes et d'éperons, si la dispo-
sition de nos âmes est notre tout, et la seule fin de notre
vie de mourir aussi exempts de péchés, aussi accomplis
dans la vertu que nous le pouvons ? « Si tout ce qui existe
ici-bas n'est que comme autant de coupes vides, qu'importe
lesquelles vous prenez, et combien vous en prenez ou
en avez ? » Ah ! les pauvres satisfactions qui ne reposent
point sur la religion ! Qui ne souhaiterait de tout cœur
s'adonner aux labeurs et aux exercices d'une vie pieuse, s'aff-
fermir immuablement au service du Seigneur, en voyant
la morne sensualité, les piteuses visées, les grossières jouis-
sances auxquelles sont réduits ceux qui cherchent autre part
leur bonheur !.... « Regardera-t-on la religion comme un
fardeau, comme un état maussade et mélancolique, parce

§ 4 l. 1-3. — *Serious Call*, c. xiii, 103.

l. 3-5. — *Ib.*, c. xiv, 124.

l. 5-8. — *Ib.*, c. xiii, 105.

l. 8-15. — *Ib.*, 106.

l. 15-24. — *Ib.*, c. xii, 99.

l. 24-29. — *Ib.*, c. xii, 95.

qu'elle invite les hommes à quitter de pareilles félicités, pour vivre selon les lois de Dieu, pour tendre à la perfection de leur nature, pour se préparer à un état de joie et de gloire sans fin en présence de Dieu ? » Nous sommes comme des êtres sans expérience sensible, placés au milieu d'objets dont nous ignorons l'usage : du pain, du vin, de l'eau, de la poudre d'or, des chaînes de fer, du gravier, des vêtements, du feu. C'est la religion qui nous apprend à nous en servir, à ne pas mettre la poudre d'or dans nos yeux, le vin dans nos oreilles, le gravier dans notre bouche, nos membres dans les chaînes pour nous soulager, nos pieds dans l'eau pour nous réchauffer ; à ne point nous faire un siège de notre pain, à ne pas nous torturer toute notre vie et mourir de nos méprises. Elle n'impose que des lois bienfaisantes. Elle ne fait qu'affiner et exalter nos plus hautes facultés, et nous conseiller la vie la plus éminemment raisonnable. « Que nous considérions la grandeur de la religion ou la petitesse de tout le reste, et la médiocrité de toutes les autres jouissances, nous ne découvrirons rien, dans tout l'ensemble des choses, qui offre un point d'appui à quiconque réfléchit, hormis le bonheur des espérances religieuses ». Et c'est aussi le secret de la paix avec nos semblables, que nous ne pouvons qu'aimer ou haïr selon qu'ils secondent ou non nos vues, tant que nous aspirons à un bonheur où nous les rencontrons comme rivaux ; que nous ne pouvons considérer comme les créatures de Dieu, nos frères, sans les

§ 1 l. 4-14. — *Serious Call*, c. XI, 85.

l. 14-22. — *Ib.*, c. XII, 98.

l. 22-26. — *Christian Perfection*, V, 93.

chérir et vouloir leur bien pour l'amour de Lui. C'est le précepte suprême de l'amour universel.

John Wesley, ordonné prêtre le 22 septembre 1728, était retourné, le 1^{er} octobre, aider, en qualité de vicaire, son vieux père paralysé. Et ces quatorze mois de résidence à Wroot et à Epworth, coupés seulement d'une brève visite à Oxford du milieu de juin au milieu d'août 1729, s'écoulaient sensiblement, de même que les précédents séjours d'avril à septembre 1726, et d'août 1727 à juillet 1728. Il poursuivait ses études classiques et théologiques, composait des vers, recopiait pour son père les fameuses dissertations sur Job, notait soigneusement les opinions de sa mère sur les points de doctrine et de morale qu'ils discutaient, s'entretenait fréquemment avec un sage des environs, son ancien hôte lors de l'incendie du presbytère, le Rev. M. Hoole, recteur d'Haxey, restait en correspondance avec ses amis de l'Université, son frère Samuel et Varanese. Il se délassait à travailler de ses mains dans le jardin de Wroot, qu'il ornait de bancs et de tonnelles, taillait des pieux, tirait des pluviers au marais : les matins d'été, il se baignait dans la rivière ; il prenait part à de longues promenades, et ne manquait pas une foire de village. Comme en 1726, continuait-il à lire volontiers le *Spectateur*, des pièces de théâtre, toute sorte de littérature légère, soit seul, soit en compagnie, et de préférence en compagnie féminine ? Hôte assidu des thés, fréquentait-il

§ 1 l. 1-2. — *Serious Call*, XX, 194-5.

§ 2 l. 8-9. — Whitehead, I, 395-6, 397-9.

l. 9-16. — *Standard Journal*, I, 468-470, note. Clarke, 387-8.

l. 16-24. — *Standard Journal*, Ib., 21-22.

toujours M^{rs} Barnard et ses filles, ou miss Kitty Hargrave, sur qui son père et sa mère ne s'accordaient pas, lui lisant Spencer et ébauchant avec elle une idylle ? et s'accusait-il après cela de péché, se promettant en latin de couper court à ces relations périlleuses ? La perte des cahiers qui relataient ces années, ne permet pas d'en juger. Au surplus, il s'acquittait avec ponctualité des différents devoirs de son ministère, composait des sermons, récitait les prières prescrites, prêchait deux fois chaque dimanche et ne ménageait pas ses paroissiens, visitait les malades et enterrait les morts. Pas à pas, il rebattait fidèlement la routine que, trente années durant, avait suivie son père avec tant de zèle et si peu d'effet.

Comme tant d'autres ministres de l'Eglise anglicane, ses contemporains, sans s'élever jusqu'à l'*Ouranius* de Law, il restait bien au-dessus d'un *Cognatus*. Il aimait le monde, mais savait en dominer les entraînements. Sa conduite était correcte et même exemplaire. Il était désireux de faire du bien et n'épargnait point sa peine. Pour réussir, rien ne lui manquait sans doute que la flamme sainte qui embrase les âmes, la foi qui transporte les montagnes, l'absorption passionnée et communicative dans un unique dessein. Laborieusement appliqué à corriger ses fautes, à perfectionner sa vie intérieure, il ne semble pas que John Wesley fût encore animé d'une ardente flamme d'apostolat, ni même qu'il se préoccupât vivement des autres : il y avait de l'égoïsme dans ses aspirations religieuses. L'amour universel, recommandé par

§ 1 l. 1-5 — *Standard Journal*, I, 69-70.

l. 6-11. — *Whitehead*, I, 463.

§ 2 l. 10-14. — *Standard Journal*, I, 35.

Law, ne lui apparaissait pas encore dans la plénitude de ses conséquences. Et sans doute est-ce vers ce temps qu'un conseiller expérimenté (apparemment M. Hoole) lui disait : « Vous voulez servir Dieu et aller au ciel. Rappelez-vous que vous ne pouvez pas le servir à vous seul. Il vous faut donc trouver des compagnons ou vous en créer. La Bible ne souffle mot d'une religion solitaire ».

II. — Méthodistes d'Oxford.

Au moment où John, fraîchement élu fellow de Lincoln, allait passer son premier été en famille, Charles quittait l'école de Westminster, et s'immatriculait à Christ Church le 13 juin 1726. Nous le trouvons d'ailleurs en septembre à Epworth, occupé avec son frère à chasser un poulet dans la chambre, où la porte mystérieuse s'ouvre et se referme d'elle-même. Nous l'y retrouvons en novembre 1727, perdant son trimestre et risquant de perdre sa bourse, à la grande anxiété de Samuel. Malgré les succès qui lui avaient valu d'être, la dernière année, capitaine de son école, Charles ne paraissait pas dévoré du feu sacré. Et pas plus que pour l'étude, il ne manifestait de zèle pour la religion. D'être si religieux, cela lui semblait ridicule ;

§ 1 l. 2-7. — *Standard Journal*, 469, note. Moore, I, 162.

§ 2 l. 4-7. — *Journal*, sept. 1726, *Wesley Studies*, 64.

l. 7-9. — Samuel à John, 18 nov. 1727. Clarke, 387-8.

l. 12-14. — J. Whitelamb à C. Wesley, 2 sept. 1742, Telford : C. W., 33.

il se moquait de ceux que choquaient ses joyeux propos ; et, raisonné par John, il répondait : « Comment ! voudriez-vous me voir saint, séance tenante ? »

De septembre 1726 à juillet 1727, et de juillet 1728 au 30 septembre suivant, le voisinage de John avait pu cependant le soutenir. Abandonné à ses seules forces, il se sentit peut-être moins fanfaron. On a beau n'être pas pressé de gagner le ciel, cela coûterait, quand, au fond, l'on y croit, de se le voir enlever à jamais. Or ne semblait-il pas près de crouler sous l'effort combiné de tant de leviers formidables, maniés sans relâche depuis deux siècles ? La renaissance des lettres grecques et latines avait révélé, dans leur vivante perspective, deux grandes civilisations qui n'étaient pas chrétiennes. La croissante hardiesse des voyageurs, l'usage de la boussole, la découverte de l'Amérique, l'essor de la navigation et du commerce avaient amené l'Europe occidentale en contact avec des peuples, sauvages ou raffinés, dont les manières de vivre, de penser et de croire, ouvraient à l'imagination d'immenses horizons insoupçonnés. Le sens de l'histoire s'éveillait ; et, à côté de lui, surgissait le sens plus exact de la nature : les méthodes expérimentales, si vaillamment tambourinées et si peu pratiquées par Bacon, entre les mains de ses successeurs, avaient entassé conquêtes sur conquêtes ; la Société Royale, modestement inaugurée à Londres et à Oxford vers le milieu du xvii^e siècle, y avait contribué

§ 1 l. 2-3. — Whitehead, I, 90-91. Jackson, I, 13-14.

§ 2 l. 14-17. — Sur les Turcs et les Chinois, cf. E. Smith, *Cure of Deism*, I, 116-8, 114-6 ; II, 305-6, 323-4. Lechler : *Geschichte des Deismus*, 337 ; P. Annet, 314, 384, 377, 398. J. Dunton : *Second Spira*, 5.

l. 22-23. — Wordsworth : *University Studies*, 175.

l. 23-25. — Cf. *Athenian Mercury*, passim. Doddridge, V, 28-29.

pour sa bonne part, et une véritable contagion de curiosité scientifique possédait l'Angleterre. Sur la tombe d'Isaac Newton, les lauriers étaient encore verts. Et qui donc plus que lui, par de plus vastes ou plus saisissantes conceptions, avait implanté dans les esprits la conviction grandissante et sans cesse confirmée par de nouveaux succès, que l'univers, jusqu'en ses extrémités les plus reculées, obéit à des lois précises, constantes, nécessaires, dont c'est la tâche et le privilège du savant de s'informer et de se rendre maître? En même temps que l'astronomie, repoussant à l'infini les limites de la création, écartait l'homme du centre, et suggérait la probabilité d'autres planètes habitées par d'autres créatures raisonnables; la géologie encore tâtonnante arrachait par lambeaux à notre globe le secret de sa formation. Empli de réalités et de connaissances qu'il n'avait point prévues et pour lesquelles il n'était point fait, le vieux moule intellectuel éclatait. Parmi les risées des philosophes et du vulgaire, l'antique discipline des Ecoles avec ses cadres nets et rigides, ses axiomes indiscutés et ses chaînes de syllogismes imperturbables, cédait la place à une rivale tout ensemble plus ambitieuse et plus modeste, chaussée des souliers de plomb de l'expérience et n'avançant que pas à pas, mais résolue à ne point s'arrêter et à fouler

§ 1 1. 2-3. — Newton mourut le 20 mars 1727. *Political State of England*, XXXIII, 327.

1. 8-10. — Overton and Abbey : *Church in XVIIIth century*, 2nd ed., 22-23.

1. 12-14. — *Athenian Mercury*, III, n° 6, XVII, n° 11.

1. 14-15. — *Athenian Mercury*, vol. VIII, n° 28. Burnet's *Archeologiæ Philosophicæ, et Telluris Theoria Sacra*.

1. 17-20. — Leslie Stephen : *Hobbes*, 8, 12, 19, 31 2, 48, 51, 76-77, 78, 161. *English Thought*, I, 36, 38, 56, 95, 101. *English Literature and Society*, 47-51.

aux pieds, s'il le fallait, toutes les notions qui ne se justifieraient point à ses yeux, aussitôt confrontées avec les témoignages de l'histoire ou de la nature, avec les évidences intérieures de la conscience ou de la raison. Et la presse propageait cet état d'esprit à travers toutes les classes, au moment où de profondes transformations sociales rompaient l'harmonie de la pratique courante avec la morale traditionnelle, et où les besoins et les convoitises suscités par l'accroissement des richesses stimulaient un désir impétueux de secouer toute contrainte.

Sur quoi se fondaient, en somme, les exigences du Christianisme? Qu'était-ce que cette religion qui se prétendait sans comparaison supérieure à toutes les autres, seule divinement instituée, et en droit de régner souverainement sur les intelligences et les volontés? Quelle idée de Dieu nous donnait-elle, avec sa théorie d'une faveur spéciale et inique, d'une Révélation jalousement et arbitrairement bornée à un point du temps et de l'espace? Les Hindous, les Chinois ne valaient-ils pas tout autant que les races élevées par elle? Pouvait-on admettre un instant que l'Être suprême, toute sagesse, toute puissance et toute bonté, ne se communiquât point à tous les hommes, ou qu'il leur imposât des préceptes contradictoires? La maxime de Vincent de Lérins « quod semper, quod ubique, quod ab omnibus » ne convient qu'à

§ 1 l. 5-6. — Lecky, I, 74-75.

l. 6-8. — Leslie Stephen : *English Thought*, II, 37.

§ 2 l. 1-39. — Outre les œuvres des déistes, voir sur tout ceci Leslie Stephen, Lechler, J. Hunt, les journaux et mémoires, notamment l'*Athenian Gazette*, 1691-1697.

l. 5-9. — M. Tindal : *Christianity as old as Creation*, 4, 173, 365.

l. 10-14. — *Ib.*, 200, 300, 314.

la religion naturelle, où communient tous les hommes de bonne volonté. La Bible n'est pas un livre à part, inspiré à l'exclusion de tous les autres. La probabilité des faits basés sur le témoignage humain décroît en raison mathématique du temps écoulé. C'est aux marques intérieures que se juge la vérité d'une doctrine. La Prophétie ne prouve rien : simple réussite accidentelle de conjecture humaine. Et les prophéties de l'Ancien Testament ne s'appliquent d'ailleurs au Nouveau que par des ressources analogues à celles du rabbin Surenhusius, qui enseigne dix manières différentes d'expliquer un texte ; avec un pareil mode d'interprétation, n'importe quel groupe de mots se prête à n'importe quel sens ; l'allégorie est le non-sens. Les miracles ne prouvent pas davantage : n'y en a-t-il pas de faux comme de vrais ? Apollonius de Tyane n'en a-t-il pas accompli aussi bien que Jésus ? sur les traces des Pères qui y voyaient des figures, n'y voyons que des vérités spirituelles. Les récits des Évangiles d'ailleurs ne tiennent pas debout ; ils fourmillent de détails incroyables. Les quatre versions de la Résurrection ne correspondent pas. Peut-être les disciples ont-ils tout bonnement enlevé le corps. Une mort et une Résurrection mystique, hors du sépulcre de la lettre, de la Loi et des Prophètes, sont tout ce que cela signifie.

§ 1 1, 3-5. — M. Tindal : *Christianity as old as Creation*, 162-163.

1. 5-6. — *Ib.*, 169, 181.

1. 6-14. — A. Collins : *Grounds and Reasons of the Christian Religion*, 53. L. Stephen, I, 212-6. Lechler, 273-280, 334.

1. 14-16. — C. Blount : *Two first books of Philostratus ; Miracles no violations of the laws of Nature* ; Lechler, 114-127.

1. 17-24. — T. Woolston : *Six Discourses on the Miracles*. L. Stephen, I, 228-233, 237. Lechler, 298 sq. T. Chubb, *Tracts*, I, 349. *Posthumous Works*, II, 13-16, 24, 35-7, 177, 202-240.

Au surplus, comment nous fier à l'authenticité des Ecritures ? Le Pentateuque, avec ses légendes ridicules et incohérentes, n'est point du tout l'œuvre de Moïse ; la plupart des livres qui suivent n'ont point davantage pour auteurs les personnages à qui on les attribue ; le prétendu livre de Daniel est d'une époque bien postérieure. Marsham et Spencer n'ont-ils point démontré que les Hébreux avaient emprunté presque toutes leurs cérémonies, leurs croyances et leurs lois aux Egyptiens ? Que d'incertitudes dans le Canon des Livres Saints ! nous en ignorons l'origine, le lieu, la date, l'auteur ; le texte exact nous en échappe : le Dr. Mill n'a-t-il pas compté 30.000 variantes ? Et le Nouveau Testament n'est pas mieux garanti que l'Ancien : combien d'évangiles et d'épîtres apocryphes ont eu cours pendant des siècles ! que de passages suspects dans les autres ! Ainsi les généalogies du Christ. Ainsi le verset des Trois Témoins, suspecté de longue date par les critiques, rejeté par Sir Isaac Newton, et sur qui s'acharne la controverse entre les partisans et les adversaires de la Trinité. L'Eglise d'Angleterre n'est-elle pas déchirée par ces luttes ? Les dissidents n'en sont-ils pas également victimes ? Eux, les champions de la liberté religieuse, et qui se targuent de ne rien enseigner qui ne

§ 1 l. 1-5. — *Athenian Mercury*, I, 24 ; II, 25 ; V, 2, 4 ; XIV, 4. Supplément, I, 17. Collins : *Freethinking*, Overton : VII, 38.

l. 5-6. — Collins : *Grounds*, 149 sq.

l. 7-9. — Lechler, 134-5, 137-9, 271, 375.

l. 9-12. — J. Hunt, I, 251-9, 293, 300-1, 373-4.

l. 12-13. — Collins : *Freethinking*. Leland, I, 87.

l. 14-16. — Toland : *Amyntor*. Collins : *Freethinking*, 89-90 ;

l. 16-17. — Hunt, II, 121.

l. 17-20. — Hunt, II, 192.

l. 20-23. — Morgan : *Moral Philosopher*, 15-17, 442-3, Collins : *Freethinking*. Leland, I, 85.

soit contenu dans la Bible, lorsqu'ils ont vu l'autorité de cette Bible invoquée l'autre année par deux ou trois de leurs ministres d'Exeter contre les dogmes qu'ils avaient coutume d'en déduire, n'ont-ils pas sur-le-champ trahi leur cause, et tenté d'écraser la liberté de la recherche, le respect de la lettre authentique, sous le poids de leurs anathèmes, de leurs définitions doctrinales, de leur autorité ecclésiastique ? Telle a toujours été la conduite du clergé : dans cet intérêt, l'Eglise de Rome a, de bonne heure, manipulé et corrompu les Ecritures qui ne nous sont parvenues que par elle. Et les divisions des sectes depuis lors n'ont fait que perpétuer et multiplier ces pratiques, tandis que leurs violences, leurs cruautés, leur intolérance, leurs intrigues, leurs menées politiques leur aliénaient l'estime des consciences honnêtes autant que les mystères dont elles se réclament leur aliénèrent la droite raison.

Les ouvrages latins, mais promptement traduits, de Lord Herbert de Cherbury, les *Oracles de la Raison* et la *Vie d'Apollonius* de Charles Blount, le *Christianisme non mystérieux* et les *Dissertations* de Toland sur *Tite-Live* et sur les *Origines judaïques*, les *Caractéristiques* de Shaftesbury avec leur ironique désinvolture de grand seigneur, l'*Essai* d'Anthony Collins sur *l'usage de la raison dans les propositions dont l'évidence repose sur le témoignage humain*,

§ 1 l. 1-7. — James Peirce : *Answer*, 72, 87-88.

l. 8-11. — *Growth of Deism*, 1696, 3, 4, 7.

l. 11-17. — *Growth of Deism*, 8-31. Tindal : *Rights of the Church*, 1706. Collins : *Priestcraft in Perfection*, 1709. Toland : *Letters to Serena*; *Tribe of Levi*; Mandeville : *Fable of Bees*; Woolston; Chubb, II, 78-107, etc. Abbey : *English Church*, I, 33-5. Hunt, II, 400.

§ 2 l. 1-12. — Leland : *View of deistical writers*, I, 3-111.

et ses *Discours sur la Libre-Pensée, sur les Fondements de la religion chrétienne, sur l'Interprétation littérale des Prophéties*, enfin les *six discours sur les Miracles* par lesquels Woolston avait fait tout récemment scandale ; la philosophie de Hobbes et celle aussi de Locke ; le *Traité théologico-politique* de Spinoza, dont Blount, dès 1683, avait traduit le chapitre sur les miracles, et dont l'ensemble parut en anglais six ans plus tard ; le *Dictionnaire* de Bayle, — « tortuosus ille coluber... pixedem suam venenatam Scepticus noster latissime aperuit », s'écrie le digne Recteur d'Epworth dans son in-folio sur Job ; et les folliculaires de Hollande à qui s'en prend Samuel Wesley fils ; et les exégètes qui travaillaient de toutes parts, avaient marqué les étapes accumulées de cette marche destructive. Dans les tavernes et dans les cafés, si à la mode depuis quelques années, on ne discutait plus d'autres problèmes : raison et révélation ; fatalisme et vertu ; éternité de l'enfer et éternité de la matière étaient le refrain des conversations. Il y avait des clubs de déistes qui se rencontraient régulièrement : peut-être y avait-il une sorte de propagande organisée. Et les efforts mêmes de la chaire pour répondre à tant d'objections n'aboutissaient guère qu'à les répandre. Les polémistes chrétiens, placés sur le même terrain que leurs adversaires, et respirant le même air, glissaient insensiblement au même point de vue et au

§ 4 1. 5-7. — L. Stephen, I, 33, 34, 120 ; II, 5.

1. 9-10. — S. Wesley : *Dissertations*, 307. Cf. *Two Letters from a Deist*, 1-2, 7.

1. 11-12. — S. W., Clarke, 441-3, 444-7.

1. 14-19. — Byrom's *Remains*, I, 321-3, 366, 381, 445, 619.

1. 19-21. *Growth of Deism*, fin. *Reflections on a Pamphlet*, 6. Smith : *Cure of Deism*, II, 328. Hunt, II, 461.

1. 21-23. — *A modest Address*, p. 59.

même état d'esprit : une religion « raisonnable » devenait leur suprême préoccupation ; ils ne parlaient que de nature et de « convenance des choses » ; ils élaguaient ; ils polissaient ; ils symétrisaient ; ils éliminaient soigneusement le mystère, ils se proclamaient l'école rationnelle de théologiens.

Les remparts d'Oxford n'avaient point tenu en respect l'universel assaut de la réflexion critique. Mathieu Tindal, qui préparait en ce moment même son *Christianisme aussi vieux que la Création ou l'Evangile simple republication de la Loi de Nature*, était un *fellow* d'All Souls ; et quoique rarement en résidence, il comptait bien des admirateurs et des émules à l'Université. Au mois de mai 1728, presque en même temps que Thomas Woolston était emprisonné pour ses *Discours sur les Miracles*, ainsi qu'un libraire qui les vendait, on saisissait dans l'écritoire d'un étudiant en droit du Temple, Robert Jennens, qui venait de se suicider à vingt et un ans, deux lettres d'un de ses condisciples, Nicolas Stevens, maintenant dans les ordres et *fellow* de Trinity College. Ces *Lettres d'un déiste à son ami* furent plus tard publiées avec des notes par Samuel Wesley, de Westminster.

De la bonté de Dieu, l'auteur concluait à l'inexistence de peines éternelles, et se félicitait de trouver des alliés chez les tenants de l'évêque de Bangor, si propres à guérir les

§ 4 l. 1-6. — Lechler, 146-7, 151-2, 166-172, 213-4. Hunt, II, 233 ; III, 170-182. Overton, VII, 27.

§ 2 l. 5-7. — Hearne : *Diary*, CXL, 69.

l. 7-10. — Newspapers, 25-28 mai 1728.

l. 10-16. — *Letters*, préface, v ; 10, 20. Hearne : *Diary*, CXX, 49 ; CXXX, 135, 136, 139.

§ 3 l. 1-6. — *Letters*, March 24, 1728, p. 5-6.

gens, sans les effaroucher, de « l'abominable principe de soumettre la raison à la révélation et aux desseins intéressés de prêtres tyranniques ». Si l'on peut remédier à ce mal, la superstition du Christianisme est tolérable ; car, de le renverser, cela me paraît impraticable. « Vous êtes, je pense, convaincu non seulement que la religion chrétienne est fausse, mais qu'il n'y a pas une personne d'intelligence passable qui ne le fût également, pour peu qu'elle échappât aux préjugés, l'un des pires étant la crainte de la damnation éternelle. » Mais il y faut procéder avec prudence ; il faut « le plus longtemps possible éviter que ceux sur qui nous avons des vues, sachent que nous professons les sentiments auxquels nous voudrions les amener. » C'est pourquoi le *Bangorianisme*, revêtu du prestige d'un prélat, est le meilleur acheminement au déisme : sans doute, il ne s'accorde guère avec l'Ecriture ; pas beaucoup moins cependant que n'importe quelle religion ; et il a cet avantage de proscrire toute interprétation qui paraît absurde à la raison. Pour éviter des ennuis avec les autorités, Stevens prie d'ailleurs son correspondant de ne point ébruiter tout cela, et surtout de n'en pas souffler mot à un chrétien, même son ami. Trinity College avait, à cette époque, la réputation de renfermer beaucoup de gens qui pensaient de même. Ce n'était pas un monopole. Les deux lettres citent un sermon du Révérend John Straight, prononcé aux récentes Assises de mars, qui déclare sans amba-

§ 4 l. 1-3. — *Letters*, March 2.

l. 5-10. — *Ib.*, 17.

l. 10-13. — *Ib.*, 18.

l. 14-19. — *Ib.*, 4.

l. 19-22. — *Ib.*, 19.

ges la supériorité de la Religion naturelle, reconnue par l'humanité entière, sur les matières de simple Révélation, et qui, déniaut au magistrat le pouvoir de contrôler les croyances, recommande toutefois beaucoup de prudence dans la propagande, afin de ne causer d'embarras ni à soi-même, ni à sa famille, ni à ses amis et connaissances.

Toutes les précautions n'empêchèrent pas Nicolas Stevens d'avoir à quitter fellowship et Université en novembre suivant. Quelques semaines plus tard, après délibérations avec les chefs de maison, un édit du Vice-Chancelier recommandait aux tuteurs de redoubler de diligence dans l'instruction religieuse de leurs élèves, de leur expliquer les articles dogmatiques, de leur faire lire avec soin l'Écriture et d'autres bons livres, afin de les prémunir contre les insidieux avocats de la prétendue raison humaine, qui combattent la Révélation divine ; il interdisait aux jeunes gens de lire des ouvrages de nature à affaiblir la foi, à renverser l'autorité de la Bible, et à y substituer le déisme et l'incrédulité. Quelques whigs, parmi lesquels le Dr. Bradshaw, évêque de Bristol et doyen de Christ Church, jugèrent le texte injurieux pour la vigilance des tuteurs. Il finit pourtant par être voté. Mais, le 11 janvier, Hearne n'avait encore pu ni s'en procurer ni en voir un seul exemplaire ; et on ne l'afficha pas dans la grande salle de Christ Church. Au printemps de 1730, les journaux annonçaient

§ 1 l. 1-6. — *Letters*, March 7-9.

§ 2 l. 1-3. — Hearne : *Diary*, 18, 29 novembre, CXX, 49, 55.

l. 3-5. — *Ib.*, 11 janvier 1728/9, p. 98. Délibération du 2 décembre. Byrom, I, 326, févr. 1729.

l. 5-13. — Whitehead, I, 92-94. Jackson, *C. W.*, I, 19-20.

l. 13-15. — Tyerman, I, 65-66.

l. 19-20. — *Fog's Weekly Journal*, 4 juillet 1730, p. 2.

trois ou quatre nouvelles expulsions ; l'un des inculpés, contre qui n'existaient que de fortes présomptions, était ajourné à deux ans pour son diplôme, et condamné à traduire dans l'intervalle la *Méthode avec les Déistes* de Leslie. En 1731, la préface d'un sermon universitaire dénonçait l'activité « dans le monde, et particulièrement au milieu de nous, d'hommes acharnés à vous détourner des droits chemins, et à vous entraîner dans les sentiers tortueux du vice et de l'irreligion. »

Fut-ce remué par la tourmente ? Charles Wesley secouait sa léthargie, au seuil de l'année 1729. Les prières de quel-qu'un avaient dû lui valoir cela, celles de sa mère, pensait-il ; car il ne savait comment cela s'était fait ; il était sûr seulement que cela avait commencé presque aussitôt le départ de John, dont Dieu lui avait enlevé la compagnie et l'assistance, afin sans doute de le rendre plus circonspect et plus fort ; et c'est sur John qu'il comptait pour consommer l'œuvre ; c'est lui qu'il consultait sur la manière de tenir un état quotidien de ses actes, et sur le langage chiffré à adopter. Il s'attelait au travail : le 19 avril, sa signature au registre des lecteurs le montre admis à la bibliothèque Bodléienne. « De tout cœur, j'appelle et je désire la grâce que Dieu est sur le point de m'envoyer en votre personne. Je sens que c'est l'instant décisif ; et que, de l'emploi de mon temps d'ici notre prochaine rencontre et notre prochaine séparation, dépendra en grande mesure mon destin pour l'éternité ».

§ 1 1. 1-4. — Hearne, 12, 25 juin 1730, CXXVI, 99, 127.

1. 5-9. — Jackson : *C. W.*, I, 20.

§ 2 1. 2-8. — Charles à John, janvier 1729, Whitehead, I, 92.

1. 11-13. — W. D. Macray, *Annals of Bodleian Library*, 460 note.

1. 13-18. — Mai 1729, Whitehead, I, 95.

Quand John visita Oxford vers la mi-juin, son frère et deux ou trois amis venaient de former une petite société pour s'entr'aider dans l'étude et se concerter sur le meilleur parti à tirer de leur temps. William Morgan, un jeune étudiant de 18 ans, qui faisait sa seconde année à Christ Church, vivait porte à porte avec Charles. Humble, modeste, bien disposé, il se contentait pourtant d'une sorte de bonté passive, et aurait bien voulu satisfaire à la fois ses amis et son Dieu. La crainte qu'on se moquât de lui le détournait de recevoir le sacrement en dehors des jours obligatoires. Charles l'arracha aux mauvais compagnons, et le décida à communier chaque semaine.

Le 21 octobre, une lettre du Recteur de Lincoln rappelait définitivement John de Wroot où il était rentré dans le courant d'août : l'intérêt de la discipline et du collège exigeait que les jeunes *Fellows*, modérateurs des classes, remplissent en personne leurs fonctions ; sur quatre qu'ils étaient, le ministère paroissial en absorbait deux. M. Wesley père avait trop d'obligations au Dr. Morley pour songer à protester. John recommença donc à présider des tournois logiques et à commenter le grec des Livres Saints. De plus, par manière d'indemnité, onze jeunes gens lui furent confiés, charge qu'il conserva jusqu'en 1735 ; et on lui promit une cure à desservir dans le voisinage. Vers le même temps, Charles prenait son grade de bachelier ès-arts ; sa

§ 1 1. 1-4. — Whitehead, I, 377, 399. Charles au Dr. Chandlér, 28 avril 1785. Jackson, II, 389-390.

1. 4-12. — Charles à John, mai 1729, Whitehead, I, 94-95.

§ 2 1. 1-6 — Dr. Morley à John, 21 octobre 1729. Tyerman, I, 58.

1. 9-11. — Tyerman, I, 66.

1. 13-15. — La qualité de *Student* à Christ Church correspond à peu près à celle de *Fellow* dans d'autres collèges.

bourse de *Student* lui permettait de rester à Christ Church tant qu'il ne serait pas marié; et voici que, lui aussi nommé tuteur, il se chargeait de plusieurs élèves dont son père l'exhortait à cultiver la piété autant que le savoir, sans toutefois négliger la promenade et l'exercice, aussi salutaires pour eux que pour lui. L'intimité, si féconde en influence, non seulement sur l'activité intellectuelle, mais sur le développement moral; la bonne camaraderie, possible à Oxford de maîtres à élèves, ou, selon l'expression anglaise, de *tuteurs* à *pupilles* à peine moins âgés, facilitait aux deux frères le recrutement de la société naissante.

La première de ces recrues fut le fils du recteur de Stanton, le frère de Varanese, Robert Kirkham, avec l'exubérance de ses 21 ans, joyeux vivant dans le joyeux collègue de Merton. « Figurez-vous, » écrit John à sa mère le 28 février 1730, et comme d'une chose invraisemblable, « que Bob Kirkham a dernièrement pris fantaisie de ne plus perdre de temps et de ne plus gâcher d'argent, d'abandonner le thé au repas du matin (le thé, à cette époque, coûtait 18 shillings la livre), de ne plus boire de bière le soir, ou du moins pas plus qu'il n'en faut pour se désaltérer, de lire du grec et du latin entre les prières et midi, puis entre le dîner et cinq heures. Et combien croyez-vous qu'il ait réalisé de ses résolutions? Eh bien, il a supprimé le thé, lâché jusqu'au dernier les buveurs de sa connaissance, consacré les heures susdites à la Bible grecque et à Hugo Grotius, et passé ses soirées tout seul ou avec mon frère et moi ».

§ 4 l. 2-6. — M. Wesley à Charles, 29 janvier 1730, Whitehead, I, 96-97. Telford, 31-33, 37, 39.

§ 2 l. 4-17. — John à sa mère, 28 fév. 1730. Tyerman : *O. M.*, p. 3. Facsimile, *First Sermon*, p. 45.

Le mois suivant, c'était le tour de John Gambold, entré en 1726 à Christ Church, dans l'humble condition de serviteur. A dix-neuf ans, il venait de perdre son père, ministre en Pembrokeshire ; et il revenait de chez lui en proie à une profonde mélancolie. Pas d'ami à qui ouvrir son âme ; personne qui se souciât de lui ou le comprît ; des théories et des diversions, voilà tout ce qu'on lui offrait. Il fallait autre chose à ce tempérament de poète souffreteux et délicat, que hantait le mystère de l'existence et le sens de l'universelle vanité. Le poids qu'il avait sur le cœur, la prière seule pouvait l'enlever. Découvrir des personnes pieuses ou inspirer quelque piété à celles qu'il connaissait déjà, était désormais son but. Un jour, il entendit plaisanter l'esprit scrupuleux, les dévotes extravagances de ce toqué de M. Charles Wesley. Jusqu'alors ils n'avaient eu aucuns rapports, bien que depuis quatre ans dans le même collège. L'espoir d'avoir enfin affaire à un bon chrétien poussa Gambold à se lier avec lui. Ils devinrent inséparables.

La petite société, — « notre Compagnie », comme l'appelle ordinairement Wesley, — grossie d'adhésions successives, se réunissait presque tous les soirs dans la chambre de l'un d'entr'eux. Ils priaient, ils soupaient ensemble, puis on faisait une lecture classique en semaine, théologique le dimanche. Chacun passait en revue ce qu'il avait accompli durant la journée, à la poursuite de leur com-

§ 1 l. 1-8. — Tyerman : *O. M.*, 157. Gambold : lettre. Whitehead, I, 480-1.

l. 13-19. — Tyerman : *O. M.*, 157.

§ 2 l. 1-2. — *Standard Journal*, I, 6, note 3.

l. 3-12. — Gambold : lettre. Whitehead, I, 482. Tyerman : *O. M.*, 157-8. Wesley : *Works*, I, 6 ; XIII, 303.

mun idéal ; et l'on délibérait sur les démarches à entreprendre le lendemain. Car ils ne se bornaient pas à s'assister et à s'édifier l'un l'autre ; ils voulaient aussi rendre service à ceux du dehors. Parmi les membres de l'Université, ils s'attachaient surtout aux nouveaux, pour les préserver des mauvaises compagnies, et les encourager à une vie sobre et studieuse ; ils les invitaient à déjeuner, et profitaient du tête à tête pour leur inculquer de bons conseils ; ils les mettaient en relations avec de bons camarades, les aidaient dans les parties difficiles de leurs travaux scolaires, et veillaient sur eux avec sollicitude.

William Morgan, qui n'était pas le moins ardent à ces tâches, y ajoutait de nombreuses œuvres de charité ; il payait l'école à plusieurs enfants, et souvent il lui arrivait d'amener chez lui, pour leur parler, les mendiants rencontrés dans la rue ; ou bien encore il rassemblait les gamins, leur enseignait prières et catéchisme, et leur distribuait des pièces blanches. Dans l'été de 1730, une visite à un condamné le convainquit du bien qu'on pourrait faire en allant parfois s'entretenir avec les prisonniers. A force d'instances, il entraîna, le 24 août, John et Charles au château d'Oxford, où se trouvait la geôle. Et l'expérience fut si satisfaisante qu'ils décidèrent d'y aller régulièrement deux ou trois fois par semaine. Le Recteur d'Epworth, consulté, se souvint que, dans son temps, il avait fait la même chose, et, peut-être aussi, qu'en 1705,

§ 1 1. 4-10. — Whitehead, I, 482. Tyerman, 158.

§ 2 1. 1-7. — Ib., 481, 427-8.

1. 7-11. — *Works*, I, 6 ; XIII, 303-4.

1 11-17. — M. W. à John, 21 septembre 1730, *Works*, I, 7-8. II. Moore, I, 569.

durant son internement à Lincoln, il avait prêché et édifié ses compagnons de captivité ; il conseillait seulement d'obtenir l'agrément de l'aumônier officiel et l'autorisation épiscopale. M. Gérard, à la fois chapelain des détenus et de l'évêque, se déchargea volontiers d'un soin dont il ne s'acquittait d'ailleurs qu'avant les exécutions capitales ; il transmit en même temps les bénédictions de Monseigneur. Au début de décembre, c'était le tour de la prison où l'on internait les débiteurs insolubles, appelée Bocardo, a-t-on suggéré, par allusion à une forme de syllogisme, d'où il n'est pas aisé de revenir à la première figure.

Il y avait prières au château presque tous les mercredis et vendredis, sermon le dimanche, communion une fois par mois ; les autres jours, le soin de diriger les dévotions en commun incombait à l'un des reclus. Avant chaque réunion, on s'enquérail si les prières avaient eu lieu la veille, si les auditeurs avaient repassé la précédente lecture, et s'ils s'en rappelaient quelque chose. On en récapitulait les points principaux, et l'on continuait le même livre pendant un quart-d'heure. *Le Moniteur Chrétien*, *les Avis d'un curé de campagne à ses Paroissiens* étaient les manuels favoris. Ensuite, on résumait le sens de la leçon et des conseils en deux ou trois phrases aisées à retenir. Tout nouveau venu était l'objet d'une enquête serrée et pénétrante, dans quatre ou cinq tête à tête. On le prenait à part ; on lui demandait s'il ne gardait pas rancune à ceux qui l'avaient poursuivi, ou à d'autres, s'il se soumet-

§ 11. 2-8. — *Works*, I, 8.

1. 8-10. — John à son père, 11 déc. 1730. Facsimile, *First Sermon*, 49.

§ 21. 1-22. — Whitehead, I, 482-3. Tyerman : *O. M.*, 158-9.

tait aux volontés de la Providence, s'il se repentait de sa vie passée, s'il avait l'habitude de dire ses prières et de communier, s'il allait à la chapelle, s'il s'inquiétait de servir Dieu et d'apprendre son devoir. Paraissait-il bien disposé, on venait chaque jour le soutenir ; et de même pour ceux que frappait une sentence de mort. Aux illettrés, on enseignait à épeler, et parfois cela n'allait pas tout seul ; on leur faisait répéter le catéchisme et les commandements, les prières du matin et du soir. On les questionnait tous sur leur position dans le monde ; on exécutait leurs commissions : Stewart priait Wesley de lui procurer un arrêt du Tribunal, et Coster, de passer chez Mrs. Ebbins, tapissière, près de la Tour de Londres, qui aurait les moyens de le secourir ; et Salmon avait besoin de vingt shillings pour citer un témoin à son procès ; et Mrs. Baxter avait des difficultés avec son propriétaire. On y avisait ; on les aidait à acheter livres, médicaments, et tout ce dont ils avaient besoin. Parfois se produisaient des querelles qui amenaient l'intervention du garde, et qu'il fallait apaiser. A Noël 1730, une lettre de John parle d'organiser un dîner.

Pas davantage n'étaient négligés les hôtes du Work house, où les indigents étaient casernés ; et les administrateurs et les marguilliers de la paroisse Saint-Thomas semblent avoir été enclins à exploiter les bienfaiteurs en leur faisant nipper ceux à qui ils s'intéressaient. Que de

§ 1 l. 6-10 — Tyerman : *O. M.*, 27-29.

l. 11-16. — W. Morgan à J. Wesley, Tyerman : *O. M.*, 5 6.

l. 17-20. — Whitehead, I, 482-3.

l. 20-21. — *First Sermon*, 49.

§ 2 l. 1-5. — Whitehead, I, 483. — Tyerman, *O. M.*, 28-29.

démarches pour faire admettre un protégé ! Puis il s'agissait, là aussi, d'éduquer jeunes et vieux ; Dieu sait que ce n'était pas superflu : « Il n'y a presque pas une âme qui sache lire dans tout l'établissement ; et ceux qui savent, ne comprennent pas un mot de ce qu'ils lisent ». Chaque semaine, des familles pauvres étaient secourues et exhortées à domicile ; on secouait le petit Gervaise, qui faisait l'école buissonnière tous les matins jusqu'à onze heures, et l'on subventionnait la maîtresse d'une école gratuite, inspectée régulièrement et dont on habillait par-dessus le marché la clientèle. L'alphabet et le catéchisme n'y proscrivaient pas l'art de tricoter et de filer.

Tout cela supposait des fonds : quelques admirateurs y contribuaient chaque trimestre ; de-ci de-là, un haut personnage déboursait vingt cinq sous pour empêcher le Mont-de-Piété de vendre les hardes de Gervaise. En général, les goussets où l'on puisait et les mains qui distribuaient, appartenaient aux mêmes propriétaires. « L'un d'eux avait 30 livres par an ; il en dépensait 28 et donnait 40 shillings. L'année suivante, en recevant le double, il dépensa la même chose, et donna 32 livres. La troisième année, il reçut 90 livres et en donna 62. La quatrième année, il reçut 120 livres. Continuant d'en dépenser 28, il en donna 92 aux pauvres ». Ces dépenses mêmes étaient-elles indispensables ? « Par une froide journée d'hiver, une fillette (de celles dont nous supportions les frais

§ 1 l. 1-7. — Tyerman : *O. M.*, 27-29.

l. 9-12. — Whitehead, I, 483. Tyerman, *O. M.*, 159.

§ 2 l. 1-4. — Whitehead, *ib.* Tyerman, *O. M.*, 29.

l. 6-12. — Wesley, *Works*, VII, 36.

l. 13-26. — *Ib.*, 21 : *Sermon on Dress*.

d'école) vint me trouver. Vous semblez à moitié morte de froid, lui dis-je. N'avez-vous rien d'autre pour vous couvrir que cette mince robe de toile? — C'est tout ce que j'ai, Monsieur, dit-elle. Je fouillai dans ma poche : il ne restait presque rien ; je venais d'avoir à payer ce que j'avais. Cette pensée me frappa aussitôt : « Ton Maître dira-t-il, Bravo, bon et fidèle serviteur ! Tu as décoré les murs avec l'argent qui aurait pu préserver du froid cette pauvre créature. O justice ! O merci ! Ces tableaux ne sont-ils pas le sang de cette pauvre fille ? Vois sous le même jour ton coûteux appareil, ta robe, ton chapeau, ta coiffure... »

La coiffure ! Ce n'était point un article insignifiant, dans cet âge de perruques poudrées, où la mode voulait que *Fellows* et étudiants se fissent accommoder chaque jour avant les repas ; plutôt que d'y faillir, on se serait privé de paraître dans la grande salle du Collège. Aussi le barbier était-il, dans l'Université, un personnage officiel aussi important que le chantre à la chapelle. Chaque maison possédait le sien, qui procédait à la tonsure des ordinands de la fondation. C'était une des seules professions ouvertes aux immatriculés ; jusqu'en 1859, ils fraternisaient avec le Vice-Chancelier dans un dîner annuel, dans un souper avec les Procteurs. Leur Compagnie avait ses règles strictes : défense de raser le dimanche, sauf les officiants ou prédicateurs. Leur métier avait quelque chose de rituel. Qu'un homme portât sa propre chevelure, le

§ 21. 2-5. — Overton : *J. W.*, 188. Wordsworth : *University Life*, 130-5, 197, 410.

1. 5-15. — Wordsworth, *ib.*, 197.

marquait d'infamie. Nul ne voulait fréquenter Shenstone, vers ce temps élève de Pembroke, et qui ne se conformait pas à l'usage. Et de s'y conformer, coûtait de dix à douze shillings par trimestre.

Wesley fit ce sacrifice héroïque. En vain sa mère arguait-elle que les cheveux longs nuisaient à la santé et ne faisaient pas valoir le teint. « Sans doute, si je les coupais, cela me laisserait avoir plus de couleurs, et contribuerait peut-être à me donner un aspect plus distingué. Mais ces raisons, tant que la mauvaise santé ne s'y ajoute point, on ne me persuadera pas qu'elles suffisent à perdre deux ou trois livres par an. Je ne suis guère en état de m'en passer... Ce que cela me permet de faire est conforme à l'Écriture, j'en suis certain ; et je ne le suis pas du tout que la longueur de ma chevelure y soit contraire ». Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de tout le poids de ta pensée, de ta volonté et de tes affections ; et tu aimeras ton prochain, c'est-à-dire tout homme, comme toi-même ; tu travailleras à la gloire de Dieu, à la paix et à la bonne volonté parmi les hommes : ainsi résumait-il la fin suprême de toute religion, dès son premier sermon prêché à South Leigh, le 26 septembre 1725. « Tout ce qui autour de toi coûte plus que le devoir chrétien ne t'obligeait d'y dépenser, est le sang des pauvres. »

§ 1 l. 1-3. — Wordsworth, 133-4.

l. 3-4. — *Ib.*, 135.

§ 2 l. 1-8. — Whitehead, I, 420-1, note. John à Samuel, Priestley, 7-8.

l. 9-11. — *Ib.*, 17 novembre 1731, p. 9-10.

l. 11-22. — *First Sermon*, 13.

Bien que la naissance et les principales entreprises du groupe fussent dues à d'autres initiatives, John Wesley n'avait pas tardé à en devenir le chef reconnu, par la supériorité de ses vingt-huit ans, de son expérience et de ses dignités hiérarchiques, par l'ascendant aussi de son caractère. Et nul ne lui témoignait plus de déférence que son frère Charles, toujours prompt à lui soumettre les doutes qu'il se sentait incapable de résoudre lui-même, et à lui amener des amis en quête de direction. Il le suivait fidèlement : décrire l'un, c'était décrire l'autre. De Charles, Gambold se contente de noter l'entrain et la vivacité réconfortantes, la sympathie pleine d'attentions, l'obligeance cordiale et inépuisable. La physionomie de John respirait l'autorité, et il savait en faire usage à l'occasion ; mais il savait aussi ne pas la laisser paraître à l'ordinaire et ne pas s'ériger au-dessus de ses compagnons. La prudence de ses vues, toujours mûrement méditées, dans la crainte de Dieu, à l'abri des passions, des caprices, de l'arrogance, s'imposaient à tous dans les réunions ; et tous trouvaient en lui un appui constant. La patience ne l'abandonnait pas : Gambold s'accuse d'une lenteur, d'une négligence, d'un esprit de contradiction qui ne l'irritaient jamais. Son zèle de conquêtes spirituelles en était simplement stimulé.

Chez lui, point de vagues aspirations, d'humeur chagrine ou morbide. A une intensité de vie intérieure qui,

§ 1 l. 2-6. — Gambold : Whitehead, I, 481-2.

l. 7-10. — Ib. et Tyerman : *O. M.* 157.

l. 11-13. — Whitehead, I, 481.

l. 13-20. — Whitehead, I, 482. Tyerman, I, 69. *O. M.* 158.

l. 20-24. — Whitehead, I, 485-6.

§ 2 l. 1-2. — Gambold, Whitehead, 484-5.

au sortir de prier, le revêtait d'une rayonnante sérénité, et sur qui s'émoussaient tous les traits adverses, il alliait la plus infatigable activité, gagnant toujours du terrain sans en perdre. « La meilleure préparation que je connaisse aux souffrances, » lui écrivait sa mère en 1727, c'est d'accomplir avec régularité et exactitude le devoir présent.... C'est le caractère de tous les hommes de *regarder le passé et l'avenir*, tandis que le moment présent s'écoule inaperçu. La vérité, au contraire, est que ni l'un ni l'autre ne nous servent en dehors de la mesure où ils nous induisent à tirer parti du temps actuel ». Écoutons maintenant Gambold : « Il n'avait ni la présomption ni le loisir d'anticiper les choses hors de saison ; et il trahissait quelque malaise quand l'un de nous, par d'impertinentes spéculations, manquait à tirer le parti marqué de la minute présente. » Cette concentration de toutes les énergies sur un seul point précis était singulièrement féconde. Au retour d'un long voyage, au sortir de compagnie, il reprenait ses occupations habituelles comme si de rien n'était, sans ombre de dissipation ni de dégoût. Il observait fidèlement le « rachat du temps » et le lever matinal que recommande William Law, dans le chapitre xiv de son *Sérieux Appel*. Un jour par semaine était réservé à la correspondance avec ceux qui lui demandaient conseil ; pour en venir à bout sans dérober une seconde à ses affaires, depuis deux ou trois ans d'ailleurs, il se

§ 4 l. 4-11. — M^{re} W. à John, 26 juillet 1727, Clarke, 276.

l. 12-16. — Whitehead, I, 484-5.

l. 18-20. — Ib., 485.

l. 21-22. — *Works*, VII, 69, 71-3.

l. 25-28. — Whitehead, I, 486. John à sa mère, 19 mars 1727, *Works*, XII, 11.

levait une heure plus tôt, et retranchait une heure le soir aux réunions sociales. Point d'oisiveté. En 1731, revenant à pied d'Epworth avec Charles, ils découvrirent combien c'était commode de lire tout en faisant quinze ou vingt kilomètres ; en 1733, il inaugure la même pratique à dos de cheval.

Aux autres il prêchait pareille industrie : « Vous, que rien n'assure de vivre un jour de plus, c'est n'être pas sage que de perdre un moment ». Le plus court chemin pour apprendre, c'est d'abord de bien déterminer le genre de connaissance que vous désirez acquérir, de ne rien lire qui n'y contribue, de ne lire que les meilleurs livres, de n'en commencer aucun avant d'avoir fini le précédent, de les ranger dans un ordre tel qu'ils s'éclairent et se confirment progressivement. Mais le livre des livres restait, bien entendu, la Bible, souverain antidote contre les corruptions du monde. Et ils l'expliquaient ensemble tous les soirs de 5 à 6. Matin et soir, dévotions particulières. Celles du matin terminées, chacun réglait l'emploi de toutes les parties du jour. Ainsi au bout de chaque heure, point d'hésitation sur ce qu'on devait faire ; point d'abandon aux fantaisies et au hasard. Pour causer avec plus de fruit, une règle prescrivait de préparer toutes les conversations avant d'aller en compagnie, de considérer les sujets les plus utiles et la meilleure façon de les traiter. En toutes choses, étaient instamment recommandés l'ordre et la méthode.

§ 1 l. 2-6. — A son père, 11 juin 1731, *Works*, XII, 6. Whitehead, I, 416, 445.

§ 2 l. 1-9. — A un élève, août 1731, Tyerman, I, 81 ; *O. M.* 160. Whitehead, I, 485.

l. 10 16. — Tyerman : *O. M.*, 160-1. Whitehead, I, 485.

l. 16-20. — *Works*, XIII, 87.

Devant ces benêts qui, entre autres extravagances, obéissaient aux statuts de l'Université, les mauvais plaisants avaient trop beau jeu pour se taire. Dès l'origine, quolibets et sobriquets avaient grêlé dru : Sacramentaires, Bigots bibliques, ronge-Bibles, cercle saint, club dévot. « Si vous en êtes le père, écrivait le Recteur d'Epworth à John, j'en suis certainement le grand-père, et plus fier de cela que du titre de Sa Sainteté ». On les traitait aussi d'enthousiastes, de réformateurs, d'hommes à surrogation. Un seul trait s'enfonça durablement : celui de *Méthodistes*. Ne concentrait-il pas l'essence de leur excentricité ? Et qu'importe après cela qu'il fût l'érudite réminiscence d'une secte de Médecins, intraitables sur les questions de régime à l'aurore de l'ère chrétienne, ou qu'au crépuscule du xvii^e siècle il eût servi à désigner de nouvelles opinions théologiques ? Les sciences expérimentales avaient largement vulgarisé le mot : et *méthode* suggérerait *méthodiste* comme *fad* a suggéré *faddist*.

En dépit des railleries, John recevait de son père plein encouragement à persévérer virilement, sans forfanterie. Les communions hebdomadaires, les visites charitables continuaient. La clameur redoubla. Mais quoi ? Ne nous est-il pas commandé de faire du bien à tous les hommes tandis que nous le pouvons ? Notre bonheur éternel n'en dépend-il pas ? N'est-ce pas un devoir d'imiter ainsi Celui

§ 1 I. 3-10. — *Works*, I, 8, 11, 12, 13.

1. 6-8. — Southey, I, 48.

1. 12-14. — *Works* VII, 421 ; VIII, 339, 348 ; IX, 130. Whitehead, I, 403-4. Tyerman, I, 67. Cheyne : *English Malady*, 152.

1. 14-16 — *Athenian Mercury*, 1692, VIII, 23. *A War among the Angels of the Churches*, 1693, p. 3. *Proceedings of W. H. S.*, III, 10-13.

§ 2 I. 1-2. — M. W. à John, 1^{er} décembre, *Works*, I, 8-9.

qui a fait pour nous tellement plus que nous ne pouvons faire pour lui ? Aux amis comme aux adversaires s'adressait tout un questionnaire de ce genre ; et il ne se trouva personne pour y répondre non. Certains même accrurent par leurs offrandes l'humble trésor dont John Wesley avait la garde : « Confirmés dans la conviction que nos desseins étaient innocents, nous n'en fûmes que plus résolus à les poursuivre, en dépit du ridicule qui s'abattait violemment sur nous durant l'hiver. » L'un d'eux (Kirkham, peut-être), fut menacé par son oncle (Henry, vicaire de Stanway), personnage d'un savoir éminent et dont on estimait la piété, d'être mis à la porte, s'il s'obstinait à communier toutes les semaines ; ces violences ne l'ébranlèrent pas ; mais la douceur et la persuasion eurent plus de succès : le dimanche suivant, il ne parut point, et depuis lors manqua cinq fois sur six. Deux autres se laissèrent arracher la promesse de ne plus communier que trois fois par an. Les adversaires exultaient. Dans un collège, les gros bonnets et les anciens délibéraient sur la manière la plus prompte d'enrayer « les progrès de l'enthousiasme » ; et le bruit se répandait que les censeurs allaient faire sauter le Club Dévot. A Westminster, Samuel avait vent de cette « consultation exécrable, destinée à entraver la religion en lui donnant un faux nom. » Il n'aimait pas ce mot de club, qui ne pouvait qu'être préjudiciable. Quant à « l'enthousiasme », l'actif accomplissement des devoirs sociaux, le recours régulier aux moyens de grâce, étaient sûrement les meil-

§ 11. 1-6. — *Works*, I, 9-11.

1. 9-21. — *Works*, I, 11.

1. 22-32. — Samuel à John, avril 1731, *Whitehead*, I, 414-5.

leurs préservatifs. De l'aveu de tous, ses frères et leurs compagnons menaient une vie laborieuse et exemplaire et se donnaient beaucoup de mal pour propager autour d'eux de bons principes. Qu'y avait-il à leur reprocher ?

En avril et mai 1731, John et Charles allèrent passer quelques semaines à Epworth, dirigeant les lectures de leurs sœurs, à qui ils recommandent les *Réflexions* de Norris, la *Méthode de Dévotion* de Nelson, et l'anonyme *Devoir complet de l'homme*. A leur retour, le petit groupe qui avait coutume de se réunir le dimanche soir, était réduit à presque rien. Morgan, malade, vivait retiré dans le village voisin de Holt ; John Boyce, de Christ Church, était retourné chez son père. Kirkham allait partir comme vicaire chez son oncle. Un quatrième (ne serait-ce pas Gambold ?) n'osait plus se montrer avec eux. Une recrue compensait seule ces pertes : John Whitelamb, enfant du peuple, élevé à l'école charitable de Wroot, et qui avait servi de secrétaire à M. Wesley, transcrivant les fameuses dissertations sur Job et les illustrant d'images ingénues. Au mois de septembre 1728, dans un orageux passage de bac, il avait sauvé la vie à son patron. Et celui-ci lui avait témoigné sa reconnaissance en l'envoyant à Oxford, où il entra au collège de Lincoln, le 10 avril 1731, sous la tutelle de John. Le pauvre diable n'avait rien à se mettre sur le dos ; mais il travaillait d'arrache-pied, lisant tour à tour anglais, latin, grec, et n'entamant jamais un

§ 1 l. 2-5. — Kezziah à John, 3 juillet 1731, Clarke, 539-541.

§ 2 l. 5-11. — John à son père, 11 juin 1731, *Works*, XII, 6-7.

l. 12-15. — Tyerman : *O. M.*, 374.

l. 16-19. — Id. : *S. W.*, 405.

l. 20-24. — John à Samuel, 17 nov. 1731 ; XII, 23 ; 7.

livre avant d'avoir achevé le précédent : il inspirait à son tuteur les plus belles espérances. Avec son aide, sans doute, les prisonniers du château, les indigents et leur marmaille continuaient d'être secourus.

Dans sa retraite de Holt, William Morgan ne restait d'ailleurs pas inactif. Et les foudres paternelles se déchaînaient sur lui ; quelle humiliation que d'entendre de toutes parts répéter les folies de cette ridicule Société ! et quant à cette habitude de rassembler les enfants, de leur enseigner leurs prières et leur catéchisme, de leur donner une petite pièce, un pieux et prudent ecclésiastique, consulté par le père en détresse, déclarait qu'à sa connaissance un zèle si aveugle risquait d'aboutir aux pires catastrophes, et que c'était se méprendre du tout au tout sur la vraie nature de la religion. « Vous êtes jeune, et votre jugement n'est pas encore mûr ; quand il le sera, vous reconnaîtrez vos erreurs, et vous tomberez d'accord qu'il est possible de vivre honnêtement et se sauver, sans prétendre en faire plus que tous les bons évêques, prêtres et autres pieuses gens de ce temps et des temps passés. »

A la fin d'août suivant, William, rentré chez lui à Dublin, mourait dans les circonstances les plus pénibles. Son caractère avait changé. Il présentait des signes de dérangement d'esprit. Dans ses nuits sans sommeil, il criait tout à coup que la maison était en feu. Ou bien, chevauchant à travers la campagne, il lâchait la bride, disant que Dieu serait son guide. Enfermé au deuxième étage, avec les châssis cloués, il les arrachait pour se jeter

§ 2 l. 2-16. — M. Morgan à son fils, mars 1732. Whitehead, I, 427-8.

§ 3 l. 1-2. — M. Morgan à C. Wesley, 5 sept. 1732, Whitehead, I, 433-4.

l. 3-11. — M. Morgan à J. Wesley, novembre 1732, Tyerman : *O. M.*, 12.

par la fenêtre. Et, sans jurements ni expressions profanes, il reprochait aux trois hommes qui le gardaient de l'empêcher d'être avec Dieu.

On accusa naturellement les Wesley de l'avoir tué. Pour se disculper, John écrivit au père une longue lettre qui amena la plus amicale correspondance ; M. Morgan regretta d'avoir jugé la petite société sur des rapports calomnieux ; il aurait presque voulu en faire partie lui-même ; il promettait de la défendre à l'avenir. La piété du défunt lui devenait un gage du bonheur auquel il aspirait lui-même. Et en novembre 1733, il faisait inscrire à Lincoln College son second fils. Tout en le souhaitant vertueux et chrétien, il prenait cependant soin de spécifier qu'il le dispensait de toute donation charitable, et que c'était une expérience dangereuse pour des jeunes gens de prétendre à plus de pureté et de sainteté que le reste des hommes. Mais, suprême témoignage d'estime, il lui donnait pour tuteur John Wesley — après que Charles avait refusé de s'en charger. Bien qu'accompagné de son lévrier, et prêt à se distinguer par toutes les élégances, l'infortuné jeune homme fut aussitôt, à son grand dépit, étiqueté Méthodiste.

Moins que jamais, c'était une réputation enviable. Le samedi 9 décembre 1732, un journal avait dénoncé l'infection de l'Université par une bande mélancolique qui faisait de la Religion un objet d'effroi, et qui, gagnant

§ 2 l. 1-3. — Wesley : *Works*, I, 5-14, 18 octobre 1732.

l. 3-8. — M. Morgan à John, 25 nov. 1732, Whitehead, I, 437-8. Tyerman : *O. M.*, 15 ; 17 fév. 1733.

l. 8-14. — M. Morgan à John, 22 novembre 1733, Tyerman : *O. M.*, 16.

l. 14-19. — H. Moore, I, 197-198.

§ 3 l. 2-24. — *Fog's Weekly Journal*, n° 214, 1-2.

sans cesse en nombre, ne tendait à rien moins qu'à transformer la ville en un monastère. Il était aussi urgent de les en extirper que les Piétistes de Saxe, auxquels ils sont apparentés de même qu'aux Esséniens parmi les Juifs. Pour eux, point d'action indifférente; ce que leurs semblables considèrent comme innocent ou louable, ils le condamnent et le proscrivent. Sensations agréables, réunions sociales, divertissements leur font horreur. Leur religion consiste à contredire la nature. Ils n'excluent pas seulement le luxe, mais le nécessaire; ils affligent leur corps par des pratiques rigoureuses et superstitieuses que le ciel ne réclame pas. Tous les mercredis et vendredis, ils jeûnent, et ils se saignent deux fois par mois pour dompter la chair. Origène leur sert de modèle, et sans doute le suivraient-ils jusqu'au bout s'ils savaient s'y prendre; cela ne tardera peut-être pas : un médecin est là pour les aider. Ce qui est certain, c'est que leur fondateur ne se gênait pas naguère pour satisfaire ses appétits. Leur religion ne serait-elle que le voile de leurs vices? Ou bien est-ce pure démente d'enthousiastes? — La lettre était datée d'Oxford, et devait venir d'un disciple.

Deux mois plus tard, une brochure intitulée les *Méthodistes d'Oxford* entreprenait de les défendre, et d'exposer leur origine, leurs vues, leurs desseins véritables. L'auteur, sans relations avec eux, s'était livré sur place à une enquête où il n'avait rien trouvé à relever contre leur moralité. Puis il s'était adressé à eux; leur franchise et

§ 2 l. 1-2. — *Gentleman's Magazine*, III, 107. Register of books published in Feb. 1733.

l. 3-6. — *Oxford Methodists*, 1-2.

leur zèle l'avaient séduit. Rien de mélancolique et de sombre : le sentiment du devoir accompli leur créait une atmosphère de joie. Leurs principes étaient réfléchis ; ils avaient réponse à toutes les objections ; leur ardeur n'était point fougue intempérante de jeunesse. Ils n'arboraient point de nouvelles doctrines à la façon des Esséniens ou des Piétistes, et s'efforçaient seulement de suivre l'Evangile, de reprendre la bonne vieille voie, de ranimer le Christianisme primitif. Était-il bien à propos de se récrier contre leurs prétendus excès, au moment où le monde se ruait à l'extrême opposé ? Ceux qui blâmaient leur zèle, ne se souciaient guère, au fond, de la religion.

Sur un seul point, l'anonyme (et cela devrait suffire à écarter le nom de William Law qu'on a suggéré avec assurance) exprimait des réserves : l'esprit était trop strict pour gagner des adhérents ; on raffina trop sur des points secondaires, et mieux aurait valu laisser de côté le jeûne. C'était, pour beaucoup, la grande pierre de scandale : William Morgan, disait-on, y avait ruiné sa santé. En fait, il n'avait pas dû observer plus de quelques mois cette pratique, dont il n'était point l'introducteur.

Dans l'été de 1731, le libraire Rivington, dont les Wesley visitaient la boutique à Londres, découvrant qu'ils étaient d'Oxford, leur avait recommandé son ami M. Clayton.

§ 1 l. 1-3. — *Oxford Methodists*, ib., 3, 8.

l. 3-7. — Ib., 9, 12, 19.

l. 7-9. — Ib., 28.

l. 9-12. — Ib., 8, 18, 22.

§ 2 l. 3-6. — Ib., 18, 26. Noter que la brochure fut publiée par J. Roberts, chez qui Samuel Wesley père avait fait paraître *What has been, may be*, et Samuel fils, les *Lettres d'un Déiste*.

l. 7-8. — M. Morgan à Wesley, 25 nov. 1732, Whitehead, I, 437. Gambold, Tyerman, *O. M.*, 159.

§ 3 l. 1-6. — Wesley : *Works*, I, 13.

du collège de Brazenose. Peu empressés à contracter de nouvelles connaissances, ils ne firent pas attention. Mais, en avril suivant (grande date dans la vie de Wesley, dont le journal s'écrie avec un peu de complaisance : « N. B. 20 avril 1725, vu Varanese. 20 avril 1732, vu M. Clayton ! » et fait suivre cette coïncidence de deux lettres d'action de grâce), Clayton, rencontrant John dans la rue, lui présenta les respects de Rivington et l'accompagna à Lincoln. Mis au courant, il s'associa de tout cœur à l'œuvre, et deux soirées par semaine furent consacrées à causer et à lire des ouvrages de théologie pratique avec lui. Il amena aussi deux ou trois de ses élèves. En décembre, l'évêque de Chester l'ordonnait diacre, et prêtre un an plus tard. Et, de bonne heure en 1733, il était nommé vicaire à Salford, près de Manchester, sa ville natale. Son contact personnel avec les méthodistes fut donc des plus courts : mais de fréquentes visites et une ample correspondance le prolongèrent ; et une influence des plus marquées en résulta.

C'est sur ses conseils qu'à la résolution de faire tout le bien possible et de communier en toute occasion, s'ajouta celle d'observer les jeûnes de l'Eglise, dont la négligence générale n'était point une excuse valable pour se dispenser, et qui consistaient à ne prendre aucune nourriture jusqu'à 3 heures de l'après-midi, les mercredis et vendredis. Détail insignifiant par lui-même peut-être, mais qui se rattache à un ensemble de tendances, à un état

§ 1 l. 3-7. — *Standard Journal*, I, 67.

l. 9-19. — Tyerman, *O. M.*, 24-51. Overton, *J. W.*, 30-31. Rawlinson *J.*, 4^e, vol. V, 225.

§ 2 l. 1-7. — Wesley : *Works*, I, 13, 99, 100.

d'esprit éminemment caractéristiques : qu'il s'agisse de ces « stations » du mercredi ou du vendredi ; qu'il s'agisse de célébrer le samedi comme une fête en lui-même, et non pas seulement comme une préparation au dimanche, et le vendredi comme une préparation à l'un et l'autre ; qu'il s'agisse des anciennes dévotions de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure (9 heures, midi et 3 heures), la règle à laquelle Clayton en revient toujours, l'idéal qu'il ne perd pas de vue et qu'il recommande sans cesse à ses amis, est l'exemple et l'enseignement de la primitive Eglise. Les autorités dont il se réclame sont, avec l'Ecriture, les Conciles et les Pères, S^t Clément et S^t Ignace, S^t Barnabé et le Pasteur d'Herma, les Canons et les Constitutions apostoliques donnés par le Christ aux onze Apôtres sur le Mont Sion, durant les quarante jours qui suivirent la Résurrection, et plus authentiques que tous les livres du Nouveau-Testament, venait de soutenir William Whiston.

Professeur de mathématiques à Cambridge, dans la chaire d'Isaac Newton ; chargé, en 1707, des *Boyle Lectures* où il prit pour sujet les prophéties ; privé, en 1710, de ses fonctions académiques et ecclésiastiques pour hérésie sur la Trinité ; auteur, en 1711, de quatre volumes intitulés : *Le Christianisme primitif rétabli* ; en 1722, d'un Essai pour restaurer le vrai texte de l'Ancien Testament qu'il estimait délibérément corrompu par les Juifs pour masquer la réalisation des prophéties messianiques, ce Whiston,

§ 1 l. 1-14. — Clayton à Wesley, juillet 1733. Tyerman, *O. M.*, 32-34.

l. 14-18. — Overton : *Nonjurors*, 358-9. Byrom, I, 499.

§ 2 l. 1-20. — Lechler, *Deismus*, 266-275. Hunt, III, 13-20. Abbey and Overton,

aussi savant qu'excentrique, témoigne bien de l'ardeur passionnée, et encore stimulée par les controverses, avec laquelle croyants et incrédules scrutaient alors le passé de l'Eglise. Il avait également publié une Liturgie ramenée à la pureté primitive par suppression de « l'hérésie d'Athanase », et fondé, pour faire triompher l'orthodoxie d'Eusèbe, une petite société où l'on comptait des noms illustres, et qui professait, entre autres principes, le baptême par triple immersion, l'onction des malades, la scélératesse des seconds mariages, l'imminence du millénium.

Jamais, depuis la Réforme, l'antiquité chrétienne n'avait été l'objet d'une aussi générale curiosité ; et, dans l'Eglise d'Angleterre, un parti se distinguait spécialement par son labeur, comme par ses sympathies pour l'esprit des premiers siècles. En 1688, l'archevêque de Cantorbéry, William Sancroft, et huit autres évêques, dont cinq avaient été, peu de mois plus tôt, incarcérés à la Tour de Londres parce qu'ils résistaient à la politique romanisante de Jacques II, se laissaient expulser de leurs évêchés plutôt que de violer la fidélité qu'ils lui avaient jurée, en reconnaissant Guillaume III qui le détrônait. Comment admettre pareil asservissement de l'Eglise à l'Etat ? Le pouvoir civil n'avait pas le droit de nommer ses créatures à des sièges qui n'étaient pas canoniquement vacants ; à ces intrus, aucune obédience n'était due ; les titulaires anciens n'avaient qu'à conserver des fonctions que l'Eglise leur

§ 2 l. 2-5. — Th. Brett : *Collection of Liturgies*, 1720, ap. Overton : *Non-urors*, 401-2.

l. 5-11. — Overton : *ib.*, 23-24, 26.

l. 11-18. — *Ib.*, 2-7.

avait confiées et que l'Eglise ne leur avait pas reprises. Autour d'eux se groupèrent clercs et laïques, dont la conscience se faisait scrupule de promettre allégeance au nouveau souverain. En 1701, Jacques II mourut ; mais ses héritiers et successeurs légitimes perpétuaient la même obligation. L'un après l'autre expirèrent les prélats évincés ; mais, au-dessus de leurs personnes, une question de principe ne planait-elle pas ? Pour assurer l'intégrité de la succession apostolique, eux-mêmes n'avaient-ils pas pris soin de consacrer leurs remplaçants ? Le dernier vivait encore, lors de la bataille de Trafalgar. Un siècle durant, le droit divin, héréditaire et inaliénable, l'obéissance passive et la non-résistance à l'oint du Seigneur, l'indépendance de l'Eglise en matière spirituelle continuèrent d'être proclamées par ceux qu'on appelait *Nonjureurs* ; quiconque ne les suivait pas, se rendait à leurs yeux coupable de rébellion et de schisme. Et, bannis de toutes les fonctions, par leur refus « d'abjurer le prétendu prince de Galles », et de confesser Guillaume d'Orange, ou George de Hanovre, monarque véritable et légitime, ils se réfugiaient passionnément dans l'étude ou dans la piété.

Nombreux furent ceux qui durent ainsi sortir des Universités, particulièrement d'Oxford. La Révolution priva Balliol de cinq fellows ; George Hickes et John Kettlewell furent les plus notables victimes à Lincoln. Chassés, beaucoup d'entre eux demeurèrent aux environs, et

§ 1 l. 1-11. — Overton : *ib.*, 29-30.

l. 11-17. — Tyerman : *O. M.*, 32, note.

§ 2 l. 1-4. — Overton : *Nonjurors*, 183, *J. W.*, 16-18. *Balliol College*, 168-9.

restèrent en relations avec les Collèges. Chez l'un des plus illustres, Dodwell, grandit Thomas Hearne, qui, ayant pris ses grades à Saint-Edmund Hall, devint ensuite bibliothécaire en second de la Bodléienne. En 1715, les portes lui furent fermées. Faute de prêter serment, il se trouva exclu de tout emploi ; et le reste de sa vie, jusqu'en 1735, se passa dans le culte de l'archéologie et de l'anglo-saxon, dans la fréquentation des « honnêtes gens », ainsi qu'il désignait un peu exclusivement ceux qui pensaient comme lui, et dans la rédaction de notes au jour le jour, dont les 150 cahiers manuscrits sont une source de renseignements inépuisables, sur l'Oxford de cette période.

Dans les Collèges, ceux qui avaient conservé leurs fonctions, ne dissimulaient pas tous des sentiments analogues ; d'autres hésitaient simplement, tel le docteur John Mill, surnommé Johnny Wind-Mill, Jeannot Moulin-à-Vent : « Prêteras-tu serment, petit Johnny Mill ? — Non, non, je ne veux pas ; mais si, je vais le faire ». Le président de Corpus Christi était resté en amicale correspondance avec son frère, évêque expulsé d'Ely. A Magdalen, à Saint-John, à Saint-Edmund Hall, les *Nonjureurs* se maintinrent puissants jusqu'en 1760 ; la majorité à Balliol leur était favorable. William King, principal de Saint-Mary Hall pendant quarante années, était le chef du parti Jacobite.

Sans lier leur sort à celui des évêques déposés, ni refuser le serment requis pour accéder aux charges publiques que comptaient utiliser leurs plans de restauration, beau-

§ 1 l. 1-10. — Overton : *Nonjurors*, 240-3.

§ 2 l. 2-6. — Hearne : *Collections*, I, 189-190. Overton : *Nonjurors*, 181.

l. 6-12. — Overton, *ib.*, 181.

§ 3 l. 1-5. — Overton, *ib.*, 182.

coup n'en demeuraient pas moins cordialement dévoués aux Stuarts.

De tout temps, « le royal martyr », Charles I^{er}, dont le portrait fait encore pendant à une tête de Christ, à la bibliothèque bodléienne, avait été vénéré à Oxford ; sa Cour y avait trouvé une suprême résidence, sa cause l'un de ses derniers remparts dans la lutte de 1644. Sa famille y avait toujours protégé et encouragé la culture. Centre de vie provinciale, en ce temps où Londres n'absorbait pas tout ; réceptacle d'une remuante jeunesse à qui l'opposition n'est jamais pour déplaire ; formidable réservoir où affluait et d'où refluaient chaque année l'élite du pays, nobles, gentilshommes campagnards, ecclésiastiques prêts à en répandre l'esprit dans toutes les paroisses et dans tous les villages, Oxford était pour « l'usurpateur » un péril formidable. Plus d'une fois les autorités eurent à sévir. Dans les sermons, des traits subtils se cachaient sous les citations bibliques ; une indication de verset, Jacques III et VIII évoquait le double titre du jeune Stuart au trône d'Angleterre et d'Ecosse. A Sainte-Marie, un prédicateur audacieux parlait de « restaurer toutes choses. » Le 30 janvier 1727, commémoration du meurtre de Charles I^{er}, M. Coningsby (Wesley note l'avoir entendu prêcher sur l'obéissance passive) est accusé d'avoir loué en lui un prince qui n'était pas étranger de nais-

§ 2 l. 1-4. — Lecky, I, 83. Overton : *Nonjurors*, 179-180.

l. 5-11. — R. Green : *Oxford Studies*, 121-130, 133.

l. 11-14. — Macaulay : *History*, c. viii. Wordsworth : *University Life*, 7 note, 569.

l. 16-18. — Amhurst : *Terrae Filius*, 1726, II, 47.

l. 18-20. — Amhurst, I, 81-86. Overton : *Nonjurors*, 182.

l. 21-22. — *Standard Journal*, I, 65.

sance et qui n'élevait aux dignités ecclésiastiques que des hommes de mérite et de savoir : transparente critique de George I^{er}. Le 2 août, le 20 octobre, le 28 et le 29, anniversaires respectifs de son avènement, de son couronnement, de sa naissance, et de la Restauration, ramenaient régulièrement des troubles : vitres brisées, temples dissidents détruits, corps à corps et sang répandu. Sonneries de cloches et feux d'artifice regorgeaient d'intentions politiques. Le Club Constitutionnel, fondé par les Whigs, entretenait la flamme et fournissait l'holocauste. Quiconque était suspect de mauvaises idées, c'est-à-dire d'attachement à la famille régnante, enregistré au livre noir des *Procteurs*, se voyait, comme Richard Meadowcourt de Merton, refuser son grade d'année en année. Les fonctionnaires royaux, les officiers de recrutement étaient houspillés. En 1716, la Chambre des Lords censura l'Université qui ne voulait point célébrer la naissance du prince de Galles. L'année d'avant, un corps de cavalerie avait occupé la ville. En 1718, le Chancelier Macclesfield proposait une série de réformes destinées à favoriser les amis du Gouvernement. Au milieu du siècle, l'Université était encore fameuse pour son hostilité à la dynastie de Hanovre.

§ 4 l. 1-3. — Hearne : *Diary*, CXV, 62-3.

l. 3-9. — Hearne : *Collections*, VII, 24, 32, 57, 64, 179, 367, 368. *Diary*, CXVIII, 136.

l. 9-10. — Amburst : *Terrae Filius*, II, 118-128.

l. 10-16. — *Ib.*, 125-6 ; I, 32, 88-92, 128, 140. *Procteurs* : Membres de l'Université nommés annuellement pour veiller à la discipline.

l. 16-19. — Wordsworth : *University Life*, 5, 45-46. Lecky, I, 261, 267.

l. 19-21. — Gulch : *Collectanea*, II, 53-75.

l. 21-23. — *Oxford Honesty*, 1749.

John Wesley s'est donné beaucoup de mal pour laver sa famille du soupçon de Jacobitisme ; en ce qui concerne du moins son frère aîné, on peut douter qu'il y ait réussi. Atterbury, l'ancien doyen de Christ Church, promu évêque de Rochester, avait été en 1722 jeté à la Tour de Londres, puis déporté en France, sous l'inculpation de complot pour le rétablissement des Stuarts ; il venait de mourir à Paris le 15 février 1732 ; et Samuel, ami fidèle dans la mauvaise fortune, n'avait pas cessé de le défendre, ni de poursuivre le ministre Robert Walpole de satires où la personne du souverain se trouvait parfois éclaboussée. En 1732, précisément, le Dr. Freind ayant donné sa démission de Maître de l'Ecole de Westminster, Samuel espérait succéder au sous-maître ; sous prétexte qu'il était marié, la place fut attribuée à un autre. Jugeant ses droits méconnus, il se retirait quelques mois plus tard pour accepter la direction de l'école fondée au xvii^e siècle par le drapier Blundell à Tiverton, en Devonshire. Disgrâce éminemment politique.

D'autre part, une lettre que lui adresse Charles, au mois de juillet 1734, parle d'un sermon jacobite prononcé le 11 juin, et pour lequel John a été malmené et menacé : heureusement il avait eu la précaution de le faire lire et approuver d'avance par le Vice-Chancelier ; de sorte que Wadham, Merton, Exeter et Christ Church tempêteront en vain. Si le sermon avait été vraiment jacobite,

§ 1 l. 1-3. — S. Badcock : *New Review*, déc. 1784, p. 462. Wesley : *Works*, XIII, 408-9 ; XIV, 360-1.

l. 4-8. — Hearne, CXXXVI, 25-26, 139.

l. 8-11. — S. Wesley : *Poems*, 610 sq.

l. 12-19. — Stevenson, 231-257.

§ 2 l. 1-7. — Charles à Samuel, 31 juillet, Priestley, 15-16.

Hearne ne manquerait point de le signaler, et d'en classer l'auteur parmi les « honnêtes gens ». Au lieu de cela, à peine mentionne-t-il John Wesley à propos d'un autre sermon, le mardi de Pâques 1733. Et son silence est d'autant plus remarquable, que le nom du Recteur d'Epworth, dont il avait raconté tout au long les démêlés de 1705 avec les Dissidents, aurait dû frapper son attention.

Selon toute vraisemblance, John n'était pas un « honnête homme », non plus d'ailleurs que son père. Celui-ci, dans un pamphlet de 1721, *Ce qui s'est vu peut se revoir*, parle des Jacobites avec aussi peu de tendresse que des Républicains ; il ne découvre en eux que des ouvriers de tyrannie et de Papisme, qui consommeraient la ruine de la nation. Comme jadis dans le *Mercure athénien*, il est prêt à traiter de monstre, pire que Polyphème qui n'avait qu'un œil, celui qui n'aperçoit pas le doigt de Dieu dans la Révolution de 1688. En même temps, il continue à professer la doctrine d'obéissance passive et de non-résistance, dont il transfère le bénéfice au souverain de fait. De ce souverain, il tient à ce qu'on respecte la personne et la fonction. Il lui demande seulement de défendre l'Eglise, la morale, la vraie foi. Car c'est l'office du magistrat de seconder l'orthodoxie, de toute la vigueur du bras séculier. Pas plus que son fils Samuel, pas plus que John, il n'a la moindre sympathie pour ces latitudinaires, tels que Benjamin Hoadly, évêque de Bangor, puis d'Hereford, de Salisbury, et en 1734 de Winchester, qui prêche

§ 1 l. 2-4. — Hearne : *Diary*, CXXXVIII, 164. CXXXIX, 8-9.

§ 2 l. 2-27. — *What has been, may be*, 66, 81-3, 9-10, 77.

l. 7-10. — *Athenian Mercury*, I, II, 2.

l. 17-22. — *Remarks on Letters from a Deist*, 7-8, 13-15, 20.

la tolérance, la liberté indéfinie de penser, la soustraction des choses de conscience au contrôle de l'État. L'Ancien et le Nouveau Testament sont la fondation des lois civiles. Le Magistrat est le gardien de l'une et de l'autre Table ; le glaive qu'il porte est destiné à punir l'impiété, l'impureté, le blasphème aussi bien que le meurtre et les autres crimes. Ce n'est pas en vain que le Prince s'intitule défenseur de la Foi.

« Je crois que c'est le devoir spécial des gouvernants de s'efforcer de corriger ceux qui font scandale par leurs offenses », écrit pareillement John à Samuel ; et il observe seulement que nulle part l'Écriture n'autorise les particuliers à faire plus qu'éviter les hérétiques. L'insistance avec laquelle le Roi George et sa famille reviennent dans un recueil de prières qu'il publia vers le même temps, montre assez s'il était sujet loyal. Sa mère avait pu être ardente Jacobite ; son frère Samuel l'était resté peut-être. Lui se contentait, sur les traces de son père, d'être Tory avec intensité.

Mais, tandis que le recteur d'Epworth, reconnaissant pour tout mérite aux Nonjureurs d'avoir combattu les Déistes, souhaitait qu'ils n'eussent jamais plus mal employé leurs peines, John nous apparaît soudain en rapports étroits avec eux ; et c'est Clayton qui lui sert d'intermédiaire. De même que le Lancashire est une des régions de l'Angleterre où la tradition catholique a le plus survécu à la Réforme, c'est une de celles où les Stuarts

§ 2 l. 1-5. — John à Samuel, *Works*, XII, 20.

l. 5-8. — *Works*, XI, 205, 209, 211, 234, 236.

§ 3 l. 1-4. — *Advice to a Curate*, Jackson, II, 523.

ont compté leurs fidèles les plus dévoués et les plus inlassables.

« Dieu bénisse le Roi ; Dieu bénisse (rien de mal à bénir) le Prétendant. Mais qui des deux est Roi et qui est Prétendant ? Ah ! Dieu nous bénisse tous, c'est loin d'être aussi évident ». L'auteur de ce quatrain fameux, John Byrom, était natif de Manchester. Longtemps troublé à Cambridge par la rumeur que le prétendu fils de Jacques II et de Marie de Modène avait été apporté du dehors dans une bassinoire par les soins des Jésuites, il avait fini par adhérer à la bonne cause. Et, parti pour Montpellier étudier la médecine, il y avait baisé la main du Prince. Avec ce secret et le titre de docteur, vite échangé pour l'enseignement d'une sténographie de son invention, il était rentré à Londres, où il connaissait tout le monde, causait avec tout le monde et notait tout ce qu'il entendait. Il fréquentait, à l'enseigne de la Bible et de la Couronne, chez le libraire Rivington ; en 1729, il y rencontre Clayton, dont le père était aussi libraire à Manchester ; en juin 1731, il lui rend visite à Oxford, sans relations encore avec les Wesley.

Mais ne serait-ce point présenté par lui qu'en juillet 1732, John Wesley lie connaissance personnelle avec l'auteur du *Traité de la Perfection Chrétienne* et du *Sérieux Appel*, William Law ? Encore un insermenté, suspendu et dégradé de son fellowship à Emmanuel College, Cam-

§ 2 l. 1-14. — Byrom : *Remains*, I, 20-21, 34-6, 514-6.

l. 15-17. — *Ib.*, 326.

l. 16-17. — Dunton, 317.

l. 17-18. — Byrom, 508-9, 515-6.

§ 3 l. 1-4. — Tyerman : *J. W.*, I, 51. H. Moore, I, 106-7.

bridge, pour ses opinions politiques en avril 1713, et définitivement congédié à l'avènement de George I^{er}, faute d'abjurer le prétendant. Quelque temps vicaire du Dr. Heylin dans une paroisse de Londres, très mêlé à toutes les controverses contre l'évêque de Bangor, les Déistes et les plaisirs de la scène, puis fort remarqué pour ses ouvrages de dévotion, il avait accepté les fonctions de précepteur auprès d'Edward Gibbon, fils d'un riche marchand et futur père du grand historien, et il l'accompagnait en voyage, à l'Université de Cambridge, où Edward entre le 10 juillet 1727 comme *Fellow Commoner* d'Emmanuel College, en vacances dans la résidence familiale de Putney. C'est là qu'en mars 1729, Byrom fit sa première visite à celui dont il allait être pour la vie l'admirateur, le Boswell, et dont il allait infatigablement transposer la prose pieuse en vers de mirliton. C'est de là aussi que, dans l'été 1732, John Wesley rentra à Epworth tout remué par celui qu'ils appelaient plus tard leur Jean-Baptiste. « Va-t-il falloir que je reçoive les leçons d'un gamin ? » se serait écriée un jour M^{me} Wesley à bout de patience ; et M. Wesley aurait un jour prié son fils de « vider la maison, avec tous ses *nostrums* apostoliques ».

En juin 1733, et de nouveau en 1735, c'est Clayton que John Wesley va voir à Manchester : et il y entre en contact avec un personnage, dont le nom désormais reviendra souvent dans leurs lettres, un ami de Byrom, un corres-

§ 1 l. 1-10. — Overton : *William Law*.

l. 10-12. — Rawlinson J., 4^e, II, 130.

l. 15-16. — Byrom : *Remains*, II, 493-539.

l. 16-22. — H. Moore, I, 106-7.

§ 2 l. 1-15. — Tyerman : *O. M.*, 32-33, Hearne, VII, 20, note. Byrom, I, 499.
Overton : *Nonjurors*, 359.

pondant de Thomas Hearne et du bizarre Whiston : le Dr. Thomas Deacon, Nonjuteur fiéffé, ordonné diacre et prêtre par un des évêques insermentés, fortement soupçonné d'avoir donné l'absolution sur l'échafaud à Hall et Paul, condamnés pour rébellion jacobite en 1715, et de les avoir assurés qu'on les exécutait pour un acte méritoire ; obligé de se réfugier un temps en Hollande, puis, de retour à Manchester, y vivant, comme beaucoup de ses confrères, de l'exercice de la médecine, groupant autour de lui une petite église, et plongé dans des travaux d'histoire ou de théologie. En février 1731, il écrit à Byrom qu'une traduction de Tillemont l'occupe, dont l'entretien-dra « notre frère Clayton », et, en avril, que Clayton travaille bravement pour lui à Oxford. En 1733, paraissent, en effet, à Londres et chez W. Clayton de Manchester, deux volumes in-folio des *Mémoires ecclésiastiques* de Tillemont, dont il avait précédemment traduit l'*Histoire des Ariens* et du *Concile de Nicée*. En 1734, il publie une *Collection complète de Dévotions*, au sujet de laquelle Wesley avait été maintes fois consulté. En retour, Wesley lui demande ce qu'il penserait si les Méthodistes se constituaient en société reconnue, avec des règles définies. Et Deacon lui fait répondre judicieusement par Clayton que cela n'avancerait à rien : les consciencieux n'ont pas besoin de ce lien de plus ; et ceux qui ne se font pas scrupule d'enfreindre des commandements de Dieu tels que celui du jeûne ou de la communion, ne s'arrêteront guère, sans doute, aux règlements d'une société particulière.

§ 4 l. 11-14. — Byrom, I, 471, 497.

l. 18-28. — Clayton à Wesley, juillet 1733. Tyerman : *O. M.*, 33-34.; 35-36.

En 1733, Wesley produit à l'usage de ses élèves un *Recueil de Formes de Prières* pour chaque jour de la semaine, en collaboration probable avec Clayton. Une préface, omise dans la plupart des réimpressions, insistait sur le devoir de renoncement : la corruption diabolique étant d'avoir une volonté contraire à celle de Dieu. Et, dans la distribution des différents devoirs entre les jours de la semaine, c'est au renoncement et à la mortification que sont attribués le Mercredi et le Vendredi. Chaque soir, un examen de conscience détaillé porte sur la résolution prise le matin. Diverses expressions, au cours de ces prières, retiennent l'attention ; il y est question d'*autel*, il y est beaucoup question de moyens de grâce et de sacrements, de se nourrir du corps et du sang très précieux du Christ ; il y est fréquemment question de la sainte Eglise catholique, séminaire d'amour divin, à la communion de laquelle puisse toute cette nation se rattacher, et dont veuille le Tout-Puissant réformer les corruptions, cicatriser les blessures, restaurer l'antique discipline, la paix et la pureté primitives ! « Vraiment primitif » était comme la devise des *Nonjureurs*, enthousiastes élèves des premiers âges chrétiens. En juillet 1733, Clayton signale à Wesley comme une bénédiction la visite que le Vraiment-primitif évêque de Man vient de faire à Manchester. En septembre,

§ 1 1. 1-3. — R. Green : *J. Wesley Evangelist*, 92-3, note.

l. 3-6. — Tyerman : *G. Whitefield*, I, 30-31. *Works*, XI, 208.

l. 6-9. — *Works*, XI, 221-3, 230-2.

l. 9-11. — *Ib.*, XI, 204, 206.

l. 11-12. — *Ib.*, 204.

l. 13-14. — *Ib.*, 207.

l. 15-20. — *Ib.*, 215, 229, 234.

l. 22-24. — Tyerman : *O. M.*, 31-32

il lui conseille de lire la *Bibliothèque des Pères apostoliques* de Cotelarius. Avec les Psaumes et la Liturgie, c'est le *Manuel* de Nathaniel Spinckes, privé en 1690 de sa prébende de Salisbury pour refus de serment à Guillaume et à Marie, et ordonné évêque en 1713 par le Nonjuteur Hickes, qui forme la source principale du recueil de Wesley. Et Spinckes lui-même avait emprunté ses prières au pieux Robert Nelson, à l'insermenté Kettlewell, à Thomas Ken, évêque de Bath et Wells dépossédé en 1689, et à l'archevêque Laud.

Ce *Manuel de Dévotions* de Spinckes figure sur la liste des dépenses de Wesley en octobre 1732. En septembre 1733, Clayton y renvoie son ami pour les Offices de la Passion, qu'il a coutume de réciter chaque Mercredi et Vendredi. En juillet, il explique sa règle de revoir, chaque vendredi, son journal intime, pour constater les progrès de la semaine et renouveler ses résolutions ; et il cherche à lever un scrupule : Wesley hésitait à communier à Christ Church, parce qu'il n'était pas sûr qu'on y mêlât de l'eau au vin sacramentel. Clayton affirme avoir entendu dire qu'on le faisait toujours ; pour son compte, à Christ Church, il préférerait le Château, où il avait la certitude qu'on n'y manquait pas ; au surplus, à son avis, l'absence de ce rite ne serait pas une raison suffisante pour ne pas communier. Le seul devoir, c'est de contribuer autant qu'on le peut à le restaurer.

§ 4 l. 1-2. — 10 septembre 1733. Tyerman : *O. M.*, 37.

l. 7-10. — *Works*, XI. Sunday, cf. Spinckes, 1-8, Ken et Nelson ; Monday, cf. 13, Kettlewell ; Tuesday : 19, 22, Laud. etc.

§ 2 l. 1-2. — *Wesley Studies*, 180-1.

l. 2-5. — Tyerman : *O. M.*, 37-38.

l. 5-16. — *Ib.*, 31-32 ; 33-34.

Ceci touche à une question, qui venait de profondément diviser les Nonjureurs. Des hommes qui n'appartenaient pas tous à leurs rangs, mais parmi lesquels figuraient l'archevêque d'York, Sharpe, l'évêque Wilson, l'historien Joseph Bingham, John Johnson de Cranbrook aussi bien que l'insurgent George Hickes, avaient proposé, vers 1716, de raviver la Liturgie adoptée dans les premières années d'Edouard VI et qui se distinguait du livre de prières ultérieurement imposé, d'abord par cette rubrique enjoignant le mélange d'un peu d'eau pure au vin du calice, puis par une prière pour l'Eglise entière du Christ, y compris les fidèles trépassés dans la foi, ensuite par l'oraison invoquant la descente du Saint-Esprit sur les éléments consacrés, enfin par l'oblation des éléments au Père comme symboles du corps et du sang de son Fils. Jérémie Collier, qui, en décembre 1715, succéda à George Hickes à la tête des nonjureurs, insista pour le rétablissement de ces Usages primitifs et catholiques ; comme la majorité s'y refusait, il fit sécession et, avec ses adhérents, composa un office distinct. Thomas Brett, expert en Liturgies, le seconda. Spinckes et Charles Leslie les combattirent. Toute une guerre de livres s'ensuivit, terminée en 1731 par une réunion, à l'avantage des « Usagers ». Deacon, ordonné par Collier, l'avait aidé de toutes ses forces. On a retrouvé une note de Wesley, un peu plus tardive peut-être, déclarant obligatoire, autant qu'il se pouvait, sans rompre avec son

§ 1 1. 2-23. — Overton : *Nonjurors*, 291-308.

1. 8-15. — Overton, 291-2.

1. 15-20. — *Ib.*, 121-129 ; 291.

1. 20-24. — *Ib.*, 306, 351, 354.

Eglise, l'oblation des éléments, l'invocation, l'emploi de l'eau, la prière pour les Fidèles défunts.

Il est notable que les paysans du comté d'Oxford et des comtés avoisinants avaient salué l'introduction de la Réforme par une révolte d'ailleurs vite écrasée en 1549, et qu'ils avaient acclamé le rétablissement de l'ancien culte à l'accession de Marie Tudor : les bûchers érigés sous ce règne firent plus que toute autre chose pour détruire le prestige de Rome. Le Collège de Lincoln, collège de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints, avait été fondé en 1427 pour former des théologiens destinés à « défendre les sacrés Mystères contre ces ignorants laïques (Wicliff et les Lollards), qui profanaient de leurs groins de porcs la Perle très Sainte ». Là aussi, les innovations furent froidement accueillies et promptement délaissées. Et, à dater de la réforme d'Elisabeth, durant tout le ^{xvii}^e siècle, la plupart des Fellows, hommes de savoir et de piété, appartenrent au type anglican le plus prononcé. Ils perpétuaient d'antiques cérémonies. Chaque année, le 1^{er} novembre, ils se rendaient en procession

§ 1 l. 1-2 — R. D. Urlin : *Churchman's Life of Wesley*, 66-67. « I believe (myself) it a duty to observe, so far as I can (without breaking communion with my own Church). — 1. to baptize by immersion. — 2. to use Water, Oblation of Elements, Invocation, Alms, a Prothesis in the Eucharist. — 3. to pray for the Faithful departed. — 4. to pray standing on Sunday in Pentecost. — 5. to observe Saturday and Monday Pentecost as Festival. — 6. to abstain from blood, things strangled.

I think it prudent (our own Church not considered) — 1. to observe the Stations. — 2. Lent, especially the Holy Week. — 3. to turn to the east at the Creed. » (Note de la main de Wesley, Urlin 66-67). *Prothesis* : crédence pour les burettes à côté de l'autel. *Stations* : jeûnes partiels du Mercredi et du Vendredi qu'observait la primitive Eglise.

§ 2 l. 1-7. — S. Spencer Pearce : *Account of Long Combe Church*, 11, 12, 8.
l. 7 17. — Overton : *J. W.*, 16-18.
l. 17-23. — *Ib.*, 38-39.

solennelle, tous revêtus de leurs surplis, à la paroisse de Tous-les-Saints, jadis leur chapelle et qu'ils continuaient à desservir ; un sermon spécial y était prêché par le Recteur ou par l'un d'entre eux ; puis ils s'en retournaient dans le même ordre. Wesley figura dans ces cortèges, qui ne cessèrent qu'en 1850. Et, toute sa vie, le souvenir des morts, la communion des Saints lui demeurèrent particulièrement chers. Les pompes du culte ne formaient d'ailleurs pas, au XVIII^e siècle, le monopole du collège de Lincoln. De somptueux ornements s'employaient en d'autres lieux. A l'abbaye de Durham, Chapitre et Doyens, pour le plus grand scandale des Protestants rigides, s'habillaient exactement comme les prêtres papistes.

Puérilités, certes, comme sont tous les rites détachés des sentiments ou des concepts qui les engendrent et qui s'y alimentent. John Wesley avait appris de ses maîtres, notamment de W. Law, que la religion n'est point chose extérieure, affaire de pratiques, de gestes et de formules ; mais son expérience intime attestait dans les sacrements de vivifiantes réalités qu'on ne saurait entourer de trop d'honneurs. Au commencement de 1732, il discute avec sa mère la présence divine dans l'Eucharistie. Pour elle, c'est plus qu'un signe : la nature divine du Christ, éminemment présente sous les espèces consacrées, par l'opération du Saint-Esprit, communiquant à ceux qui les reçoivent dignement le plein bénéfice de son incarnation, de sa passion et de sa mort. En somme, c'est un grand Mys-

§ 1 l. 5-8. — Overton : *J. W.*, 30-34.

l. 8-11. — E. Perronet : *the Mitre*, canto iv, 230 note.

§ 2 l. 3-5. — *Works*, XI, 522-3.

l. 8-14. — Whitehead, I, 446-7. M^{me} W. à John, fév. 1732, Tyerman, I, 82.

tère : John en tombe d'accord avec elle. Impossible de croire à la présence de la nature humaine du Christ sans admettre la Consubstantiation luthérienne ou la Transsubstantiation romaine. Qu'importe la manière ? L'indiscutable, c'est qu'une bonne communion (car voyez le peu de fruit qu'en retirent les esprits mal préparés) nous unit à la divinité, comme rien d'autre ne saurait le faire.

La même année, en vue sans doute de son sermon sur le devoir de la Communion constante à l'usage de ses élèves, John lit une foule de livres sur ce sujet. C'était l'un de ceux qui avaient le plus occupé les *Nonjureurs*. John Johnson, dans le *Sacrifice non sanglant et l'autel dévoilés et maintenus*, 1714, avait proposé une théorie à lui, qu'endossa cordialement Thomas Brett ; Rome et Luther ne trouvent pas plus grâce à leurs yeux que « le jargon absurde » de Calvin, fâcheusement substitué dans l'office de la Communion à la première Liturgie d'Edouard VI. Mais, plus qu'à leurs hypothèses subtiles, Wesley semble être redevable à deux théologiens du xvii^e siècle, dont les écrits figurent sur son livre de comptes en août 1732 : Peter Heylin, partisan et biographe de l'archevêque Laud, et le Jersiais Daniel Brevint, dont il rééditera dans la suite le *Sacrement et le Sacrifice Chrétiens* : mémorial des souffrances du Christ, signe de grâces présentes, efficace moyen de grâce, gage de gloire future, tels sont les titres des premiers chapitres. « Le but de la sainte communion,

§ 1 l. 1-7. — John à sa mère, 28 fév. 1732. *Works*, XII, 13.

§ 2 l. 1-2. — *Works*, VII, 147-157.

l. 3-7. — Hunt, II, 57-58.

l. 7 10. — *Ib.*, 58-59.

l. 13-18. — *Wesley Studies*, 180-1, août 1732. C. et J. Wesley : *Poetical Works*, III, 183-214.

les besoins et les désirs de ceux qui la reçoivent, le poids d'autres passages de l'Écriture exigent que beaucoup plus y soit contenu qu'une simple commémoration ou représentation... je veux et je cherche mon Sauveur lui-même et je m'empresse vers ce Sacrement pour les mêmes raisons que saint Pierre et saint Jean se hâtaient vers le sépulcre, parce que j'espère l'y trouver... je viens donc à l'autel de mon Dieu avec une pleine persuasion que ces paroles, *Ceci est mon corps*, me promettent plus qu'une *figure*, que ce saint banquet n'est pas seulement un pur *mémorial*, mais qu'il peut effectivement m'apporter autant de bénédictions qu'il apporte de malédictions à qui le profane. »

En 1735, le *Simple Exposé de la Nature et de la Fin du Sacrement de la Cène*, par Benjamin Hoadly, qui, sous prétexte de remonter aux origines apostoliques et aux données de l'Écriture, réduisait le tout à des métaphores, provoqua une controverse où se distinguèrent contre lui William Law, Brett, Johnson, Leslie, Whiston. Parlant des grâces émouvantes et abondantes accordées à son âme dans le saint sacrement, en particulier à la veille d'épreuves, le moins « haute Église » des Méthodistes y verra encore, en 1740, l'irréfragable réfutation de cet ouvrage erroné qui ravale la sainte institution au niveau d'un sec mémorial ; et il désespérera du salut de l'auteur.

Le *Sacrifice de la Croix* ne se commémore pas seule-

§ 1 l. 1-13. — Ib., 194-5.

§ 2 l. 1-4. — Hoadly : *Works*, III, 843 sq.

l. 5-6. — Overton : *William Law*, 281-4.

l. 6-12. — Tyerman : *G. W.*, 1748, I, 23. Hervey à Whitefield, 29 juillet 1735. Tyerman, *O. M.*, 207.

ment ; d'une certaine manière, il se prolonge dans le sacrement ; ce qui est, pour l'homme, une table sainte, est pour Dieu un *autel*, où la même hostie mystiquement présente continue à lui crier merci ; le ministre est sacrificateur et prêtre. Questions de mots, mais grosses de conséquences, de conflits et de divisions, car tout un système ecclésiastique en dépend. Vers 1711, paraissait un opuscule intitulé *Pouvoirs Sacerdotaux*, dont l'influence directe ou indirecte apparaît bien chez Wesley. L'auteur, Roger Laurence, un dissident, inquiet sur la valeur de son propre baptême, avait, deux ou trois ans plus tôt, révolutionné le diocèse de Londres par un traité sur l'invalidité du baptême conféré par des laïques, c'est-à-dire, en fin de compte, par d'autres que les membres de la hiérarchie régulière. Non content d'attacher le salut au baptême, Henry Dodwell y attachait l'immortalité. L'âme de l'homme était naturellement périssable, ceux-là seuls entraient dans l'éternité qui avaient reçu le baptême des mains d'un ecclésiastique ordonné par un évêque authentique. Laurence était fait pour le comprendre ; il ne tarda pas, en effet, à passer aux *Nonjureurs*, et prit parti en faveur des *Usages*. D'accord avec Thomas Brett, il professait en même temps la nécessité de la confession et de l'absolution sacerdotale.

John Wesley évidemment les suivait : — non sans vivacité, sa sœur Emilie refuse de découvrir l'état de

§ 1 l. 1-5. — Brevint, ap. Wesley, P. W., III, 203-4.

l. 7-14. — Overton : *Nonjurors*, 351-3. Hunt, III, 75-6, 89-90.

l. 12-15. — *Sacerdotal Powers*, 72-132.

l. 16-19. — Hunt, II, 85-86. Lechler, 211.

l. 22-24. — *Sacerdotal Powers*, 8-52.

son âme à lui ou à tout autre, et de mettre sa conscience sous la direction d'un mortel aussi frêle qu'elle-même ; tyrannique prétention que Dieu n'a jamais autorisée. Et il lui semble que la communion fréquente diminue le respect pour le sacrement. Contre cette vénération exagérée, cette idée de terreur et non d'amour, qui détournait des multitudes de s'en approcher, John protestait dès 1726.

Cependant, les *Conseils d'un Curé de Campagne à ses Paroissiens*, parus anonymement, en 1680, et que les Méthodistes distribuaient libéralement à leurs ouailles de l'Hospice et de la prison, aboutissent à ce même précepte de confier le soin et la conduite de nos âmes à l'ordre d'hommes établis par le Christ comme ses substitués sur la terre, ayant seuls pouvoir de baptiser, d'enseigner, d'exhorter et de réprimander. Ils ont droit à tous les respects ; faute de leur obéir, on perd toute participation aux mérites du Christ, et toute chance de salut. Les repousser, c'est repousser celui qui les envoie. Il importe donc de choisir un directeur prudent, de lui découvrir toute notre vie passée, de suivre en tout ses avis, de rester en correspondance avec lui jusqu'au dernier soupir.

Fait remarquable : avec cette idée exaltée des fonctions sacerdotales, John Wesley, qui distingue pourtant comme primitifs les trois ordres, — Evêques, prêtres et diacres,

§ 1 l. 1-5. — Emilie à John, Tyerman, I, 94. Ib, 93, Clayton à John, 10 septembre 1733.

l. 5-7. — *Standard Journal*, I, 61.

§ 2 l. 1-4. — Tyerman : *G. W.*, I, 17, 30. Cf. Doddridge, IV, 86.

l. 4-11. — *Country Parson's Advice*, ch. VI. *Christian Library*, XXVI, 508-522,

l. 11-15. — Ib., 515-522.

§ 3 l. 2-3. — *Works*, XI, 211, 229, 234.

— n'accorde qu'une autorité restreinte aux têtes de la hiérarchie. Leur pouvoir ne s'étend qu'aux choses indifférentes : ni les Gouverneurs d'Eglises particulières, ni ceux mêmes de l'Eglise universelle ne peuvent décréter les lois qu'il leur plaît, ni défaire celles qui existent ; ils ne peuvent abroger séparément ce que le corps entier a établi. La plupart des hérésies et des schismes, selon la remarque de l'évêque Gunning, proviennent de ce que des novateurs audacieux ont prétendu légiférer sans plus de frein que n'importe quel Pape ou Enthousiaste, au lieu de se régler docilement sur l'Ecriture, interprétée par les Saints-Pères, les Docteurs et le sens de l'Eglise. L'universalité, l'apostolicité sont les pierres de touche des croyances et des pratiques, suivant la maxime de S^t Augustin et la règle d'or de Vincent de Lérins. C'est ce qui fait, par exemple, comme l'affirme le pieux évêque Andrews, que la loi du jeûne nous lie inaltérablement. Dans le *Recueil de Dévotions* où il cite ce passage de Wesley, Thomas Deacon définit les quatre premiers siècles la norme des doctrines et de la discipline. Au nom de ce principe, les *Non-jureurs* condamnent sévèrement la Réforme, en particulier Calvin et Knox qui ont arbitrairement éliminé tant de coutumes primitives. Mais, plus encore, ils guerroient contre l'Eglise de Rome, d'autant que sur presque tous les

§ 1 l. 1-16. — *Essay on Stationary Fasts*, § 3, 4, ap. Deacon, *Collection of Devotions*, 1734. Appendix, 72-74. Cf. John Wesley à Morgan, 30 sept. 1735, *Wesley Studies*, p. 75-76 : « I am not satisfied, (as I have told the Rector for this twelve months past) that the Wednesday fast is strictly obligatory, though I believe it very ancient, if not apostolical. However, he never saw what I writ upon it. »

l. 17-20. — Préface, III.

l. 20-25. — Collier : *Vindication*, 1719, ap. Overton : *Nonjurors*, 305.

points, tradition, autorité, culte de la Vierge et des Saints, ils lui ressemblent davantage. Avec elle comme avec l'Eglise orientale, à laquelle ils firent des avances, ils négocieraient volontiers une réunion, mais sur un pied d'égalité sinon de supériorité. En attendant, ils tiennent à bien marquer les différences.

Ce double phénomène d'affinités et de contraste éclate nettement dans un ouvrage que Deacon cite côte à côte avec l'*Essai* de Wesley et dont on a peine à croire que celui-ci n'ait pas tiré une de ses doctrines les plus caractéristiques : *L'état intermédiaire des âmes trépassées jusqu'au jour du jugement*, par le Nonjuteur écossais Archibald Campbell. Une première édition avait paru en 1713; une seconde, beaucoup plus développée, en 1721. Sauf des nuances, dont l'auteur cherche à exagérer l'importance, c'est la doctrine catholique du Purgatoire. « On suppose généralement », écrira Wesley en 1788, « que les âmes des bons, aussitôt libérées du corps, vont droit au ciel; mais cette opinion n'a pas le moindre fondement dans les Oracles de Dieu. Au contraire, Notre-Seigneur dit à Marie après la résurrection : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père » au ciel. Il avait été au paradis, selon la promesse faite au larron pénitent.... D'où il résulte clairement que le Paradis n'est pas le ciel. » C'en est seulement l'antichambre, où les âmes des justes attendent le jugement général et leur entrée dans la gloire. C'est ce que les juifs appelaient d'ordi-

§ 1 l. 2-6. — Overton, *ib.*, 452-465, Abbey, 148-152; Hunt, II, 72.

§ 2 l. 10-18. — *Works*, VII, 246, Sermon CXII. Cf. Campbell, Préface, II, ix-xx. Sur les apparitions, comparer c. xvii; Wesley, VII, 328-334.

naire le sein d'Abraham, et ce qu'on nommé aussi Hadès. L'école dominante vers la fin du xvii^e siècle et au cours du xviii^e siècle, ne reconnaissait que l'alternative immédiate du ciel et de l'enfer, ou le sommeil de l'âme jusqu'à la Résurrection. La doctrine primitive était tombée dans l'oubli. Parmi les autorités qu'énumère Campbell, pas une de celles qui étaient familières à la jeunesse de Wesley ne l'expose vigoureusement et avec détails. Et il est à remarquer que ni l'étrange sermon sur la Résurrection des Morts adapté de Benjamin Calamy en 1732, ni le passage de celui de 1733 sur le Saint-Esprit qui nous marque de son sceau pour le jour de la Rédemption, n'y font la moindre allusion. En revanche, le sermon de Septembre 1735 sur les *Epreuves et le Repos des justes* l'indique nettement.

Sachant ce que nous savons des rapports de Wesley avec les Nonjureurs, il est difficile d'expliquer par un simple hasard les multiples similitudes de langage, d'arguments, de preuves scripturaires entre ses vues et celles de l'Honorable A. Campbell, dont il citera expressément le nom et l'œuvre en 1791, pour marquer quelques réserves sur l'idée du feu purificateur? « Point de meilleure défense contre l'hérésie romaine que de raviver dans leur plénitude les principes primitifs », déclarait une éloquente préface de George HICKES. Et, avec l'état intermé-

§ 4 l. 1. — *Works*, VII, 327-328, 331, Sermon CXXII; Campbell, XX.

l. 2-6. — Overton, 403-4; Hunt, III, 315-6.

l. 6-8. — Campbell, 163 sq.

l. 8-13. — *Works*, VII, 474-485; 490.

l. 13-15. — *Works*, VII, 367, 369; Campbell, XX.

§ 2 l. 5-7. — *Works*, VII, 327, § 4.

l. 7-17. — Campbell, III-XIV.

diaire, l'introduction affirme l'importance de la Liturgie, la nécessité de la prière oblatrice et de l'invocation du Père dans la consécration, la Présence réelle dans l'Eucharistie et le sacrifice propitiatoire, l'invalidité du baptême laïque et le devoir de consacrer l'eau baptismale, le caractère indispensable de la confession et de l'absolution sacerdotales, l'obligation de prier pour les morts : véritable *Somme* des croyances des Nonjureurs.

« Le Dr. Deacon est bien à votre service, et me charge de vous dire que le culte et la discipline des premiers Chrétiens ont tellement absorbé son temps qu'il n'a jamais lu les Pères au point de vue particulier de leur doctrine morale, et qu'il n'a par conséquent dans sa collection aucun des témoignages que vous demandez », écrit Clayton à Wesley en juillet 1733. Wesley n'amputait pas ainsi la réalité. Rites, rubriques, croyances n'importaient à ses yeux que comme les véhicules de cette vie spirituelle dont sa pensée est toute pleine, et dont déborde déjà son œuvre, son Recueil de Prières, son sermon prêché à Sainte-Marie, le 1^{er} janvier 1733, sur la *Circconcision du Cœur* : dépouiller nos passions, nos volontés propres, mesquines, étroites, exclusives, pour transporter notre centre dans ce centre universel des volontés qui est Dieu, d'où seulement nous pouvons véritablement aimer notre prochain, vivre sans lui nuire, ne vivre que pour le servir, et le servir en servant Dieu ; Dieu, essentiellement amour et bonté, source de tout bien, source vive de tout ce qui est bon en nous, origine et support de notre existence, et en dehors de qui

§ 2 l. 1-6. — Clayton à Wesley, Tyerman, *O. M.*, 32-33.

l. 11-12. — *Works*, V, 202-212.

l. 12-24. — *Works*, XI, 208, 210, 219, 221 ; 217, 222, 228, etc.

il n'est point pour nous de bonheur ; Dieu avec qui notre nature pécheresse ne saurait se réconcilier que greffée sur le corps du Christ rédempteur, modèle et mobile de tous les sacrifices ; après quoi l'Esprit vient dans nos cœurs attester que nous sommes les enfants de Dieu ; et la joie règne en nous avec l'attente de la gloire de Dieu : « tant ceux-là se trompent qui enseignent qu'en servant Dieu, nous ne devons pas avoir en vue notre propre bonheur ». Et l'influence du Saint-Esprit, par degrés, produit en nous la sainteté, cette ressemblance, cette conformité de vouloir et d'affections avec Dieu, sans laquelle il n'est point de communion avec lui.

Dans la poursuite de cet idéal de sérénité lumineuse, les maîtres favoris de Wesley sont les Pères grecs et orientaux : Clément d'Alexandrie, avec sa description du parfait Chrétien ; Chrysostome qu'aimait et recommandait le Recteur d'Epworth ; Macarius d'Egypte, « le grand, le bienheureux Macarius, » que vingt ans plus tard célébrera avec une sorte d'élan lyrique la *Bibliothèque chrétienne*, et qui annonçait en si nobles accents le Royaume de Dieu, lequel est rectitude, paix et joie dans le Saint-Esprit, l'Image Divine à recouvrer en devenant de nouvelles créatures, le repos final dans la perfection de la pureté ; puis leurs émules, les Platoniciens anglais du xvii^e siècle, Jéré-

§ 1 1. 4-6. — *Works*, VII, 491-2. Sermon CXXXVIII, 1733.

1. 7-9. — *Works*, V, 210. Sermon XVII, 1^{er} janvier 1733.

1. 9-12. — *Ib.* VII, 491.

§ 2 1. 1-4. — A. Knox, ap. Southey, 1858, II, 300-338.

1. 3-4. — *Christian Library*, I, 8-25. *Poems*, I, 34-36.

1. 5-11. — *Christian Library*, I, 70-71, 121-123.

1. 12-16 — Knox, II, 300, 327.

1 12-13 — *Christian Lib.*, IX, 135-297.

mie Taylor, l'admirable John Smith qui a si éloquemment prouvé les rapports de la vie et de la connaissance, de l'amour de Dieu, du bonheur et du salut ; Cudworth, Worthington, Henri More ; le Dr. Richard Lucas, dont *l'Enquête à la recherche du bonheur* identifie la perfection religieuse et la plénitude morale de la nature humaine ; John Norris aussi, philosophe idéaliste et traducteur de Malebranche ; Herbert, le poète singulier, mais exquis, que goûtait tant Madame Wesley ; Henri Scougal, prêtre de l'église épiscopale d'Ecosse, dont le tout petit livre enseigne si persuasivement la nouvelle naissance et *la Vie de Dieu dans l'âme de l'homme*, autre vieux compagnon du Foyer d'Epworth ; peut être des ouvrages pratiques de piétistes allemands : *Nicodème* ou *la Crainte de l'homme*, d'Auguste Hermann Francke, dont le chapelain de la Reine, A. W. Boehm, avait vulgarisé l'œuvre et fait connaître le fameux orphelinat de Halle, vers 1715 ou 1720 ; l'ascète catholique Castaniza, dont M^{me} Wesley lisait le *Combat Spirituel* ; et saint François de Sales, dont la bibliothèque de Manchester College garde une traduction de *l'Introduction à la Vie dévote*, offerte à Charles Wesley par son ami Gambold, le 5 juin 1734 ; et des vies édifiantes comme celles du noble français Gaston de Renty (Badcock a

§ 1 1. 1-3. — *Christian Lib.*, XI, 125-434.

1. 3-6. — *Christian Library*, X, XI, XXIV, 61-415. *Poems*, I, 13-15 ; 165.

1. 8-9. — *Poems*, I, contient une quarantaine de pièces adaptées de Herbert.

1. 9-13. — M^{me} W. à John, 25 oct. 1732. Clarke, 339.

1. 13-15. — Whitefield : *Journals*, p. 11.

1. 17-19. — M^{me} W. à John, 25 octobre 1732. Clarke, 336-7.

1. 22-28. — Badcock : *Westminster Magazine*, 1774, 180-1. S^t Jure : *Vie de Renty*. Allier : *Confrérie du S^t Sacrement*. S. Wesley : *Advice to a Curate*, Jackson, II, 520. *Poems*, I, 15-16. G. Wesley à Samuel, 25 mars 1735, Kirk, 202-3. J. Wesley, 6 juillet 1732, *Wesley Studies*, 180.

déchiffré « Retz », le mysticisme du Cardinal de Retz !) un ami du P. de Condren, d'Olier et de Vincent de Paul, activement mêlé à toutes les œuvres de son temps, à l'évangélisation de la Nouvelle-France et à la Confrérie du S^t Sacrement.

« Comment dirigerais-je celui qui est mon maître dans l'école du Christ ? », répondait un jour Clayton à Wesley. Tel était bien le sentiment unanime du petit groupe. Tous lisaient les mêmes livres. Tous s'imprégnaient du même esprit. Tous se mouvaient dans la même atmosphère de zèle intense, ardemment appliqués au perfectionnement intérieur, aux bonnes œuvres de toute sorte, au service de Dieu ; fermement attachés à l'Eglise d'Angleterre, où ils voyaient la lignée légitime et où ils revendiquaient l'héritage intégral du Christianisme primitif ; jalousement soigneux de mille menues rubriques, observances et pratiques, faute desquelles ils auraient cru compromises ou anéanties leurs vaillantes aspirations spirituelles.

§ 2 1. 1-2. — Clayton à John, 10 sept. 1733. Tyerman, I, 95.

1. 8-10. — *Works*, VIII, 348 ; XIII, 258, 269.

1. 11-12. — Sur les rapports des Méthodistes et des Tractariens : Tyerman, *O. M.*, V-VII ; *G. Wh.*, I, 26-29, 31-32 ; Rigg, *Wesley's relations to Church*, 35. Slater : *Methodism in light of early Church*, 55 et note ; Stevens : *History*, I, 55. Overton : *J. W.*, 30-34, 37.

III. — L'état d'âme de Wesley.

Ce ne sont encore qu'aspirations : elles ne possèdent pas leur objet ; et la peinture qu'elles en tracent, pour se stimuler elles-mêmes à l'atteindre, représente plus un idéal prophétique qu'une vision réalisée, une magnifique pyrotechnie de notions abstraites colorées par l'imagination et projetées par la conscience, plutôt que le spectacle subsistant d'une expérience concrète ; c'est de l'avenir possible et ardemment souhaité, rabattu sur le plan du présent.

Cette plénitude divine habitant l'âme humaine, qui fait que le Christ n'est plus seulement pour nous un personnage historique, thème de foi extérieure, mais un esprit immanent et vivifiant, le second Adam qui renaît en nous et nous fait renaître à Dieu, et que Dieu, habitant les cœurs qui croient à son Fils, n'est plus seulement l'être transcendant, mais l'Emmanuel, Dieu avec nous et en nous ; cette restauration, en notre fond le plus intime, de l'image et de la ressemblance divines, ce retour à notre vocation première, cette transfiguration de volonté qui nous remet enfin d'accord avec nous-mêmes et avec la nature entière, et qui est véritablement le ciel, la béatitude, l'éternité commencés dès ici-bas : John Wesley les décrit ou les évoque avec une amoureuse splendeur ; il les

§ 2 l. 1-13. — Wesley, *Works*, VII, 508-520 ; *Sermon on the Holy Spirit*. A la Pentecôte 1736, où il est censé avoir prononcé ce sermon à St-Marie, John était en Amérique. S'il n'y a pas erreur de date, il a fort bien pu le faire prêcher par procuration.

pressent ; il ne les ressent pas encore ; ou du moins, pas au point qu'il voudrait.

Forme d'assentiment moins simple que la Foi, moins démonstrative que les arguments par où se crée la connaissance, explique-t-il un jour à sa mère, l'Espérance semble reposer d'un pied sur la parole de Dieu, de l'autre sur l'opinion que nous avons de notre propre sincérité. Elle se ramène à un syllogisme comme celui-ci : « Si Dieu est véridique, et si je suis sincère, je dois espérer. — Or Dieu est véridique et je suis sincère (voilà le hic). — Donc je dois espérer ». Parce que Dieu nous est tout à fait inaccessible en lui-même, M^{me} Wesley insiste sur l'importance pour tous, jeunes et vieux, d'une connaissance approfondie de Jésus-Christ par qui seul nous serons sauvés ; d'une foi qui ne soit pas simple assentiment de l'esprit aux vérités de l'Évangile, mais qui influence la pratique et qui nous le fasse, de tout cœur, avec reconnaissance, accepter pour notre Dieu et notre Sauveur, aux conditions qu'il prescrit ; d'une notion de la perfection divine, de la justice divine et de notre propre indignité qui nous convainque de la nécessité de l'*Atonement* ou Rédemption pour la rémission des péchés. Mais comment savoir, avec certitude, que nos péchés nous sont effectivement remis ?

« Le pardon des péchés, dans l'Évangile, est sanctification », déclare Jérémie Taylor. Haïr le péché, grandir en grâce, arriver à l'état de sainteté, état de repentir et d'imperfection, mais aussi d'efforts sincères et diligents, voilà les signes du pardon évangélique, qui nous est signifié

§ 2 1 1-9. — John à sa mère, 28 février 1730. *First Sermon*, p. 43-44.

1. 9-20. — M^{me} W. à John, 14 févr. 1735, Clarke, 277-8.

par le fait même qu'il s'effectue. Point de registres cachés à scruter, point de sentences secrètes, mais changement qui s'opère sur nous. Et Wesley admire fort cette façon de garder le juste milieu, de donner l'assurance du pardon au pénitent et à lui seul. Et il tombe d'accord avec sa mère que la grande œuvre de la régénération ne s'accomplit pas tout d'un coup, qu'elle procède par étapes lentes et souvent imperceptibles, que les différents degrés de vertu et de piété constituent des états différents de l'âme qu'il faut traverser pas à pas. Aussi les paroles n'ont-elles point d'effet, quand le sens intérieur de celui qui écoute ne s'harmonise pas à l'esprit de celui qui parle.

Quelque marque certaine de ce progrès : voilà de quoi John Wesley a soif. Et il semble vraiment la réclamer très spéciale. « Votre genre de vie est austère, » remarque judicieusement M^{me} Wesley, « et votre régime des plus restreints. Vos passions, dans la mesure où elles dépendent du corps, seront donc aussi des plus restreintes. Par conséquent, vous ne devez pas juger de votre état intérieur par le fait que vous n'éprouvez point de grande ferveur spirituelle, d'agitations extraordinaires, de crises de larmes abondantes, mais plutôt par votre ferme adhésion à la volonté de Dieu ». Et elle le renvoie aux avis du presbytérien Richard Baxter.

La perspective, peut-être, d'extases et de joies sensibles donnait plus d'attrait aux mystiques. Law, qui était du nombre, avait, dès la première visite, recommandé à

§ 1 l. 1-12. — M^{me} W. à John, janvier 1734. Whitehead, I, 447 ; 30 mars, Stevenson, 208.

§ 2 l. 3-11. — Stevenson, 209. M^{me} W. à John, 30 mars 1734.

Wesley la *Théologie Germanique*, longtemps attribuée au dominicain Tauler, et qui appartient sans doute à un auteur de la même école, quelque *Gottesfreund* du xiv^e siècle allemand. Dès août 1732, Clayton, remerciant Wesley de prier pour lui chaque matin à 9 heures, ajoute qu'il commence à percevoir ce qu'on entend par cette union d'âmes, dont parlent tant le Père Malebranche et M^{me} Bourignon. Law avait soutenu sa thèse à Cambridge sur la Vision en Dieu; et ses entretiens avec Byrom, de 1729 à 1736, ramènent souvent ces deux noms, ainsi que ceux de Rusbrochius, H. Suso, M^{me} Guyon et Fénelon. Deux poèmes traduits d'Antoinette Bourignon entrent dans un des premiers recueils d'hymnes des Wesley. John publiera un abrégé de la vie de M^{me} Guyon; et il citera volontiers l'archevêque de Cambrai. L'amour pur (voudrait-on qu'il fût impur? remarque naïvement Byrom) le séduit, comme il séduit Law; mais non le quiétisme. Comme son maître, il devait trouver aussi que toutes ces femmes écrivaient trop : qu'est-ce que cette quiétude et ce silence en quarante volumes ?

Les mystiques enseignaient, en somme, que le péché est égoïsme; que Lucifer et Adam déchurent par ce dévoiement qui détourne la créature du Bien immuable à la

§ 1 l. 1-3. — Tyerman I, 83; juillet 1732.

l. 4-8. — Clayton à John, 1^{er} août 1732, Tyerman, I, 84.

l. 8 10. — Overton : *William Law*, 8 note, 63, 65. Byrom, I, 337; II, 280.

l. 10-11. — Byrom, II, 112-3, 280. Overton, 74, 76, 145, 160, 161 note, 164-9.

l. 12-14. — Byrom : I, 507, 558-560, 616-9; II, 196, 242. Wesley : *Poems*, I, 17, 110.

l. 14-16. — *Works*, II, 522; III, 409; IV, 56; XII, 287, 329, 450; XIII, 24, 28; XIV, 275-8.

l. 19-21. — Byrom, II, 104-106. Overton : *W. L.*, 76.

§ 2 l. 1-11. — *theologia germanica*, LXI; 6, 8, 9, 116-8, 173-6; et Kingsley : *Préface*, 1854.

poursuite des apparences éphémères ; que la volonté propre est le seul arbre au fruit défendu dans le jardin du Paradis ; que la vie dévote consiste à se libérer du moi avec persévérance, et à réédifier ainsi la nature première de l'homme, la ressemblance avec Dieu ; et que, Dieu ayant pris la nature humaine pour diviniser l'homme, le Christ seul nous ouvre l'Eternité. Point de satisfaction ni de repos hors de là. Qui veut aimer Dieu, doit aimer toutes choses en Dieu seul : Un en tous, et tous en Un, formule que répéteront à satiété les vers des Wesley. Le renoncement, l'abandon à la volonté divine, le détachement auquel collaborent les souffrances, surtout l'amour, sont les ouvriers de cette métamorphose nécessaire. Une religion fondée sur la crainte ou l'espoir des récompenses, ne vaut pas cher. Et, si indispensable que soit une organisation ecclésiastique au maintien de l'ordre et de la discipline, elle ne joue évidemment, aux yeux des mystiques, qu'un rôle subordonné. Le perfectionnement intérieur est la grande affaire : le reste n'a de prix que dans la mesure où il y aide. Réaction naturelle, chez les Dominicains du moyen âge, Eckhart, Tauler et Suso, contre l'écrasante masse extérieure de la scolastique et de la hiérarchie, devenues des fins en elles-mêmes. D'où l'empressement de Luther à se réclamer d'eux, et à réimprimer, en 1516 et 1517, la *Théologie Germanique*. Contrepoids inévitable, chez John Wesley, pareillement, à l'épineux fardeau des pratiques, des observances et des rites.

§ 1 l. 7-10. — *Theologia*, 166-170.

l. 11-20. — Ib. XLIII.

l. 20-25. — Ib. XLV, LV.

l. 25-27. — Rigg : *Living Wesley*, 90-91, 93-94.

Ritualisme, ascétisme, mysticisme s'enchevêtrent inextricablement, durant ces années d'Oxford, dans un désarroi de bonne volonté touchante. D'un bout à l'autre, on a une impression d'activité tendue, un peu dure et quasi-stoïque, de toutes parts passionnément sollicitée par la vie, et qui s'évertue à se persuader, à force de raisonnements justes et froids, que cette vie est un rêve maussade ; qu'il importe de n'en rien aimer, pour ne songer qu'à l'unique nécessaire ; qu'il y a antagonisme total entre la religion et ce monde bouleversé par la faute originelle ; que l'homme est sans cesse ballotté du repentir au péché auquel la mort seule met fin ; qu'avec lui la souffrance ne cesse que de l'autre côté du tombeau ; que ni la parfaite sainteté ni le parfait bonheur ne se trouvent ici-bas. Il n'y a de délivrance que dans la mort : aussi pourquoi pleurer ceux qui disparaissent ? C'est un manque de jugement, malsain pour notre vigueur de corps et d'esprit, sans motif pour celui qui en est l'objet, et qui ne peut rien changer à ce qui est. Sur tout cela flotte une espèce de tristesse poignante et accablée.

Nous voilà loin de « la puce de Chloé » ; déjà, en 1726, John jugeait avec sévérité un collègue d'Exeter, qui avait célébré, dans la même veine, « l'abeille de Celinda », sujets déplacés, romanesques notions d'amour et de galanterie. La poésie sacrée seule désormais l'attire ; il para-

§ 1 l. 6-10. — *Works*, VII, 463-8, 1726 ; 365-372, 1735.

l. 12-13. — *Ib.* 464 : The same hour gave birth to grief and sin, as the same moment will deliver us from both.

l. 13-14. — *Ib.* 366. As perfect holiness is not found on earth, so neither is perfect happiness.

l. 15-19. — *Ib.* 464.

§ 2 l. 1-5. — John à Samuel, 4 avril 1726. *Works*, XII, 17.

phrase les Psaumes ; Milton, et non plus l'Anthologie, lui sert de modèle. Aux divertissements, il se montre impitoyable : courses de chevaux, mascarades, bals, comédies, opéra, viles assemblées, comme dit sa mère, dont l'unique effet est de renforcer la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie ; il nous faut renoncer à tout cela, ou renoncer à Dieu et à notre salut. Et comme elle déclare ailleurs avoir renoncé au monde, John se demande avec inquiétude si, depuis sa naissance, il a fait autre chose que s'y plonger de plus en plus. La vie s'enfuit avec prestesse ; le progrès ne vient qu'à petits pas. Même si elles ne lui manquent point, qu'est-ce que quarante années ? un moment, pour régler les affaires d'une éternité ! Eveille-toi, avant qu'il ne soit trop tard ! Mais comment détacher de cette terre nos affections, et les fixer sur un monde meilleur ? Etre humble, oui ; mais de quelle manière y arriver ? « Maintes fois, vous avez intercédé pour moi, et vos prières ont prévalu. Qui sait si, cette fois encore, vous ne réussirez pas ».

Certains pensent que, dans les petites choses, nous sommes libres de nous mortifier ou non, et qu'elles ne tirent pas à conséquence, qu'il vous serait permis de boire plus d'un verre de vin, et à moi de ne pas me lever à heure fixe. Il y en a qui ne veulent d'aucunes règles : « liberté trop haute pour moi jusqu'à présent ; je ne saurais y atteindre ». Est-il même légitime d'aspirer à briller

§ 1 l. 1-2. — Tyerman, I, 47-48.

l. 2-8. — M^{me} W. à John, 25 oct. 1732, Clarke, 338-9.

l. 9-18. — John à sa mère, 28 fév. 1732. *Works*, XII, 13-14.

l. 18-19. — *Ib.* p. 14.

§ 2 l. 1-7. — John à sa mère, 1735, Whitehead, I, 474-5.

dans le domaine des langues et de la philosophie ? Il y a une voie plus excellente ; si le progrès dans l'une exclut le progrès dans l'autre, adieu ! « Encore un peu de temps et nous serons tous égaux en savoir, si nous le sommes en vertu. » Inutile de poursuivre les études qui ne tendent pas immédiatement à la pratique. Même les pures matières de controverse, comme ces *Essais sur l'Origine du mal* qu'il résumait à son père en 1729 et 1731, acheminent-elles vraiment à la connaissance et à l'amour de Dieu ?

En décembre 1727, les qualités ou les vertus sociales de Wesley, sa bonté, sa civilité nous sont attestées par une lettre d'un collègue de Lincoln et par sa présence au comité chargé d'organiser, pour l'anniversaire du Fondateur, le pantagruélique banquet de Charter-house. Déjà, pourtant, une sorte de sauvagerie le travaillait. La compagnie, « le passe-temps le plus élégant après les livres », ne lui disait plus rien, à moins qu'on n'y parlât de religion. Pour un temps au moins, une complète retraite lui aurait plu : quoi de plus favorable au progrès intérieur ? où implanter dans son esprit, avec moins d'interruptions, telles habitudes qu'il souhaitait, avant d'avoir perdu la flexibilité de la jeunesse ? justement on lui proposait une école en Yorkshire ; et, plus que le gros traitement, le site effroyable l'en charmait : une petite vallée, enclose entre deux collines, à peine accessible d'aucun côté ; peu

§ 4 l. 1-6. — John à sa mère, 28 fév. 1732, *Works*, XII, 13.

l. 7-9. — John à son père, déc. 1729, janvier 1731, *Works*, XII, 1-3, 3-6, février 1730, *First Sermon*, 47-48. Cf. VIII, 372, Sermon, 21 septembre 1735.

§ 2 l. 1-3. — Lewis Fenton à John, 28 déc. 1727. Whitehead, I, 397.

l. 35. — Telford, *J. W.*, 32 et note ; Hurst : *Br. Meth.*, I, 139-141.

l. 6-13. — A sa mère, 19 mars 1727. *Works*, XII, 10-11.

l. 13-18. — *Ib.*, 11.

de visites à redouter ; point d'autres compagnons que ceux qu'on choisirait d'y amener. Malheureusement, cette école enchanteresse fut donnée à un autre. M^{me} Wesley s'en réjouit fort : « ce genre de vie n'aurait pas convenu à votre constitution et j'espère bien que Dieu a une meilleure tâche à vous confier. » Et c'est quelques mois plus tard qu'un sage qu'il consultait l'engagea à se rappeler, s'il voulait gagner le ciel en servant Dieu, qu'il ne pouvait pas le servir seul et qu'il lui fallait, par conséquent, trouver des compagnons ou s'en créer. Car, la Bible ne connaît rien d'une religion solitaire. En 1734, le vieux Recteur d'Epworth répétait la même leçon : « Je ne suis pas en faveur d'une vie solitaire. Dieu nous a faits pour une vie sociale. » Les réunions de la petite confrérie d'abord groupée autour de Charles, les initiatives charitables de Morgan aidèrent John à sortir de l'égoïsme religieux.

Cependant, aux saintes amitiés du Club dévot, s'enguirlandaient d'autres attachements plus terrestres. « Priez, je vous prie, Miss Betsy de m'acheter un peu de soie pour vous tricoter une autre paire de gants », écrit Mary Wesley à son frère, le 20 janvier 1726, « et je suis sûre que la couleur vous en plaira doublement à cause de l'acheuse. » En février 1727, c'est le tour de Marthe : « Quand j'ai appris que vous ne faisiez que rentrer de Worcestershire, où j'imagine que vous avez vu votre *Varanese*, j'ai cessé de m'étonner de votre silence ; l'aspect d'une telle femme,

§ 1 l. 4-6. — M^{me} W. à John, Whitehead, I, 393-4.

l. 6-14. — Southey, I, 45.

l. 14-16. — Wedgwood, 42-3 ; I. Taylor, 28-29. *Standard Journal*, I, 8, 35, 47, 90.

§ 2 l. 2-7. — Mary à John, 20 janvier 1726: Stevenson, 290.

l. 7-14. — Marthe à John, 7 fév. 1727. Stevenson, 50.

« si connue, si aimée », pouvait à bon droit vous faire m'oublier. En vérité, j'ai moi-même immensément de respect pour elle, comme il sied pour quelqu'un qui vous est si cher. » Quelques jours plus tôt, une lettre folâtre de Robert Kirkham, datée de Stanton, après de succulents détails sur le dîner de tête de veau, de lard, de choux verts et d'admirable cidre qui l'appelait à la salle à manger, ajoute : « Vos mérites, la drôlerie de votre caractère, vos estimables talents personnels, vos nobles dons intellectuels, votre petite personne bien faite, votre conversation obligeante et agréable, ont aimablement occupé nos discours durant de plaisantes heures. Vous avez souvent été l'objet des pensées de M. B..., à ce que j'ai observé avec curiosité, étant seuls tous les deux, à des sourires rentrés, des soupirs, des expressions abruptes au sujet de vous. Cela suffit-il ? Je l'ai surprise ce matin en humble et dévote posture sur ses genoux... Il me tarde que vous veniez supplier mon père. Gardez cela pour vous et brûlez ceci quand vous l'aurez lu. Je vous en donnerai les raisons dans ma prochaine lettre. Je conclus en me déclarant votre ami très affectionné, votre *frère*, voudrais-je pouvoir écrire. » Il parle évidemment de sa sœur Elisabeth ou Betsy, la seconde fille du recteur de Stanton ; « il faut que j'aille lire le *Spectateur* à ma sœur Chapone », note-t-il dans un autre passage. Tandis qu'à celle-ci, avec laquelle il semble avoir entretenu une correspondance de plusieurs années qui ne nous est pas parvenue, John Wesley vouait une flamme platonique, la cadette se serait-elle éprise des beaux yeux du dignitaire de Lincoln ? ou, par

§ 1 l. 4-25. — R. Kirkham à John, 2 fév. 1727, Tyerman, I, 49-50.

manière de dédommagement, la famille lui faisait-elle ces avances auxquelles rien n'indique qu'il ait jamais répondu ?

Quoi qu'il en soit, son culte fidèle à Varanese nous apparaît surtout à l'état de confidences, qui préludent, comme tant de confidences, à l'adoration d'une autre divinité. A Buckland, près de Camden, dans la luxuriante vallée d'Evesham, s'était fixée, à la fin de 1714, la famille Granville. L'aïeul, Sir Bevil, avait été tué en 1643 à Lansdown, combattant pour son Roi ; d'où le titre de Lord Lansdowne conféré à son petit-fils George par la reine Anne, à la mort de laquelle, suspect d'hostilité à la dynastie de Hanovre, il fut enfermé à la Tour de Londres avec Lord Oxford. Son frère Bernard, associé à sa fortune, partagea sa disgrâce et dut se retirer à la campagne. Là, ses filles se lièrent avec celles de leur voisin, le recteur Kirkham. L'intimité était grande entre l'aînée, Mary,

§ 1 l. 1-3. — A la lettre de Mary Wesley et à celle de Kirkham, est, sans doute, due la persistance avec laquelle on prend Betty pour Varanese. *Wesley Studies*, 54. Cf. *Standard Journal*, I, 16 et note; 56. Outre les invraisemblances morales, les faits matériels sont assez décisifs. Tyerman (*O. M.*, 2) n'est pas seul à prétendre que Miss Betty épousa M. Wilson et mourut en 1732. « 1732. Mary Elizabetha, uxor Richardi Wilson, sepulta XXX^e », disent les registres paroissiaux de Stanton (*W. H. S. V*, 54-58). « Poor Mrs. Wilson ! », écrit Mary Granville à sa sœur le 28 juin 1732 : « I am sorry for the shock her death must have given to Sally, whose tenderness must sometimes take place of her wisdom, but I hope... she will be reconciled to the loss of a sister that has given her more woe than happiness? (*Mrs. Delany*, I, 360). Or, John continue à correspondre avec Varanese (18 oct. 1735; 14 mars 1736, *Standard Journal*, III, 182) et Charles rapporte l'avoir revue à Stanton, le 30 mars 1737 (*Journal*, I, 70). Rien, d'ailleurs, ne désigne la troisième fille, Damaris, dont on ne sait que le nom. Et la lettre d'Emilie à son frère, dont elle était la grande correspondante et confidente, le 13 août 1735 (Stevenson, 271-2) nous ramène invinciblement à M^{re} Chapone.

§ 2 l. 4-12. — *Life of Mrs. Delany*, I, 1-2, 7-12.

1. 13-17. — *Ib.*, 15.

née en mai 1700, et Sarah, de quelques mois plus âgée : elles s'écrivaient chaque jour et chaque jour se donnaient rendez-vous dans les champs. A l'automne 1717, l'oncle Lansdowne, fraîchement relaxé, emmena Mary à Bath, la ville d'eaux à la mode. Et il la persuada, par piété filiale, d'épouser Alexandre Pendarves, barbon sans attraits, mais dont l'influence en Cornouailles était décisive pour le parti jacobite. Pour comble, ce triste amoureux était jaloux. Avec lui, soit à Londres, soit dans le vieux château rébarbatif de Roscrow, elle passa des jours mélancoliques. L'effondrement de la Compagnie des Mers du Sud apporta le surcroît d'embarras financiers ; mars 1725 apporta le veuvage : il n'y avait pas de testament ; la fortune du défunt passait à une nièce. Mary, dont on se disputait pourtant la main, demeura en proie à la vie mondaine de Londres, sous le chaperonnage douteux de son évaporée de tante Lansdowne. Par intervalles, elle allait se reposer chez les siens. L'amitié avec Sally Chapone n'avait pas languï. On se voyait le plus souvent possible.

De séjour chez le recteur, Mary Pendarves y entendit prêcher Wesley. Avec lui, en janvier 1727, elle s'entretint de l'Election et de la Réprobation. De juillet à novembre 1728, puis de juin à octobre 1730, elle résida auprès de sa mère et de sa sœur Anne, à Gloucester, où elles s'étaient transportées depuis la mort du père, en 1723, et d'où elles voisinaient constamment avec Stanton, distant de huit

§ 1 l. 3-6. — *Life of Mrs. Delany*, I, 20.

l. 6-10. — *Ib.*, 29, 34-35, 38-39.

l. 10-14. — *Ib.*, 62-63, 107-8.

l. 14-17. — *Ib.*, 91, 93, 106, 110-2.

§ 2 l. 1-3. — *Standard Journal*, I, 61 62.

l. 3-8. — *Life of Mrs. Delany*, I, 85, 176-7, 260.

lieues tout au plus. Une longue épître entortillée de John à M^{me} Granville, en décembre 1730, montre que ses avis spirituels étaient sollicités : « Mon frère se joint à moi pour présenter ses meilleurs respects à vous-même, et à ces excellentes dames que nous aimons à appeler votre famille », ajoute-t-il en *post-scriptum* à ses exhortations édifiantes. Serait-ce de lui que, l'avril précédent, Mary écrivait à sa sœur : « J'honore *Christianisme primitif*, et je vous prie de le lui faire savoir, la prochaine fois que vous le verrez ». Le 14 août, il avait adressé sa première lettre à Aspasia, ainsi qu'il la désigne d'un nom emprunté aux volumineux romans français du xvii^e siècle, qui faisaient alors fureur en Angleterre. Déjà, en 1692, le *Mercure Athénien* discutait l'effet de ces lectures. La correspondance de jeunesse du digne Nonconformiste Doddridge est pleine de Cléo, de Céladon, de Florella, Cordelia, Sabrina, Cléora, Caton. Dans les lettres de Lady Mary Wortley Montagu, les Scudéry et M^{me} de la Fayette figurent côte à côte avec M^{me} de Sévigné. Pharamond, Cyrus, Clelia, Cléopâtre faisaient les délices de M^{me} Pendarves ; et son autobiographie est semée de pseudonymes romanesques : Pénélope, Sylvia, Hermana. Aspasia est le plus fréquent. De même, Anne devient Selina ; Charles Wesley, Araspes ;

§ 1 1. 1-6. — 12 déc. 1730, ib., 269-271.

1. 7-10. — Mrs. Pendarves à Anne, 4 avril 1730, ib., 250.

1. 10-11. — Rigg : *Living Wesley*, 2^{ne} éd., 51 52.

1. 13-14. — *Athenian Mercury*, déc. 1692, IX, 2, 1.

1. 14-17. — Doddridge : *Diary*, II, 148, 151 ; III, 34, 36, 56, 58.

1. 17-19. — Lady M. Montagu : *Letters*, I, 55, 499.

1. 19-22. — *Mrs. Delany*, I, 94, 125, 146, 255-6, 362, 363, 472.

1. 22. — *ib.*, 40, 319, 543.

1. 23-24. — Rigg, 53 et note.

John Wesley, Cyrus. Et Varanese venait de source analogue.

La première occasion où l'encre de Cyrus coula vers Aspasia, fut de transcrire des lettres de Varanese : et l'éloge qu'il en fait, le profit qu'il dit en avoir tiré, rappellent irrésistiblement l'estime où Mary Pendarves tenait les écrits de Mrs. Chapone, grande épistolaire, dont elle montre des morceaux de choix à la reine Caroline. Des rhapsodies sur leur commune amie remplissent une bonne partie des premières missives entre Cyrus et Aspasia. Aspasia envie les moments passés ensemble par Cyrus et Varanese, et ne se console de son absence que par la pensée de n'avoir peut-être pas été tout à fait oubliée d'eux. Elle envie le talent de son amie à écrire sur des sujets sérieux et élevés. Et sur ce point elle s'efforce à rivaliser avec elle : seulement elle demande des leçons, elle n'en donne pas : « Si quelque affaire vous appelle à Gloucester, n'oubliez pas que vous avez deux élèves désireuses de cultiver leur esprit, et que l'amitié leur a déjà appris à être, Monsieur, vos très sincères et très humbles servantes ».

C'est à qui des deux se courbera plus bas dans la poussière : « Faute d'humilité, gémit Cyrus, je ne puis vous suivre comme je voudrais. Je reste en arrière dans la

§ 1 l. 1-2. — Dans l'*Artamène* de Scudéry, Araspe est le compagnon du grand Cyrus, que reçoit une des plus belles personnes du monde, la princesse Arpasia, dont Aspasia n'est peut-être qu'une déformation malheureuse, évoquant de tout autres souvenirs (éd. 1655, 8, 97 ; II, 319).

§ 2 l. 1-2. — Rigg, 51-52.

l. 4-6. — *Mrs. Delany*, I, 263-4, 15 octobre 1730.

l. 6-14. — Aspasia à Cyrus, 28 août 1730 ; Tyerman, I, 75 ; 12 octobre 1730, 19 juillet 1731 ; Rigg, 54.

l. 15-18. — Aspasia à Cyrus, 28 août 1730 ; Rigg, 62 ; Tyerman, I, 75.

§ 3 l. 2-9. — 25 nov. 1730, Tyerman, I, 76.

course de la vertu. Je suis écœuré d'orgueil : c'est un poids qui m'abat complètement. Oh ! priez pour moi, que je guérisse. Je compte d'autant plus sur vos intercessions que vous connaissez ce que vous demandez. Chaque ligne de votre dernière lettre décèle un cœur où, avec l'amitié, réside l'humilité ». Le seul défaut des deux sœurs, c'est « d'entretenir une opinion si favorable de leur très obligé et très fidèle Cyrus ». Un sermon de lui accompagnait, dans le premier envoi, les Epîtres de la Muse. Et, sur une foule de points, Aspasia ne cesse pas de consulter Cyrus, comme un vrai directeur de conscience, pour elle et pour ses amies ; tantôt il s'agit d'une jeune personne qui n'arrive pas à prier avec attention, qui ne se sent pas à l'aise en présence du sacrement, que torturent l'amour-propre, la vanité et la mélancolie ; tantôt il s'agit des périls que court Aspasia elle-même : « Loin de moi la pensée qu'aucunes circonstances au monde donnent jamais à l'Ennemi un avantage sur Aspasia.... Celui qui a triomphé du monde et des puissances du monde, donnera mission à ses anges de veiller sur elle et de la protéger en tout ». Deux sûretés pourtant valent mieux qu'une ; et les avis pratiques, de pleuvir. Tous les dimanches soirs, Aspasia est invitée à un concert : est-ce permis ? Pour répondre, considérons à quelle fin le sabbat a été institué : la conquête de la sainteté. Donc, tout ce qui nous y aide est licite ; le reste, non.

§ 1 l. 6-8. — 25 nov. 1730, ib., 76.

l. 8-10. — Aspasia à Cyrus, 28 août 1730, ib., 75.

l. 10-15. — Cyrus à Aspasia, 11 février, 19 juin, 12 août, 28 sept. 1731, *Methodist Magazine*, 1863, 137-8, 211, 215, 216-217.

l. 16-20. — 5 avril 1731, Tyerman, I, 77.

l. 22-26. — Aspasia à Cyrus, Tyerman, I, 77 ; 5 avril 1731, Tyerman, ib.

Terrible situation que celle d'Aspasia, jeune, belle, admirée, entourée de gens dont les meilleurs se bornent à n'être pas malfaisants, emportée par le tourbillon des frivolités à Bath, à Dublin, à Londres, « le pire endroit qui soit sous le ciel pour conserver des dispositions chrétiennes », constamment sollicitée par le désir et par l'orgueil, et n'ayant pas même le droit de disposer souverainement de son temps. De l'emploi de chaque minute, plus qu'un univers ne dépend-il pas ? Ah ! certes, il n'y a qu'un danger véritable : cesser d'aimer Dieu. Aspasia ne négligera jamais rien qui puisse le conjurer. Elle appartient au petit nombre qui se soucient encore de l'honneur de leur maître ; et de la sagesse de ce choix on ne saurait trop la féliciter : « Si nous souffrons avec Lui, nous règnerons aussi avec Lui », nous qui aurons trouvé nos délices dans le Créateur plus que dans la créature, et, suivant l'expression de M. Pascal, tandis que la généralité des hommes se servent de Dieu et jouissent du monde, nous nous serons servi du monde et aurons joui de Dieu. Mais qu'il est donc difficile d'y demeurer indifférent, de ne pas y mettre insensiblement son plaisir ! « Grand Dieu ! ta sagesse a-t-elle préparé un remède à tous les maux sous le soleil ? Et n'y en a-t-il pas pour celui-ci ? Faudra-t-il qu'Aspasia se soumette à jamais à cette infortune insupportable ; et chaque fois qu'il plaira à un misérable mondain de gaspiller un peu de ce trésor sans prix que Dieu lui a

§ 1 l. 1-9. — 11 février, 24 juillet 1731, *Meth. Mag.*, 134-138 ; Tyerman, I, 78-79.

l. 9-14. — 19 juin, 12 août 1731, *Meth. Mag.*, 211, 215-6.

l. 14-21. — 11 février 1731, *ib.*, 137-8.

l. 21-28. — 24 juillet 1731, Rigg, 55 6.

prêté, faudra-t-il qu'elle soit contrainte d'en faire autant, d'arracher une étoile de plus à sa couronne de gloire? »

Courroux sacré, non peut-être exempt de quelque mé-lange. Dès la fin de 1730, Cyrus commence à soupçonner son amitié moins désintéressée qu'il n'avait d'abord imaginé. « Dites-moi, Aspasia, dites-moi, Selina, est-ce une faute, si mon cœur brûle en moi, quand je réfléchis aux nombreuses marques d'estime que vous m'avez déjà données? » La première lettre du mois d'août suffisait déjà à éclairer tout autre que le signataire. Evoquant celle qui avait été son Égérie, il souhaitait que cette bénédiction de la Providence n'eût point été infructueuse : « c'est à elle que je dois et la capacité et l'occasion d'éprouver cette douce émotion qui m'embrase alors que je me considère comme en conversation avec une âme sœur de ma Varanese. ». Et comment ne pas observer avec plaisir combien cette émotion ressemble à celle dont débordait fréquemment son cœur, au début de leurs relations? « Et pourtant une sorte de douce mélancolie s'y mêle, quand je m'aperçois que je suis en train d'ouvrir une nouvelle avenue au chagrin, et d'exposer une autre partie de mon âme, où les traits de la fortune pourront entrer. » Peu à peu, l'amitié d'Aspasia — et de Selina, ajoute-t-on toujours pour plus de convenances, — semble contrebalancer l'autre. Cyrus vient de revoir Varanese à Stanton. « Vous jugerez sans peine si le souvenir d'Aspasia a rendu moins agréable le plaisir que j'ai goûté la semaine dernière dans la conver-

§ 4 l. 2-7. — Innocents' day, 28 déc. 1730, Tyerman, I, 76-77.

l. 7-13. — 14 août 1730, Rigg, 51-2.

l. 14-20. — déc. 1730, ib. 52-54.

l. 23-31. — Juillet, 1731, Rigg, 52-4.

sation presque ininterrompue de notre chère V. « En ce lieu elle s'assit, le long de ce sentier elle marcha, c'est ici qu'elle donna cette aimable marque de condescendance » ; ces réflexions, si impossibles à éviter, n'étaient pas moins délicieuses, et revêtaient d'un nouveau degré de beauté la charmante tonnelle, les champs, les prés, l'Horrel même ».

Il devient lyrique : à la pâle clarté de la lune scintillant à travers les arbres, il évoque les silhouettes d'Aspasia et de Selina. « Combien peu l'œil de l'esprit qui les contemplait aurait remarqué l'absence du soleil ! Quelles ténèbres auraient pu obscurcir douceur, courtoisie, humilité, auraient pu faire ombre à l'image de Dieu ! Sûrement, point d'autres que celles qui n'oseront jamais approcher d'elles, point d'autres que le vice qui en sera toujours très loin ». Le merveilleux s'insinue : « L'avantage d'être présent auprès de vous se peut aisément concevoir d'après ce que vous faites, absente. A quoi, sinon à vos bons vœux, imputerai-je en grande mesure le fait que nous ayons exactement trouvé notre chemin à travers un pays complètement étranger ; plusieurs milles durant sans êtres humains, sans jour, sans lune, sans étoiles pour nous guider ? Si nombreux sont les liens d'intérêt aussi bien que de gratitude, qui, présent ou absent, font de moi, Madame, votre très obligé et très obéissant serviteur ».

Ce style « grand siècle », ou qui le pastiche maladroitement, tranche, de la façon la plus étrange, avec la netteté sobre qui caractérise Wesley dès cette époque ; comme au confluent de deux rivières dont les eaux ne sont

§ 2 l. 3-9. — 14 septembre 1730, Rigg, 59.

l. 9-18. — 24 octobre 1730, Rigg, 60.

point encore fondues, le contraste apparaît frappant. Il y a sautes brusques des compliments laborieux et contournés, des périphrases élégantes et des gentilleses fleuries de Cyrus amoureux, aux sentences tranchantes et catégoriques, aux définitions précises, aux distinctions subtiles, aux syllogismes et aux dilemmes du casuiste ascétique. Fond et forme sont faits d'éléments disparates. Et l'on se demande ce qu'en pensait la grande dame cultivée et raffinée, dans l'opinion de qui « la beauté, quand on écrit, consiste à dire nos sentiments avec aisance et naturel ; toute expression qui sent le labeur, inspire forcément le dégoût, à moins que l'on ne discoure d'un sujet abstrus, et alors il faut le traiter en conséquence » ; et elle félicite sa sœur d'avoir atteint ce degré d'art, où le sens se comprend à première vue, « au lieu que celui de Sarah (Mrs Chapone) est toujours en mascarade ». En cela aussi, Varanese aurait-elle été l'institutrice de Cyrus ?

Littérature à part, quel effet produisirent sur Mary Pendarves ces galanteries de séminariste ? Depuis quatre ou cinq ans, elle traversait une crise pénible. Le mariage ne lui avait pas été clément. Et sa jeunesse veuve, qui réclamait des revanches de tendresse, se heurtait de tous côtés au dévergondage d'un monde singulièrement rebutant pour une nature un peu fière. A voir les mœurs des grands seigneurs, ses soupirants, on se demande ce que pouvaient être celles de leurs laquais. Lady Lansdowne, très lancée, cherchait à entraîner sa nièce à sa suite, et ne comprenait pas qu'elle refusât ses faveurs au sémillant comte de Clare.

§ 1 l. 1-7. — Cf. Rigg, 49-50, 59.

l. 8-16. — M. Pendarves à sa sœur, *Life*, I, 196-7, 14 mars 1729.

§ 2 l. 7-13. — *Life of Mrs. Delany*, I, 93-6, 103, 157, 218, 233.

Fabrici, ministre de Hanovre, se conduisait comme un simple rustre. Au milieu de tant de poursuivants et de tant de brutalités, Mary s'étourdissait dans un tourbillonnement de vie mondaine, avec une exaspération de nerfs que trahissent la frivolité voulue, l'enjouement affecté, les caprices d'imagination de sa correspondance durant cette période. Puis était venu le gros crève-cœur. Elle avait beau plaisanter l'idée d'un second mariage, elle avait beau s'affirmer indemne de tout symptôme romanesque, elle avait beau ne plus vouloir qu'amitié, les attentions de Lord Baltimore qui la courtisait depuis longtemps, ne l'avaient pas laissée indifférente. Et c'est toute brisée de ce qu'à la fin de 1729, il l'avait quittée pour en épouser une autre, c'est relevant d'une maladie qui l'avait fait transporter à Richmond en avril, qu'elle lia connaissance plus étroite avec John Wesley : caractère droit, loyal, sincère, dont la simplicité même et la religion intense devaient être pour elle un réconfort et un attrait.

Songea-t-elle jamais à lui accorder sa main ? Ce qui est sûr, c'est que dès l'automne 1731, absorbée par les divertissements d'un séjour en Irlande, Aspasia cesse de répondre à Cyrus ; deux ou trois fois encore elle le nommera, avec admiration et sympathie. Mais, pour elle, il disparaît de l'horizon. Et unie en 1743 au Rev. Patrick Delany, dont elle illustrera le nom, elle parlera plus tard de John Wesley, sans que ses biographes aient pu le reconnaître

§ 4 l. 2-7. — *Life of Mrs. Delany*, I, 158 sq.

l. 7-12. — A sa sœur, 11 nov. 1727, 19 mars, 27 avril 1728, ib. 145, 164-5, 170 ; 7 fév. 1730, p. 237-8.

l. 12-15. — Noël 1729, fév. mars 1730, 232-3, 239-243 ; 254.

§ 2 l. 4-5. — I, 581 ; VI, 175.

sous le masque de Cyrus. Lui, dans une suprême lettre de 1734, constatant avec tristesse qu'elle a évité la peine d'écrire, non parce que c'était une peine, mais apparemment parce qu'elle n'y trouvait pas d'utilité, avoue le plaisir dont cela le prive, et aussi le moyen de progrès : « pourtant, puisque je n'y avais d'autre titre que votre bonté, me le retirer n'était pas une injustice. Je vous remercie sincèrement du passé, et puisse le Dieu de mon salut vous le rendre sept fois ». En août 1731, elle lui avait enjoint de brûler toutes ses lettres ; mais précieusement copiées par John au désir de sa mère et de ses sœurs, elles se sont conservées dans un petit livre où il inscrivait plus tard des matières étrangement différentes.

Eut-il jamais, de son côté, l'intention de l'unir à son sort ? C'est bien douteux. Quand j'étais jeune, expliquera-t-il dans la suite, j'étais résolu à ne pas me marier, parce que je ne trouverais jamais une femme comme celle de mon père. Puis ce fut parce que je n'aurais pas de quoi la faire vivre. Ensuite, sur la foi des coutumes primitives, je crus que ma profession me l'interdisait. Après cela, les mystiques me persuadèrent que c'était, pour un Chrétien, une infériorité, sinon une souillure. Et c'est cette dernière influence qu'il commençait à subir en plein. D'ailleurs, des règlements du règne d'Elisabeth, toujours en vigueur, prohibaient le mariage des *Fellows* : et John Wesley n'entendait quitter ni Oxford, ni son collège.

§ 1 l. 1-9. — Rigg, 60-61. Il lui écrivit encore de Georgie, en septembre 1736, à propos de la mort d'une amie (*Standard Journal*, 275-6).

l. 9-10. — 26 août 1731, Rigg, 56.

§ 2 l. 2-9. — *Account of a remarkable transaction*, § 31, p. 34-35.

l. 10-12. — Wordsworth : *University Life*, 351, 353-4, 398. Wesley racontera plus tard avoir répondu à sa mère, qui le pressait de se marier : « Je n'ose vous

Vers le même temps, sa famille le suppliait de reprendre la cure d'Epworth. Atteint de paralysie dès avant 1726, le vieux Recteur baissait à vue d'œil ; M^{me} Wesley redoutait une catastrophe imminente : à peine arrivait-il, le dimanche, au bout du service divin, même en l'abrégeant. Il était seul à ne pas s'apercevoir de son déclin. Quand Samuel dut quitter Westminster, la succession paternelle lui avait été proposée : récompense naturelle de la générosité avec laquelle il avait toujours assisté sa famille et qui lui permettrait encore de recueillir sa mère, de profiter des améliorations faites au presbytère, et de servir mieux que personne les paroissiens. D'impérieuses raisons de santé lui firent préférer Tiverton. Au début de 1733, M. Wesley était tombé gravement malade, John dut arriver en hâte ; et la même offre lui fut adressée ; il l'accueillit avec indifférence. En mai, en septembre, nous le retrouvons auprès de ses parents ; à leurs instances renouvelées, il répliqua que, s'il n'avait pas de nouveaux élèves, il serait heureux d'un emploi de vicaire auprès d'eux ; s'il en avait, ce serait un signe providentiel de ne pas quitter l'Université. Le signe se produisit. John Whitelamb, revenu au pays avec son diplôme, et tôt après marié à Mary Wesley, succéda à son beau-père dans la cure de Wroot. Restait à pourvoir celle d'Epworth : et la pire

donner voix positive au chapitre ; je n'ose épouser quelqu'un parce que vous m'en priez. Mais je dois vous accorder voix négative : je n'épouserai personne malgré vous. Je sais que ce serait pécher contre Dieu. » Tyerman, III, 364-5.

§ 4 l. 2-6. — M^{me} W. à John, 25 oct. 1732, Clarke, 339.

l. 7-12. — M. W. à Samuel, 28 fév. 1733, ib., 462.

l. 13-16. — *Wesley Studies*, 180-1. John à sa mère, fév. 1733, Whitehead, I, 440.

l. 18-21. — A sa mère, 17 août, Whitehead, I, 445.

l. 21-24. — Tyerman ; *O. M.*, 374-386.

angoisse du Recteur, c'est que, si personne de sa famille ne la reprenait, il prévoyait à qui elle irait : un insigne Nemrod qui lui rendrait la mort amère en foulant aux pieds le vignoble du Seigneur et détruisant le fruit de quarante ans de labeur. Justement, un progrès se manifestait : au lieu de l'habituelle vingtaine, plus de cent communians s'étaient présentés dans ces derniers temps. Aussi, le zélé pasteur, en novembre 1734, conjure-t-il de nouveau John d'accepter cet héritage.

Une correspondance animée s'en suivit, où les raisons défilent avec leur numéro d'ordre et où l'on se dit ses vérités les uns aux autres avec la franchise sans fard, la brutalité sans malice qui caractérisaient tous les Wesley. Le frère aîné appuyait vigoureusement son père : à quoi bon s'éterniser dans des études académiques, qui ne valent que comme préparation à autre chose ? Ce n'est pas dans le cloître que s'acquiert la connaissance des hommes et des choses. Ceux qui y vivent trop longtemps, s'y engourdissent sans rien faire. Suspendu dans le panier de Socrate, on aurait autant de chances de progresser en sainteté. La gloire de Dieu, et la meilleure façon d'y travailler, non l'amour du moi, doivent nous diriger dans le choix de nos actes ; et nous devons tenir compte de toutes les circonstances : une famille à soutenir, deux mille âmes à servir (y en a-t-il plus à l'Université ?), n'est-ce pas assez

§ 1 l. 1-9. — M. Wesley à John, 20 nov. 1734, Whitehead, I, 451 ; à Samuel, 4 déc. Tyerman. *S. W.*, 434.

§ 2 l. 1-4. — Priestley, 17 sq.

l. 5-16. — M. W. à Samuel, 20 nov. 1734, Priestley, 48-50 ; 4 déc., Clarke, 432-5 ; Samuel à John, Noël 1734 ; John à Samuel, 15 janvier 1735, 13 février, Priestley, 17-19, 46-48, 20-21, 44-46.

pour dicter une décision ? D'ailleurs, en recevant les Ordres, John n'a-t-il pas solennellement promis d'instruire et d'exhorter ceux dont il aurait charge ? Par une vile équivoque, aurait-il résolu de n'avoir jamais charge de personne ? A quoi John riposte n'avoir jamais pris pareil engagement : un tuteur n'est point obligé d'accepter une paroisse, pourvu qu'il puisse mieux servir Dieu et l'Eglise dans d'autres fonctions : un certificat de l'évêque qui l'a ordonné en témoigne. Et tout lui atteste que c'est bien son cas. Au surplus, Lincoln College dispose de quatre cures, compatibles avec la situation de fellow ; peut-être en prendra-t-il une à la Saint-Michel.

Au fond, une paroisse, une paroisse à la campagne, l'effarouche. L'expérience de ses années de vicaire à Wroot avait-elle été peu encourageante ? Qu'y avait-il fait, sinon d'y attraper les fièvres ! qu'y pouvait-on faire ? comment secouer toutes ces apathies ? comment maintenir seulement la discipline ? Le Recteur d'Epworth ne venait-il pas de traverser des ennuis sans fin, grâce à deux couples de pécheurs qu'il avait cru de son devoir de traduire devant le tribunal ecclésiastique du diocèse ? Le couple pauvre avait accompli sans regimber, dans trois paroisses de l'île, la pénitence publique imposée ; et l'homme avait même consenti à la pénitence supplémentaire d'épouser sa complice. L'autre, un riche fermier, expert à éluder

§ 1 1. 1-12. — Samuel à John, Noël 1734 ; John à Samuel, 15 janvier 1735, Priestley, 18-19, 20-21 ; 4 mars, *Wesley Studies*, 71-72.

1. 10-12. — All Saints et S^t Michael's, Oxford ; Combe Longa ; Forest Hill. (Overton, *J. W.*, 42.)

§ 2 1. 3-4. — Whitehead, 1, 396 sq., octobre 1727.

1. 6-25. — S. Wesley au Dr. Terry, 30 déc. 1730 ; au chancelier et à l'évêque de Lincoln, 15 février 1731, 3 février 1732. Tyerman, *S. W.*, 412-415.

la justice, avait intimidé les témoins, nié les faits, menacé d'entamer des poursuites ; il se moquait de l'excommunication ; rien ne le ferait céder qu'un arrêt et une mise hors la loi ; et toute la discipline de la paroisse dépendait de cet exemple à faire. Une seule chose décida les officiers paroissiaux à se mettre en branle : la crainte du bâtard qui tomberait à leurs frais, à moins de reconnaissance du père. Un criminel riche et obstiné aurait pu ruiner le ministre qui s'attaquait à lui. Et les marguilliers, sans aucun remords de conscience, sans s'abstenir de communier, négligeaient ordinairement cette tutelle de la moralité publique que leur confiait la loi. Comment élever à Dieu des créatures si grossières, avec une si lourde machinerie ? Et ne risquait-on pas simplement de s'y empêtrer soi-même ? Un prêtre, dans une paroisse, peut-il bien atteindre à la plus haute perfection ?

De William Law, John avait appris à considérer comme essentielle au salut la poursuite de l'idéal le plus élevé. Et il manquait singulièrement de confiance en lui-même : anxieusement penché sur l'abîme de sa conscience, il était trop préoccupé de sa propre faiblesse pour songer d'abord aux autres. La vie rurale menaçait de tiédeur, d'intempérance dans le sommeil, la nourriture et la boisson, d'irrégularité dans l'étude, et de relâchement général de plus habiles et de plus courageux que lui. Il n'y résisterait pas un mois. Il serait la proie des tentations et des soucis temporels : après avoir prêché aux autres, peut-être échouerait-il lui-même ; une fois lancé, plus moyen

§ 2 l. 1-6. — Priestley, 22, 23, 30-31.

l. 6-10. — John à son père, janvier 1735, § 11. Priestley, 28.

l. 10-12. — *Ib.*, § 12, p. 28.

de regagner le port. Il lui fallait des secours spirituels ; il lui fallait des compagnons chrétiens ; et il n'en pouvait trop avoir ; et nulle part il n'en trouverait comme à Oxford : prières publiques deux fois par jour, communion chaque semaine, bons conseillers dans les difficultés et les dangers, expérience toujours prête de l'évêque et du vice-chancelier, utiles critiques des adversaires, et surtout le petit groupe d'amis unis dans d'ardentes convictions, qui ne visaient qu'à recouvrer la pureté d'affections du Christ et se vouaient tout entiers à Dieu, et se reprenaient, s'exhortaient, se dirigeaient les uns les autres en toute franchise et bienveillance. L'Océan du monde est trop houleux pour que nos frêles esquifs s'y hasardent, isolés. Et, s'il importe au vrai chrétien d'éviter non seulement les méchants, mais la société soi-disant inoffensive, qui refroidit les meilleures résolutions, où trouver plus de possibilités de retraite qu'à Oxford ? Le traitement assuré du collège coupe court à toute préoccupation d'argent : prêt à jour fixe, on n'a d'autre peine que de le toucher. Rien ne dispute la pensée au ciel ; et il y a place pour la charité sous toutes les formes, pauvres à assister, jeunes esprits à fortifier et à instruire, et dont le nom est légion. Une paroisse de deux mille âmes, quel écrasant fardeau ! et combien de temps durera leur affection, dès qu'on essaiera de les corriger ? M. Wesley ne l'a-t-il pas éprouvé cruellement ? Et qu'est-ce qu'une paroisse pen-

§ 4 l. 1-7. — John à son père, janvier 1735, §§ 11, 18 ; p. 27, 33.

l. 8-12. — Ib., p. 24.

l. 12-14. — Ib., p. 28.

l. 14-17. — Ib., 25 ; cf. *Works*, VI, 450-1 ; XII, 10.

l. 17-20. — Ib., § 10, p. 26-27.

l. 20-26. — Ib., §§ 17, 19, p. 32-34.

dant une vie entière, à côté de ce séminaire sans cesse recruté, et dont chaque membre agira à son tour sur des multitudes ? Ce n'est plus une goutte de rosée ; c'est une rivière à réjouir la cité de Dieu.

Quant à Epworth, Dieu, qui y a pourvu dans le passé, y pourvoira dans l'avenir. — Cependant, une lettre de T. Broughton, l'un des Méthodistes, le 15 avril 1735, semble indiquer qu'à la réflexion John consentit à quelque démarche pour obtenir la succession paternelle. L'opposition de l'évêque de Londres y mit obstacle. Les Wesley étaient mal en cour. On ignore d'ailleurs si John craignait ou souhaitait davantage de réussir. Dix jours plus tard, à l'âge de 72 ans, le recteur d'Epworth expirait, avec d'édifiants propos pieusement recueillis par Charles. « Tenez ferme », lui avait dit son père en lui posant la main sur la tête. « La foi chrétienne se ravivera sûrement dans ce royaume. Vous le verrez, mais non pas moi », et s'adressant à Emilie, « ne vous affectez pas de ma mort ; Dieu va commencer à se manifester à ma famille ». Le jour de l'enterrement, une créancière fit saisir le bétail, qui fut

§ 4 l. 1-4. — John à son père, janvier 1735, § 16, p. 32.

§ 2 l. 1-2. — Ib., § 26, p. 39-40.

l. 2-5. — T. Broughton à John, Tyerman, I, 102-3.

l. 4-5. — On a lu S^t John, dans la lettre de Broughton ; et l'on en a conclu que Bolingbroke, docteur honoraire de Christ Church, considérant tous les membres de la fondation comme ayant un titre spécial à son patronage (J. C. Collins : *Bolingbroke*, 23-24) était intervenu en faveur de Wesley. Mais il n'était pas en faveur ; ce même printemps 1735 le vit quitter l'Angleterre ; et S^t John n'était plus son nom. Le texte de Priestley, p. 53, donne d'ailleurs Sir J—s, qui désigne vraisemblablement Sir John Philips, protecteur des Méthodistes, apparenté aux plus grandes familles, et, par alliance, oncle du tout-puissant premier ministre Robert Walpole.

l. 6-8. — Samuel à son père, 11 déc. 1730. Tyerman, *S. W.*, 409. Charles à Samuel, 30 avril 1735, Priestley, 51-53.

l. 8-14. — Charles à Samuel, 30 avril 1735. Tyerman, *S. W.*, 445.

racheté par John. Il y avait plus de cent livres de dettes. M^{me} Wesley, recommandée par Samuel à une société qui secourait les veuves d'ecclésiastiques, alla résider avec Emilie qui tenait une école à Gainsborough. Il ne semble d'ailleurs pas qu'elle fût réduite au dénûment. Charles parle à Samuel, en juillet 1734, de mille livres léguées par leur tante Nancy, pour servir un revenu viager à leur mère, à la mort de qui le capital serait divisé entre eux tous. M. Wesley trouvait assez mauvais qu'on ne l'eût pas laissé libre d'en disposer, pour s'acquitter enfin, et, plus encore, pour publier son grand ouvrage sur Job.

Rien ne détournait plus John de son œuvre. La petite société méthodiste n'avait pas cessé de s'accroître : aux fondateurs s'étaient joints, avec Clayton et Whitelamb, Thomas Broughton, d'University College, élu Fellow d'Exeter en juin 1733 ; et plusieurs de ses élèves ainsi que ceux des Wesley : James Hervey, fils d'un ministre anglican de Northamptonshire, entré en 1731 à Lincoln College où il eut pour tuteurs John Wesley et le Dr. Hutchins ; Westley Hall, de Sarum, autre étudiant de Lincoln et élève de John ; Benjamin Ingham, adolescent d'une grâce et d'une sensibilité féminines, né en 1712 à Osset dans le Yorkshire, et entré en 1730 à Queen's College ; Charles Kinchin, de Corpus Christi, fellow en 1731 ; Matthew Salmon,

§ 1 1. 1-2. — Charles à Samuel, 30 avril 1735. Priestley, 54.

1. 2-4. — Tyerman : *S. W.*, 260-1.

1. 5-11. — Priestley, 15, Charles à Samuel, 31 juillet 1734 ; Kezziah à John. Moore, I, 569 et note. Telford, *C. W.*, 2^{me} ed., 41.

§ 2 1. 4-5. — Tyerman : *O. M.* 334 sq. ; *Rawl. mss.*, J, II, 321.

1. 6-8. — *Gentleman's Magazine*, XXX, 377-381 ; LXI, 282. Tyerman : *O. M.*, 201 sq. ; *Rawl. mss.* J., VI, 338-341.

1. 8-22. — Tyerman : *O. M.* et *J. W.*, *passim*.

du Collège de Brazenose ; Christopher Atkinson, de Queen's, et John Boyce, de Christ Church ; Walter Chapman, de Pembroke, et Edward Ford, de Corpus Christi ; John Robson, de Lincoln ; Henry Washington, William Thompson et Robert Watson, de Queen's ; Richard Smith, de Christ Church, et William Smith, fellow de Lincoln ; John Hutchings, de Pembroke, et peut-être son homonyme, Richard Hutchins, de Lincoln, connu plus tard sous le sobriquet de « recteur méthodiste ».

Un jour, vers la fin de 1733, Charles Wesley reçut la visite d'une pauvre marchande de pommes, qui venait l'informer d'une tentative de suicide au dépôt de mendicité. Pressée de questions, elle avoua être envoyée par un jeune homme de Pembroke qui lui avait recommandé surtout de ne pas le nommer. Charles la chargea de l'inviter à déjeuner avec lui le lendemain matin. C'était le fils d'aubergistes de Gloucester, à l'enseigne de la *Cloche*, et qui y avait aidé sa mère, au comptoir. L'amour de l'étude et l'exemple d'un voisin l'avaient décidé à s'inscrire au collège de Pembroke, en qualité de serviteur, employé par les pensionnaires riches au soin de leurs vêtements, de leurs chaussures, voire de leurs exercices scolaires. Fort de son expérience professionnelle, George Whitefield ne manqua pas de clients. Il avait 18 ans, quand il s'immatricula, le 7 novembre 1732. Son enfance, livrée un peu à toutes les compagnies, avait connu bien

§ 1 l. 7-9. — *W. H. S.*, V, 146-151.

§ 2 l. 1-10. — Whitefield : *Journals*, p. 11 sq. et *Private Conversation with Mr. Whitefield*, *Political State of England*, mai 1739, LVII, 383.

l. 11-14. — Wordsworth : *University Life*, 97, 101-4.

l. 14-18. — Whitefield : *Journals*, 9, 10 ; 1, 3, 4, 6, 8.

des hauts et des bas ; tour à tour, le théâtre et la dévotion l'avaient passionné, avec la plus extrême impétuosité. L'excès de ses repentirs permet mal de juger la gravité de ses fautes, innombrables, assure-t-il, à raconter : propos et actes impurs, mensonges, jurons, larcins domestiques, destinés à satisfaire des appétits sensuels par l'achat de fruits, de tartes, etc. En 1730, de visite chez un frère aîné à Bristol, il éprouva d'ineffables transports, une faim et une soif du saint sacrement, une ardeur d'assistance à l'office divin ; et *l'Imitation* faisait ses délices. L'oisiveté et les mauvaises fréquentations de Gloucester, les excès de ses camarades à l'école St-Mary de Crypt, exécration bande de jeunes athées débauchés qu'il finit par dénoncer au maître, après un temps de rechute, lui inspirèrent l'horreur du vice. Le carême suivant, il jeûna deux fois par semaine trente-six heures de suite ; les dévotions, les pieuses lectures, les communions mensuelles l'absorbèrent ; il rêva qu'il voyait le Seigneur sur le mont Sinaï ; une dame du voisinage lui affirma que c'était un appel de Dieu. Tous ceux qui le connaissaient, dit-il, le regardaient comme un Saint. Arrivé à Oxford, les tentations de nouveau l'assaillirent ; les orgies de ses compagnons de chambrée le dégoûtaient à tel point qu'il préféra la solitude de la salle de travail, si froide qu'il n'y pouvait dormir de la nuit. De plus en plus l'attiraient les Méthodistes, qu'il avait connus de réputation et aimés

§ 1 l. 3-7. — Whitefield : *Journals*, p. 1.

l. 7-10. — *Ib.*, p. 5.

l. 10-15. — *Ib.*, 7-8.

l. 15-17. — *Ib.*, 8-9.

l. 18-21. — *Ib.*, 8.

l. 21-25. — *Ib.*, 9-10.

avant d'entrer à l'Université, et qu'il défendait envers et contre tous. Quelle envie il éprouvait de les suivre, chaque fois que, sous des bordées de ridicule, il les voyait aller communier à Sainte-Marie ! Plus d'un an, il avait aspiré à se lier avec eux. Et voici que Charles Wesley prenait les devants, lui indiquait des lectures, le traité de Francke contre la crainte de l'homme, la *Vie de Dieu dans l'âme de l'homme* de Scougal, — le conviait à le venir voir, le présentait aux autres Méthodistes.

Déjà il avait coutume de prier et de chanter les Psalmes deux fois par jour, de jeûner le vendredi, de communier à la paroisse et au château. Il commença à mieux régler sa vie, de façon à ne point perdre un instant ; il se mit à tenir un journal de ses actes, à visiter les pauvres et les malades. Il renonça à se poudrer les cheveux ; il porta des gants de laine, une robe rapiécée, des souliers sales ; et, croyant obtenir la paix et la pureté par des austérités extérieures, peu à peu il se passa de fruits et de friandises pour en distribuer le prix aux pauvres, et choisit systématiquement les aliments les moins bons. En dehors des abstinences du vendredi et du mercredi, il ne prenait rien en carême, sauf le dimanche, que de l'infusion de sauge sans sucre et du pain grossier ; et par les matins froids, il sortait jusqu'à ce qu'une de ses mains fût noire. La semaine de la Passion, à peine pouvait-il encore se traîner en haut de l'escalier. Son tuteur envoya immé-

§ 1 l. 1-4. — Whitefield : *Journals*, 10.

l. 5-9. — Ib., 11-12.

§ 2 l. 1-3. — Ib. 16.

l. 3-6. — Ib. 12 ; 15.

l. 6-11. — Ib. 14.

l. 11-17. — Ib. p. 16-17.

diatement chercher un médecin. Charles Wesley, épou-
vanté du zèle de ce néophyte, le recommanda à l'expé-
rience de John qui s'efforça de l'assagir, et de lui persua-
der que la meilleure manière d'imiter Jésus-Christ, n'était
point de rester agenouillé sous un arbre dans les prés de
Christ Church jusqu'à la cloche du couvre-feu. Dans le
courant de cette même année 1734, il fut admis aux réu-
nions de la société.

Au dehors, les Méthodistes rencontraient sympathie et
encouragements. Sir John Thorold, à qui J. Wesley avait
succédé comme fellow de Lincoln, astre de rectitude,
comme l'appelait Mary Pendarves, et qui prodiguait ses
lumières et ses richesses à toutes les pieuses entreprises
de ce temps ; Sir John Philips, de Picton Castle, appa-
renté au premier ministre Robert Walpole et à toutes les
grandes familles d'Angleterre, et lui aussi l'un des pro-
moteurs de la *Société pour le Progrès des connaissances
chrétiennes*, et de la *Société pour la Propagation de l'Evan-
gile*, leur étaient tout dévoués : et peut-être est-ce auprès
de ce dernier, qu'en avril 1735 Broughton tenta une
suprême démarche afin d'assurer à John Wesley la cure
d'Epworth. En novembre 1734, Ingham cite aussi M. Wo-
gan, que son mariage avec Catherine Stanhope alliait
à Chesterfield, homme de bien qui attendait avec con-
viction le millénium. Il y avait également des dames ;
Clayton critique le confesseur de Miss Potter, un grand

§ 4 l. 1-6. — Whitefield : *Journals*, 15.

§ 2 l. 2-11 — *Mrs. Delany*, II, 8. Whitefield à G. Harris, 5 nov. 1736, Tyer-
man, *G. Wh.* I, 59. Ingham, 12 oct. 1735 ; Tyerman, *O. M.* 67, 70, 88-89 note.

l. 14-17. — Nov. 1734. *O. M.* p. 60, 340 note.

l. 17-19. — Clayton à Wesley, 10 sept. 1733. Tyerman, I, 93. *O. M.* 29,
1^{re} août 1732.

personnage qui la dissuadait de la communion constante ; et Wesley paraît s'être assigné avec elle un programme de lectures édifiantes. Les demoiselles Fulks, d'Oxford, dont l'une, Anne, avait épousé Sir Robert Cox, se montrèrent longtemps pleines d'intérêt pour la cause. M^{me} Granville et ses filles n'y étaient pas indifférentes. Enfin une bienfaisante protectrice de plus se manifesta dans la personne de l'Honorable Lady Elisabeth Hastings, sœur du huitième comte de Huntingdon, flanquée de ses quatre nièces Hastings, et de Selina Shirley, mariée en 1728 au neuvième comte, Theophilus.

Mais, dans l'Université, maîtres et étudiants rivalisaient de railleries et d'hostilités ; il fallait vraiment du courage pour faire cause commune avec ce groupe méprisé. C'était, d'après Gambold, la tactique de Wesley d'imposer aux nouveaux prosélytes les jeûnes, la visite des pauvres, la communion hebdomadaire, non seulement comme des moyens de progrès spirituel, mais pour les compromettre sans retour aux yeux du monde et leur couper la retraite. Tout le monde ne s'y résignait pas volontiers. Au retour d'une visite à Epworth en juin 1733, débandade générale. Celui-ci avait lu un excellent passage de M. Locke, prouvant combien il est funeste de tenir compte de l'autorité. Celui-là craignait de se singulariser. Tous estimaient suranné le jeûne du mercredi : Rome même n'y avait-elle pas renoncé ? Un troisième avait eu la fièvre. Un quatrième

§ 4 l. 3-5. — *Mrs. Delany*, I, 586 note. Rawlinson J. 4°, III, 363.

l. 6-11. — Whitefield : *Journals*, 27. Tyerman : *G. Wh.* I, 58.

§ 2 l. 1-3. — Whitefield : *Journals*, 13.

l. 3-8. — Tyerman, *O. M.* 160-1.

l. 9-19. — John à son père, 13 juin 1733 ; *Works*, XII, 7.

annonça qu'il ne reviendrait plus. De 27 communiant, le nombre était tombé à cinq. La bataille semblait perdue, et chaque désertion devenait le motif de plusieurs autres. La violence de l'attaque était telle que John se demanda s'il pourrait tenir pied plus longtemps.

Quels griefs avait-il donc provoqués ? Il semble n'avoir manqué ni de douceur ni d'adresse ; chaque fois que l'occasion se présentait d'aider un adversaire, il la saisissait ; et s'il essayait de raisonner, c'était sans aigreur. En revanche, pour les autres comme pour lui-même, il prônait la plus stricte discipline ; son doigté était sans moelleux ; et le jeune Morgan ne fut gagné au service de la religion que par la rhétorique plus fleurie et les grâces plus engageantes de James Hervev : alors seulement il rendit pleine justice à son premier maître. Sur l'article du jeûne en particulier, Wesley se montrait intraitable : dîner dans la grande salle le vendredi, écrivait-il à Charles Morgan que bourrelaient de scrupules les objurgations du Recteur de Lincoln, était un injustifiable péché. Était-ce excès de tempérance et de mortification ? dès octobre 1732, John et Charles présentent des symptômes où leur mère aperçoit une menace de phtisie ; et il est visible qu'elle désapprouve leurs pratiques et leur entêtement autant que son

§ 2 l. 1-7. — John à son père, 11 déc. 1730, *First Sermon*, 47. Whitehead, I, 411 ; à sa mère, 17 août 1733, *Works*, XII, 15. Gambold, *O. M.* 160. Hampson, I, 98-99. M^{re} W. à John, 30 mars 1734, Stevenson, 207-210. cf. John à Richard Morgan, 14 janvier 1734, Moore, I, 198-202.

l. 6-9. — Gambold, *O. M.* 20.

l. 10-14. — C. Morgan à John, 25 sept. 1735, *O. M.* 21-23. John, 30 septembre, *Wesley Studies*, 75-76.

l. 14-17. — M^{re} W. à John, 25 octobre 1732, Clarke, 337-8.

l. 17-19. — M. W. à John, 20 nov. 1734, Tyerman, *S. W.* 423 ; à Samuel, 4 déc., ib. 433.

mari, qui déclare sans ambages ne pouvoir considérer comme actes de sainteté l'austérité ou le jeûne.

Si noble que fût d'ailleurs cet idéal peut-être erroné, cette conviction qu'on ne peut être trop heureux ni par conséquent trop saint, Wesley s'y appliquait avec trop de labeur conscient, de rigidité tatillonne, et d'agressive ostentation. Rien, il le savait, ne rendait un homme plus impopulaire à l'Université, que de ne pas faire comme les autres, ni surtout que de se distinguer ainsi, d'éviter la compagnie, la dépense, le gaspillage de temps, d'avoir l'air perpétuellement sérieux et guindé. Fallait-il donc trahir la vérité par égard pour les susceptibilités mondaines ? Ne fallait-il pas plutôt parler haut et net, réprouber ouvertement tous ces égarés, secouer avec vigueur ces tièdes, ces demi-chrétiens, de même qu'on ne saurait trop combattre les Sociniens et les autres ennemis de la foi ? Impossible de vaincre, si l'on se contente de repousser les traits de l'ennemi sans y répondre. Sans doute, c'est aller au-devant des conflits, s'exposer au mépris du monde, sinon aux coups. Le Dr Hayward, en examinant John pour la prêtrise, ne lui avait-il pas dit : « Savez-vous à quoi vous vous engagez ? Vous lancez un défi à l'humanité entière. Celui qui veut vivre en prêtre chrétien doit savoir que, soit qu'il tourne la main contre les autres ou non, il doit s'attendre à ce que la main de tous se tourne contre lui. »

§ 2 l. 1-4. — Cyrus à Aspasia, 19 juillet 1731, *Meth. Mag.* 1863, p. 212.

l. 5-13. — John à sa mère, 11 juin 1731 ; 17 août 1733 ; à Samuel, 17 novembre 1731. *Works* XII, 12, 14-15, 21-3. Cyrus à Aspasia, 24 juillet, 12 août 1731, *Meth. Mag.* 212, 213, 214-5.

l. 13-16. — Cyrus à Aspasia, 19 juin, *Meth. Mag.* 212.

l. 16-23. — John à Samuel, 17 nov. 1731, *Works*, XII, 21.

Est-ce que tel n'a pas été le sort du Seigneur et des Apôtres ? Comment, sans les renier, leurs disciples seraient-ils plus favorisés ? Non, les chrétiens sont voués au mépris ; il leur faut faire leur deuil de la popularité et de la réputation. C'est la condition du salut. Jusqu'à ce que cela arrive, on appartient encore au monde ; l'âme n'est pas complètement purifiée. Et c'est pourquoi Charles félicitera Samuel d'avoir adopté des règlements qui ont chance d'offenser, « étant de plus en plus convaincu que nul n'échappe aux méchants propos, hormis ceux qui ne méritent pas d'y échapper ». Avec un sentiment si exalté des bienfaits de la persécution et de la sainteté qu'elle atteste, sentiment que le *Nicodème* d'Hermann Francke ne devait pas peu contribuer à cultiver et à exaspérer, comment se dérober à la tentation subtile, à peine consciente, de la provoquer un peu ?

Les personnes prudentes commençaient à s'alarmer. M^{me} Wesley exprimait la crainte, un moment justifiée par l'attitude du jeune Morgan, que tant de sévérité ne fit simplement des hypocrites, non de vrais convertis. « J'ai

§ 4 l. 1-7. — John à son père, janvier 1735, Priestley, 25-26, 35-39. Samuel à John, 8 fév., 13 fév. 1735, ib. 41-3, 44-6, 46-8. Cyrus à Aspasia, 24 juillet 1731, *Meth. Mag.* 213.

l. 7-11. — Charles à Samuel, 31 juillet 1734, Priestley, 15.

l. 11-16. — Il est curieux de noter le retentissement de ces idées chez les élèves de Wesley. Le jeune Morgan dont, en janvier 1734, il avait surpris une lettre travestissant odieusement les actes et les principes de la petite société (à R. Morgan, 14 janvier, Moore, I, 198-202), semble, au mois de septembre 1735, avoir passé à l'autre extrême. « I see nothing so well qualified to destroy my soul, to make me eternally miserable, as the conversation of temporizing Christians : The Gospel tells us, that the children of God must suffer persecution from the world ; but the Rector says, we must endeavour to have our persons in esteem... » (à John. Tyerman *O. M.* 21-22).

§ 2 l. 1-3. — M^{me} W. à John, 30 mars 1734, Stevenson, 207-210.

entendu mal parler de vous ici et là, écrit Ingham à John en juin 1735. Vous n'ignorez pas l'état de fluctuation de plusieurs de nos connaissances à Oxford. Les amis de Londres vous apprécient passablement de la même manière : homme de bien, mais trop rigide. » Au rapport de Charles Morgan, le Rév. Euseby Isham, qui avait remplacé, à la tête de Lincoln College, le Dr. John Morley, décédé le 21 juin 1731, déplorait qu'effrayés par l'exemple de Wesley, les gens se détournassent de la religion, et soutenait qu'il eût fait beaucoup plus de bien en se montrant moins strict. Le recteur d'Epworth, qui les avait si cordialement applaudis et encouragés au début, et qui, en janvier 1732, après une visite à ses fils, écrivait à sa femme une lettre enthousiaste, insinue maintenant avec sévérité que plus de bien se serait fait par une bonne méthode. « Car il y a un tour d'esprit propre à ces choses -- grande prudence unie à grande ferveur. » Sur ce point, John ne se soucie pas de répondre : pas de doute, pourtant, qu'il n'eût le sentiment d'avoir échoué.

Sinon, pourquoi cette brusque volte-face ? Pourquoi, après avoir refusé jusqu'au printemps de 1735, la succession d'Epworth à cause du plus grand bien qu'il pouvait faire à Oxford, accepter, soudain, dès le milieu de l'été, une lointaine mission ? Il s'était rendu à Londres pour y prêcher ; le 28 août, il rencontra le Dr. John Burton qui

§ 1 l. 1-5. — Ingham à John, 17 juin 1735. *O. M.*, 61.

l. 6-8. — Hearne : *Diary*, CXXX, 58, 88-9, 101.

l. 8-11. — C. Morgan à John, 25 sept. 1735. *O. M.*, 22.

l. 11-14. — M. W. à M^{me} W., 5 janvier 1732, Whitehead, I, 421.

l. 14-17. — M. Wesley à John, 29 novembre 1734, Priestley, 48.

l. 17-18. — John à son père, janvier 1735, Priestley, 34-5.

§ 2 l. 5-6. — Whitehead, I, 475-6. *Wesley Studies*, 75.

avait introduit mainte réforme dans les études et la discipline universitaires durant ses fonctions de *procteur* et de *pro-procteur* à Oxford, où il était fellow de Corpus Christi ; en 1713, il y avait eu pour condisciple James Oglethorpe qui s'était fait remarquer depuis par sa bravoure sur les champs de bataille du continent, et par son zèle philanthropique dans les commissions parlementaires. Une visite à un ami malheureux lui avait révélé l'effroyable destin qu'était alors celui des prisonniers pour dettes, rançonnés et maltraités par leurs geôliers, corrompus par leur entourage, et presque sans espoir de se réhabiliter. Il avait obtenu une enquête, célébrée par un poème de Samuel Wesley fils. Et combinant à la fois ses triples tendances militaires, patriotiques, humanitaires, il venait de se faire octroyer par la Couronne une charte pour l'exploitation d'une province de l'Amérique du Nord, baptisée Georgie en l'honneur du Roi, qui garantirait la Caroline contre les incursions des Indiens et des Espagnols de la Floride, qui, ouverte aux Protestants persécutés d'Europe, ferait contrepoids à l'influence catholique des Français de la Louisiane, et où l'on pourrait avantageusement écouler une foule de détenus libérés. A toutes sortes de considérations stratégiques et commerciales, s'ajoutait celle d'évangéliser les Indiens.

§ 1 1. 1-4. — Amhurst : *Terrae Filius*, XVIII, Rawlinson, J. II, 348. Hearne : *Collections*, VIII, 227, 239, 383. *Diary*, CXXIII, 136 ; CXXVII, 78 ; CXXXVIII, 104. *Dictionary of National Biography*.

1. 2-3. — Les deux *procteurs*, élus annuellement pour veiller au maintien de l'ordre dans l'Université, se choisissent des assistants qu'on nomme *pro-procteurs*.

1. 4-8. — Burton : *Dedication to Oglethorpe*.

1. 12-24. — *Royal Charter*, I ; F. Moore, *Voyage* 1735, p. 27 ; *New and Accurate Account of South Carolina and Georgia*, 1733, ch. III, 29-34 ; IV, 35-53 ; VI,

Le Recteur d'Epworth, en qui fermentait un vieux levain missionnaire, s'intéressa de toutes ses forces à l'entreprise : plus jeune, il serait parti lui-même ; plusieurs de ses dernières lettres, adressées à Oglethorpe, ont trait à la nouvelle colonie ; il donna des livres, de l'argent, un calice d'étain. Son gendre, Whitelamb, dont la femme mourut en couches au mois d'octobre 1734, songeait tout de bon à s'expatrier. Les hommes aptes à pareille tâche n'abondaient pas dans le clergé : la plupart aimaient trop leurs aises et leur confort. Le mépris du luxe et des agréments de la vie, l'habitude des austérités corporelles, le sérieux des pensées étaient autant de qualités rares et indispensables. Burton, qui avait vu de près les Méthodistes avant d'être élu fellow d'Eton en août 1733, songea tout naturellement à eux pour la colonie nouvelle au conseil de laquelle il siégeait, et dont il avait prêché le premier sermon annuel en mars 1732. Il rêvait même d'enrôler en masse à ce service toute leur société.

Sa lettre du 8 septembre rejoignit Wesley à Manchester, où il prenait l'avis de Clayton. William Law fut également consulté. Quant à M^{me} Wesley, elle eut un mot

65-75. « Glory of God ; wealth and trade of Great Britain ; noble addition to the capital stock of the British Empire ». (45) « Our strength depends on our shipping, and our shipping on our wide extended Colonies ». (p. 75) Il y est même question de « Dominion of the Seas », (Ib.) La brochure a été attribuée à Oglethorpe (Jones, *Georgia*, I, 100) qui s'y révélerait comme un des pionniers de l'impérialisme britannique.

§ 1 1. 1-5. — Tyerman, *S. W.*, p. 425-7, 6 juillet ; 428-9, 7 novembre 1734 ; 7 déc., p. 430-1, 432.

1. 5-6. — *Sermon on the duty of propagating religion*. Appendix, 38, 47.

1. 6-8. — Clarke, 472-480.

1. 8-13. — Burton à J. Wesley, 8 septembre 1735, Whitehead, I, 477.

1. 17-18 — *Standard Journal*, I, 30.

héroïque : « Si j'avais vingt fils, je me réjouirais de les voir tous si bien employés, dussé-je ne les revoir jamais ». John se décida. Burton avait fait savamment miroiter le bien à accomplir, l'honneur qui en résulterait pour la religion, la charité qui se prodiguerait dès qu'on saurait des gens de bien engagés dans cette œuvre. Mais déjà ricanaient les railleurs : « Eh quoi, Monsieur ? Vous voilà-t-il devenu aussi Don Quichotte ? Et rien ne fait-il votre affaire que de vous mesurer avec des moulins à vent ? Quelle folie, quand on a l'existence largement pourvue et de belles chances d'avancement, de s'en aller convertir des sauvages ! Comme s'il n'y avait pas d'ailleurs assez de sauvages en Angleterre, et qu'il fallût les relancer en Amérique ! » — Wesley, cela va sans dire, avait réponse à tout. Son motif dominant demeurerait toujours de sauver son âme en travaillant au salut des autres, d'obéir au Maître qui nous a enjoint de tout quitter pour le suivre, de tendre sans cesse au plus haut degré de sainteté et de perfection. Trop de pièges le guettaient au pays natal : misérable pécheur depuis sa plus tendre enfance, ployant sous le faix de sots et pernicieux désirs, la concupiscence, la pompe du siècle, l'orgueil de la vie ne le sollicitent-ils pas ici de toutes parts ? Là-bas, au contraire, tout contribuera à le mortifier : nourriture simple, d'eau et de fruits, dénuement des huttes autour desquelles

§ 1 1. 1-2. — Tyerman, *S. W.*, 432.

1. 3-6. Burton à John, 18 septembre. Whitehead, I, 478.

1. 7-14. — Wesley, *Works*, VIII, 110. Moore, I, 247. Peut-être ce « déiste » était-il l'oncle Matthew Wesley. Cf. *infra*, p. 229. « Les Français », expliquera-t-il aussi à Charles, « quand ils ont parmi eux quelqu'un de remarquablement borné, l'envoient convertir les Indiens » (21 déc. 1736 ; I, 59).

1. 14-27. — Wesley à un ami, 10 octobre 1735, XII, 37-41.

les cèdres seuls glorifient Dieu qui les planta, absence de toute recherche et curiosité ; bref tous les bienfaits de la retraite et du désert, qui n'excluent pas le service du prochain.

A ce prochain manquent encore Moïse et les Prophètes, que les païens d'ici foulent dédaigneusement aux pieds. Des lettres d'Oglethorpe montrent avec quelle avidité ces pauvres Indiens attendent qu'un blanc leur enseigne la sagesse. Eux, du moins, ressemblent à de petits enfants, désireux d'apprendre, humbles, dociles à leur instructeur. Ils n'ont pas de parti, pas d'intérêt à servir ; ils n'usent point du langage pour dissimuler la pensée ; ils ignorent les commentaires qui éludent le texte, la vaine philosophie qui le corrompt, la luxure, la sensualité, la convoitise, l'ambition qui l'exposent de façon à adoucir les vérités pénibles, et concilier la foi avec les jouissances terrestres. Point de parole à prononcer parmi eux qui ne soit d'un envoyé du Seigneur ; en leur prêchant l'Evangile, on est sûr de retrouver la pureté de la doctrine jadis confiée aux saints ; en vivant de leur vie, on est sûr d'arriver à ce détachement qui se contente d'avoir de quoi se nourrir et se vêtir au jour le jour, et qui ne connaît point l'amour de l'argent et les vils attraites qui en jaillissent. Comme les premiers disciples du Maître, ne possèdent-ils pas tout en commun ?

Idyllique sauvage, comblé de vertus primitives, qu'avant Wesley le grand George Berkeley avait cru découvrir sur

§ 1 l. 2-4. — Coke and Moore, 92. G. Smith : *History*, I, 115-6.

§ 2 l. 1-12. — John à un ami, 10 octobre 1735, XII, 40 ; 38.

l. 13-21. — Ib. 38 40.

§ 3 l. 1-3. — Wedgwood, 85-88, 91, 93.

les mêmes rivages ; homme de la nature, dont l'idéal hantait ce xviii^e siècle soudain harassé de civilisation, et que décrivent avec complaisance philosophes ou romanciers ; âge d'or, sobrement drapé de feuillages, qui fournissait une diversion rafraîchissante aux sueurs laborieuses du commerce, de l'industrie, des promiscuités urbaines grandissantes. De son premier voyage d'Amérique, Oglethorpe avait ramené le roi Tomo-Chachi et quelques membres de la famille, pour les présenter à la Cour ; tout de même, leur habituel costume avait paru trop sommaire, et on les avait, pour la circonstance, déguisés à l'européenne. Le monarque exotique n'en parut pas moins supérieur à George II et à l'archevêque de Cantorbéry. Le duc de Cumberland, plus connu pour d'autres exploits, offrit à un jeune chef une montre en lui recommandant d'invoquer Jésus-Christ quand il la regarderait chaque matin. Ce n'était pas ainsi que Hobbes avait conçu l'état de nature. « Mais, M. Wesley, s'ils sont déjà tout cela, qu'est-ce que le Christianisme peut bien faire de plus pour eux ? » interjeta une personne judicieuse.

N'importe : de deux chemins, quand on est convaincu que l'un plaît moins à Dieu et conduit moins à la perfection de l'âme, l'Evangile du Christ ne nous permet pas de nous flatter qu'en préférant celui-là nous puissions plaire du tout à Dieu ni recevoir de lui la grâce qui seule est capable de nous élever au moindre degré de perfection chrétienne. C'était toujours le principe de Law. En com-

§ 1 l. 7-16. — Wedgwood, 88.

l. 18-20. — Ib., 91.

§ 2 l. 1-7. — Wesley à un ami, 10 octobre 1735, XII, 40.

l. 5-7. — Law : *Serious Call*, 35, 44, 45, 74, 95, 215.

muniquant aux païens cette connaissance salutaire du Christ que lui-même avait reçue, Wesley comptait éprouver ce que c'est que d'aimer le prochain comme soi-même, et se convertir vraiment. Alors, il en avait la certitude, Dieu l'emploierait à fortifier ses frères, à prêcher les gentils, en sorte que le salut rayonnât jusqu'aux extrémités de la terre. Le 21 septembre, il prit congé d'Oxford par un sermon, à Sainte-Marie, sur les *Peines et le repos des justes*. La semaine suivante, à Londres, Burton le présentait à ses amis.

Charles avait résolu de l'accompagner, en dépit de son oncle Matthew, qui, se moquant de lui et de la religion, lui fit une scène où Oglethorpe dut s'interposer et subir sa part d'insultes; en dépit, aussi, de son frère Samuel qui le jugeait impropre à ce genre d'aventures. Jusqu'alors il n'avait aspiré qu'à poursuivre sa petite routine universitaire de *tuteur*, et ne voulait même pas entrer dans les Ordres; pressé par Burton, il obtint coup sur coup, des mains de l'évêque de Londres, le 29 septembre 1735, le diaconat et la prêtrise. Avec eux songeait à partir Westley Hall, récemment devenu leur beau-frère: il avait fait la connaissance de Marthe, installée à Londres chez l'oncle Matthew Wesley, et qui, contrariée dans des affections de jeunesse, redoutait, par dessus tout le sort de ses sœurs; secrètement ils avaient échangé leurs serments. A Epworth avec John, en juillet 1734, Hall y fit pareillement la conquête de

§ 1 l. 1-7. — Wesley, XII, 39-40.

l. 7-9. — *Works*, VII, 365-372.

§ 2 l. 2-4. — *Oglethorpe and the Wesleys*, 16.

l. 8-10. — Burton à John, 18 sept., Whitehead, I, 478.

l. 10-20. — Charles à Samuel, 31 juillet 1734; 30 avril 1735, Priestley, 15, 54. Miss Sara Wesley à Watson, Moore, I, 85.

Kezzy, dont on lui accorda la main. Puis il rompit avec elle, et invoquant une révélation du ciel, en avril 1735, revint à sa première fiancée, que des frères en courroux ne purent empêcher de l'accepter. Maintenant, désireux d'exercer en Georgie le ministère sacré, lui aussi se fit ordonner diacre et prêtre par l'évêque de Londres : femme, mère, frère, oncle, amis prodiguèrent en vain prières, larmes, menaces, supplications pour le retenir. Tout était prêt, la voiture était commandée pour le mener à l'embarcadere quand il vint prévenir Oglethorpe qu'un bénéfice lui étant promis en Angleterre, il se décidait à rester.

Du coup tombèrent les hésitations qui, depuis des semaines, rongeaient le scrupuleux Benjamin Ingham. Dévoué aux Wesley avec une sorte d'idolâtrie, leur compagnie et leur exemple, pensait-il, l'aideraient à la pratique de toutes les vertus, au lever matinal régulier, à l'exact emploi du temps, à ces mille minuties qui le préoccupaient presque maladivement, et qui lui avaient occasionné tant de cas de conscience dans la solitude de sa ville natale. Il lui fallait des amis pour le conseiller et le soutenir : le monde est si mauvais, aux trois quarts enterré dans les méfaits et les péchés, ou dans l'indifférence. Seul un pauvre fabricant de tapis lui avait été, à Osset, de quelque ressource. — Mais comment prendre un tel parti à moins d'un signe de Dieu ? En vain John remontrait que la raison, les conseils d'amis, l'ordre providentiel étaient des indications suffisantes. Les Psaumes, les Leçons, un

§ 1 l. 4-8. — Ingham, octobre 1735, Tyerman : *O. M.*, 65.

l. 8-11. — *Ib.*, 12 octobre, p. 67.

§ 2 l. 3-13. — Ingham à Wesley, Osset, 27 février 1734, Tyerman : *O. M.*, 57, 65.

passage de St Marc, lu le 7 octobre à Westminster, le 8 à l'église du Saint-Sépulcre, la venue à Londres d'un M. Nicolson le lundi au lieu du samedi et l'imprévu qui l'y retint jusqu'au mercredi, semblaient de plus de poids à Ingham. « Si ni M. Hall, ni M. Salmon ne vont avec vous, je partirai », avait-il promis. Tous deux manquaient : c'était bien la voix du ciel.

Donc, après avoir remis de sa main à la reine Caroline les lourdes dissertations paternelles en latin sur le livre de Job, le mardi 14 octobre, John Wesley, Charles, Benjamin Ingham et leur ami Delamotte, fils d'un riche raffineur de Londres, allèrent s'embarquer à Gravesend. Le mercredi et le jeudi se passèrent en exhortations et encouragements mutuels avec quelques-uns de ceux qui les avaient escortés : Burton, Charles Morgan qui aurait bien souhaité les suivre, James Hutton, apprenti chez le libraire Innys où se vendaient les livres de William Law. Elevé à Westminster avec Charles Wesley, Hutton, l'ayant retrouvé naguère à Oxford, avait invité les deux frères chez son père, autre révérend Nonjuteur, démissionnaire à l'avènement de George I^{er}, et chez qui venaient en pension principalement des fils de Nonjuteurs. Sa femme, cousine d'Isaac Newton, recevait aussi quelques dames. Les dimanches soirs, se tenaient de pieuses réunions. John Wesley, qui logea dans cette famille avant son départ, y avait prêché sur l'*unique nécessaire* et avait vivement

§ 1 l. 1-7. — Tyerman : *O. M.*, 64, 65-67. Marc, c. x; probablement le verset 21 : « Vends tout ce que tu as, et suis-moi », et 29-30.

§ 2 l. 1-3. — John à Samuel, 15 oct. 1735, Priestley, 56.

1. 3-10. — Wesley : *Works*, I, 17. Rawlinson D. 1348, fol. 290. Tyerman, *O. M.*, 66-68.

1. 10-21. — Benham : *Hutton*, 8-11. Telford : *C. Wesley*, 41-2, 57.

impressionné la fille et le fils : n'eût été son contrat d'apprentissage, la Georgie eût aussi attiré James Hutton.

Le 15 octobre, avant qu'on ne levât l'ancre, incertain de vivre jusqu'à une autre occasion, John adresse à son frère Samuel de solennelles remontrances : que pèse l'élégance du style à côté de la pureté du cœur ? de quel droit tolérer ou recommander l'étude des classiques, Ovide, Virgile, Térence, qui ne font qu'enflammer les passions ? Dieu nous veut saints comme lui. Bannissez donc ce poison de votre école, pour y substituer des auteurs chrétiens. « Soyez-en sûr, mon cher frère, vous êtes dès à présent appelé à la conversion des païens, tout comme je le suis ». Une éternité bienheureuse, pour les âmes confiées à vous, dépend de ce Christianisme qui n'est point chose extérieure, mais cœur nouveau et foi opérant par l'amour.

Les enseignements de Law et de Norris continuaient à porter leurs fruits. Comme les Piétistes allemands, comme les premiers Chrétiens, les premiers Méthodistes englobaient dans leur réprobation du monde la culture héritée des anciens. Le *fellow* de Lincoln, l'humaniste qui, une douzaine d'années plus tôt, se délectait aux Odes et Satires d'Horace, et rêvait d'en donner une édition savante, en était ainsi venu à battre sa propre nourrice. S'il la bat, c'est, comprenons-le bien, pour se mortifier lui-même dans ce qu'il a de plus cher ; c'est pour mieux consommer cette destruction du vieil homme, impitoyablement poursuivie depuis la crise spirituelle de 1725, parfois non sans cruautés superflues.

§ 2 l. 3-13. — John à Samuel, 15 octobre 1735. *Works*, XII, 26-27.

§ 3 l. 1-2. — Norris : *Reflections*, 163-5, 166-174. Law : *Christian Perfection*, 3^e ed. 181-3, 262-3, 312-3.

l. 5-7. — *Standard Journal*, I, 47.

CHAPITRE III

La Leçon de l'Étranger.

I. — La Mission de Georgie.

La première occasion de faire du bien à l'âme d'autrui et par conséquent à la vôtre, ce qui est l'unique motif de votre pieuse expédition, avait suggéré Burton, se présentera à bord. Le *Simmonds*, de 220 tonnes, joint au *London Merchant*, de même tonnage, portait, en effet, plus de deux cents passagers. Une corvette les convoyait. Durant les nombreuses relâches qui, du 20 octobre au 10 décembre, les retinrent sur la côte sud d'Angleterre, les missionnaires visitèrent leur triple paroisse flottante. Sur le gaillard d'avant, séparé du reste du navire par une cloison, Ingham et Delamotte occupèrent une cabine, John et Charles s'en partageaient une autre assez grande, où tous quatre pouvaient se réunir. Le désir d'être plus chez eux leur avait dicté ce choix. Et, très vite, ils se fixèrent un plan de vie minutieux. Levés à 4 heures, ils priaient jusqu'à 5 pour

§ 1 l. 1-4. — Burton à Wesley, 28 sept. *Wesley Studies*, 77-78.

l. 6-15. — Ingham's account, *O. M.*, 68. *Rawlinson mss. D.* 1348, fol. 290, p. 1.

eux-mêmes et leurs amis absents ; de 5 à 7, ils lisaient ensemble la Bible, la comparant aux écrits des premiers siècles. Après le déjeuner, à 8 heures, prières publiques avec Leçon du jour. De 9 heures à midi, chacun travaillait de son côté, Delamotte étudiant le grec et l'art nautique, Charles composant des sermons, Ingham catéchisant la douzaine d'enfants qu'il y avait à bord. A midi, ils se rassemblaient pour prier, s'exhorter, se mettre au courant de leurs faits et gestes. Ils dînaient à 1 heure, et, de 2 à 4, s'entretenaient avec un certain nombre de passagers dont chacun s'était chargé. A 4 heures, prière du soir, exposé de la seconde Leçon ; catéchisme. De 5 à 6, oraisons particulières. Souper. Puis, dans leurs cabines, lecture pieuse pour les passagers anglais. Service dans l'entrepont. A 8 heures, nouvelle séance intime d'instruction mutuelle. Coucher entre 9 et 10.

Dès le 20 octobre, par mortification, John et Charles renoncèrent à la viande et au vin, pour vivre presque uniquement de riz et de biscuit. Le 7 décembre, ils résolurent de ne plus souper. Le 30 janvier, son lit ayant été trempé dans une tempête, John s'étendit par terre tout habillé, et dormit si bien qu'il se promit de ne plus faire autrement : « Depuis lors, je n'ai pas retiré mes vêtements, et ne compte plus les enlever que quand il sera nécessaire d'en changer ». Ainsi s'exprime le journal de bord envoyé par John à Samuel dès le débarquement, puis transmis de main en main ; au mois de mai, Sir John Thorold écrit l'avoir lu ; Hervey remercie, le 12 juin, Chapman de le lui

§ 1 l. 1-16. — Ingham, 69. Wesley, *Works*, XIII, 304-5.

§ 2 l. 1-9. — *Journal et Rawl. ms.* 3, 4, 15.

avoir fait tenir, et congratule Wesley le 2 septembre. Une copie s'en est conservée dans les papiers du grand collectionneur Richard Rawlinson ; rapprochée des extraits plus tard publiés par l'auteur, elle fournit de significatives variantes.

Outre quatre-vingts Anglais et des Ecossais des Hautes terres, le *Simmonds* portait des Allemands, dont l'aspect honnête, paisible et recueilli frappait tous les regards. Ils étaient là vingt-six, originaires de Moravie, chassés du sol natal par la persécution, « ayant tout quitté pour leur maître, dont les leçons n'ont certes pas été perdues pour eux, doux, humbles, morts au monde, pleins de foi et du S^t Esprit ». Tel était leur attrait que, le 17, John, afin de pouvoir converser avec eux, se mit à apprendre la grammaire allemande ; y consacrant trois heures par jour, il l'avait terminée le 23 ; il visitait leurs malades ; à 7 heures, tous les soirs, il assistait à leur office. Le 20 octobre, à leur tour, trois d'entre eux, Nitschmann, van Hermsdorf et Dober s'attelèrent à l'étude de l'anglais, avec l'assistance d'Ingham.

« Pasteur des Moraves » : ainsi Wesley qualifie-t-il d'abord Nitschmann ; le texte imprimé dit « évêque ». Dans l'intervalle, on avait contrôlé la parfaite régularité de leurs trois ordres. Baptême, confirmation, eucharistie s'administraient parmi eux en bonne et due forme. Leur

§ 1 l. 1-5. — Samuel à Charles, 21 sept. 1736, Clarke, 393. Thorold à John, 24 mai. Tyerman, I, 132. Hervey à Chapman, 12 juin ; à Wesley, 2 sept., *O. M.*, 208, 211. John à sa mère, 18 mars, XII, 16. Tout ceci était écrit avant que ne parût le premier volume du *Standard Journal*, qui utilise une autre copie du même récit.

§ 2 l. 1-15. — *Rawl. ms.* 2, 3. *Oxford Methodists*, 69.

§ 3 l. 1-5. — *Journal* et *Rawl.*, 3 ; Ingham, 68-9.

discipline était stricte et ne favorisait personne. L'obéissance aux pasteurs était sans réserves. Foi, pratiques, discipline leur venaient droit des Apôtres. Aucune église existante ne rappelait davantage les chrétiens primitifs. Quoi de plus primitif que cet évêque charpentier ? Cela ne vous ramenait-il pas aux Douze et à la Sainte Famille ? Et rien était-il mieux fait pour séduire les Méthodistes d'Oxford ?

Car ils continuaient à subir le prestige de l'antiquité : le nom de Deacon revient à chaque page du carnet où John Wesley note ses occupations quotidiennes ; il le lit tous les matins, il le fait lire à Delamotte. De peur de se laisser entraîner par leur sens propre, c'est aux traités des Pères qu'ils demandent d'élucider la croyance jadis léguée aux saints. C'est en conformité à l'ancien usage que Wesley improvise des exposés de passages scripturaux, et, au cours de la traversée, explique le Sermon sur la Montagne. C'est à l'exemple de la primitive Eglise qu'ils solennisent la semaine de Pâques par un surcroît de dévotions. C'est en vertu de la même autorité que, le 18 octobre, Wesley baptise son maître d'allemand Ambrosius Tackner, âgé de 30 ans, qui n'avait encore été baptisé que par des « laïques ». Le 16 novembre, Thomas Hird, sa femme Grace, Marc et Phébé leurs enfants, âgés de 21 et 17 ans, sollicitent la même faveur : Quakers d'éducation, ils étaient maintenant « devenus sérieux », observe Ingham, et il loue le Seigneur de les avoir ramenés de leur erreur dans le droit chemin.

Etait-ce aussi de vénérables précédents qui poussèrent

§ 2 l. 4-12. — Ingham, 79. *First Sermon*, etc, fac simile, 51.

l. 12-20. — *Journal*, 16 nov. *Rawl.*, 6. Ingham, 70-71.

Charles Wesley, durant une relâche forcée à Cowes, à prêcher plusieurs fois dans l'île de Wight et à lire en présence d'une assez nombreuse assemblée dans la maison d'une pauvre femme ? Ou l'esprit des premiers jours animait-il les quatre amis quand, le lendemain, ils signèrent l'engagement, renouvelé au début de décembre, de plier chacun son jugement à celui de la majorité, de ne rien entreprendre d'important sans l'avoir d'abord proposé aux trois autres et, en cas de partage des voix, après avoir imploré la direction de Dieu, de décider l'affaire au sort. Et si l'un d'eux éprouvait quelque colère ou ressentiment de se voir blâmé, il devait sur-le-champ le confesser. Toujours ce double trait d'un confiant abandon à la Providence, et d'un étroit compagnonnage spirituel sans lequel l'individu ne saurait affronter le monde. Des passagers se moquent d'Ingham, occupé sur le gaillard d'arrière à catéchiser les enfants ; et voici qu'il a honte de continuer. O fléau du respect humain ! Et si l'on n'était soutenu par d'autres, comment parvenir jamais au salut ?

Il s'en fallait qu'à bord l'unanime faveur les accueillît. Dès le 27 octobre, M. Johnson (le fils du gouverneur de la Caroline du Sud, à en croire une relation de voyage), se plaignit à Oglethorpe que la célébration des prières publiques dans la grande cabine l'incommodât beaucoup ; il n'y pouvait rester quand il y avait tant de monde ; dehors, il craignait d'attraper froid. Comme il se levait

§ 1 l. 1-4. — Ingham, 2 nov., *O. M.*, 70.

l. 4-6. — *Ib.* 3 nov., 1^{re} déc., 70-71.

l. 6-12. — Tyerman, *J. W.*, I, 121.

l. 15-19. — Ingham, 8 nov. ; *O. M.*, 70.

§ 2 l. 2-3. — F. Moore : *Voyage to Georgia*, 12.

l. 4-12. — *Rawl.*, 26 oct., 4-5.

tard, on décida d'y continuer les prières du matin ; dans l'après midi, on se réfugierait dans l'entrepont, près de l'écoutille d'avant, malgré le tapage, la saleté, l'exiguïté de l'emplacement où la moitié des fidèles tenaient à grand' peine en se baissant. Las d'attendre un bon vent à Cowes, Johnson finit par débarquer et s'en retourner à Londres, le 1^{er} décembre. Ingham, convaincu que la présence de cet adversaire empêchait de mettre à la voile, bénit le ciel qui les en débarrassait. Dès le jour même, on reprit les prières dans la Cabine. — Une autre fois, une danse nocturne fut exécutée au-dessus de leurs têtes, mais suivie d'excuses le lendemain matin, par quelqu'un dont la femme de chambre avait été renvoyée à terre, par leur entremise, croyait-il, sous l'inculpation d'ivrognerie, de vol et d'impudicité.

De bonnes âmes se trouvaient toujours pour attiser la moindre flamme et traiter les missionnaires d'hypocrites, de rapporteurs et d'incendiaires. Des querelles et des jalousies de femmes envenimaient l'affaire. Une heure par jour, John Wesley lisait le *Traité de la Perfection Chrétienne* à une Mrs. Lawley, qui relevait de dangereuse maladie et désirait s'édifier. Mrs. Hawkings (ainsi épèle la copie de Rawlinson) assistait parfois à leurs entretiens, et semblait toute surprise et toute émue de ce qu'elle entendait. Jeune femme étourdie, la dissipation du monde ne tardait jamais à la ressaisir. Frappée dans sa santé par la miséricorde de Dieu, elle s'intéressa plus attentivement aux choses reli-

§ 1 l. 5-10. — *Rawl.*, 1^{er} déc., p. 8. Ingham, 30 nov., *O. M.*, 71.

l. 10-15. — *Ib.*, 19 nov., 6.

§ 2 l. 1-7. — *Ib.*, 22 nov., 7.

l. 7-12. — *Ib.*, 21, 28, 30 nov., 7, 8.

gieuses, et bientôt entra dans la voie des confidences : à 10 ans, elle avait perdu sa mère : « Mon enfant, lui avait dit « celle-ci, crains Dieu, et quand même tu me perdrais, tu « auras toujours un ami ». Et voici que j'en trouve un, quand j'en avais le plus besoin et m'y attendais le moins ». Peu de jours avant, Wesley avait visité Mrs. Moore, attachée à la personne de Lady Oglethorpe ; et il avait commencé avec elle l'opuscule de Norris sur *la Prudence Chrétienne* ; ils n'en virent jamais la fin, car elle retrouva du même coup ses forces et sa légèreté. Ainsi que Mrs. Lawley, elle s'était vivement disputée avec Mrs. Hawkins. L'apôtre candide crut les réconcilier. Dans les vingt-quatre heures, la colère accrue des deux femmes et de leurs maris le désabusa : ils se résolvaient, et en induisaient d'autres à ne plus assister aux prières. Une nouvelle indisposition de Mrs. Lawley paraissant l'occasion propice, Wesley lui reprocha un fâcheux changement d'humeur depuis qu'elle était liée avec Mrs. Moore : à celle-ci, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller répéter ces propos en y ajoutant ; dès lors, ce furent des ennemis déclarés. Le 13 janvier, Mrs. Hawkins demanda à communier : une pluie de dénonciations s'abattit sur elle ; elle manquait de sincérité ; elle avait commis des crimes sans nombre. Un par un, Wesley les discuta avec elle : il la jugea innocente. Et son zèle opiniâtre à relever cette âme le met en froid avec les membres mêmes de la pieuse Compagnie. Le 15 janvier, on se plaignit à Oglethorpe que l'eau fût peu équitablement distribuée ; il désigna,

§ 1 l. 15. — *Rawl.*, 10 déc., p. 10 ; et *Journal*.

l. 6-21. — *Ib.*, 2, 31 déc. ; 8, 11.

l. 21-27. — *Ib.*, 13 janvier, p. 11. *Standard Journal*, I, 135, 136.

pour y veiller, de nouvelles personnes. Les anciennes et leurs amis en furent exaspérés contre les missionnaires à qui ils imputaient la chose. Et c'est bien, en effet, Wesley qui avait informé le chef.

Personnellement, Oglethorpe leur témoignait beaucoup d'égards ; il tenait à ce qu'on les traitât en hommes bien nés ; et pendant toute la traversée, il les reçut à sa table. Il les aidait de tout son pouvoir, et causait souvent avec eux ; il prenait leurs conseils, il acceptait même leurs remontrances : un jour qu'il parcourait des considérations sur le pardon des injures, ils lui remémorèrent un serviteur qu'il avait durement puni, et qui rentra aussitôt en grâce. Avec des bontés délicates, également vantées par Ingham et par Moore, et qui lui faisaient donner aux faibles et aux malades ses provisions particulières de vin et de viande fraîche, tandis que lui même se contentait des conserves et salaisons du bord, ou qui le faisaient dormir dans un hamac pour céder son lit et sa cabine à une femme en couches ; avec une sorte de piété naïve sans cesse appliquée à l'amour de Dieu et du prochain, Oglethorpe avait des brusqueries, des explosions de violence, des duretés d'homme habitué à manœuvrer des soudards.

§ 1 l. 1-4. — *Standard Journal*, I, 137.

§ 2 l. 6-9. — 14, 24 janvier, *Rawl.*, 12, 14. Wright : Oglethorpe, 102. Jones : *History of Georgia*, I, 206-7. Les considérations sur le pardon des injures, qui réconcilièrent Oglethorpe avec son maître d'hôtel, Alexandre Grimaldi, coupable de lui avoir bu son meilleur vin de Chypre, provenaient du *Sinner's Complaint to God*, de John Gother, converti et controversiste catholique du XVII^e siècle (*Spiritual Works*, 1790 ; t. XVI, 409-419). Durant ce même voyage, Wesley pratique d'autres fils de l'Eglise romaine : de Renty, Gregory Lopez et « Xavier ». (*Standard Journal*, I, 111, 113, 115 sq., 219.)

l. 9-15. — Ingham, 19 déc. *O. M.*, 72 ; 21, 25 déc., 17 janvier, 73. *Rawl.*, 10, 12. Moore : *Voyage*, 15.

Alexandre Craig, le second du navire, lui ayant fait un affront, se vit transférer comme simple matelot sur le vaisseau de guerre convoyeur, au grand soulagement de maints passagers qui avaient essuyé les insultes de cet insolent. Les Méthodistes bénirent la main de Dieu, la rupture du charme mauvais qui peut être les immobilisait à Cowes. Si les vents favorables dépendaient de leurs efforts, ils ne négligeaient certes rien. Ils obtenaient l'ordre d'Oglethorpe pour qu'on fouettât un gamin, coupable de jurons et de blasphèmes, en dépit de toutes leurs admonestations. Ils déchaînaient le courroux d'un passager dont ils avaient dénoncé le domestique pour une faute analogue. Ils évangélisaient, avec plus ou moins de succès, l'équipage. Et ne doit-on pas voir leur influence dans les terreurs nocturnes d'un garçon de 14 ou 15 ans, obsédé par quelque chose sous son lit qui le regardait, sauf quand il récitait ses prières ?

Au calme plat, avaient succédé les tempêtes du golfe de Gascogne et de l'Atlantique ; presque tout le monde était malade. Le 17 janvier, puis le 23, puis le 25, l'assaut des lames fut terrible ; elles balayèrent le pont de la proue à la poupe ; elles brisèrent les hublots du salon et inondèrent ceux qui s'y tenaient ; la grande voile fut mise en pièces. C'était un tremblement général : mais, aussitôt le péril passé, tous, comme de vrais lâches, à commencer par les marins, niaient effrontément qu'on eût couru le moindre risque. « Désormais, je ne croirai jamais que la

§ 1 l. 1-5. — Ingham, 6 déc., 71. *Rawl.*, 9.

l. 5-14. — *Ib.*, 23 nov., 71 ; 4 janvier, 73. *Rawl.*, 7 déc., p. 9.

l. 14-17. — *Rawl.*, 2 février 1736, p. 15.

§ 2 l. 3-18. — *Journal*, 17, 23, 25 janvier.

crainte rende obéissants à Dieu ceux qui sont sourds à tous les motifs d'amour. » De toute évidence, ses compagnons de voyage n'avaient guère moins besoin de s'instruire dans la connaissance du Christ que les sauvages d'Amérique. Et quelle pureté de cœur ne faudrait-il pas, quand on est à chaque instant sur le seuil de l'éternité, qu'on peut être appelé l'instant d'après à paraître devant Dieu ! Décidément, Wesley, qui, d'enfance, craignait et abhorrait l'onde perfide, ne se sentait pas prêt à mourir : « Comment se fait-il que tu n'aies pas la foi ? » Ingham, plus détaché, et qui trouva le loisir d'admirer la majesté solennelle des éléments, la mer étincelante et fumeuse comme si elle avait été en feu, le jaillissement des éclairs, le choc serré des vagues, Ingham lui aussi, pourtant, eut à raisonner sa peur. La volonté de Dieu ne régnait-elle pas souveraine ? ne disposait-elle pas tout pour le mieux ? mourir maintenant ne serait-il pas la délivrance de bien des maux et de bien des péchés ?

Tandis que les Anglais hurlaient de terreur au milieu d'un Psaume glorifiant la puissance de Dieu, les Allemands continuaient à chanter, les yeux levés au ciel. A leur humilité, à leur mansuétude qui ne se plaignait jamais et jamais ne rendait injure pour injure, à leur serviable empressement à se charger gratuitement pour tous des soins les plus rebutants, quelle preuve décisive s'ajoutait qu'ils n'étaient pas moins exempts de crainte ! « N'avez-vous pas eu peur ? demanda Wesley. — Dieu merci, non. — Mais, vos femmes et vos enfants ? — Non, nos femmes et

§ 1 l. 8-9. — *Journal*, 3 févr. 1738.

l. 10-18. — Ingham, *O. M.*, 74, 25 janvier.

§ 2 l. 1-20. — *Wesley's Journal*, 25, 26 janvier ; 7 mars.

nos enfants n'ont pas peur de mourir. » Au chevet d'un Morave expirant, il entendra bientôt cette explication souriante : « Il ne tardera pas à être bien ; il est prêt pour l'Epoux divin ». Et c'est auprès d'eux que Wesley puise les forces dont il va ensuite ranimer ses tremblants compatriotes ; si bien qu'il prononce enfin ce jour le plus glorieux qu'il ait vu jusque-là. Les flots tranquilles diffèrent moins des flots en furie qu'un esprit apaisé par l'amour de Dieu d'un esprit en proie aux déchirants orages des passions terrestres. Peut-être aussi est-ce sous l'influence de ses nouveaux amis qu'il noue ou qu'il renoue connaissance avec maint auteur de leur pays : *Pietas Hallensis* et *Nicodemus* de A. H. Franck ; l'anonyme *Theologia Germanica* ; un peu plus tard Tauler et Arndt.

Le 1^{er} février, on croisa un bâtiment de Charleston, qui prit le courrier pour l'Angleterre ; le 4, la sonde toucha le fond par vingt brasses d'eau ; vers midi, du haut des mâts, puis, du pont, apparurent les arbres de la côte. Et la Leçon du Soir retentissait de paroles prophétiques, telles que, de plus en plus, les Wesley s'habituèrent à en chercher dans l'Ecriture. Westley Hall n'y était-il pas clairement désigné, sous le nom d'Apollos, et n'y lisait-on pas la promesse d'un grand succès, en dépit des adversaires ? — Le 5, on jeta l'ancre dans la baie de Savannah, près d'une île où couraient des rangées de pins, de cèdres et de palmiers. Pas un nuage au ciel, où baissait le soleil ; pas une ride sur l'onde ; le printemps fleurissait en plein cœur de l'hiver. Heureuse impression qui prévenait le regret du

§ 1 1. 10-14. — *Standard Journal*, I, 116, 121, 124, 137, 175, 186.

§ 2 1. 1-15. — *Rawl.*, 5 février, p. 16.

pays natal et promettait une paix paradisiaque. Le 6, Oglethorpe conduisit tout son monde dans l'île, sur une éminence, où ils rendirent grâces à Dieu ; puis il gagna en barque la ville nouvellement fondée, d'où il ramenait, le lendemain, l'un des Pasteurs allemands, Spangenberg.

Sur la foi, les pratiques, la discipline des Frères Moraves ou Bohémiens dont il avait amené naguère, en Georgie, un premier contingent, John Wesley l'interrogea avec avidité. Evidemment, leur unique souci était de se conformer au modèle primitif, de conserver intact le dépôt jadis confié aux Saints. Tout de suite, Wesley sollicita des conseils personnels ; et Spangenberg les lui donna, après deux ou trois questions étranges : « Vous connaissez-vous vous-même ? Connaissez-vous Jésus-Christ ? Avez-vous le témoignage de l'Esprit dans votre cœur ? » Comme Wesley, lui parlant de Mrs. Hawkins, le consultait sur la meilleure manière de se conduire envers elle, « Mon cher frère, lui fut-il répondu, je crois que notre ami Kempis indique le bon parti, *Omnes bonas mulieres evita, easque Deo commenda*. Non que je vous engage à la négliger tout à fait ; mais de fréquentes conversations peuvent être dangereuses pour elle ou pour vous ; le mieux est, sans doute, de lui parler rarement, en peu de mots, et de prier Dieu ardemment de faire le reste ».

Wesley ne manqua pas non plus de tirer au clair les antécédents de son nouvel ami. Fils de ministre luthérien,

§ 1 l. 1-5. — *Rawl.*, 6 février, p. 16.

§ 2 l. 1-6. — *Ib.*, 7 février, p. 17.

l. 6-11. — *Ib.*, 8 février, 17-18.

l. 11-20. — *Ib.*, 10 février, p. 21. *Imitation*, l. I, c. viii, 1.

August Gottlieb Spangenberg était né en 1704 à Klettenberg, dans le Harz. A dix ans, il était orphelin de père et de mère. Envoyé, vers dix-huit ans, à l'Université d'Iéna, il y avait passé quelques années à l'étude des langues et de la philosophie : vanités qu'il s'efforçait maintenant d'oublier. Car il avait plu à Dieu qu'un sermon lui retournât le cœur et le désabusât de toute science qui ne tendait pas au salut. Dès lors, évitant toute compagnie, il n'avait plus aspiré qu'à la solitude d'un désert. Au bout de quatre jours, il en avait assez, et un Chrétien expérimenté l'engageait à retourner aux occupations où l'avait appelé la Providence. Après une période d'impuissant engourdissement, il se mit à instruire de petits pauvres. Des amis se joignirent à lui. Bientôt, ils étaient une quarantaine de maîtres et près de trois cents écoliers.

Les tentatives de ceux qu'on qualifiait de piétistes pour régénérer par une plus stricte discipline morale et par des groupements d'âmes pieuses le protestantisme languissant, divisaient alors l'opinion religieuse en Allemagne. Les Universités de Halle et de Wittemberg étaient profondément déchirées. Plus de modération et d'équilibre régnait à Iéna. Le docteur Walch, le pasteur Brumhard, le Dr. J.-F. Buddæus, sans fermer les yeux aux défauts de leur Eglise, s'efforçaient d'en développer les qualités, d'y stimuler la vraie piété, d'y maintenir la paix. Quelque temps, Spangenberg se laissa séduire par les intransigeants qui proclamaient le devoir de se séparer d'une communion imparfaite ; par les disciples de Gichtel et de Tuchtfeld qui

§ 1 l. 1-15. — *Rawl.*, 19-21, et *Journal*, 9 février. J. Risler : *Leben Spangenberg's*, 1, 2, 9.

§ 2 l. 1-22. — Risler, 9-22. A. Ritschl, *Pietism*, II, 229, 378-9, 427-8.

excluaient tout culte extérieur sous prétexte d'union immédiate avec Dieu. Même il s'était abstenu de la Cène pour prendre part aux agapes séparatistes. Revenu de ces extrêmes, il en conserva cependant maint point de vue : l'Eglise, une au ciel et sur la terre, comprend tous ceux, à quelque confession qu'ils appartiennent, qui croient au Christ du fond de l'âme. Une seule chose importe : c'est d'être enfant de Dieu. La culture n'y sert point. Des artisans régénérés valent mieux que des savants inconvertis.

En 1727, passa par Iéna le comte Nicolas Zinzendorf, gentilhomme d'origine autrichienne, qui, à l'école de son parrain, l'illustre piétiste Spener, avait grandi dans le zèle religieux, et qui, dans son domaine de la Haute-Saxe, venait de fonder la petite communauté d'Herrnhüt, où affluaient des persécutés de Moravie. Il lia connaissance avec les élèves de Buddœus qui avaient éprouvé un éveil de conscience ; dans leurs réunions, ils s'excitaient l'un l'autre à la pénitence et à la crainte de Dieu ; et ils dotaient d'écoles gratuites les faubourgs pauvres. En 1728, des frères envoyés d'Herrnhüt en Angleterre traversèrent Iéna ; pour eux, Spangenberg traduisit des documents qui l'instruisirent sur leur Eglise. En juillet, puis l'année suivante, Zinzendorf, invité par les étudiants, séjourna longuement parmi eux. En avril 1730, Spangenberg et G. Clemens visitèrent Herrnhüt.

Pendant, d'autres Universités offraient leurs chaires à Spangenberg ; il en refusa plusieurs. En 1732, pressé d'accepter celle du défunt professeur Breithaupt à Halle, la

§ 2 l. 1-16. — Risler, 26-33. G. A. Wæber : *die Anfänge der Brüdergemeine*.

§ 3 l. 1-10. — Risler, 37, 42-43 ; 44 ; 46-81.

ratification du roi de Prusse lui parut un ordre divin. Mais, très vite, sa communauté de vues avec les Gichteliens, Tuchtfeld, Zinzendorf, le rendit suspect ; il refusa de rompre ses relations avec eux, de modifier sa prédication ou sa conduite ; on adressa une pétition au roi de Prusse, qui lui fit enjoindre de quitter la ville dans les quarante-huit heures. Il se réfugia à Herrnhüt, d'où, en 1734, Zinzendorf le chargeait de conduire trente familles en Georgie. Il y était arrivé en juin 1735, après une station à Londres. — Au village d'Herrnhüt, habitaient un millier de personnes, venues de toutes sortes de nations et fermement attachées à la discipline, la foi et la pratique de l'Eglise apostolique. Quant à lui, sans doute partirait-il bientôt pour la Pennsylvanie. A Dieu de faire de lui ce qu'il voulait. Il obéirait, les yeux fermés, comme un enfant, docile à la voix du Père.

Tel était l'homme, dont, sans savoir encore au juste son nom, le journal du 8 février note : « Mr. Spallenberg un sage. M'a conseillé pour mon propre compte ! La croix une fois de plus ! »

Le 9, le 13, le 14, le 15, le 16, ils causent de nouveau ensemble. Et jusqu'au commencement de mars, où Spangenberg partit pour assister ses compatriotes de Pennsylvanie, Wesley ne le quitta guère. M. Quincy, à qui il succédait dans la cure de Savannah, occupait encore la maison du Ministre. Jusqu'au 15 mars, John et Delamotte logèrent avec les Allemands, dans leur intimité du matin au soir. Toujours actifs, toujours joyeux et de bonne humeur, ils

§ 1 l. 2-10. — Waüer, 77-79. Risler, 81-132.

l. 10-16. — Wesley : *Journal*, 9 février.

§ 2 l. 2-4. — *Stand. Journal*, I, 151-162.

étaient vraiment dignes du Maître ; et rien de plus touchant que leurs cérémonies. Le départ de Spangenberg pour le Nord, et de Nitschmann pour l'Europe nécessitait l'élection d'un évêque. Ils y procédèrent après plusieurs heures passées en conférence et en prières, avec une simplicité et une solennité qui, effaçant le laps de dix-sept cents ans, évoquaient les assemblées sans pompe ni formalité où présidaient Paul, le fabricant de tentes, et Pierre le pêcheur. Combien vain le regret de laisser derrière lui, en Angleterre, tant d'amis fidèles ! pour dix dont il était séparé, la miséricorde divine lui ouvrait l'accès d'une Eglise entière !

En 1733 et 1734, les premiers arrivants avaient colonisé les confins de la Caroline méridionale, le long de la rivière Savannah, au bord de laquelle s'élevait maintenant la ville du même nom : cent cinquante ou deux cents maisons de planches bordées à clin, recouvertes de bardeaux, le long de trois ou quatre rues tirées au cordeau et se coupant à angles droits — le type classique de la ville américaine. A présent il s'agissait de garnir le sud de la province, plus menacé par les Espagnols. Mais, précisément à cause des bruits de guerre imminente, les Allemands, dont la religion réprouvait l'effusion du sang, ne se souciaient pas d'y aller. Seul, le capitaine Hermsdorf s'offrait à servir en toute occasion. Les autres s'en furent grossir l'établissement teutonique d'Ebenezer, à une vingtaine de milles en amont de Savannah. Dès le 16 février,

§ 1 l. 2-9. — Wesley : *Journal*, 25, 28 février.

l. 9-12. — *Ib.*, 29 février.

§ 2 l. 1-26. — F. Moore : *Voyage*, 22, 23-5, 26-7, 40, 49. Carte dans R. Wright : *Oglethorpe*.

Oglethorpe descendit vers l'Alatamaha, frontière du midi. Cinquante hommes l'accompagnaient, parmi lesquels Hermsdorf, Ingham et trois Indiens. Huit jours plus tard, il revint pour emmener le reste de l'expédition, les femmes et les enfants. Charles, qui lui était attaché en qualité de secrétaire aux affaires indigènes, devait de plus administrer la nouvelle paroisse, baptisée Frederica en l'honneur du prince de Galles. Elle était située à soixante ou soixante-dix milles au sud de Savannah, sur la côte ouest de l'île de Saint-Simon, presque en face l'estuaire de l'Alatamaha.

Le dimanche, 7 mars, John inaugurait, à Savannah, son ministère paroissial, tout provisoire, espérait-il. L'évangélisation des Indiens lui tenait par-dessus tout à cœur. Entre la mer et le Mississipi, dont les Français occupaient la source et l'embouchure, s'étendait le territoire des quatre grandes nations : les Choctaws, avec leurs 5.000 guerriers, que s'était conciliés Oglethorpe à son premier voyage ; les Cherikees, 3.000 hommes dans une région montagneuse ; les Chicasaws, depuis longtemps inféodés à la couronne d'Angleterre, et qui coupaient les communications françaises avec le Canada ; au sud de ces deux dernières tribus, à l'est de la première, au nord des Indiens de la Floride, régnaient jusqu'à l'Océan, dont ils revendiquaient aussi l'archipel, les nombreuses peuplades des Creeks : Tomo-Chachi gouvernait l'une d'entre elles. Par traité, ils avaient concédé aux Anglais les îles, sauf deux ou trois, les rives de la Savannah, les terres dans l'inté-

rieur jusqu'à deux heures de marche en amont du point extrême où se faisait sentir la marée.

Précédés par un envoi de venaison, Tomo-Chachi, sa femme Senauky et son neveu s'étaient rendus à bord le 14 février, habillés à l'Européenne, avec des Indiennes en jupes de calicot et manteaux de laine flottants, et le roi de Savannah, enveloppé de la tête aux pieds dans une couverture, la face peinte de rouge, les cheveux ornés de verroteries, une plume écarlate à l'oreille. Tous se levèrent à l'entrée des blancs. Senauky, présentant aux missionnaires une jarre de lait et une jarre de miel, les pria de les nourrir de lait, car ils n'étaient que des enfants, et de leur être suave comme le miel. Le même symbolisme ingénu avait valu à Oglethorpe une peau de buffle et des plumes d'aigle.

Puis Tomo-Chachi leur serra la main, et leur adressa ce discours, interprété par une métisse, Mrs. Musgrove : « Je suis content de vous voir ici. Quand j'étais en Angleterre, j'ai désiré entendre la grande parole, et ma nation le désirait aussi. Mais depuis, nous avons été jetés dans la confusion. Les Français ont bâti un fort avec cent hommes dedans, dans un endroit, et dans un autre, un fort avec cent hommes. Les Espagnols se préparent à la guerre. Les traitants anglais aussi nous mettent dans la confusion, et ont indisposé nos gens à entendre la grande parole. Car ils parlent avec une langue double : les uns disent une chose, les autres une autre. Cependant je suis content que vous soyez venus. Je vais parler aux sages de notre

§ 2, § 3. — *Rawl.*, 13-14 février, 21-22, et *Journal*. Ingham, O. M., 75-76. *A curious account of Georgia*, 59. Moore, 36.

nation, et j'espère qu'ils écouteront. Mais nous ne voudrions pas être faits chrétiens comme font les Espagnols. Nous voudrions être instruits avant d'être baptisés ».

Wesley admira fort le ton pénétré de cette éloquence, l'intense action des mains et de la tête, joints à tant de douceur et de moëlleux dans l'accent et les manières. « Un Seul, qui siège au ciel, répondit-il, est capable d'enseigner à l'homme la sagesse. Bien que venus de si loin, nous ignorons s'il lui plaira ou non de vous instruire par nous. Si lui vous instruit, vous apprendrez la Sagesse ; mais nous, ne pouvons rien faire ».

Ces entrevues avec les indigènes se répétèrent. A la plupart des questions, — Qui a fait le soleil ? Qui a fait l'homme ? Quelle est sa destinée ? — la réplique ne variait guère : « Nous ne savons pas. Nous ne l'avons pas vu. Nous ne savons rien. Mais les hommes blancs savent beaucoup de choses. Et pourtant les hommes blancs bâtissent de grandes maisons, comme s'ils devaient vivre toujours. Mais les hommes blancs ne peuvent pas vivre toujours. Dans un peu de temps, ils seront poussière comme nous ». Deux vagues certitudes surnageaient : quelqu'un d'important vivait en haut, dans le ciel ; et quand les balles ne vous faisaient pas de mal, c'est à lui qu'on le devait. Morts, les hommes rouges continuaient d'errer autour du lieu de leur trépas ; on y entendait des cris et des bruits. Ce serait bon d'en savoir plus ; mais le temps manquait ; il y avait tant d'ennemis de toutes parts ; s'il fallait mourir, on mourrait en hommes. Pour le moment, il s'agissait de se battre. Si

jamais on avait la paix, on ne demanderait pas mieux que de recauser.

Des Indiens de Floride, à l'instigation des Espagnols, avaient tué les hommes de Tomo-Chachi, tandis qu'il était en Angleterre. C'était couardise que de tarder à les venger. Dans ses pourparlers avec le gouverneur espagnol, Oglethorpe parvenait à grand'peine à brider ses sauvages alliés ; les yeux étincelaient ; les bouches écumaient ; au tapage obsédant des baguettes battant la peau de daim des tambours, tournaient, dans une furieuse danse de guerre, au milieu de vociférations en chœur, des hommes nus jusqu'à la taille, tatoués à la figure et aux membres, coiffés de plumes, ceints de peaux de bêtes dont les queues pendaient et où tintait du clinquant ; une crécelle en main, ils tournaient en rond, bondissant par intervalles avec des contorsions. Et les chefs chantaient leurs exploits. Les Espagnols en avaient tellement peur qu'ils ne se risquaient pas à sortir isolés. A leurs promesses de justice, les Indiens ripostaient : « Nous entendons ce que vous dites ; quand nous verrons la chose faite, nous vous croirons ».

L'honneur, pour eux, consistait dans cette passion de représailles, tenues seulement pour légitimes contre l'ennemi et contre l'adultère, et que nécessitait, jusqu'à un certain point, l'absence de lois et de police. Autrement, ils exécrèrent le meurtre ; le vol était inconnu parmi eux. Si l'ivrognerie sévissait, la faute en était aux Européens. De l'avis d'un des pasteurs allemands, Gronau, le principal obstacle à la conversion des païens, venait des Chré-

§ 2 l. 1-18. — F. Moore : *Voyage*, 69, 71, 106-8.

§ 3 l. 1-9. — *A curious account*, 58-59. Gronau's letter : *Christian Advocate*, fév. 1904. Green : *Wesley Evangelist*, 139.

tiens mêmes. « Eh quoi ! » s'exclamait Tomo-Chachi, « Chrétiens à Savannah ? Chrétiens à Frederica ? Chrétiens très ivres ; Chrétiens battre hommes ; Chrétiens dire mensonges ; diables, Chrétiens. Moi, pas Chrétien ». D'Angleterre, cependant, Thorold et d'autres s'enquéraient, avec sollicitude, des progrès accomplis. Et Wesley, implorant du renfort, annonçait que la foi des païens fleurirait seulement dans le sang des martyrs : rien de moins ne suffirait à renverser Satan. En réalité, les perspectives de succès étaient chétives. « Ce serait à désespérer », écrit Gronau, « si nous n'avions les promesses claires et catégoriques de l'Ecriture ».

John n'en restait pas moins tout rempli du projet qui était, à ses yeux, l'unique ou l'ultime raison de son voyage : évangéliser les Gentils. En attendant le remplacement du titulaire, révoqué, assure-t-on, pour avoir marié une femme de couleur à un Anglais, il voulait bien vaquer à la cure de Savannah : mais ce n'était que temporaire. Les Trustees, en ne lui concédant point comme aux autres un lot de terre, n'avaient-ils pas prouvé qu'ils le comprenaient bien ainsi ? A la première occasion favorable, il s'en irait à sa véritable destination. Or, en juin, arrivaient, pour des négociations, les délégués des Creeks, dont le territoire touchait celui des Choctaws, « les moins policés, c'est-à-dire les moins corrompus de tous les Indiens ». C'était ou jamais le cas pour les missionnaires

§ 1 l. 1-4. — Wesley's Works, VI, 264 ; VIII, 123.

l. 4-6. — Thorold à Wesley, 24 mai 1736, Tyerman, J. W., I, 132.

l. 6-9. — Wesley's Works, XII, 45 ; 16 février 1737.

l. 10-12. — Green : Wesley Evangelist, 139.

§ 2 l. 3-9. — Standard Journal, I, 168, 186, notes.

l. 10 19. — J. Wesley's Journal, 30 juin, 23 novembre 1736.

de pénétrer dans cette tribu. Dans la crainte que tant de zèle n'amènât des complications politiques, Oglethorpe soulevait des objections sans fin : « On courait le risque d'être intercepté, voire tué par les Français ; et, d'ailleurs, impossible de laisser Savannah sans desservant ».

Pionnier d'un grand Empire, rien, selon lui, n'égalait, en importance, la colonie qu'il avait fondée et pour laquelle il rêvait les destinées les plus grandioses. Et le *fellow* de Lincoln, qu'à terre comme à bord il consultait sans cesse, lui paraissait un auxiliaire providentiel, dont il n'entendait pas se passer.

A Cowpen, environ deux lieues en amont du fleuve, dans le voisinage des Creeks, John se contenta donc de conduire auprès de Mrs. Musgrove, pour que, trois ou quatre jours par semaine, il y apprît la langue et qu'il ouvrît une école indigène, Ingham revenu du sud à la fin de mars. A celui-ci, sous condition qu'il ne le battît jamais, Tomo-Chachi et la Reine avaient confié le jeune prince, déjà douloureusement perverti par l'influence européenne. Nitschmann et d'autres Moraves s'appliquaient aussi à l'étude de l'indien, tandis que Wesley, sans perdre de vue son intention première, se consacrait de son mieux à la paroisse qu'on l'importunait de ne pas abandonner.

« Prends garde que l'Amérique ne ressemble à l'Angleterre ! » Ainsi, se remémorant peut-être une parole de l'*Imitation*, s'était-il apostrophé lui-même en mettant le pied sur le continent. Si son échec d'Oxford avait tenu à quelque excès de rigueur et de raideur, il n'allait point

§ 2 l. 3-5. — *Standard Journal*, I, 132, 145, 156, 162, 206, 235, 238 note.

§ 3 l. 1-10. — Tyerman : *O. M.*, 73, 75, 80. 12 janv., 14 fév., 26, 30 avril.

§ 4 l. 1-4. — *Standard Journal*, I, 166. *Imitation*, III, c. xxvii, 3.

pourtant chercher le succès dans d'autres voies. Plus que jamais convaincu de l'impossibilité de suivre fidèlement le Seigneur, sans s'exposer aux mêmes mépris et mauvais traitements que lui, le cordial accueil qu'on lui faisait l'avait d'abord un peu effrayé. Toutefois, le 18 mars, il avait la satisfaction d'annoncer à sa mère qu'on commençait à se fâcher contre lui : la veille, un bal était organisé à l'heure des prières : le « palais de justice » qui servait en même temps d'église, avait été plein, la salle de danse complètement vide. Le calme ne pouvait pas durer ; sûrement les nuages ne tarderaient pas à s'amonceler.

L'horizon de Frederica se brouilla le premier. Là aussi, tout le monde n'avait eu d'abord que de bonnes paroles pour Ingham, l'un des six passagers qu'amena, au milieu de février, la vedette du gouverneur. La scène changea dès que les conduites se sentirent surveillées de près, et les fautes impitoyablement reprises. En débarquant à Saint-Simon, le dimanche 22, il avait été choqué d'entendre des coups de fusil ; il avait obtenu d'Oglethorpe défense de profaner ainsi le jour du Seigneur. Le 29, après avoir insisté sur le devoir de servir Dieu, il avertit qu'il noterait quiconque s'en irait chasser ou promener ce jour-là. « Lois nouvelles en Amérique », ricana quelqu'un. Plusieurs partirent tout de même, et se perdirent quarante-huit heures dans les bois ; pareillement, la semaine suivante.

Charles arriva le 9 mars, tout pénétré de ses responsa-

§ 1 l. 4-11. — *Journal*, 7 mars ; à sa mère, 18 mars, *Works*, XII, 16 ; à Charles, 22 mars, *Whitehead*, II, 14-15.

§ 2 l. 1-15. — Tyerman, *O. M.*, 76-80.

§ 3 l. 1-18. — Charles Wesley : *Journal*, 9, 21 mars.

bilités de pasteur d'âmes, et à cheval sur la discipline. L'animosité grandit. On parlait d'une liste noire, ruineuse pour qui y figurait; on ne voulait pas être mené par des curés, ni être obligé de prier quatre fois par jour, au rappel du tambour. Le 21, pendant le sermon, une détonation retentit : le coupable était le docteur Hawkins. Au constable chargé de l'arrêter, « Comment ! » déclara-t-il, « ne savez-vous point qu'on ne doit pas me traiter comme un homme du commun ? » Et sa femme, saisissant un fusil et faisant feu, exigea d'être aussi emprisonnée. Elle jurait et sacrait comme une mégère de Drury-lane, menaçait d'abattre le premier qui l'approcherait, maudissait la damnée tartuferie de Charles, se flattait de le faire sauter de son emploi ainsi que John, qu'elle avait pourtant jadis cru honnête; mais comme elle était détrompée ! Enfin, elle se vantait qu'Oglethorpe n'oserait pas la punir. Car elle était adroite, et elle l'avait circonvenu. A l'origine, il avait fallu que des tiers intercédassent auprès de lui pour qu'il admit le couple à bord : il aurait mieux aimé, disait-il, payer cent livres de sa poche. Et maintenant elle se retournait contre ceux qu'elle avait suppliés à genoux; et eux, à leur tour, la qualifiaient d'ingrate, d'hypocrite, de prostituée. « Hélas ! mon frère, qu'est-il advenu de ta conversion pleine de promesses ? »

« Je vous en conjure », écrivait cependant celui-ci, avec un mélange de grec et de latin, pour dépister les effracteurs de correspondance, « N'épargnez ni temps, ni adresse, ni peine, pour découvrir la vraie cause du

§ 1 l. 17-22. — Charles Wesley, 28 mars.

§ 2 l. 1-8. — John à Charles, 22 mars, Whitehead, II, 14-16; cf. 22-23.

récent chagrin de mon amie. Je soupçonne que vous avez raison. A Dieu ne plaise qu'elle retombe dans le même égarement. Veillez sur elle et protégez-la le plus possible. Et mandez-moi dans quel sens je dois lui écrire. » Dans une des quatre embarcations qui transportaient à Frederica les colons mariés, elle était partie le 3 mars, avec la fièvre, triste, affligée, inconsolable, prenant solennellement congé de son inlassable convertisseur, dont les exhortations et les conférences s'étaient multipliées durant les derniers jours, et dont les prières, de loin, la suivaient sans relâche. A Charles, qui l'accompagnait, elle ne pardonnait point de l'avoir percée à jour, et de s'être opposé, sur le *Simmonds*, à ce qu'elle fût admise à communier.

Le 11 mars, Charles avait rencontré la servante de Mrs. Hawkins, toute en larmes ; sa maîtresse l'avait frappée ; elle voulait se détruire afin d'échapper à cet esclavage. Il essaya d'intercéder pour elle, mais se heurta à une rudesse rageuse et presque outrageante. Le même soir, pour la première fois, Oglethorpe, à qui il demandait quelque chose pour une pauvre femme, lui répondit avec brusquerie, et désormais lui témoigna une froideur croissante. Il n'était pas jusqu'à Mrs. Welch, si douce, si docile durant la traversée, qui maintenant ne se montrât volontaire, violente, intraitable, déclarant, comme l'autre, qu'elle ne se laisserait plus mener par des prêtres, tournant en ridicule les prières, tenant des propos dévergondés et scandaleux. Elle reconnaissait elle-même qu'elle était toute changée, sans savoir pourquoi. Et voici qu'elle

§ 2 l. 1-9. — C. Wesley : *Journal*, 11 mars.

l. 9-15. — Ib. 10, 11, 17, 27 mars.

liait partie avec celle dont, une semaine plus tôt, elle niait obstinément les bons sentiments envers elle, et sur le compte de laquelle, repoussant toute tentative de réconciliation, elle suggérait les pires sous-entendus : « Mrs. H. est une femme très subtile. Je lis parfaitement dans son jeu. Il y a un grand personnage mêlé à cette affaire ; aussi ne puis-je rien dire, sinon qu'elle est extrêmement jalouse de moi ». Afin de mieux noircir cette rivale, elle s'inculquait elle-même, se targuant d'avoir été, en Angleterre, la maîtresse entretenue d'Oglethorpe, à qui elle en connaissait au moins trois autres, quitte à se démentir un autre jour, affirmer qu'elle ne l'avait jamais vu avant de monter à bord, prétendre qu'elle l'aimait à la folie, mais comme elle eût aimé un frère, et que, la veille encore, il avait en vain sollicité ses faveurs. Puis, toutes ces confidences qu'elle venait de faire à Charles Wesley, elle s'empressait de les colporter de toutes parts comme les tenant de lui. Elle répétait à sa soi-disant ennemie en quels termes il l'avait engagée à se défier d'elle. Pour le brouiller avec son chef, elle prêtait à celui-ci des propos de ce genre : « Je ne crois pas plus au christianisme qu'à Mahomet » ; ou « Il paraît que C. W. a ficelé votre mari, et lui a pris la place » ; ou bien : « Ne pourriez-vous pas l'attirer dans les bois, et puis vous enfuir en criant qu'il veut vous faire violence ? je sais bien qu'il dira que c'est une accusation mensongère ; mais rapportez-vous en à moi du soin d'en venir à bout alors ». Et il se promettait de lui ôter la vie. A Charles, elle protestait naturellement de l'horreur que

§ 11. 1-27. — 17, 24 avril ; 31 mai. *Oglethorpe and the Wesleys in America*, 13, 14, 16 17 ; et la nouvelle édition du *Journal* de Charles.

lui avaient inspirée ces seules idées. A Oglethorpe, en réalité, c'est elle qui allait se plaindre des assiduités de Charles, jurer qu'il avait tenu trois jours M. Welch attaché sous un arbre, et relater toutes ces histoires comme autant de faits authentiques.

Au fond, le plan des deux femmes était d'une simplicité machiavélique. « Supplantons les curés », répétait sans cesse Mrs. Hawkins, l'instigatrice, « et nous aurons M. Oglethorpe tout à nous. Chargez C. W. auprès de lui, et moi, je chargerai l'autre ». Peu s'en fallait qu'elles ne fussent parvenues à leurs fins. Charles Wesley avait vite été excédé de ses fonctions de secrétaire : « Pour toute la Georgie, je ne voudrais point passer six jours de plus de la même manière », soupirait-il le 16 mars, après avoir écrit lettre sur lettre. A mesure qu'il était moins bien en cour, de croissantes tracasseries lui rendaient l'existence plus intolérable. Comptant sur l'outillage de son patron, il n'avait apporté avec lui que ses effets et ses livres. Or voici que les domestiques lui refusaient une théière, et que, très souffrant d'un refroidissement, grelottant la fièvre, contraint d'abandonner à Ingham la récitation des prières, il n'avait pas même un lit où se coucher ; les charpentiers n'avaient pas le loisir de lui en fabriquer un. Le 27 mars, il se plaint que sa dernière missive à John ait été ouverte, et que ceux qui l'ont interceptée, en aient divulgué le contenu, assez compromettant sans doute : c'est pourquoi les deux frères ne tarderont pas à recourir à la sténographie de Byrom. Le 18 mars, tandis qu'il était

§ 2 l. 2-5. — 17 avril, p. 13.

l. 6-18. — C. W. *Journal*, 29-31 mars, 6 avril.

l. 19-21. — Charles à John, 27 mars 1736, Whitehead, I, 111-112.

en action de grâces dans un bosquet de myrtes, une balle l'effleura : nul doute qu'elle ne lui fût destinée. Menacer de tout mettre à feu et à sang était la coutume courante de plusieurs colons. En vérité, il avait bien besoin des avis de John, qui, le dissuadant de songer à l'apostolat des païens avant d'être délié de ses fonctions présentes, l'excitait, d'ici-là, à censurer et exhorter en toute autorité, au risque d'être méprisé de tous. « Soyons fermes et très courageux ; car le Seigneur notre Dieu est avec nous. Et il n'y a ni astuce ni puissance qui tienne contre lui ». Quoi de meilleur, au surplus, pour se préparer au martyr ? Charles se nourrissait avidement de ces pensées, réglait ses démarches sur les oracles d'une Bible ouverte au hasard, puisait consolations et réconfort dans les Ecritures ou les leçons liturgiques, qui lui inspiraient jusqu'à la vertu de prier de tout cœur pour ses ennemis, « même pour M. Oglethorpe », qu'il regardait maintenant comme le premier d'entre eux.

De son côté, celui-ci le considérait comme un hypocrite consommé, à qui il ne pouvait cacher son antipathie ; il aurait souhaité qu'une plainte en justice lui permît de le démasquer publiquement, de le châtier avec la dernière sévérité. Chaque parole et chaque geste de Charles, son silence même, son attitude embarrassée, les attentions dont il avait entouré Mrs. Welch pendant la traversée, les visites qu'il lui prodiguait depuis, tout ne criait-il pas la

§ 1 l. 1-3. — C. W. *Journal*, 18 mars. Cf. le récit mélodramatique de prétendues menaces contre John, dans Moore, I, 314, note.

l. 11-16. — C. W. 24 mars ; 14, 21, 23, 25.

l. 16-18. — Ib. 24 mars.

§ 2 l. 1-20. — *Oglethorpe and the Wesleys*, p. 17-18 ; 31 mai.

culpabilité ? et les rapports des espions lâchés sur ses troupes semblaient la confirmer. Sa figure pâle, triste, mortifiée ; ses antécédents, son évident désintéressement dans cette venue en Amérique, déposaient, il est vrai, en sens opposé. Apparemment, n'ayant jusque-là jamais approché une femme, victime d'adroites roueries, il avait été à son insu attiré dans le piège. Mais à quelle profondeur il était tombé ! et qu'il était donc en la puissance du démon ! N'était-ce pas infernal, en effet, pour détourner les soupçons, d'être allé propager ces calomnies sur les relations du Gouverneur avec Mrs. Hawkins ? Et rien n'eût empêché la juste condamnation, qui aurait été en même temps un si commode instrument de vengeance, sans la crainte que ne rejaillît sur la religion la honte du ministre, sans un scrupule d'Oglethorpe à procurer le triomphe de ce vieux mécréant de Matthew Wesley qui les avait, un soir, si copieusement insultés tous les deux !

« Je connais votre caractère implacable », hasarda Charles, au cours d'une de leurs explications ; « si jamais vous concevez un soupçon ou une aversion, il est à peu près impossible de l'écarter ». Il pardonna pourtant. Mais il continuait d'en vouloir à ces hommes, sur qui il avait compté pour l'aider et le soulager dans sa tâche, non pour la lui compliquer ; pour exercer une sorte de police morale, non pour bouleverser les esprits. La subsistance et la sécurité de tous à assurer, les villes à fonder, les forts à construire, les négociations à diriger avec les Espagnols, les stratagèmes nécessaires pour leur masquer la faiblesse

§ 4 l. 11-17. — *Oglethorpe and the Wesleys*, p. 17 ; 31 mai.

§ 2 l. 1-4. — *Ib.*, p. 11 ; 16 avril.

réelle de la colonie, les mesures à concerter avant la rupture imminente entre les deux pays, l'accablaient de soucis. Franchement, il avait mieux à faire que de surveiller des brouillons licencieux, ou de s'apitoyer sur des poules mouillées.

Le 18 mars, précisément, il était parti avec des chasseurs de bison indiens, pour se rendre compte de l'étendue de terrain qu'ils revendiquaient. Au débarquer, le 24, il trouvait Frederica sens dessus dessous. L'esclandre du 21 s'était renouvelé le lendemain, avec aggravation. Au constable Haydon, qui exécutait poliment sa consigne de l'empêcher d'entrer au camp du Gouverneur, Mrs. Hawkins avait cassé une bouteille sur la tête; M. Hawkins, se précipitant à la rescousse, l'avait terrassé, piétiné, menacé de lui passer une baïonnette à travers le corps, tandis que Welch, arrachant un fusil à l'autre constable, Davison, l'en frappait à la poitrine et à la figure. Sur le troisième constable, Hird, Mrs. Hawkins eût déchargé un pistolet, si on ne l'eût mise sous la garde de deux sentinelles. Le 23, elle recevait de son mari l'ordre de s'armer, de s'échapper, de poignarder quiconque prétendrait l'arrêter, et de se présenter à Oglethorpe. La population murmurait : c'était à décourager tout le monde, si cette femme trouvait appui en haut lieu. Après une courte audience, les officiers de paix furent réprimandés, et les prisonniers libérés. Mrs. Hawkins, en sortant, informa Charles qu'elle avait autre chose à dire contre lui, mais qu'elle choisirait son heure. « Vous savez, Madame », répondit-il, « que je n'ai rien à craindre de vous. »

§ 2 l. 3-18. — *Oglethorpe and the Wesleys*, 22 mars, p. 8-9.

l. 18-23. — C. W. : *Journal*, 24 mars.

Cependant Lawley, — un homme d'après qui le seul motif de se conduire honorablement envers quelqu'un, était le profit qu'on en pouvait tirer, — le dénonçait comme coupable de mutinerie, de sédition et d'incitations à désertter la colonie. Confrontés, il se borna à lui reprocher d'imposer l'assistance aux prières, et protesta de son respect. « Oui, le plus grand respect », reprit Oglethorpe : « Vous m'avez dit qu'il était un fauteur de troubles, et l'âme de tous ces désordres ». Et il le renvoya, promettant à Charles de n'accueillir aucune accusation contre lui sans la lui communiquer d'abord. Le 26, très mécontent, il le rendait responsable de ce que, faute d'avoir pu envoyer chercher le docteur pour la saigner, Mrs. Lawley avait fait une fausse couche. En fait, prévenu, dès le principe, qu'il lui serait loisible de visiter ses clients, c'est le docteur qui n'avait pas voulu. « Comment se fait-il qu'il n'y ait ni amour, ni mansuétude, ni vraie religion parmi le peuple ? rien que des prières de pure forme ? — Vous voyez qu'ils n'attachent pas trop d'importance aux formes », lui fit observer Charles en montrant les personnes qui arrivaient sans hâte au service du soir. « C'est que d'autres en sont idolâtres », repartit Oglethorpe.

« Si Ingham était ici, je tâcherais d'aller vous voir », avait écrit John le 22 mars. Le 27, Ingham se décida, non sans peine, à quitter Charles ; il était à Savannah le 30, au matin. Des conciliabules se tinrent. Des prières furent faites pour Mrs. Hawkins et Oglethorpe. Un grand jeûne commença pour exorciser le démon qui les possédait.

§ 1 l. 1-11. — C. W. : *Journal*, 25 mars.

l. 11-22. — lb., 26 mars.

§ 2 l. 3-6. — *Standard Journal*, I, 190-2.

Parti en pirogue avec Delamotte, dans l'après-midi du 4 avril, John, le 10, trouva son frère dans un grand état de faiblesse, et l'aida à se traîner dans les bois, où, pour plus de sécurité, ils ne se parlèrent que latin. Après avoir lu le journal de Charles, il conféra avec Mrs. Welch, qui corrobora tout ce qu'elle avait avancé; avec Oglethorpe, très amical; avec Mrs. Hawkins, froide et réservée. L'un et l'autre lui parurent innocents. « D'après la relation que me donna mon frère », note Charles, « je me laissai, en dépit de tout ce que j'avais vu et entendu, à moitié persuader de concevoir bonne opinion de Mrs. Hawkins. Ceci soit écrit pour honorer à jamais notre sagacité! » Retourné le 17 à Savannah, où il arrivait le 20, « la pauvre Mrs. Hawkins continue à m'inspirer une extrême pitié », gémissait-il; « mais que puis-je faire de plus, jusqu'à ce que Dieu me révèle ce qui l'exaspère continuellement contre moi? Peut-être alors pourrais-je lui rendre service. Il y a sûrement quelqu'un qui agit déloyalement envers nous: mais je ne m'en étonne pas. Celui qui est au-dessus de tout, regarde; et il y a plus puissant qu'eux. Encore un peu de temps, et Dieu déclarera qui est sincère. Attends le bon plaisir du Seigneur, tiens bon, et il te réconfortera ».

Avant de se séparer, Charles qui, par point d'honneur et indignation, avait résolu de mourir de faim plutôt que de solliciter ce qu'il lui fallait, cédant aux instances fraternelles, était allé trouver Oglethorpe. « Asseyez-vous,

§ 1 l. 1-8. — *Standard Journal*, I, 191-5.

l. 8-12. — C. W. : *Journal*, 14 avril.

l. 13-23. — John à Charles, 20 avril, *Works*, XII, 105.

Monsieur, s'il vous plaît ; j'ai quelque chose à vous dire. J'apprends que vous avez répandu certains bruits sur mon compte, et celui de Mrs. Hawkins. En cela, vous en êtes l'auteur. Ce n'est point du tout la même chose de dire ces choses à un autre, ou de me les dire à moi. En les racontant à votre frère, vous avez commis une calomnie ; en me les répétant, il m'a donné une marque d'amitié. Ma religion ne consiste pas, comme celle des Phari-siens, en de longues prières, mais à pardonner les injures, comme je fais de la vôtre. La chose en elle-même est d'ailleurs une bagatelle, qui mérite à peine qu'on y réponde sérieusement ; j'ai répondu à votre frère, parce qu'il croyait la rumeur vraie. Mais ce n'est pas là ce qui pourrait nuire à ma réputation : cela passerait pour galanterie et me recommanderait plutôt aux yeux du monde.... Je ne changerai rien à mon attitude envers Mrs. H. On n'en finirait pas, si l'on voulait parer toutes les médisances ». Charles maintint qu'il n'était pour rien dans tout cela ; qu'ayant perdu la faveur d'Oglethorpe, il s'était contenté de le faire avertir par son frère ; qu'il ne se croyait point le droit de jamais dire du mal de ceux à qui Dieu a confié le pouvoir.

Cependant les Espagnols, qui n'admettaient point l'établissement d'une colonie britannique au sud de la Caroline, sur les confins de leur Floride, projetaient une attaque, attendue d'un moment à l'autre. Oglethorpe, ne s'illusionnant guère sur ses chances d'y survivre, envisageait la mort avec calme. La veille de Pâques, 24 avril, il fit à Charles des adieux émouvants : « M. Wesley, vous savez

ce qui s'est passé entre nous. J'ai essayé de rassurer votre frère, à propos des bruits qui couraient sur moi, mais cela a été peine perdue. Voici qu'il m'exprime de nouveau sa suspicion par écrit. Je désirais le convaincre, parce que j'avais de l'estime pour lui ; et il n'est considérable à mes yeux que dans la mesure où mon estime le rend tel. Il dépendrait de moi de tout tirer au clair, mais cela n'importe pas. Vous ne tarderez pas à voir la raison de mes actes. A présent, je marche au trépas. Vous ne me reverrez point. Prenez cet anneau, que vous porterez de ma part à M. V[ernon ?]. S'il y a un ami sur qui on peut compter, c'est lui. Il n'y a d'influence supérieure à la sienne que celle de Sir Robert. Tout ce que vous lui demanderez, et qui sera dans ses moyens, il le fera, pour vous, votre frère, et votre famille... » Charles accepta l'anneau, dont il ne se servirait pourtant jamais pour lui-même ; il n'avait point d'ambition ici-bas ; il avait renoncé au monde ; l'existence lui était un fardeau, dont il était venu en Amérique pour se débarrasser. Une fois de plus, il affirma son innocence. La glace était rompue : les deux hommes commencèrent à entrevoir de quelles intrigues ils avaient été le jouet.

Des vents contraires empêchèrent la descente des Espagnols. De cette fausse alerte, le 29, Oglethorpe revenait sain et sauf, et à Charles, qui lui rendait l'anneau, il témoignait les plus affectueux égards. Mais qui s'avisait-il de nommer premier bailli, puissance formidable dans cette petite communauté ? Le docteur Hawkins, en personne. Par bonheur, le 12 mai, Charles se mettait en route pour

§ 1 l. 1-4. — John à Oglethorpe, 21 avril ; XII, 41-2. *Standard Journal*, I, 197.

l. 1-21. — C. W. : *Journal*, 24 avril. *Oglethorpe and the Wesleys*, p. 15.

§ 2 l. 1-6. — C. W. : *Journal*, 29-30 avril ; 2 mai.

Savannab, où ses fonctions de secrétaire l'obligeaient à rencontrer les traitants Indiens pour leur donner leurs licences : « J'étais ravi d'échapper à cette fournaise, et passablement honteux de moi-même d'en être si joyeux ». Le 21 juillet, on décida qu'il rentrerait en Angleterre. « Levons-nous, et partons d'ici », concluait avec beaucoup d'à-propos la Leçon qu'il lut le dernier jour.

Le 31, il arrivait avec son frère à Charleston, capitale de la Caroline méridionale, après six mois à peine de résidence en Georgie. En réponse à des effusions éplorées, Samuel, toujours un peu brutal et sarcastique, lui avait reproché d'être parti contre l'avis de tous, au rebours de ses aptitudes, et d'avoir trop longtemps réservé ses confidences à John ; il le blâmait de lâcher la charrue après y avoir mis la main ; il se réjouissait cependant de le voir abandonner ce qu'il considérait comme un métier de publicain, incompatible avec l'esprit évangélique ; et tous l'attendaient impatiemment au pays, y compris M^{me} Wesley, de passage à Tiverton.

Surpris par l'arrivée inattendue de son frère, le 16 mai, John avait décidé qu'Ingham et lui le relayeraient à tour de rôle ; et, bien qu'assez mal portant, il était parti le premier pour Frederica, — Frederica, dont, trois semaines plus tôt, il confiait à Oglethorpe qu'il était si aise d'être sorti : car ni la réalité, ni l'apparence de la religion ne s'y trouvaient ; un seul vice y manquait, plus que nulle

§ 1 l. 1-8. — C. W. : *Journal*, 11 mai ; 21, 26, 31 juillet.

§ 2 l. 3-12. — Samuel à Charles, 21, 28 sept. Clarke, 391-4. 7 déc., Jackson, I, 90-1.

§ 3 l. 1-4. — John, 16-18 mai. *Standard Journal*, I, 217-219.

l. 4-17. — John à Oglethorpe, 21 avril ; XH, 41.

part ailleurs, même à Londres : l'hypocrisie. Aucun souci que des choses terrestres ; pas un atome de vie céleste. « Nul de ceux qui étaient entrés dans la voie du bien », ajoute-t-il, « ne m'inspire plus de compassion que Mrs. Hawkins. La manière dont elle m'a traité ne m'aurait guère affecté, si mes seuls intérêts eussent été en jeu. Je suis habitué à être trahi, méprisé, insulté par ceux que je m'évertue le plus à servir. Mais quand je réfléchis à la condition où elle est, mon cœur saigne pour elle. Pourtant à Dieu il n'est rien d'impossible ». Charles avait fini par le convaincre de l'innocence d'Oglethorpe : raison de plus pour ne pas désespérer d'elle.

Au salut de cette âme, il appliquait toutes ses ressources d'apostolat tenace. Elle faisait l'objet de toutes ses méditations et de tous ses entretiens. Pour la guérir de ce qui devait être une crise amoureuse, il comptait lui lire *Gother*. A deux reprises, il la demanda ; elle ne vint pas. Mais elle et son mari étaient pleins de civilité. Le 1^{er} juin, elle assistait aux prières du soir, avec un air de franchise, de sérieux et de componction ; en revanche, le 4, elle était de mauvaise humeur ; le 8, elle entraînait dans la colère la plus déraisonnable ; le 12, querelle de ménage ; elle ne voulait pas entendre la vérité ; elle voulait bien causer, mais non de choses religieuses ; le 15, elle rompait solennellement toute amitié avec lui ; mais, dès le lendemain, il passait quatre heures à lui écrire. Quand il prit congé d'elle pour regagner Savannah, le 23, elle était malade, triste et courroucée ; vers la fin, elle s'adoucit.

§ 1 l. 10-11. — *Standard Journal*, 1, 213-4.

§ 2 l. 3-16. — *Ib.*, 221, 223, 224, 225, 226, 231, 232, 235.

« Si vous ne parlez qu'à ceux qui sont disposés à écouter, combien en détournerez-vous des sentiers de l'erreur ? Si, de vos efforts pour faire du bien, il résulte un tort, qu'est-ce que cela prouve ? C'est arrivé à St Paul. C'est arrivé au Maître de vie. Sa parole même était d'une saveur à produire la mort aussi bien que la vie. Est-ce donc une raison pour suspendre vos efforts ? A Dieu ne plaise ! Que vos efforts soient plus humbles, plus calmes, plus circonspects. Qu'ils diffèrent des précédents ; mais qu'ils ne cessent point tant que le souffle de Dieu sera dans vos narines ». De loin, il restait en correspondance avec elle.

Aussitôt après avoir conduit Charles en Caroline, il retourna, le 10 août, à Frederica, « où les perspectives de bien à faire étaient de plus en plus faibles, beaucoup mettant un zèle extrême et une diligence infatigable à l'empêcher, et le reste, de peur d'encourir leur déplaisir, n'osant guère manifester d'autres dispositions ». Dès le 14, il revit sa pénitente ; mais « il n'était plus le même ». En échange d'avis spirituels, une attaque de fièvre intermittente l'obligea de recourir aux soins médicaux d'Hawkins. Le 20, dans la soirée, il passa chez lui chercher une décoction de quinquina. Mrs. Hawkins était seule ; elle le fit asseoir ; il se plaignit de ce que le docteur (à ce qu'il venait seulement d'apprendre) eût montré partout, au lieu de la lui rendre directement, une lettre égarée de Charles, où deux mots grecs, apparemment désobligeants, révolutionnaient tout le beau sexe de la

§ 1 l. 1-11. — John, *Journal*, 23 juin.

l. 12. — *Standard Journal*, I, 242, 247, 250 ; 5, 15, 21 juillet.

§ 2 l. 2-6. — John, *Journal*, 13 août.

ville. Car, à qui s'appliquaient-ils ? Mrs. Hawkins était curieuse de le savoir. John, tout en déclinant la responsabilité des propos fraternels, et en spécifiant bien qu'ils reposaient sur un malentendu maintenant dissipé, ne cacha pas que ces deux mots ne pouvaient désigner qu'elle-même et Mrs. Welch. Elle sursauta : « Gredin, scélérat, misérable coquin. C'est moi que sa canaille de frère visait dans son sacré grec », cria-t-elle à son mari qui entraît. Et tous deux l'agonirent de sottises, qui lui arrachèrent des larmes. Et ils menacèrent de le « défuler ». Les uns après les autres, M. Horton, Mrs. Welch, tous ceux qu'il connaissait, l'accablaient de reproches. Le mieux était de ne plus leur parler.

Dans l'après-midi du dimanche 22, Mrs. Hawkins envoya sa bonne lui dire qu'elle avait une communication importante à lui faire. Il hésita. Pourtant, si un paroissien le réclamait, c'était un devoir d'y aller. « Surtout, restez dans la pièce », recommanda-t-il à la servante. Mrs. Hawkins, les mains derrière le dos, le fit asseoir près du lit. « Monsieur, vous m'avez outragée, et je vais à l'instant vous loger deux balles dans la tête. » Il saisit le bras qui tendait le pistolet ; de l'autre, elle brandit des ciseaux ; et se jetant sur lui, elle le renversa sur le lit, avec force

§ 11. 1-13. — *Standard Journal*, 20-22 août ; I, 260-3. Cf. C. W. : *Journal*, 7 déc. 1736 : « d'avoir laissé tomber ma fatale lettre, le convaincra, je l'espère, de ce dont je n'ai jamais pu le convaincre : la grande négligence qui lui est propre ; et les souffrances que cela a déchainées sur lui, de son inimitable aveuglement. La simplicité avec laquelle il expliqua à quoi et à qui les deux mots grecs faisaient allusion, était le comble du comble. Sûrement tout cela suffira à lui inculquer un peu de la sagesse du serpent, dont il semble aussi totalement dénué que sa chère amie, Mrs. H., l'est de l'innocence de la colombe ».

imprécations, jurant qu'elle lui taillerait le cœur ou les cheveux. Il ne pouvait crier et avait peur de la blesser. La domestique était plus morte que vive. Le constable arriva, puis le mari qui tempêta comme un furieux. Se débattant, la femme déchirait avec ses dents la soutane de Wesley, et lui mordait les bras. Tous comparurent devant Oglethorpe, qui se contenta d'enjoindre aux deux époux meilleure conduite pour l'avenir. La chose s'était ébruitée. Si peu soucieux qu'il fût de sa réputation devant le monde, Wesley réclamait un jugement public. Mais, en présence des ennemis du dehors, le Gouverneur craignait d'accroître les dissensions intérieures, et préférait régler l'affaire à l'amiable.

Le principal article de l'accord fut que les trois plaignants ne se diraient plus mot désormais : « Béni soit Dieu, qui m'a enfin donné pleine décharge, à la face des hommes et des anges, de tous rapports avec une créature dont le cœur n'est que pièges et lacs, et les mains ne sont qu'entraves. » Comme à sa mère, jadis, l'ordre péremptoire du Recteur, pour dissoudre les « conventicules » du presbytère, il ne lui en fallait pas moins pour tranquilliser sa conscience dès ce moment acharnée au relèvement des pires pécheurs.

Le 28, il reprenait le chemin de Savannah ; Frederica ne devait plus le revoir que deux courtes fois : du 16 au 25 octobre, puis du 5 au 26 janvier 1737 : en son absence, les prières n'avaient plus lieu ; tout allait de mal en pis.

§ 1 l. 1-13 — *Standard Journal*, 263-5. Cf. A Wanderer, *Gentleman's Magazine*, LXII, 23-24, d'après qui Wesley aurait paru à l'église avec la moitié de la tête tondu. Le 13 septembre, il note s'être fait couper les cheveux (*Standard Journal*, I, 275).

§ 2 l. 2-6. — *Ib.*, 266 et note.

Il n'y avait plus qu'à prendre finalement congé de ce malheureux endroit, de désespoir d'y accomplir aucun bien.

Avec quelle passion il aspirait à sauver des âmes, ce passage permet de le mesurer, où, s'étant aperçu qu'il suffisait d'une visite aux gens pour les amener à fréquenter les offices, il se lamente de n'avoir que ses après-midi à donner aux malades, sans cesse plus nombreux, et d'être hors d'état d'aller voir, chez eux, tous les jours, tous ses paroissiens : « En sorte que, rien qu'à Savannah, sans parler de Frederica et de tous les petits centres, il y a plus de cinq cents brebis qui n'ont, pour ainsi dire, point de pasteur. L'injuste ne peut que rester injuste : Personne pour guetter et saisir les *Mollia tempora fandi*, et le persuader de sauver son âme vivante. Le Chrétien novice risque de demeurer tel : Personne pour suivre l'œuvre de la grâce en lui, et lui dispenser par degrés la nourriture qui lui convient, et le guider doucement jusqu'à ce qu'il soit capable de suivre en tous lieux l'Agneau. Quelqu'un dévie-t-il de la droite voie ? Personne pour l'y rappeler. Libre à lui de chercher la mort dans une vie d'erreurs. Un croyant vacille-t-il ? Personne pour le raffermir. Trébuche-t-il ? Personne pour le relever. Ce qu'arrive à faire un seul homme, est imperceptible. Où êtes-vous, ô vous qu'anime un grand zèle pour le Dieu des armées ? Qui se dressera avec moi contre les méchants ? Qui prendra le parti du Seigneur contre ceux qui font le mal ? Qui se sent mu à se préparer pour annoncer la bonne nouvelle à ceux

§ 1 l. 1-3. — *Journal*, 16 oct., 26 janvier.

§ 2 l. 1-36. — *Standard Journal*, 10 septembre 1736 ; I, 272-4 Tyerman, I, 142-3.

sur qui jamais encore n'a lui le Soleil de Rectitude, en commençant par travailler pour ceux de ses concitoyens qui, d'ailleurs, ne connaissent ni espérance ni Dieu ici-bas?... Votre cœur brûle-t-il de tourner au bien une foule de vos semblables? Voyez tout ce pays : des milliers et des milliers s'offrent à vous... Ici se trouvent des adultes, venus des coins les plus reculés de l'Europe et de l'Asie, des royaumes situés aux profondeurs de l'Afrique. Ajoutez-y les nations, connues ou inconnues, de ce vaste continent, et vous aurez une multitude que nul homme ne peut dénombrer. »

Quelques mois plus tard, parcourant les comptes rendus de la *Société pour la Propagation de l'Evangile*, il observe qu'à part deux ou trois des missionnaires cités, tous ont été bien vus de tout le monde : « Si ceux-là étaient les disciples du Christ, le scandale de la Croix a cessé !... Où est la semence répandue, le *sang des martyrs* ? Dans tout ce vaste continent, parle-t-on d'aucun qui ait scellé la foi de son sang ? Et les livres nous montrent-ils qu'aucune Eglise, en aucun temps ou en aucun lieu, ait jamais fleuri sans cette semence?... Quand Dieu inspirera à quelques uns de ses serviteurs, qu'il aura déjà délivrés des espérances et des craintes terrestres, d'unir leurs efforts dans cette tâche d'amour ; quand, parmi eux, Il en aura choisi un ou plusieurs pour magnifier son nom à la face des païens, en mourant, non pas avec l'indifférence du Stoïque ou de l'Indien, mais avec des bénédictions et des prières pour leurs meurtriers, et des louanges au Seigneur, débordant, jusqu'au milieu des flammes, de joie ineffable,

§ 2 l. 1-26. — *Standard Journal*, 12 juillet 1737 ; l. 369. Tyerman, I, 141-2.

et rayonnant de gloire, — alors les autres, s'enhardissant à leurs souffrances, s'avanceront au nom du Seigneur Dieu, dont la Puissance leur permettra de renverser tout ce qui s'exalte contre la foi du Christ. Alors vous verrez Satan, le grand souverain du nouveau monde, comme l'éclair, s'abattre du ciel. Alors ce pays même s'emplira de la connaissance du Seigneur, comme les eaux remplissent les mers. »

Ce seing du martyre, indispensable pour authentifier et féconder le zèle qui le transporte, il ne l'attend pas moins des civilisés que des sauvages. « Oh ! que nous manque-t-il ici, pour la vie et la sainteté ! » soupirait-il en rentrant à Savannah le 26 juin. « Si ce sont des souffrances, Dieu nous les enverra à son heure. »

Pour l'instant, sa vie s'écoulait, heureuse, d'un bonheur qu'atteste la netteté même de ses notes quotidiennes, et qui était fait d'activité incessante et réglée. Levé de bonne heure, il réservait une heure ou une heure et demie aux dévotions, le premier service se célébrant à cinq heures et demie. Le matin, à midi, et le soir, selon l'usage de la primitive Eglise adopté par la *Compagnie* d'Oxford, avaient lieu les prières. Deux fois le jour, conformément au Calendrier Liturgique, des lectures de la Bible étaient suivies d'une exposition, fouds de connaissances scripturaires singulièrement précieux pour l'avenir, et qui, de plus en plus, l'accoutumait à improviser ses sermons au lieu de les rédiger d'avance à la mode du temps. Pour ces cérémonies, il ne faillait jamais à revêtir le costume canonique, surplis

§ 2 l. 3-6. — *Standard Journal*, 26 juin 1736, I, 236.

§ 3 l. 1-20. — *Ib.*, 280-1, 302, notes.

et chausse de maître ès-arts, non plus qu'à se raser scrupuleusement. Sauf les dimanches et jours de fête, où il prêchait et administrait la Communion, du premier repas à midi, il lisait ou écrivait. Dans la journée, visites pastorales, ou leçons à ses élèves, dont le principal était Delamotte qu'il traitait comme un fils. Parfois, Oglethorpe réclamait aide ou conseil. Les exercices physiques aussi avaient leur part : la rame et le gouvernail ; la natation, qu'il importait de placer avant l'heure où s'éveillent les alligators, le métier de bûcheron ou de charpentier ; le jardinage, surtout, pour lequel il conservait une prédilection. La flûte reparait à l'occasion. Et il y a des traces d'études médicales, ébauchées d'ailleurs à Oxford, peut-être sous l'impulsion du Révérend Kirkham, médecin des âmes aussi bien que des corps. Le coucher — sur une planche ou sur le sol — n'était point tardif, succédant à une soirée d'ordinaire occupée par quelque réunion pieuse.

Ingham résidait maintenant à la ville indienne d'Yamacraw. Delamotte seul demeurait avec John ; mais autour d'eux s'étendait un petit cercle pieux, de vingt à trente personnes, où entraient surtout des femmes, dont plusieurs nous sont nommées : Miss Becky et Miss Margaret Bovey, liées avec les Granville, et dont la plus jeune, qui était fiancée, mourut subitement le 10 juillet 1736 ; Miss Fosset ; Miss Sophy Hopkey.

§ 1 l. 6-18. — *Standard Journal*, 219, 375 ; 224, 237, 242 ; 226, 232, 267, 279, 295 ; 181, 183, 185, 187, 225 ; 354 ; 180, 217.

l. 14-15. — John à sa mère, 11 juin 1731. *Works*, XII, 11.

§ 2 l. 2-4. — Ingham, 1^{er} mai 1736, *O. M.*, 79. W. Myles : *Chron. Hist.*, 1799, 4.

l. 5-7. — *Journal*, 1-10 juillet 1736. *Life of Mrs. Delany*, I, 581.

Née le 1^{er} novembre 1718, Sophia Christiana Hopkey vivait chez sa tante, Mrs. Causton, dont le mari, arrivé en 1733, avec la première bande d'émigrants, et protégé par Oglethorpe, était désormais le premier magistrat, le personnage important de Savannah. Il exerçait une sorte de dictature, étant préposé à la distribution des vivres, sans lesquels on ne pouvait guère subsister sur ce sol presque vierge encore. Personnage assez mal dégrossi, semble-t-il, et d'un commerce rude pour l'être frêle, délicat, sensitif qu'on nous dépeint sa pupille.

Toute faible qu'elle fût, son activité était infatigable, et ne reculait devant aucune tâche. Ce n'était point une mijaurée d'Anglaise bien-née : « les incommodités que les femmes de condition, en Angleterre, estimeraient pires que la mort », elle n'y faisait pas même attention. Du pain à manger, de l'eau à boire lui suffisaient. Elle supportait sans se plaindre le froid, le chaud, l'humidité, le manque de nourriture ou la mauvaise qualité ; et ses fréquents maux de tête ne se laissaient deviner qu'à sa pâleur et à l'éclat amorti de ses yeux. Toujours soignée, elle était toujours simple, dédaignait la mode, et n'aimait pas la toilette. Tout ce qu'on nomme divertissements, les bals, les danses, les visites, ne l'attiraient point : « elle ne se souciait ni de voir, ni d'être vue, à moins que ce ne fût pour devenir plus sage et meilleure ». Ce manque de curiosité, quelques-uns, à tort, le taxaient de stupidité. En fait, elle était, bien que sans culture, d'une intelligence au-dessus de son âge, et pour qui il n'y avait rien de trop élevé, ni de trop humble. Elle avait, avec beau-

coup de bon sens, un tact naturel, qui, à défaut d'expérience, lui permettait de s'adapter sans peine aux circonstances et aux personnes. Elle comprenait si vite qu'il était à peine besoin de lui répéter deux fois la même chose, et si bien que les notions les moins courantes ne se brouillaient pas dans sa tête. Mais sa modestie l'empêchait de parler souvent ou beaucoup, et la rendait avide d'instruction, attentive aux leçons, prompte à reconnaître ses erreurs, docile en toutes choses : « On eût dit vraiment qu'il n'entraît en elle rien qui ressemblât à la volonté propre ». Elle n'était pas moins exempte de colère, douce, patiente, pardonnant volontiers, ne se refusant à croire que le mal. Les malheureux trouvaient, auprès d'elle, sympathie et compassion. A ses amis, elle témoignait une gratitude, une tendresse, une pureté indicibles. Les plus dures épreuves n'ébranlaient point sa résignation ; la plus cruelle angoisse ne lui arrachait pas un murmure. « Elle y voyait la main de Dieu et se taisait. Elle disait, certes : « S'il se peut, mon Père ! » mais elle ajoutait : « que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » Ces artifices, que John déclarait un jour avoir rencontrés partout dans le monde, sauf au foyer d'Epworth, elle ne les soupçonnait pas.

Ce fut le samedi 13 mars 1736 qu'il l'aperçut pour la première fois, date soulignée dans le récit qu'il transcrivait pour sa mère, deux ans plus tard, à sa table de Lincoln College. Elle était chez Causton avec son amie Fosset. Et toutes deux dès lors partagèrent assidûment

§ 4 l. 20-23. — *Works*, VII, 339-340.

§ 2 l. 14. — *Standard Journal*, I, 181-2.

lectures, promenades, exercices édifiants. Le 6 juillet, après le service matinal, elles inaugurèrent la pratique de l'accompagner au presbytère. A partir du 14, chez Miss Bovey, qui venait d'enterrer sa sœur, des réunions du soir s'établissent régulièrement : Young, Scougal, d'autres bons auteurs en font les frais. L'oncle et la tante y prêtaient les mains avec une complaisance où perce quelque arrière-pensée. Sophia n'était pas heureuse chez eux ; à mainte reprise, elle se plaint des « chocs » qu'elle y endure ; elle n'aspirait qu'à sortir de cette maison, en épousant, au besoin, le premier venu ; et elle était ardemment courtisée par Thomas Mellichamp, jeune vaurien qui passait une notable partie de ses jours en prison, dont Causton ne voulait à aucun prix, et qui la menaçait de l'assassiner avec l'amoureux qu'elle lui préférerait. Soit crainte ou sentiment plus complexe, elle ne paraissait pas le haïr. D'où les consultations incessantes du pasteur avec la famille et même avec Oglethorpe.

Probablement pour la soustraire à de trop pressantes instances, on l'expédia, vers la fin de juillet 1736, à Frederica, chez les Hird, ces Quakers convertis, avec Miss Fosset, qui, le 25 octobre suivant, y fut unie à M. Weston. Elles étaient là au mois d'août, lors du guet-apens où Mrs. Hawkins attira Wesley. Et, avec elles, il se réconfortait, à prier, converser, lire ou chanter des hymnes. Elles y étaient encore, quand il revint à l'automne, chargé de commissions par Mrs. Causton, pour le compte de laquelle, dans l'intervalle, il avait entrepris toute une correspon-

§ 1 l. 6-14. — *Standard Journal*, I, 291, 335-336.

l. 15-18. — *Ib.*, 198, 218, 221, 243.

§ 2 l. 1-15. — *Ib.*, 251, 259-270, 271, 276, 278 ; 287.

dance. La pauvre Miss Sophy n'était plus l'ombre de ce qu'il l'avait laissée à son départ ; presque toutes ses bonnes résolutions s'étaient évanouies ; et, qui pis est, ainsi l'avait-elle résolu, elle quitterait l'Amérique par le premier navire en partance. Un peu décontenancé d'abord, John se rappela quelles étaient ses fonctions, et, implorant la bénédiction du ciel, il se mit à lui lire Ephrem Syrus et le *Sérieux Appel* de Law.

« L'enfant ne sera pas dans son assiette, tant qu'elle ne sera pas mariée », lui avait dit Causton : et il avait eu beau protester qu'elle avait trop de chagrin pour y penser, ou qu'il n'y avait guère de prétendants sortables. A sa demande d'instructions précises, la réponse avait été : « Je vous la confie. Faites d'elle ce qu'il vous plaira. Prenez-la entre vos mains. Promettez-lui ce que vous voudrez. Je tiendrai tout ».

Les arguments religieux, pour la dissuader de retourner en Angleterre, n'avaient produit aucune impression. Mais au nom de l'amitié ? Elle éclata en sanglots : « Ma résolution commence à être ébranlée. » Le lendemain, Wesley avait été fort mal reçu par le Gouverneur : « Eh bien ! Miss Sophy, libre à vous d'aller en Angleterre ; je ne puis plus vous être d'aucune assistance ; mon crédit n'est plus. — Non, s'écria-t-elle ; à présent, je ne bougerai pas d'ici. — Mais, si M. Oglethorpe vous a conseillé de partir, cela peut le mécontenter. — Content ou mécontent, je m'en moque. Vous m'avez soutenu dans mes plus grandes épreuves. Que les vôtres ne vous découragent

§ 1 l. 5-8. — *Standard Journal*, 16 octobre, 283-4. Whitehead, II, 22.

§ 2 l. 1-8. — *Id.*, 12 octobre, 280-1.

§ 3 l. 1-14. — *Id.*, 19 octobre, 285. Whitehead, II, 23.

point. N'ayez pas peur. Si M. Oglethorpe vous manque, Dieu vous aidera ».

Après un nouvel entretien, Oglethorpe décréta qu'elle retournerait sur-le-champ à Savannah, et que le mieux était pour elle de s'embarquer avec Wesley. « Pour beaucoup de motifs », avait-il dit textuellement à Charles le jour des adieux, « je vous recommanderais le mariage plutôt que le célibat. Vous êtes d'un tempérament social ; l'état conjugal vous offrirait beaucoup moins de difficultés à faire votre salut, et d'autant plus de secours. » Lady Oglethorpe, qui l'accompagnait dans cette expédition, et à qui Charles lisait ses vers, n'était sans doute point pour contrecarrer des projets matrimoniaux. Quel sortilège plus efficace pour modérer l'essor mystique des enthousiastes missionnaires, pour les humaniser, pour les attacher durablement à cette terre et à cette œuvre qui le passionnaient, pour les préserver aussi de ces roueries de femmes, où ils s'empêtraient lamentablement ? Voyant John et Sophy, il ne négligea rien pour les précipiter dans les bras l'un de l'autre.

« Je vis quel danger je courais ; pourtant je gardais bon espoir d'y échapper, 1^o parce que ce n'est pas de mon propre choix que je m'y exposais ; 2^o parce que je persévérais dans mon désir et dans mon dessein de vivre seul ; 3^o parce que, eussé-je changé de désir et de dessein, j'étais persuadé qu'elle persisterait dans la résolution de rester fille. »

Ils voguèrent, partageant leur temps entre les *Prières* de l'évêque Patrick et l'*Histoire de l'Eglise* de Fleury. Le

§ 2 l. 3-8. — C. W. *Journal*, 25 juillet 1736. Cf. Moore, I, 312.

l. 9-11. — Telford : C. Wesley, 245-6.

§ 3 l. 1-6. — *Standard Journal*, 25 octobre, 287.

soir, après souper, sous la voile tendue entre quatre pieux pour les abriter de l'âpre bise du nord-est, ils passèrent la nuit, avec l'équipage, dans une île déserte. Sur une autre île, la tempête les força de camper trois jours : « J'eus de la sorte le loisir de l'observer de plus près. Et plus je l'observais, plus j'étais stupéfait. Rien de déplacé ou d'intempestif. Dans tout ce qu'elle disait ou faisait, se peignait autant de sérieux que de suavité. Elle souffrait souvent, et ne pouvait le dissimuler, mais jamais elle ne s'abandonnait à l'impatience. Elle se confiait à Dieu, en avouant qu'elle souffrait bien moins qu'elle n'eût mérité. »

Le mercredi, il lui démontra qu'il ne fallait jamais mentir, même à bonne intention. Le jeudi, ils s'entretenaient de la sainteté chrétienne, où il ne désespérait point de la voir s'élever. Le vendredi soir, à la lueur du feu du bivouac, il s'aperçut qu'elle ne dormait pas. « Miss Sophy, jusqu'à quel point êtes-vous engagée à M. Mellichamp? — Je lui ai promis de l'épouser ou de n'épouser personne. — Miss Sophy, je m'estimerais heureux de passer ma vie avec vous ». Ce souhait lui échappa, sans dessein prémédité. Elle fondit en larmes : « Je suis bien malheureuse. Je ne veux pas de Tommy, car c'est un mauvais homme. Et je ne puis avoir nul autre. Monsieur, vous ne savez quel danger vous courez. Je vous en prie, plus un mot de cela ». Après un silence, elle reprit : « Quand d'autres ont abordé ce sujet avec moi, j'ai éprouvé de l'aversion pour eux. Je n'en éprouve pas pour vous. Nous pouvons parler d'autre

§ 1 l. 1-11. — *Standard Journal*, 289.

§ 2 l. 1-13. — *Ib.* 27-29 octobre, p. 290.

l. 14-18. — *Ib.* 291.

chose, comme si de rien n'était ». Là-dessus, ils entonnèrent un psaume.

Pour plus de convenance, tandis qu'elle continuait sa route, il atterrit un peu au sud de l'estuaire de la Savannah, et, à pied, s'en alla l'attendre au débarcadère. Couston, l'assurant de toute sa gratitude, répéta qu'il lui accorderait tout ce qu'il demanderait pour Sophy. On stipula que Mellichamp ne serait plus nommé devant elle et qu'on ne lui en ferait plus de reproches ; qu'elle ne verrait que des personnes de son choix ; qu'elle irait matin et soir au presbytère. Wesley avait d'abord proposé qu'elle y logeât (c'était une vaste bâtisse où l'on recevait parfois jusqu'à huit invités), ou qu'elle fût l'hôte des Allemands. Chaque jour donc, après le service matinal et le premier repas, ils récitaient ensemble les *Dévotions* de Hickes. Elle restait seule jusqu'à huit heures. De huit à neuf, elle prenait une leçon de français, en vue de laquelle son professeur composa même une grammaire. Après de nouvelles prières, à neuf heures, elle écrivait ou lisait jusqu'à dix. A la fin de la journée, extraits d'Ephrem Syrus, du doyen Young, ou des sermons de Reeve. Wesley alla jusqu'à Owen, l'austère puritain, qu'il venait de découvrir et jugeait excellent. On concluait toujours par un psaume.

Il avait commencé en toute simplicité. Mais quel effort il faudrait pour tenir bon, dans une telle intimité, il ne tarda pas à l'apercevoir ; et il eut peur de son élève. Elle l'empêchait de s'occuper, comme il aurait voulu, des

§ 2 l. 1-11. — *Standard Journal*, 30-31 oct. 1736, I, 291.

l. 10-11. — Ib. 214, note 2.

l. 11-21. — Ib. 292, 294, 295 et note, 316, Moore, I, 312 ; Tyerman, I, 149.

§ 3 l. 1-6. — Ib. novembre 1739, p. 294-5.

Indiens, de passage au début de novembre. Son ferme propos de célibat chancelait. Ne valait-il pas mieux rompre sans retard ? Ses amis, consultés, lui donnèrent des conseils ambigus. Par d'énergiques résolutions, il pensa calmer ses scrupules de conscience : « 1. Être plus vigilant, avant et pendant mes prières... 3. Ne pas toucher ses vêtements volontairement ; ne pas songer à elle. 4. Toutes les heures, ai-je prié tout à fait sincèrement ? Prier pour y parvenir, veiller, m'efforcer. 5. Ne point regarder d'autre livre que la Bible jusqu'à Noël... 7. Chez Miss Bovey, partir dès la fin du paragraphe. Pas un mot ensuite. 8. Point de paroles sans but ou sans réflexion ».

Durant son dernier séjour à Frederica, en janvier 1737, il apprit que Mellichamp était de retour à Savannah. L'appréhension le fit se hâter. Sophy était chez Mrs. Musgrove, à Cowpen, endroit où elle n'avait rien de bon à apprendre. Il la ramena le soir même : « elle n'avait point coutume de me rien refuser ». L'embarras augmentait ; d'impulsives allusions à des désirs de mariage lui échappaient non des propositions catégoriques ; à ces minutes-là, le moindre encouragement l'eût lié sans retour. Mais Miss Sophy jugeait préférable pour des ecclésiastiques l'absence de soucis temporels, et pour elle-même le célibat.

« Quelles seraient, selon vous, les conséquences si vous brisiez toutes relations ? » interrogea le Morave Tœltshig, consulté. « La perte de son âme, je le crains, entourée qu'elle est de dangers, n'ayant personne pour l'avertir et l'armer contre eux ? — Et quelle serait la conséquence, si

§ 1 l. 4-12. — *Standard Journal*, 19 déc. 1736 ; 303, 324.

§ 2 l. 2-11. — *Ib.* 313-314.

§ 3 l. 1-7. — *Ib.*, 315-316. Moore, I, 312.

vous ne brisiez point ? — Le mariage, j'en ai peur. — Je ne vois pas pourquoi ». Jamais, jusqu'ici, l'idée ne s'était présentée à Wesley qu'il pût être mieux pour lui de se marier. Ingham et Delamotte, outrés, relancèrent Tœltschig et l'évêque Seifart. Ils doutaient de la religion et de la sincérité de Sophy ; ils niaient qu'elle comptât réellement rester fille ; ils déclaraient leur ami hors d'état d'en juger de sang-froid, et le poussèrent à une retraite de quelques jours hors de la ville. Auparavant, il annonça son départ à Miss Hopkey, l'invitant à prier avec lui pour que le ciel l'éclairât.

La journée du 7 s'écoula en prières et en examen de conscience qu'entre coupait la rédaction d'un portrait de son amie. « Seigneur, tu le sais ! Si c'est mieux, que rien n'y mette obstacle ; sinon que rien n'y contribue ! » Un profond abattement succéda à quelques heures de sérénité : « Quelle amertume, pour un esprit aux appétits illimités, d'être livré en proie à ses propres désirs ! » Mais de nouvelles supplications le réconfortèrent. Appelé à Savannah le lendemain, « mon cœur était tout le temps avec Miss Sophy. J'aspirais à la voir, ne fût-ce qu'un moment. Quand vint l'heure du bateau, ce fut comme une sentence de mort ; mais croyant que c'était la volonté de Dieu, j'obéis ». Un acte de résignation amena la paix soudaine. Il lui apparut clairement que c'en serait fait de ses rêves de missionnaire, et qu'il n'était pas assez fort pour soutenir les multiples tentations de l'état conjugal. Le 12, il en informait ses amis. « Si je me marie jamais, Miss

Sophy », lui déclare-t-il le 14, dans son jardin, « je suis résolu à ne le faire qu'après avoir été chez les Indiens ».

Le 15, elle lui intimait son intention de ne plus venir seule, ni déjeuner avec lui : l'opinion s'étonnait du temps qu'ils passaient ensemble. Le 16, elle renonçait à apprendre le français. Mais il serait toujours le bienvenu chez les Causton. Le 19, il l'y trouvait telle qu'il ne l'avait jamais vue, aigre, irritable, disputeuse, prétextant pour excuse un malaise. Le 24, à la nouvelle qu'Ingham ou lui allait être obligé de partir, elle le regarda fixement, changea de couleur, balbutia : « Quoi, en Angleterre ? Alors rien ne m'attache plus à l'Amérique. — Vraiment j'ai bien envie d'y aller aussi », dit Mrs. Causton. « Voulez-vous venir avec moi ? — De tout mon cœur. — Hier soir, vous ne vouliez pas. — C'est vrai ; à présent tous les endroits de la terre se valent pour moi ». Wesley, s'en retournant, lui demanda de s'expliquer : « Vous êtes le meilleur ami que j'aie jamais eu au monde. Vous m'avez témoigné votre amitié, alors que les autres ne m'offraient que pitié banale ». Quelle épreuve le jour suivant ! « Ses paroles, ses yeux, son air, chacun de ses mouvements et de ses gestes étaient si doux et si suaves ! Je ne sais ce qui serait arrivé si je lui avais seulement touché la main. Comment je m'en suis défendu, je l'ignore. Sûrement Dieu veille ». Le lendemain, laissés seuls par Delamotte, la résolution lui manqua. Il prit la main de Sophy ; elle ne parut point fâchée ; il brûla de s'engager pour la vie. Mais n'avait-elle pas assuré qu'elle ne se marierait jamais ? et certes elle était sincère.

§ 2 l. 1-7. — *Standard Journal*, 319-323.

l. 7-27. — *Ib.*, 24-27 février, 323.

Il ne tarda pas à regretter son imprudence. Et Delamotte, avec des pleurs, se préparait à une séparation, ne pouvant rester dans la maison quand s'y installerait Sophy. « Je n'ai pas l'intention de l'épouser », répliqua John. — « Vous ne voyez pas clair dans votre cœur ; c'est inévitable d'ici peu, à moins que vous ne cessiez tous rapports. — C'est trop important pour que je me décide tout à coup. — Décidez-vous au plus tôt, vous perdez du terrain chaque jour ». Le lendemain fut marqué par un jeûne, des prières, des délibérations et un recours au sort. Il y avait trois *lots* : « Marie-toi », « N'y pense pas cette année », « Renonces-y à jamais ». Ce fut le troisième qui sortit ; une consultation supplémentaire enjoignit de ne la revoir qu'en présence de Delamotte.

« Au lieu de l'agonie à laquelle j'avais des raisons de m'attendre, la force me fut donnée de dire joyeusement : Que ta volonté soit faite !... Je vis et j'adorai la bonté de Dieu, bien que ce qu'il exigeait de moi fût un coûteux sacrifice. C'était dire adieu tout ensemble à tout ce que ce monde offre d'agrément, --- non seulement honneur, fortune, puissance (qui vraiment n'étaient rien pour moi, et que je méprisais comme la terre des rues), mais encore toutes les commodités de l'existence qui sont réellement désirables, — une jolie maison, un jardin ravissant, sur la crête d'une colline à une petite distance de la ville ; une autre maison et un autre jardin en ville ; une troisième à quelques milles de là, avec un vaste terrain fertile attendant. Et par dessus tout, ce en comparaison de quoi tout

§ 1 l. 1-14. — *Standard Journal*, 4 mars, 325.

§ 2 l. 1-25. — *Ib.*, 325-6.

était pour moi méprisable et indigne de considération, une compagne telle que je ne pouvais me flatter d'en retrouver, dussé-je vivre deux mille ans bien comptés. En sorte que je ne pouvais que m'écrier : « O Seigneur Dieu, « Dieu de mes ancêtres, inépuisable en miséricorde et en « vérité, vois, je t'offre non des bœufs ou des rivières « d'huile par milliers et dix milliers, mais le désir de « mes yeux, la joie de mon cœur, l'unique objet sur terre « auquel j'aspirasse ! Oh ! donne-moi la Sagesse, qui siège « auprès de ton Trône, et ne me rejette pas du nombre « de tes enfants ! »

Démon tentateur, Causton le convia, quelques jours plus tard, à l'accompagner à sa plantation, éloignée d'une lieue et demie. « Pourvu que ce soit un honnête homme, un honnête et brave homme qu'elle épouse », avait-il déclaré à son plénipotentiaire partant pour Frederica, « cela m'est égal qu'il ne possède pas un liard. Je puis leur assurer de quoi vivre ». Et quel site enchanteur ! Le coteau, la rivière, les bois étaient ravissants, et pénétrèrent mon âme d'une douceur qui ne m'avait pas quitté, quand, à notre retour, il me pria de boire une tasse de thé chez lui ». Elle était là, évidemment en quête d'un tête à tête. Il se rappela sa promesse à Delamotte. Il se débattit. Il céda. Elle lui saisit les deux mains, et avec les gestes, les regards, les intonations les plus charmantes, lui demanda une faveur. C'était de ne point parler d'une certaine lettre qui lui avait été adressée. « Impossible de se fier à d'autres qu'à un Chrétien. Vous me l'avez sou-

§ 2 l. 3-7. — 12 octobre 1736; ib., 280-1.

l. 1-21. — 7 mars 1737; ib., 327.

vent dit, et je constate que c'est vrai. Et pour ma part, je suis bien résolue désormais à ne me fier à aucun autre ». Causton les appela : un moment de plus, et John en aurait trop dit.

Cette fameuse lettre qu'elle prétendait avoir refusée, et qui venait de Mellichamp, Mrs. Causton la surprit ; furieuse, elle voulait jeter sa nièce à la porte, ou la faire emmener par Wesley. Le lendemain, en le remerciant de toute son obligeance, elle le chargeait au lieu de cela de publier les bans de Sophy et d'un M. Williamson qui lui faisait la cour depuis quelque temps sans lui inspirer d'inclination particulière. Il paraissait surpris. Avait-il quelque objection ? Qu'il allât les communiquer à Sophy. Piège transparent même aux yeux de Wesley : « Bien que la seule idée de son mariage avec quelqu'un qui, à mon avis, la rendrait très malheureuse, me fût pénible, je ne pouvais pourtant pas me résoudre à la sauver en l'épousant moi-même. En outre, je me tenais ce raisonnement : elle est fiancée, ou elle ne l'est pas ; si elle l'est, je ne voudrais pas d'elle ; si non, tout ce jeu n'est point pour me faire revenir sur ma résolution ». En fait, elle était fiancée conditionnellement, avec Williamson, à défaut de Wesley.

Cependant, il y allait du salut d'une âme : comment ne pas risquer encore une entrevue ? « Il n'est pas facile de décrire la complication de passions, le tumulte de pensées qui m'affectèrent alors : crainte de la misère où elle s'engageait, et tendre pitié ; douleur de ce que je perdais

§ 1 l. 1-4. — *Standard Journal*, 327-8.

§ 2 l. 1-18. — 8-9 mars ; *ib.*, 329-333.

§ 3 l. 1-12. — *ib.*, 334. Le premier jet du carnet est plus poignant, dans sa brièveté. « 8 mars : Miss Sophy promise, hélas ! 9 mars : Miss Sophy va se

moi-même ; amour dardant à travers tous les replis de mon âme, acérant chacune de mes émotions et de mes pensées. Au fond, un faible désir d'accomplir et de souffrir la volonté divine, qui, joint à un doute sur le succès de ma proposition, était juste assez fort pour m'empêcher de dire carrément (et je m'étonne encore de ne l'avoir pas dit) : Miss Sophy, voulez-vous m'épouser ? »

Elle avait promis de ne prendre qu'un homme religieux. M. Williamson l'était-il ? — Elle n'avait point de preuve du contraire. — L'enjeu était trop grave pour se contenter à moins d'une preuve positive. Williamson survenant, il les exhorta à s'aider l'un l'autre à servir Dieu de toutes leurs forces, et rentra chez lui, fort agité. Jamais il n'avait vécu de pareilles heures ; jamais il n'avait enduré de peines si aiguës. Ne plus la voir, cette pensée lui perçait le cœur comme un glaive. Sa passion lui dévorait l'âme comme un poison. Il était las du monde, de la lumière, de l'existence. Et il ne parvenait point à prier. Peu s'en fallut qu'il ne cédât aux instances de Causton, qui n'approuvait point l'union projetée. Et que fût il advenu alors de la mission pour laquelle il était né ? Il se serait assoupi dans l'oisiveté du siècle. « Fils de l'homme », avait dit le Seigneur à Ezéchiël, « voici que je te retire le désir de tes yeux tout d'un coup ; et pourtant tu ne t'affligeras, ni ne pleureras, ni ne couleront tes larmes ». Ordre singu-

marier. ... Confondu. Incapable de prier. Essayé de prier ; perdu ; accablé... Pas de jour pareil depuis que j'ai vu pour la première fois le soleil. O traite avec tendresse ton serviteur. Ne m'en laisse pas voir un autre comme celui-ci. » (*Standard Journal*, 328, 330).

§ 2 l. 1-13. — *Ib.*, 334-335.

l. 13-20. — Whitehead, II, 25 ; Moore, I, 312, 320 ; Ezéchiël, XXIV, 16.

lièrement dur, et que Wesley hésitait encore à suivre. La Providence le prévint.

Le samedi 12 mars 1737, juste un an après qu'il lui avait parlé pour la première fois, Sophy se mariait à Purrysburg, six ou huit lieues en amont du fleuve, sur la rive de Caroline : cérémonie irrégulière, puisque les bans n'avaient pas été publiés ; un mois plus tard, au commissaire de l'évêque de Londres à Charleston, Wesley se plaindra que le fait se soit produit pour plusieurs de ses paroissiens. Cela n'était pas fait pour le réconcilier avec William Williamson, « une personne qui n'est remarquable ni par la beauté, ni par la grandeur, ni par l'esprit, le savoir ou le bon sens, encore moins par la religion ». L'antipathie était réciproque. Williamson, peu enchanté de l'accueil fait à la nouvelle de ses fiançailles, avait, dès le lendemain, prié Sophy de ne point s'attarder au presbytère après le service du soir ; et, en l'attendant, il se promenait de long en large, de l'air le plus chagrin ; enfin, entrant brusquement, il l'avait emmenée. Le matin suivant, John la demandait : « Monsieur, je ne permettrai pas que vous lui reparliez avant que nous soyons mariés. Il n'y a rien que vous ne puissiez lui persuader... Hier, pendant deux heures, elle ne voulait ni boire, ni manger, et ne faisait que pleurer ». Le 15, il se présentait chez Wesley dans une grande colère, l'accusant de désirer le tuer ; il confondait avec les amis de M. Melli-champ, rectifia Sophy. Et elle fut admise à communier, le

§ 2.1. 1-7. — *Standard Journal*, 337 ; et 12 avril, 347. Whitehead, II, 30 : « What Thou doest, o God, I know not now, but Is hall know hercafter ».

1. 8-11. — Whitehead, II, 30.

1. 12-26. — *Standard Journal*, 333, 335, 336 ; 338-9.

dimanche 16. Mais, ce jour-là, son mari lui avait interdit à l'avenir toute conversation. Le journal n'en persiste pas moins à mentionner « Miss Sophy ». A défaut de communications directes, Miss Bovey, récemment devenue Mrs. Burnside, servait d'intermédiaire pour transmettre les avis nécessaires.

Toutefois, c'était insuffisant. L'avant-veille de Pâques, pour la troisième fois depuis qu'elle était mariée, Wesley la sermonna une demi-heure, chez les Causton, en présence de témoins. « Dans les choses d'une nature indifférente, vous ne sauriez être trop soumise à votre époux ; mais, si sa volonté devait être contraire à celle de Dieu, vous avez à obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme ». Ce jour-là, elle jeûna. Le samedi-saint, après la communion, quatrième entretien. « M. Williamson », avoua-t-elle, « ne s'oppose pas à ce que je cause avec vous parce que cela me trouble, mais par crainte que cela ne me rende trop stricte ». Bientôt elle abandonnait l'abstinence, et négligeait les prières du matin, tout en convenant qu'elles étaient obligatoires. Au retour de sa visite à Charleston, Wesley songeait à l'écarter de la sainte Table, où les statuts de la *Société pour la Propagation de l'Evangile*, aussi bien que les Canons, recommandaient de ne pas admettre n'importe qui. Delamotte lui conseilla de patienter. Le 16, chez Causton, cinquième conversation, pour mettre « Miss Sophy » en garde contre l'insincérité et l'indifférence aux moyens de grâce.

§ 1 1. 2-6. — *Standard Journal*, 344, 345, 346.

§ 2 1. 1-7. — 8 avril 1737 ; ib. 346.

1. 8-12. — 9 avril, ib., 346-7.

1. 14-21. — 7 mai 1737, ib. 355-6. *S. P. G. Instructions*, 837-840, vii.

« Je regrette que cette alliance n'ait pas marché ; car il n'y a pas beaucoup de vraisemblance qu'il s'en offre une autre à vous », écrivait aimablement Charles à John. Au même instant, celui-ci se félicitait de l'avoir échappé belle, au spectacle inattendu de la dissimulation de « Miss Sophy » : « Oh ! ne me livrez jamais aux impulsions de mon cœur, et ne me laissez pas céder à mes imaginations ! » A une amie qui la taxait d'inconstance à l'égard de Tom Mellichamp, elle avait riposté qu'elle l'aimait autant que jamais, et avait voulu faire écrire une lettre pour lui. Que faire ? Aller l'admonester, seul à seule. On ne le permettait pas. Il s'en fut trouver Mrs. Causton qui était malade à la campagne, et qui jura ses grands dieux que Sophy était innocente comme l'enfant qui vient de naître. John consentait encore à lui administrer l'Eucharistie, quand il s'aperçut qu'elle y avait manqué neuf fois depuis trois mois.

Le dimanche 3 juillet, il la retint après l'office : « Mrs. Williamson, avez-vous des motifs de croire que, depuis le premier jour où je vous ai vue, jusqu'à cette heure, j'aie jamais dissimulé avec vous ? — Certainement non. Mais vous semblez croire que, moi, j'ai dissimulé à votre égard ? — En effet ». Et il entama ses explications. Elle se fâcha, et le quitta brusquement. Depuis plusieurs jours, Wesley visitait Causton, à son tour atteint de fièvres. M^{me} Causton l'implora d'excuser sa nièce et d'indiquer par écrit en quoi il la blâmait.

§ 1 l. 1-3. — Whitehead, II, 30-31. Le *Standard Journal*, 343, attribue la phrase à Samuel.

l. 4-17. — 4 juin, *Standard Journal*, 359-360.

§ 2 l. 1-10. — 3 juillet, ib., 364-5.

Au nom de l'amitié, qui ne se manifeste nulle part mieux que dans les offices pénibles, il adjura donc Mrs. Williamson de reconnaître et de réparer les fautes qu'il lui avait déjà signalées de vive voix. En même temps, il demandait à Causton de ne point le condamner, si ses fonctions l'obligeaient à agir sans acception de personnes. — Qu'est-ce que cela signifiait ? — Que diriez-vous, si je croyais de mon devoir de repousser de la sainte Communion un membre de votre famille ? — Si vous nous repoussez, ma femme ou moi, j'en requerrai les raisons légales. Mais je ne m'inquiéterai de qui que ce soit d'autre. Que chacun veille à ses affaires ».

Le 27, Spangenberg rentra de Pennsylvanie. Durant le trajet d'Ebenezer, Wesley lui confia que le calme, dont il avait joui jusqu'alors, touchait à son terme ; on ne tarderait pas à voir qu'il était sans partialité ; en vue des difficultés qu'il prévoyait, il lui demanda des conseils et résolut de les suivre avec l'aide de Dieu. La faveur de Causton lui avait valu aises et abondance. Quel sort, moins insolite pour un soldat du Christ, lui était réservé, s'il s'aliénait ce puissant protecteur ? Le 24 novembre, Oglethorpe avait fait voile pour l'Angleterre, où on ne lui ménageait pas les ennuis. Ingham avait pris le même chemin le 24 février, pour tenter parmi leurs amis de recruter quelques auxiliaires. Avec Delamotte, adolescent de vingt-trois ans, John restait seul.

Le 7, Mrs. Williamson se voyait refuser l'Eucharistie :

§ 1 l. 1-4. — 5 juillet, *Standard Journal*, 365-6. Whitehead, II, 36 sq.

l. 4-12. — 6 juillet, *ib.*, 366-7.

§ 2 l. 1-7. — 23 juillet, 1^{er} août, *ib.*, 370-1, 374-5.

l. 7-14. — *Ib.*, 297, 321 ; *Works*, XII, 42.

en vertu des Canons, quiconque se propose d'y participer doit prévenir le ministre à l'avance et se repentir ouvertement des fautes qui ont pu scandaliser le prochain. Le 8, Thomas Christie, Greffier de Savannah, ordonnait à tous officiers de police d'arrêter John Wesley, clerc, à la poursuite de William Williamson, lequel réclamait mille livres de dommages pour diffamation. Causton, prenant fait et cause pour sa nièce, dénonçait l'acte du pasteur comme une basse vengeance. Cependant, les textes liturgiques, jour par jour, versaient à Wesley encouragement et réconfort.

Le 9, il avait comparu devant les magistrats, nié la diffamation et contesté leur compétence, en matière de discipline ecclésiastique. Il n'en fut pas moins déféré à la Cour, qui siégeait toutes les six semaines. Le 22 août, convocation d'un grand jury de 44 membres, dont l'inculpé critiqua en vain la composition. Causton, après une harangue véhémence, lut une longue liste de griefs : « Finis toutes ces histoires », était-il allé dire à Wesley dix jours avant. « Tu ferais mieux. Ma nièce traitée ainsi ! J'ai tiré l'épée, et je ne la rengainerai pas avant d'obtenir satisfaction. » Mrs. Williamson déclarait sous serment avoir rejeté les propositions de mariage réitérées de Wesley. Le 1^{er} septembre, la dénonciation en forme retint dix chefs d'accusation. Le premier était d'avoir, malgré l'opposition du mari, persisté à rechercher des entretiens avec Mrs. Williamson, en des circonstances malséantes, insinuaient-

§ 1 l. 1-11. — *Journal*, 7-8 août ; 11 août, Canons XXII, XXVI.

§ 2 l. 1-12. — *Ib.*, 11 août, 22 août ; 9 août : *Standard Journal*, I, 377.

l. 13-18. — *Journal*, 1^{re} sept. F. Moore, 26. Williams's *Affidavit* ; *A true and historical Narrative*, 31-2. W. Stephens : *Journal*, I, 12. Tyerman, I, 159.

on, de nuit, chez lui. Wesley n'accepta d'être jugé que là-dessus, récusant pour le reste l'autorité du magistrat civil. De Charleston, où les journaux divulguaient tous ces événements, le Commissaire épiscopal, Garden, déclarait qu'à moins que le Souverain n'eût octroyé aux cours temporelles de Georgie juridiction ecclésiastique, les jurés eux-mêmes méritaient d'être traduits en justice.

Entre autres recommandations à Wesley, près de quitter l'Angleterre, Burton avait insisté sur ce que les émigrants étaient, pour la plupart, des nouveau-nés à la vie chrétienne, qu'il fallait nourrir de lait, non de viandes substantielles ; il avait tracé un plan de prédication simple, inspirée des circonstances, enveloppant volontiers, à la façon des paraboles évangéliques, dans des récits l'instruction morale. Or, Wesley lui-même rapporte qu'après un de ses sermons sur le véritable Chrétien, quelqu'un s'écria : « Ma foi, si c'est là le Christianisme, un Chrétien doit avoir plus de courage qu'Alexandre le Grand » ; et il approuve avec complaisance la vérité de cette remarque. Quant à la forme, on n'y voyait que satires personnelles ; et les gens, peu soucieux de s'entendre ainsi vilipender en chaire, décidaient de ne plus venir. En novembre 1737, William Stephens, récemment envoyé par les *Trustees*, note le nombre restreint d'auditeurs : fonctionnaires et principaux habitants ne mettaient plus les pieds à l'église. Pour son compte, il ne se jugea point

§ 1 l. 3-7. — S. Garden à Wesley, sept. 1737. Whitehead, II, 43.

§ 2 l. 1-8. — Burton, 28 sept. 1735, Whitehead, I, 479. *Wesley Studies*, 78.

l. 8-13. — *Journal*, 17 avril 1737.

l. 13-15. — *Ib.*, 22 juin 1736.

l. 16-25. — W. Stephens : *Journal*, 13, 20 nov. 1737, I, 21, 30.

autorisé à s'absenter par les défauts du ministre. Huit jours plus tard, il s'agit des « larmes du Christ », et des passions compatibles avec la religion : bon casuiste, prononce Stephens, mais trop métaphysique ; les fidèles présents, peu nombreux, auraient eu besoin davantage d'une doctrine élémentaire. Avec cela, une conviction profonde qu'il ne fallait jamais craindre d'offenser, qu'il ne fallait pas se borner à entreprendre les interlocuteurs disposés à vous écouter, et que, si à court de temps pour apprendre le langage du ciel, ce serait crime et folie de parler jamais d'autre chose.

Vous aurez soin, avait encore spécifié Burton, de toujours distinguer l'essentiel de l'accidentel ; les éléments immuables, venus de Dieu, des dispositions variables d'autorité humaine. Il est si fréquent de s'y tromper et d'imposer avec plus de rigueur les traditions des hommes que les commandements divins. Surtout, nous tenons aux singularités accessoires dont nous sommes personnellement épris, à nos hypothèses, aux notions qui nous ont coûté du labeur ; nous nous y arrogeons une sorte de droit de propriété ; nous nous en exagérons la valeur ; nous nous y attachons obstinément : erreur flatteuse, dont il importe particulièrement de se garder au milieu d'une diversité de croyances.

A peine installé, Wesley commença par diviser les prières publiques suivant la coutume primitive, qui n'était plus observée qu'en de rares paroisses d'Angleterre : à cinq heures, service du matin ; à onze, office de Commu-

§ 1 l. 6-11. — Wesley : *Journal*, 12, 23 juin 1736.

§ 2 l. 1-13. — Burton, Whitehead, 480. *Wesley Studies*, 79.

§ 3 l. 1-5. — *Journal*, 9 mai 1736.

nion et sermon ; service du soir, à trois heures. Ceux dont la santé ou la paresse redoutait un lever matinal, se plaignaient de n'avoir plus la Liturgie complète. En revanche, des nouveautés, que rien ne sanctionnait, avaient été introduites : très frappé par les hymnes des Moraves, dont il traduisit un grand nombre, Wesley avait tenté d'acclimater l'usage de psaumes et d'hymnes analogues : après en avoir essayé l'effet sur ses disciples de prédilection, en 1737, avec son frère, il publiait à Charleston tout un recueil, emprunté à différentes sources, et caractéristiquement distribué entre le dimanche, le mercredi ou vendredi, et le samedi, toujours selon le modèle primitif.

Aux prières publiques, qui avaient lieu chaque jour, matin et soir, il n'admettait pas qu'on se dérobat : impossible d'y manquer sans renoncer virtuellement à la foi, soutenait-il à Oglethorpe ; au total, elles ne prenaient d'ailleurs pas sept minutes, et ne contenaient pas de répétitions : Les mécontents n'en affirmaient pas moins qu'elles entravaient le travail, et qu'à l'intérêt des familles préjudiciait l'absence fréquente des femmes et des servantes. Wesley, énumérant, à Frederica, les pratiques qui lui paraissaient incompatibles avec le christianisme, concluait qu'elles l'étaient également avec la prospérité du pays. A en croire ses adversaires, les fainéants trouvaient beaucoup plus simple de se recommander à lui par une affec-

§ 1 l. 1-5. — Rev. W. Norris aux Trustees, 12 déc. 1738. *Transactions*, 30. *Jury's Indictments*, 1.

1. 3-7. — *List of Grievances*, 2, 3. Gronau, *Christian Advocate*, févr. 1904. Green, *Wesley Evangelist*, 133-4.

§ 2 l. 1-8. — Wesley à Oglethorpe, 20 avril 1736 ; XII, 41. *Indictments*, 5, 9.

1. 9-18. — *Journal*, 19 juin 1736 ; *Brief account of Causes*, 8 ; *A true & historical Account*, 29-31.

tation de piété, et de vivre, grâce à lui, aux dépens de tous, que de se plier au labeur prescrit par la religion véritable. Et on lui prêtait d'avoir déclaré à mainte reprise qu'il ne souhaitait pas voir la colonie riche, mais religieuse, à sa façon.

En mars 1736, Charles avait refusé de baptiser les enfants de Germain et de Colwell autrement que par triple immersion. Sur le même point, Parker, second bailli de Savannah, avait tenu tête à John, le 5 mai ; et l'enfant avait été baptisé par un autre. A la Pentecôte 1737, John avait récusé, comme parrain, William Aglionby, qui n'était pas de ses communians. En juillet, il avait célébré un autre baptême avec deux répondants seulement : unique article sur lequel il se reconnût en faute, la rubrique en exigeant un troisième.

La « communion des Saints », qui se réunissaient nuitamment chez lui, et qui ne faisaient honneur ni à la religion ni à la société, accaparait le titre de Fidèles : sur eux seuls il prononçait la bénédiction, attendant que tous les autres eussent évacué l'église. Allusion à la petite élite, formée en société à Savannah au printemps de 1736, et qui s'assemblait une ou deux fois la semaine pour l'édification mutuelle, à la façon des Méthodistes d'Oxford. Dans des colloques, particuliers ou généraux, un cercle encore plus intime nouait une plus étroite fraternité. En juin, à Frederica, les après-midi du dimanche avaient été

§ 2 l. 1-5. — Charles Wesley : *Journal*, 10, 14 mars ; John, 5 mai ; *Indictments*, 4.

l. 5-10. — *Journal*, 22 août 1737.

§ 3 l. 1-14. — *Grievances*, 8 ; W. Norris : *Transactions*, 30. *Journal*, 17 mai, 10 juin 1736 ; 26 février 1737.

pareillement consacrées à de pieuses conférences que remplissaient quelque lecture spirituelle, des conversations chrétiennes, et des chants de psaumes.

A eux seuls, poursuivait-on, il réservait la Cène, y admettant en outre, en dépit de leurs proches et de leurs amis, des enfants ignorants et mal préparés, tandis qu'il en écartait sans motifs des personnes bien disposées et d'excellente conduite, dont le seul tort était de ne se point plier à toutes ses exigences. Le 29 mai, en effet, après plusieurs semaines de catéchisme quotidien, il avait, sur leurs instances, donné la première communion à quatre de ses écoliers. Et n'avait-il pas repoussé de la table sainte Martin Bolzius, le pieux pasteur des réfugiés d'Ebenezer, expulsés de leur pays par la cruelle persécution du prince évêque de Salzbourg; — Bolzius n'ayant pas été baptisé par un ministre ordonné des mains d'un évêque? Aux Dissidents, en général, il témoignait la plus farouche intolérance, re-baptisant R. Turner; excluant W. Gough de la communion comme presbytérien; se refusant à réciter l'Office des Morts sur la bière de Nathaniel Polhill, anabaptiste. (Ce dernier, rectifie le rapport de la minorité, fut enterré en l'absence de Wesley, et avait demandé à ne pas l'être selon les rites de l'Eglise d'Angleterre. Quant à William Gough, l'un des douze signataires, il se proclamait satisfait des raisons que lui avait données Wesley.)

On était protestant; mais ce ministre, de quelle religion

§ 2 l. 1-6. — *Grievances*, 5, 6, 7. Norris, 1.

l. 6-13. — *Journal*, 29 mai 1737; 17 juillet.

l. 14-22. — *Indictments*, 6-7. *Minority Report*, 7-8. Tyerman, I, 150-8. *A true and historical account*, 30-31.

était-il ? Jamais on n'avait rien vu de pareil. Pas une fois, depuis son arrivée, il n'avait publiquement déclaré son adhésion aux principes de l'Eglise d'Angleterre. Qu'étaient-ce que toutes ces innovations, qu'il qualifiait de Constitutions Apostoliques ? Un de ses principaux griefs contre M^{me} Williamson était d'avoir abandonné la communion hebdomadaire pour la communion mensuelle ; et, en administrant le sacrement, il supprimait les paroles qui expliquent qu'on se nourrit du Christ par la Foi ; il disait seulement, « le Corps du Christ ; le Sang du Christ » ; il mêlait l'eau au vin ; il essayait d'établir la confession, l'absolution, la pénitence, le jeûne et la mortification ; il instituait des diaconesses, dont la principale était miss Bovey ; il priait pour les morts. Avec sa rudesse pour les Dissidents, contrastaient ses caresses pour des personnes suspectes de Romanisme.

Au fond, hypocrite subtil, désireux d'acquérir une réputation de sainteté, et qui aurait fait un excellent jésuite ; émissaire des jésuites peut-être, employant tous les arts jésuitiques à la réalisation de son plan, désunissant les familles, soudoyant les domestiques, espionnant, contraignant ceux qui se remettaient à sa direction spirituelle de

§ 4 l. 1-11. — *Journal*, 22 juin 1736 ; *Indictments*, 3. *Minority Report*, 4. *True and historical Account*, 30-31.

l. 11-16. — Norris, 5. *Transactions*, 30. Cf. *Journal*, 25 mai 1737. « He was, in point of fact, a Puseyite, a hundred years before Dr. Pusey flourished. ... There can be little doubt that he had ecclesiastical authority for most, if not all, his priestly practices ; and so have the half papistical priests and ritualists of the present day... If we are right in denouncing *ritualism* now, Savannah was right in denouncing *ritualism* then ». (Tyerman, *J. W.*, I, 147-8, 168-9).

§ 2 l. 1-10. — Appée à C. Wesley, *Journal*, 27 août, 23 sept. 1736. *A true and historical account*, 31.

lui découvrir leurs plus secrètes actions, leurs pensées, leurs rêves mêmes ; et, par l'asservissement des âmes, tendant à cet asservissement des corps qui est l'essence même du Papisme. N'avait-il pas été, dès le début, l'ami et le confident des puissants, de ce Causton, surintendant des vivres, monopole formidable dans une colonie naissante, non encore mise en valeur, et où les nouveaux venus dépendaient, pour subsister, des rations que leur accordait la Compagnie ? Qui possédait la clé des magasins, devenait dictateur de fait, arbitre de la vie et de la mort.

Dans l'exercice de ses fonctions, l'autocrate avait déchaîné force haines. Il s'en doutait si bien que naguère il avait chargé Wesley de recueillir les motifs de plaintes contre lui, afin d'y porter remède ou de se disculper ; mais, quand il s'était agi de les entendre, son indignation avait éclaté : « Eh quoi ! vous êtes le dernier homme que je me serais attendu à voir au nombre de mes ennemis ! »

C'est que Wesley avait prétendu garder vis-à-vis de tous son franc-parler. Dès l'arrivée, il avait été révolté par la façon dont un certain capitaine Joseph Watson était traité en justice, et interné, plus de deux ans, sans raison valable. Un peu plus tard, c'est sur ses conseils qu'Oglethorpe avait publiquement invité quiconque s'estimait lésé, ou opprimé à lui transmettre tous griefs, s'engageant à les redresser. Cela ne leur avait procuré d'agrément ni à l'un ni à l'autre. « C'était la fin de tout gouvernement », murmuraient les magistrats alarmés, se sentant peut-être la conscience peu tranquille. Parker, second bailli de

§ 2 l. 1-7. — 11 juin 1737. *Standard Journal*, I, 362.

§ 3. l. 1-15. — *Ib.*, 22 mars, 3 juillet, 27 avril, 8 juillet 1736 ; I, 186, 241, 202, 244. C. Wesley : *Journal*, 31 mai, 8 juin.

Savannah, et « premier tribun du peuple », espoir de tous les mécontents, s'était fait leur interprète contre Causton : sans succès, tant ses véhémentes accusations étaient niaises et incroyables. Mais voici qu'une occasion propice se présentait, dans le procès même de Wesley. « Si M. Causton se montre », aurait assez imprudemment prophétisé celui-ci, « on le mettra en pièces, moins par amour pour moi que par haine de ses abominables pratiques ». Causton, pour mieux assouvir sa vengeance, avait eu beau endoctriner, cajoler et traiter les jurés, des matières qu'il leur avait soumises, ils s'empressèrent, en effet, de passer à d'autres, moins de son goût; ses protestations ne servirent qu'à ancrer vingt-quatre d'entre eux sur quarante-quatre dans la résolution d'ouvrir une enquête sur sa conduite. Si bien qu'il ajourna la Cour jusqu'au 1^{er} septembre.

Tout brouillés qu'ils fussent désormais, Wesley subissait le furieux contre-coup de son ancienne amitié avec le branlant despote. N'avaient-ils pas marché longtemps la main dans la main ? Et tous deux n'étaient-ils par les instruments d'Oglethorpe, qui, méprisant les richesses en théologien et en philosophe, visait à assurer, dans cet Eden américain, l'intégrité des âges primitifs par une plus que primitive pauvreté ? A Joseph Watson qui s'enquerrait, en arrivant, des lois de la colonie, le Gouverneur n'avait-il pas répondu : « Les lois que les Trus-

§ 1 l. 5-9. — Whitehead, II, 41.

l. 9-16. — 12, 15, 24 août. *Standard Journal*, 380, 381-2, 387-8. *True and historical account*, 34-35.

§ 2 l. 4-18. — *A true and historical account*, 29 31; dedication to Oglethorpe, IV. *Transactions of Trustees*, 19.

tees jugent à propos ; en quoi les lois regardent-elles de pauvres diables ? » et il avait, prétendait-on, laissé emprisonner l'homme, de peur qu'il ne déposât contre lui. Sans conteste, les Wesley avaient mission de lui pour exercer une autorité sans limites ; peut-être avaient-ils reçu des directeurs de la Compagnie à Charte quelques instructions secrètes, dont le but était de réduire les colons en esclavage, afin de mieux les exploiter.

Voilà ce qui se débitait couramment, dans cette atmosphère de Georgie, accumulatrice d'effluves toujours prêts à se décharger, comme c'est le cas ordinaire des pays neufs, où il semble que la sensation d'espace libre à l'infini et de ressources économiques accessibles à tous, exaspère l'instinct d'indépendance et les susceptibilités de révolte à la plus légère ombre de tyrannie ou de contrainte. Des prisonniers fraîchement élargis se montraient sans doute particulièrement chatouilleux à cet égard.

Malgré le soin avec lequel ils avaient été triés, plus d'un était constitutionnellement enclin aux dettes, imprévoyant et incapable d'efforts. Ce qui les avait le plus séduits, dans les réclames de la Compagnie, c'était assurément le fait que, depuis sept ans, dans un rayon de cinquante milles autour de Charleston, les terres eussent quadruplé de valeur ; ils flairaient une bonne spéculation. Mais l'aliénation des lots était interdite ; des règles strictes en gouvernaient la transmission. Prohibée, l'importation des nègres ; et les serviteurs, amenés d'Europe avec un contrat, participant à la soif universelle d'autonomie, ne

§ 4 l. 18. — Causton aux Trustees, 25 juillet 1738 ; *Transactions*, 19.

rêvaient que de s'établir à leur compte. Mauvaises conditions pour l'essor agricole d'une colonie, d'où l'on avait exclu, de parti-pris, les marins, les cultivateurs, les journaliers de la campagne, et tous ceux qui vivaient de leur métier, pour en circonscrire le bienfait aux débiteurs malheureux, dont les prisons engloutissaient quatre mille par an. Aussi, en dehors des groupes écossais de Darien, des Moraves, et de la communauté salzbourgeoise si industrielle, ne travaillait-on guère en Georgie : bien des terres demeuraient en friche. Un sourd mécontentement, un dépit de trouver l'existence plus dure qu'on ne s'était flatté, se propageaient, origine d'une longue campagne pour la révision de la charte, qui se termina, en 1752, par le retour de la province à la couronne d'Angleterre.

Le régime, à demi féodal, emprunté à la métropole, où déjà il fonctionnait assez mal, donnait des résultats pires encore, à deux ou trois mille lieues de distance, quand il fallait de deux à six mois pour communiquer avec le Conseil et les Trustees, les aviser des événements, et prendre leurs instructions. Aussi se plaignent-ils qu'on y obéissait rarement. Les magistrats locaux, recrutés d'après le principe du service civil universel, gratuit et obligatoire, manquaient de prestige, d'aptitude, de zèle ou de conscience. Ils remplissaient à contre-cœur des fonctions qui dévoreraient leur temps et leurs économies : ils étaient tentés de se dédommager par toutes sortes de malversations ou de connivences, marquant, comme le Dr. Hawkins, le salaire

§ 1 l. 1-12. — Moore: *Voyage*, 6-8, 9, 10, 27, 28. *Reasons for establishing Georgia*, 18-23, 29, 30. *New and accurate account*, 49. *Impartial enquiry*, 13, 47. *A true and historical narrative*, 72. *State of Georgia*, 11-12.

§ 2 l. 6-7. — *Transactions of Trustees*, 179.

du canot, dans lequel il visitait ses malades, au compte de la Compagnie, fermant les yeux et ouvrant la paume au trafic défendu des spiritueux, gagnant indûment sur les fournitures, ou, ainsi qu'on en accusait Causton, se taillant aux frais du public de beaux domaines. En charge des provisions, dont il fut seul à disposer jusqu'en juin 1738, ce dernier haussait les prix de vingt-cinq pour cent; par la famine, il avait en six mois évincé le premier magistrat Gordon, nommé au mois de décembre 1734; et il lui avait succédé; autour de lui, n'accédaient que ses créatures; un vieillard en enfance, un illettré, un scieur ivrogne et ignorant, étaient second et troisième baillis. Surpris du pouvoir qui leur était soudain confié, exempts de frein et de contrôle, ils tournaient aux tyrans de village, commettant les plus incroyables abus, présidant la Cour avec une garde armée, pour terrifier les jurés et leur dicter des arrêts, menaçant des fers et du fouet quiconque leur résistait, emprisonnant dix hommes sans motifs, et monopolisant tous les postes. Leurs femmes s'en mêlaient : Mrs. Hawkins déclarait qu'elle aimait mieux damner son âme que de ne pas ruiner un ennemi. D'où, vers 1737, un inextricable réseau de clans, de cliques, de rivalités et d'animosités, dont les Wesley n'avaient pas eu la prudence de se garer.

Au débarquer en Georgie, Oglethorpe lui confiant la garde des passagers, John gémit de ces responsabilités

§ 1 l. 1-4. — *Transactions of Trustees*, 179, 263. Moore : *Voyage*, 17, 18; 20, 25.

l. 4-12. — *A true and historical account*, 25, 75; *Brief Account*, 60, 64.

l. 13-19. — *A true and historical account*, 26, 29, 32-35; *Brief Account*, 52-68.

l. 19-21. — *Transactions*, 179.

§ 2 l. 1-3. — 7 fév. 1736, *Rawl.*, p. 17.

1. — Wesley.

qui le disputent à la vie intérieure. En moins de six mois, le ton change : « Ce que j'ai vu, durant mon court séjour ici, me convainc de l'erreur où j'ai longtemps été en croyant qu'aucunes circonstances ne pouvaient faire un devoir à un Prêtre chrétien d'autre chose que de prêcher l'Évangile ». Tant de choses, sans relever directement de son ministère, en affectent grandement le succès. Et il dénonce à deux des Trustees, Hutcheson et Vernon, les abus des gens de Caroline, qui pratiquent, sans licence, et au mépris de la charte, la traite avec les Indiens de Georgie. Les mœurs de ses ouailles n'offraient pas moins matière à critique. La paresse, l'extravagance, l'abus du rhum à vil prix, importé en fraude de Caroline (son premier acte, sur le sol américain, paraît avoir été d'en défoncer des barriques) ; l'habituel concubinage des colons aisés avec leurs servantes ; la férocité de quelques-uns, tel ce chirurgien d'Edimbourg qui finit par vendre aux traitants indiens une parente dont il avait fait sa domestique, après l'avoir débauchée en Europe, — appelaient une intervention de tous les instants. Quand Francis Moore loue le ministre des Ecossais d'enseigner avec soin la religion, et de ne se mêler d'aucune autre affaire, il censure implicitement Wesley. « O Discipline, où te trouver ? Pas en Angleterre, ni (jusqu'à présent) en Amérique ». Dans l'Eglise comme dans l'Etat, c'est elle qu'il importait avant tout de restaurer ; il ne désespérait point d'y réussir, sur ce sol vierge.

§ 4 l. 1-11. — 23 juillet 1736. *Works*, XII, 43-45.

l. 11-16. — 7 fév. 1736. *Standard Journal*, I, 149-150. *Transactions of Trustees*, 17.

l. 16-20. — 12 nov. 1737, *ib.*, 296, et *Whitehead*, II, 24.

l. 20-24. — F. Moore : *Voyage*, 46. 6 sept. 1736, *Standard Journal*, 271.

« Défiez-vous des convertis de *log-house* », avait remontré Oglethorpe : et c'est pour n'être pas exploité par eux qu'il refusait de laisser prendre aucune de ses affaires au nom de Charles, sans une demande personnelle de celui-ci. La sagacité, le discernement spirituel ne brillait point chez les deux frères, chez l'aîné surtout, inépuisablement crédule à toute affectation de piété. Dans sa disgrâce, beaucoup, dont il avait bien auguré, se retournèrent contre lui ; d'autres, qui ne valaient pas mieux, les remplacèrent. Un certain Bradley était poursuivi pour destruction de bétail ; Wesley et d'autres le soutenaient, l'escortaient à l'audience, criant : « Liberté ! » pressant les assistants de ne pas oublier leur dignité d'Anglais. A propos du tribut à César, des considérations trop actuelles sur les devoirs des Magistrats, l'obéissance qui leur était due, et les droits du peuple, évoquaient en chaire l'affaire Watson. Ainsi, la ville entière était divisée ; l'esprit de parti pénétrait et faussait tous les rouages du gouvernement. Les Ecossais apprenaient de Wesley que Causton l'avait persuadé d'écrire contre eux aux Trustees. Il n'était pas jusqu'aux paisibles Moraves qui ne crussent menacés les privilèges accordés pour eux au comte Zinzendorf.

En octobre 1737, Wesley, entouré d'ennemis, n'avait plus un shilling en poche. Son traitement de Fellow à

§ 1 1. 1-4. — Charles à John, 27 mars 1736, Whitehead, I, 111-2. *Oglethorpe and the Wesleys*, 16 avril, p. 11. *Log-house* : construction rudimentaire de troncs non équarris ; désignait, en particulier, la prison : *threatened with stocks, whipping-post, log-house* ». (*True and historical account*, 25.)

1. 4-6. — Charles, 14 avril, 27 août 1736.

1. 10-18. — W. Stephens : *Journal*, 3, 6, 8, 10, 13 novembre ; p. 9-11, 14, 15, 19-20.

1. 18-22. — 13 octobre, *Standard Journal*, 396. Stephens, II, 17-18.

Lincoln College, qui, même absent, continuait à lui revénir, — une centaine de livres environ, dont une partie peut-être allait à sa mère et à ses sœurs, — les cinquante livres que lui versait, bien malgré lui, la *Société pour la Propagation de l'Evangile à l'étranger*, avaient fondu en aumônes. Du 1^{er} mars 1736 au 1^{er} mars 1737, Delamotte et lui, déduction faite des frais de déplacement et réparations au presbytère, n'avaient pas dépensé quarante-cinq livres. Dix livres que lui remit le colonel Stephens furent les bienvenues.

Cependant, sessions après sessions s'écoulaient sans dénouement. Causton, à qui Oglethorpe, en quittant la Georgie, le 23 novembre 1736, avait enjoint de ne pas se quereller avec Wesley, prétend avoir tout fait pour l'épargner, par respect pour le caractère sacerdotal. Les Williamson, au début de septembre, attendaient le premier navire en partance pour l'Angleterre, où ils ne manqueraient pas de travestir les faits. Aucune chance d'évangéliser les Indiens, ni de faire du bien aux colons, sinon peut-être en représentant sans fard aux Trustees l'état de choses réel. Les amis de John, après lui avoir conseillé de patienter, le poussaient unanimement au départ. Quatre mois plus tôt, à peine, il offrait à sa sœur Kizzy de venir vivre avec lui : imprudence vite regrettée, sur un terrain

§ 1 l. 1-9. — Ingham à Wesley, 19 octobre 1737, Tyerman, I, 136-137; Tyerman, O. M., 85-86. Moore, I, 319 note. *Journals of S. P. G.*, V, 6, p. 305-7, p. 261-2. *Digest*, 27. Burton et Martyn à Wesley, 15 juin 1737; Whitehead, II, 29, 34, 45. *Wesley's Journal*, 4 mars 1737; *Works*, VIII, 37.

l. 9-10. — 1^{er} novembre, *Standard Journal*, 398.

§ 2 l. 2-5. — Moore, I, 314. *Transactions*, 19-20.

l. 5-8. — 9 septembre. *Standard Journal*, 392.

l. 8-12. — *Journal*, 7 octobre 1737. Whitehead, 42-48.

aussi scabreux. Le 22 novembre, Causton, à qui il réclamait la copie de certains documents, proposa une entrevue. William Stephens y assistait : Causton lui parut le plus véhément et pourtant disposé à une réconciliation que Wesley, d'autre part, jugeait impossible. Néanmoins, l'excellent Stephens gardait bon espoir d'amener un accommodement ; la colère où cette seule idée jeta Williamson, revenu le soir même de Charleston, lui enleva toute illusion.

« Je ne crois pas devoir rester plus longtemps dans un endroit où l'on me reproche de troubler l'ordre public », avait signifié Wesley à Causton. Et, le 23, sur la grande place de Savannah, il afficha son intention de gagner sans délai l'Angleterre. Le 26, avis public était donné que des poursuites seraient intentées contre quiconque le seconderait dans ses projets. Le 27, pathétique sermon, où beaucoup virent un adieu. Le vendredi 2 décembre, jour fixé pour le départ, les magistrats renouvelèrent leurs demandes de comparution et de caution : simple moyen de tergiverser. Après le service du soir, en compagnie de trois assez tristes individus, John Wesley remonta la rivière jusqu'à Purrysburg, d'où il se dirigea sur Port-Royal, à pied à travers bois. Le 22 décembre, à Charleston, il levait l'ancre à destination du pays natal.

Durant ses vingt et un mois de séjour en Georgie, il n'avait guère flâné, visitant ses paroissiens à domicile,

§ 1 l. 1. — 7 juin, *Standard Journal*, 361.

l. 1-9. — *Ib.*, 399. Stephens, 36-37.

§ 2 l. 1-8. — *Journal*, 23 sept. Stephens, 38, 40-45.

l. 8-15. — Stephens, 45-48. *Wesley's Journal*, 2-22 décembre. Whitehead, 51-52.

conformément aux instructions de Burton et de la *Société pour la Propagation de l'Evangile*, et, pour les trouver plus sûrement, choisissant, sous ce climat tropical, l'heure la plus chaude du jour. Avec Delamotte, il avait tenu une école, s'y montrant un jour nu-pieds afin de corriger les orgueilleux qui méprisaient leurs camarades pauvres et sans souliers. Déjà il méditait vaguement une sorte d'orphelinat, et ouvrait à toutes les détresses le refuge du presbytère. A l'exemple des Moraves, il employait ses loisirs à abattre des arbres : seul moyen, selon lui, d'éviter la maladie qui moissonne les oisifs. Il avait vécu à la dure, couchant sur le sol par la gelée, campant en plein bois, trempé par la rosée, trempé par les flots, trempé par les formidables orages de ces régions, et ne s'en portant pas plus mal.

Les derniers mois surtout avaient marqué un redoublement d'activité pastorale. Outre le triple service dominical en anglais, et le catéchisme, il avait, à 9 heures, pour l'usage de quelques Vaudois, employés à l'élevage des vers à soie, des prières en italien qu'il travaillait à cet effet depuis le printemps ; à Savannah, et au village de Highgate, il prêchait en français, s'étant naguère rompu à la conversation ; en allemand, une fois par semaine, à Hampstead, où résidaient des Hollandais, dont il aurait aussi voulu

§ 1 l. 1-4. — Burton à Wesley, 28 sept. 1735 ; Whitehead, I, 479. *Digest*, 837-840.

l. 4-7. — Stevens : *Methodism*, I, 55. « A condescension better in its motive than in its example », juge la *respectabilité* de Stevens.

l. 7-9. — *Standard Journal*, 272, 274, 354.

l. 9-15. — Whitehead, II, 50-51. *Journal*, 4 avril, 10 juillet, 10 août 1736. *Works*, XI, 73.

§ 2 l. 1-11. — *Journal*, 29 octobre 1737 ; *Standard Journal*, 19 avril, 4 avril 1737 ; 7 mai 1737 ; 28 juin 1736.

apprendre la langue ; et il s'était mis à l'espagnol avec un médecin israélite qui lui enseignait aussi l'hébreu, afin de communiquer avec ses paroissiens juifs, « dont quelques-uns semblaient plus proches de l'esprit du Christ que beaucoup de ceux qui l'appellent Seigneur ». Placer loin de tout ministre de leur culte des gens en si petit nombre qu'ils n'en peuvent avoir un pour eux tout seuls, n'est-ce pas les réduire à se passer de cérémonies publiques, c'est-à-dire à vivre sans Dieu ici-bas ? On commet, d'ailleurs, là-dessus, d'étranges erreurs : en Angleterre, surtout à Londres, on dénonce sans cesse les progrès du papisme ; en revanche, pas un mot des progrès de l'incrédulité. De quel autre terme que celui d'égarement désigner ce zèle outré pour le Protestantisme, qui oublie le commun patrimoine chrétien ? Si graves que soient les erreurs de l'Eglise de Rome (et Wesley, en chaire, les combat fréquemment), un incrédule baptisé est deux fois plus la progéniture de l'enfer ; il est voué à la damnation et presque impossible à convertir. Et quelle singulière clause dans la charte des Trustees que celle qui, à l'exclusion des Papistes, assure pleine liberté de conscience dans la colonie à toutes les sectes, y compris les Quakers !

A Darien, Wesley rougissait de ses compatriotes, en leur comparant ces Ecossais sobres, industrieux, patients, francs et sincères, justes et miséricordieux, secourables les uns aux autres, hospitaliers à l'étranger ; leur ministre,

§ 1 l. 3-5. — *Journal*, 4 avril 1737.

l. 5-9. — 7 mai 1737. *Standard Journal*, 355.

l. 9-19. — 25 mai 1737. *ib.*, 357-8.

l. 19-22. — 30 septembre 1737, *ib.*, 395.

§ 2 l. 1-5. — 2 janvier 1737, *ib.*, 310.

M. McLeod, lui paraissait sérieux, prudent, résolu et pieux. A Ebenezer, les pauvres Salzbourgeois, avec leurs pasteurs Boltzius et Gronau, n'avaient pas l'air moins exemplaire. Et surtout, il y avait les Moraves, qu'il fréquentait assidûment, dont il partageait les *agapes*, dont il prenait conseil à toutes les heures critiques, et pour qui ne diminuait pas son admiration. Sans doute, le comte Zinzendorf n'était qu'un homme : les objections sur sa méthode d'oraison et d'exposition de l'Ecriture, soumises à Spangenberg par Boltzius et Gronau, le prouvaient. Sans doute, tout n'était point clair dans les principes que les Frères professaient, par exemple, dans leur théorie de la conversion à la fois graduelle et instantanée ; ne proscrivant ni les magistrats, ni les exécutions capitales, ils ne permettaient ni de recourir à la loi, ni de prêter serment en justice, ni de porter les armes ; à la question de savoir si l'ordination épiscopale était indispensable, ou l'indignité d'un homme ainsi ordonné fatale à la validité du ministère, ils éludaient toute réponse ; leur définition de l'Eglise visible était « une société de chrétiens unis sous la discipline primitive », telle qu'autrefois Rome ou Corinthe. Et Spangenberg niait sans ambages la succession apostolique. Au demeurant, Wesley n'avait pas de plus intimes amis.

A ces divers contacts, sous ces diverses influences, s'élargissait insensiblement son horizon. Qu'il était loin du service paroissial, étroitement délimité, des diocèses d'Angleterre, pasteur nomade d'un troupeau épars à travers de vastes espaces. Pour le suppléer, depuis le départ

§ 1 l. 2-3. — 1^{er} août 1737, *Standard Journal*, 373-5.

l. 7-21. — 31 juillet 1737, *ib.* 372-4.

l. 21-22. — 27 février 1736, p. 169.

de Charles et d'Ingham, force lui était bien de se rabattre sur des laïques, — Reed ou Hird à Frederica, — et même sur des femmes, — Miss Bovey à Savannah. Autour d'eux se groupait la poignée de communicants assidus qui entretenaient ainsi leur zèle, en se réunissant le mercredi et le vendredi soir et l'après-midi du dimanche pour converser, lire et chanter, à l'imitation de la compagnie d'Oxford, et des *bandes* d'Herrnhut. Le local où ils s'assemblaient était-il donc beaucoup moins sacré que ces bâtiments à tout faire, tribunal, magasin, corps de garde, où se célébraient les offices dans l'une et l'autre ville ? Pareillement, ces prières improvisées, dont il avait été si choqué d'abord à Darien, mais dont, quatre mois plus tard, à Pompon, il consentait à se servir devant un auditoire en majeure partie dissident, étaient-elles tellement plus négligées, tellement moins respectueuses que les immuables formules liturgiques ?

Son cercle de lectures, aussi, s'était démesurément accru. Sans parler de la préparation de ses sermons, ni des ouvrages de controverse et d'apologétique (telle cette *Démonstration du Messie*, dont il s'armait pour défendre moins indignement la vérité en discutant avec l'israélite Nunes), il était insatiable d'aliments spirituels. Hickes, Deacon, Collier, Johnson, la cohorte des Nonjureurs, continuent d'y voisiner avec les premiers Pères de l'Eglise, Clément de Rome et Clément d'Alexandrie, Macarius, Polycarpe, Irénée, Cyprien, Ephrem Cyrus. Brevint, Herbert, Nelson,

§ 1 l. 1-11. — 21 avril, 10 juin, 13 juin 1736. *Standard Journal*, I, 197-202 ; 226-231.

l. 11-17. — 2 janvier, 24 avril 1737, *ib.*, 309, 351.

§ 2 l. 3-5. — *ib.*, 15 avril, 7 juillet 1737, p. 348, 367.

William Law et Scougal figurent toujours en bonne place au-dessous de Kempis, dont il avait, en 1735, donné une édition anglaise chez Rivington. Il abrégait pour la presse la *Vie* de Renty, à côté de qui Gother, les *Mœurs des anciens Chrétiens* et le *Catéchisme* de Fleury constituent l'apport catholique. Il avait découvert Owen ; et Mc Leod lui avait révélé l'Ecosais Halyburton, si étrangement converti. En même temps que Tauler et Boehm, les ouvrages d'A. H. Francke, le *Vrai Christianisme* de J. Arndt, représentaient l'influence germanique, recueillie à pleins bords dans le trésor d'hymnes qu'il empruntait aux Moraves, *Collection* d'Herrnhut, *Cantiques* de Freylinghausen, de J. A. Rothe, et probablement de Luther.

Au milieu de ses tribulations, son frère Charles, le Rév. Cutler de Boston, d'autres encore avaient beau le féliciter : il remportait, malgré tout, la conscience d'un échec. Cette paroisse, acceptée à son corps défendant, confirmait l'expérience de Wroot et d'Epworth. « Nous nous réjouissons de ce que M. Causton seconde vos efforts pour supprimer le vice et l'immoralité, et de ce que la réforme progresse », lui avaient écrit les Trustees. Et voilà donc le fonds qu'on pouvait faire sur l'appui des autorités, sur la contrainte extérieure d'une discipline moitié civile, moitié ecclésiastique, pour l'avancement de la religion ! Mrs. Hawkins avait brutalement raillé leurs dévotions par ordre, au son du tambour. Oglethorpe, si pieux, en somme, si sincèrement épris du bien, s'était irrité de ce qu'il n'y eût parmi le peuple aucune vertu profonde,

§ 2 l. 1-2. — Charles, 2 janvier 1738, Jackson, II, 98-99. Cutler, oct. 1737, Whitehead, II, 44-45. Martyn à Wesley, 15 juin 1737 ; Tyerman, I, 137.

l. 12-17. — Charles : *Journal*, 21, 26 mars 1736.

mais un simple formalisme verbal, d'autant plus impopulaire que les ministres s'y attachaient davantage.

Les *Pandectes des Canons Conciliaires*, de l'évêque Beveridge, étudiés avec Delamotte, les avaient convaincus que, particuliers ou généraux, les Conciles peuvent errer et ont erré ; les *Canons Apostoliques*, en grande partie délaissés et surannés dès le Concile de Nicée, n'étaient non plus qu'une compilation d'usages observés à l'époque des différents synodes. Entre les décisions des hommes les plus sages et la Parole même de l'Esprit-Saint, quelle différence infinie ! Ainsi Wesley, à ce qu'il lui apparaissait maintenant, s'était exagéré la durée et le crédit de l'antiquité chrétienne ; rien de nécessaire au salut, hormis ce qu'enseigne l'Ecriture.

Doute plus grave qu'on lit entre les lignes d'une réponse de Gambold à des difficultés soulevées par son ami : l'Eglise d'aujourd'hui n'est plus l'exemplaire cité élue, dressée sur la montagne ; le simple accident de la naissance vous en constitue membres. A la façon dont la plupart se vautrent dans la fange du monde, comment les croire habités par la grâce ? Comment concilier la foi et les faits ? qu'opère, au juste, le baptême ? qu'est-ce que la régénération ? à quelle période et de quelle manière se produit-elle ?

« Quel avantage ont les chrétiens sur les autres hommes, si l'on peut être aussi bon en ce monde, et aussi heureux dans l'autre, avec ou sans christianisme ? » interro-

§ 2 l. 1-12. — 13 septembre 1736. *Standard Journal*, 274-278.

§ 3 l. 1-10. — Gambold à Wesley, 27 janvier 1738. Tyerman, *O. M.*, 165-8.

§ 4 l. 1-8. — Chubb : *Posthumous Works*, I, 54, 251, 262 ; II, 33-34, 202-3, 364-5. Hunt : *Religious Thought*, I, 203-4, 207-9, 320-2 ; III, 288, 291, 375.

geait Thomas Chubb, brochant, ainsi que ses consorts, sur les furieuses controverses du siècle dernier entre orthodoxes et anabaptistes, épilogueant sur l'œuvre de la conversion, ridiculisant l'idée que de l'eau répandue sur un nouveau-né eût la moindre efficacité. Contre ces déistes, héritiers assurés de damnation, plus dangereux que les plus bigots des Papistes, et dont la propagande empoisonnait la Georgie, Wesley avait multiplié les antidotes. Or, voici qu'avec eux, Gambold incline à penser que christianisme et religion naturelle tendent à se confondre ; il admet presque l'identité de la vertu morale et de la vertu évangélique, l'égale diffusion de la bonté native à travers toute l'espèce, antérieurement à aucun rite.

Hélas ! si jamais Wesley s'était figuré que, loin des influences corruptrices de la civilisation, l'humanité nue s'auréolait de perfection, comme il s'en revenait désabusé par la barbarie vindicative, l'ingratitude, la dissimulation, l'ivrognerie, la gloutonnerie, la superstition têtue des indigènes les plus à l'abri des blancs ! pour eux, deux lois suprêmes : faire tout ce qu'ils veulent, faire tout ce qu'ils peuvent ; surprendre, scalper, essoriller ceux qui les gênent ; du matin au soir, et du soir au matin, boire, manger, fumer et dormir ; — authentique délinéation de la religion de nature (ainsi s'intitulait un livre, alors célèbre, de Wollaston) ; preuve que les dieux de ces païens ne sont que des démons ; juste étiage de la raison humaine inassistée par la Révélation.

Et que lui montrait donc un retour sur lui-même ?

§ 1 l. 5-8. — *Journal*, 18, 25 mai ; 30 sept. 1737. Gambold, 167-8.

§ 2 l. 1-14. — *Journal*, 9 juillet ; 2 décembre 1737.

lâches faiblesses, pitoyables mésaventures, honteux partage d'un cœur qui ne devrait être qu'à Dieu, perpétuelle piperie des créatures. Après douze années d'éveil et de combats incessants, malgré les examens de conscience, les résolutions, les mortifications, les jeûnes, l'appareil de rites et de pratiques le plus minutieux et le plus strict, eh quoi ? le vieil homme vivait encore au fond de lui, avec ses appétits désordonnés, esclave des impulsions de la chair ? Charles se trompait-il en le taxant d'immaturité, en lui rappelant combien il avait encore à apprendre ? Ingham était-il injuste, en lui prêchant l'humilité, en parlant de profonde chute spirituelle, due à un trop ambitieux essor d'imagination ?

Des années, il avait été ballotté au vent des doctrines les plus diverses. Par excessive réaction contre l'infatuation papiste de pures œuvres extérieures, qu'il n'avait jamais partagée au surplus, des Luthériens et des Calvinistes sur lesquels il était d'abord tombé, cerveaux confus autant que bien intentionnés, magnifiaient la foi au point d'éclipser toutes les œuvres. D'autres auteurs, à l'école desquels il s'était mis plus tard, dépréciant pareillement moyens de grâce, prières, dévotions, Cène, abstinence, renoncement, zèle charitable, pour n'exalter que la religion intérieure et l'union avec Dieu ; abolissant tous les commandements au profit de celui d'aimer ; annulant l'Écriture, le Christ et les Apôtres, lui avaient extirpé du

§ 4 l. 9-10. — Charles à John, 2 janvier 1738, Jackson, II, 99.

l. 11-13. — Ingham à Wesley, 19 octobre 1737, *O. M.* 85.

§ 2 l. 1-9. — Whitehead, II, 55-57. *Journal*, 24 mai 1738.

l. 7-18. — John à Samuel, 23 novembre 1736, Priestley 58-63. *Works*, XII, 27-29.

cœur, incertain entre l'obéissance et la désobéissance, toute vigueur et tout élan. Ce roc périlleux des mystiques, où il avait failli sombrer, il le dénonce dans un solennel anathème, adressé à Samûel. Le ciel soit loué de l'avoir arraché à l'abîme, de lui avoir rendu une foi brûlante d'agir !

Son ardeur à rassembler les brebis égarées, à glorifier le Rédempteur, au besoin par son sang, embrase la Préface qu'il composa, en 1737, pour les *Conseils à un vicaire* de son père. Toujours disciple de Law, il n'aspire qu'au renouvellement de son âme à l'image de Dieu. Et c'est une bénédiction que les deuils, que la perte d'une sœur, d'un enfant, d'une personne chère, s'ils nous inculquent la folie de placer notre bonheur dans les créatures, et nous déterminent à nous donner sans réserve à Celui dont la mort ne sépare point. La religion, professe-t-il, n'a pour tant rien d'âcre, d'austère, d'insociable. Il chante l'allégresse et la douceur. Le mot de *jocularité* se lit même une fois dans son journal. Mais, seul, un « enthousiaste » se flatterait d'atteindre la fin, — cette sainteté qui est aussi le bonheur, — sans les moyens, qui sont humilité, patience, résignation.

Ces moyens, avec tout ce qui semble capable de les seconder, — anxieuse et constante introspection, examens de conscience rigoureux, résolutions précises, lectures pieuses et méditations, oraisons jaculatoires, tant de minutes réservées aux dévotions d'heure en heure, minutieux

§ 2 l. 1-4. — Jackson, II, 500.

l. 5-10. — John à Anne Granville, 24 septembre 1736. *Mrs. Delany*, I, 581. 10 juin 1737, *Standard Journal*, 361 2.

l. 10-16. — John à Mrs. Chapman, 29 mars 1737, XII, 46 48. 4 mai, *Standard Journal*, 354.

emploi du temps contrôlé par écrit au jour le jour, — il persévère donc à les pratiquer de tout son effort, sans se sentir beaucoup plus près du but. Sa raideur tendue décèle qu'il n'est pas à l'aise. Que faire pour être sauvé ? pour l'être, à n'en pas douter ? Samuel plaisantait Charles, qui n'était pas bien sûr de n'avoir pas vécu dix-huit ans sans Dieu. Des scrupules analogues tenaient John. La mort l'épouvante encore : toute inquiétude, hors le cas de souffrance physique, n'est-elle pas signe d'incroyance ? A bord du vaisseau qui le ramène, il hésite à exhorter les matelots, puis se consume de remords. La vie de Renty, qu'il est en train d'abrégier, aiguillonne en lui le besoin d'une foi sans crainte, d'une humilité, d'une gravité, d'un recueillement sans défaillances.

« Je suis allé en Amérique pour enseigner aux Indiens la nature du Christianisme. Et qu'y ai-je appris ? Ah ! la chose dont je me serais le moins douté : c'est que moi qui ai quitté mon pays pour convertir les autres, je n'ai jamais été converti moi-même... Oh ! qui me convertira ? Qui me délivrera de ce mauvais fonds d'incroyance ? Ma religion n'est bonne qu'aux beaux jours d'été. Je suis capable de beaux discours ; même, je suis sincère, tant que le danger est loin. Que la mort me regarde en face, mon esprit se trouble... Je crois, en vérité, que si l'Evangile est vrai, je suis en sûreté : car non seulement j'ai donné et je donne tout ce que je possède pour nourrir les pauvres ; non seulement j'abandonne mon corps pour être brûlé, noyé, ou tout ce qu'il plaira à Dieu ; mais je m'ap-

§ 1 l. 5-7. — Samuel à Charles, 21 sept. 1736, Clarke, 391. John Wesley's *Journal*, 28 déc. 1737, 2, 6, 8 24, 29 janvier 1738.

plique à la charité (sinon comme je le devrais, du moins autant qu'il est en moi), cherchant à y atteindre, s'il se peut. Je crois *en ce moment* que l'Evangile est vrai. Je manifeste ma foi par mes œuvres, en y jouant mon tout. Je le ferais mille fois, si le choix était encore à faire. Quiconque me voit, voit que je voudrais être Chrétien. C'est pourquoi ma conduite diffère de celle des autres hommes. C'est pourquoi j'ai été, je suis, j'accepte de rester un objet de risée et d'opprobre. Mais, dans une tempête, je me dis : Et si l'Evangile n'était pas vrai ? Alors, tu es de tous les hommes le plus insensé. A quoi as-tu sacrifié tes biens, tes aises, tes amitiés, ta réputation, ton pays, ta vie ? Pour quoi erres-tu sur la face de la terre ? — Un songe, une fable bien arrangée !... Oh ! qui m'affranchira de cette crainte de la mort ? Que faire ? Où aller pour m'y soustraire ? Faut-il la combattre en y pensant ou en n'y pensant pas ? Un sage me recommandait naguère d'être calme et de continuer mon chemin. Peut-être est-ce le mieux : considérer cela comme ma croix ; quand elle se présente, la laisser m'humilier et aviver mes bonnes résolutions, en particulier celle de prier sans cesse ; le reste du temps, ne pas m'en préoccuper, mais poursuivre tranquillement l'œuvre du Seigneur ».

Malgré cette résolution, Wesley, quelques jours plus tard, revient sur le même sujet, presque dans les mêmes termes ; et, dans un mouvement de rhétorique, trop visiblement inspiré des derniers chapitres de la seconde Epître aux Corinthiens, après avoir récapitulé tout ce qu'il a fait ou appris de bien, il conclut que tout cela ne le rend pas

agréable à Dieu et n'est que scories impures sans le don suprême qui lui fait toujours défaut : « Je suis déchu de la gloire divine ; mon cœur entier n'est que corruption abominable, et pareillement ma vie entière, puisqu'un mauvais arbre ne saurait porter de bons fruits » ; œuvres, souffrances, rectitude sont si loin d'expier des péchés, « plus nombreux que les cheveux de ma tête », qu'elles ont besoin de pardon elles-mêmes. « Ma foi est la foi des démons... Je suis un enfant de courroux, héritier de l'enfer... Sauvez-moi, Seigneur, ou je périr. Donnez-moi la foi qui, sans trembler, affronte la mort aussi bien que la vie, sachant qu'ici-bas tout est ordonné pour son bien, et quel gain c'est que de mourir. Donnez-moi l'humilité qui, désormais, remplisse à jamais mon cœur du sentiment poignant que je n'ai rien fait jusqu'ici et que j'ai bâti sans fondements. Donnez-moi l'habituel sérieux qui me fasse éviter, comme le feu, toute parole ne tendant pas à l'édification, et m'empêche de parler de ceux qui me combattent ou qui offensent Dieu sans avoir tous mes propres péchés déployés sous mon regard. »

La conversion, enseignaient les Frères Moraves, est le passage progressif, mais brusquement perçu, des ténèbres à la lumière sereine, du pouvoir de Satan à Dieu. La foi implique la paix.

§ 1 l. 1-20. — *Journal*, 8, 29 janvier. Les pages qui terminent ce premier Extrait du *Journal*, par leur tour oratoire et leur contenu dogmatique, suggèrent qu'elles n'ont été composées qu'après coup, peut-être à plusieurs mois de distance. Sur les excès de langage où l'entraînait l'habituelle intempérance de son zèle spirituel, John Wesley est d'ailleurs revenu plus tard. L'édition de 1771-1774 contient, à cet égard, des notes instructives : « J'avais déjà alors la foi d'un serviteur, bien que je n'eusse pas celle d'un fils ». Et, au-dessous « d'enfant de courroux », on lit : « Je ne le crois pas ».

§ 2 l. 1-4. — 31 juillet 1737, *Standard Journal*, 372.

II. — Le Coup de Grâce.

Comme Wesley abordait à Deal le 1^{er} février 1738, appareillait le *Whitaker*, emportant vers l'Amérique George Whitefield. En l'absence des Wesley, il n'était pas resté oisif. Quelques semaines après Pâques 1735, le prodige dont l'ouvrage de Scougal sur la *Vie de Dieu dans l'âme de l'homme* lui avait révélé l'étonnante possibilité, et dont il s'était empressé d'entretenir tous ses amis, le jaillissement intérieur d'un rayon divin, la formation du Christ en nous, la naissance d'une nouvelle créature, s'étaient soudain produits en lui. L'indicible poids qui, depuis plus d'un an, lui oppressait le corps et l'esprit, avait disparu, comme par enchantement, un jour où, se rappelant que les souffrances du Christ avaient pris fin à ce cri « j'ai soif », il s'était jeté sur son lit en répétant ces mots. Une joie si grande l'avait envahi qu'il chantait sans cesse des Psau-
mes ; peu à peu elle s'était calmée, mais sans s'évanouir. Et, possédé de l'Esprit de Dieu, il lui tardait de le communiquer aux autres.

Au printemps de 1736, bien qu'il n'eût que vingt et un ans, Benson, évêque de Gloucester, malgré sa résolution de n'admettre personne au-dessous de vingt-trois, proposa de l'ordonner diacre aux prochains quatre-temps ; on disait tant de bien de lui, et il se tenait si pieusement à

§ 4 l. 4-10. — Whitefield, *Letters*, I, 6 ; 10 février 1735.

l. 7-18. — Tyerman : *Whitefield*, I, 24-25 ; récit de 1740. Tyerman préfère, comme plus orthodoxes, ceux de 1756 et de 1769, dont la phraséologie, au moins, est très différente.

l'église ! Whitefield ne fut pas ravi : comment composer d'ici là les cent sermons au moins qu'il aurait voulu avoir en réserve à son entrée dans le ministère ? Mais sa famille était si contente qu'il se soumit. Les 39 articles, formulaire officiel de l'Eglise d'Angleterre, l'épître de St Paul à Timothée, divers points de doctrine l'absorbèrent. La veille de la Trinité, jour fixé pour la cérémonie, se passa dans l'abstinence et l'oraison. Naïf imitateur des modèles évangéliques, il se retira le soir sur une colline des environs pour y prier. Le dimanche suivant, 27 juin, on lui demanda un sermon dans l'église où il avait été baptisé ; non sans défiance, ni sans timidité, en présence d'un nombreux auditoire, il utilisa son unique discours, écrit sans doute à Oxford, sur la nécessité et les bienfaits de l'association religieuse. Benson, à qui l'on se plaignait que quinze personnes en fussent devenues folles, souhaita que leur folie durât jusqu'au dimanche d'après.

Le mercredi, avec l'approbation épiscopale, Whitefield repartait pour l'Université, où, le 26 juillet, il prit son grade de bachelier, et où la générosité de lady Elisabeth Hastings, et vingt livres par an de Sir John Phillips lui permirent de prolonger sa résidence. Les œuvres méthodistes continuaient : quatre fois par semaine visite de Bocardo ; tous les deux jours, pendant une heure, lecture pieuse chez M. Fox, où se réunissait, les dimanches soirs,

§ 1 l. 1-10. — Whitefield : *Life and Journals*, 21 sq. *Letters*, I, 15-16 ; 20, 23 juin. Tyerman : *Wh.*, I, 49.

l. 10-17. — *Journal*, ib., 30 juin. Tyerman, 50.

§ 2 l. 1-5. — *Rawlinson J.*, 4^e, III, 274. Whitefield : *Letters*, I, 13-14, 2, 22 avril ; *Journal*, 22, 27.

l. 5-15. — Morgan à Wesley, 27 novembre 1735 ; Thorold, 24 mai 1736 ; Hutton, 3 septembre. Tyerman : *J. W.*, I, 131-2.

un nombre réjouissant de Chrétiens : William Chapman, de Pembroke, l'année suivante ministre à Bath ; James Hervey, bachelier en avril 1736, diacre en septembre, puis vicaire de Kinchin à Dummer ; Charles Morgan, qu'un ordre paternel, dans l'été de 1736, envoya étudier la médecine à Leyde ; Thomas Broughton qui s'occupait de la paroisse de Cowley, et qui, nommé vicaire à la Tour de Londres, en mars 1736, reçut la prêtrise en septembre. A mesure que la destinée les éloignait un à un, leurs tâches respectives, le soin des prisonniers retombaient sur Whitefield.

Le 4 août, Broughton l'appelait pour le suppléer à Londres, tandis que lui-même remplacerait à Dummer Hutchings qui allait confier un frère à la garde de Clayton. Outre la visite quotidienne des soldats à l'infirmerie et à la caserne, prières deux fois la semaine, catéchisme et prédication une fois à la Tour, il prêchait le mardi à la prison de Ludgate, disait les prières du soir à la chapelle de Wapping, et parlait dans mainte église. Un sermon de lui à Bishopsgate, le 8 août, créa une immense sensation. Et peut-être faut-il rapporter à la même époque (au plus tard, à l'année suivante), une lettre non datée de la duchesse de Marlborough, regrettant qu'un rhume l'ait empêchée d'entendre, avec lady Cobham, Lady Townshend, et la duchesse d'Ancaster, le récent sermon de Whitefield à l'église du Saint-Sépulcre. James Knight, de St John's College, y avait été curé de 1716 à mai 1735, où il trépassa ; et ce saint et savant homme, nous dit-on,

§ 1 l. 8-11. — Whitefield à Wesley, 2 sept. 1736. Jackson, I, 96-97.

§ 2 l. 1-10. — Whitefield, *ib.*

l. 10-15. — *Life of Lady Huntingdon*, I, 25-26.

avait été le seul clerc de Londres à se réjouir du mouvement méthodiste et à y prêter la main. La duchesse de Marlborough s'adresse à lady Huntingdon qu'intéressaient à Whitefield et le patronage de sa tante Hastings, et la faveur de l'évêque Benson, naguère tuteur du comte de Huntingdon. Chaque dimanche, une grave jeunesse se pressait pour écouter l'apôtre de la Seconde Naissance.

En octobre, Broughton reprit sa cure et Whitefield regagna Oxford, où les jours passaient si suaves dans la communion avec Dieu, et les entretiens quotidiens avec des adolescents désireux de s'édifier. Cependant son esprit tressaillait d'une espérance nouvelle. Ingham et John Wesley réclamaient des ouvriers pour la vigne du Seigneur en Georgie : « et si tu étais l'homme qu'il faut, M. Whitefield ? » suggérait son ancien maître. Etre auprès de lui, profiter encore de ses leçons, travailler au progrès d'une colonie naissante, évangéliser les Indiens, vivre dans une retraite intime, retremper sa santé par un voyage en mer : que de motifs irrésistibles pour une nature impétueuse ! Et d'ailleurs, s'il ne se plaisait pas là-bas, libre à lui de rester au pays quand il y reviendrait recevoir la prêtrise.

Après une effroyable traversée, Charles était rentré à Londres le 4 décembre. Le 22, lui parvint l'offre de Whitefield ; et, le 30, la nouvelle qu'il avait sondé Salmon et Hall, et que Hutchings ne tarderait pas à le suivre. Un seul obstacle les arrêtait : qui s'occuperait d'Oxford ? Mais

§ 1 l. 1-2. — H. Venn à Stillingfleet, 26 fév. 1774. *Correspondence*, 202.

l. 6-7. — Whitefield : *Journals*, 26.

§ 2 l. 1-8. — Tyerman : *Whitefield*, I, 56-57. Octobre 1736.

l. 8-15. — *Further Account*, p. 12.

voici que la Providence y pourvoyait. Kinchin était nommé doyen de Corpus Christi et Hervey lui succéderait à Dummer, où Whitefield venait de clore une suppléance de deux mois, consacrant huit heures par jour à l'étude et à la retraite, huit heures au sommeil et aux repas, huit heures aux prières, au catéchisme, à la visite des paroissiens dont il avait fini par s'éprendre après avoir méprisé d'abord leur rusticité ; excellente préparation à l'existence du missionnaire.

Ses amis, ses proches désiraient prendre congé de lui et juraient de ne pas le retenir. Il convenait de voir l'évêque qui, sans doute, ne refuserait pas son obole pour les pauvres Américains. Whitefield inaugure donc l'année 1737 à Gloucester, où les cyniques lui demandent pourquoi, en fait de païens, il ne va pas plutôt convertir les mineurs de Kingswood. En mars, à Londres, il est présenté à Oglethorpe, aux Trustees, à l'archevêque de Cantorbéry, à l'Evêque, à leurs chapelains. On le désigne comme ministre de Frederica. Mais, de mois en mois, le départ est différé ; brûlant d'impatience, il veut s'embarquer avec les soldats, sans attendre Oglethorpe ni Charles qui songe à s'expatrier de nouveau. Pour tromper le temps, il assiste, en juillet, à Oxford, au rendez-vous général des Méthodistes. Quêtant au profit de la mission, pour laquelle, en mars, il a déjà réuni deux cents livres, il prêche partout où il se trouve, à Gloucester, à Bristol, à Bath, à Londres.

§ 11. 1-3. — Jackson, I, 96-97 ; Charles, 1-29 novembre, 22 décembre. Tyerman : *Whitefield*, I, 60-63.

1. 3-9. — *Life and Journals*, 26-29.

§ 21. 1-7. — Janvier 1737. Tyerman, 73.

1. 7-18. — A Wesley, 17 mars, juillet, *ib.*, 74-75 ; 77 ; 79 ; 82 ; 86.

à Notre ville a toujours ses amusements et des charlatans de toutes sortes : Ward, Taylor, Mrs. Drummond ; en ce moment, c'est un jeune clerc à qui la foule s'attache ; il vide les poches, d'une façon qui n'est pas désagréable, en faveur des enfants élevés par charité. Hier, je l'entendis sur un sujet qui manque de charmes, celui de l'abnégation ; il l'a traité bien mieux que je ne m'y serais attendu d'un si jeune homme ; en vérité, il semble raviver ce qui n'était pour ainsi dire plus : le Christianisme ; car tous nos déclamateurs actuels ne sont que des moralistes. » Ces lignes de R. Rawlinson rendent bien l'impression générale. On venait par curiosité voir l'enfant virtuose. On sortait tout secoué de cette conviction intense, de cette sincérité passionnée qui tranchaient tellement sur l'habituel sermon, plagié ou acheté d'occasion, et lu ou débité par cœur ; sur les lieux communs de morale ou de métaphysique ; sur la froide rhétorique raisonnable, raisonnable, raisonneuse ; sur la creuse et sèche scolastique ; et sur ce déisme qui ne faisait qu'en pousser à fond les méthodes et qu'en dérouler jusqu'au bout les conséquences négatrices ; sur toute cette routine somnolente de fonctionnaires, salariés par l'Etat pour contribuer à maintenir l'ordre et à réprimer le crime par l'épouvantail d'un enfer auquel eux-mêmes ne croyaient plus qu'à peine. Whitefield y croyait, lui, terriblement, et en peignait

§ 4 l. 1-10. — R. Rawlinson à Th. Rawlins, 15 décembre 1737. *Ballard mss.*, II, 24.

l. 13-24. — Hurst, II, 872-3. Cf. *Godwin Pamphlets*, 1005 (II), p. 27 : « Mr. Austen, Bookseller in St-Paul's churchyard, has a large Collection of mss. Sermons, of three eminent Clergymen lately deceased, left with him to be sold for the benefit of their Widows. » Doddridge, III, 296, 402, 423 ; IV, 359. Dale : *Congregationalism*, 355.

volontiers les terreurs, de toute la fougue de son réalisme.

Pourtant, il préférait d'autres thèmes : « les doctrines de la nouvelle naissance et de la justification par la foi en Jésus-Christ pénétrèrent, comme l'éclair, la conscience des auditeurs », dit-il dans une autobiographie rétrospective ; et ce n'est qu'à moitié exact. Ailleurs, il avoue n'avoir pas connu alors la justification aussi clairement que dans la suite. La vérité est qu'elle ne figure dans aucun des neuf sermons publiés en 1737 ; et celui qui s'intitule « *de la justification par le Christ* » ne parle que du péché originel. Les Mémoires de Hutton remarquent aussi combien ce thème tenait peu de place alors dans la prédication de Whitefield : le point sur lequel elle insistait avec vigueur était la nécessité d'une seconde naissance, régénération foncière, changement intérieur radical et réel sans lequel il n'est point de salut. L'image de Dieu s'y réimprime dans l'âme, par l'opération du saint Esprit. C'est quelque chose de toujours imparfait ici-bas, qui se poursuit jusqu'au dernier soupir et qui s'arrêterait bien vite, à moins d'actes de renoncement fréquents, d'une constante et régulière discipline, d'examens de conscience, de prières, de recours aux Ecritures, au culte public, et au saint Sacrement, d'actif et d'incessant repentir.

Mais, déjà, lui aussi proteste contre la simple profession extérieure, qui date du baptême l'entrée dans l'Eglise du Christ : « A ce compte, Simon le Magicien, Arius et les

§ 1 l. 1-2. — Whitefield : *Journals*, 54, 63.

§ 2 l. 1-4. — Ib. : *Journals*, 31.

l. 5-22. — Tyerman : *Whitefield*, I, 79, 96, 99, 101-2, 143, 144, 145, Benham : *Memoirs of Hutton*, 13. *Sermon on Benefits of early Piety*, 4-8.

anciens hérésiarques pourraient passer pour des personnes religieuses ; car n'étaient-ils pas baptisés ? » Charles Morgan qui, sur ces entrefaites, préparait un livre pour prouver que quiconque a reçu l'eau du baptême est régénéré, n'était plus dans le mouvement.

Cependant, c'était dans Londres et d'autres grandes villes, surtout parmi les jeunes, un véritable branle-bas. Les invitations pleuvaient ; les journaux célébraient ce prédicateur qui assurait de si belles recettes : à Saint-Swithen's, on avait fait avec lui deux cents francs, dont la moitié en sous, au lieu des douze francs cinquante accoutumés ; d'ordinaire, le dimanche, il ne parlait pas moins de quatre fois ; ni de neuf fois par semaine. La place manquait pour la foule, de toutes confessions, qui cherchait à l'entendre. A Bristol, en juin, piétons et voitures allaient à un mille de la ville pour le rencontrer ; et, dans l'église trop étroite, des gens se cramponnaient à la tribune de l'orgue, d'autres grimpaient aux fenêtres à l'extérieur, d'autres sur le toit ; à l'intérieur, échauffé par les haleines, la buée décollait des piliers comme des gouttes de pluie ; à peine le héros put-il se frayer un chemin jusqu'à la chaire. Même spectacle à Bath, nobles et humbles, jeunes et vieux fondant en larmes. A Londres, il fallait consacrer deux ou trois fois de suite de nouveaux éléments ; la cohue était si dense, qu'on aurait pu, semblait-il, marcher sur cette houle de têtes. Avant le point

§ 1 l. 1-2. — Whitefield : *Benefits of early Piety*, 4-5.

l. 2-5. — Ingham à Wesley, 19 octobre 1737, *O. M.*, 86.

§ 2 l. 1-8. — Whitefield à Wesley, 17 mars ; à G. Harris, 14 nov. 1737. Tyerman, 75, 87, 88.

l. 9-27. — Whitefield : *Journals*, 31, 34-35, 36-39 ; C. Wesley : *Journal*, 5 novembre.

du jour, les fidèles s'amassaient aux portes, lanternes en mains ; et on les entendait causer des choses de Dieu. Après le service, des multitudes suivaient l'orateur, et, le lendemain, de sept heures du matin à minuit, s'écoulait souvent à recueillir des confidences et à donner des consultations spirituelles.

A mesure qu'approchait la date d'embarquer, les manifestations émouvantes augmentaient : des étrangers l'arrêtaient ; des bras le serraient ; des regards nostalgiques le contemplaient ; les pleurs se mêlaient à la coupe sacramentelle. Et songeant à sa modeste origine de garçon d'auberge, le jeune triomphateur tremblait qu'on ne le nommât évêque, ou que Satan ne le tentât par l'appât des bénéfices. Une élogieuse préface lui dédiait la seconde édition des *Methodistes d'Oxford* : « tout dégénéré que soit l'âge où nous vivons, votre succès dans les deux premières cités du royaume atteste qu'un esprit de piété et d'attention peut néanmoins être excité parmi la foule, sans autre nouveauté que de prêcher les doctrines tout unies et tout évidentes du Christianisme, avec un sérieux et une émotion qui révèlent le prédicateur convaincu et personnellement affecté par les pensées qu'il veut communiquer aux autres ». Quel succès en réserve, si tout le clergé en faisait autant !

Les confrères du *Club dévot*, avec lesquels on notait maintenant d'infamie les *saints de Cowley*, ne chômaient d'ailleurs pas : Clayton, Broughton, Hervey, Atkinson évangélisaient leurs ouailles respectives. Charles Wesley

§ 2 1. 1-8. — Whitefield : *Journals*, 41-42, décembre 1737. Whitefield à Wesley, Tyerman, *J. W.*, I, 141.

1. 9-18. — *Oxford Methodists*, 9 déc. 1737. Tyerman, I, 92.

comptait toujours retourner en Georgie, où il projetait un orphelinat, inspiré de celui de Francke à Halle. En attendant le départ, retardé de semaine en semaine, et dans l'intervalle de ses dépositions au procès qui se plaidait entre cette colonie et la Caroline, il visitait les membres épars de sa famille, et tous ses vieux amis : Burton, Thorold, Sir John Philips, Lady Hastings, Lady Cox ; les Delamotte qui n'avaient pas encore digéré l'équipée de leur fils ; les Hutton, à Westminster ; Gambold chez qui logeait Kezziah Wesley ; les Kirkham et les Granville, et tous ceux qui persistaient dans la voie droite à Oxford, où il prêcha plus d'une fois au château. Et partout il proclamait la nécessité de la conversion, de la nouvelle naissance, et à tous il lisait ses auteurs favoris, Pascal, Law, Scougal, l'évêque Hall, et le *Nicodème* de Francke, qui apprend à braver, sinon à provoquer la persécution. Et les familles redoutaient la démence pour leurs enfants. Mais la contagion de zèle s'étendait. Des ecclésiastiques, tels M. Piers de Bexley, débordaient de sympathies. Dans les paroisses de la métropole, Charles aussi remuait de nombreux auditeurs, sans que le succès lui enlevât rien de son humble simplicité : ainsi en témoigne W. Chadwick ou Chad-dock, chez qui il logeait d'ordinaire, — un cousin de Byrom par sa mère, dixième fille du capitaine John Allen de Redivales qui s'était distingué au xvii^e siècle dans le parti royaliste. Et Charles n'épargnait pas à son hôte des exhortations à la nouvelle naissance, au recueillement dans la retraite, et aux fréquentations religieuses.

§ 1 l. 1-8. — C. Wesley : *Journal*, 2, 7 novembre.

l. 8-23. — *Ib.*, 25 août, 10 septembre, 30 octobre 1737.

l. 22-26. — W. Chaddock à Byrom, 27 septembre 1737. *Remains*, II, 188.

Benjamin Ingham, qu'il avait eu la satisfaction de retrouver, le 30 juillet, chez Hutton, après avoir vigoureusement impressionné les Delamotte par ses discours et ses exemples, avait regagné sa ville natale d'Osset, en Yorkshire. Déjà, en 1734, il y avait semé la bonne parole. Aujourd'hui, redoublant d'ardeur, il admonestait le vicaire, à tort appelé Godly ; il convertissait les créatures les plus perverses ; il révolutionnait Wakefield par des sermons qui ne sortaient point d'un livre ; les uns le traitaient de fou, possédé du démon, dont la doctrine inouïe dépassait les forces humaines ; les autres l'exaltant jusqu'aux nues, déclaraient n'avoir jamais rien entendu de si beau, et qu'il méritait l'épiscopat. D'étranges alternatives se succédaient en lui, tantôt accablé de découragement, tantôt transporté d'allégresse. Et, de même qu'en 1734, avec des intimes ou des voisins pauvres, il passait les soirées à converser avec de bons Chrétiens ; il y en avait eu seize, le samedi précédent, qui avaient veillé ensemble jusqu'à minuit ; ils avaient de nouveau rendez-vous ce soir-là.

Dès 1735, Whitefield, durant les mois de sa résidence à Gloucester, avait pareillement groupé un petit cercle d'amis qui s'assemblaient deux ou trois fois la semaine chez une dame où autrefois il allait lire des pièces, le *Spectateur*, l'*Homère* de Pope, et autres bagatelles. En mars 1737, suppléant à Stonehouse, dans le comté de Gloucester, le Rév. Sampson Harris, frère de son meilleur ami, il avait, chaque soir, convié les paroissiens au pres-

§ 1 l. 1-19. — Ingham à C. Wesley, 22 octobre 1737. Jackson, I, 103-5. Tyerman : *O. M.*, 56-57. *Godly* signifie pieux.

§ 2 l. 1-5. — Whitefield à Wesley, 11 juin 1735. Tyerman : *Wh.*, I, 33-4, 36-7.

l. 6-11. — Whitefield : *Journals*, 32-33. *Letters*, I, 25 ; 26 avril.

bytère pour des exposés de doctrine ; le dimanche, il leur répétait son sermon ; et ni la maison ni l'église ne suffisaient à les contenir. A Londres, en octobre, avec un cercle choisi, il réserve une heure par soirée aux intercessions, pour que le Chef de l'Eglise daigne poursuivre l'œuvre commencée. Et, de toutes parts, se découvrent de petits groupes analogues. Des infirmités empêchent Sir John Philips de s'y rendre pendant plusieurs semaines. Il y en a un à la chapelle de Wapping, où Broughton lit les prières tous les soirs. Cinq fois par semaine, à Oxford, Chapman et Hervey font la lecture à un autre, dans la paroisse de Saint-Ebbe.

Ce ne sont point générations spontanées, mais, pour la plupart, réviviscences d'organismes anciens. Sous la Restauration, afin d'enrayer le libertinage, où les uns dénonçaient l'effet de la corruption des Stuarts, les autres une réaction contre l'excessive rigueur du Puritanisme (et pourquoi pas l'un et l'autre?), des associations de jeunes gens avaient été préconisées et encouragées. Elles eurent pour principal promoteur un originaire du Palatinat, A. Horneck, qui, transplanté vers 1660 en Angleterre, chapelain de Queen's College à Oxford, prédicateur au Savoy, puis chanoine de Westminster, avait obtenu les faveurs de la Cour et de la Ville. Et le plus infatigable de leurs avocats fut le Rév. Josiah Woodward, ministre de Poplar, prolifique auteur de brochures édifiantes, émule de l'aumônier royal A. W. Boehm dans le commerce spirituel de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne.

§ 1 l. 3-12. — Tyerman, I, 132; Jackson, I, 68.

§ 2 l. 7-12. — G. Wauer : *Anfænge*, 41-42, note.

Par l'un et par l'autre, ces sociétés religieuses se rattachent indéniablement au piétisme germanique. A. H. Francke, l'illustre professeur de Halle, Jablonski, aumônier du roi de Prusse, et leurs disciples à travers le Saint-Empire et la Suisse, envoient leur approbation et leurs souhaits à l'œuvre naissante, en traduisent les rapports, et voient leurs propres écrits traduits par elle et pour elle.

Mais une autre source vient de France, où, ne l'oublions pas, tant d'Anglais avaient suivi en exil le fils et la veuve de leur souverain décapité. Samuel Wesley, dans une lettre de 1699, réimprimée en 1724, déplore que rien n'ait remplacé les monastères abolis à la Réforme ; rêve d'espèces de collégiales à l'usage des laïcs ; attribue à des institutions analogues la survivance et les progrès de l'Eglise de Rome, dont certains membres dévots ont tant fait pour la cause de la piété et de la vertu, par de petits groupements dans les cités, les villes et les villages : de ce nombre était le noble M. de Renty, dont les réunions hebdomadaires, édifiantes et charitables, pour gens du monde ou pour artisans, fleurirent merveilleusement à Caen, à Paris, à Toulouse, et dans de moindres lieux.

Ouverture et clôture des séances par des prières que récite, autant que possible, un ecclésiastique ; lecture et échange de réflexions ; séries de sujets à traiter chaque semaine ; détail des règlements, qu'un des intendants doit répéter à chaque admission et plusieurs fois dans

§ 1 l. 1-7. — J. Woodward : *Account*, 1700, p. 6-9.

§ 2 l. 3-14. — S. Wesley : *a Letter concerning the Religious Societies*, 1724 ; 37, 38 ; 46-47.

§ 3 l. 1-11. — Woodward : *Account*, 133-141. A. Rébelliau : *Compagnie du St Sacrement*. R. Allier : *Cabale des Dévots*, 18-27 ; 51-55 ; 59 ; 60 ; 167-9 ; 194-5 ; 238-241. Renty meurt en mai 1649.

l'année; pratiques recommandées au dehors : le parallélisme est frappant entre le tableau tracé par Woodward et la Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'autel, dont Renty fut un des dignitaires les plus en vue et les plus influents. Et il n'est point jusqu'aux causes de déclin qui n'aient été les mêmes.

Enveloppées dans la suspicion générale qui s'attachait aux conciliabules privés, sous Jacques II; redoutées, comme des obstacles, par le roi, et, comme des instruments tout prêts pour les émissaires papistes, par la foule; jalousées par les évêques, comme des églises dans l'Eglise, qui brisaient la communion paroissiale, empiétaient sur les fonctions sacerdotales, alimentaient l'orgueil spirituel, et favorisaient le schisme, les sociétés religieuses, à force de gages à l'orthodoxie anglicane, avaient pu s'accroître et multiplier sous Guillaume et Marie, puis dans le grand sursaut d'activité au temps de la reine Anne. En 1700, elles n'étaient pas moins de quarante à Londres; il y en avait dix à Dublin, mainte autre à travers les îles britanniques. Les Universités se réveillaient. Scougal groupait des jeunes gens à Edimbourg. Et la sève nouvelle se ramifiait en vastes entreprises, encore prospères de nos jours : *Société pour promouvoir la Connaissance du Christianisme*, fondée en 1698; société, qui s'en détacha vers 1701, pour la *Propagation de l'Evangile à l'Etranger*, et qui soutenait de tous ses efforts les missionnaires de l'Eglise d'Angleterre ou du Protestantisme continental. Mais une autre tâche encore avait séduit ces

§ 2 l. 1-14. — Woodward : *Account*, 25-26; 27-47; 119-126.

l. 15-23. — Tyerman : *O. M.*, 350-7. Woodward, 66-7, 94-95.

cœurs ingénus : la réforme des mœurs. Avec l'appui de la police et des magistrats, ils prétendirent supprimer jurons, blasphèmes, profanation du Sabbat, débauche et immoralité. Les amendes serviraient à secourir les pauvres. Un louche trafic de dénonciateurs et de provocateurs professionnels pullula sous l'attrait des primes. L'opinion publique s'indigna. Les gros intérêts résistèrent. Les sociétés perdirent d'importants procès qui entamèrent leurs fonds et leur prestige.

Elles subsistaient néanmoins, par débris : Whitefield en visite plus d'une à Gloucester, Bristol et Londres ; il s'affilie à l'une de leurs compagnies chorales. Les membres se pressent pour l'entendre. Il prêche un de leurs sermons annuels, et ne sait plus désormais comment les satisfaire, tant on se le dispute. En 1738, il découvrira à Gibraltar un de ces groupes, organisé depuis douze ans par un sergent parmi la garnison. Et les Méthodistes d'Oxford, à l'origine, n'avaient sans doute rien inventé. Mais, rabrouées par les circonstances, *ces conférences* (Woodward emploie le mot) s'étaient assoupies dans le train-train machinal de leurs assemblées sans motif vivant ; on y soulageait encore des misères ; et ceux-là, peut-être, en retiraient quelque bénéfice intime, qui continuaient d'y participer ; mais les absences injustifiées se faisaient plus fréquentes ; on s'adonnait avec moins de réserve aux plaisirs, aux compagnies et aux conversations profanes ; les consciences s'émous-

§ 1 l. 1-9. — Woodward, *ib.*, 48-106.

§ 2 l. 1-8. — Tyerman : *Wh.*, I, 83-84, 119-120.

l. 10. — Woodward, 93.

l. 11-24. — *Letter to Religious Societies*, 1737, 4-5, 7. Benham : *Hutton*, 7, 9-10.

saient : il y avait des désertions et des apostasies navrantes, inquiétantes. Et il ne semble point que James Hutton exagère en n'y voyant que des âmes mortes ou sommeillantes, obstinées par habitude à ce passe-temps comme il faut, mais sans autre souci que celui de leur confort en ce monde. Si la vie couvait encore dans ces confréries, du moins n'en rayonnait-elle plus.

Or, pour ranimer la flamme, voici qu'au souffle ardent de Whitefield, se joint une nouvelle influence. Au milieu de janvier 1737, était arrivé à Londres le comte Zinzendorf. Deux affaires importantes l'y conduisaient. Avant que les Moraves quittassent l'Allemagne, il avait été expressément stipulé qu'ils seraient exempts en Georgie de toute obligation civile, surtout de porter les armes ; et maintenant on voulait les enrôler contre les Espagnols. Oglethorpe, débarqué le 7, et qui appréciait hautement la patience, l'industrie, la sobriété de ces colons, s'entremît auprès des Trustees pour qu'on ne les inquiât pas. Il offrait, en outre, à Zinzendorf le soin d'évangéliser les nègres de la Caroline du sud ; et des membres de la Société pour la Propagation de l'Evangile proposaient de confier aux Frères Moraves toutes les missions de l'Amérique septentrionale. Déjà, en 1735, Spangenberg avait demandé à recevoir les ordres anglicans pour s'assurer plus d'influence. Comme l'écrivait Hutton à John Wesley, en septembre 1736, tout dépendait de la validité des ordres Moraves. Et c'était afin d'en prouver la succession apostolique que Zinzendorf désirait s'aboucher avec les

§ 2 l. 2-5. — C. Wesley : *Journal*, 7, 19 janvier 1737.

l. 5-16. — C. Jones : *Georgia*, I, 198-9, Wauer, 80-81, 83, 84.

prélats d'Angleterre. Enfin, il espérait détruire l'impression défavorable créée contre les Moraves par le prédicateur de la Cour, Ziegenhagen qui, lors de la mission de Spangenberg, n'avait pas cessé de mettre des bâtons dans les roues : c'était le correspondant des piétistes de Halle, qui soupçonnaient Zinzendorf de corrompre leurs principes.

A Lindsey-house, où le comte s'était installé, le rejoignirent sa femme, la sérieuse et douce Dorothee de Reuss, l'évêque Nitschmann et Anne, fille de celui-ci. Dès le 19 janvier, il envoya chercher Charles Wesley, à qui il témoigna la plus vive affection, et fit promettre de le venir voir chaque jour. Présent à leurs services, Charles se crut parmi le chœur des anges. Pour eux, il multiplia les démarches auprès de l'évêque de Londres, de l'évêque d'Oxford, de Potter, tout juste promu Archevêque de Cantorbéry. Il remit à Zinzendorf une sorte de confession générale et le consulta sur son état spirituel. « Le Chrétien ne peut pas céder au péché ; il ne peut pas le combattre longtemps ; mais force lui est de le conquérir, s'il le veut », déclara un jour son interlocuteur. Et il raconta comment, jadis épris d'une cousine, il résolut d'immoler cet amour où la nature avait trop de part, la persuada d'épouser son meilleur ami, et désormais ne connut plus l'égoïsme : « Depuis dix ans, je n'ai fait ma volonté en quoi que ce soit. Ma volonté propre est pour moi l'enfer. Je puis, séance tenante, renoncer à mon ami le plus cher, sans la moin-

§ 1 l. 1-4. — Hutton à Wesley, 3 sept. 1736. Tyerman : *J. W.*, I, 133.

§ 2 l. 1-9. — C. Wesley : *Journal*, 19, 23 janvier ; *Life of Zinzendorf*, 1773 ; I, 186-7.

l. 10-21. — C. Wesley : *Journal*, 6 février.

dre répugnance, si Dieu l'exige. » Et il l'embrassa et le bénit. A son instigation, une correspondance s'établit entre la compagnie d'Oxford et les Frères. Et il pressait de l'escorter en Allemagne Charles qui n'aurait rien eu plus à cœur : mais impossible de se débarrasser des Trustees. Le comte l'engagea pourtant à ne pas désespérer. « Sit pax vobiscum — et cum spiritu tuo », se dirent-ils en se quittant. Charles partait le lendemain pour Tiverton ; et, quinze jours plus tard, le 6 mars, Zinzendorf s'embarquait pour Rotterdam. L'impression n'allait pas s'effacer : Byrom note, le 31 mars, qu'on a causé d'un certain Zinzendorf, Chrétien primitif.

Outre des relations avec la communauté allemande de Londres, s'en étaient nouées d'autres, durant ce séjour, avec une élite pieuse, admise à participer au culte familial. Une dizaine de jeunes gens, désireux de perpétuer ce bienfait, et s'inspirant sans doute aussi des Sociétés religieuses, s'étaient groupés et avaient souscrit à des règles tracées par le Comte : obéir en tout à l'Ecriture, que la raison y contredise ou non ; converser avec une simplicité d'enfants, sans rien cacher les uns aux autres dans les réunions de chaque semaine ; y prier, chanter, lire la Bible, s'édifier sans jamais soulever de querelle ni de dispute ; et, ne songeant, chacun selon ses dons, qu'à promouvoir la cause du Christ, éviter toute dissension religieuse ou ecclésiastique, pour ne viser qu'au salut par le sang du Rédempteur, à la sanctification et au cordial amour mutuel.

§ 1 1. 2-3. — C. Wesley : *Journal*, 7 février.

1. 3-7. — *Ib.*, 2, 12 février.

1. 8-12. — C. Wesley, 20 février. Byrom, *Remains*, II, 102.

§ 2 1. 1-16. — Wauer, 85-86. Spangenberg, 228-9. Benham, 25-26.

Controverses entre Presbytériens et épiscopaux ; controverse sur le baptême ; controverse sur l'Eucharistie ; controverse bangorienne ; controverse sur la Trinité ; controverse sur la divinité de Jésus ; controverses bibliques ; controverse sur les prophéties ; controverse sur les miracles ; controverses sur la religion naturelle, — Dieu, qu'on était las de ces viandes creuses ! « Une conscience émergeait souvent en moi que le débat était également vain des deux côtés et, en réalité, ne faisait pas plus de bien à l'un qu'à l'autre ; et je ne pouvais imaginer qu'une enfilade d'opinions logiques et scolastiques sur l'histoire, les faits, les doctrines, les institutions de l'Eglise, ou une enfilade d'objections logiques à l'encontre, signifiasent quoi que ce fût pour faire de l'âme humaine soit un ange éternel au ciel, soit un démon éternel en enfer. » Ainsi s'exprimait William Law, l'un des plus brillants, des plus vigoureux, des plus irrésistibles polémistes de son temps, incomparable à pourfendre histrions, déistes, latitudinaires, Mandeville, Bayle, Tindal, Hoadly. Voici qu'il ren-
gainait sa bonne lame, et, incompris des contemporains, se réfugiait à corps perdu dans le mysticisme de Jacob Boehme. « Vous m'avez appris que le Christianisme n'est ni plus ni moins que la bonté de la Vie, de la Lumière, de l'Amour divins vivant et agissant dans l'âme. » Rien de plus funeste à la vie de la foi, à la vie de Dieu dans l'âme, que d'être toujours à bavarder, fureter, s'agiter, raisonner, définir des termes et des notions, disséquer des doctrines et des opinions, mettre des arguments et des

§ 1 l. 7-15. — Overton : *William Law, 314 : the Way to divine Knowledge ;* ib., 316-317.

l. 22-24. — Ib., 314.

objections sur leurs jambes. C'est le serpent, non l'esprit divin qui se nourrit de cette poussière. Et avec toute cette croyance de bouche à la sainte Eglise catholique et à la communion des saints, l'Angleterre demeure un royaume chrétien de vices païens, où corruptions, dépravations, orgueil, envie, colère, malice, égoïsme, hypocrisie, escroquerie, luxure et débauche se comptent par les mêmes chiffres que les villes et les villages.

A sa suite, beaucoup s'étaient dégoûtés des curiosités oiseuses; des longues dissertations sur l'emplacement du Paradis; de la pauvre écume intellectuelle, où des clercs, frais émoulus de l'Université, pensent jeter au monde des découvertes inouïes et ne révèlent que leur ignorance; des rivalités de sectes qui prétendent avoir pour enjeu l'essence du Christianisme et n'ont pour objet que la domination temporelle. De là le succès des ouvrages pratiques de Law, proclamé le grand restaurateur du vrai Christianisme spirituel, qu'avait presque englouti le brouillard métaphysique des théologiens modernes. Des sentiments analogues accueillent « les bons Moraves » qui prêchent l'Evangile chez eux ou au loin, tandis que notre zèle se consume sur des points que Dieu n'a jamais déclarés nécessaires au salut, et que les disputes des Chrétiens affaiblissent la religion. Bientôt, ils rempliront les conversations. Et le rapide progrès de leur popularité n'a pas de plus prompts messagers que les Méthodistes d'Oxford.

§ 1 l. 1-2. — Law à William Briggs, *ib.*, 347. *On the divine Legation*, *ib.*, 326.

l. 2-8. — Law : *Address to the Clergy*, *ib.*, 438.

§ 2 l. 1-8. — John Lindsay à Byrom, *Remains*, II, 531-2, 553.

l. 8-11. — *Ib.*, 633-4.

l. 11-16. — Hartley à Byrom, 6 sept. 1737. *Remains*, II, 187.

Philippe Doddridge, le maître renommé d'une académie dissidente à Northampton, entend, le 10 septembre 1737, pour la première fois, parler d'Herrnhut, des Moraves de Georgie et de l'évêque-charpentier. Il note, dans son journal, les traits saillants de leur histoire, leur manque de système doctrinal, l'excellence de leur discipline, l'étrange agonie mentale et physique produite chez un des leurs par l'excommunication et levée avec la sentence, les convulsions et la mort d'un communiant indigne, la fuite d'un alligator sur la tête duquel l'un d'eux posait sa main, le don de guérir que plusieurs possèdent. Ces détails, il les tient d'un digne ministre de l'Eglise d'Angleterre, dont il vient de faire la connaissance, qui revient de Georgie et que d'étranges providences avaient décidé à y aller : ce ne pouvait être un autre que le célèbre John Wesley, s'écrie l'éditeur, oublieux des dates. John, à ce moment, se débattait avec les tribunaux de Savannah. Quant à Charles, il passa cette journée chez les Delamotte et Rivington. Il s'agit, au vrai, de Benjamin Ingham, en route pour Osset.

L'œuvre de Dieu, avait-il dit à Doddridge, commençait non seulement à Oxford, où elle était bien avancée, mais aussi dans maint autre endroit. Et la profondeur de leur piété les unissant, en dépit des barrières ecclésiastiques, ils avaient prié ensemble pour l'avènement de ce règne, dont Ingham et Wesley, au début de leur mission, avaient eu l'intuition, dans une sorte de frémissement prophétique.

§ 1 l. 1-15. — Doddridge : *Diary*, V, 386-8 ; 10 sept. 1737.

l. 18-19. — C. Wesley : *Journal*.

§ 2 l. 5-21. — *Rawl. ms.* 15, 16, 22. J. Wesley à Hutton, 16 juin 1737, *Moravian Messenger*, 1877, p. 46-47.

De même, John, écrivant à Hutton, le 16 juin 1737, montre l'étendard du Seigneur levé contre le flot d'iniquités qui a si longtemps couvert la terre. Les âmes sont remuées d'une force étrange qui semble continuellement s'accroître. Au milieu de cette génération adultère et pécheresse, ceux qui craignent le Seigneur, conférant ensemble, n'ont pas honte de l'Evangile du Christ. L'ennemi courroucé fait rage : signe que ses jours sont comptés ! Ses prisonniers échappent au piège et secouent le joug. Jeunes hommes, vierges, enfants à la mamelle célèbrent les louanges du Seigneur ; et l'opprobre du Christ, la persécution ne les terrifient point. « Qui se dressera avec moi contre les impies ? Vous, j'en ai la confiance, pour votre part, dès que l'heure sera venue ». Et lorsque, sur la côte anglaise, à la fin de janvier 1738, il croisa Whitefield en partance pour l'Amérique, il tenta de le retenir à Londres, où s'ouvrait devant eux une si noble mission providentielle, plutôt que de gaspiller des énergies sacrées dans une colonie languissante, parmi une poignée d'obstinés rebelles. Whitefield ne voulait pas tourner le dos à l'épreuve ; laisserait-il sans pasteur le troupeau qui lui était confié à bord et puis là-bas ? partout où il avait été, Dieu lui avait concilié les affections de tous : l'abandonnerait-il sur la rive étrangère ?

John, dont Charles apprit le retour, le 3 février, chez James Hutton, n'avait pas été une semaine au pays, quand il rencontra, chez le marchand hollandais Weinantz, trois nouveaux venus d'Allemagne ; et, comme ils ne connais-

§ 1 l. 14-23. — Charles à John, 3 janvier 1738 ; Whitefield à Wesley, Jackson, II, 100 ; 1^{er} février 1738.

§ 2 l. 1-6. — Charles, 3 février ; John, mardi 7 février.

saient personne à Londres, s'occupa de leur procurer un logement près du sien. C'étaient encore des envoyés d'Herrnhüt, à destination de la Caroline méridionale. Wesley leur délivra une lettre dont l'avait chargé, pour Zinzendorf, le Morave Tœltschig. Et, à partir de ce mardi 7, « daté bien mémorable », il ne négligea volontairement aucune occasion de s'entretenir avec eux. Le 17, il prit le coche pour Oxford avec son frère et l'un d'entre eux, un petit homme rondet, propre, bénin, qui s'appelait Peter Bœhler.

Né le dernier jour de 1712 à Francfort-sur-le-Main, sa jeunesse dissipée s'était soudain rassise en visitant une femme condamnée à mort ; dès lors, la réforme de lui-même l'avait obsédé, parfois jusqu'au désespoir. A Iéna, où il entra en avril 1731, il avait assisté aux réunions des Frères. Le 25, il entend Spangenberg prêcher la puissance du Sauveur à nous libérer du péché ; le samedi d'après, conversion foudroyante. Son zèle se dépense avec succès dans une école primaire. Mais leur protecteur, le doyen Brumhardt, est mort ; Spangenberg est transféré à Halle ; il ne reste que neuf associés : que faire ? Zinzendorf, appelé, les réorganise. En 1734, ils sont une centaine dont la moitié s'affilient aux Moraves. En 1735, Bœhler visite pour la première fois Herrnhüt. A Francfort, il trouve un gîte pour le comte, exilé, qui lui confie l'éducation de son fils. Solennellement admis dans l'église des Frères en septembre 1737, il est ordonné en décembre par Nitschmann et Zinzendorf, consacré lui-même évêque au prin-

§ 2 l. 1-11. — Lockwood : *Bœhler*, 56-57, 60.

l. 11-21. — *Life of Zinzendorf*, 1838, p. 232-3.

temps précédent. Puis, avec Wensel Neusser et Georges Schullius, son converti, en route pour Londres et l'Amérique!

A Oxford, chez M. Sarney, seule épave de l'ancienne société, quelques étudiants s'assemblaient encore pour prier : Charles, en octobre, les avait pressés de reprendre les réunions régulières d'autrefois. Böhler, à qui il commençait d'apprendre l'anglais, insistait sur la nécessité d'efforts combinés : faute de quoi mainte conscience, éveillée un jour, était tôt retombée dans le sommeil ; et il s'étendait aussi sur la nécessité de la prière et de la foi. Tandis que John retournait, par Londres, embrasser sa mère à Salisbury, Charles tomba malade. Böhler le veillait et implorait la guérison. « Vous ne mourrez pas cette fois », lui dit-il, avec un calme et une confiance étranges, en lui prenant la main. « Avez-vous l'espoir d'être sauvé ? — Oui. — Quelles sont les raisons de votre espoir ? — C'est que j'ai fait de mon mieux pour servir Dieu. » Il secoua la tête, et ne souffla pas mot. Charles le jugea très peu charitable.

Dès l'arrivée à Oxford, Böhler avait renseigné Zinzendorf sur le compte des deux frères : « le cadet, à vous connu de l'an passé, à présent plongé dans une détresse dont il ne sait comment sortir ; l'aîné, bonne nature, conscient de ne pas croire comme il faut au Sauveur, et tout disposé à s'instruire ». Leur idée de la foi à Jésus est

§ 2 l. 1-3. — John, 17 février ; Charles, 18 février 1738 ; 8 octobre 1737.

l. 4-8. — Charles, 20, 22 février.

l. 8-10. — John, 20, 27-29.

l. 10-17. — Charles, 24 février.

§ 3 l. 1-14. — Böhler à Zinzendorf, février 1738. Lockwood, 68-69.

celle de la multitude. Ils se justifient eux-mêmes, et, par conséquent, prennent toujours pour démontré qu'ils croient déjà et s'efforcent de prouver leur foi par leurs œuvres, et se font un mauvais sang et un tourment qui leur met la misère au cœur. « Notre façon de croire est si simple pour les Anglais qu'ils ne peuvent pas la digérer ; un peu plus d'artifice, et ils s'y plieraient beaucoup mieux ». John, entrepris sur ce chapitre, ne comprenait pas du tout ; et, moins que tout, cette sentence latine, « *mi frater, mi frater, excoquenda est ista tua philosophia.* — Mon frère, mon frère, il faut vous purger de toute cette philosophie dont vous êtes plein ».

Rappelé, le 4 mars, par la pleurésie de Charles, si grave qu'il ne fallait plus songer à la Georgie, John retrouva auprès de lui Böhler. A des questions sur son état spirituel, au cours d'une promenade, il répondit avoir par moments la certitude du salut, être rongé de doutes à d'autres, et ne pouvoir dire que ceci : « Si ce que renferme la Bible est vrai, alors je suis sauvé. » Une longue allocution s'ensuivit, où Böhler, instrument de Dieu, le convainquit d'incroyance, du manque de cette foi qui seule peut nous sauver, le supplia instamment de boire à la source toujours jaillissante, de ne point gâter, par scepticisme, l'efficacité de la libre grâce de Dieu. Un prisonnier condamné à mort lui fournit l'occasion de s'étendre sur le devoir de poursuivre les brebis égarées. Mais, objecta Wesley, comment prêcher aux autres la foi que je n'ai pas ? Ne valait-il pas mieux s'abstenir ? A aucun

§ 1 l. 8-12. — John, 18 février.

§ 2 l. 1-7. — Charles, 28 février ; John, 4 mars.

l. 7-14. — Böhler ; Lockwood, 73-74.

prix, répliqua Bœhler. « Prêchez la foi jusqu'à ce que vous l'ayez. Et alors, parce que vous l'aurez, vous voudrez la prêcher. »

John, docile, commença dès le lendemain, bien qu'à contre-cœur, et la première personne à qui il offrit le salut par la foi seule, fut Clifford, le criminel menacé d'exécution. Jusqu'alors, la notion d'une lente croissance spirituelle, faite de menus efforts accumulés ne lui avait, pas plus qu'à Whitefield et à leurs compagnons, permis d'escompter un repentir sur le lit de mort. Il ne s'y mit pas moins vaillamment. Dans les églises, dans les sociétés, il aborda, sans se lasser, le même thème. Le 14, il part pour Manchester avec Kinchin, qui va y rechercher, pour l'inscrire à l'Université, son frère chez John Clayton ; depuis 1736, l'ancien voisin et ami du recteur d'Epworth, Joseph Hoole, y est recteur de Sainte-Anne : là aussi ils officient et commentent ces mots de S^t Paul : « Celui qui est dans le Christ, est une nouvelle créature ». Et tout le long du chemin, résolu à ne négliger aucune chance d'instruire, d'exhorter, d'éveiller ceux qu'ils rencontrent, ils apostrophent les passants ; ils admonestent leurs commensaux, dont les plus récalcitrants, les plus indifférents ou les plus impolis finissent par retirer leurs chapeaux et par boire avidement leurs paroles ; ils catéchisent, dans les auberges, hôteliers, servantes, garçons d'écurie ; et un jour qu'ils ont omis ce devoir à Birmingham, châtiment de leur négligence, les fouette une grosse averse de grêle.

§ 1 l. 1-3. — John, 5 mars. Coleridge, Southey, 1858, I, 94 note.

§ 2 l. 1-7. — John, 6 mars. Whitefield : *Benefits of early piety*, 13.

l. 9-25. — John, 14-22 mars.

Le 23, à Oxford, nouvelle rencontre avec Böhler, qui l'étonne de plus belle en décrivant les fruits d'une foi vivante, le bonheur et la sainteté qui s'y attachent infailliblement. Les deux frères se dérobent encore : la doctrine de la grâce libre, par les mérites de Jésus, conférant le pardon aux pauvres pécheurs et les libérant de l'empire du péché, n'a pas vaincu leur esprit. Infatigable, Böhler cite l'Ecriture ; et John, le lendemain, empoigne son Nouveau Testament, jurant de s'en remettre « à la loi et au témoignage », avec la confiance que Dieu lui montrerait par là si cette doctrine venait de Lui. Suprême échappatoire, ils demandent à voir des personnes ayant expérimenté ce qu'enseigne leur instructeur. Et voici que, sans attendre Londres, où l'on promet de leur en montrer, au château d'Oxford, le criminel, pour qui John et Kinchin viennent de prier, agenouillé dans la confusion et l'accablement, se relève prêt à mourir, avec une calme allégresse, déclarant savoir que le Christ a effacé ses péchés, et qu'il n'y a pas de condamnation pour lui. Le dimanche suivant, dans la chapelle de Lincoln, puis au château, puis à Carfax, John développe ce texte : « L'heure approche, et la voici déjà, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, vivront », « Je vois la promesse, ajoute-t-il, mais dans le lointain ». — Et pendant une quinzaine, à Dummer, avec Kinchin, dans la retraite et le silence, il attend qu'elle se réalise.

Mais la démission de Charles, à qui les médecins ordon-

§ 1 l. 1-13. — Lockwood, 74-75, et John, 23 mars.

l. 14-27. — John, 27 mars, 2 avril.

ment de renoncer aux apostolats lointains et de reprendre sa place au Collège, et l'imminent rembarquement d'Oglethorpe le rappellent à Londres le 19 avril. Et remis en présence de Bœhler, il avoue n'avoir pas d'objection à définir la foi dans les termes de l'Eglise d'Angleterre, « un abandon confiant de l'homme à Dieu, sûr que, par les mérites du Christ, ses péchés lui sont pardonnés, et que la faveur divine lui est rendue ». Impossible de nier le bonheur et la sainteté, fruits de cette foi vivante, le témoignage de filiation divine que porte l'Esprit dans l'esprit de celui qui croit, l'absence de péché en quiconque est né de Dieu. Mais que veut-on dire par *opération instantanée* ? Comment peut-on *tout d'un coup* passer des ténèbres à la lumière, de la misère coupable à la rectitude et à la joie dans le S^t Esprit ? Derechef, il fouilla l'Ecriture, les Actes des Apôtres : ô surprise ! à peine d'exemples de conversions qui ne soient instantanées ; celle de S^t Paul, une des plus lentes, fut l'œuvre de trois jours. Qui prouve, cependant, que les choses se passent de même aujourd'hui ?

Or, le dimanche 23, Bœhler lui présente Müller, Abraham (Richter), Hauptmann et Wolf, prémices de son ministère en Angleterre, qui tous quatre attestent la même foi au sang du Christ, reçue en un moment, soudain passage des ténèbres à la lumière, du péché et de la crainte à la sainteté et au bonheur. Comment disputer davantage ? Les faits ne se laissent pas anéantir par des commentaires, comme les textes d'Ecriture. Et ce sens de pardon, jus-

§ 1 l. 1-11. — Charles, 12, 15, 19 avril. John, 18 avril.

l. 12-19. — John, 22 avril.

§ 2 l. 1-6. — Ib., 23 avril. Lockwood, 76-77, 79-80.

qu'alors regardé par lui comme lubie de Presbytériens, la nature des choses tolérât-elle qu'on l'obtînt sans s'en apercevoir ? Lui, pourtant, ne sentait rien : s'il n'y avait point de foi sans cela, que devenaient donc toutes ses prétentions à la foi ? Rien à faire que de s'écrier : « Seigneur, secourez mon incroyance ! » Toutefois, quatre cas suffisaient-ils à la démonstration ? Bœhler offrit d'en produire huit autres sans sortir de Londres : « Mon âme gît prosternée devant Toi. Vers Toi, sa source, mon esprit s'élance ; mes manques, je les pleure ; mes chaînes, je les vois ; affranchis-moi par ta Présence. » Tandis qu'à sa demande, on chantait cette hymne de C. F. Richter, à mainte reprise, Wesley s'essuyait les yeux. Puis, en tête à tête avec Bœhler, dans sa chambre, il éclata en amers sanglots, pauvre pécheur au cœur vraiment contrit, affamé de rectitude.

Son dénuement lui apparaissait sans plus de conteste. Mais comment en sortir ? Ses fautes n'avaient pas été aussi grossières que celles d'autres personnes. — N'est-ce pas un crime assez grave de ne pas croire au Sauveur ? interjeta Bœhler. Et, priant ensemble, ils implorèrent compassion. Ensuite, Wesley narra les contradictions des ecclésiastiques pieux dont il avait pris conseil, leur confiant à l'occasion ce qu'il savait et ce qu'il lui fallait encore. Qu'importe ? Cette foi vivante au Christ, ce sens de pardon pour tout le passé et d'immunité pour le présent, qui y sont séparablement liés ; don gratuit, mais que Dieu ne manque pas d'accorder à toute âme qui cherche avec sincérité et persévérance, il était résolu à les chercher sans répit, sans plus s'en reposer le moins du monde sur ses œuvres ou sa rectitude propres, seul appui de son espoir

de salut depuis sa jeunesse. Au constant usage de tous les moyens de grâce, il ajouterait désormais des prières continues pour cette foi justificante et salulaire, qui compte pleinement sur le sang du Christ répandu pour *moi*, qui se confie à Lui comme à *mon* Christ, *mon* unique justification, sanctification et rédemption. Et Bœhler l'exhortait à croire que cette grâce pouvait être très proche.

Mais que faire pour le moment ? confesser à tous son état présent, ou non ? s'abstenir ou non d'enseigner autrui ? — Non, il ne devait point enterrer le talent que Dieu lui avait commis. Sa seule règle devait être de faire ce que lui inspirerait le Sauveur. Le même soir, il prêchait le Christ crucifié à plus de 4.000 auditeurs, en termes si inaccoutumés dans sa bouche qu'ils étaient remplis de stupeur, et que beaucoup de consciences s'éveillaient. Le surlendemain, à Blendon, il exposait à la famille Delamotte la nature et les fruits de la foi. Broughton et Charles se trouvaient là. Dispute. La conversion n'est pas graduelle, mais instantanée, maintient John, très catégorique et très choquant ; et il cite des exemples récents de pécheurs insignes, qui crurent en un clin d'œil. La maîtresse de maison se retire brusquement. Charles, très offensé à ce discours moins qu'édifiant, demeure et nie qu'un homme ait besoin de savoir quand il commence à avoir la foi, et finit par quitter aussi la pièce, de colère à l'obstination fraternelle. « Vous ne vous doutez pas du mal que vous faites en parlant ainsi », s'exclame-t-il.

§ 1 l. 1-7. — Lockwood, *ib.*, 23 avril.

§ 2 l. 1-8. — *Ib.* et John, 23, 25 avril.

l. 9-20. — John et Charles, 25 avril.

Broughton, à peine moins scandalisé, ne peut admettre que John ait accompli et souffert tant de choses sans avoir la foi. Mais, à Oxford, l'expérience de Hutchings et de M^{me} Fox vient à son tour attester que Dieu peut (s'il ne le fait pas toujours) donner la foi comme l'éclair tombe du ciel.

Doctrine étrange, énigmatique, intolérable à plusieurs, et plus impardonnable que le déisme le moins chrétien, les plus enthousiastes extases, le plus sévère ascétisme. C'est qu'elle met à nu la corruption des meilleurs, qu'elle les rabaisse au niveau des publicains et des pécheurs, aussitôt qu'ils se repentent, qu'elle annihile le prestige des œuvres et de la moralité pour précipiter également tous les hommes aux mêmes bas-fonds de mendicité spirituelle. Plutôt qu'à passer pour architecte de vertu et de rectitude, la raison renoncerait à juger ce qui est chair et ce qui est pain, écrit Gambold. Attendez-vous, partout où vous irez, à ce que la *folie* de cette prédication vous aliène les cœurs et ouvre les bouches contre vous. Et, avec le courage, il recommande la charité, la modération du langage.

Opportuns et vains conseils. Aux premiers jours de mars, J. Wesley renouvelait la résolution d'une franchise sans réserve envers tout interlocuteur ; d'un sérieux ininterrompu qui évite le rire et les propos mondains et ne tende qu'à la gloire de Dieu ; et cette implacable ardeur, il la portait en chaire dès avant sa mémorable découverte,

§ 1 l. 36. — John, 27-28 avril.

§ 2 l. 1-15. — Gambold à Wesley, Whitehead, II, 76-78 ; et John, *Journal*, 14 mai.

§ 3 l. 1-5. — John, 2 mars.

alors qu'il se contentait encore de prêcher l'application aux œuvres et le renoncement à soi-même. Il se plaisait à défier « ce mystère d'iniquité, que le siècle appelle prudence ». Il jugeait particulièrement bénis de Dieu les sermons qui causaient le plus d'offense : et non sans une intime satisfaction il enregistrait, semaine par semaine, son exclusion d'une paroisse de plus. La rudesse de son nouveau thème et la vigueur accrue de sa parole ne firent que multiplier les interdictions. Clayton et d'autres amis s'effrayaient et conseillaient plus de circonspection. Mais le moyen de refréner un néophyte, d'autant plus excessif qu'il n'a pas encore éprouvé la réalité de ce qu'il prêche, d'autant plus intraitable aux autres qu'il l'est davantage à lui-même et que leur salut comme le sien lui semblent dépendre, de sa part, d'une sincérité sans ménagements ?

Nulle part cette âpre intransigeance ne se manifeste avec plus de crudité qu'aux dépens de William Law. Il avait été le Précurseur. Son traité de la *Perfection chrétienne*, son *Sérieux Appel à une Vie Dévote*, bréviaire des Méthodistes d'Oxford, émurent tellement Whitefield qu'il en emporta une cargaison en Georgie. « Nous lui avons posé quelques questions ; mais il n'a fait que parler de la chute de l'homme et de l'unique nécessaire. Il est divin », jubile Ingham après une visite à l'oracle de Putney avec Hall et Gambold. Fut-ce de lui que ce dernier apprit à

§ 1 l. 2-5. — John, 26 février.

l. 5-10. — Ib., 4, 12 février.

l. 10-11. — Clayton à Wesley, 7 mai 1738, Tyerman, *Wh.*, I, 149 note.

§ 2 l. 2-3. — H. Moore, I, 106-7.

l. 3-6. — Whitefield, 17 septembre 1734 ; 11 juin 1735. Tyerman, I, 30, 33, 38, 59, 107, 112.

l. 6-10. — Ingham à Wesley, 17 juin 1735, *O. M.*, 62-63.

1. — Wesley.

mettre au-dessus de S^t Paul, Tauler et Jacob Bœhme ? Et seraient-ce là les bizarreries reprochées par Warburton aux Méthodistes, très à l'affût, a-t-il ouï dire, des livres de M^{me} Bourignon, la *visionnaire* française ? Illusion mystique qu'au retour de Georgie les Wesley devaient être les premiers à censurer.

Une conversation de Charles avec John Byrom, un matin de juillet 1737, révèle déjà la fêlure : « ceux qui négligent l'usage de la raison et les moyens de grâce », définit-il les mystiques ; et il condamne Law avec eux ; et il se plaint d'un passage du *Sérieux Appel* constatant que l'Ecriture n'enjoint nulle part le culte public. « J'imagine, ajoute Byrom, qu'il a rencontré quelqu'un qui n'aime pas M. Law... Je crois que lui ou son frère ou tous les deux avaient reçu de M. Law de très bons et solides conseils, auxquels ils ont donné un sens forcé et différent du sien. » Charles était porteur, ce jour-là, de la lettre de John contre les mystiques et d'une réponse de Samuel. Le 31 août, il va à Putney ; il y retourne le 9 septembre : « Quel commentaire dois-je employer en lisant l'Ecriture ? — Aucun. — Que pensez-vous de quelqu'un dont tous les efforts tendent à la régénération, mais qui meurt sans y avoir atteint ? — C'est une question que vous n'avez pas d'intérêt à poser, ni moi à résoudre. — Dois-je écrire de nouveau à un tel ? — Non. — Mais je suis persuadé que cela lui fera du bien. — Monsieur, je vous ai dit mon avis. — Dois-je vous écrire ? — Rien de ce que je pourrais dire ou écrire

§ 1 l. 1-4. — Warburton à Doddridge, 27 mai 1738. *Diary*, III, 327.

§ 2 l. 1-10. — Byrom : *Remains*, II, 181-2.

l. 12-23. — Charles Wesley, 31 août, 9 septembre 1737.

ne vous fera aucun bien. » Le trépied ne vibrait plus au diapason.

Peter Bœhler s'évertua à le remettre d'accord. Bien qu'étranger, Law le reçut amicalement, l'écouta avec humilité, consentit à se laisser instruire, ne souffla pas mot de mysticisme ni d'aucune autre doctrine, et prit congé de son visiteur sans avoir été le moins du monde impressionné par la conversation latine de cet « extraordinairement bon jeune homme ». La version de celui-ci n'est pas plus favorable à Law : « Je commençai à lui parler de la foi au Christ. Il garda le silence. Puis il se mit à parler de sujets mystiques. Je lui parlai de nouveau de la foi au Christ. Il garda le silence. Puis il recommença à parler de sujets mystiques. Son état m'apparut d'un coup d'œil ». Etat grave, « au jugement de cet homme que je sais avoir l'Esprit de Dieu », conclut John, alarmé du péril de son ancien maître, et qui se crut mission divine de lui ouvrir les yeux. Il y procède avec une solennité rogue.

Inefficacité de la prédication fondée sur les traités de Law, brusquerie, morosité, aigreur de caractère de l'auteur : tout cela ne provient-il pas de ce qu'il bâtit sur de faux fondements, de ce qu'il s'estime plus sage que l'apôtre Paul, de ce que la vertu du nom du Christ et la foi au sang du Rédempteur lui sont, en somme, inconnues ? Et il étale son savoir fraîchement acquis. Dans une seconde lettre, plus respectueuse de ton, il lui reproche de ne l'avoir pas guidé vers la vraie foi, de ne lui avoir

§ 2 l. 1-7. — C. Walton : *William Law*, 95 et note.

l. 8-16. — John à Law, 14 mai 1738 ; XII, 51-52.

indiqué que des lectures qui n'y tendaient pas et qui détruisaient les œuvres, de lui avoir peut-être montré dans le Christ notre modèle, non pas notre propitiation et notre « *Atonement* ». — « Je vous demande pardon, Monsieur, écrit-il en terminant, si j'ai rien dit de contraire aux obligations que je vous ai et au respect que je porte à votre caractère ».

Law, ironique au début, agacé à la fin, réfute très au long les accusations de son correspondant. A-t-il donc traduit l'*Imitation* sans y apercevoir cette doctrine ? et la *Théologie germanique* ne la contient-elle pas de même ? et toutes leurs conversations ? Et n'avait-il, après cela, que la foi de Judas ou du démon, pure notion d'intellect ? Que penser de l'Eglise où il avait été élevé, de l'évêque qui l'avait ordonné diacre et prêtre ? Au fond, pure querelle de mots et de formules. « Laissez-moi vous conseiller de n'être point trop prompt à croire, parce que vous avez changé votre langage et vos expressions, que vous avez changé votre foi. La tête peut tout aussi aisément s'amuser avec une foi vivante et justifiante au sang du Christ, qu'avec toute autre notion ; et le cœur, que vous prenez pour un lieu de sûreté, étant le siège de l'amour de soi, est plus trompeur que la tête ». A une précédente entrevue, il avait combattu l'idée d'une religion philosophique ; insisté sur cette vérité simple et nette que la religion consiste simplement à aimer Dieu parce qu'il nous

§ 1 l. 1-7. — John à Law, 30 mai 1738, XII, 52-53. Wedgwood, 159, 162, 164. *Atonement* : dans la théologie anglaise, rétablissement de l'union entre l'homme et Dieu par la Rédemption.

§ 2 l. 1-29. — Overton : *William Law*, 84-86. Walton, 94 note. Southey : *Wesley*, I, 58 sq.

a aimés le premier ; prescrit de suivre en tout la Lumière divine, partout où elle conduit, et d'avoir toujours l'esprit à la tâche, et de persévérer joyeusement : à Dieu de veiller au reste. « Je vois, Monsieur, que vous ne seriez pas fâché de convertir l'univers ! mais il vous faut attendre l'heure qui convient à Dieu. Que dis-je ! si, après tout, il lui plaît de vous employer seulement à fendre du bois ou à puiser de l'eau, vous devez vous soumettre, vous devez même lui être reconnaissant de ce qu'il vous a fait tant d'honneur ». Et il jugea toujours que le sens propre avait trop de part dans tout le bien où Wesley était entraîné par son zèle.

Quant à Wesley, l'œuvre ébauchée en Angleterre depuis l'arrivée de Böhler, lui faisait l'effet d'un grand incendie allumé par Dieu, et qui ne s'éteindrait jamais. Charles, si courroucé naguère contre lui, et encore, le 1^{er} mai, si hostile à « la foi nouvelle », s'y acheminait sous la pression de la maladie. La vie du presbytérien écossais, Thomas Halyburton, que John s'occupait d'abrèger, lui avait présenté un cas de conversion instantanée, — un seul. La fièvre qui le reprit chez James Hutton, la présence de Böhler, à son chevet, s'emplirent à ses yeux d'intentions providentielles. Un jour la thèse morave qu'on ne peut avoir la paix sans l'assurance du pardon, lui semblait confondue par la quiétude qu'il goûtait au sortir de la Sainte Table, sans la moindre certitude que ses péchés lui fussent remis. Le lendemain, une communion tiède

§ 1 l. 10-12. — Byrom : *Remains*, II, 268-270. Law à lady Huntingdon, Walton, 91 et note.

§ 2 l. 1-3. — John, 25 avril, 4 mai.

• l. 3-15. — Ib., 1, 3 mai ; Charles, 28 mars.

lui signifiait le retrait de réconforts qu'il avait interprétés si mal. Dix ans de lutttes vaines l'avaient laissé aussi esclave du péché. Résolu, s'il n'avait point la foi, à la rechercher sans trêve, il ne soupirait qu'après elle ; ses prières ne réclamaient qu'elle ; des amis, dans une agonie pareille, le stimulaient de leurs lettres ; il ne voulait plus parler d'autre chose ; et ses désirs de s'emparer du Christ croissaient à mesure qu'il rendait témoignage à la vérité devant les autres.

Le 4 mai, Böhler quitta Londres, à destination de la Caroline. « Qu'il te soit fait selon ta foi », fut son adieu à Charles qui se confessait incrédule, impardonné, mais fermement persuadé d'obtenir l'« *atonement* » avant de mourir. Et voici qu'au moment d'échanger l'hospitalité de James Hutton pour celle des parents de celui-ci, la volonté de Dieu le décide à s'installer plutôt chez un pauvre chaudronnier, où Byrom fera désormais ressouder ses bouilloires, M. Bray, « ouvrier ignorant, sans autre connaissance que celle du Christ, mais qui, par elle, connaît et discerne toutes choses ». Ils avaient prié ensemble, pleuré ensemble, en quête de la foi ; sa femme inclinait à la conversion ; sa sœur, Mrs. Turner, poursuivait sincèrement le Christ. Broughton, passant chez eux, jugea qu'il n'y avait rien à faire, et se contenta de critiquer cette course insensée après une foi qu'il fallait sentir. « Dieu vous aide, mon pauvre homme », répondit-il à Charles qui repoussait ces blasphèmes et protestait n'avoir pas encore la foi de l'Evangile ; « si je

§ 1 l. 1-9. — Charles, 1, 6 mai.

§ 2 l. 1-4. — John, 4 mai.

l. 5-19. — Charles, 11 mai.

pouvais croire que vous n'avez pas la foi, je tomberais sûrement dans le désespoir ». Remonté par des passages appropriés de la Bible, Charles se sentait assuré de ne pas quitter la maison sans cette croyance de tout le cœur qui confère la rectitude. Et chaque matin, en s'éveillant, il pensait que ce serait pour ce jour-là. Désappointé, il redoublait de prières véhémentes, d'exhortations anticipées, d'entretiens excitateurs. Des minutes d'émotion intense annonçaient presque la venue du Christ.

Le 13 au soir, visite de John, très triste et déprimé, et qui n'avait le cœur ni à méditer, ni à lire, ni à prier, ni à rien d'autre. Charles pourtant le força de chanter une hymne au Christ, et crut qu'allait se réaliser un vers qui Le promettait à bref délai. De Southampton, les magnétisait une épître latine de Böhler, avec des souhaits obsédants pour que la miséricorde de Jésus crucifié, dont les entrailles avaient palpité d'amour pour eux depuis plus de six mille ans, se manifestât à leur âme, et qu'ils missent en lui toute leur confiance et tout leur amour. A cela point d'autre obstacle que notre incrédulité : sachons en triompher dès maintenant. Plus de délais. La promesse adressée aux pauvres pécheurs, vérifiée pour d'autres, se vérifiera pour vous. Inexprimable, inépuisable amour ! il s'offre à nous aujourd'hui même. Incitez-vous l'un l'autre à croire ; et croyez !

Le 17, par hasard, un peintre du quartier du Guildhall, William Holland, que tourmentait la même inquiétude religieuse, apporta chez Bray le Commentaire de Luther

§ 1 l. 1-9. — Charles, 11 mai.

§ 2 l. 1-5. — Ib., 13 mai.

l. 5-16. — Böhler à John, 8 mai.

sur l'épître aux Galates, où Charles jetait les yeux pour la première fois, et dont la foi débordante les emplît de soupirs et de gémissements. « Eh quoi ? n'avons-nous donc rien d'autre à faire ! Non, rien ; sinon à accepter Celui que Dieu a fait pour nous sagesse et rectitude, et sanctification et rédemption ». A ces mots, Holland, bouleversé, sentit se dissiper son fardeau, la paix et l'amour l'envahir. Il pleurerait. Il croyait voir le Sauveur, tandis que ses compagnons, agenouillés, priaient. « Comment donc celui qui nous appela à la grâce du Christ, a-t-il été si vite et si complètement abandonné pour un autre Evangile ? Qui croirait notre Eglise fondée sur cet important article de la justification par la foi seule ? Je m'étonne de l'avoir jamais regardée comme une doctrine nouvelle... », s'écriait Charles. Et il se plongea avec ravissement dans les pages de Martin Luther, ouvrant le livre à l'aventure sur toutes sortes de prophéties encourageantes. Et il ne se lassait plus d'inculquer à ses amis le salut par la foi seule, non pas une foi oisive et morte, mais une foi qui agit par amour, et qui produit nécessairement toutes bonnes œuvres et toute sainteté. Et lorsqu'il levait les regards vers le Christ, en avouant son impuissance, les tentations s'abattaient devant un pouvoir qui ne venait pas de lui.

Dans la nuit du 18, la pleurésie recommença : il était prêt à mourir, pourvu qu'il crût, mais était sûr de ne pas mourir avant de croire. Mrs. Turner, qui venait de trouver foi, paix, amour, consciencieuse rémission des péchés, le confirma dans la certitude qu'il ne sortirait de son lit que

§ 1 l. 1-9. — *Standard Journal*, 476 note.

l. 9-23. — Charles, 17, 18 mai.

§ 2 l. 1-9. — *Ib.*, 19, 20 mai.

croyant. Le sacrement ne lui apportait pas le Christ ; il se consumait de désirs ; et Bray, à bout de patience, consultait les augures du Nouveau Testament, feuilleté au petit bonheur.

Le 21, jour de la Pentecôte, Charles s'éveilla dans l'attente et l'espoir, et improvisa une confiante oraison. « Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et crois, et tu seras guéri de toutes tes infirmités », articula, comme il se préparait à redormir, une voix qu'on aurait dit celle de Mrs. Musgrave. Et pourtant, pensa-t-il, si c'était le Christ ? il fallait voir, au moins. Mrs. Turner n'avait pas vu Mrs. Musgrave. Charles sentit son cœur défaillir et palpiter. « Je crois, je crois », répétait-il, osant à peine se l'exprimer.

Mrs. Turner rentra dans la chambre : « c'est moi, faible et pécheresse, qui ai parlé ; mais les mots venaient du Christ ; il m'a commandé de les prononcer, et m'a tellement contrainte que je n'ai pu m'en empêcher ». Le soir où Charles tomba malade, elle avait rêvé qu'on frappait à la porte. « Je suis Jésus-Christ », dit une personne en blanc ; et elle le pressa d'entrer. Inquiète d'abord, elle se sentit envahie de foi et d'amour, brûlant d'annoncer à Charles, au nom du Christ, guérison d'âme et de corps. Mais était-ce à elle à aborder ainsi un ministre ? Son frère l'encouragea à s'acquitter du message. Jamais Charles n'avait entendu rien de si solennel ; chose étrange, la voix était absolument celle de Mrs. Musgrave ; ou les sens ne méritent aucun crédit. Aussi, lorsque Bray, consulté, l'assura qu'il croyait pour tout de bon, se laissa-t-il aisément

persuader. La Bible ne présentait que sentences confirmatrices.

John, prévenu à l'issue d'un service où il aidait le Dr. Heylyn à donner la communion, devint aussitôt l'objet de pressantes intercessions. Un pesant chagrin l'accablait. Pourquoi la Sagesse du Tout-Puissant l'employait-elle comme instrument, lui, plein d'abominations, à qui n'étaient dues que colère et condamnation ? Oh ! passer de la mort à la vie ; croire et être sauvé ; porter les fruits de la paix et de la joie divines ! Dieu n'a-t-il pas tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui, au lieu de périr, ait la vie éternelle ? Sauveur des hommes, sauve-nous de la confiance en rien d'autre que toi. Attire-nous après toi. Dépouille-nous de nous-même et remplis-nous de toute paix et de toute joie dans la croyance ; et que rien ne nous sépare de ton amour dans le temps ou l'éternité.

Le 24, son Nouveau Testament s'ouvrit sur une promesse de participation à la nature divine, puis de proximité du royaume de Dieu. L'après-midi à Saint-Paul, l'antienne suppliait Dieu de nous arracher à l'abîme. Le soir, à Aldersgate street, où, dans une maison de Nettleton Court, louée par James Hutton, se réunissait une société comme il en fréquentait beaucoup, on lut la préface de Luther à l'Épître aux Romains. Et la description du chan-

§ 2 l. 1-15. — John, 20-22 mai ; Charles, 22 mai.

§ 3 l. 4-8. — *Standard Journal*, 475-6 notes. On s'est demandé, si « Romains » n'était pas un lapsus pour « Galates ». Mais dans le passage du 15 juin 1741, où il malmène si fort ce dernier commentaire de Luther, Wesley semble bien dire qu'il le lit pour la première fois. Et c'est bien la foi définie dans l'Épître de S' Paul aux Romains que le premier Extrait du journal mentionne en concluant.

gement qu'opère Dieu dans le cœur par la foi au Christ, l'émut d'une chaleur étrange. Il sentit qu'il s'abandonnait au Christ, au Christ seul, pour le salut. « L'assurance me fut donnée qu'il avait enlevé *mes* péchés, oui les *miens* et qu'il m'avait sauvé, *moi*, de la loi de péché et de mort ».

Effacée, la tache obsédante des anciennes souillures : brisé, le joug des tentations et des faiblesses, sous lequel il se lamentait et succombait quotidiennement ; à jamais conquises, la purification et la libération intérieures, auxquelles, depuis sa déception d'amour terrestre, son brusque revirement de 1725 à Oxford, son laborieux apprentissage à l'école de Kempis, de Taylor, de William Law, il n'avait pas cessé d'aspirer avec une délicatesse de conscience presque morbide, et que la minutieuse discipline de ses premiers maîtres ne lui avait pas procurées.

Telle fut, selon leurs propres récits, en cette Pentecôte 1738, la conversion de John et de Charles Wesley, instantanée, à ce qu'ils crurent ; et spontanée précisément au même degré. Mais, pour prendre si docilement la forme fantasque, et pour refléter si fidèlement la couleur changeante de ses rives, le grand courant spirituel qui les entraînait ne roulait pas des flots moins réels, ni moins sincères.

« Le fait d'avoir conscience de passer par tels ou tels états », a-t-on dit, « a, sans doute, une réalité objective,

§ 1 l. 1-5. — *Journal*, 24 mai, § 14. H. J. Foster, *Wesley Studies*, 81-87.

§ 3 l. 4-8. — « If at this distance of time we read through the letters passing from one to another, not among godless enemies, but in the inner circle of kinsfolk and friends, and compare them with the Journals, we shall find abundant proof that the Wesleys were being driven hither and thither on waves of intense spiritual excitement. » (*Standard Journal*, 480, note 1).

en ce sens que tout le monde reconnaîtra que le sujet a eu conscience de passer par tels ou tels états, mais non en ce sens que ces états sont objectivement véritables, c'est-à-dire que l'idée, que le sujet se fait de leur signification, ou de leur cause, est nécessairement juste ». On pourrait aller plus loin, et soutenir que cette idée risque le plus souvent d'être fausse, d'abord, parce que la singularité même des circonstances extérieures accessoires absorbe, au premier moment, l'esprit, et lui donne le change sur ce qu'elles recouvrent d'intime, d'essentiel et de permanent.

Le renversement de perspective qui se produisit alors dans l'âme de John Wesley, n'est pas contestable. Il s'était imaginé, jusque-là, que, pour atteindre et posséder l'Eternel, l'homme devait escalader le ciel, entasser jusqu'à l'Olympe des Ossas de vertus sur des Pélions de pratiques, se hausser à l'infini sur la Babel de sa propre perfection. De longue date, il soupçonne que ce travail est impossible et vain : de là, par intervalles, dans l'àpre tension de sa volonté, ses découragements et ses tristesses. Désormais, la réalité lui apparaît beaucoup plus simple : l'homme n'a pas à s'évertuer vers Dieu ; Dieu est près de lui, avec lui, en lui, dès le principe ; et chacun de nos efforts vers Dieu n'est possible déjà que par Dieu. Dieu n'attend pas, pour nous aimer, que nous ayons mérité son amour par l'irréprochable intégrité du nôtre. Les plus faibles émois de notre attrait vers lui ne sont déjà qu'une réponse aux

§ 1 l. 1-5. — E. Boutroux : *Foi et Vie*, 1^{er} décembre 1909, p. 712.

§ 2 l. 1-26. — J. Wedgwood, 149-152 ; G. A. Wauer : *Anfænge*, 94-95. Cf. W. James : *Varieties of Religious Experience*, 107, 108, 109-112, 226-8, 229-230, 251 ; conversion et mind-cure.

prévenances de son amour sans bornes. Nous ayant créés à la vie gratuitement, il nous a gratuitement pardonnés, par une nouvelle preuve d'amour plus étonnante, qui est le don, pour nous, du Christ, son Fils, en sacrifice rédempteur. Qui a bien vu cela, une fois, ne saurait plus jamais douter de Dieu ; qui a bien senti cela, n'a plus besoin de se travailler laborieusement à l'aimer : l'amour, comme la confiance, jaillit spontanément de la plénitude de notre reconnaissance envers cette grâce souveraine, qui a tout fait pour nous sans nous rien demander en échange.

Point subtil et délicat, à vrai dire, que ce dernier. S'il est bien exact que Dieu vient à nous sans que nous ayons fait un mouvement vers lui, et que nos premiers trébuchements doivent s'appuyer sur sa présence, il ne l'est pas moins que cette présence persiste, et se précise, et nous pénètre, à la condition seulement que nous l'accueillions à cœur ouvert, que nous y répondions par nos désirs et nos efforts, que nous la mettions sans cesse à profit, de toutes les puissances de notre activité, pour nous rendre, à chaque instant, moins indignes d'elle. C'est ce que, dans la première ivresse de cette détente morale, et de cet abandon paisible à Dieu, Wesley a tout d'abord été porté à méconnaître, dans ses théories, non dans ses actes.

Par une autre conséquence de cette puérile antithèse entre la foi et les œuvres que lui inculquait, du dehors, l'influence étrangère de Böhler, Wesley a commencé par rayer d'un trait de plume les trente-cinq années de son existence qui précédèrent cette nuit de mai. Arrivant au sommet d'une montagne, c'est tout d'un coup que le cercle entier de l'horizon se révèle à vos yeux : chacun des pas qui vous y ont péniblement amené, n'en était pas pour

cela moins nécessaire, et n'en perd rien de sa valeur ni de sa réalité. Pourquoi décrirait-on davantage comme un point de départ ce qui n'est qu'une étape décisive ou qu'un point culminant dans le progrès de la vie chrétienne : le moment, non pas où l'âme commence à se tourner vers Dieu, mais où elle le possède et s'y repose ? En ce sens, la conversion de Wesley date de 1725, non du 24 mai 1738. Qualifier celle-ci de « conversion évangélique » prête encore à une confusion de mots qui aboutit fatalement à une confusion de choses, à de profondes méprises et à de graves mécomptes. Dans cette prétention d'imposer pour commencement à la foi ce qui n'en est que la consommation ou le couronnement, toute une maïeutique césarienne acharnée à provoquer de nouvelles naissances que n'a mûries aucune gestation, toute une artificielle mise en scène de « Réveils » forcenés, suivis des plus promptes apostasies, se trouvent déjà en germe.

Toute la carrière de Wesley ; les retouches plus équitables qu'il apporta, par la suite, à son jugement sur lui-même ; les critiques, souvent sévères, dont il cribla ses maîtres d'une heure ; la patiente docilité à la leçon des faits et aux conséquences morales des doctrines, avec laquelle il ne cessa d'ajuster ses idées et ses formules, sont autant d'éléments qui, peu à peu, dégagèrent de sa

§ 1 l. 7-8. — Rigg : *Living Wesley*, 113-114.

§ 2 l. 3-6 — Overton : *Evangelical revival*, 15-16. Wauer, 94-95. *Journal*, 4 avril 1739 : « How dare any man deny this to be a means of grace, ordained by God ? Unless he will affirm (with Luther in the fury of his Solifidianism) that S^r James's epistle is an epistle of straw ? » 15 juin 1741 : « How blasphemously does he speak of good works and of the Law of God... Here (I apprehend) is the real spring of the grand error of the Moravians. They follow Luther, for better for worse ».

gangue originelle, et qui seuls nous permettent de saisir, dans sa durable réalité foncière, cette célèbre expérience de la Pentecôte 1738.

III. — Le Pèlerinage d'Herrnhut.

Depuis que le transfert de Samuel à Tiverton les privait d'un pied-à-terre durant leurs séjours à Londres, les Wesley étaient reçus à bras ouverts par les parents de James Hutton, à côté de l'école de Westminster. Et parfois ils y amenaient une douzaine d'amis. Le 28 mai, comme le vieux Dr. Hutton, selon sa coutume, venait de lire un sermon à de nombreuses personnes réunies dans son cabinet, John, se levant, leur déclara que cinq jours auparavant, aussi sûr qu'il n'était pas dans cette pièce, il n'était pas un Chrétien ; le seul moyen pour eux, tant qu'ils étaient, de le devenir, était de reconnaître qu'eux non plus ne l'étaient pas encore. « Gardez-vous, M. Wesley, de dépriser le bienfait des Sacrements », insinua le Docteur, suffoqué de ce discours inattendu. A souper, avec la famille, quelques dames qui y vivaient en pension, et une demi-douzaine de camarades, John entonna le même refrain : « Si vous n'étiez pas Chrétien, du premier jour où je vous ai connu, vous étiez un fameux hypocrite ; car vous nous avez fait croire à tous que vous l'étiez », gronda M^{me} Hutton.

Elle en voulait encore à Charles d'avoir; lorsqu'elle lui proposait de choisir une des deux meilleures pièces de sa maison, préféré le chaudronnier de Little Britain. Et sa vigilance maternelle s'effarait : ses deux enfants échapperaient-ils à la contagion ? son fils ne se laisserait-il pas induire à mettre « la gloire de Dieu » au-dessus de l'autorité de ses parents, et à propager l'herbe folle du fanatisme ? Déjà, il avait fallu leur interdiction expresse pour l'empêcher de publier (établi qu'il était maintenant à son compte, à l'enseignement de la *Bible et du Soleil*) la vie d'un certain Halyburton, toute farcie d'expériences, d'immanence, etc. Le fils du Docteur et de M^{me} Hutton, se mêler de lancer pareils livres dans le monde ! Et la bonne dame, qui n'y allait pas par quatre chemins, engageait tout net Samuel, par charité pour une foule d'âmes simples, honnêtes et bien intentionnées, quand John lui rendrait visite à Tiverton, à le convertir ou à l'enfermer. Car, après sa conduite du dimanche 28, comment le croire tout à fait d'aplomb ?

Faute de vraie humilité, il prenait toutes ses fantaisies pour directions de l'Esprit-Saint. Conduit par elles en Georgie, il aurait voulu en leur nom retenir Whitefield à Deal. Et, autour de lui, nul égard à d'autre enseignement que celui de rêves et de visions. Une femme avait vu en songe une boule de feu choir sur elle, éclater et lui enflammer l'âme. Un jeune homme, sur le point de communier à l'église S^t Dunstan, avait reçu Dieu le Père, qui

§ 1 l. 1-19. — M^{me} Hutton à S. Wesley, 6 juin, Clarke, 399-400. 20 juin; ib., 405-407.

§ 2 l. 1-5. — M^{me} Hutton à S. W., 20 juin. Ib., 407.

1. 5-10. — Ib., 399; 6 juin.

ne resta pas ; mais Dieu le Fils, sa Croix en mains, demeura avec lui. Grandement agité par tous ces com-mérages et très convaincu que ses frères, une fois dévoyés, feraient infiniment plus de mal qu'ils n'eussent jamais fait de bien, Samuel maudissait cordialement ce qui lui paraissait pure divagation de Quakers, diagnostiquait un dérangement cérébral produit par une tension d'esprit prolongée et par le manque de sommeil, et conjurait le ciel d'arrêter cette marche d'aliénés.

Elle se poursuivait cependant : Brown, Burton, Piers, les demoiselles Delamotte et leurs frères, d'autres encore adhéraient à l'Evangile du pardon, éprouvaient cette manifestation particulière du Christ à chaque âme individuelle que prêchaient sans relâche les néophytes. Et d'étranges phénomènes s'accumulaient : M^{me} Turner avait vu, cloué à la croix, le registre de ses fautes. A M^{me} Pratt dans le chagrin, le Christ était apparu en rêve, disant : « Courage, ta prière est exaucée ». M^{me} Bray s'était éveillée, environnée par le sang du Christ. Devant M. Verding, s'était ruée toute une armée, portant le corps moulu du Christ. Une voix avait dit à Miss Betsy Delamotte, après la communion : « Va ton chemin, tes péchés te sont pardonnés ». Et à Charles lui-même, s'était montré, dans la prière de la consécration, le cadavre brisé et déchiré du Christ à la descente de croix. Il y avait lutté

§ 1 l. 2-9. — Samuel à M^{me} Hutton, 17 juin. Clarke, 401-3.

§ 2 l. 6-7. — C. Wesley : *Journal*, 19 mai.

l. 7-9. — Ib., 24 mai.

l. 9-12. — Ib., 28 mai ; 7 juin.

l. 12-14. — Ib., 9 juin.

l. 14-16. — Ib., 25 mai.

ou brouilles avec d'anciens amis : Sarney, Washington, Chapman, Broughton le plus irréconciliable. Mais Gambold, Hutchings, Kitchin, Robson, Wells ne ménageaient pas leurs sympathies ; des inconnus grossissaient leurs rangs ; des récalcitrants cédaient. M^{me} Delamotte, outrée qu'on séduisît ses enfants en son absence et qu'on prétendit imposer à l'univers cette foi étrange, instantanée, distinctement perçue, avait fini par s'y convertir à son tour. Charles s'était naguère insurgé trop violemment contre les assertions fraternelles pour s'étonner maintenant des résistances d'autrui.

Tandis qu'il peuplait le bercail, anxieusement replié sur lui-même, il ne cessait d'ausculter son âme. N'était-ce point de l'orgueil d'avoir composé une hymne sur sa conversion ? sa faiblesse avait-elle diminué ? des mouvements de colère ne le sollicitaient-ils point ? ses communions étaient-elles moins arides ? offices et prières ne lui pesaient-ils pas ? ne souhaitait-il pas lâchement la mort ? Oui, ses tentations intimes étaient, d'une certaine manière, ininterrompues. Jamais il n'avait connu l'énergie du péché, comme depuis qu'il expérimentait la force supérieure du Christ. Par instants, il ne pouvait éviter de se demander : « Quelle différence y a-t-il entre ce que je suis à présent et ce que j'étais avant de croire ? » et il est vrai qu'il répondait immédiatement : « Les ténèbres ne sont pas les mêmes qu'autrefois, parce que j'ai la conviction qu'elles ne sont pas fautives ; parce que je suis sûr qu'elles se dis-

§ 1 l. 1-5. — C. Wesley : *Journal*, 27 mai ; 11, 12 juillet ; 28 septembre.

l. 5-9. — Ib., 7 juillet.

§ 2 l. 2-7. — Ib., 23, 27 mai ; 1, 2, 3 juin.

l. 8-19. — Ib., 3, 6 juin.

perseront, parce qu'en dépit de mon impuissance à découvrir que j'aime Dieu, ou à sentir qu'il m'aime, je crois et je veux croire qu'il m'aime néanmoins. » Et, pour se mieux fixer dans cette attitude, il s'ingéniait à tirer de la Bible et de la nature des signes confirmateurs. L'éclair, le tonnerre, une pluie violente symbolisaient la rectitude bientôt épandue à torrents.

Des tentations du même genre assaillaient John. « Au lieu de les combattre, comme autrefois », conseillait le Morave Tøeltschig, revenu de Georgie, « fuyez dès qu'elles paraissent, et réfugiez-vous dans les plaies de Jésus. » Au lieu de succomber, comme c'était généralement le cas, sous la loi, en dépit de tous ses efforts, John, sous la grâce, restait toujours vainqueur. Et c'était une sorte de paix, mais non exempte d'abattement. Ce manque de joie venait-il de ce qu'il ne priait pas assez ? Il résolut de ne plus faire autre chose le matin, avant d'aller à l'église, et s'en trouva mieux. Cependant, suggérait le démon, l'absence de joie, de changement sensible, de sécurité ne prouvent-elles point que tu ne crois pas ? Une défaillance, une impatience de langage : et Dieu voilait sa face. L'éminente piété du barbier Wolfe, qui l'accompagnait à Dummer, faisait douter John qu'ils eussent tous les deux la même foi. En vain se consolait-il en pensant qu'il y avait des degrés ; ses perplexités redoublaient, à lire dans une lettre d'Oxford (et qui venait, selon toute apparence, de Kinchin ou d'Hutchings) qu'aucun doute n'est compatible avec le

§ 1^{er} l. 3-7. — C. Wesley : *Journal*, 9 juin.

§ 2 l. 1-11. — J. Wesley : *Journal*, 24 mai, § 16 ; 25, 26, 27 mai.

l. 11-14. — J. Wesley : *Journal*, 25, 31 mai.

l. 14-17. — *Ib.*, 29 mai. M^{me} Hutton à Samuel, 20 juin ; Clarke, 407.

moindre degré de vraie foi ; qu'en ressentir, ce n'est pas être faible dans la foi, mais n'avoir pas de foi du tout, et que la foi date seulement du jour où l'Esprit de vie vous affranchit totalement de la loi de péché et de mort. Un passage de sens opposé dans S^t Paul le réconforta. Mais, hors les moments d'étourdissante activité, il continuait à se ronger le cœur. Sa faiblesse ne supportait pas « d'être ainsi scié en deux. » Et, reprenant un projet choyé dès la Georgie ; laissant sa mère se plaindre qu'il l'abandonnât ; sans même prévenir son frère, il s'embarqua le 13 juin avec Ingham et Tœltschig pour une courte retraite en Allemagne, où de saintes conversations et de vivants exemples lui trempaient l'âme assurément.

Ils traversèrent Rotterdam, Ysselstein, où le baron de Watteville dirigeait une petite communauté, et où le récit de l'œuvre merveilleuse commencée par Dieu dans le monde entier attisa leurs espoirs avec leurs actions de grâce ; Amsterdam où les enchantait l'hospitalité des Mennonistes ; puis de Cologne, remontant le Rhin, ils furent cordialement accueillis à Francfort par le père de Bœhler. Et, le 4 juillet, ils atteignaient Marienborn. A la suite de jalousies, d'intrigues, de dénonciations, d'enquêtes ordonnées par le Conseil privé de Dresde, Zinzendorf avait été banni, le 20 mars 1736, des terres de l'Electeur de Saxe et roi de Pologne ; il n'avait préservé ses domaines que par donation à sa femme. En avril 1738, il lui avait été

§ 1 l. 1-7. — J. Wesley : *Journal*, 6 juin ; à J. Hutton, 16 nov. 1738, *Moravian Messenger*, 1877, p. 50.

l. 5-13. — *Ib.*, 7 juin ; Charles Wesley, 14, 25 juin. M^{me} Hutton à Samuel, 407.

§ 2 l. 1-8. — *Ib.*, 13 juin, 4 juillet.

l. 8-13. — *Animadversions*, 20-30. *Life of Z.*, 1838, 150-2, 162, 208-9, 214, 243.

interdit de jamais retourner en Saxe. Une grande maison louée à Marienborn l'abritait, ainsi qu'une clientèle d'environ quatre-vingt-dix personnes, en attendant que quelque chose de plus vaste fût bâti aux environs.

L'affectueuse estime de Spangenberg pour le jeune missionnaire de Georgie, en qui il crut percevoir qu'habitait la grâce de Dieu ; le zèle et les épreuves dont avaient déposé les pasteurs d'Ebenezer, n'étaient pas ignorés de Zinzendorf ; et une épître latine, terminée par une citation de rimes allemandes, lui avait bientôt apporté l'hommage de John Wesley, humble et admiratif. En latin également, Zinzendorf avait répondu : « Je t'aime ; bien plus, je te vénère, d'après ce que me disent de toi Spangenberg et Nitschmann, et d'après ce que tu me dis toi-même ».

Le premier accueil du Comte fut quelque chose d'unique et d'inexprimable : tel le Maître prenait dans ses bras les petits enfants, pour les bénir. Au milieu de ceux qui, à Marienborn, Ronneburg, Budingen, Francfort, le suivent comme il suit le Christ, on comprend ce mot de l'empereur Julien : « Voyez comme ces chrétiens s'aiment les uns les autres ! » Leur foi, leur charité, leur paix en Dieu surpassent toute attente.

Les lettres ne tarissent pas d'enthousiasme. Laconique, le journal marque moins de chaleur. Une anecdote, plus

§ 1 l. 1-4. — Wesley : *Journal*, 4 juillet.

§ 2 l. 1-5. — Risler : *Life of Spangenberg*, 129. Bolzius et Gronau, Green : *Wesley Evangelist*, 133-4.

l. 5-7. — Wesley à Z., 15 mars 1736, J. T. Hatfield, 175.

l. 7-11. — Z. à Wesley, 23 oct. 1736, Wäber, 95 note.

§ 3 l. 1-8. — John à sa mère, 6 juillet 1738, *Wesley Studies*, 179-180 ; à Charles, 7 juillet, Jackson, I, 160.

suspecte qu'invraisemblable, représente le catéchumène, bêchant dans le jardin et tout en sueur, forcé de monter en voiture sans se laver les mains ni se rhabiller, pour une visite à un noble du voisinage : « Il faut être simple, mon frère ». En même temps que le prémunir contre la vanité des politesses humaines, le brimer un peu n'était pas pour déplaire au féodal patron des Moraves, aussi peu accoutumé à ce qu'on raisonnât avec lui d'égal à égal que Wesley était déterminé à juger de tout par lui-même.

Fait bien avéré : les Frères admirent à communier avec eux Ingham, parce qu'il avait manifesté quelque velléité d'adhérer à leur Eglise et qu'il avait le cœur meilleur que la tête, tandis qu'ils repoussaient Wesley, homme troublé, dont la tête avait pris l'ascendant sur le cœur, et d'une fidélité déclarée à l'Eglise d'Angleterre, où ils auraient craint de le compromettre. Entouré d'affection, introduit aux conférences, initié à tous les détails, Ingham s'attarda jusqu'au milieu d'août à Marienborn, où ses instances retinrent Wesley jusqu'au 19 juillet.

Puis à pied, Wesley, son compatriote Brown, et Hauptmann de Dresde, se remirent en route par Fulda, Weimar, Iéna, Halle, Leipzig ; et, le mardi 1^{er} août, à 3 heures de l'après-midi, ils atteignirent « l'endroit où vivaient les chrétiens », comme ils avaient répondu au duc qui les questionnait sur le but de leur voyage, et qui les regarda fixement

§ 1 l. 1-9. — Hampson, I, 218-9. Southey, I, 193-4. Tyerman, I, 198. Waüer, 96. Wedgwood, 169-171.

§ 2 l. 1-9. — Benham : *Hutton*, 40. Ingham à Thorold, Spangenberg's *Zinzendorf*, 1838, p. 245.

l. 9-10. — Wesley : *Journal*, 17 juillet.

§ 3 l. 1-7. — *Ib.*, 19 juillet-1^{er} août.

Le long de la grande route de Zittau à Lœbau, s'alignaient une centaine de maisons, dominées, par-delà les jardins, les champs de blé, les bois d'arbres verts, par les pentes de la Haute Lusace. Seize ans plus tôt, cette croupe hérissée de ronces et de fourrés, s'appelait *Hulberg*; la montagne du guet : les réfugiés moraves, en y plantant leurs tentes, l'avaient rebaptisée le guet du Seigneur; Herrnhüt. Elle appartenait au domaine de Bertholdsdorf, que venait d'acquérir, pour y mener la vie retirée du patriarche Abraham et grouper autour de lui une petite élite de croyants, Nicolas Louis Zinzendorf. D'une piété exaltée dès l'enfance, où il jetait par la fenêtre des billets adressés au Sauveur, dans l'espoir d'une réponse ; après le second mariage de sa mère, lorsqu'il avait cinq ans, en 1704, élevé par sa grand'mère de Gersdorf en pleins cercles piétistes, dans l'intimité de son parrain Spener, du Dr. Anton, du baron de Canstein, du professeur Francke, aux réunions quotidiennes duquel il avait assisté à Halle ; fondateur, à son tour, d'innombrables sociétés juvéniles, *Profès de la Vertu, Confesseurs de Jésus-Christ, Ordre du grain de Sénevé*, dont la devise était : « nul de nous ne vit pour lui-même », il avait conclu en 1715 un pacte de sainte alliance avec son ami F. de Watteville, et le renouvelait en 1723 avec l'adhésion du pasteur Schœfer de Gœrlitz et de Johann Andreas Rothe auquel il venait de conférer le bénéfice de Bertholdsdorf : humbles débuts des *Frères Unis*. La religion le possédait tout entier : contraint

§ 1 l. 1-4. — *Journal*, 1^{er} août.

l. 4-11. — Spangenberg : *Life*, 1773 ; II, 9, 38. Southey, I, 184.

l. 11-18. — Spangenberg : *Life*, 1773, I, 41, 42, 45 et note, 68-69.

l. 19-27. — Ib. 72-76 ; II, 67, 68-76 ; 38-40.

par sa famille d'étudier le droit civil, il s'était appliqué à la théologie, « seul, aux pieds de Jésus ». Dans ses voyages en Hollande et en France, il n'avait fréquenté que gens d'Eglise ; à Paris, ses relations avec des catholiques, le Père de la Tour, principal de l'Oratoire, le cardinal de Noailles, avaient été des plus cordiales ; et il avait salué un autre Tauler dans la personne du dominicain d'Albizi, prédicateur intrépide de la conversion du cœur. Des fonctions de conseiller royal lui avaient été imposées à Dresde : mais chaque dimanche se tenaient chez lui des assemblées pieuses ; et une sorte de Paradis chrétien allait fleurir au manoir de Bertholsdorf, ouvert à toutes les ardeurs et à toutes les infortunes.

Rothe, précepteur dans une famille de Gœrlitz, quand la cure de Bertholsdorf lui fut offerte, en informa un charpentier nomade, Christian David, originaire de Moravie, où il allait de temps à autre évangéliser ses compatriotes. Mais les jésuites, qui y étaient les maîtres, maintenaient jalousement l'orthodoxie romaine ; il fallait se cacher, ou se résigner aux pires tribulations. Entré en correspondance avec David, Zinzendorf lui permit d'amener tous les amis qu'il voudrait ; il leur donnerait des terres ; Christ leur donnerait le reste. Deux ou trois familles, une dizaine de personnes de Sehlen, l'avaient accompagné cette année-là, si pauvres que, sans une vache envoyée par la baronne de Gersdorf, leurs enfants auraient manqué de lait. En juillet 1723, dix-huit autres étaient venus A

§ 1 l. 1-8. — Spangenberg : *Life*, I, 99-102 ; 151-165.

l. 8-13. — Ib, II, 16, 19 ; 23-4, 53-4.

§ 2 l. 1-14. — Ib, II, 46-47, 83-84. Southey, I, 183-185.

Olmütz, les autorités s'inquiétaient de cet exode : elles enquêtaient, elles emprisonnaient, elles menaçaient de l'inquisition, elles accablaient de rigueurs ceux qui d'Herrnhüt revenaient chercher leurs amis ou leurs proches. En 1726, Zinzendorf entreprit une démarche auprès du cardinal évêque, et obtint qu'on ne troublerait pas ceux qui émigreraient tranquillement pour des motifs de conscience. Et chaque année voyait de nouveaux arrivants.

Le passé dont ils se réclamaient, se perdait dans des brumes lointaines. Pour fondateurs, ils revendiquaient S^t Paul et Titus, qui visitèrent l'Illyrie et la Dalmatie, pays slaves. Au ix^e siècle, Cyrille et Méthodius, de Constantinople, avaient baptisé le roi de Bulgarie, le roi de Moravie, le duc de Bohême, et implanté dans le pays les rites grecs. Quand Othon I^{er} avait annexé la Bohême à l'Empire, l'influence de Rome et du Pape avait pourtant respecté la langue nationale. Mais, sous Charles IV, l'Université de Prague, avec ses professeurs, recrutés en Italie et en Allemagne, avait servi à imposer la liturgie latine, le célibat du clergé, la transsubstantiation, la communion sous une seule espèce. Associée dès le xii^e siècle avec les Vaudois, encouragée par les écrits de Wicliff, entraînée dans le mouvement hussite où elle insistait pour ne point mêler la religion à la politique, l'Eglise des Frères bohèmes et moraves, constante adversaire de Rome, constituait donc une église épiscopale d'origine apostolique, la seule, à part l'Eglise d'Angleterre, parmi les Protestants.

En réalité, la plus ancienne origine authentique que

§ 1 l. 1-8. — *Life*, II, 185-192; Southey, 185-6; Cranz, 109-110.

§ 2 l. 1-13. — D. Cranz : *History of the Brethren*, 12-20.

l. 13-19. — *Acta Fratrum*, 109; Appendice, VI-VII.

saisisse l'histoire, se trouve, au xiv^e siècle, dans de petites réunions pieuses, pénétrées d'influences hussites, groupées sous le nom de *Frères de la loi du Christ*, régies par une stricte discipline, opposant au monde et à la hiérarchie ecclésiastique une sorte d'idéal monastique, et, bien qu'hostiles à toute résistance, sans tendresse pour l'Etat. En 1457, le régent George Podiebrad leur avait permis de se fixer à Kunwald et à Lititz près de Leitomichl. Rompant avec l'Eglise nationale de Bohême, ils rebaptisèrent tous leurs membres, nommèrent des prêtres, et firent consacrer leurs élus par un évêque vaudois. Dans les provinces de Bohême, Moravie et Pologne, chacune contrôlée par ses évêques et ses synodes propres, ils comptaient quatre cents congrégations au début du xvi^e siècle, quand commença de sévir la Contre-Réforme. Dès 1627, leur existence organique avait cessé ; ils étaient dispersés de toutes parts. En Pologne, ils se fondaient avec les Calvinistes. En Silésie, en Prusse, en Saxe, en Franconie, ils étaient noyés dans la masse ambiante, et ne tardaient pas à se germaniser au point d'oublier l'idiome maternel. En Moravie, une dédicace de 1661 n'énumère pas plus de huit groupes importants, visités en secret par des ministres qui résidaient au-delà de la frontière. Les nobles protestants avaient été expulsés, leurs domaines confisqués ; les manants restaient attachés au sol.

Malgré une sorte de réveil qui éclata séparément dans plusieurs localités de Moravie et de Bohême vers 1720,

§ 1 l. 1-15. — A. Ritschl : *Geschichte des Pietismus*, III, 221-6 ; 239-240 ; et liste d'autorités.

l. 15-20. — Cranz, 53-54, 83, 86.

l. 21-25. — *Ib.*, 68, 76 et note, 88.

l'Union des Frères n'était plus guère qu'un vague souvenir pour les premiers réfugiés d'Herrnhût ; leur guide, Christian David, se décrivit lui-même à Wesley comme un transfuge du Papisme : enfant, rien ne l'avait troublé comme d'entendre dire que le Pape était l'Antechrist. Comme lui, Wensel Neusser était passé au luthéranisme. Un document, signé par l'église d'Herrnhût en janvier 1732, reconnaît qu'au temps de la Réforme la crainte de l'homme fit tort à la vérité ; on s'était conformé au romanisme, et c'est pourquoi on avait été toléré par les pasteurs romains. Au fond, cette avant-garde, en quittant son pays, obéissait plus à des griefs qu'à des convictions. Et tout d'abord Zinzendorf l'enrégimenta sans peine dans sa paroisse de Bertholdsdorf. Mais les immigrants qui suivirent en 1724 et 1725, Tœltshig, le charron David Nitschmann, sa femme, sa fille Anna, ses fils, étaient moins accommodants : profondément imbus du souvenir d'une constitution antique, ils en réclamaient avec ferveur le rétablissement ; en 1726, ils faisaient publiquement sécession, et priaient le comte de prendre charge d'eux. En juin 1727, après des malentendus avec le pasteur Rothe, Zinzendorf, pour partager entre eux deux la besogne, s'installait à l'orphelinat d'Herrnhût, et prétendait restaurer l'ancienne discipline morave.

Ce qu'elle était en août 1738, Wesley nous le dépeint : un ancien à la tête de toute l'Eglise, d'autres à la tête des

§ 1 1. 1-3. — Cranz, 92-96. Rimius : *Narrative*, 12-4. *Solemn Call*, 4-7.

1. 3-6. — Wesley : *Journal*, 10 août, I, 120-1, 132.

1. 6-10. — Ib., 124-5, lettre du 24 janvier 1732, § 3.

1. 11-17. — Cranz, 106-7, 113, 114. *Life of Z.*, 1773. II, 116-7, 145, 176. Ritschl, III, 243, 244-5, 256.

1. 17-22. — *Life of Z.*, 1838, p. 79-82.

branches particulières ; quatre Instructeurs, des Aides ou Diacres, des surveillants ou Censeurs, dont il y a onze à Herrnhùt ; un pareil nombre de Moniteurs et d'Aumôniers, sept Visiteurs des malades, des Serviteurs, composent le personnel ecclésiastique. Le peuple est réparti en *classes*, cinq masculines, pour les enfants, petits, moyens et grands, les jeunes hommes et les hommes mariés ; de même pour les femmes. Et ils sont également divisés en quatre-vingt-dix *bandes*, dont chacune s'assemble deux ou trois fois par semaine pour la confession des péchés et la prière mutuelles. Les Anciens, les Instructeurs, les Aides confèrent chaque semaine sur l'état des âmes, les affaires de l'Eglise, l'éducation de la jeunesse. Et chaque catégorie a sa conférence hebdomadaire, touchant ses devoirs propres. Une fois par semaine, une conférence est réservée aux étrangers. Chaque classe est quotidiennement visitée par un de ses membres, hommes par un homme, femmes par une femme, qui font leur rapport à la personne d'expérience chargée d'y présider. — Chaque matin, à 8 h., chant, exposé de l'Ecriture et prière ; de même le soir, sauf que la prière est mentale. Pour finir, le baiser de paix. Le dimanche, service du matin à 6 heures ; à 11 heures, tous les membres, distribués en quatorze classes, sont exhortés par l'Ancien ; à 9 et à 4 heures, service à Bertholdsdorf ; à 8 heures, à Herrnhùt, après quoi les jeunes gens parcourent la ville en chantant des hymnes. Le premier samedi du mois, après lavement de pieds réciproque à 2 heures ; et, de 10 à 2 heures, entretien particulier de l'Ancien avec

§ 11. 1-19. — Wesley : *Journal*, août 1738, I, 140-144.

1. 19-35. — Wesley, *ib.*, 142, 146, et 6 août, 115-116.

chaque communiant, la Cène est administrée à 10 heures du soir ; les pécheurs obstinés sont exclus. De temps en temps, agapes publiques ou privées. Le second samedi du mois, jour de prières solennelles pour les enfants ; le troisième, intercession et actions de grâces générales ; le quatrième, conférence mensuelle des Supérieurs. Nuit et jour, intercession perpétuelle, par roulement. La confirmation par imposition des mains précède l'entrée dans l'Eglise, la réconciliation, la première admission à la Cène. Les funérailles, infiniment sereines, se font dans un champ abrité par un petit bois, et découpé en carrés distincts pour les enfants des deux sexes, les hommes et les femmes, mariés et célibataires, et les veuves. Ceux qui vont s'épouser, sont d'abord placés pour un temps auprès de personnes mariées qui leur enseignent comment se conduire pour plaire à Dieu. Quinze jours après l'annonce publique, ils sont solennellement unis en présence de quelques amis. On prie publiquement pour les femmes en couches ; le nouveau-né est baptisé publiquement ; et on l'amène aux assemblées du dimanche avant qu'il soit sevré. La chapelle occupe le premier étage de l'Orphelinat, bâti au milieu de la grande rue ; au rez-de-chaussée, la pharmacie. Une maison est spécialement affectée aux étrangers. De minutieux règlements gouvernent l'Ecole. Et le travail de tous est soumis à des surintendants choisis par l'Eglise.

Tout cela, note d'ailleurs Wesley, est modifiable à la

§ 1 1. 10-13. — Wesley, 8 août, 116-117.

1. 13-21. — Ib., 145, § 13.

1. 21-24. — Ib., 1^{re} août, 114-5.

1. 24-26. — Ib., 141, 143-4, § 7.

discrétion des supérieurs. On serait curieux de savoir ce qu'y aurait reconnu John Amos Comenius, pédagogue de célébrité européenne au xvii^e siècle, et dernier évêque des Frères d'alors, qui nous a laissé de leur discipline un tableau détaillé, dédié à l'Eglise d'Angleterre. Beaucoup plus proche de la hiérarchie et du cérémonial catholiques, ne répudiant expressément du catholicisme que l'idée du sacrifice de la messe et une conception idolâtrique de la communion, très explicite sur l'ordination, les sept sacrements, le pouvoir des clés, la prérogative sacerdotale d'absoudre, il ne concorde avec la peinture de Wesley que par le même souci du bon ordre, par l'affirmation que, de l'aveu de Luther, le manque de discipline a été le fléau de la Réforme. Et il interdit formellement d'introduire des cérémonies inusitées, aussi bien que des opinions nouvelles.

Les réminiscences d'une tradition si violemment interrompue durant un siècle, ne pouvaient être qu'obscures. En 1728, les premiers ambassadeurs d'Herrnhut, D. Nitschmann, J. Toeltschig, W. Neusser, de passage à Iéna, s'adressent à Buddæus afin de se faire traduire en latin les documents qui intéressent leur mission en Angleterre. Et ce n'est qu'en latin qu'existent jusqu'à 1739 les écrits de Lasitius et Comenius, par conséquent inaccessibles à des illettrés. Zinzendorf lui-même, qui avait commencé à lire les hymnes des Frères bohèmes vers février 1723,

§ 4 l. 1. — Wesley, 140.

l. 1-5. — Cranz, 68-77.

l. 5-11. — J. A. Comenius : *Ratio Disciplinae*, 40-45, 49, 90.

l. 11-14. — *Ratio*, c. vii, § 63, p. 144, cf. 69-74, 129 sq.

l. 14-16. — *Ratio*, II, 23, 91 note.

§ 2 l. 3-9. — Wäber, 76. Cranz, 115, 123, 125 note, 129.

n'emprunte à la bibliothèque municipale de Zittau le livre de Comenius qu'après avoir rédigé ses règles en mai 1727. En novembre 1728, elles sont confirmées à titre de statuts du manoir.

Devenue autonome en 1467, l'Eglise des Frères avait eu à résoudre une question grave : des prêtres pouvaient-ils ordonner d'autres prêtres ? ou fallait-il la main d'un évêque ? On plia neuf morceaux de papier blanc et trois qui portaient les mots : « Cela est ». Neuf hommes tirèrent. Trois d'entre eux, à qui échut « Cela est », allèrent aussitôt se faire ordonner par un évêque vaudois. Ce persistant recours au sort, Zinzendorf n'eut garde de le négliger ; et il enjoignit une fois de plus, en 1731, le maintien des traditions. Mais c'est tradition verbale où les vieux noms conservés désignent des choses nouvelles. Les *Elders* de Zinzendorf n'ont ni le même caractère ni les mêmes pouvoirs que ceux de Comenius. Le 2 juillet 1727, le récit évangélique de la visite de Marie à Elisabeth suggère les *bandes*, plus intime société de fidèles ; établies sans obligation permanente, elles s'interrompirent de temps à autre, çà et là. Le 13 août, sept petites compagnies se forment spontanément, au retour d'une communion à Bertholdsdorf ; le Comte leur envoie des mets de sa cuisine ; et c'est l'origine des *agapes*. Les nuits de veille surgirent d'un incident analogue. Les journées de jeûne et d'actions de grâce, la lecture de lettres relatant les progrès du

§ 1 l. 1-4. — *Life of Z.*, 1773, II, 104 ; 1838, 80-86, 107.

§ 2 l. 1-7. — *Acta Fratrum*, 84, 112. Ritschl, III, 224-6.

l. 7-10. — *Life of Zinzendorf*, 1838, 135

l. 10 17. — *Solemn Call*, 6 note. Ritschl, III, 258, 260, 390. *Life of Zinzendorf*, 1838, p. 86-87.

l. 17-20. — *Life*, 1838, p. 89 ; 88.

royaume du Christ à travers le monde, s'improvisèrent le 10 février 1728. Ainsi les circonstances, sans modèle pré-conçu, juxtaposent, par touches successives, tous les traits caractéristiques.

Enrayer la décadence morale qu'attestent chez les luthériens allemands d'innombrables doléances à l'aurore du ^{xviii} siècle : tel avait été, sous la diversité infinie des points de vue et des méthodes, l'objet commun des mille courants confondus sous le nom de piétisme ; Johann Arndt, Philip Jacob Spener, August Hermann Francke, leurs adeptes et leurs émules, n'avaient pas tenté autre chose dans leur proclamation du vrai Christianisme, dans leur insistance sur une diligente pratique chrétienne, dans leurs théories de la conversion qui distingue les âmes véritablement unies au Christ, dans leur organisation de moyens propres à promouvoir ou à protéger ce travail spirituel, et dont le plus efficace leur paraissait à tous un groupement des bonnes volontés, une association volontaire en de petits cercles choisis, collèges de piété, petites églises au sein de la grande, « *ecclesiolæ in Ecclesia* », où des lectures scripturaires, des entretiens, des aveux, des exhortations, des conseils assureraient la culture religieuse individuelle, et où se noueraient d'étroites amitiés en vue d'une plus vaste réforme ultime.

L'idée, la formule même, Zinzendorf les emprunte à son

§ 1 l. 1-2. — *Life*, p. 95 ; et Cranz, 126 ; 125 note.

§ 2 l. 1-5. — Ritschl, II, 34-35.

l. 5-8. — *Ib.*, II, 34-57 ; J. Arndt ; 125-142, 168-9 ; Spener ; 215-6, 249-279 ; Francke.

l. 9-20. — Ritschl, III, 258 : sur le *Busskampf* ; Spener, *Disquisitions*, 3 ; *Life of Zinzendorf*, 1773, II, 56-57 note, 57-58.]

maître Spener ; son petit catéchisme de 1725 s'étend sur ces communautés chrétiennes à l'intérieur de la grande Eglise ; et Bertholdsdorf lui semblait réaliser cette fraternité dans l'amour du Christ, cette œuvre d'édification mutuelle et d'ordre.

Déjà commençait à poindre chez lui une ambition plus grandiose : rapprocher les personnes bien disposées appartenant à des confessions différentes ; unir tous les convertis dans le même dévouement au Christ ; et, par ce pur levain, transfigurer le monde. A ses réunions de Dresde, il avait admis des membres de sectes mystiques séparatistes. En 1728, il adressait une lettre au pape Benoît XIII. En 1725, il avait ouvert Bertholdsdorf aux disciples de Gaspar Schwenkfeldt qui, différant de Luther sur plusieurs questions capitales, l'avait combattu vivement. En Hollande, il avait pris sous son égide les Mennonistes, apparentés aux Anabaptistes et aux Quakers. Et, s'inspirant des accords autrefois conclus entre les Frères, les Hussites, les Calvinistes, les Luthériens, il rêvait d'une alliance spirituelle qui respectât l'indépendance d'écoles et de méthodes distinctes ; d'une nouvelle *Unitas Fratrum* qui, en Allemagne, en France, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, stimulerait et coordonnerait tous les zèles sans contraindre les opinions ni violenter les consciences.

A travers ces *Tropes* où subsistent symboles, Liturgies,

§ 1 1. 1-5. — H. Plitt : *Zinzendorf's Theologie*, I, 26. Spangenberg. *Life of Z.*, 1838, p. 405 ; 1773, II, 56-8.

§ 2 1. 2-7. — *Life*, 1773, II, 56-8 et note.

1. 7-10. — Benham, 18-20. Denifle, 20, 349, 760.

1. 10-12. — *Acta Fratrum*, 16, 18. Spangenberg, 1838, p. 291.

1. 12-19. — *Acta Fratrum*, 107-108 ; 118-120. *A brief History*, p. 31.

organismes ecclésiastiques définis, les Moraves circulent comme une sorte de sève apostolique, pèlerins qui multiplient çà et là les communautés pieuses où ils transportent le plus possible de leur discipline, et qui se sentent à l'aise dans toute église évangélique.

Dans tout ce que Zinzendorf prête aux Moraves, il n'y a sans doute ni calcul, ni supercherie consciente, mais instinct supérieur de metteur en scène qui, pour réaliser le programme spirituel des piétistes, devine infiniment préférable à leurs pauvres confréries éparses, le prestige d'un grand ensemble humain, d'un beau décor d'antiquité, d'un long recul séculaire, ce recul fût-il même mythique. Pour mieux s'y encadrer, le 20 mai 1737, avec l'agrément de Sitkovius, chef de la branche polonaise, il se fait consacrer évêque par l'aumônier du roi de Prusse, Jablonsky, lequel dérivait ses ordres de son grand-père Comenius, et par David Nitschmann, consacré en 1735. Puis, avec les débris informes de quelques communautés rustiques, il reconstitue, sous le vocable auguste d'*Unité des Frères* ou d'église morave, un édifice de sa façon. « Ces Moraves », écrira un adversaire, « ne sont que des Zinzendorfiens. »

Ce sont également ses convictions personnelles qu'il plante à Herrnhut. Par Spener, il se greffait sur le rameau piétiste le plus étroitement accolé à la maîtresse

§ 1 l. 1-5. — *Acta*, 118-120 ; Wäher, 70-4.

§ 2 l. 8-12. — *Life*, 1838 ; 191, 232-3.

1. 16-17. — *Solemn Call*, p. 8. De ce vocable de Moraves, sous lequel l'Angleterre connut dès lors l'*Unité des Frères*, le *Journal* de Wesley est principalement responsable. Dans les éditions suivantes, il y substitua celui de *Germanians*, et ne tarda pas à leur contester l'autre. (28 novembre 1750 ; II, 212. *Standard Journal*, t. 10, n. 2.)

tige de la Réforme. Ses premières publications, *Branche d'Olivier, envoyée aux enfants de Dieu*, en 1723, *Socrate de Dresde*, dont 32 numéros parurent en 1725, *Sûr fondement de la doctrine chrétienne*, *Saintes Ecritures* de 1726, sont toutes pénétrées de l'esprit de Luther, dont s'était alimentée son enfance. Alors même qu'il ne lia plus le salut à une profession particulière, mais à la foi au Christ, jugeant impossible d'embrasser en même temps des doctrines aussi différentes que celles des Catholiques, des Calvinistes, des Luthériens, il prit résolument parti pour ces derniers. Et c'est la défense de leur orthodoxie qui le brouille avec l'école plus rigoriste de Halle. Le docteur *Luther encore vivant, enseignant, souffrant et conquérant* : voilà le titre de l'apologie que lui consacre plus tard, à bon droit, un admirateur enthousiaste, W. F. Jung.

Bertholdsdorf avait été, avant tout, œuvre piétiste, entreprise par des piétistes, dans le pur esprit luthérien. Inquiet des disputes théologiques, de la propension au Calvinisme, qui ébranlaient les premiers immigrants d'Herrnhüt, singulièrement dénués d'assises doctrinales, Zinzendorf, pour y remédier, s'empressa d'introduire la Confession d'Augsbourg et les principes luthériens. Et il définira les pèlerins essaimés à travers le monde, « des Philadelphes au vêtement morave, à la langue luthérienne. »

§ 4 l. 1. — Ritschl, II, 141; III, 66.

l. 1-6. — *Ib.*, 1773; 60 note, 77 note, 79, 152-3; 157, 197-8.

l. 6-11. — *Life*, 1773, p. 98, 61 note.

l. 11-12. — Plitt, I, 9, 19, 21-22. H. Lehmann, 2-3, 32-33.

l. 12-15. — Spangenberg : *Life*, 1838, p. 415-416; 507.

§ 2 l. 1-7. — Cranz, 95, 102, 106, 112. *Life*, 1773, II, 61 note; 180-181. Ritschl, II, 141; W. F. Jung, 247-9. Rimius, 32-33.

l. 7-9. — Benham : *Hutton*, 118.

Avec les fondateurs du Protestantisme, les Frères jadis s'étaient bornés à échanger des compliments sans portée. Si Procope, recommandant la simplicité de la foi évangélique, déclare l'homme justifié par les mérites du Christ, il sied de ne pas oublier davantage la parfaite entente de Zinzendorf et du cardinal de Noailles sur ce point, que l'orthodoxie catholique est loin de contredire. Quant à la thèse spécifique de la justification par la foi seule, c'est de pasteurs luthériens, à Berlin et à Gœrlitz, que Christian David la tient, pour la propager ensuite en Moravie ; c'est le prédicateur luthérien Steinmetz qui convertit Zacharias Neusser et David Schneider. Et il n'est pas bien sûr que les premières fournées d'émigrants, mêlées d'ailleurs d'éléments hétéroclites, aient porté en Georgie l'orthodoxie évangélique qui ne s'établit définitivement qu'au début de 1734 : la plupart de ces colons n'étaient pas encore membres de la communauté en 1738, au témoignage de Spangenberg. Et lui, qui catéchisa Wesley, fils de ministre, luthérien d'origine et d'éducation, ne connaissait guère les Moraves de plus ancienne date, ni plus à fond que Peter Bœhler.

Dans l'outre neuve, décorée d'un nom vénérable, tel fut donc le vin nouveau et mélangé que goûtèrent avec ravissement les lèvres de John Wesley.

Bien que, faute de pratique, il ne parlât pas l'allemand d'une manière très courante, à grand renfort de Latin et

§ 4 l. 1-4. — Ritschl, III, 229-232 ; Comenius : *Ratio*, 31-40 ; J. E. Hutton, 31, 49-50.

l. 5-7. — *Life*, 1773 ; II, 157.

l. 8-12. — Wesley : *Journal*, I, 121-2, 134. Cranz, 95.

l. 12-18. — Risler : *Spangenberg*, 55, 92, 128. Cranz, 174.

§ 3 l. 1-4. — Wesley : *Journal*, 6 juillet ; I, 110 ; 4-5 août, 115 ; 12 août, 120.

d'interprètes, il parvint à causer avec les notables d'Herrnhüt, dont il enregistre minutieusement l'expérience. Tous s'accordaient à n'accéder à Dieu que par le Christ, par le sens personnel de la rédemption et de la rémission des péchés, par la confiance aimante dans le Christ. A part cela, ils étaient unanimes à reconnaître que l'Esprit divin dirige de façons diverses les différentes âmes. Michael Linner avait reçu d'abord le pardon des péchés ; la pleine assurance pouvait ne venir qu'après des semaines, des mois ou des années. Plus habituellement, l'une accompagnait l'autre. Christian David estimait l'assurance distincte de la foi justifiante, et souvent si tardive qu'on n'avait pas le droit d'exclure de la table sainte ceux qui ne la possédaient pas, ou de nier qu'ils eussent la foi. En 1737, David Nitschmann, depuis plusieurs années l'un des quatre Instructeurs publics de l'Eglise, pliait encore sous le faix de la tristesse et de l'incrédulité : preuve indéniable, soit qu'on peut prêcher avec succès sans avoir la foi, soit qu'il y a un degré de vraie foi compatible avec le doute et la crainte. Augustin Neusser ne pouvait dire au juste quand il avait reçu pleine assurance, et croyait qu'elle lui était venue peu à peu. Presque personne ne professait avec Böhler le don instantané de la foi vivante qui implique justification, paix, nouvelle naissance, émancipation du

§ 4 l. 7-10. — *Journal*, I, 128.

l. 11-14. — *Ib.*, I, 126.

l. 14-20. — *Ib.*, I, 130 et note.

l. 20-22. — *Ib.*, I, 132.

l. 22-25. — Wäber, 94-95, montre à quel point cette doctrine était particulière à Böhler. Elle semble apparentée aux vues de Halle, plutôt qu'à celles de Zinzendorf. Cf. Ritschl, II, 258. Plitt, I, 9, 19, 21-22. Lehmann, 2-3, 32-35, 37.

péché, et dont on a inévitablement conscience. Un sermon de Zinzendorf soutenait, au contraire, qu'on peut être justifié sans le savoir ; la domination de soi, le recueillement, l'amour des frères, la faim et la soif de rectitude, prouvent seules que la vie spirituelle est commencée, et l'attestent aux yeux d'autrui.

« J'aurais volontiers passé le reste de mes jours ici », conclut notre pèlerin, « mais le Maître m'appelait à la tâche dans une autre partie de son vignoble ». Le 14 août, il fallut partir. « Oh ! quand ce christianisme couvrira-t-il la terre, comme les eaux couvrent la mer ? » Son assentiment pourtant n'allait pas sans réserves. « Puissé-je », écrit-il à Charles, le 4 août, « après avoir éprouvé toutes choses, trancher résolument les différends, et n'appelant aucun homme maître en matière de foi, de pratique et de discipline, m'en tenir ferme à ce qui est bon ! » Un brouillon inachevé d'exhortations à l'Eglise d'Herrnhüt, après des compliments sur leurs vertus, leur système de conférences et de Bandes, leur pédagogie, reproche aux Moraves de négliger le jeûne collectif ; de n'être pas assez stricts sur l'emploi du temps ; de manquer de gravité ; de trop souvent recourir à l'astuce et la dissimulation ; de croire que la liberté de l'Evangile n'existe pas hors de chez eux ; et cela correspond bien aux lignes, envoyées le 14 octobre, où il prie Dieu de suppléer les insuffisances de leur foi, et de les faire croître sans cesse dans l'humilité, la fran-

§ 1 l. 1-6. — Wesley, 12 juillet, I, 110-111.

§ 2 l. 1-5. — John à Zinzendorf, *Works*, XII, 54.

l. 5-10. — Jackson, I, 160-161.

l. 10-17. — Septembre 1738. *Journal*, I, 332, septembre 1741.

l. 18-21. — 14 octobre 1738, *Works*, XII, 55-56.

chise, le zèle, la vigilance. De même à Zinzendorf, il exprime l'espoir de renouveler sa visite, « ne fût-ce que pour donner le fruit de son amour, et parler librement de certaines choses qu'il n'a pas approuvées, peut-être parce qu'il ne les a pas comprises ». L'excessive influence du Comte, cru et obéi les yeux fermés, et devant qui tout s'efface, inspire sans doute le ferme propos du 4 août, de n'appeler aucun homme « Maître », de tout sonder, de tout juger, d'apprécier ce qui est vraiment bon et utile, et de ne pas retenir autre chose.

De passage à Halle, ce revers de la médaille ne put que grossir à travers les lunettes du Professeur Francke (le fils d'August Hermann), qui ne pardonnait à Zinzendorf ni leurs divergences doctrinales, ni la concurrence dont l'Orphelinat de Herrnhut menaçait le sien. Iéna, Erfurt, Marienborn, Francfort, Mayence, la communauté de Herrndyke, Rotterdam marquèrent les étapes du retour. On était à Londres le 16 septembre.

D'Allemagne, Wesley ne rapportait pas l'absolue sérénité : à tous ses correspondants, il se plaint de sa tiédeur, de son insensibilité, de sa dureté de cœur ; il les conjure de prier pour lui, leur pauvre et faible frère ; il ne craint pas les souffrances que pronostiquent toutes les Ecritures, mais il se craint lui-même. Des paroles troublantes d'un ami, un verset de l'Office du Soir le plongent dans des perplexités accrues. A-t-il la foi ? Est-il une nouvelle créature ?

§ 1 l. 1-5. — A Zinzendorf, XII, 54-55.

§ 2 l. 1-5. — *Journal*, 19 août, p. 154. Cranz, 105. *Life*, 1773, II, 118-9, 138-9. H. Lehmann, 2-3.

l. 5-8. — *Journal*, 21 août-16 septembre, 156-158.

§ 3 l. 1-8. — *Works*, XIII, 156 ; à Isaac le Long, à Viney, 22 novembre ; à Hutton, 26 novembre, *Moravian Messenger*, 1877, p. 50.

Comment juge-t-il de lui-même, du bonheur, de la sainteté ? Que se propose-t-il ici-bas ? que désire-t-il, que dit-il, que fait-il ? Dieu merci, il est abominable à ses propres yeux, brute et démon mêlés. Il creuserait la terre pour en extraire le bonheur plutôt que de le chercher dans les richesses, les honneurs, les plaisirs. Il sait que ne point faire le mal, faire le bien, être assidu dans les pratiques, ne suffit pas à constituer la sainteté, vie de Dieu dans l'âme, image divine réimprimée au cœur, entier renouvellement d'humeur et de pensée à la ressemblance du Créateur. Et c'est à cela seul qu'il aspire. Pourtant d'autres désirs plus terrestres, sans dominer son cœur, n'y surgissent-ils point parfois ? Si sa conversation et ses actes ne respirent que l'amour de Dieu et de l'homme, possède-t-il dans leur plénitude les fruits de l'Esprit ? Pourquoi ces distractions dans les offices, cette froideur dans la communion, ces longues éclipses de joie, cette paix si souvent troublée ? Ce n'est ni l'assurance ni la régénération complète. Néanmoins, ce méthodique bilan de syllogismes numérotés se solde, il en a la confiance, par une certaine mesure de foi.

Mais voici que d'Amérique où, exerçant son métier de maître d'école, il a vécu dans l'intimité des Moraves, et reçu le pardon des péchés cinq mois plus tôt, survient Charles Delamotte. Le 23 novembre, ils se retrouvent à Oxford. Et John s'entend dire que, tout à fait dans l'erreur à Savannah, il n'est pas encore dans le vrai : aveugle alors, il n'y voit pas encore. Dieu l'établira d'aplomb,

§ 1 l. 1-19. — Wesley : *Journal*, 14 octobre, I, 160-3.

§ 2 l. 1-18. — Charles Wesley, 18 novembre, I, 136. John Wesley : *Journal*, 23 novembre, I, 164-5.

espérons-le ; mais rien à faire sur les fondements actuels ; tout est à recommencer. Il a une simplicité à lui, qui n'est pas celle du Christ. Il s'imagine ne pas se fier à ses propres œuvres : au fond, il s'y fie. Exempt de péché, ce n'est qu'un sursis temporaire. Paix fallacieuse, l'approche de la mort la dissiperait. Il ne croit pas au Christ.

Troublé, John chercha un soutien dans l'Écriture. « Tous ceux qui se conduisent selon cette règle, la paix et la miséricorde soient sur eux et sur l'Israël de Dieu », répondit un passage. « Mon heure n'est pas encore venue », ajouta un autre.

Au milieu de décembre, l'examen de conscience recommençait : le jugement porté sur lui-même deux mois auparavant, n'était-il pas trop favorable ? Sentait-il tout ce qu'il professait ? Ne soupirait-il pas après les créatures plus qu'après Dieu ? Mille menus desseins de se plaire à lui-même, de faire sa volonté propre, déguisés ou non, ne se glissaient-ils pas chaque jour dans son âme, l'empêchant de tendre uniquement à Dieu ? Désirs, passions, inclinations trahissaient le même mélange. On sait qu'on aime, comme on sait qu'on a chaud ou froid, parce qu'on le sent ; or il savait ne pas sentir d'amour pour Dieu. Toute sa vie, il avait aimé le monde et y avait placé une part de son bonheur : manger et boire, aimer et être aimé, vivre en compagnie de ceux qu'il aimait, l'attirait plus que Dieu ; la joie qu'il y trouvait n'était ni moindre, ni moins durable que ses saccades de joie en Dieu ; santé, force, amis, aisance, caractère calme et enjoué suffisaient

à expliquer, de la manière la plus naturelle, ce qu'il éprouvait de paix.

Bref, « mes amis affirment que je suis fou, parce que j'ai dit que je n'étais pas Chrétien il y a un an. J'affirme n'être pas Chrétien maintenant. A la vérité, j'ignore ce que j'aurais pu être, si j'avais été fidèle à la grâce donnée, alors que, ne m'attendant à rien moins, je reçus un sens du pardon de mes péchés tel que je n'en avais jamais connu jusque là. Mais de n'être pas Chrétien à ce jour, j'en suis aussi assuré que du fait que Jésus est le Christ... J'ai beau avoir donné et donner encore tous mes biens pour nourrir les pauvres, je ne suis pas Chrétien. J'ai beau avoir enduré des épreuves, m'être renoncé en toutes choses et avoir pris ma croix, je ne suis pas Chrétien. Mes œuvres ne sont rien ; mes souffrances ne sont rien ; je n'ai pas les fruits de l'Esprit du Christ. J'ai beau avoir constamment fréquenté les moyens de grâce pendant vingt ans, je ne suis pas Chrétien ».

Il n'en continuait pas moins son ministère avec succès. Des pécheurs endurcis, à qui l'Eglise, les sacrements, l'Ecriture, les prières n'avaient rien fait, venaient le consulter, le désespoir peint sur leurs visages, et le quittaient rassérénés, persuadés de l'amour divin et de leur pardon. Visitant à Newgate avec son frère les malfaiteurs condamnés, il y vérifiait ces maximes recueillies à Herrnhut, que la venue au Christ n'a souvent pas de pire obstacle qu'une

§ 1 l. 1-16. — J. Wesley : *Journal*, 4 janvier 1739, I, 170-2.

§ 3 l. 1-5. — *Journal*, 30 septembre, I, 160 ; 5 décembre, 165. Charles, 21 juin, 107-8 ; 30 sept., 131.

l. 6-7. — Charles, 19 juillet, I, 122-3 ; 16 septembre, 130 ; John, 8 novembre, 163.

« bonne vie », où l'on n'a pas conscience d'être un pécheur perdu sans ressources ; et que, partout où la libre grâce de Dieu est prêchée comme il faut, un pécheur en pleine carrière a plus de chances de la recevoir et d'être justifié, que quelqu'un qui s'obstine à une préparation préalable. Au fond, il n'y a pas de différence entre les hommes ici-bas. La volonté propre est le seul ressort de leurs actions à tous ; tous ne recherchent que louanges, plaisirs, jouissances présentes. Revêtu de formes plus grossières chez le voleur, l'ivrogne, la prostituée, le vice n'est ni moins réel, ni plus innocent chez les autres ; plus raffiné, il n'est que plus difficilement curable. Enfer et damnation sonnent trop rudement aux oreilles polies des auditeurs bien habillés. Pourquoi laisser les misérables dans la servitude de Satan ?

Le relèvement de l'étendard chrétien qu'en janvier 1738 Charles annonçait à John avec une sorte de triomphale fanfare, John à son tour, en octobre et novembre 1738, le signalait à ses correspondants. Comme dans la vision d'Ezéchiel, les ossements desséchés, soudain réassemblés, se dressaient et reprenaient vie. L'esprit du Seigneur entraînait en campagne contre l'iniquité dont le déluge avait tout submergé. Les multitudes anxieuses criaient, de toutes parts, « que faire pour être sauvé ? » Partout se propageait l'éveil des consciences. En dépit des adversaires et

§ 1 l. 1-2. — John, I, 132.

1. 2-5. — Ib., I, 127.

1. 6-14. — 13 décembre 1739, I, 253-4. Cf. Charles, 27 juillet, I, 125 ; 24 septembre, 130 ; John, 8 octobre, 5 novembre, 160, 163.

§ 2 l. 1-3. — Charles à John, 3 janvier 1738, Jackson, II, 99-100.

1. 3-14. — John à Ingham, à Koker, 13 octobre 1738 ; à Viney, à Le Long, 22 nov. Whitehead, II, 89-91 ; 94-96. Ezéchiel, c. 37.

des calomnies, la tâche glorieuse se poursuivait. Et devant cette moisson sans cesse multipliée, c'étaient les bras qui commençaient à manquer, les prêtres croyants et zélés qui ne se trouvaient plus en nombre.

Outre un Anabaptiste et un ou deux Presbytériens, John Wesley connaissait personnellement, en Angleterre, dix ministres qui bâtaient sur le bon fondement : « Le sang du Christ nous purifie de tout péché ». Il y avait Kinchin et Hutchings, qui seulement insistaient trop sur la conscience distincte et la pleine assurance immédiate du pardon. Il y avait Gambold, dans sa cure de Stanton Harcourt ; il y avait Wells, Robson, Combes, ordonnés depuis peu. Il y avait Henry Piers, de Bexley, très lié avec Charles, sous l'influence duquel la vérité l'avait conquis. Et il y avait George Stonehouse, ancien élève de Pembroke, curé d'Islington dans la banlieue nord de Londres, où les deux frères officiaient constamment et où les accompagna plus d'une fois John Byrom. Il y avait aussi M. Sparks, pour qui Charles prêcha à la paroisse Sainte-Hélène ; et il y avait Westley Hall.

Plusieurs laïques les secondaient : James Hutton, la nombreuse famille Delamotte, dont un des fils, William, à l'Université de Cambridge, avait groupé quelques amis, vite flétris du sobriquet de Méthodistes. A Oxford, M. Fox rendait de tels services que l'idée de le perdre bouleversait John Wesley : « Il faudrait nous envoyer dix hommes pleins de foi, et non pas nous en reprendre un. M^{me} Fox

§ 2 l. 1-16. — A Ingham, Whitehead, II, 90-91 ; à ses amis d'Herrnhut, et à Zinzendorf, 14 oct. *Works*, XII, 54-56. Tyerman, I, 206 ; à Hutton, 16 nov., *Mor. Mess.*, 50. Hunt à Rawlinson, 96, 24.

§ 3 l. 4-12. — John à Hutton, 16 novembre, *Moravian Messenger*, 1877, p. 50.

est la vie et l'âme des femmes qui cherchent ici le Seigneur. — Mais il ne peut vivre à Oxford. — Non, ni ailleurs non plus ; il est criblé de dettes. Qu'on paye ses dettes, qu'on lui paye son loyer un an ou deux ; mais qu'on ne les laisse pas s'en aller ».

Sans relâche affairés, levés entre 4 et 5 heures, prêchant, priant, exposant l'Ecriture, admonestant ceux qu'ils rencontrent, toujours en route, et trouvant encore le temps de lire, d'écrire, d'expédier trente ou trente-cinq lettres dans une journée, les deux frères alternent entre Londres et Oxford, en attendant que Whitefield ou un autre vienne les y relayer.

Une à une, les chaires de la capitale se fermaient à eux : le 23 septembre, Sainte-Anne et Saint-John, Clerkenwell ; le 8 octobre, la Savoy ; le 5 novembre, Saint-Clément, Strand ; le 17 décembre, Saint-Swithin. Mais d'autres les accueillaienient encore, en particulier celle d'Islington. A Oxford, la chapelle de Lincoln où John conservait son fellowship, le Château, Bocardo, les dépôts de mendicité offraient les mêmes tâches qu'autrefois. Et de nouveaux champs sollicitaient leur activité : Newgate par exemple, la grande prison de Londres ; et un nombre grandissant de réunions privées : société de M. Sims au quartier des Minorités, société de Jeptha Harris, société chez le chaudronnier Bray ; Bear Yard, Aldersgate street, Gutter lane, Wapping, Bow ; société à Westminster, composée principalement de soldats ; sociétés improvisées chez les uns et

§ 3 l. 1-5. — John, *Journal*, I, 159, 160, 163, 170.

l. 8-18. — John, 17, 18, 21, 23, 26 septembre, *Journal*, I, 158-9 ; 6, 15, 18, 20, 22, 29 octobre, 160, 163 ; 12, 19, 23 novembre, 164-5 ; 3, 5, 7 déc., 165 ; 10 déc., 169 ; 13, 14, 21 janvier 1739, 172. Charles, juin-juillet, 99-115.

chez les autres, à Islington, à Bexley, à Windsor ; outre celle de M. Fox, sociétés dans Saint-Clément et dans Saint-Giles à Oxford : tels sont les noms qui remplissent les pages de l'un et l'autre journal dans les derniers mois de 1738.

En octobre, John écrit qu'ils ont toutes leurs soirées prises, et que deux fois par semaine, à jour fixe, ils publient la parole de réconciliation dans deux endroits distincts. L'auditoire varie de 20 ou 30 à 50 ou 60, parfois 3 ou 400. La séance s'ouvre et se clôture par des prières et des chants. Les deux frères venaient de publier anonymement une *Collection de Psaumes et d'Hymnes*, comme celle de Georgie répartie entre le dimanche, le mercredi ou le vendredi et le samedi. Dryden, Ken, Norris, Roscommon, Watts surtout, cinq traductions de l'allemand et une de l'espagnol, des emprunts à la Nouvelle Version et au Service liturgique en forment le contenu. Wesley y voyait un moyen de piété si essentiel que la désuétude où le laissaient tomber les confrères d'Oxford lui semble une lâche concession à la prudence mondaine, prélude de pires défaillances.

L'ancien cercle méthodiste, presque uniquement composé d'universitaires, avait fait place à des réunions plus mêlées, où l'Université fraternisait davantage avec la cité. Malgré les ricanements et les quolibets qu'à la grande confusion de Wesley lui avaient valus, parmi cette frondeuse jeunesse, sa mise et ses allures d'étranger, Peter Böhler avait, en trois semaines, profondément remué une

§ 2 l. 1-6. — John à l'église d'Herrnhut, *Works*, XII, 55.

l. 6-12. — *Poetical Works of J. and C. Wesley*, II, 34 sq.

l. 12-16. — John, *Journal*, 11 novembre, I, 163-164.

centaine d'âmes. Chaque vendredi, il s'entretenait avec trois étudiants, Watson, Washington et Combes, à qui se joignit ensuite Hutchins; six femmes furent également admises. Cette nécessité d'un groupement, faute de quoi tombent les plus belles flammes, leur était inculquée à tout propos. Et le succès des Moraves se fonda là-dessus, non moins que sur le caractère pratique de leur Christianisme, dédaigneux des vaines controverses.

Woodward l'avait remarqué, une quarantaine d'années plus tôt : artistes et commerçants se massent en compagnies et en sociétés, et leurs intérêts bénéficient de cette multiplicité de têtes et de mains. Malheur à celui qui est seul ! déclarait Salomon. Pourquoi les chrétiens, dont le passage vers la vie éternelle est menacé par tant d'écueils, ne feraient-ils pas de même ? Pourquoi ne demanderaient-ils pas la force à l'union de leurs infirmités ? Pourquoi ne combattraient-ils pas le monde par les armes du monde ? à l'alliance compacte de leurs adversaires, pourquoi n'opposeraient-ils pas un compagnonnage spirituel ? Avec plus de vigueur encore, Samuel Wesley avait répété les mêmes questions. Et le même besoin, un instant assouvi, puis trahi par l'organe qu'il s'était créé, en cherchait un nouveau qui lui donnât satisfaction.

Pour un temps, la poignée des premiers Méthodistes avait eu son club dévot : et lorsqu'ils s'en éloignaient, comme ils se trouvaient désespérés dans leur solitude ! Ingham, dans son lointain Yorkshire, avait traversé des heures sombres. Gambold finira par quitter sa paroisse,

§ 1 l. 1-8. — Lockwood, 74. Wauer, 88. C. Wesley, 22 février 1738, p. 82.

§ 2 l. 1-11. — Woodward : *Account*, 12, 24, 124.

l. 12-13. — S. Wesley : *Letter concerning the religious societies*, 38, 45.

où lui manque le libre commerce d'hommes pensant comme lui, avec qui il puisse communiquer sans réserve et de qui il puisse recevoir les avis et le réconfort indispensables à sa faiblesse. Avant d'entrer à Oxford, Whitefield, dénué d'amis selon son cœur, ne suppliait le ciel de rien tant que de lui en susciter. Il ne concevait pas d'autre moyen de raviver le vrai Christianisme. « La religion est tellement passée de mode qu'on s'expose au ridicule quand on fait mine d'en parler ailleurs qu'en chaire », se lamentait un de leurs contemporains, avec lequel ils n'allaient point tarder à prendre contact. « Où sont ceux qui pensent comme moi ? Je brûle de faire leur connaissance, et si je les découvrais, plutôt renoncer à la vie qu'à de pareils amis ».

Heure singulièrement favorable pour ranimer les antiques confréries, les multiplier, étendre leur rayonnement. Dès le mois de mars 1738, il est question d'en fonder une de plus, qui innove sur divers points : admission de femmes peut-être, et nomination de dignitaires non ecclésiastiques. Les hésitations et les répugnances de Wesley se confient à James Hutton. Sorti d'apprentissage, celui-ci débordait d'activité pieuse. Outre sa boutique de la *Bible et du Soleil*, il avait loué, pour des réunions religieuses, une salle dans Nettleton Court, Aldersgate street, et une maison à Islington ; on y lisait le Journal de John en Georgie. Il avait aussi institué une société du tronc des pau-

§ 1 1. 1-4. — Ingham à Wesley, 27 fév. 1734, *O. M.*, 57. Gambold, *O. M.*, 181.

1. 1-7. — Tyerman, *Whitefield*, I, 35, 95-96. Sermon on the Necessity and Benefit of Religious Society, 1737, p. 26.

1. 7-14. — H. Harris à J. Harris, 6 juin 1735, Hughes, p. 23.

§ 2 1. 3-7. — Wesley à Hutton : *Wesley historical Society*, V, 13.

vres, où deux ou trois cents souscripteurs versaient chacun deux sous par semaine. A venir édifier sa société, il invita les Frères, que lui firent connaître les Wesley, et y traduisit le latin de Böhler. Et c'est au second étage de son logis, dans Little wild street, près de Drury-lane, que, le lundi 1^{er} mai 1738, se réunirent une dizaine de jeunes gens, résolus à se retrouver chaque semaine, à se confesser leurs fautes, à prier les uns pour les autres, « afin d'obéir au commandement de Dieu par la bouche de St Jacques, et suivant l'avis de Peter Böhler ». Le lendemain, quatorze signatures, où ne figurent pas les Wesley, conjuraient Zinzendorf de maintenir en Angleterre, pour y prêcher la foi, Böhler, quand il rentrerait de Caroline : tant était grande l'influence de cet étranger de 26 ans.

A la fin de mai, on convint de former des *bandes*, de 5 à 10 personnes, chacune dirigée par un *leader* qui interrogerait les autres. Le jour de Pâques, tandis que John prêchait à Oxford et que la maladie y alitait Charles, cette formation en bandes, distinctes pour les hommes mariés et les célibataires, sous la conduite d'un *ancien*, avait déjà été adoptée, dans des agapes à Londres, par sept épaves du groupe allemand qu'avait organisé Zinzendorf en 1737, et par autant de nouveaux venus. Ainsi s'introduisaient, dans des cadres modelés en gros sur les sociétés religieuses du Dr. Woodward, des éléments moraves.

Le 18 septembre, à son retour d'Allemagne, Wesley

§ 1 l. 1-4. — Benham : *Hutton*, 12, 27, 33, 111.

l. 4-7. — *Homes, haunts, and friends of Wesley*, 92-93.

l. 7-14. — Benham : *Hutton*, 33-38.

§ 2 l. 1-11. — Wauer, 86-89.

trouva une compagnie de 32 membres chez Hutton, qui avait eu la haute main sur eux dans l'intervalle ; et ils se délectèrent au récit des expériences religieuses recueillies à Herrnhüt. En octobre, on comptait 56 membres répartis en huit bandes, et deux de 3 et 5 femmes. D'autres n'attendaient que d'être instruits. L'affluence sans cesse croissante les obligea de s'installer ailleurs ; et c'est à Fetterlane que de solennelles agapes inaugurèrent l'année 1739 ; une soixantaine de frères y coudoyaient Hall, Hutchings, Ingham, Kinchin, Whitefield et les deux Wesley. A 3 heures du matin, comme ils redoublaient de prières, la puissance de Dieu les envahit avec force ; plusieurs criaient de joie ou tombaient sur le sol ; puis d'une seule voix ils entonnèrent les louanges du Seigneur.

A la fin de septembre, avaient été fixées de nouvelles règles ; Wesley en indique onze ; Hutton, trente-trois. Tous les mercredis, à 8 heures, conférence générale, où l'on annonce, s'il y a lieu, les réunions extraordinaires. Le lundi soir, et tel autre jour qui convient le mieux à chacune, réunion de *bande*. A neuf heures précises, appel ; on marque les noms des absents ; quiconque manque sans motif sérieux aux séances particulières ou plénières, d'abord admonesté en tête à tête, l'est ensuite devant tous, en cas de récidive. On chante ; on prie. Puis le *leader* pose des questions : quels péchés avez-vous conscience d'avoir commis depuis la dernière fois ? quelles tentations

§ 1 l. 1-6. — John à l'église d'Herrnhüt, 14 octobre ; *Works*, XII, 55. *Journal*, 18 septembre, I, 158. Charles, *Journal*, 17 septembre, I, 130.

l. 7-14. — John : *Journal*, 1^{er} janvier 1739 ; I, 170.

§ 2 l. 1-10. — Wesley : *Journal*, 1^{er} mai 1738, p. 92-93. *Works*, VIII, 272-3. Benham : *Hutton*, 29-32. Whitehead, II, 74-75. Tyerman, I, 195-6.

l. 10-15. — Tyerman, I, 210. *Political State of England*, LVIII, p. 242-3.

avez-vous éprouvées ? comment en avez-vous été délivré ? qu'avez-vous pensé, dit, fait dont vous ne sachiez si c'est péché ou non ? Chacun à tour de rôle se lève pour exposer l'état de son cœur avec toute la franchise, la netteté, la concision dont il est capable ; et, quand il s'est rassis seulement, un autre lui succède. A dix heures précises, si l'ordre du jour n'est pas épuisé, une courte prière permet à ceux qui sont pressés de s'en aller aussitôt. La séance, qui se termine par des chants et des prières, ne se prolonge jamais au-delà de dix heures et demie.

A quiconque sollicite d'être admis, on demande pour quelles raisons il le désire, s'il s'engage à une sincérité entière et sans réserve, s'il n'a d'objection à aucun des statuts ; et on les lui lit. Avez-vous le pardon des péchés ? Etes-vous en paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ ? L'esprit divin rend-il témoignage à votre esprit que vous êtes enfant de Dieu ? L'amour de Dieu est-il répandu dans votre cœur ? Aucun péché, intérieur ou extérieur, ne vous domine-t-il ? Désirez-vous qu'on vous dise vos fautes ? tout droit et sans ambages ? Désirez-vous que chacun de nous vous dise, à l'occasion, tout ce qu'il pense de vous ? tout ce qu'il entend dire, tout ce qu'il appréhende, à votre sujet ? et qu'il soit pressant,

§ 1 I. 3-10. — Benham : *Hutton*, 29-32, *Order* 14.

§ 2 I. 1-20. — *Orders*, n° 21, Whitehead, II, 74. Benham, 29-32 ; n° 21. *Rules of the Band Societies*, Wesley's Works, VIII, 272-3. *Political State*, septembre 1739, LVIII, 244, ajoute dix questions : « Etes-vous amoureux ? Y a-t-il personne en qui vous trouviez plus de plaisir qu'en Dieu ? Qui aimez-vous en ce moment mieux que n'importe qui au monde ? N'est-ce pas une idole qui (surtout pendant les offices publics) se glisse entre votre âme et Dieu ? Quelqu'un vous fait-il la cour ? Soupçonnez-vous quelqu'un de vouloir vous la faire ? Quelqu'un vous témoigne-t-il plus de respect qu'à d'autres femmes ? N'y prenez-vous pas plaisir ? Vous plaît-il ? Qu'éprouvez vous quand il vient, qu'il est là, qu'il s'en va ? »

et qu'il taille dans le vif, et qu'il sonde votre cœur à fond ? Avez-vous l'intention d'être en tout d'une parfaite franchise, de découvrir votre cœur sans rien excepter, ni déguiser, surtout en cas d'amour ? Résisterez-vous au désir de gouverner, d'être le premier dans votre compagnie, d'en faire à votre tête ? Vous laisserez-vous placer dans telle bande que les *leaders* choisiront pour vous ?

Le quatrième mercredi, on proposait ceux dont les réponses avaient été satisfaisantes. Et il était loisible à tous les membres présents de donner leur appréciation. Soulevaient-ils une objection motivée contre le candidat, celui-ci en était informé, et jusqu'à ce qu'il cessât d'y donner prise, son admission était différée. Mais si rien ne s'y opposait, il était reçu à l'essai, dans une bande spéciale avec un assistant propre ; et ce n'était qu'après deux mois de probation qu'il pouvait être déclaré digne d'entrer dans la société. Il y avait aussi des membres correspondants, qui devaient écrire au moins une fois par mois, et qui n'avaient accès qu'aux réunions générales. Toute infraction aux statuts, après trois avertissements, entraînait l'exclusion. Tous étaient tenus de faire savoir à leur chef de bande combien ils étaient prêts à souscrire pour les dépenses communes ; et de lui verser l'argent au moins une fois par mois. Les membres qui appartenaient en même temps à d'autres sociétés, étaient requis de toujours donner la préférence aux réunions de celle-ci ; et ceux qui étaient affiliés à des clubs étaient invités à en

§ 2 l. 1-6. — *Orders*, 22-24, *ib.*

l. 6-10. — *Ib.* *Orders*, 25, 26.

l. 10-17. — *Ib.*, *Orders*, 33, 32 ; 31.

l. 17-22. — *Ib.*, *Orders*, 17, 20. Les clubs étaient surtout politiques.

retirer leurs noms : car cela ne contribuait nullement à la gloire de Dieu.

Dans la rigueur minutieuse de cette discipline, comme dans l'insistante injonction d'exactitude ponctuelle, comme dans le jeûne continuél qu'assure un roulement de trois membres par jour, on a prétendu discerner l'apport personnel de Wesley, tandis que l'influence morale apparaît dans le système même des bandes ; dans l'article recommandant que rien des choses qui s'y disent ne soit répété au dehors ; dans l'intercession générale le quatrième samedi, de midi à deux heures, trois à cinq et six à huit ; dans l'intercession perpétuelle qui assigne à chaque membre une certaine heure du jour ou de la nuit où il priera, surtout pour les frères ; dans les agapes, de sept à dix heures du soir, un dimanche par mois.

Quoi qu'il en soit, Wesley date de cette société la troisième période du Méthodisme : la première s'était déroulée à Oxford ; la seconde à Savannah. S'il n'y jouait plus le même rôle souverain, son action n'y était pas moins prépondérante. Et de ce quartier général, il poussait des pointes en tous sens à travers les paroisses de Londres, à Oxford et dans les environs.

Charles avait longtemps projeté de retourner en Amérique : « Dieu vous l'interdit par le succès de votre prédication », finit par lui persuader Bray. Maintenant son frère et leurs amis le pressaient de se réinstaller à Oxford

§ 2 l. 1-4. — *Ib.*, *Orders*, 7, 30.

l. 4-13. — Waüer, 92-93. « Cordiality, secrecy, and daily intercourse », prescrit Zinzendorf en 1747, *Life*, 1838, p. 87. *Orders*, 16, 27, 29 ; 28.

§ 3 l. 1-3. — Myles, 1799, p. 5. *Works*, XIII, 307 ; 305-6.

§ 4 l. 1-8. — Charles : *Journal*, 24 juillet, 1^{er} septembre, 29 novembre, 5 janvier 1739 ; 13, 21 février.

ou d'accepter du Collège un bénéfice ; justement celui de Cowley était vacant. A Dieu d'en décider. Le 21 février, il se réjouit d'apprendre que Cowley avait été accordé à un autre. Depuis la fin de juillet, il aidait Stonehouse à Islington, en qualité de vicaire bénévole. Les abondants loisirs que cela lui laissait, se consumaient à évangéliser, en chaire, dans les prisons, dans les familles, dans les sociétés.

Au début de mars 1739, John Wesley était à Oxford. Récemment, l'auditoire de Kinchin avait compté quarante gens de robe universitaire. Et maint bourgeois marchait vaillamment dans la voie du salut. En revanche, Washington, Watson, d'anciens amis ne prêchaient pas avec une moindre ardeur la justification par la foi et par les œuvres. Le clergé paroissial argumentait, menaçait de repousser les *convertis* de la sainte table.

En pleine fièvre de controverse et de conciliabules, de pressantes missives de Whitefield, seul à Bristol avec Hutchings, imploraient Wesley de les rejoindre et de les renforcer. Le 23 mars, Hutchings regagnerait Dummer ; Whitefield aurait à se mettre en route le 2 avril ; John ne pouvait-il venir auparavant, sur un cheval que Chapman ramenait à Londres ? Beaucoup d'âmes étaient mûres pour les bandes. Il fallait absolument que quelqu'un arrivât promptement. Aux frères de prier, de s'éclairer et de juger. Car, en vertu de l'article 32, nul n'était libre d'agir en rien contrairement à la détermination des frères ; et

§ 2 l. 1-8. — Seward, 6 mars 1739. Tyerman : *Whitefield*, I, 187. Wesley à Whitefield, 16 mars. Tyerman : *J. W.*, I, 224-225.

§ 3 l. 1-9. — Whitefield à Wesley, 22 mars, Tyerman, *G. Wh.*, I, 187, 193. l. 9-13. — Benham, 31-32. Whitehead, 75.

l'article 19 prescrivait, avant d'entreprendre un voyage, d'obtenir, autant que possible, l'approbation des Bandes.

Rentré le 15 mars à Londres, John ne se souciait guère de partir. L'Écriture, consultée, prophétisait de graves conséquences. « Monte sur la montagne, et meurs sur la montagne où tu montes, et va te réunir à tes ancêtres », « et les enfants d'Israël pleurèrent Moïse dans les plaines de Moab trente jours durant », « je lui montrerai quelles grandes choses il doit souffrir pour l'amour de mon nom » ; « et des hommes pieux portèrent Etienne à la sépulture, et firent de grandes lamentations sur lui ». Charles, craignant une issue fatale, ne voulait pas entendre parler du projet, quand, le mercredi 28, on le proposa à Fetter-lane. Pourtant les Oracles de Dieu lui fermèrent la bouche : « Fils de l'homme, voici que je t'enlève le désir de tes yeux d'un seul coup. Cependant, tu ne t'affligeras, ni ne pleureras, ni ne couleront tes larmes ».

Les frères continuaient à discuter sans chance d'aboutir. John se déclarait prêt à accomplir la volonté du ciel. On résolut de recourir au sort, qui commanda le voyage. Les textes bibliques demeuraient inquiétants. Charles aurait voulu mourir avec son frère. C'était le passage du Rubicon.

§ 2 l. 1-9. — Wesley : *Journal*, 15-28 mars. Deutéronome, XXXII, 49-50 ; XXXIV, 8. Actes, VIII, 2.

l. 10-15. — Charles, 28 mars.

CHAPITRE IV

L'Offensive Méthodiste.

Après avoir croisé Wesley dans les eaux anglaises à la fin de janvier 1738, Whitefield, par Gibraltar, où s'embarquèrent des troupes, avait fait voile vers Savannah qu'il atteignit le 6 mai. Les Salzbourgeois d'Ebenezer le ravirent : le degré de culture de leurs terres était surprenant pour le peu de temps qu'ils y avaient passé. Leurs deux ministres, d'une piété sans pareille, Bolzius et Gronau, tenant lieu de juges et de tribunal, réglaient sur-le-champ tous les différends ; on les aimait comme des pères. Le reste de la Colonie continuait à souffrir de divisions profondes : « Heureux serai-je de servir d'instrument pour les guérir ».

Ses discours captivèrent. Les parents qui avaient préféré garder leurs enfants sans baptême, plutôt que de consentir à l'immersion, lui surent gré de ce qu'il se contentait de l'aspersion. Assiduité dans la célébration des offices, aisance et franchise d'allures, sans nul étalage d'aus-

§ 2 l. 1-4. — Whitefield : *Journal*, 55, 71, 79, etc.

l. 4-12. — *Ib.*, 8 mai, 19 mai, 11 juin ; p. 85.

§ 2 l. 1-7. — W. Stephens, 18 juin, 2 juillet 1738.

térité, lui conciliaient l'affection de tous, et assuraient le succès de ses préceptes. On ne trouva même point mauvais qu'il refusât la sépulture à un incroyant. Bref, il était en droit d'écrire aux Trustees que tout marchait à souhait. Cependant, dès le 2 juin, il annonçait son retour pour Noël, afin de recevoir la prêtrise. En outre, l'Orphelinat d'Ebenezer, avec ses dix-sept enfants si bien gouvernés par une veuve, ravivait le projet, suggéré par Charles Wesley, d'une institution analogue à l'usage de Savannah. Un compagnon de bord, dont il avait plu à Dieu de toucher le cœur, se chargeait d'instruire les filles. Si seulement les riches de ce monde voulaient y contribuer ! Il fallait quêter l'Angleterre.

Une effroyable traversée de soixante-dix jours, où la ration quotidienne tomba à un demi-litre d'eau et une once ou deux de bœuf salé, le 14 novembre, enfin, le ramenait à la côte d'Irlande. Prié de prêcher à la cathédrale par l'évêque de Limerick, choyé à Dublin par l'évêque de Londonderry et l'archevêque d'Armagh, bien accueilli par l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres, la rentrée du jeune missionnaire ressemblait à un triomphe. Et l'évêque de Gloucester, Benson, qui l'ordonna prêtre à Oxford le 14 janvier suivant, écho élogieux de ses confrères, prie Dieu de bénir tout ce qu'entreprendra pour le bien de l'humanité, pour le réveil de la vraie religion et de la vraie sainteté dans ces temps dégénérés, ce jeune homme si bien doué et si zélé. C'est au comte de Hunting-

§ 1 1. 3-4. — *Journal*, 23 août ; p. 89.

1. 4-8. — *Transactions of Trustees*, I, 25 juillet, 23 août ; p. 7, 17.

§ 2 1. 1-8. — *Whitefield : Journal*, 3 septembre-14 janvier 1739.

1. 9-18. — *Life of Lady Huntingdon*, I, 196. Tyerman, *Wh.*, I, 158.

don, dont il avait été le précepteur, qu'il s'adresse, avec l'espoir que la comtesse sera satisfaite. Il se hasarde pourtant à insinuer qu'avec toute sa piété et ses bonnes intentions, leur jeune protégé se trompe sur certains points. D'autres mettaient plus vigoureusement la sourdine. « Cinq églises m'ont déjà été refusées, et une partie du clergé, si cela se pouvait, voudrait m'obliger à m'éloigner de ces rives », écrit Whitefield, le 10 décembre 1738, à peine de retour à Londres.

Les Wesley s'étaient ressentis des inimitiés qui s'essayaient à l'investir un an plus tôt ; aujourd'hui, son étroite amitié avec eux l'enveloppait dans leur disgrâce. De doctes ecclésiastiques n'avaient pas pardonné à ce blanc-bec une préface de sermon qui leur reprochait gentiment de ne pas assez prêcher la saine doctrine. Son journal de voyage de Londres à Savannah, destiné à n'être lu que des intimes, s'était égaré entre les mains du libraire Cooper qui l'imprima sans autorisation. Hutton, indigné, dénonça l'édition subreptice, et s'empressa de publier le texte authentique, qui n'en différait guère. Charles avait été d'avis de le supprimer ; on ne l'écoula pas ; et il se résigna à corriger les épreuves. Quatre éditions s'enlevèrent en 1738. Les Méthodistes s'échauffèrent le cœur à cette lecture, d'autres s'y échauffèrent la bile : Jeune homme pieux, et bien intentionné, mais infecté d'enthousiasme, prononçaient les plus indulgents. En pleine fougue juvénile, le manque de tact qui le caractérisa toujours, s'ac-

§ 1. 6-9. — *Journal*, 113.

§ 2. 1. 3-6. — Whitefield, *Préface*, 5 août 1737. *Journal*, 39-41.

1. 6-11. — Tyerman, *Wh.*, I, 118 note ; *Weekly Miscellany*, 11 août 1738.

1. 11-15. — *C. W.*, 3, 12 août.

cusait avec un trop naïf relief ; Hutton lui-même se gaussait de ces lignes, adressées d'Irlande au cercle des amis : « et maintenant il me semble vous entendre tous dire : Accours, ô bien-aimé du Seigneur. » La *Weekly Miscellany*, feuille orthodoxe, inquiète du trouble que jetait parmi les faibles une prédication trop véhémence, excitait la défiance contre des « étourneaux présomptueux » qu'elle ne nommait pas, mais qu'on devinait sans peine. Et le sermon du Rev. Tipping Silvester sur la Régénération se recommandait comme un antidote aux membres des Sociétés religieuses, fidèles clients d'un orateur si populaire.

Le dimanche 4 février, chargé, par l'intendant d'une Société amicale, de la conférence du soir à Sainte-Marguerite, Westminster, Whitefield y vint tout exprès de Spitalfields, à l'autre bout de Londres. Le banc réservé au ministre était verrouillé. Le prédicateur habituel avait, de son côté, invité le Rev. J. Majendie à le remplacer. Et ni l'annonce qu'on attendait quelqu'un d'autre, ni des instances réitérées ne décidèrent ce dernier à se désister. Cependant les admirateurs de Whitefield n'entendaient pas être frustrés ; ils l'empêchèrent de se retirer comme il le souhaitait : s'il ne paraissait pas, les gens déserteraient l'église. Et durant tout l'office, ce ne furent que pourparlers, allées et venues, qui n'intriguaient pas peu l'assistance. On chanta le psaume ; et au lieu de rouvrir la porte à Majendie, le bedeau, baguette en main, conduisit

§ 2 l. 1-4. — Byrom : *Remains*, II, 272.

l. 4-9. — *Weekly Miscellany*, 3 févr. 1739.

§ 2 l. 1-20. — *Political State of England*, LVII, 114-5, 135-6, 259-260. Tyerman, *G. Wh.*, I, 171-4.

en chaire Whitefield. A l'issue de la cérémonie, celui-ci tenta de s'excuser. Le mal était fait. « Dimanche dernier », rapporte la *Weekly Miscellany* du 10, « nos nouveaux Méthodistes ont manifesté une humeur plus violente que ne le comportent leurs grandes prétentions à la mansuétude et à la sainteté ». Ce fut désormais à qui stigmatiserait « ces intrus sans licence ». Dans une certaine paroisse de Londres, le numéro du journal qui les malmenait, était distribué gratis à tous les chefs de famille.

S^{te} Hélène, dans Bishopsgate, où Broughton faisait des conférences ; Christ Church à Spitalfields ; la chapelle de Wapping ; Islington, paroisse de Stonehouse, demeuraient leurs suprêmes asiles. Une autre ressource s'offrait dans les réunions privées, dont Whitefield haranguait quotidiennement deux ou trois, et où il comptait jusqu'à sept cents auditeurs. A Fetter-lane, il avait partagé, le 10 décembre, de primitives agapes, où cantiques et prières assaisonnaient un peu de pain et d'eau ; le 4 février, il y passa une nuit de veille avec des amis Chrétiens : vers 4 heures du matin, tous s'en allèrent rompre le pain dans une chambre de pauvre malade. Le 5 janvier, il avait conféré à Islington avec les Wesley, Hall, Hutchings, Ingham, Kinchin, Seward ; le 29, flanqué de John, il tentait un colloque avec deux ecclésiastiques et d'autres personnes qui critiquaient leur façon de prêcher la nouvelle naissance.

Broutilles insuffisantes pour cette dévorante activité.

§ 1 l. 6-7. — Cf. J. Trapp : *Sermon*, avril-mai 1739. Tyerman, *G. Wh.*, 210 l. 7-9. — Byrom : *Remains*, II, 228 ; 15 février 1739.

§ 2 l. 1-7. — Whitefield : *Journal*, 113, 114, 115, 123.

l. 7-12. — *Ib.*, 113, 123.

l. 12-16. — *Ib.*, 120-*l* et Charles, 5 jan.

Ne trouverait-elle pas plus d'aliments en province ? Par Windsor, Basingstoke, Dummer et Salisbury, il se mit en route le 7 février. Mais la renommée l'avait sans doute précédé. Le 14, à Bath, on lui refuse l'Abbaye ; le 15, à Bristol, S' Mary's Redcliffe. Que faire ? Était-elle aussi folle que l'avaient prétendu ses amis, cette idée qui, à la vue du millier de personnes débordant de l'église dans le cimetière, l'avait déjà hanté une après-midi de janvier ? S'agenouillant alors, il avait prié pour ne rien entreprendre à la légère ; ils avaient supplié le ciel de les écouter et de leur répondre. Et lorsque à Basingstoke, le 2 février, plus d'une centaine d'auditeurs s'étaient pressés, attentifs, dans la grande salle de l'auberge, pour l'entendre pendant plus d'une heure, n'était-ce point une leçon d'en haut que nulle part il ne messied de prêcher l'Évangile ?

Le 16 février, à Bristol, « les entrailles depuis longtemps émues de compassion pour les pauvres mineurs, qui sont très nombreux, et pourtant ressemblent à des brebis sans pasteur », il gagna une hauteur avoisinante, et se mit à haranguer tous ceux à qui il plaisait d'approcher. Et béni soit Dieu de ce que la glace est rompue, l'apôtre entré en campagne ! si on le censure, ses excuses ne sautent-elles pas aux yeux ? Toutes les églises lui sont fermées ; ouvertes, elles ne tiendraient pas la moitié de ceux qui y affluent ; et, faute d'instruction, sont près de périr les pauvres mineurs, à peine supérieurs aux païens. Ne lui avait-on pas assez demandé, quand il appareillait pour l'Amérique, pourquoi, s'il tenait à convertir des païens, il n'allait pas à ceux de Kingswood ?

§ 1 l. 5-15. — Whitefield, *Journal*, 21 janvier, p. 118 ; 8 février, 125.

§ 2 l. 1-14. — *Ib.*, 16, 21 février ; 130, 134.

C'était, aux portes de Bristol, une ancienne chasse royale, de douze ou quinze cents hectares. La forêt qui lui donnait son nom, les daims qui en peuplaient l'ombrage, avaient, de longue date, succombé en holocauste à des exploitations de houille. On en comptait soixante-treize dans le dernier quart du ^{xvii}^e siècle; en 1734, elles avaient plus que doublé. Bristol, la seconde ville du royaume, le plus grand, le plus riche, le meilleur port de commerce après Londres, exigeait du combustible en abondance.

Orientée vers l'Atlantique par le large estuaire de la Severn, en communications faciles avec l'intérieur par tout un réseau fluvial, elle avait de bonne heure attiré la faveur des souverains. Les artisans transplantés des Pays-Bas par Edouard III, y avaient particulièrement prospéré : l'entrepôt de la laine y avait été transféré des Flandres en 1362; en 1372, une charte l'avait érigée en comté autonome. Un décret de Henri IV, prescrivant de décharger les vaisseaux dans de grands ports, à l'exclusion des criques, lui avait assuré le monopole de la rivière. Et lorsque l'invention de la boussole avait ouvert l'Océan aux entreprises maritimes, ses avantages naturels et la richesse accumulée de ses bourgeois avaient consolidé cette suprématie. Jean Cabot s'y était fixé; Sébastien Cabot y était né; et du continent découvert, de Terre-Neuve, de l'Amérique du Nord, les produits n'aboutissaient que là. En vain les autres hâvres de la Severn et surtout Gloucester, rivale redoutée, obtinrent la franchise : une pétition eut

§ 1 l. 5-9. — *Tour*, 1742; II, 268-9. J. S. Simon : *The Revival of Religion*, 205

§ 2 l. 1-7 — John Corry : *History of Bristol*, I, 263-7; 273, 276, 283-4.

l. 7-10. — *Ib.*, 292.

l. 10-16. — *Ib.*, 297-9, 310-311, 314, 318, 325.

tôt fait de la leur retirer. Et le long de ses quais librement ouverts aux étrangers, Bristol, promue au rang de Cité, avec ses vingt et une compagnies marchandes reconnues, gouvernait les échanges avec l'Irlande, le Danemark, Dantzig, la Baltique, la Russie, l'Espagne, les Canaries, les Antilles, le Nouveau-Monde. Sa flotte comptait 3.000 voiles. Une forêt de mâts se hérissait auprès du quai, l'un des plus longs d'Angleterre, et, grâce à une grue qu'on disait sans égale en Europe, l'un des plus expéditifs.

Au recensement de 1736, 80.000 habitants, près de 100.000 avec la banlieue, garnissaient les quatre milles et demi du comté de Gloucester, les deux milles et demi du Somerset, territoire de la cité, dont la grandeur rappelait terriblement Londres à Byrom en 1738. Comme ceux de Londres, ses négociants possédaient leur roulage propre qui, de Southampton aux rives de la Trent, malgré la grandissante concurrence de Liverpool, distribuait les marchandises dans les principaux centres ; drainant par la Severn tout le sud du pays de Galles et une forte portion du nord, par l'Avon le Warwickshire presque jusqu'à Birmingham, ils s'y fournissaient de blés et de fromages. Les moutons des Cotswold, le gros bétail engraisé dans les fameux pâturages qui bordent la côte du Somerset et du Devon, complétaient l'approvisionnement des navires en

§ 1. 1-6. — John Corry : *History of Bristol*, I, 312, 328, 333, 338, 353, 372-381 ; II, 300. *Tour*, 1778, II, 236-7. *Political State*, LX, 553, nov. 1738.

1. 6-9. — *Tour*, 1742, p. 271 ; 274.

§ 2. 1. 1-4. — *Tour*, II, 274 ; éd. 1778, II, 242. Evans, 263.

1. 4-5. — Byrom : *Remains*, II, 201.

1. 5-12. — *Tour*, II, 22-4, 240, 269, 289, 310-311.

1. 12-20. — *Tour*, 268-9 ; 1778, II, 236-7. J. Tucker : *Reflections*, 51-52.

partance. En retour de leurs exportations dans n'importe quelle partie du globe, ils étaient sûrs de ramener et d'écouler pleines cargaisons : huiles, vins et fruits de la Méditerranée ; morue de Terre-Neuve ; minerai d'Espagne ; tabac, sucre et bois de teinture des colonies.

Aux industries navales s'annexait la mise en œuvre des matières premières ; chantiers de construction, cales de radoub, corderies et gréement ; abattoirs ; tanneries ; sellerie ; ganterie ; cordonnerie ; chapellerie ; peignage de laines et tissage ; teinturerie ; fabrique de chandelle et savon ; poteries ; verreries, dont on ne comptait pas moins de 15 en 1742 et dont les bouteilles s'expédiaient remplies de bière, de cidre, de vin, d'eau minérale du roc Saint-Vincent qui se gardait mieux que celle de Bath ; manufacture de tabacs ; raffineries ; distilleries et produits chimiques ; fabrique d'épingles ; fonderie de cuivre établie en 1705 à Baptist Mills avec des ouvriers de Hollande ; zinguerie sur le point de s'ouvrir à Hanham mount. Sur les bâtisses tassées, sur les rues étroites dont seules des sortes de traîneaux sillonnaient le dallage lisse et glissant, impraticable aux roues, flottait d'ordinaire, assurant à la ville égal renom de commerce et de saleté, un épais nuage de fumées.

Dans les bas-fonds grouillaient des éléments toujours prêts au désordre. En septembre 1729, tandis que la mu-

§ 2 l. 1-10. — *Tour*, 1778, II, 238-9 ; 1742, II, 271-2. *Political State of England*, LIX, 423 ; LX, 553. J. Evans : *Outline*, II, 306, 307-8, 309.

l. 11-13. — *Political State*, LVI, 546 ; Corry, I, 305-306. J. Evans, 268.

l. 13-18. — *Tour*, 1742 ; 270, 275. C. Anstey, *New Bath Guide*, letter VII, p. 47.

§ 3 l. 1-11. — J. Evans : *Outline*, 261-262 ; 29 septembre 1729.

nicipalité était à l'église pour le serment du nouveau Maire, des tisserands mécontents avaient attaqué la maison d'un patron, menaçant de la raser jusqu'au sol et de le mettre à mort, s'il ne relevait les salaires de 7 à 8 shillings la pièce. Ils se heurtèrent à une garde de vingt soldats ; il y eut des blessés, sept morts, dont le sergent qui commandait ; et tout le régiment dut entrer en ligne, sous la conduite du Sheriff qui lut les sommations. Il fallut saisir et traîner en prison ceux qui refusaient de se disperser. De pareils incidents n'étaient pas rares. Le 14 et le 15 avril 1738, à la suite de rassemblements tumultueux, le maire Nathaniel Day reçut une lettre anonyme prédisant un malheur au cas où il poursuivrait les coupables. « Nos populations deviennent tout à fait horribles », écrivait en octobre Lady Mary Wortley Montagu à la comtesse de Pomfret, « il y a ici un vaste nombre de jambes et de mains qui n'ont besoin que d'une tête pour former un corps des plus formidables ».

Kingswood était pire que Bristol, avec ses travailleurs souterrains, d'une brutalité, d'une corruption proverbiales ; tous les scélérats y trouvaient un lieu d'asile, tous les délits un encouragement et des complices. Les femmes s'en mêlaient parfois. Il y avait des bandes organisées de faux-monnayeurs, de voleurs de chevaux, de détrousseurs de grands chemins, et de recéleurs, avec leurs quartiers généraux dans des cabarets ou des maisons garnies. Constantement, de riches paysans, des éleveurs du voisinage, revenant de la foire ou du marché, se faisaient dévaliser. Des imprudences, une trop grosse somme, une montre

§ 1 l. 9-18. — *Political State*, LV, 377-8, avril 1738. Lady Montagu, II, 30.

d'argent exhibées trahissaient seules leurs agresseurs. Condamnés par les lois rigides d'alors, ils marchaient à l'exécution avec l'impudence la plus détachée, au point qu'un journal leur attribuait, en commun avec les noirs, l'idée que, quand ils mouraient, ils allaient dans leur propre pays. Leur audace était telle qu'on risquait sa vie à les arrêter chez eux, et que nul ne voulait plus s'y frotter.

Pendant les attentats se multipliaient; les tourniquets, institués par un acte de Parlement, pour percevoir péage de distance en distance et entretenir les routes, étaient systématiquement détruits. En mars 1738, les magistrats s'adressèrent au Secrétaire d'Etat pour cantonner un régiment dans la « centaine » de Barton Regis et réduire à l'obéissance les mauvaises têtes. En octobre, la remise en train d'anciennes exploitations abaissant par concurrence le prix du menu charbon que consumaient les forges, les verreries et les raffineries, les propriétaires lésés prétendirent abaisser les salaires des ouvriers du fond de seize à douze pence par jour. Protestations et conflit. Le 9, une soixantaine d'hommes, au sortir d'un cabaret où ils avaient absorbé beaucoup de liqueurs, et, pour tout paiement, battu le tenancier et sa femme, allèrent enrôler de force les camarades qui travaillaient, maltraitèrent les récalcitrants, firent irruption dans les habitations, burent et mangèrent sans bourse délier, comblèrent plusieurs puits et brûlèrent les étais de chêne. Dans quelques endroits, on les remplit de spiritueux pour les amadouer. Ils jurèrent de revenir le lendemain, de détruire les pom-

§ 1 l. 1-7. — *Political State*, LV, 256; LVI, 143-4, 148, 168, 542-3; mars, avril, décembre 1738.

§ 2 l. 1-31. — *Ib.*, LV, 256; LVI, 542-4.

pes à vapeur et les écluses de la rivière entre Bath et Bristol. Du 10 au 12, ces exploits se répétèrent. Des chariots de Londres furent arrêtés et les conducteurs rançonnés, ainsi que les voyageurs, dans la diligence de Bath. Toutes les communications étaient coupées avec Bristol. A plusieurs reprises, la ville fut envahie, les actionnaires des mines visités et pillés. La police avait été convoquée en hâte et renforcée, la garde doublée, la grande place occupée militairement ; des patrouilles couraient les rues de 9 heures du soir à 6 heures du matin.

En novembre, les magistrats se réunirent dans une auberge pour recueillir les plaintes et fixer les dommages. L'un des coupables, appréhendé par stratagème, avait été interné à la geôle du comté. Résolus à le délivrer, menaçant de démolir la prison et l'auberge, grossis de tous ceux que, de place en place, ils contraignaient à cesser le travail, des insurgés avec des armes à feu et des massues s'avancèrent en grand nombre ; ils eurent à reculer devant le régiment et les canons chargés. Un détachement occupa Kingswood, avec ordre de tirer en cas de résistance. Les maisons furent fouillées, les fusils confisqués, les meneurs incarcérés. Beaucoup de balles furent retrouvées à Grimsbury. Toute activité avait été suspendue dans la plupart des concessions ; une dizaine de puits comblés ; tombeaux, poulies, cordes, outils mis en pièces et brûlés. Le grand jury décerna trente-six mandats d'amener. Sans l'énergie des magistrats et des troupes, remarquent les journaux, on aurait pu croire qu'il n'existait plus de lois.

Les mœurs privées valaient ces mœurs publiques : ce

n'étaient que querelles et pugilats d'une violence sauvage, et déchaînement des vices les plus grossiers, que ne contrebalançait aucune influence civilisatrice. Point d'école, point de culte. L'église Saint-Philippe, l'une des dix-sept paroisses de Bristol, à laquelle ils appartenaient, sur la carte administrative, était distante de plus de trois milles ; et ils ne s'y montraient jamais, non plus qu'à Stapleton, Mangotsfield ou Bitton. Ce ne fut pas avant 1750 que l'évêque Butler, l'illustre auteur de l'*Analogie*, recommanda à la municipalité de Bristol d'ériger une chapelle à Kingswood, et versa une souscription personnelle de 400 livres. Point de traces, non plus, d'apostolat dissident, bien que les Indépendants, les Baptistes et les Quakers eussent leurs lieux d'assemblée à Bristol. Seul, un ministre anglican du voisinage, M. Morgan, qui d'ailleurs ne tarda pas à devenir Quaker, prêchait parfois en plein air aux pauvres mineurs, notamment à Rose Green.

Une influence plus tapageuse était celle des *Prophètes modernes*, ou *Prophètes français*. Ils se rattachaient aux Camisards des Cévennes, dont Montrevel et Villars avaient écrasé le soulèvement et qui avaient, nombreux, cherché refuge en Angleterre, après la révocation de l'Edit de Nantes. Aux environs de 1706, certains d'entre eux, Bosier, Marion, Fage, Cavalier, ambitieux de raviver le zèle chrétien, avaient annoncé une dispensation religieuse nouvelle, qu'une réminiscence de S^t Matthieu baptisa « le cri de

§ 1 l. 1-3. — Hampson : *Memoirs*, III, 111-113. Tyerman : *J. W.*, I, 268-9.

l. 8-12. — J. Evans : *Outline*, 270.

l. 13-14. — *Tour*, I, 273.

§ 2 l. 14-17. — *W. H. S.*, VI, 101-2.

l. 1-6. — Abbey : *English Church*, 246-8.

minuit ». Héritiers de Jean-Baptiste et des voyants juifs, ils se prétendaient divinement inspirés ; ils se piquaient de vaticiner dans des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, et d'opérer des miracles. En 1708, mourut un de leurs adeptes, Thomas Emes, docteur en médecine, dont un autre, John Potter, avec d'étranges agitations, gages visibles du souffle divin (l'Ecriture ne parle-t-elle pas d'un roseau secoué par le vent ?), prédit pour le 1^{er} mai prochain la Résurrection. Au jour dit, la tombe fut entourée d'une foule compacte, qui attendit vainement le défunt. Ce désappointement n'entrava pas la propagande : le ciel, expliqua-t-on, voulait éprouver la foi et la constance des croyants, comme celle d'Abraham par l'ordre de sacrifier Isaac. John Lacy, Sir Richard Bulkeley défendaient vigoureusement la cause. Avec non moins de vigueur, elle était attaquée de tous côtés, par le Nonconformiste Calamy, le déiste Shaftesbury, le Nonjuteur Spinckes, l'Eusébien Whiston, le latitudinaire Hoadly. En 1746, Thomas Chubb constate qu'après un premier essor rapide, elle s'était par degrés effondrée presque complètement.

Pourtant il en demeurait des vestiges. A Wycombe, en décembre 1738, Charles Wesley, revenant d'Oxford, loge chez un M. Hollis qui lui vante la supériorité des prophètes français sur ceux de l'Ancien Testament, et tandis qu'ils se déshabillent, saisi de violentes agitations, se met à glousser comme un dindon. « J'eus peur », dit Charles,

§ 1 I. 1-15. — Chubb : *Posthumous Works*, I, 360-5 ; II, 48, 126-7. Mat. XXV, 6. Th. Evans : *Modern Enthusiasm*, 2nd ed. 99-107.

I. 7-8. — Luc, VII, 24-26.

I. 15-20. — Bogue and Bennet : *Dissenters*, II, 345-9. Shaftesbury : *Characteristics*, I, 29. Hoadly : *Brief Vindication*, 1709.

§ 2 I. 1-8. — Charles : *Journal*, 11 décembre, I, 138.

« et je commençai à l'exorciser... et mon sommeil ne fut pas très calme, avec Satan si près de moi ». A Londres, le 28 janvier, John se laissa persuader, à force d'importunité, de mettre à l'épreuve une Prophétesse. D'une voix claire et forte, quoique à bâtons rompus, elle se mit à proclamer, dans le rôle de Dieu et en paroles d'Écriture, l'imminent avènement du Christ et l'expansion de l'Évangile sur toute la terre. Sa poitrine haletait, des soupirs coupaient ses phrases ; sa tête, ses mains, ses membres se convulsaient. Tandis que deux ou trois de ses compagnons étaient très affectés et édifiés, John ne jugea pas la chose claire : quiconque connaissait la Bible, pouvait s'exprimer ainsi ; les mouvements pouvaient être hystériques ou artificiels. Deux tenants de la même secte vinrent le trouver plus tard, avec un message de Dieu, intimant qu'il ne tarderait pas à être *re-naquis* (*to be born'd again*), et ils ne s'en iraient pas que cela ne fût fait. Gravement, Wesley les introduisit dans une salle où il faisait froid et où il n'y avait ni à boire ni à manger. Ils patientèrent jusqu'au soir, puis s'éclipsèrent sans retour.

Cela se passait en 1742, précisément à Bristol, où des lettres d'avril 1738 signaient les débuts de leur activité : un citoyen aisé de la ville, qui leur était affilié depuis plus de quatorze ans, venait de les y attirer. Au désespoir de sa famille, il les défrayait de tout ; c'était la ruine de maint foyer ; c'étaient des malheureux voués à la plus abjecte mélancolie : c'était la confusion jetée dans les assemblées légales par ces intrus qui se déclaraient les seuls élus, vrais Prophètes.

§ 1 l. 2-10. — John, *Journal*, 28 février, I, 178.

l. 10-20. — *Journal*, 22 juin 1739 ; 3 novembre 1742 ; 205, 401.

§ 2 l. 1-18. — *Political State of England*, LVI, 145-7 ; août 1738.

tes envoyés par le Roi des Rois pour avertir les hommes. Le mercredi précédent, à la clôture d'une réunion annuelle de Nonconformistes, d'éminents prédicateurs haranguaient l'auditoire quand se dresse dans la tribune une femme qui, dépouillant ses vêtements de dessus, apparaît dans une sorte d'effrayant cilice ; elle répand des cendres sur sa tête ; elle gesticule comme une forcenée. On lève la séance : on expulse les imposteurs : la foule les crible de boue, et s'amasse si nombreuse que le Sheriff et la force publique sont obligés, dans la soirée, de la disperser. En butte à l'hostilité du peuple, ce n'est d'ailleurs pas sur le peuple que les Prophètes entreprennent d'agir ; ni leurs méthodes, ni leur doctrine ne sont vraiment populaires. Ils ne constituent qu'un cénacle. Et quelle qu'ait pu être leur importance dans la Babel du grand port, ce n'est pas eux qui s'en iront christianiser les rudes mineurs de Kingswood.

Fils d'un négociant en vins de Bristol, ayant, dès 16 ans, séjourné à Bristol chez un frère aîné, revenu y prêcher souvent de sa ville natale de Gloucester, Whitefield savait certes à quoi s'en tenir sur « ces ignorants, à peine supérieurs d'un degré aux bêtes qui périssent, et aussi dépourvus du désir que des moyens de s'instruire », lorsqu'il les relança dans leur tanière ce mémorable jour de février 1739. Imprécations, blasphèmes, sarcasmes n'empêchèrent pas qu'on l'écoutât. Ils étaient là plus de 200 qui se pressaient autour de lui. Et leur nombre s'accrut quand il revint les jours suivants : près de deux mille, le

§ 2 l. 1-3. — Gillies : *Whitefield*, I, 1-2. *Life and Journals*.
 l. 4-6. — Wesley : *Journal*, 27 novembre 1379, I, 251.

21 ; quatre ou cinq mille, le 23 ; le dimanche 20, au bas mot, plus de dix mille : les arbres, les haies en étaient couverts ; un si grand silence se fit que tous réussirent à l'entendre ; et de sa plume pittoresque, il évoque les larmes qui creusaient des traînées blanches dans ces faces noires. A Rose-Green, le 11 mars, il y avait quatorze mille âmes ; le 25, il y en avait vingt mille. Même en faisant la part de l'exagération, ces chiffres demeurent respectables. D'autres que des mineurs y figuraient : le 18, les journaux décrivent trois monticules et la plaine environnante, sur un espace de trois acres, tout drus d'équipages, de cavaliers, de piétons. La quête rapporta quatorze livres et demie pour l'Orphelinat de Georgie. Le 24, les pauvres gens lui avaient si bien rempli son chapeau de leurs oboles qu'il lui fallut de l'aide.

Le 18 février, on lui avait bien offert le choix entre l'église de St-Thomas et celle de S^{te}-Marie Redcliffe à qui il donna la préférence ; et le 19, on l'avait encore admis à St-Philippe et Jacob. Mais une entrevue orageuse avec le chancelier du diocèse lui faisait fermer, le 20, St-Nicolas, où il était pourtant attendu. Et, le 12 mars, on lui interdisait l'accès de Newgate, où, plusieurs fois la semaine, il évangélisait les malfaiteurs et les prisonniers pour dettes, avec un succès qu'enregistrent les gazettes.

Dès lors, à la visite des sociétés religieuses, s'ajouta, presque chaque jour, le prêche en plein air dans quelque

§ 1 1. 1-7. — Whitefield : *Journal*, 16 févr., 21, 23, 24, 25 fév., 130, 134, 135, 137, 138-9 ; 1, 4, 5, 11, 18 mars, 141-2, 143, 146, 148.

1. 9-15. — *Gentleman's Magazine*, IX, 162. Mars 1739.

§ 2 1. 1-6. — *Journal*, 128-129 ; 132, 133 : 20 fév. 1739.

1. 7-9. — *Gentleman's Magazine*, IX, 162.

faubourg : Kingswood, Rose-Green, Hanham mount, Bussleton, Keynsham, Baptist-Mills, Fish-ponds. Il se juchait sur un tertre, un tas de gazon, une table, un montoir, sur les marches d'une maison, sur un mur. Et la houle humaine, silencieusement attentive, l'émouvait à la fois de plaisir et d'une sorte de religieuse terreur. Les passants s'arrêtaient ; des rencontres imprévues faisaient fructifier le bon grain. De toutes parts, des lettres disaient l'efficacité de ce ministère insolite : s'il déplaisait aux hommes, ne plaisait-il pas visiblement à Dieu ? et avait-on donc à s'inquiéter d'autre chose ? Pas à pas, le cercle s'élargissait, englobait des villages dans un rayon de 5, 10, 15 milles, s'étendait vers l'est jusqu'à Bath, jusqu'à Newport et Cardiff à l'ouest de l'estuaire. Pour pousser encore plus loin, pour propager de toutes parts la conquête, il importait qu'un autre vînt prendre soin des ouailles récentes, que tous les méthodistes d'Oxford entrassent en campagne, que John Wesley surtout, versé dans les grandes choses de Dieu, suppléât le triomphateur novice.

Aussi, quel réconfort, le 31 mars, de voir « son honoré ami », et de le présenter ! Mais les mêmes scrupules sans doute qui avaient fait tergiverser à Londres l'honoré ami,

§ 4 l. 15-19. — Whitefield à Wesley, 22 mars 1739. Tyerman, *Wh.*, I, 193. Le 7 mars, à Cardiff, Whitefield se rencontre, pour la première fois, avec Howell Harris, jeune Gallois né en 1714 à Trevecca, et qui, s'étant vu deux fois refuser les ordres, parcourait depuis trois ou quatre ans les comtés de son pays natal, prêchant deux fois par jour plusieurs heures de suite, le plus souvent en pleins champs. Whitefield lui avait écrit de Londres le 20 décembre 1738 : une réponse du 8 janvier, jointe à ce vivant exemple, ne contribua sans doute pas peu à le lancer dans sa nouvelle carrière. Le 19 juin, à Bristol, Harris se présente à Wesley ; et désormais les deux mouvements vont étroitement s'unir. (Whitefield : *Journals*, 143-4 ; Wesley, I, 205. Tyerman : *Wh.*, I, 163, 170-1, 187-8.)

§ 2 l. 1-2. — Whitefield : *Journal*, 31 mars, p. 156.

le harcelaient à Bristol. — « J'avais peine à me faire à cette étrange façon de prêcher dans les champs », avoue-t-il après avoir accompagné Whitefield le dimanche 1^{er} avril, « ayant tellement tenu, toute ma vie et jusqu'à ces tout derniers temps, à tout ce qui concerne l'ordre et la décence, que sauver des âmes m'aurait presque fait l'effet d'un péché, ailleurs que dans une église ». Dans la soirée, à Nicholas-street, où une petite société se réunissait deux fois par semaine, il se trouva commenter le Sermon sur la montagne, « précédent assez remarquable », observe-t-il, « bien que sans doute il y eût des églises dans ce temps-là aussi ».

Le lendemain, à 4 heures, « résigné à s'avilir davantage encore », d'une butte de terre aux portes de la cité, il parlait à trois mille personnes sur ce texte de celui qu'il appelle « le Prophète évangélique » : « L'Esprit du Seigneur repose sur moi, parce qu'il m'a consacré pour annoncer l'Evangile aux pauvres. Il m'a envoyé pour guérir les cœurs brisés, pour prêcher la délivrance aux captifs, et la vue rendue aux aveugles ; pour mettre en liberté les opprimés, pour proclamer l'année choisie du Seigneur ». Le 4, à Baptist-Mills : « Je remédierai à leur apostasie ; je les aimerai gratuitement ». Le 8, du sommet d'Hanham mount : « Oh ! vous tous qui avez soif, approchez-vous des eaux ; venez et achetez le vin et le lait, sans argent et sans prix » ; et dans l'après-midi à Kingswood :

§ 1 1. 1-7. — Wesley : *Journal*, 31 mars, I, 185.

1. 9-12. — Ib., 1^{er} avril.

§ 2 1. 1-10. — Ib., lundi 2 avril. Isaïe, LXI, 1-2.

1. 10-11. — 4 avril. Osée, XIV, 4.

1. 11-14. — Dimanche 8 avril, ib., 186. Isaïe, LV, 1.

« Quiconque a soif, qu'il vienne à moi et boive. Celui qui croit à moi, l'Écriture l'a dit, de ses entrailles jailliront des sources d'eau vive ». Le 10, à Baptist Mills, et le 15 à Rose-Green, « Christ constitué par Dieu à notre égard sagesse et justice et sanctification et rédemption ». Le 14, « alors qu'ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit gracieusement leur dette ». Le 15, à Hanham mount, parabole du Pharisien et du Publicain. Et l'adoption divine substituée à la servitude ; et la conversion qui nous rend pareils à de petits enfants et nous rouvre le ciel ; et le joug du péché à qui la Bible nous déclare tous soumis ; et la foi qui seule nous en dégage. Tels étaient les thèmes familiers qui lui amenaient presque autant d'auditeurs qu'à Whitefield.

Sauf deux brèves visites à Londres, et quelques pointes de droite et de gauche, Wesley passe le reste de l'année 1739 à Bristol et dans les environs. Et dans cet intervalle de neuf mois, lui que, dix ans plus tôt, cela épuisait de parler deux fois par jour, il ne prononce pas moins de 500 discours et homélies. De 4 ou 5 heures du matin, à 10 ou 11 heures du soir, ce sont des courses, des entretiens, des sermons, des lectures, des correspondances, des réunions pieuses, des affaires à régler sans discontinuer. Chaque matin, il lisait les prières et prêchait aux prisonniers de Newgate. Il réservait l'après-midi du lundi aux alentours de Bristol ; le mardi alternativement, à Bath et Two-

§ 1 l. 1-3. — Dimanche 8 avril, Jean, VII, 37-38.

l. 3-5. — Ib. I Cor., I, 30.

l. 5-7. — Ib., Luc, VII, 42.

l. 7-14. — Ib., 6-9 mai, I, 191-2.

§ 2 l. 3-6. — 29 avril, I, 189. Tyerman, I, 233-4.

l. 6-19. — 13 mai, I, 193 ; et *First Sermon*, etc., 59, facsimile du *Diary*.

Mile Hill ; le mercredi à Baptist-Mills : un jeudi sur deux à Pensford ; un vendredi sur deux à quelque coin de Kingswood ; l'après-midi du samedi et la matinée du dimanche au Bowling-Green situé vers le centre de la cité ; le dimanche, à 11 heures, Hanham mount ; à 2 h., Clifton ; à 5 h., Rose-Green. Et chaque soir, il expliquait un fragment de l'Écriture à une ou plusieurs sociétés.

En arrivant à Bristol le 15 février, outre les restes de trois anciennes sociétés, toutes composées d'anglicans et principalement de jeunes gens, à Baldwin street, Nicholas Street, et Back lane, Whitefield en avait trouvé une toute jeune, établie depuis sa dernière visite. Et le 18, chez sa sœur, M^{me} Greville, épicière dans Wine street, où il logeait et où il installa Wesley, il avait donné rendez-vous à une cinquantaine de jeunes prosélytes, avec qui il passa plus d'une heure en prières, chants de psaumes et exhortations. C'étaient là sans doute ces âmes mûres pour les bandes qu'il recommandait à l'expérience de son honoré ami.

Celui-ci ne perdit pas de temps. Le 4 avril, convinrent de se réunir chaque semaine, comme à Londres, pour se confesser mutuellement leurs fautes et prier les unes pour les autres, M^{mes} Greville, Norman et Panou, laquelle proposa ses deux sœurs. Le même soir, à huit heures, pareil accord fut conclu entre Samuel Wathen, chirurgien, Richard Cross, tapissier, Charles Bonner, distillateur, et Thomas Westal, charpentier, qui, le dimanche 8, s'adjoignirent de nouveaux membres, et tirèrent leurs bandes

§ 21. 1-9. — Whitefield : *Journal*, 129-130 ; 15, 18 février. Cennick : *Moravian Messenger*, mars 1906. *W. H. S.*, VI, 101. Tyerman : *J. W. I.*, 278.

§ 31. 1-21. — Wesley : *Journal*, 4 avril, p. 185 ; aux Frères et à Hutton, 4 juin, *Moravian Messenger*, 1877, p. 53-54, 96-99. *W. H. S.*, V, 4-5, 8.

au sort ; ils étaient quinze, répartis par groupes de cinq ; un mercier et un barbier figuraient parmi les trois leaders. Le lundi 9, le sort désigna Esther Deschamps pour diriger la première bande de cinq femmes ; six autres décidèrent presque aussitôt de s'assembler chaque dimanche. A la séance du soir, dans la salle de Baldwin street, cinq hommes de plus furent admis. Le dimanche 15, les femmes tinrent leurs premières agapes ; le 17, leur nombre s'élevant à quatorze, elles constituèrent une troisième bande. Des novices des deux sexes, après probation, grossissaient constamment les rangs. A la fin de juin, formant bande à part, il y avait même quatorze ou quinze enfants.

De Pensford, à cinq milles de Bristol, où il se vit refuser la chaire, sous prétexte qu'il avait perdu la raison, cinq fidèles étaient venus se renseigner à Baldwin street, dans l'intention de fonder chez eux une société. En ville, Wesley mentionne celles de Castle street et de Weavers' Hall, où il commenta d'abord l'Épître aux Romains ; celle de Gloucester lane, où « beaucoup possédaient les biens de ce monde » ; celle de Back lane, où, à sa première visite, des étais qui soutenaient le plancher s'effondrèrent, sans autre accident, sous le poids de la foule.

Whitefield aussi avait connu de ces cohues telles qu'il lui fallait grimper à l'échelle pour entrer par la fenêtre, ou passer par le toit d'une maison voisine. Aussi le 9 mai, Wesley prenait-il possession d'un terrain, au Marché aux Chevaux, où bâtir une salle assez vaste pour contenir les

§ 2 l. 1-4. — Wesley : *Journal*, 23 avril, 7 mai ; 188, 192. *Moravian Messenger*, 1877, p. 97.

l. 4-10. — *Journal*, 5, 17 avril ; I, 186, 187.

§ 3 l. 1-3. — Whitefield, 23 mars, 1^{er} avril, 151-2 ; 156-7.

deux sociétés de Nicholas street et de Baldwin street et les gens de leur connaissance qui désireraient les accompagner aux explications de l'Écriture. Contre son attente, toute la responsabilité lui en retomba sur le dos : pour le salaire des ouvriers, il eut à déboursier plus de cent cinquante livres, dont les souscriptions des sociétés ne fournissaient pas le quart. Et ses amis, notamment Whitefield, refusaient de donner un sou, à moins qu'il ne gardât la propriété à son nom, au lieu de la transférer, comme il projetait, à onze personnes qui auraient eu dès lors plein contrôle sur lui, et le droit de l'expulser si sa doctrine ne leur plaisait pas. Il se laissa convaincre. « L'argent, il est vrai, je n'en avais pas, ni la moindre perspective, la moindre chance humaine de m'en procurer. Mais je savais que la terre appartient au Seigneur et tout ce dont elle abonde ; et en son nom, je me lançai, ne doutant de rien ». La première pierre fut posée le 12 mai.

En même temps, d'autres travaux se préparaient, à Kingswood. Avec sa bonne rondeur populaire, Whitefield, averti que les mineurs étaient disposés à contribuer aux frais d'une école, s'en était allé partager leur dîner près de Two Mile Hill ; et tout surpris de voir avec quelle allégresse ils abandonnaient leur petit pécule, avec quelle bonne volonté ils offraient l'aide de leurs économies ou de leur travail, il avait recueilli plus de vingt livres en monnaie, plus de quarante en souscriptions. Dès le 2 avril, on posait en grande pompe la première pierre, juste au milieu du bois. Wesley, chargé de veiller sur

§ 1 l. 1-3. — Wesley, 9 mai, l, 192.

l. 3-17. — Ib., 12 mai, l, 192-3.

§ 2 l. 2-11. — Whitefield, 29 mars, 2 avril, p. 155, 157.

l'entreprise, ne cacha pas qu'à moins d'instructions décisives et catégoriques, il préférerait un autre emplacement. Le 14 mai, il jetait son dévolu sur un point situé entre les routes de Londres et de Bath. Le 10 juillet, on allait monter la toiture.

De lundi en lundi, Wesley adressait de tous ses faits et gestes le rapport détaillé aux Frères de Fetter-lane, ou, pour eux, à Hutton. C'étaient les mêmes règles, en partie dérivées de Böehler et des Moraves ; c'était le même perpétuel recours au sort et aux oracles bibliques ; c'était le même idéal de perfection spirituelle entretenue et disciplinée par l'association, qui dominaient à Londres et à Bristol. C'étaient les mêmes lettres de l'étranger, dont on y lisait des extraits aux jours d'intercession. Avec les Homélies de l'Eglise anglicane, et des exemplaires de son propre Recueil de prières, c'étaient des hymnes que Wesley se faisait envoyer, et des sermons de Zinzendorf. Peut-être n'y avait-il pas lien défini, subordination explicite, de filiale à maison-mère. Le trait d'union n'en existait pas moins dans la personne même du missionnaire qui n'avait pu se mettre en campagne sans la permission préalable de son ordre, et qui lui rendait compte de tous ses actes. Latente, inconsciente peut-être, c'était déjà la circulation de sève, l'ébauche de vie collective et organique, faute de quoi les anciennes confréries avaient végété, isolées, dans la langueur et l'impuissance.

§ 1 l. 1-5. — *Moravian Messenger*, 1877, p. 97 ; 23 avril. Whitefield, 10 juillet, 213.

§ 2 l. 1-3. — *Wesley historical Society*, V, 9-10.

l. 8-12. — Wesley à Hutton, 8, 14, 21 mai ; 12 avril, *Moravian Messenger*, 1877, p. 99, 101, 102, 144.

Tandis que ses conquêtes de Bristol croissaient en grâce sous les soins de Wesley, Whitefield en glanait de nouvelles le long de son chemin. A Thornbury, on lui refuse l'église ; il prêche sur une table dans la rue. Il traverse la Severn et parcourt le comté de Monmouth. De Gloucester, il rayonne vers Stroud, Painswick, Cheltenham. Par Evesham, où habite la famille de son ami Seward, un converti de Charles Wesley, il regagne Oxford, et visite deux sociétés, à l'une desquelles la robe universitaire figure en abondance ; et, suivi à son auberge par des étudiants à demi-railleurs, il en profite pour les exhorter vigoureusement. Le Vice-Chancelier lui interdit de prêcher. Et le 25 avril le ramène à Londres, où plus que jamais les chaires lui sont closes, hormis celle de Stonehouse. Et voici que même là, le 27, les marguilliers s'avisent (comme le leur prescrivaient les Canons) de lui demander sa licence. « J'aurais pu, je crois, insister, ayant reçu la prêtrise, et étant titulaire de la cure de Savannah, qui ressortit au diocèse de l'évêque de Londres : licence supérieure à cette permission implicite de prêcher dont usent des centaines d'ecclésiastiques de rang inférieur. Quoi qu'il en soit, par amour pour la paix, je m'abstins de prêcher dans l'Eglise ». Il se posta dans le cimetière ; et les nombreux fidèles n'auraient pas été plus affectés à l'intérieur de l'édifice, déclare Charles Wesley.

§ 4 1. 1-5. — Whitefield à Wesley, 3 avril 1739, Tyerman, *J. W.*, I, 233. *Journal*, 167-169.

1. 5-10. — *Gentleman's Magazine*, avril 1739 ; IX, 215.

1. 10-15. — Whitefield : *Journal*, 24 avril, 168-9.

1. 15-26. — Whitefield, vendredi 27 avril, 170. Charles, 148. Byrom : *Remains*, II, 243. *Canons* 54, 77, 85 sq.

1. — Wesley.

A Londres aussi, où jusqu'alors l'activité Méthodiste s'était confinée dans l'enceinte des édifices sacrés ou des sociétés particulières, c'était le premier pas franchi. Le dimanche 29, Whitefield prend la parole à Moorfields. Ce nom désignait le parc favori des quartiers de l'Est, « *le Mail de la cité* », comme on l'appelait, rival de celui de S^t-James. Ancien marais qu'on ne pouvait franchir que par une chaussée et qui se louait quatre marks par an, puis peu à peu drainé, et transformé en jardins, de larges allées sablées et plantées d'ormes y quadrillaient le gazon. Les bourgeois s'y promenaient avec femmes et filles dans tous leurs atours ; les élégants du terroir s'y pavanaient ; des baraques⁶ y trafiquaient d'éventails, de jouets, de bibelots et de friandises ; et, sous les murs de Bedlam, où l'on internait les fous, saltimbanques et charlatans faisaient recette. En ce coin reculé, sous l'œil paternel de la police, la canaille était souveraine. Ménageries, pitres et baladins, au battement des grosses caisses, aux éclats des trompettes, y solennisaient particulièrement la semaine de Pâques ; et Pâques, en cette année 1739, était tombé le 22 avril. Bien que le dimanche relâchât quelque peu les brutalités des pires polissons, prêcher à Moorfields était bien, selon le mot de Whitefield, attaquer Satan dans un de ses repaires ; et plus d'un augure de malheur lui avait prophétisé qu'il n'en reviendrait pas vivant.

Il en revint si vivant que, dans l'après-midi, le communal de Kennington, au sud de la Tamise, sur la rive de

§ 1 l. 1-21. — Southey : *Wesley*, I, 268-9. Tyerman : *J. W.*, I, 214, 372.

l. 20-25. — *Gentleman's Magazine*, dimanche 29 avril ; IX, 215. Whitefield, 170-1. Charles, I, 149.

Surrey, retentissait à son tour d'apostrophes éloquentes. La première pierre du pont de Westminster avait été posée le 29 janvier précédent. On employait encore des passeurs. Et la presse était telle que, le 6 mai, la Compagnie des Mariniers dut augmenter considérablement le nombre de barques d'ordinaire en service le dimanche ; à grand'peine on empêcha les impatients de les surcharger au risque de couler. Le lendemain, plusieurs bateliers furent mis à l'amende pour avoir dépassé dans leurs bacs le chiffre réglementaire de huit personnes. Incident analogue quelques semaines plus tard ; quatorze embarcations supplémentaires ne suffisent pas à transporter assez vite les ouailles attroupées qui, dans la ferveur de leur zèle, s'aventurent jusqu'aux genoux dans l'eau à leur poursuite, de crainte de rester en arrière ; et leur dévotion frénétique, ajoute la malice des gazettes, n'en semblait pas refroidie en débouchant sur la bruyère.

Il s'agit, cette fois, de Blackheath, au sud de Greenwich et en aval de l'Île aux chiens. Whitefield y débuta le 4 juin, au retour d'une courte excursion dans les comtés de Hertford, de Bedford et de Northampton, où, exclu des églises, il prêcha dans les rues, dans les champs, sur les marches d'un moulin à vent, au pesage des terrains de courses. Le 19 juin, l'archevêque de Cantorbéry défendit à Piers de Bexley d'accueillir davantage dans son église Whitefield ou les Wesley ; la chaire leur y fut donc inter-

§ 4 l. 1. — Whitefield, 171. *Gentleman's Magazine*, IX, 215.

l. 2-3. — *Political State*, LVII, 96.

l. 3-10. — *Ib.*, LVII, 392 ; 6-7 mai.

l. 10-17. — *Ib.*, LVIII, 133 ; 12 août.

§ 2 l. 1-7. — Whitefield, 18-28 mai 177-193 ; 10 juin, 199. Charles, 4 juin 151. *Gentleman's Magazine*, IX, 271.

dite, mais non le pupitre d'où on lisait l'Ecriture, ni le sanctuaire. Et puis restait le communal. Tout à côté, Blendon offrait l'hospitalité des Delamotte. De là, il n'y avait qu'un pas à Woolwich ; un autre à Gravesend ou à Lewisham et Dulwich. L'apôtre ambulant ne chôrait point.

Mais, plus accessibles à ce Londres où l'on comptait le chiffre alors énorme de 600.000 habitants, et où les privilèges de compagnies marchandes développaient sans cesse, avec l'intensité du mouvement maritime, le commerce et les industries de toute nature, Moorfields, Kennington et Blackheath demeuraient ses postes de prédilection ; et l'ardeur de sa parole (telle qu'il était obligé de changer de linge après chaque sermon), jointe à l'insolite de cet ecclésiastique en robe et rabat qui haranguait les multitudes en plein air, opérait les mêmes prodiges qu'à Bristol : 10.000 auditeurs, le 28 mai et le 2 juin, dans le champ d'un particulier de Hackney ; 15.000 à Newington, le 30 mai ; 20.000 à Moorfields et à Kennington, le 6 ; à Shadwell, le 18 ; à Blackheath le 10 juin ; 30 ou 40.000, le 6 mai, à Kennington, et plusieurs douzaines d'équipages, sans parler des cavaliers.

« M. Whitefield prêche à tout casser à Blackheath », écrit Byrom le 14 juin ; « il est le grand sujet de conversation... Il a eu des lords, des ducs, etc. pour l'entendre à Blackheath qui ont donné par guinées et demi-guinées pour son Orphelinat ; il fait des choses surprenantes, et

§ 1 l. 1-6. — Whitefield, 24 juin, 206. Tyerman, *G. Wh.*, I, 239, 241 note.

§ 2 l. 7-8. — Whitefield, 9 juillet 1740, 371.

l. 11-16. — *Ib.*, 173, 177, 192, 193, 194, 199. Tyerman, *Wh.*, I, 217.

§ 3 l. 1-9. — Byrom : *Remains*, II, 245-6.

est suivi par un grand nombre de curieux ou de sincères. On dit que ce prêche en plein champ a pénétré en France, de même qu'en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, dans le pays de Galles, etc. » Le beau monde ne formait d'ailleurs pas la plus grande partie de ces auditoires, ni la plus appréciée de l'orateur : richesse trop souvent insouciant ; politesse trop souvent railleuse ; plus préoccupée des courses de chevaux que de la course à l'éternité.

Des gens de toutes sortes, rassemblés sans la moindre mesure d'ordre, tantôt criant « Hourra ! », l'instant d'après larmoyant et meuglant à l'idée de leurs péchés ; celui-ci bourrant les côtes de son voisin, celui-là vociférant *Alleluia* ; pêle-mêle de bien et de mal extrêmes ; coudoyant les personnes de distinction, les rares personnes cultivées, les gens d'affaires, des voleurs, des prostituées, des idiots, des nuées de pauvres hères qui n'avaient jamais franchi le seuil d'un temple ; un affolement à conjurer Dieu d'intervenir : cette vive peinture du sympathique James Hutton s'accorde bien avec la description par les adversaires « de ces vastes multitudes assez abruties et perverses pour courir, de la manière la plus tumultueuse, éperdument après lui ».

Lui, l'homme dont les opinions faisaient de plus en plus de bruit dans le monde ; dont on ne pouvait méconnaître le déplorable succès ; dont les feuilles publiques s'évertuaient à retracer tous les mouvements, toutes les allocutions déplacées dans les cimetières, les carrefours, les

§ 1 l. 4-8. — Whitefield, 17 mai, p. 177.

§ 2 l. 1-10. — Benham : *Hutton*, 42.

l. 11-14. — J. Trapp : *Sermon*. Tyerman : *J. W.*, I, 241.

rués et les communaux et en qui l'on s'obstinait à voir le chef d'une nouvelle secte, le Patriarche des Méthodistes.

Généreux, il ne demandait pourtant qu'à compromettre ses amis autant que lui, et les associer à sa gloire. « J'eus le plaisir », écrit-il, le 14 juin, « d'introduire mon honoré et révérend ami M. John Wesley comme prédicateur à Blackheath ; et je me réjouis de ce qu'une irruption de plus a été faite dans les territoires de Satan, et de ce que M. Wesley me suit dans le prêche en plein air à Londres aussi bien qu'à Bristol ». Le 17, à Moorfields, six ou sept mille personnes l'écoutent ; à Kennington, environ quinze mille : « Tournez vos regards vers moi ; et soyez sauvés, tous tant que vous êtes, jusqu'aux extrémités de la terre ». Reparti le 18 pour Bristol, Wesley est, de la même manière, présenté, le mois suivant, aux populations de Gloucester.

Quant à Charles, les marguilliers d'Islington, avec qui il avait déjà eu maille à partir, l'exécutèrent presque aussitôt après Whitefield. « Vous êtes tous possédés du démon », déclara l'un d'eux. Faute d'autorisation spéciale à officier dans la paroisse, ils l'écartèrent de force de la chaire, lurent les Canons, convoquèrent le conseil de fabrique. Le dimanche d'après, ils continuèrent à monter leur garde. L'Evêque montrait grise mine. Stonehouse dut capituler. Ce suprême asile ecclésiastique

§ 1 l. 1-3. — *Political State*, LVII, 375-7, 482 ; LVIII, 245.

§ 2 l. 2-8. — Whitefield, 14 juin, 201. John, 14 juin, I, 203. Charles, 153-4. l. 8-11. — John, 17 juin, 204-5. Charles, 154.

l. 12-14. — Whitefield, 10-15 juillet, 213, 215.

§ 3 l. 1-9. — Charles, dimanche 29 avril, 30 avril, 1^{er} mai, I, 148-9 ; 15 juin, p. 154.

lui manquant, Charles se rabattit d'abord en terrain neutre, prisons, conférences, demeures privées. Sa prudence craintive reculait devant les hardiesses de Whitefield, qu'il se borna à escorter le 16 mai à Blackheath, le 19 à Kennington. Subtile contagion ! le 31, il déclinait encore l'invitation d'un Quaker, par scrupule de prêcher dans la paroisse d'autrui tant qu'on ne lui aurait pas refusé l'église. Mais, le 29, d'avoir accepté le champ d'un fermier pour y exhorter au repentir cinq cents personnes, l'avait rendu tout joyeux. La déconfiture de Satan lui donnait à réfléchir. Au fond du conflit qui le déchirait, y avait-il autre chose que respect humain ? Prêcher en plein air dimanche prochain, comme le veut Whitefield, ce sera couper les ponts sans retour. Ah ! que le ciel manifeste ses ordres ! amis, liberté, vie, que tout soit immolé à la cause du Christ et de l'Evangile ! Allégeante résolution : mais la pleine sérénité réclamait le sacrifice total. « Maître, que devons-nous faire ? » répétait l'Ecriture le 24 juin, fête de S^t Jean-Baptiste.

A Moorfields, dix mille pécheurs sans ressources attendaient la bonne nouvelle. « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui pliez sous le faix, et je vous soulagerai », leur cria-t-il. Et l'assistance d'En-Haut, l'encouragement des Psaumes et du Propre du jour ensuite à S^t-Paul, la communion reconfortante, l'évanouissement des doutes et des scrupules, la lumière divine répandue sur le sentier, attestaient suffisamment qu'il avait fait la volonté du Maître. Il recommença dans la journée à Newington, et dès

§ 1 l. 1-7. — Charles, 16, 19, 31 mai, 149-151.

l. 8-19. — Ib., 29 mai, 3 juin, 23 juin, 150, 151, 155.

§ 2 l. 1-10. — Ib., dimanche 24 juin, I, 155. Mat., XI, 28.

lors ne cessa plus. Le souhait d'un de ses premiers convertis, William Seward, s'accomplissait : un à un, les Méthodistes d'Oxford adoptaient le prêche itinérant.

Jusqu'au 4 août, adieux à Kennington de Whitefield, qui se réembarquait le 13 pour Philadelphie, les trois amis se relayèrent à Londres, Oxford et Bristol. Un auditeur de Charles, vers ce temps-là, le décrit debout sur une table, dans un champ, les yeux et les mains levés au ciel ; il prie, puis il prêche pendant une heure environ, sans notes, sans autre livre que la Bible, avec une ferveur incomparable, avec une richesse, une abondance, une variété, une propriété d'expression où l'on ne saurait rien reprendre, avec un manifeste et véhément désir de faire du bien, qui n'apparaît pas communément au même degré. Des chants, une prière, une bénédiction terminent le service. Puis la société se réunit ; salle comble, où des hymnes et des oraisons encadrent un exposé de l'Écriture. On recommande des intentions particulières, dont chacune se clôt par un *amen* pareil au doux bruissement des eaux.

Presque partout la société suit et complète ainsi la prédication. Et presque partout l'effet ne se fait guère attendre. Ces gens du commun, qui, une ou deux fois par jour, se bousculent autour de l'évangéliste nomade, pour la plupart l'écoutent avec faveur. Ces hordes si mêlées que décrit James Hutton, elles s'en retournent pieuses, assure-

§ 1 l. 1-3. — W. Seward, 6 mars 1739, Tyerman, *Wh.*, I, 187.

§ 2 l. 1-3. — Byrom : *Remains*, II, 261. Whitefield à Wesley, 25 juin, Tyerman, *J. W.*, I, 278. *Journals*.

l. 3-16. — J. Williams, of Kidderminster, 17 septembre 1739 ; Tyerman, *J. W.*, I, 253.

§ 3 l. 3-11. — Williams, Tyerman, 253. Benham : *Hutton*, 42. Whitefield, 20 mai ; 8, 10, 22 juillet, p. 186, 212, 213, 224.

t-il. Et d'une rencontre à l'autre, Whitefield note la transformation visible : à Moorfields, comme à Kennington, comme à Bristol, le calme et le silence augmentent avec le nombre ; pas un instant d'interruption. Les moqueurs, les simples badauds s'éliminent.

Qu'on dénonce donc « l'abîme de présomption, ridicule au point de déchaîner le rire le plus violent, s'il n'était déplorable et détestable au point d'inspirer la peine et l'horreur la plus vive ». Le succès constaté est un gage d'approbation divine. La mission de Whitefield a-t-elle besoin d'un autre signe ? demande Charles à l'Archevêque. Et qu'a gagné Satan à le chasser des églises ? « Que les adversaires ne disent point, en effet, que je me suis poussé hors de leurs synagogues. Non, ce sont eux qui m'ont repoussé. Et puisque les hommes de cette génération, qui cherchent leur justice en eux-mêmes, s'en estiment indignes, je vais, moi, par les chemins et par les sentes, et je contrains les courtisanes, les publicains, les pécheurs d'entrer pour que s'emplisse la maison de mon Père. Ceux qui sont sincères marcheront à ma suite pour entendre la parole de Dieu ».

De ce langage de Whitefield ne différerait guère celui de Wesley. « C'est vrai, je vais par les chemins et par les sentes, appeler les pauvres pécheurs au Christ ; mais non d'une manière tumultueuse, ni aux dépens de l'ordre public... En cela je n'enfreins aucune loi que je sache ; encore moins porté-je un défi à toute règle et toute auto-

§ 2 l. 1-4. — Trapp, ap. Tyerman, I, 241.

l. 5-7. — Charles, 4, 19 juin ; 151, 154.

l. 7-16. — Whitefield, 212. Tyerman, *G. Wh.*, I, 205.

§ 3 l. 1-20. — Wesley, 31 juillet 1739, § 2, 3 ; *Journal*, I, 214.

rité. Et l'on ne peut pas dire non plus que j'empiète sur les fonctions de ceux qui n'exercent pas l'ombre de fonctions, mais qui laissent des milliers de ceux pour qui le Christ mourut périr faute d'instruction. Ils périssent faute de savoir que *nous*, tout aussi bien que les païens, sommes aliénés de la vie de Dieu ; que chacun de nous, par la corruption de notre plus intime nature, est bien déchu de la rectitude originelle ; tellement que toute personne qui vient au monde mérite le courroux de Dieu et la damnation ; que, par nature, nous n'avons ni le pouvoir de nous tirer nous-mêmes d'affaire, ni même celui de nous tourner vers Dieu pour implorer son aide » ; que, seul, le recours au Christ, qui régénère nos cœurs à son image, peut opérer ce prodigieux changement. Instruire les ignorants, réformer les méchants, confirmer les vertueux, faire tout le bien possible : voilà ce que Dieu commande. Pour cette raison, de même que je me suis rendu en Amérique et que j'ai visité l'Eglise morave, je suis prêt aujourd'hui, Dieu aidant, à aller en Abyssinie, en Chine, n'importe où il lui plaira de m'appeler. Je suis son serviteur, et me conforme, comme tel, à ce précepte très net : selon que j'en ai l'occasion, faire du bien à tous les hommes. La dispensation de l'Evangile m'a été commise, et malheur à moi, si je ne prêche pas l'Evangile. Les hommes m'ordonnent de ne point le faire dans la paroisse d'autrui, c'est-à-dire, en somme, de ne point le faire du tout, puisque je n'ai pas à présent de paroisse à moi, et que je n'en

§ 1 l. 14-16. — John à Charles, 23 juin, *Works*, XII, 105-6.

l. 17-37. — John, 11 juin 1739. *Journal*, I, 200-201. La lettre est peut-être adressée à son ancien disciple, J. Hervey. Cf. Hervey à Kinchin, 18 avril 1739, Tyerman, *O. M.*, 221.

aurai probablement jamais. Où prêcher, d'après ce principe ? Oh ! ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Amérique, ni dans aucune des zones chrétiennes, à tout le moins, de la terre habitable. Car toutes sont, à leur manière, divisées en paroisses. Retournez donc chez les Païens d'où vous venez, dira-t-on. Mais quoi ! là non plus je ne pourrais pas prêcher désormais d'après votre principe : tous les païens de Georgie appartiennent, soit à la paroisse de Savannah, soit à celle de Frederica. Qui donc écouter, Dieu ou l'homme ?

« Reçois l'autorité de prêcher la parole de Dieu », prononça l'Evêque en m'ordonnant Prêtre de l'Eglise universelle. Ordonné au titre de Fellow de Collège, nulle cure particulière ne m'était assignée ; mais j'ai reçu commission illimitée de prêcher la parole de Dieu dans n'importe quelle partie de l'Eglise d'Angleterre.

« A cette vocation ordinaire, s'ajoute une vocation extraordinaire qu'attestent les œuvres de Dieu par mon ministère, preuve qu'il est avec moi en vérité dans l'exercice de mon office. Pour m'exprimer mieux peut-être, en d'autres termes, Dieu rend témoignage, d'une manière extraordinaire, que cette façon dont j'exerce ma mission ordinaire est agréable à ses yeux. C'est la tâche à laquelle il m'a appelé, puisque ses bénédictions m'y accompagnent, et dans l'accomplissement de laquelle elles m'encouragent à être fidèle.

« Partout où je me trouve, je juge convenable, légitime,

§ 2 l. 1-6. — A Charles, p. 106 ; et entrevue avec l'évêque de Bristol (Butler, consacré le 3 décembre 1738), *Works*, XIII, 501. *Canons*, 33, 54.

§ 3 l. 1-7. — A Charles, p. 106.

l. 7-10. — John, 11 juin, 201-2.

et de mon devoir strict, de déclarer à tous ceux qui se soucient d'entendre, la bonne nouvelle du salut. Partout où je vois un homme, un millier d'hommes se ruer en enfer, que ce soit en Angleterre, en Irlande, en France, voire en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, je veux le retenir si je puis. Au nom du Christ, dont je suis le ministre, je veux le supplier de se retourner et de se réconcilier avec Dieu. Si j'y manque et que tombe dans l'abîme une seule âme que j'eusse pu soustraire aux flammes éternelles, Dieu acceptera-t-il ce prétexte : « Seigneur, elle n'était pas de ma paroisse » ? En ce sens, je regarde l'univers entier comme ma paroisse ».

Paroles capitales, où s'exprime Wesley tout entier, avec l'intrépidité de son inflexible logique, ses élans passionnés, les exigences farouches de sa conscience. Attitude décisive, si l'on réfléchit à tout ce qu'elle implique.

Exclu des chaires anglicanes, voici que ce fellow d'Oxford, ce prêtre de l'Eglise Etablie, revendique pour champ d'action tout l'univers, c'est-à-dire, pour commencer, toute l'Angleterre, vaste amas de misères et de besoins. D'un bout à l'autre du pays, il va donc chevaucher désormais par les campagnes et par les villes, combattant le péché, prêchant le repentir, annonçant la bonne nouvelle aux humbles, aux déshérités du monde, à toutes les âmes de bonne volonté ; et, pour que leur conversion ne soit point l'apparence d'un jour, bâtie sur le sable et s'y engloûtissant de nouveau tôt après ; pour qu'une stricte dis-

§ 11. 1-12. — A J. Smith, 22 mars 1748, *Works*, XII, 102 ; et 11 juin 1739, I, 201.

1. 11 12. — 11 juin 1739 ; I, 201.

cipline de tous les instants leur assure progrès constant et salut final ; pour qu'elles s'aident l'une l'autre dans la tâche ardue de la persévérance et de la croissance spirituelle, les groupant en *bandes* à la morave, les unissant en sociétés.

Mais, entre ces sociétés éparses, inlassablement surveillées et visitées par l'apôtre, reliées d'abord simplement entre elles par leur commun rapport à sa personne, puis par de mutuels échanges de nouvelles édifiantes, une cohésion plus matérielle et plus tangible finira bien par s'établir invinciblement. « Les Sociétés Unies de ceux qu'on appelle *Méthodistes* », par la force des choses, deviendront peu à peu la Société Méthodiste.

Plus ce corps se fortifiera, plus l'Eglise, qui a refusé d'en accueillir les germes, lui opposera de mauvais vouloir, ou d'hostilité ouverte et parfois violente. Et plus, à son tour, étant obligé, sans cesse davantage, de se suffire à lui-même, le besoin suscitant l'organe, il assumera de nouvelles fonctions ; il prendra l'allure d'un système religieux intégral et distinct, avec ses offices ou services particuliers, ses doctrines caractéristiques, ses ministres propres, ses habitudes spéciales, sa vie à part. Plus il tendra fatalement à l'autonomie, à la rupture, latente ou déclarée, avec l'établissement officiel dont il ne visait d'abord qu'à compléter ou renforcer les cadres et qu'à ranimer l'ardeur, mais qui l'a méconnu et proscrit. Et il ne servira de rien, désormais, que, cette rupture, ces tendances à l'autonomie, l'initiateur du mouvement, à mesure qu'il avancera en âge, les redoute et les déconseille toujours plus, comme

ne devant réussir qu'à compliquer, d'une secte les divisions de la chrétienté, qu'à ravalier à de pauvres ambitions de concurrence, à des rivalités de clocher, la grande œuvre générale et désintéressée, de réveil spirituel, de groupement des bonnes volontés, de compagnonnage d'élite, qu'il avait rêvée. L'être qu'il a engendré, vit maintenant de sa vie propre.

C'est donc bien ici que s'ouvre l'action extérieure, féconde en résultats visibles et durables, et qui devait avoir sur l'Angleterre et sur le monde une telle répercussion ; le rôle du Fondateur, sans autre dessein préconçu, sans autre volonté arrêtée que d'obéir, à chaque instant, à ce qui apparaît comme le devoir, sous la pression des circonstances, aux ordres d'une conscience de plus en plus exigeante envers soi-même. C'est ici qu'aboutit cette persistante poursuite de l'idéal moral, pour soi d'abord, ensuite pour les autres ; ce lent déroulement de l'action intérieure, préparé par l'éducation familiale, ébauché à tâtons dans le courant de l'année 1725, orienté vers le souci du prochain par les tentatives bienfaisantes de la « Compagnie » d'Oxford, profondément modifié par l'épreuve de Georgie et la rencontre des Moraves : laborieux apprentissage d'âme où nous a fait assister la jeunesse de Wesley.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

AUTOBIOGRAPHIE DE SAMUEL WESLEY PÈRE⁽¹⁾

Ce document, jusqu'aujourd'hui inédit, qui fournit sur la jeunesse et les premières années de mariage du recteur d'Epworth des circonstances et des dates précises, n'est qu'une copie de la lettre originale. L'authenticité s'en trouve garantie par l'entière concordance de tous les détails avec les faits déjà connus par des témoignages épars.

Le recueil où il figure appartient à la Collection de Richard Rawlinson, dont on sait l'industriel labeur pour rassembler de toutes parts des renseignements concernant les anciens étudiants d'Oxford. Etant donnée l'intimité existante entre lui et l'antiquaire George Ballard, que l'on trouve vers 1735 en possession de tous les papiers⁽²⁾ du Dr. Charlett, le feu Maître d'University College, on serait d'abord tenté de songer à celui-ci, qui fut en correspondance avec Samuel Wesley, lui témoigna les plus gran-

(1) *Rawlinson mss., C., 406. Art. 2, fol. 100-109.*

(2) *Summary Catalogue of Western mss., in Bodleian Library, XVIIIth Cent., p. 160. William Brome to Rawlinson, 16 march 1735, Rawl. Letters, xxxi, 53.*

des bontés durant les pénibles démêlés de 1705 avec les Dissidents⁽¹⁾, et qui avait obtenu le titre de « Docteur en Divinité », le 8 juillet 1692, quelques semaines avant la date de cette première lettre, dont le destinataire est qualifié de cher et d'honoré Docteur.

Un examen plus attentif du manuscrit *Rawlinson C. 406* conduit à d'autres conclusions : c'est un grand cahier tout d'une pièce (dont de nombreux feuillets ont été arrachés), non un amas de papiers reliés ensemble après coup. Et les matières qu'il contient sont dignes de remarque : après quelques notes sur l'art de l'imprimerie, extraites du Dr. Gibson, vient une épitaphe en latin du Dr. Thomas Sydenham, puis une série de notes tirées de ses œuvres, sur la phthisie, les crises néphrétiques, l'apoplexie ; puis des aphorismes, recueillis de sa bouche vers 1682 et 1683, sur l'épilepsie des enfants. Une autre série de textes se rapporte à la grande controverse soulevée par l'écorce du Pérou, le quinquina. Pêle-mêle, des ordonnances, des prospectus d'ouvrages scientifiques, des comptes rendus d'expériences chimiques, des statistiques de décès à Londres et à Dublin. Il y a bien aussi, il y avait surtout dans la portion disparue, des fragments relatifs à l'Εἰκὼν Βασιλική et à son attribution si contestée au roi Charles I^{er}. Le propriétaire de ce registre gardait peut-être un culte aux Stuarts. Quoi qu'il en soit, ses préoccupations dominantes trahissent plutôt un docteur en médecine qu'un docteur en théologie.

Qui était ce docteur ? Outre Thomas Sydenham, une douzaine d'autres sont nommés dans l'Index (incomplet aussi) du recueil, comme auteurs de traités divers, signataires ou destinataires de lettres. Un nom revient plus fréquemment : celui du Dr. Charles Goodall, qui répond à une attaque d'octobre 1680 contre le Cortex Peruvian ; qui, en 1702, envoie, de Tunbridge Wells, à Sir Thomas Millington, le récit de la mort du comte de Kent, et

(1) *Ballard mss.*, xxxiv, 57, 58-59, 60-61. Thomas Hearne : *ms. Diary*, VII, 10. *Oxford Historical Society* éd., I, 139. *Dictionary of National Biography*, art. Charlett, Arthur (1655-1722).

que l'Index désigne à plusieurs reprises à propos de morceaux disparus. Or, l'écriture du recueil est de deux mains bien distinctes, l'une banale, l'autre tout à fait spéciale, archaïque, et d'un type qui se fait très rare parmi les contemporains. C'est de cette seconde main que procède la copie des trois lettres de Wesley, ainsi que l'Index (hormis quelques additions, d'une plume différente), les numéros 4 à 13, 21 et 24. Les numéros 4 et 13, en particulier, sont la défense du Quinquina, et l'annonce de la mort du comte de Kent, signées Charles Goodall. De Charles Goodall, nous possédons ailleurs des autographes avérés⁽¹⁾ : confrontées avec ceux-ci, les écritures caractéristiques coïncident, les signatures se superposent rigoureusement. C'est donc au docteur Charles Goodall qu'appartenait le manuscrit *Rawlinson C. 406* et c'est lui qui a transcrit les lettres autobiographiques de S. Wesley.

L'un des autographes du Dr. Goodall, conservé dans la collection Ballard, est adressé de Charter House (ou plus exactement Sutton Hospital⁽²⁾), dont il était le médecin attitré au Dr. Arthur Charlett, le 6 mai 1707⁽³⁾. Après des remarques au sujet d'un ouvrage qu'on lui a communiqué, et qui, il n'en doute point, « rendra service à l'Eglise d'Angleterre, dont les fondations sont si sûres et si fermes que les Portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre Elle », voici comment il termine : « J'ai envoyé la lettre de vous qui y était jointe à mon Ami M. Wesley, qui, je l'espère, l'aura reçue depuis quelque temps. J'ai adressé un paquet de sa première Lettre et de sa Défense à quelques amis d'Oxford, pour y être vendues à son profit, voilà environ dix ou douze mois, mais je ne puis me rappeler à qui. Je crois que c'était sur l'avis et les indications du Dr. de Laun ».

Est-ce donc à Charles Goodall que Samuel Wesley écrivait, le 22 août 1692, de South Ormsby, et d'Epworth le 29 octobre 1698,

(1) C. Goodall au Rév. Arthur Charlett, 6 mai 1707, *Ballard mss.*, xxiv, 67. Cf. Lettres à Sir Hans Sloane, 1692-1703, British Museum, *Sloane, mss.*, 4036, 375; 4037, 17, 19, 80, 143, 170, 366; 4039, 253; 4078, 117. Pour les signatures, *Rawl., C. 406*, p. 42, 64.

(2) T. Hearne : *ms. Diary*, iv, 228; xlv, 154. *O. H. S. éd.*, I, 61; IV, 206.

(3) *Ballard mss.*, xxiv, 110.

et qu'il confiait ces révélations sur les Académies dissidentes, dont la publication en 1703 devait tant contribuer à ses tribulations politiques et tant aggraver ses embarras matériels ? Est-ce à Charles Goodall, dans le zèle qu'il exprime si souvent pour les intérêts de l'Eglise d'Angleterre, que reviendrait la responsabilité de les avoir divulguées ?

« Quant à M. Charles », lisons-nous le 29 octobre 1698, « sa mémoire continue de m'être aussi chère que jamais, et je voudrais la perpétuer. » La familiarité de cette désignation par un prénom tout court, suggère quelque étroit lien avec le correspondant de Wesley. Or, le 11 mai 1689, le Dr. Goodall avait perdu un fils de ce nom, étudiant au collège de Merton vers l'époque où Samuel finissait ses années d'Exeter et que de communs penchants poétiques pouvaient encore rapprocher de lui (1).

Seulement, on ne voit pas bien à quoi fait allusion le reste de la phrase : « Je puis ajouter quelque chose de considérable au sujet de nos Conférences à Doctors' Commons [l'emplacement, près de St-Paul, où résidaient et siégeaient les hommes de loi ecclésiastique], que, peut-être, n'avez-vous pas dans vos Mémoires ».

Et puis, pourquoi le Docteur aurait-il pris la peine de recopier l'original, s'il l'avait en sa possession, celui de la première lettre surtout qui ne fut jamais livrée à l'imprimeur ?

Ou bien le texte lui en avait-il été simplement communiqué par quelqu'un de ses collègues, véritable destinataire des trois missives ? C'est ce que rien ne permet, pour l'instant, de décider avec certitude.

South Ormsby, Aug. 22, 1692.

Hon^d Dr.

I received your kind letter in answer to mine, tho' it had first lain near a month at my mother's, and had besides been opened, as I believe any others will be, which you send that way,

(1) *Alumni Oxonienses*, II, 582. *Dict. of National Biography*, XXII, 114-5.

she being very jealous of anything that comes to or from you, since she surprized me writing ye former papers. I would, therefore, desire you, if you honour me with any more letters, to send them directly to me by the public post, directed for me at South Ormsby, to be left at Mr. Halles, at Harrington, by Horn-castle Bag, Lincolnshire (with this superscription they will hardly miss finding me). I am glad those papers I sent, gave you any satisfaction, such as they are, they are at your service, till I see London, which will scarce be till the spring, or at nearest about Christmas, if the ways are then passable. You seem desirous in y^{rs} of a further and more particular account of my fortunes at Oxford. The reason why I did not more exactly describe those hardships I there endured, was least it should look too much like ostentation, for tho' I confess I still take more pleasure in relating that part of my life than any other of the strange things that have befallen me, yet I have been often a little jealous of myself when discoursing on that subject least I should be thought to plead merit from my little sufferings, which had they been much greater I always esteemed much overballanced by the advantage of that change which brought them upon me. However, since you desire it, I hope I may without breach of modesty give it you, and now my hands in will also add some short account of the variety of accidents which have since befallen me, and which I think have been as many for those few evil days, that I have yet lived, as most others have experienced, and throughout all of which I have found so much of the undeservd kindness of Heaven, that I will willingly make you acquainted with them, but desire it may be on this condition, that you'd help me to praise God for it, which I'm sensible I can never sufficiently do. I am mistaken, if in those papers you have of mine, I do not give an account of 10£ a year which I receivd of Dr. Owen besides that 30£ I had from others of them while I was among the Dissenters, tho' I cannot now remember whether 'twas collected among his people (which were some of the best quality) or left to be disposed of for that purpose from a settled fund, as that of Dr. Gale's, only this I can recollect that severall other young men had it as well as me, and that 'twas paid quarterly by one Seaman, who livd in Morefeilds in Hand-alley, Brother, if I mistake not, to one Dr. Seaman, a famous sour old gentleman of theirs, whom I have often

heard them boast off. What's most remarkable is that, this annuity was on great occasion of my leaving the Dissenters, for Dr. Owen being formerly (as you know) Vice-Chancellor⁽¹⁾, had still an Inclination for the Universities, and expecting the times would sometime or other wheel about & favour them, for this reason he would have as many young men as he had any influence upon, entred at some College or other, tho' not Matriculated, and then return to their old Dissenting Tutors, hoping upon a change in their favour (wch they did as confidently look for as if an Angel had told it them) they might so far prevail as to have all the time allowed them in order to their Degrees, which had past after they enter'd at the College. For this reason they sent me to Oxford, tho' I had others of my own, and was willing to be satisfied whether the University were really as bad as they described it, wch they made us beleve was a perfect Sodom & Gomorrha. Accordingly I went, & found it, God knows, bad enough, & so bad that as I never yet did disclose it to any one, so neither would I now even to you, were I not secure that you would rather bewail it then insult over it or make an ill use on it, but to acknowledge a sad Truth, the stream of debauchery, especially in drinking, ran so violent, that 'tis next to impossible to stand against it, there being severall times, as our extravagant suppers at our degrees, & some particular Exercises which are little other then perfect Bacchanalls, wherein it's lookd upon by most of the younger sort, as a disgrace to keep one's Reason, Nor did I know above (I doubt not as many) half a score in our Colleg (I speak with the very largest, & ours was as sober I think as any in the University) who had not unmannd themselves at som of those seasons. I could say the same of Collectors, Masters of Arts, nay Proctors and all of my own certain knowledge, but I know not any use of it any further then to give you a true Idea of matter of fact tho' I would hope things are now in better order. However, even then I found 'twas possible to live soberly there, as I know severall did when I came thither, addressing myself to Mr. Crabb, a Dorsetshire man & my Countryman, who was then 2^d Librarian as his Brother is now (or was lately) with whom I had severall

(1) John Owen (1616-24 août 1683). Vice-chancelier, 9 sept. 1652-9 oct. 1658.

discourses on the subjects in controversy between the Dissenters & Church of England, & was pretty well satisfied in many things, tho' not so well as to come quite over at that time, resolving to consider further on a thing of that consequence, which I did at my return to London, where I tarry'd about a quarter of a year, & during that time endeavour'd to inform myself as well as I could concerning the differences already mentioned, & being at length satisfied in my judgment that I liv'd in a groundless Separation from the Establish'd Church, resolv'd again for Oxford in good earnest as soon as opportunity offer'd wch it soon did, for there being severall 100£ left at his death by one of their party to be distributed among those designed for Ministers by 20£ each, Interest was made & a share obtained for me, which I received of Mr. Mede of Stepney, who then absconded about Monmouth, I think at a Brewers-House in Cripplegate parish, in a lane almost over against the Church; with this I discharged some Debts I had contracted, and prepared to be gon, but having parted with all my Money, knew not how to set out, had not a gentleman in London wth whom I had bin acquainted but a very little while before, & to whom I communicated my design, generously furnished me with 3£ to set up with on this new adventure, and with this sum in Bank I footed it to Oxford, my small stock not allowing me either Coach or Horse, & arrived there September. 22. 1684 addressing myself to Mr. Crabb, who recd me wth great humanity & kindness, & I having spent about 20^s of my small Estate in my Journey, & y^e purchase of a Servitor's Cap and Gown, he supply'd me with 20^s more, wch made up my Caution Money [fol. 101 :] requir'd by the Coll. of all that enter. Thus I remain'd at the University too happy for about a Quarter of a year, when my Tutors private occasions call'd him into his own Country, a little after whose Departure, the Quarter being up, I was stopp'd in the Butlers Book, not having any more money to discharge my Battles, (as they there call it) & thereby reduced to those Extremitys which are now so pleasant to reflect upon, tho then so uneasy to bear; in all wch I must admire both the Justice & Goodness of God, for I own I had need of them & deserv'd them, The odium wch the name of a Dissenter brought my Fellow Collegiates having heard of my Education, frightening me beyond y^e rules of Temperance & Virtue, to avoid w^{ch} I was so foolish &

cowardly to incline rather to y^e contrary extreme, & was indeed almost in all evil, nay must wth shame acknowledge, had not God's Providence recall'd my to myself by those kind afflictions, I beleeeve I had grown as ill a man as most in y^e University, But 'twas now time to think in good earnest : I had no Name in the Butler's Book, I had little or No Money, I had writt to my Friends, all but my Mother, whom I would not acquaint wth my Circumstances, because I told her at my leaving London I would desire nothing from her, not doubting but God would provide for me) entreating them to releive me in my Extremity, but could have no Reply besides Reproaches, I went to visitt my little acquaintance in other Colleges ; till I was weary of that, & they of me, and thus I had lived about a fortnight, som days getting meat & others none, all my Stock in y^e world being only one 8 farthings, and here I hope it will not be immodest to relate a pretty passage w^{ch} then happen'd to me, wch I beleeeve I shall never forget, since I hope my design in letting you know it, is not to magnify myself but God's goodness ; when I was in the midst of these Extremitys, wch were render'd sharper by y^e Season of y^e year, it being y^e height of winter & a very severe one, I walkt out in the morning alone, behind y^e New Parks, & as I went musing along in an unfrequented path near y^e Rivers side I saw a little Boy about som seaven or 8 years old, lying under a Hedg and crying bitterly I went up to him & askd him y^e reason, he told me y^e two days before his Father died, His Mother having bin dead severall years, & left none in the House but himself and a little sister about ten years old, without any vic-tualls or money, that they had stayd at home all the next day but none took care of them, nor brought them any releife, That they had resolv'd in y^e morning, she should go a begging in their own Parish, about a Mile or two from Oxford, and he would go to y^e City & try what they could get to keep themselves alive, accordingly he told me he gott up as soon as 'twas day, & walkt toward Oxford, but being weak through a long ague, & want of Meat, was forc'd to lie down there & could go no further ; I confess I was toucht wth y^e poor Boys story, I rais'd him from y^e ground to which his cloathes were almost frozen, & rubb'd his limbs benum'd & almost dead with the Cold, till he could make a shift to go, then I pull'd out my 2^d, all y^e stock I had in the World, & gave it him ; seeing him in greater Extremity than

I was my self, wth w^{ch} he went overjoyed into y^e Town, & bought a twopenny loaf w^{ch} he carryd home to his sister ; God did not forget me, but accepted my Mite, and bountifully rewarded it, for I no sooner gott home, but I found a Scholar, of another College inquiring for me, newly com out of y^e Country, who brought me a crown for a Token from one of My Relations with which I bought bread, & y^e same day I think, or y^e next, my Mother sent me a Cheese from London. Now I was stored against a Siege, since liquor I could not want, having y^e whole Pump at my dispose wch was just against my Door, My lodgings then being in a Ground Chamber at y^e lower end of y^e College. Thus I liv'd from about Christmas to y^e 14th of Febr. as chearfully I thank God, as ever in my life, not tasting any Meat above twice or thrice that I can remember for about six or seven weeks. At the end of which all those who had not payd their Battles were order'd to depart y^e College and then I confess I began to be Melancholy when I found I must leave Oxford in earnest, which I prepared to do on the Monday following, Feb. 16. 1684/5 this being Saturday having borrowed half a crown with which I resolv'd for the Country, — about 3 or 4 score miles among my Relations, to try if I could prevail for any Subsistance from them, — if I could not, intending however to return for Oxford & sell my little Library, which I had gott among the Dissenters, which would at worst maintain me one half year or year longer. All this while I had either out of modesty or pride industriously conceal'd my Circumstances from those in y^e College : which I still resolv'd to do while I stay'd there, only was willing they should be known after my departure, and took this way to effect it, I had borrow'd Cowley's Works of one of y^e Fellows som time before, & was now restoring it, in which when I carry'd it home I put that paper of Melancholy verses (Fare well dear Town, &c.) w^{ch} I have formerly repeated to you, & I think once transcribed at y^e desire ; This I carry'd home, and took my leave, He not knowing but I went into the Country voluntarily to see my Friends, nor did I tell him any otherwise ; The Book he put up in his study among the rest without discovering y^e verses, but within half an hour after one of his Friends accidentally coming into his study, laid his hand on Cowley, and took him down to read an Ode in him, whence, as he was turning the leaves, out dropt my Paper, which as soon as they had both read, He whose

Book it was came immediately to my Chamber, & discoursed me about my intended Journey, I told him the reason of it, and he generously offer'd to pay my Battles for Me that I might not leave the College which he accordingly did in a few days after, and not only that, but by his Interest gott me so many Masters that by y^e next Quarter I had more then money sufficient to pay the Burser, & besides purchase what other necessaryes I wanted; I should think my self unpardonably ingratfull in conceal- ing the name of my Benefactor, whatever has since happened ⁽¹⁾, 'Twas Mr. Colmer, who has since made so much noise in y^e Col- leg & over all England, who did me this kindness, It would less becom me to be ungratefull to God, the first Giver, Nor, I hope, is there any hurt in acknowledging so great a favour, even at this distance, in the same [fol. 102:] manner, & wth the same words in w^{ch} I did it imediately after it happen'd: « Sat: Even: « Feb. 14, 1684/5. Glory be to God on high, who in my deepest « distress, and hopeless misery, when I must unavoidably have « left y^e University, and gon into the wide world in a day or « two hence, has in the very instant provided for Me and made « Me live again, Therefore, you Angells & Archangells, & blessed « Spiritts before the Throne, together with you will I praise him « while I live, and for the future ever trust in his Goodness, in « whatever circumstances he shall think fit to cast Me, &c. ».

Thus I continued in plenty & prosperity after this rub was over till ready for my Degree, about w^{ch} time I was employ'd to transcribe som Manuscripts in the Bodley, by which I gott Money enough to take my Degree ⁽²⁾, and had besides ten Guineas in Bank (instead of y^e 3£ I brought to Oxford) where with to seek my For- tune again in the world. I came up to London the day after the Bishops were acquitted ⁽³⁾, which I guessed was don before I heard any tideings on 't, by the Bells which I heard all along before Me on the Road. When I came thither, I thank God I was not dis- couraged by the prospect of Affairs, which at that time appeared not very pleasant, from dedicateing my self to the Alter, as

(1) Thomas Colmer, Exeter College, 18 fév. 1670, âgé de 17 ans; B. A. 1673. Plus tard expulsé sous accusation d'immoralité (cf. Amhurst, *Terrae Filius*).

(2) B. A. 19 juin 1688.

(3) 30 juin 1688.

I had all my Life intended, designing for Cornwall where I had a Chaplain's place offered me, as soon as I could get into orders, which I received from the Right Reverend My Lord Bishop of Rochester⁽¹⁾. However I was strangely stopt in my intended journey, For a Friend of mine in the Parish of S^t Botolph, Aldersgate, desiring a Sermon of me before I left London, & asking whether I might have the Pulpit, was answered, I might have that, & probably Church & all if I pleased, the Curate being just then prefer'd by My Lord Bp. of London. On this, my Friend made an Interest for me with Dr. Littleton, who gave me the place, where I continued about a 12 month, during which time I marryd, on Monday Nov. 12. 88, — That day seavennight, after the Prince landed⁽²⁾, for doing which so hastily, before my Fortunes were settled, I own I have no excuse, unless a most passionate Love may be taken for one, tho all the hardships I have yet ever suffer'd or still do or may, can never make me repent it ; 'Twas this S^r you know, that sent me to sea, where I expected to get some money to begin the world with, But I had forgot to tell you somtime before I left London, King James' Bp. Hall⁽³⁾ of Oxford accidentally mett me in the streets, with whom I had bin formerly acquainted, when he liv'd at Mark Lane, & I among the Dissenters. He remembred my Face, spoke to me very kindly, & bid Me com to his Lodgings, either in S^t Martin's lane or thereabouts, which accordingly I did and mett him again once or twice at a Bookseller Cockrill's Shop in the City, where was also Mr. Stephen Lob the Dissenting Minister who had formerly taken care of my Education, getting me the first 30£ a year, who I found was very great with the Bp. & used to meet him at the Bookseller's ; once I accidentally lighted on my old Benefactor at this place, who imediately fell upon me with the business he was then so full of, abrogating the Penall Laws & Test, telling me it became every Honest Man to promote it in their Station as much as possible, & to cutt the clawes of those who had formerly bin so cruell, adding that he doubted not but I would be willing to engage in it, if I had any respect to my Fathers'

(1) Ordonné diacre le 7 août 1688, par le Dr. Thomas Sprat, à Bromley.

(2) Guillaume d'Orange débarqua à Torbay, le 5 novembre 1688.

(3) Timothy Hall, 1639-1690 ; évêque titulaire d'Oxford en 1688.

memory, who left his Life by the cruelty of those Laws, (He was indeed imprisoned, being taken in the year 70 preaching at a Meeting, and by lying on the cold Earth, whence he was not permitted to remove as our people then told the story, He contracted a Sickness, wch in tenn days cost him his life) I only answered, that I was indeed sorry for my Father's death, but he was but a private person, any more then myself, and therefore I thought it became me to leave making Laws and repealing them to King and Parliament, My business not being Politicks but Obedience, at which he said no more, but invited Me to see him often, which however I never did after, any more then the Bp. from whom also I had received severall kindnesses, least my circumstances should have tempted me to engage in any thing contrary to my duty & judgment, This was in King James his time, a little before My Lord Bp. of Rochester left the Tower. But to return to my sea affairs the first happy thing that befell Me in relation to them was my going in a small 4th rate instead of a 3rd, for severall Clergy Men waiting on My L^d of London at y^e same time wth my self, all the rest as I remember had before fix'd on particular Ships besides my self & one more, a fine genteel portly man, whose name if I mistake not was Gwyn, who making the better figure was order'd to the better Ship, I think 'twas the Bredah, lying then at Black stables [?], however the Ship was blown up sometime after near Cork in Ireland or Kinsale, and not above one or two Men saved, while I went out & came home safe in our little vessell; at sea I tarry'd about 6 months, where I was very ill used and almost starved and poisoned, the Captain for a great part of the time Keeping no Table, nor had we either Fish, or Butter, or Cheese in the Ship, and our Beef stunk intolerably, which ill Diet threw down most of our Seamen about 180 having bin sick, at times, out of two hundred, all the Officers of the Ship, except my Self, taking their turns, y^e Captain himself not missing, but the Sea sickness, which continued almost till the very last on the least Breeze of Wind preserv'd me & kept me from any other, I came home then well wearied about the latter end of November 1689 and being out of place & business, except correcting to a Press and scribbling a little now & then, liv'd a very melancholy Life for som months, but at length gott into business in a very strange manner, I had borrow'd som Books of my Booksel-

ler which he sent for home on Saturday morning but after his Man was gon, I found he had left one of the Principall Books behind, which I imediately took with me, & went after him; but overtook him not till I came as far as the Change, where being about to cross the way in the middle of the street I felt som body take me by the shoulder, which turning about I found to be a very grave Clergyman from whom after giveing my hatt, I was hastning away [fol. 103:] thinking he had mistaken me for some other. He guest my thought, and told me he was not mistaken, tho' he had never seen me before, asking me whether I knew of any Clergyman who would accept of a Curacy in London, I wondered a little to hear such a Question, there being so many of us in Town who wanted Employment, & desired him to walk on to my Bookseller's which he did, where I askt him the place, he told me Newington Butts in Surry, thence we adjourned to a Coffee-house (1), & in short I offer'd myself, & he accepted me. Accordingly sometime after I took a House at Newington, & brought my Family thither (my wife being delivered of a son (2) at her Fathers) where I remained near a 12 month more, & between the Press and the Reading Pew, made a (hard) shift to maintain my Family. But this way of life calling me often to London, Mr. Bardley the Minister of Newington was dissatisfied with my performance at homé, and my London business being more valuable, I returned thither, & took lodgings, & not long after, you know, was employed by Mr. Gaskarth, & while I was there, had the offer for Virginia which at first I inclin'd to accept, till afterward considering I had not a stock sufficient to undertake a thing of that nature, I took this place in the Country where I now am, which I came by as strangely as all the rest, for enquiring by chance of a Kinsman of mine, a Merchant, who had bin long in Virginia, of the

(1) C'est à *Smith Coffee house*, George yard, près de Mansion House, que fut signé, le 10 avril 1691, avec James et Marie Smith pour témoins, entre S. Wesley, Richard Sault et Dunton, le traité fondant la *Gazette athénienne*, peu après rebaptisée *Mercure athénien*, pour complaire aux autorités. C'est là que se réunissaient les collaborateurs (Dunton, 256). Et selon une anecdote rapportée par Tyerman (*S. W.* 134-5), c'est là qu'un jour Samuel admonesta un officier des gardes qui jurait terriblement.

(2) Samuel, 10 février 1690-6 novembre 1739.

nature of the Country &c. before I was fully resolv'd ag^t it, he gave me but an indifferent character on it & being at the same day at dinner at a Gent : house in Hackney, a Person there present, Coll. Mildmay⁽¹⁾ was saying he had a Living to dispose off, which my Friend immediately desired for me & was as soon granted, the Collonel having formerly known Me and doon Me many kindnesses while I lived among the Dissenters, My Friend immediately came to my Lodgings, & informed me of all, I was grown very weary with gapeing so long in London, I longed for privacy & retirement somewhere, I resolved to goe, the dy was soon cast & I refused Virginia, & transported my self & Family into Lincolnshire, Tho' I mett with no inconsiderable difficulty in getting thither, lying some time money bound here in Town, & being also indebted for my Wife's Board & my own, you know how I was supply'd for my first Journey when I went to take Institution & Induction, tho' at my return to fetch my Family, I could not have stirr'd, had not my Patroness generously offer'd to furnish Me with what Money I wanted on my Note to repay it. Accordingly I had 10£ of her when I set out with my Family, & ten more when I came to Housekeeping, which tho' in som things cheaper here then 'tis att London, as in others dearer, has kept me low, & I doubt yet will, being oblig'd to buy all sorts of Household Stuff, having almost nothing at Newington, my Father throwing us upon Housekeeping with Expectation of his furnishing our House, which he did not one quarter perform. This with first fruits, Taxes, my wives [*sic*] lying in about last Christmas⁽²⁾ & threatning to do the same the next⁽³⁾, & two Children & as many servants to provide for (my wife being still sickly, having had 3 or 4 Touches of her Rheumatism again, tho' we always frighted it away with whay) yet has & does still, & I doubt yet will for some time reduce Me to greater Extremityes then I will speak of, it having bin always a

(1) Sir Henry Mildmay was one of the judges on the trial of Charles I. He had married the daughter of Alderman Halliday. Mildmay House, Newington green, continued in his family. W. Robinson, *History of Stoke Newington*, p. 12.

(2) Susannah, Dec. 1691; died April 1693.

(3) Emilia, baptized 13 January 1692/3.

less trouble to Me to bear my misfortunes then to complain of them, Especially when I have so faier [*sic*] a Prospect of seeing them at an End, I mean as to pressing cares for food & rayment (if not, I would look on the other side of all, where I am sure I shall want nothing) Having y^e Curacy of another Place about a Mile or two from my own not long since added to my fortunes : with which tho' I have now buried all my foolish hopes of makeing any large figure or being of any generall use to the world, yet I hope with God's blessing to maintain my Family honestly tho not splendidly, & if I can leave my Children nothing besides my Blessing, & their Education I know no remedy but they must even shift it in y^e world as their Father has don before them.

Thus, S^r, have I given you a sort of a Sketch of my life since I left y^e Dissenters, throughout all the various scenes whereof as well since as before, I must own I have infinite reason to admire the Wisdom, Justice, & Mercy of y^e great Disposer of all things, who has at length, I hope, cured me of the mean vanity of desiring to be great & known in the world, who has all along punished Me, & still does so, less then my Iniquities deserve, & whom if he thinks not fit to smile on me while I am here, I hope I can trust for my Happiness till the other world.

Dear D^r

I am Y^r very humble & oblig'd

give my Service & thanks
to M^r Gee (¹)

servant & Friend
S. WESLEY.

The post is inst. going, I have not time so much as to correct false English wch you are so good to pardon.

fol. 104-108. Détails sur la première éducation de S. Wesley chez les Dissidents, publiés plus tard sous le titre de *Letters on Dissenting Academies*. Ils ne diffèrent du texte imprimé que par l'indication des noms propres tout au long. Chronologiquement,

(1) Rev. Edward Gee, 1657-1730; Rector of St Benet's, Paul's wharf, 1688, and Chaplain to William and Mary.

ils devraient venir avant la lettre précédente, au début de laquelle c'est peut-être à eux qu'il est fait allusion. Le P. S. daterait alors de la même année que ce qui suit.

Epworth. Octob. 29.98.

Good S^r

At length I am as good as my word, & have by Gainsborough Carrier, which inns in Aldersgate street, at the Red Lyon, sent you back the Papers, I have reviewed them Carefully, & the matter of fact is true, & I am not unwilling any Passages therein should be public, if don by a prudent Hand, & for the service of the Church, tho' I dare say you will not let every one see them, or make use of them, or of my Name in them.

As for what you desire concerning the Books we generally used to read, you may easily believe that the space of almost 20 years blots many things out of our Minds, but what little Scatterings remain, I will freely give you. We had severall of us Lucius Junius Brutus among us, Milton's Apology was in Delicis with most of us: I am apt to believe poor Will. Jenkins formed his Latin style very much by reading him, for He had a very good onè. We had also Eiconoclastes. Charnock was held in great Esteem.

This is all I can possibly recollect of those Matters. As for Mr Charles, I still hold his memory as dear as ever ; & should be willing to preserve it, & cann add something considerable as to our Conferences in Doctors' Commons, which perhaps you may not have in your Memoirs, But I have other work cutt out for this winter. If it please God I live till spring, I will gladly methodize what you have by you, my wife is something better then usuall at this Time of year, & will hardly bring me her usuall New Year's gift till Aprill or May.

I am, good S^r

Your most oblig'd Friend

& very humble servant.

S. WESLEY (1).

(1) L'orthographe et la ponctuation du manuscrit, avec toutes leurs incohérences et leurs bizarreries, ont été respectées autant que possible.

II

LETTRE DE SAMUEL WESLEY FILS

A RICHARD RAWLINSON,

Tiverton, le 20 octobre 1739 ⁽¹⁾.

« Ma chère mère, écrit Samuel le 20 octobre 1739, pendant que vous étiez ici, à ce qu'il me souvient, une demande me fut adressée pour une notice sur la vie et les œuvres de mon père, et sur les miennes propres. Depuis lors, la même requête m'a été faite, pour mon propre compte, pour le même livre, *Wood's Athenae Oxonienses*; et soit que je devienne plus vain que je n'étais alors, ou que mon intelligence se déprave vraiment un peu, je commence à penser que ce n'est pas tout à fait aussi absurde qu'il m'avait semblé d'abord. La personne qui me présente cette demande est un vieux clergyman, qui désire savoir où et quand mon père est né; où, quand, et par qui il a été admis dans les saints Ordres. Je lui ai envoyé votre épitaphe. Son nom est Tomkins, de Kilmington, près Axminster, Devon. Je lui ai promis de vous écrire, puisque vous êtes bien plus que moi à même de le renseigner sur mon père. Il désire aussi l'histoire de mes deux frères : comme leurs actions sont assez importantes pour être couchées par écrit, personne au monde n'est plus qu'eux en état de fournir des détails sur eux-mêmes; surtout maintenant, puisque cela leur épargnera d'être travestis par d'autres. Leur notoriété est aujourd'hui devenue telle que l'univers sera curieux de savoir où et quand ils sont nés, dans quelles écoles ils ont été élevés, à quel Collège d'Oxford ils ont appartenu et à quelle date ils ont été immatriculés, quels grades ils ont pris, où, quand, par qui ils ont été ordonnés, quels livres ils ont écrits ou publiés » ⁽²⁾.

(1) *Rawlinson mss. J. VII*, 197, 4 pages.

(2) *Ap. Priestley : Letters*, p. 108-109.

Le Révérend Tomkins n'était qu'un intermédiaire, agissant pour le compte de Richard Rawlinson, qui consacrait ses loisirs de Jacobite sans emploi à la continuation des *Athenae Oxonienses* de Wood, et dont les diligentes recherches ont singulièrement servi aux modernes volumes des *Alumni Oxonienses*. Afin de réaliser son dessein, il adressait aux anciens élèves de l'Université ou à ceux qui les avaient connus, un questionnaire, dont la lettre de Samuel Wesley résume bien les principaux chefs, et dont un exemplaire a été conservé. C'est une formule imprimée, datée du 4 mars 1735/6, et intitulée Richard Rawlinson's Queries :

Time and place of birth ?

Family ?

Education at school ?

College and University ; Dates of admission in the former, and Matriculation in the latter ; Election and Admission into Scholarship, Fellowship, or Exhibition ; Dates of Degrees, or Incorporations ?

Time and Place of Holy Orders, Deacon and Priest, by whom ? and at what place ordained ?

Preferments and Patrons ? when instituted and inducted ?

Other Professions and Employments ?

Any Remarkables of their Lives ?

The whole Titles of Works, and Writings of all kinds, with Dates, Editions, and Sizes, and to whom dedicated, with what has been wrote against, or in defence of them ?

Time of Death, Place of Burial, and, if any, Inscriptions, *lineatim*, as they are engraven on the Monuments and Grave-stones ? (1)

En même temps qu'il en référerait à sa mère, Samuel Wesley envoyait sur son père et sur lui-même les indications suivantes :

(1) *Ballard ms.* II, fol. 6.

Tiverton, Devon.

Reverend Sir,

I must confess I have no right to your belief, when I assure you, tho' with great Truth, that I am very sincerely concern'd for my not having answer'd your Letter. Not only common Civility and Respect for a Gentleman & a Clergyman but Your Character in particular demanded it of me. I did indeed suppose you would hear among others what is so industriously reported concerning me, that I have been even at Death's Door for this half Year, & therefore would not expect my writing, but I beg your pardon for depending on that Supposition.

I had heard of the Design before, tho' not who was the chief Manager in it. In my humble Opinion it would be much better generally speaking to reprint Old Books than to publish New Ones; tho' we need not cary it quite so far as D^r Swift, who says the Almanack is often the *Onely* usefull Book that comes out in the Year. My own labour is now pretty well over, & the School joyn'd to my infirm State of Health leaves me no room to promise much Assistance of my own but I cannot help wishing well to what promotes the Honour of Learning in General, the Reputation of Oxford in particular, & the Credit of a Clergyman, the best of Fathers.

My Mother who was with me here once but has been gone some time, could have given a much more perfect Account than I could pretend to. I shall transmit Your Queries to her, & at the same time put her in mind to get what is already said of my Father from Mr. Bowyer⁽¹⁾ who I am told is the Printer of the Book. She will be able to fill up perhaps several Vacancies. Some Enemies of our Faith had misrepresented My Father since his Death which occasion'd my Mother to put the following Inscription on his Tombstone in the Church Yard, which tho' not upon Brass & Marble is sufficient for a Testimony unto them. Here lyeth all that was mortal of the Re^d Samuel Wesley A. M. He was Rector of Epworth 39 Years, And departed this Life 25 of April 1735. Aged 72. As he liv'd, so He died, in the true

(1) William Bowyer, jeune (1699-1777), associé, puis successeur de son père (1663-27 décembre 1737).

Catholic Faith of the Holy Trinity in Unity, & that Jesus Christ is God incarnate, & the only Saviour of Mankind. Acts iv. 12. Blessed are the dead which die in the Lord, yea saith the Spirit that they may rest from their Labours; & their Works do follow them. Revel. xiv. 13.

In Reference to my self I am conscious I as little deserve as I desire a Memorial. Some time ago I was applied to in general to send an Account of my self up to Mr. Bowyer, which put me in mind of a Letter my Father once had from John Dunton desiring Him to send up an Account of his own Life or else he must be content with his History writt by other Hands. John writ one accordingly, but very luckily giving the Person a false Name Nobody ever suspected who it was meant for. Whether he afterwards added the Name, I am uncertain. I have not kept any regular Register of things, & can only answer some of your Questions at random and aim there or thereabouts, but perhaps my Mother & Brothers may supply my Inaccuracy.

I was born in Spittle Fields Feb. 10 in the Year 90. I went to Westminster School the Day after the High Wind 703 [*sic*] ⁽¹⁾ & by Bp Sprats Favour got into the Colledge there. The late Earl of Nottingham recommended me to Christ Church in the Vacancy betwixt the Deanery of Dr. Aldrich & Dr. Atterbury ⁽²⁾ in 1711 as I take it. At Queen Anns Funeral 1714 ⁽³⁾ I went as an Usher to Westminster School at Dr. Atterbury's Recommendation where I staid above 19 Years. I took my two Degrees at the usual Times ⁽⁴⁾ : & was ordaind Deacon Dec. 23. 1716 & Priest Mar. 9. 1717 in K. Henry 7ths Chappel by Bp Atterbury. It is chiefly for remembring my Benefactors I send you this imperfect Sketch, & therefore I must desire You if you think it worth while to insert my name that you will by no means omit theirs.

Some Peices of my Fathers may possibly have escap'd notice, & indeed 'tis hardly worth while to preserve their Titles since I

(1) 1703, Nov. 26-Dec. 1 : Great Storm.

(2) F. Atterbury : made Dean of Christ Church, August 24, 1711. Hearne : *Collections*, III, 215, 218. Samuel matriculated June 9, Foster : *Alumni Oxonienses*.

(3) Queen Anne died August 1, 1714.

(4) B. A., 5 May 1715 ; M. A., 5 April 1718. Rawlinson J., folio VII, 192-5 Hearne : *Collections*, VI, 160-1.

dare say they will never be collected & publishd together, tho' some of them he need not be ashamd of. A Letter to a Friend concerning Poetry, a Poem on the Duke of Marlborough, a Poem on the Peace, a Treatise on the Sacrament, an Anonymous Pamphlet after the fall of the South Sea against the Republican Principles of the London Journal. It has an Odd Title — What has been may be, & perhaps you would think the Book it self Odder still, for therein he appears equally strenuous for two things generally thought not very consistent Monarchy & the Revolution. His Opus Palmarium is a Latin Folio, Dissertationes & Conjecturae in Librum Jobi. I am too nearly concernd to give it a Character; only so far. He began it after 60, & liv'd to see it all printed tho' not publishd. His Personal History would make a proper part of an Appendix to Dr. Walkers Sufferings of the Clergy. He never was & never will be forgiven for his Letter concerning the Dissenters Education & his two Defences of it, tho' so much out of Print that I was forc'd to send mine to Mr. Bromley the Speaker when the Schism Bill was in the House.

There is nothing of mine considerable enough for notice I think but a Book of Poems on several Occasions in Quarto.

My two Brothers are at Age tho alass I doubt hardly at Years of Discretion. I'll spirit them up if I can to answer for themselves & for their Father, & I shall thank you for the Occasion if it can but slacken their Pace a little in the wrong Way they are so fond of, as falsely as foolishly miscalld Methodism.

I am, Rev^d Sir, with sincere Respect, your Obedient
Humble Servant

S. WESLEY.

Oct. 20. 1739.

His

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE JOHN WESLEY

SUR LUI-MÊME.

15 mars 1740, Bristol (1).

Endorsed : 9 June 1740, Recd this paper relating to the Revd.
Mr. John Westley from the Rev^d Mr. Tomkins by me

R. R.

Addressed To
the Rev^d Mr. Geo Tomkins
Near

Axminster.

My Dear Friend,

The above is a full Answer to your Letter ; I can't separate this
from y^e Rest of a Long Letter, therefore have given an Exact Copy.

I shou'd have been glad to have been Home when you was so
kind to be here, when you shall be always welcome, while I
have any Rule ; I don't mean Rule over my Wife, for you will
always be Equally Welcome to Her.

I thank God I am perfectly well, & had a Pleasant Journey. I
am heartily glad that I can give you an Account of your Book so
much sought for in vain. 'Tis at Mr. Wesley's at Tiverton, & will
be sent to me very soon.

Excuse Haste, for tis Fairs Day..

I am, Dear Sir,

y^e faithfull and
affectionate

W^m DAVY, 1740.Exon. May 26th 1740.

Transversalement, dans la moitié supérieure de la page :

I was born at Epworth near Gainsborough in Lincolnshire,
& educated at the Charterhouse School, in London. In Act

(1) *Rawlinson mss. J. fol. v, 285.*

Term 1720 I was enter'd Commoner of X^t Church in Oxford, & matriculated in the University. I took the Degrees of Bachelor & Master of Arts at the usuall Time. In the Year 1725 (tho' I was not then of full age) I was ordain'd Deacon by the (now) Archbishop of Canterbury; and as soon as I was of Age, Priest (I can't tell the exact Time, not having my Letters of Orders here). In 1726 I removed to Lincoln Colledge, being Elected Fellow there. But I then lived mostly at Epworth, being Curate to my Father. In November 1729, the (then) Rector of Linc. Coll. Dr. Morley, sent for me to Oxford, to take Pupills; Eleven of whom he put under my Care. Immediately [*sic*]. In this Employ I continued till 1735: when I went as a Missioner [*sic*] to Georgia. Feb^{ry} 1st 1737/8 I returned to England, & in a few Days to Lincoln College.

I publish'd, "A Collection of Forms of Prayers for every Day in the Week", in 1733. — "An Abridgment of Mr. Norris' Christian Prudence, & Reflections on the Conduct of our Understanding" in 1734.. — "An Edition of the Christian Pattern", a Sermon on Job. iii. 17, & Advice to a Young Clergyman (written by my Father) in 1735... A Collection of Psalms & Hymns in 1736... A Sermon on Salvation by Faith, an Extract from the Homilies on the same, & the Life of Mr. Haliburton, in 1738. A Sermon on Free Grace, an Abridgment of Nicodemus, or a Treatise on the Fear of Man, & a Collection of Hymns & Sacred Poems in 1739.

John WESLEY.

dated a [*sic*] Bristol March 15th 1739/40.

1b. fol. 290 : The time & admission of John Westley at the Charterhouse, & by whom nominated.

Duke of Bucks. Jan. 1713-14.

III

PAMPHLET POLITIQUE DE SAMUEL WESLEY PÈRE

Sans la lettre de Samuel Wesley fils, on ne connaîtrait pas l'auteur de cette brochure, *What has been may be* ⁽¹⁾, perdue dans la masse anonyme des factums entassés au British Museum, ou à la Bodléienne et dont l'un au moins porte presque le même titre : *What has been, may be again*, 1710, en deux parties ⁽²⁾. L'opuscule de Wesley, imprimé pour J. Roberts, près des *armes d'Oxford*, Warwick lane, en 1721, a pour en tête complet : *What has been, may be : | Or, | Fair Warning | to the good People of—England, | against the | Commonwealth Principles industriously | propagated by the London Journal, and too | unwarily received by some amongst us.*

Il est dédié *To the | Honourable C. R. R. | one of His Majesty's Justices of Peace for the County of.... Who Thinks and lets Think....*

(Ce C. R. R. ne serait-il pas le colonel Robert Reading ⁽³⁾, fils de celui qui avait eu si fort maille à partir avec les insulaires d'Axholme, et résidant lui-même habituellement à Sandtoft, dans le proche voisinage d'Epworth ?

Une longue citation d'une *Lettre de Caton*, dans le *London Journal* du 23 février 1720, sert d'épigraphe : « *Mankind will always be the same, will always act within one circle ; And when we know what they did a thousand years ago in any Circumstances, we shall know what they do a thousand years hence in the same. This is what is called Experience, the surest Mistress & Lesson of Wisdom.* »

Le texte remplit 86 pages in-8°, et se vendait un shilling. Le début peint, en sombres couleurs, la ruine des veuves et des

(1) *Bodleian*, Pamphlets 363 (14).

(2) *British Museum*, E. 1987 (6), 8122, e. 47.

(3) Rev. W. B. Stonehouse : *Isle of Axholme*, p. 110.

orphelins, la détresse commerciale et financière, l'accroissement des taxes pour l'enrichissement du petit nombre. C'est le moment où la compagnie des Mers du Sud vient de s'effondrer, et où les difficultés d'argent ont leur contre-coup sur la politique. Et c'est un moment « où il y a plus besoin de rênes que d'éperons, de lénitifs que de caustiques » (p. 2). Or le souverain lui-même est en butte aux injures, malgré la loi qui nous dit « que le Roi ne peut faire rien de mal » ; malgré la façon très vive dont Sa Majesté s'affecte de la fâcheuse tournure des événements ; malgré la bonne volonté qu'il témoigne à se laisser conseiller par le Parlement. « C'est nous-mêmes qu'il faut blâmer, si jusqu'à nos ruines tombent en ruines » (p. 5). Le but de l'auteur est de convaincre ses concitoyens honnêtes que les choses pourraient fort bien aller encore plus mal, que le danger en est imminent, et de montrer d'où il vient, sans s'inféoder à aucun parti, n'étant point un écrivain vénal. Avec ironie, il examine les Lettres d'Atticus et de Brutus, parues dans le *London Journal*. « L'état de Nature est un état de Guerre », prononce du haut de son trépied le Philosophe aux airs d'oracle, qui nous expose ensuite le fameux Contrat Original conclu entre notre père Adam et ses sujets, et tous les autres Rois et Nations de l'Univers. « Remonter ainsi aux premiers principes », serait déranger la grande machine du gouvernement, et nous jeter tous dans la plus profonde confusion. En politique comme en religion, il y a des bigots et des hypocrites, qui exploitent pour leurs propres fins le charme de ces grands mots et de ces grandes choses : « Amour de la Justice et de la Liberté ; Horreur de la Fraude et des Vilenies publiques. » On nous vante beaucoup les Romains : qu'avons-nous à faire aujourd'hui de leur forme de gouvernement ? C'est que les choses étrangères sont à la mode. De même les démagogues du xvii^e siècle qui, pour la plupart, ne songeaient point à une République dès l'origine des troubles, s'étaient enthousiasmé l'imagination pour les antiques formes populaires de la Grèce et de Rome. Chaque semaine, des discours, des pamphlets inoculaient au peuple l'aversion de la Monarchie ; d'où l'idole difforme qui s'est appelée la République d'Angleterre. Eh bien ! ce qui a été,

peut être. Et avec une belliqueuse vigueur l'auteur esquisse le portrait du Républicain convaincu, en relève l'esprit dans les républiques modernes, sous Cromwell, où Dieu et le Roi étaient exclus du régime. L'agent le plus actif de tout le mal, il le montre dans les journaux, ennemis dangereux par dessus tous, et prêts à saper les fondements mêmes du gouvernement. Il dénonce et réfute leurs attaques contre le Souverain, les Ministres, l'Eglise, l'Université. Le but qu'ils poursuivent, sans peut-être s'en douter, c'est le triomphe soit d'une République, soit, en fin de compte, d'une tyrannie papiste. Pour les Stuarts, et pour leurs partisans les Jacobites, l'anonyme controversiste n'est pas plus tendre que pour les descendants et les émules des Puritains. La monarchie constitutionnelle, telle que la Révolution de 1688 l'a établie et consacrée, voilà son idéal, et ce que l'intérêt national, selon lui, commande de conserver : une autorité forte, mais bien définie et soigneusement équilibrée.

Il est à remarquer que cet opuscule, de même que le suivant, fut publié chez J. Roberts, et que ce fut chez ce même libraire que parut, en février 1733, l'anonyme brochure sur les *Méthodistes d'Oxford*. Le Recteur d'Epworth avait été voir ses fils à l'Université en décembre 1731 (à sa femme, 5 janvier 1732. Whitehead, I, 424). Et leur frère aîné leur avait pareillement rendu visite dans les premiers mois de 1732 (à Charles, 20 avril 1732. Whitehead, I, 431). Est-ce lui, ou son père, qui prit ainsi leur défense contre les viles calomnies du *Fog's Weekly Journal* ?

IV

TWO LETTERS FROM A DEIST.

Two | Letters | from a | Deist [*Nich. Stevens, A. M. fellow of Trin. Coll. Oxford*] to his Friend [*Jennens, Gent. formerly Comm. of Trin. Coll. Oxon. but then a Templer*] Concerning | the Truth & Propagation of Deism, | in opposition to | Christianity. [*by Samuel Westley, M. A., Student of Christ Church & Usher of Westm^r Schoole*]. John, III, 19. This is the Condemnation, that Light is come into the World, & men loved Darkness rather than Light, because their Deeds were evil (1).

London : | Printed for James Roberts in *Warwick lane* MDCCXXX. Price 1s.

THE PREFACE.

There are many men who exclaim furiously against pious frauds, who can dispense with any frauds whatsoever, provided only they be impious ; their desir'd end, overturning religion, can sanctify lies to those lovers of truth. The disguises of modern *Deism* would fill a volume. One gentleman personates a downright Pagan, he looks upon the rabble of Gentile Gods only as so many Mediators, & questions not but the supreme Being is pleased with adoration under the name of Jupiter. Another is mightily concern'd for the law of *Moses*, & contends it ought never to be fulfill'd ; you would think by his Writings he were a Rabbi of the Circumcision, so ardent is his zeal for the God of *Israel*. Others with more impudence but less learning pretend even to Christianity : they good men defend the rights of the Church & of the laity, beeing too much masters of their craft to be frighted at the name of Independents. Heresies are espous'd, and heretics carest in proportion to their capacities for doing mischief. Who has not heard of their encomiums on the *Socinians*? The *Arians* now enjoy their favour & panegyric ; nay *Dis-*

(1) Les passages en italique sont ceux qu'a rajoutés à la main Nicholas Stevens sur l'exemplaire de la Bodléienne.

senters may gain applause on condition they be non-subscribers. This insincerity it seems is not only their practice, but their principle too ; *a rule that ought always to be observed*. The following Letters indeed pull off the mask, & present a very unusual spectacle, a *Deist* speaking his real sentiments, which are as contrary to his pretensions, as Light to darkness. They were written by one who was then a member of the University of Oxford, but since expell'd ; & found in the escrutore of his unhappy friend, who sent himself out of this world by his own hands, to learn the truth of a future state. We see here how Deism is entirely calculated for the interest of wickedness, taking hell from before mens eyes ; but is highly prejudicial to the virtuous, leaving them no certainty of a heaven, for that we must go to revelation. We learn here the perpetual dissimulation & hypocrisy of those who are always crying up sincerity, & the ways whereby they hope to overthrow Christianity. There is no place for bitter accusation on account of uncharitableness, for tragical exclamations & invectives against presumption in searching of hearts, out of his own mouth will the wicked servant be condemned. *Deism* here appears in its natural deformity. I desire things may be weighed, not persons, wherefore I have concealed my own name, & spar'd the names of the enemies of *Christ* & their own souls. A few *Remarks* are added for the sake of the more undiscerning reader ; God grant they may be instrumental towards keeping men from that place of torment, which is ordain'd for hypocrites & unbelievers.

LETTER I

March 24.

Dear Sir,

Both yours of this month I have receiv'd. *Bayle's* Dictionary is in the *Bodleian* [*sic*] Library, where I now & then carry somebody or other with me to read in 't, & find I shall make more heretics by this means than I design'd. I know not whether you remember W—, an accidental discourse of his concerning the irreconcilableness of two things so very evident as Prescience & Free-will, has led me unawares to discover myself to him, both as to that subject, & the truth of Christianity ; he heard me

[very] ⁽¹⁾ attentively, but what the issue will be, I can only guess as yet from the good temper of the man. Let me dispute as long as I please about the *cui bono*, I find which way nature drives, yet, even *reclamante naturâ*, my reason will keep its hold. I have read the remark referred to in *Bayle*, I have consider'd your Letter, yet cannot find that Christianity has done so much mischief in the world as you apprehend it to have done. Priests indeed of all religions are the same, & when [where] they get the upper hand, the Lord have mercy upon the nation; but priestly power, which certainly is no doctrine of Christianity, being destroy'd, I think, the evils of Christianity are not so great as to require an open denial of it, especially considering the ill consequences that may attend such a denial. Perhaps I may not without reason add, that more detriment than advantage has been [will be] done to the cause of *Deism*, by an open profession of it; yet I must own it proper that *Deism* should be propagated among friends, where there are no particular reasons to the contrary. Many *Bangorians* I know believe future punishments, but when I speak of converting men to *Bangorianism*, I mean that they should be led into the principle of interpreting Scripture by reason, in all cases whatsoever, & consequently that they should follow the sentiments of *Tillotson* as to future punishments; 'tis not Scripture does the mischief, but that abominable principle of submitting reason to revelation, together with the self-interested designs of tyrannical Priests; if this evil can be cur'd, the superstition of Christianity is tolerable, & the overthrow of it I can't but think impracticable; & if it should not be so, yet if we judge of what's to come by what's past, one superstition will probably succeed another, & it may well be doubted whether we of this nation shall be [much] better'd by the change. A *Bangorian* establishment is as good as any, & some or other I am apt to think there will always be. As to those texts [of Scripture] which may seem to lean towards Popery, besides that they are oppos'd by at least an equal number of *Bangorian* ones, a good comment may make them very orthodox: That you refer

(1) Les mots entre crochets sont ceux qui ont été rayés à la plume: Les mots en italique, entre crochets, ceux qui ont été ajoutés ou substitués au texte imprimé.

to in Luke *XIV*, is easily got over, as you may see by [reading] Whitby [on the place] *in locum* who refers you for the sense of the *Greek* word to *ver.* 18 of the same chapter, & *ver.* 29 of the twenty fourth chapter, & observes moreover, that the compulsion must be such as may be consistent with the parable of its being to a banquet. That men will apply these things according to their passions & inclinations is true, but then those passions & inclinations seem to make them as incapable of *Deism* as of a rational spirit of interpretation. What experience you may have had I know not, but in theory I guess 'tis a difficult matter to bring a man into *Deism* without leading him into [through] *Bangorianism*. The cause continuing the same, the effect must necessarily continue too ; hence I conclude that Christianity is not the cause, but the manner of interpreting ; & to prevent it, is to strike at the root of the disease. Whether this root can be struck at, without striking at the root of Christianity itself, is what we are next to consider. There is no likelihood you say that *Bangorianism* should ever spread, it being so inconsistent with Scripture ; I don't think *Bangorianism* more inconsistent with Scripture than any other Religion whatsoever ; & it has this to say in answer to objections, more than any others have, that you must so interpret [Scripture] as not to put any construction upon it which appears absurd to our reason. As to a future estate, I am afraid that when [where] I discover myself to be a *Deist*, I shall hardly be able to keep my further sentiments to myself. As for *F[letcher's]* apprehensions in a future state, a man that believes the doctrine of sincerity, will soon find the due latitude of it in real duties, nor will he think himself oblig'd to a strict observance of ceremonies. Indeed the [your] men of weak understandings may suffer much by Christianity ; but these are men I know not how to help, they think it perfect blasphemy, but so much as to question the truth of what they have once receiv'd. Perhaps there's a particular Providence in this. But, to return to *F[letcher]*, he is, according to my idea of Christianity, a good Christian. But it seems by what you say of him [as if] you include[d] something more in your idea of Christianity than I do in mine. I come now to your second letter, which I should have been more pleas'd to have heard from your own mouth. My brother I take to be a sceptical Christian, & therefore while he hopes Christianity may be true, does not care to give so much countenance to *Deism*, as to

say he doubts of the truth of Christianity. As to God's benevolence, this world consider'd by itself certainly does not shew it; & indeed if this world be made without any regard to another state, I cannot help thinking of the moral world, as *Alphonsus* was said to have done of the natural, that 'tis a very bungling piece of workmanship. Hence I conclude, that, as surely as God is a Wise Being, so sure is it that this world has [a] respect to something else. Whether this respect be a respect to the inhabitants of this world I know not; but I think there is good room to hope it is. But what do I talk of wisdom for? Wisdom & reason are only conversant about means, & may be defined to be the knowledge of the most proper means to compass our end. But the end itself is what we are in quest of. We must [therefore] enquire what affections, what principles of action are in the Deity. Is he benevolent or not? You argue from fact that he is not, I from reason that he is. An argument from fact, if the fact be rightly stated, is unanswerable, but your fact is not certain, because you don't certainly know the design of God in his creation, nor whether there be a world to come. If there be, all objections are answer'd, the miseries of this world are in this view trifles, & there may be a thousand reasons sufficient to justify the most benevolent Being in permitting them. Perhaps as we now enjoy double pleasure when we are freed from pain, so the present inconveniencies of life may be necessary to increase our joy hereafter. I can say nothing certain but this, that if by reason I can prove the Deity benevolent, [your] arguments from matter of fact are of no manner of force on the other side, because they are drawn from an uncertain & partial view of things. From reason then, thus much we are certain of, that we have in ourselves a principle of benevolence, & that we approve this principle whenever we meet with it in other beings. Nor is this all; there is I know not what amiableness in benevolence, an affection which, while it seeks not his own good, finds its own in that of others, & *look whatsoever he doth, it shall prosper*. Benevolence, in its consequences, is surely the most self interested affection imaginable. It unites all other affections, & makes all the world of one mind & one soul. For ever could my tongue dwell on the charms of this Syren, yet for ever should it dwell here, for ever should I celebrate this wondrous gift bestow'd on man, yet still there would remain a loveliness *qualem nequeo monstrare & sentio tan-*

tum — That *Bayle's* book asserts the prepollence of misery in this life I know, what the author himself believ'd, I cannot so easily tell. I can hardly think he believ'd his Manichean system. But if misery be in this life prepollent, this may serve to strengthen our hopes of another life. I know not how to leave this subject, without saying more on the beautiful *Je ne scay quoi* of benevolence. Methinks, if there be this difference between God & man, I am a more glorious being than my Maker, which is monstrously strange.

At the Assizes here was preach'd a Sermon by S[*trait*] of M[*agdal*]en, which offended the ears of some weak brethren, but gave great satisfaction to others, particularly the J[*udge*], who separately return'd him thanks for it in a private manner [& said they did not expect such a sermon from an Oxford pulpit]. It was in truth a very latitudinarian sermon [*discourse*], except[*ing*] that the word sincerity was us'd in the orthodox sense. It consisted of two parts, the first concerning the subjects propagating his religious sentiments; the second [*other*], concerning the magistrates power to prevent them. Under the first he observed, 1. That we should take care that the opinions we propagate be true, 'tis not enough that we sincerely believe them to be so. 2. That they be of sufficient importance to the world: & here he remark'd that no man's opinions were of importance enough to justify his endeavouring to propagate them, among men that did not seem dispos'd to receive them, if such endeavour were like to be attended with danger to the propagator. The things which are of greatest importance, those which relate to the good of society, the dictates of natural Religion, are acknowledg'd by all mankind; & if there be any difference among men, 'tis about matters of mere revelation, or perhaps the mere modes of that revelation. He then reckon'd up the inconveniencies to self, family, relations, & acquaintance, that might attend the propagating of a man's sentiments, as a ballance on the other side. In the latter part of his sermon he said, that as he had prov'd before every subject to have a right to chuse his own Religion, his own manner of worshipping, so this was a right which could by no means be deny'd the magistrate, but tho' [*if*] the magistrate may make this plea for his professing a different Religion from another, it is monstrous to suppose he should have a right to punish that other, for doing what he himself does [*did*]. [*Tho'*] as to an establishment, [*tis'*]

needless to dispute about it; for if there were no direct establishment, yet the Prince's Religion must necessarily have so many advantages above others, that there will always be the same thing in effect. He observ'd, too, under this head, that sincerity would not justify the magistrate in punishing his subjects for matters of speculation, & concluded all with an encomium on the happiness of our own nation, & the freedom we have for some years enjoy'd under a mild & gracious government. Since I wrote greatest part of this, I have spoke to W— on the subject mention'd in the beginning of this letter, & find he has quitted his former notions in both points. &c.

(You had had this letter sooner, but that I have been for three days past almost continually taken up in attendance upon C[ater], who has lately had more than ordinary occasion to think of another world, but appears at last to be more frighted than hurt, I mean as to his being in any danger, his distemper proving to be only a *Tertian* ague, which is a thing that spreads very much in Oxon at present. C[ater] having taken the bark, has miss'd one fit, & to-day, i. e. *Wednesday*, is the second, but I have not seen him as yet to-day. We have had a good quantity of snow this morning, which fell in very large flakes. I hear the men hot at work upon stones in the lane under Mr. S[heperds] window, for our new building. C[ater's] nurse⁽¹⁾, * *Alias* M[istress] sympathises with him, & seems to be a good sensible woman enough. He lodges there⁽²⁾, & I am with them both every day, but not a word of this abroad.)

May 29, 1728.

This Letter was found in Mr. R[obert] J[ennen's] escutore.

* [These dashes are not the Effect of the Author's, but the Publisher's modesty, who (good man) could find no other meaning to the word *Mistress* than to love, & therefore printed this *Alias* so unintelligibly that 'twas a good while before even the Letter writer himself could understand it, for he has no Copy at all of the Words included by him in Parentheses in both Letters. The rest

(1) Ms. note : since married to her.

(2) Lives now at a house in Smart's Buildings, High Holbourne, & practises as an Attorney at Law.

he has corrected according to his Copy, which in some places he is sure is righter than the printed Copies ; in others, the difference is such as might easily happen in a Copy taken without design of being sworn to. Wherefore he does not charge the Publisher with false printing so often as he has corrected him. On the other hand, in page 20, l. 13, tho' he has no Copy to compare it with, he knows it to be wrong printed & so too the A — in this place, tho' he has no Copy, he thinks he may say could hardly be his way of writing. Lastly, as some parts of the Copies are transcribed from the Lrs, so other parts were probably wrote before' em, so that sometimes the Lr is the transcript of the Copy ; if our Remarker will excuse this Contradiction ; this is evident in p. 17, l. 8. &c., where the Print is really the Copy corrected, but this nowhere happens in the first Letter, I believe, nor before the 16th page ; when the writer, probably tir'd with thinking as he wrote, began his Copy & carry'd it on beyond the Place where he left off in his Lr.]

Letter II

Dear Sir,

What I would say upon the subject of benevolence is only this, that benevolence seems to be in the nature of the thing amiable ; that God is the author of all things is allow'd, or at least suppos'd for the present, & consequently, that he is the author of their natures too, because the nature of things (whether by that expression be understood nothing more than their existence, or something resulting from their existence) cannot be without their existence. But if by God's being the author of the nature of things, be meant, that he could make them entirely after what manner he pleas'd, this, I think, is carrying the matter too far. 'Tis allowed by all men, that God cannot do contradictions ; if he would create a triangle, yet he cannot do it in such a manner, that its three interior angles shall not be equal to two right ones. So if he would make a perceptive creature, he cannot make him in such a manner, as that he shall delight to act against his own self-interest, I mean, from this principle as the motive to his acting, — that 'tis against his own self-interest : Hence I conclude not only that man is a self-interested being, but moreover that all other perceptive beings necessarily are so too ;

even God himself, who if he really be exempt from any cares about his own happiness, cannot be so upon any other account than this that the utmost happiness of which his nature is capable, arises so necessarily from his constitution (if I may be allow'd so to speak) that it prevents his care. Now when I say benevolence is founded in the nature of things, I mean that it does necessarily arise from the frame of such beings; as no perceptive being can be pleas'd with its own misery, so neither can it with the misery of others. My reason for this assertion is, that there is not in either case any motive to determine the mind (to be pleas'd) nor can I conceive how such determination can be entirely arbitrary. I know it's generally said, & perhaps generally thought, that the same objects might be present to our senses, as are now, & yet we not receive the same pleasure from them that we now do. But this, however true upon the *Newtonian* scheme, cannot be so upon the *Berkleian*. If a rose smell like a rose, the mind will necessarily be pleas'd with the sensation; & if what to-day pleases the palate, be to-morrow distasteful, 'tis because the thing strictly speaking is not the same. What necessarily makes everything to be what it is, pleasing or displeasing, is the relation there is, in the nature of the things, betwixt the object, & the mind perceiving; what is the result of this relation, in most cases we know not but by experience: Yet this I think we may be sure of, that certain things are in their nature incapable of being the foundation of pleasure. Of this kind I take malevolence to be. Malevolence does not always, does not necessarily excite pleasure; & what does not so, cannot excite pleasure at all. *Rationes boni et mali sunt æternæ & immutabiles*, say the schools; so say I of pleasure, & for the same reason; for if a thing be not desireable at one time, it cannot be so at another, unless there be some additional circumstances to make it so; & if it be chosen upon the account of some additional circumstances, it is plainly not the thing itself that is chosen, but the additional circumstances. Malice, when not disinterested, is really not malice at all, tho' perhaps the only malice that has any existence in *rerum naturâ*. The action, when 'tis done out of a different motive, cannot fairly be attributed to malice; what perhaps may be thought most liable to objection is, that the foundation of pleasure is not arbitrary. But tho' I own God may deprive us of this or that particular

pleasure when he pleases, yet I don't think he can make that unpleasant which is pleasant ; this seems to me a contradiction : To make a thing unpleasant, which was before pleasant, supposes the unpleasant thing to be the same with the pleasant ; otherwise 'tis not that very thing which was pleasant, which is made unpleasant. Now surely we may say with *Matt. Prior*,

My Logic then has lost its aim,
If sweet & bitter be the same.

If it be ask'd, Whence arises this necessity which determines us to be pleas'd with one thing rather than another ? I answer by another question, Whence arises the necessity of God's existence ? We can often see a necessity where we cannot see the cause of that necessity. If it be said, God's nature is not like ours, & therefore we cannot argue from the one to the other ; I answer, that the formation of the world sufficiently shows, that there is something in God like what we call wisdom in men. I believe it will be readily granted, that the difference in this instance is not in the nature of the thing, but in the degree of it ; & if it be admitted, that our moral sense is as necessarily determin'd by the nature of things, as our perceptions of truth (which I look upon as capable of good proof,) then we may venture to say, that here too the difference is in the same manner. There being therefore no such thing as malevolence in man, but the contrary, we ought to think the same of the Deity likewise. That we are benevolent, therefore God is, you think, wants a connexion ; I think not, if God be suppos'd to be our Creator. Whatever is in the effect, preexisted in the cause, seems to me a true axiom in metaphysics. tho' very inconsistent with the supposition of secondary causes. If it be said, God is not subject to passions as we are ; I answer, that passions & whatever else may be urg'd as in man, but not in God, are only so many instances of human weakness, & are entirely deducible from privative causes. Upon the whole it seems impossible to me, that a being who has a power of reflecting in a tolerable degree, should not be affected with the misery of others ; things are what they are in their own nature, & the only reason why different people are differently affected by them, is their different powers of apprehension. Beauty is owing to a complication of causes. If I discern only some few of those causes or rather

ingredients, that beauty may be lost to me, which to a superior Being, who discerns the whole, appears in all its glory. There is an amiable in actions, else what determines the divine mind? His affections must be the necessary offspring of his own nature, else he could have none at all; what appears amiable to him, may not appear so to other perceptive beings, because they being inferior in their powers of perceiving, may judge from a partial view of things; but the principle, the affection itself is the same [in kind, I mean, not in degree], tho' the object may appear in a different light. Whatever the inferior has, must be in the superior, tho' the superior may have principles of action which the inferior has not. Thus much (a great deal more indeed than I design'd) for benevolence. I hope there is enough of truth in it to make atonements for the faults (if there be any) of the metaphysical part of it, & that it appears from what has been said, that God is not a malevolent, but a benevolent being; tho' whether he may have other principles of action unknown to us, which may hinder the exertion of his benevolence, is a question we can never solve with certainty [perhaps. In some things it's probable his power is limited, and the pleasures of one sense may be inconsistent with those of another]; yet I think there's a good deal of room to hope we may enjoy a future state, & almost a certainty that we cannot have prepollent misery in it. — You desire me to put my thoughts upon Christianity into some method, [that I may] to convince [those whom] such as it may be proper to have convinced. [When the same distemper may be owing to different causes], Where there are different causes of the same distemper, a physician ought to inquire into the cause before he attempts [a cure] to remove it, otherwise by applying remedies proper only to [remove] the [disorder] distemper [when owing to] under a different cause, he will at best but labour in vain. To apply this to the present purpose; Mens errors, in point of Christianity, may be owing either to prejudice, or simple ignorance, & he that applies those remedies to a prejudiced man, which are proper only to remove simple ignorance, will hardly prevail if the prejudices be not very slight, which indeed they seldom are. You are, I suppose, satisfy'd, not only of the falsehood of [that] the Christian Religion [is false,] but, moreover, that there is not one of a tolerable understanding but what would be so [have the

same sentiments], if they could but free themselves from their prejudices. Our business therefore, in converting one from the error of his ways, & saving a soul from the dismal apprehensions of eternal damnation, is, not so much to look for arguments which every unprejudiced man may easily find out, & see the force of himself, but to prepare the mind to receive those arguments without prejudice. And for the doing this I think no general rule can be laid down; different men are prejudiced different ways, & if we would obviate their prejudices we must accommodate ourselves to them. One rule, I think, ought indeed always to be observed, that we should keep the persons we have a design upon, as long as possibly we can, from knowing that we ourselves are of those sentiments to which we would bring them. What further I would say upon this head of conversion, I must defer to another opportunity. (In the mean time I must desire you to be so cautious of revealing my sentiments of Christianity, as not to discover them to any man whatsoever that is a Christian. I am afraid they are by that means gone already farther than I could wish, considering what differences may not unlikely happen between me & a man of Mr. H[odges's] temper. I shall be drawn into one scrape this year, in voting for a senior Proctor, which officer is to be next year of our house, & will be either H[odges], or H[uddersfor]d; the independent masters may make some opposition for H[odges], & complain of being hardly dealt by, he being the senior of the two, but will signify nothing as to the proctorship. I believe, tho' M[ultons] and H[un]t are come again to college, & have enter'd their names to qualify themselves for a vote, as is suppos'd. I should be glad to know if F[letcher] is not acquainted with one P[owne]y, a Gentleman Commoner of *Christ Church*, his mother in Ber[kshir]e having sneeringly said of one of our house (upon hearing that he was a man of too much morality to do). "Yes, there are a great many of your moral men they say at *Trinity*". My reason for asking is, because I have heard somebody very often mention the name of P. .y, & think 'tis either F[letcher] or L[ambert]; & I rather suspect F[letcher], because he is a Christian; & let a Christian be ever so much my friend, I shall always suspect him in this case, because I know he must either act contrary to his religion, or his morality. The story of Mrs. P[owne]y (who it seems is no small zealot) I had on *Saturday* last, from a man that I then con-

verted to *Deism* [Mr. *Dodwell*]; a man that is indeed too much given to his bottle & [hounds] hunting already, but a good natur'd sensible man, & one that I could not bear to see labouring under that uneasiness of mind that he often is under, when pleasure & Christianity come in competition. Possibly I may have prevented his drinking too, for he owns to me that he drinks for fear of thinking. He is a man you have been in company with, & is the son of a famous Non [juror]; (and) he says (that) L[ambert] has often talked to him against Christianity, but he was only shocked at his discourse; which confirms what I was saying before, that the way to convince a prejudic'd man is not to let him know your own sentiments, but draw him in first, before he knows where he is, till 'tis too late [for him] to step back [Mr. A[rche]r, formerly a pupil of Mr. S[tockwell's] (Rev^d Mr. Joseph Stockwell, B.D. & Fellow of Trinity College in Oxford) has presented his quondam tutor to the parsonage of (Solihill) worth about 500 l. a year, with which he designs to hold (Marston) for some private reason, I suppose. H[uddersfor]d preach'd in chapel on Easter day, to prove the sameness of the resurrection body by the Stamina; & some time before that at S^t Mary's to shew that God was the proper object of human delight. Delight thou in the Lord, & he shall give thee thy heart's desire.)

May 29, 1728.

This Letter was found in Mr. R[obert] J[ennens]'s escrutore.

REMARKS | UPON THE | FIRST LETTER.

I. « Bayle's dictionary makes more hereticks than he designs ». A character which ought not to be forgotten, especially since by the confession of his friend he is insincere. « I can hardly think he believed his Manichæan system ». An excellent guide, who does not appear to have believ'd himself what he taught others : Is this the benevolence & morality of *Deism* ? Yet he notwithstanding recommends the book, & cares not to *what* he converts men, if it be but *from* Christianity ; if you will but renounce your Creed, he will give you free liberty to make the devil equal with God.

II. « Mr. W—'s discourse of the irreconcilableness of prescience & free-will led him to discover himself unawares both as to that

subject & Christianity itself ». 'Tis a pity we do not know the Gentleman's thoughts upon those points ; it would be an admirable proof of his reason to deny either the one or the other : Or indeed to pretend to explain them. However, we find he takes occasion to spread his poison from a man's expressing his apprehension of a difficulty, tho' that difficulty be such as is equally inexplicable both in reveal'd and natural religion.

III. « Let me dispute as long as I please about the *cui bono*, I find which way nature drives, yet even *reclamante naturâ*, my reason will keep its hold ». If this obscure passage means that there is no *quid bonum* in being a Christian, it is not reason, but lusts & fear, that is, corrupt nature keeps its hold *reclamante ratione*. How blind must he be who can see no good in the hopes of an happy eternity ? If the sense be, there is no end serv'd in converting men to a disbelief of a future state, & nature shrinks at annihilation ; 'tis a dreadful confession of the uncomfortableness of infidelity, & of the contradiction between their pretended reason & the principle of self-preservation implanted in all men by the God of nature.

IV. « I cannot find Christianity has done so much mischief in the world as you apprehend ». He does not prove it has done any ; but this is a pretty large concession from an adversary in spite of his dear Mr. Bayle's reasons.

V. « Priests of all religions are the same ». Excellent justice ! to make those who die for the truth as guilty as their murderers. It has been well urged that the promoters & preachers of *Deism* are the priests of it, & therefore as bad as the rest by this rule ; except they will say that *Deism* is no religion at all, & then why do they banter the world by crying up the religion of nature ?

VI. « More detriment than advantage has been done to the cause of *Deism* by an open profession of it ». 'Tis an untoward sign of the truth of any doctrine that it shuns the light, & must be propagated only among friends & unawares ; they may be trusted with the secret who wish well to the cause, that is are already tainted. How irreconcilable is this to their loud and frequent pretences, that they want nothing but a fair hearing ! 'Tis not truth but craft they rely upon.

VII. « Many *Bangorians* I know believe future punishments ». Then several it seems do not believe them. Blessed fruits of

their doctrine, which one of their admirers assures us of! Is *Deism* a religion without penal sanctions?

VIII. « When I speak of converting men to *Bangorianism*, I mean that they should be led into the principle of interpreting scripture by reason in all cases whatsoever, & consequently that they should follow the sentiments of *Tillotson*, as to future punishments ». The degrees are natural; men are first to be taught, there is no necessity of a hell; then to take another step, & deny its existence; &, at last, to throw off all revelation by the help of that grand engine, reason, in interpreting scripture. But where is the common sense of interpreting scripture so as to destroy its authority? And where is the common honesty of arguing gravely from the bible, & appealing solemnly thereto, when we believe it all a cheat?

IX. « 'Tis not scripture does the mischief, but that abominable principle of submitting reason to revelation ». True reason can never clash with revelation any more than one truth with another: Nothing is farther from it than the *Deists* interpretations. If scripture does no mischief, revealed religion is none, — for surely scripture proves that, as all who can read must own, if masters of any understanding & candour. And how can it be any rule of faith or manners, except upon supposition of revelation?

X. « The overthrow of Christianity I cannot but think impracticable ». This is remarkable in an adversary; why does he therefore attempt to overthrow it? But is it not a strong presumption of its truth that it was practicable to introduce it, but is impracticable to overturn it?

XI. « One superstition will probably succeed another, & it may well be doubted whether we of this nation shall be better'd by the change ». Yet these gentlemen labour to gain proselytes, tho' they own among themselves 'tis to no good purpose. Popery & tyrannical priests may be the event. A fair warning not to listen to their insinuations.

XII. « Men's passions & inclinations seem to make them incapable of *Deism* ». Yet fear of hell & desire to satisfy their lusts securely lead them into it, as we shall see below, when he comes to give an account of one of his converts.

XIII. « 'Tis a difficult matter to bring a man into *Deism* without leading him into *Bangorianism* ». Behold the mischief of sap-

ping foundations ! How honourably are those gentlemen employ'd, who under pretence of setting up Christ's kingdom, pave the way to the denial not of his Godhead only, but even of his very Being.

XIV. « There is no likelihood, you say, that *Bangorianism* should ever spread, being so inconsistent with Scripture ». An observable concession from an Infidel ; denied indeed by this letter-writer, for says he, We must put no construction on it absurd to reason. Is it no absurdity then to reason to construe texts inconsistently with revelation ? To suppose God reveals his will to man, & yet leaves him as much at liberty to obey or disobey it, as if it were not reveal'd at all ?

XV. « A man that believes the doctrine of sincerity will soon find the due latitude of it in real duties ; nor will he think himself oblig'd to a strict observance of ceremonies ». See here the benefit of sincerity, & the great consolation of *Deism* ! A man may get loose from whatever he does not like under the name of ceremonies. Why should he be so ceremonious as to avoid a drinking bout, or scruple an intrigue ? As to go to church, or pray at all, or even to pay his debts ? What should restrain him from any thing he thinks convenient here, who has nothing to hope or to fear hereafter ?

XVI. « While he hopes Christianity may be true, he does not care to countenance *Deism*, & say — he doubts ». I don't see why hope on the one side, is not as consistent with impartiality, as fear of hell-fire, and a future state of punishments !

XVII. « As to benevolence, &c. ». *Deism* itself will hardly secure him against divine vengeance, he must wink a little harder, and commence *Atheist*. The stronger the arguments are for the divine benevolence, the more probable it is that God has not left mankind without a revelation to grope in the dark after what most nearly concerns them.

XVIII. « You argue from fact that God is not benevolent ». Evil in this world is objected against God's goodness, as well as hell hereafter. What would these gentlemen have said to a Christian who should deny there is any goodness in the supreme Being ? Admirable in truth is the Religion of Nature, if all its professors be like these two ; one of whom denies God's mercy, and the other his justice.

XIX. « If there be this difference between God & man (i. e. this

benevolent, & that not) I am a more glorious being than my Maker ». Instead of idle proof in such a matter, he should have shew'd, if he could, that a future state of misery was inconsistent with God's mercy ; but this he very wisely takes for granted. His whole reasoning on benevolence may with the alteration of a few words conclude irresistibly against himself. Is justice a perfection in man, or is it not ? Is God without that perfection ? If so, man is the more glorious being.

XX. Mr. S—'s sermon, if not misrepresented, did indeed deserve a *Deist's* praise, tho' not the approbation of J—s. « Matters of mere revelation should not be propagated being of smaller import ». This would have kept Christianity out of the world. « No inconveniencies to self, family, relations, could be bore ». What were then the old martyrs ? Such assertions as these from a pulpit may make the ears of a Christian tingle, nay of an honest heathen too : For which shews most regard to truth, he who will run no hazard for the sake of it, or he who would lose all that is dear besides, rather than not establish it in the world ? Let heathens judge, if they be honest. Not those who make a mask of Religion, & who would overturn revelation by the help of the Bible : Such mens heathenism I readily grant, but beg to be excus'd as to believing their honesty.

REMARKS | UPON THE | SECOND LETTER.

I. « As no perceptive being can be pleas'd with its own misery, so neither can it with the misery of others ». Thus he is again fencing against a future reckoning, which so often frighted him in his first letter. Are his arguments so strong as the proofs of Christianity ? No, they are vain and frivolous. Suppose God is not delighted with misery as such ; yet is not justice one of his attributes with which he is well pleas'd ? May he not take pleasure in vindicating the honour of his laws, & manifesting to the whole creation his approbation of good, & abhorrence of evil ? No benevolence forbids this, nay on the contrary it is highly beneficent to the public so to do.

II. « Malice, when not disinterested, is really no malice at all, tho' perhaps the only malice that has any existence in *rerum naturâ*. » Can there then be no malice at all, unless it be entirely

unmix'd ? It would be well for mankind if he would destroy that quality from the earth. However, his drift perhaps may be agreeable enough to his no-religion ; for if he can but disarm the Almighty of his thunder (which he attempted before) and annihilate the Devil now, he may be pretty sure to escape hell.

III. « We are benevolent, therefore God is ; whatever is in the effect, is in the cause ». Once more, change the word, & let who can disprove the consequence. We are just, therefore God is so too.

IV. « Whether God may have other principles of action unknown to us, which may hinder the exertion of his benevolence, is a question we can never solve with certainty perhaps ». Must Christianity be given up for a perhaps ? This wretched doubt in effect yields the whole cause. Perhaps the divine benevolence may be hinder'd by some other principle. Perhaps too that hindrance may occasion a future punishment. If these principles are unknown, ignorance is no security. But whose fault is it that *Deists* will not know God, nor be acquainted with his attributes ?

V. « In some things it's probable his power is limited ». What perplexity is here ? Every Christian who understands his faith knows God's power is limited by all his other attributes. He can do nothing unwise, unholy, unmerciful, or unjust, for that would imply a contradiction. His attributes are circumscribed & directed by each other ; his wisdom acts in concert with his holiness, & his mercy is at perfect amity with his justice ; of all which the Gospel is so plain a proof, that if it be hid it is hid to them that are lost.

VI. « I think there is a good deal of room to hope we may enjoy a future state, & almost a certainty that we cannot have prepol-
lent misery in it ». Their exalted notions of God's mercy cannot insure them rewards to come. What a stupid change would that Christian make who should part with his reliance on the divine promises, the word & the oath of God himself, to depend upon a *Deist's* I think ? What are the *We* who have almost a certainty against prepollent misery ? Surely not those who live under the Gospel & trample upon it ; who destroy natural Religion by their lewd doctrine of sincerity & by taking away its penal sanctions ? If a wise & just Being presides over the world, there is demonstration against them. Happy are they who by accepting God's mercy are safe whatever state they come to !

VII. « You are, I suppose, satisfied not only that the Christian religion is false, but moreover that there is no one of tolerable understanding but what would have the same sentiments if he could free himself from his prejudices ». The people in *Bedlam* may easily say all are mad but themselves. Contemptible ignorance this ! If they do not know that the prejudices of fallen nature are on the side of infidelity & apostacy. Which way pray lay the prejudices when Christianity prevail'd against the whole learning, policy, interest & power of this world, without any education to help it forward ?

VIII. « Our business then in converting one from the errors of his way, & saving a soul from the dismal apprehensions of eternal damnation ». Observe again the main end of *Deism* to reconcile present sinful enjoyments, with the hopes of future impunity. This is their way of saving a soul, in which there might be some sense if the thing hell could be destroy'd as easily as the fear of it, & if facts depended upon mens apprehensions ; otherwise 'tis as nonsensical as 'tis impious to proselyte any to *Deism*, whereby they are not a jot safer from hell than before, but only left without the most weighty incitements to virtue & restraints from vice.

IX. « No general rule can be laid down... one rule indeed I think ought to be always observ'd. » Where is the difference between a general rule, & a rule that ought always to be observ'd ? Whatever the moderns, *Locke* & *le Clerc* may do, the musty schoolmen, subtle as they are, will furnish us with no distinction. The Mahometans indeed may help us out at a dead lift, who have a Catholicon fully equal to the occasions of the most self-contradicting unbeliever. *Mahomet*, the great enemy of the Trinity, & planter of *Deism* in the *East*, used frequently to be guilty of contradictions in his Alcoran ; now when two passages stand staring each other in the face never to be reconciled, his followers insist upon it, that the latter of the two does not contradict the former, but only repeals it. To return, & be serious, I take no notice of any other instance of mere folly, because I would not divert the reader from the merits of the cause ; on which account too I have purposely avoided animadversions upon the secret history in these letters, lest I should fall into reflections that might seem personal.

X. « We should keep the persons we have a design upon, as long as possibly we can, from knowing that we ourselves are of those sentiments to which we would bring them. » This is a good caution to simple Christians to beware of the vile hypocrisy of these pretenders to morality. This golden rule of theirs it seems ought always to be observ'd, tho' it ought to be enlarg'd a little, & they should carry their craft a little further, & forbid their proselytes the use of knives & halters, lest by laying violent hands upon themselves they should discover the secrets of *Deism*.

XI. « Let a Christian be ever so much my friend, I shall always suspect him in this case, because I know he must either act contrary to his religion or morality. » We see the *Deists* themselves despise a Christian who professes any friendship for them, because they think if he be sincere to them he must be false to his own religion ; a fair warning not to desire their familiarity, & not to credit their applauses. If in power they would doubtless persecute Christians, because they would always suspect them. What cruelties might we not then reasonably expect from wretches who even now pour out the most scurrilous revilings upon all authority, civil & ecclesiastical ; with amazing impudence & blasphemy against the calmest of their adversaries, against the Fathers of the Church ! I wish they had paid some tolerable regard to the great Shepherd & Bishop of our souls ! But I suppose *Deists* are as much above good manners & decency as ever any enthusiastic dreamer was above ordinances.

XII. « I converted to *Deism* a man that is indeed too much given to his bottle & hounds, — I could not bear to see him labouring under the uneasiness of mind that he is often under when pleasure & Christianity came into competition. » A worthy convert, a man of pleasure, a drunkard & a foxhunter, who fled to his bottle as an opiate for his guilty conscience. We find reason & argument have no hand in converting a man to *Deism* ; present pleasure & future impunity are the motives which stand instead of them. Who would not turn *Deist* to be indulged in such pleasure as he must not enjoy if he remain a Christian ? Is this your reasonableness, ye men of demonstration ? Is this your morality, ye moral men ?

*Why do the heathen so furiously rage together ; &
why do the people imagine a vain thing ?*

*If they have called the master of the house Beelzebub,
how much more shall they call them of his household?
Fear them not therefore, for there is nothing covered
that shall not be revealed, nor hid that shall not be
known.*

Finis.

[Un ange soufflant de la trompette, et tenant de la main gauche ouvert le livre des Ecritures.]

V

Mrs WESLEY ET LES PENSEES DE PASCAL (1)

Mainte idée de M^{me} Wesley, notamment l'insistance avec laquelle, de la pure raison assistée par le savoir humain, elle distingue l'opération du cœur, de la volonté et de ses affections, dans la connaissance religieuse (2), semble une réminiscence de Pascal. Plusieurs passages où il se trouve expressément nommé, montrent à quel point elle s'inspire de lui.

« Ce monde », écrit-elle par exemple à son frère, « ce présent état de choses n'est que pour un temps. Ce qui est aujourd'hui l'avenir, sera le présent, comme ce qui est déjà le passé fut jadis. Et puis, comme l'observe Pascal, un peu de terre jetée sur notre front refroidi, mettra à jamais un terme à nos espoirs et à notre condition. Et il n'importera guère qui a joué le prince ou le mendiant, puisque, en ce qui touche les dehors, tous doivent se trouver au même niveau après la mort (3). »

Nulle part cette influence n'apparaît mieux que dans un précieux opuscule qui, conservé parmi d'autres manuscrits au Collège wesleyen de Headingley, près de Leeds, a été publié en 1898 par les soins de la Wesley Historical Society. Daté de 1711/12, écrit tout entier de la main de Susannah Wesley, et traité sous forme de dialogue, il s'intitule « Conférence Religieuse entre Mère et Emilie », et en dessous : « composé à l'usage de mes enfants ». Il faisait partie de toute une série d'essais du même genre, l'un consacré aux articles du symbole, l'autre aux Lois de Dieu et aux dix Commandements. Celui-ci examine la méthode qui convient dans l'étude de la religion, et les preuves de

(1) *Publications of the Wesley Historical Society*, number 3, 1898. London, C. H. Kelly.

(2) Méditation, ap. Clarke, 318.

(3) M^{me} Wesley à Samuel Annesley, 22 janvier 1722, Moore, I, 565; Kirk, 193.

l'existence de Dieu. Aux objets des sens, qui comportent les signes visibles de la démonstration mathématique, la première page oppose les réalités spirituelles, les vérités morales qui relèvent d'arguments moraux. Plus loin, il s'agit des différents degrés de l'entendement humain, du rôle de la volonté dans la conquête du vrai. Ailleurs, les rapports de la nature, de la religion naturelle et de la Révélation sont expliqués par des vues sur la chute et ses conséquences intellectuelles, sur la mission rédemptrice du Christ. Et, chaque fois, s'évoque irrésistiblement quelque pensée analogue de Pascal. Ajoutez des ressemblances plus explicites, des rapprochements plus palpables, entre autres tout un passage qui expose, à peine transposée, la célèbre distinction des trois ordres; une citation plus littérale encore sur la juste portée de la raison ⁽¹⁾.

Ceci n'est point un cas isolé. Parmi ceux de nos auteurs, en si grand nombre et si variés, dont la vogue traversa la Manche au ^{xvii}^e siècle, et semble avoir redoublé sous la Restauration, au retour de tant d'exilés, Pascal figure en bonne place. Le *Manuel du Déiste*, de Charles Gildon, lui emprunte cette épigraphe : « If reason never submitted, there would be nothing supernatural or mysterious in religion. » Dès 1682, circule, avec un discours sur l'authenticité du Pentateuque, un autre sur les *Pensées*, par Dubois de la Cour. Le Recteur d'Epworth, dans ses conseils à un vicaire, cite « Messieurs de Port-Royal, et Monsieur Pascal, bien dignes de leur réputation; chez lui, on trouve vraiment des pensées surprenantes, et de le lire serait assez pour fondre une montagne de glace ». Son fils Samuel, probablement encore pénétré d'un article du *Spectator*, conclut des reproches à John en disant son irritation contre « le glorieux Paschal pour avoir perdu la santé et vécu près de vingt ans dans la souffrance. » Le journal de Charles Wesley atteste que les *Pensées* lui servaient de lectures spirituelles. Thomas Hearne, en 1728, les note comme un ouvrage pratique fort admiré. Et John Byrom en

(1) Mrs. Wesley's Conference, 5-6, 24-25, 27-28, 34, 37, 39. Cf. *Wesley Studies*, p. 137. The teaching of Wesley's mother, by Thomas E. Brigden.

parle fréquemment, les recommande à des amis, en discute un jour avec Butler (1).

Des traductions aidaient à cette renommée. En 1688, Joseph Walker met en anglais, et dédie à l'honorable Robert Boyle, membre de la Société Royale, qui semble l'avoir d'abord lancé sur la piste des ouvrages scientifiques, « les Pensées, Méditations et Prières de M. Pascal sur des sujets de morale et de religion, telles qu'on les trouva dans ses papiers après sa mort ; accompagnées d'un Discours sur les Pensées de M. Pascal où l'on montre quel était son dessein ; d'un autre Discours sur les Preuves de l'Authenticité des Livres de Moïse (l'un et l'autre par Dubois de la Cour), d'un Traité où l'on fait voir qu'il y a des démonstrations d'une autre nature, mais d'une certitude aussi grande que celles de la géométrie, et qu'on en peut donner de telles de la Religion. » La Vie de M. Pascal par M^{me} Périer, sa sœur, y est également jointe.

En 1704, paraissent chez Churchill et Tonson, les Pensées sur la Religion et d'autres sujets, traduites du français. Les Discours de Dubois de la Cour y sont reproduits, non la Vie, ni le Traité sur les démonstrations géométriques. Plus exacte que la précédente, où l'on découvrirait plus d'un contre-sens, et tout à fait indépendante d'elle, cette version est, en revanche, beaucoup moins nerveuse et animée. Elle ne porte pas de nom d'auteur. Mais une seconde édition, datée de 1727, et de tous points identique, désigne Basil Kennet, docteur en théologie, et feu Principal du Collège de Corpus Christi, à Oxford. Sans doute en est-ce l'apparition qui occasionna la remarque de Hearne, et aviva la popularité de Pascal dans l'Université.

(1) Hunt, II, 231. An Examination of Simon's Critical History, p. 61. Advice to a Curate, Jackson, C. Wesley, II, 520, Spectator, n° 116. Hearne : *ms. diary*, CXX, 64. J. Byrom: *Remains*, I, 449, 577 ; II, 96. Samuel à John, 16 avril 1739, Clarke, 421-2. Dans une maladie d'octobre 1736, Charles « found benefit from Pascal's prayer in sickness » (I, 47). En septembre 1737, il applique à sa sœur Kezziah « Pascal's prayer for conversion » (I, 75). Au doyen de Christ Church, en juillet 1739, il recommande, avec la lecture de Law, celle de Pascal (I, 156).

Est-ce au texte français que puisa directement M^{me} Wesley ? Il ne le semble pas ; et la mise en regard de sa version avec celles de Walker et de Kennet suffit à indiquer lequel elle suivait.

J. WALKER

At last, earth is thrown upon the Head, and there's an end of it for ever.

p. 222 ; ch. XXIX.

If all be submitted to Reason, our Religion would have nothing mysterious and supernatural in it ; if the Principles of Reason are violated, our Religion would be absurd and ridiculous.

p. 70.

All bodies, the Firmament, the Stars, the Earth, and all Kingdoms, are not worth the least of Spirits ; for it knows all these things and itself, and the Body knows nothing ; and all bodies and spirits together, and all their productions are not worth the least mo-

B. KENNET

A little earth, cast upon our cold head, for ever determines our Hopes and our Condition,

p. 312.

If we bring down all things to reason, our Religion will have nothing in it mysterious or supernatural. If we stifle the Principles of Reason, our Religion will be absurd and ridiculous.

p. 52, ch. v.

The whole system of bodies, the Firmament, the Stars, the Earth, and the kingdoms of it, are not fit to be opposed in value to the lowest mind or spirit ; because spirit is endued with the Knowledge and apprehension of all this, whereas body is utterly stupid and

M^{rs} WESLEY

A little earth, thrown on our cold head, will forever determine our hopes and our condition.

à Samuel Annesley ;
Moore, I, 565.

If we would act reasonably, we shall neither stifle the principles of reason, nor build too much upon them ; for, by doing the first, we make our religion childish and ridiculous ; and by the other, we exclude all supernatural assistance and mysterious truths.

Conference, p. 39.

The whole system of matter, however modified and disposed into celestial and terrestrial bodies, is not comparable to the lowest mind or spirit, because spirit is capable of the Knowledge of all things, whereas matter is utterly stupid and insensible.... Though spirit be su-

J. WALKER

B. KENNET

SUSANNAH WESLEY

tion of charity, for it is
of an order infinitely
higher.

p. 107.

insensible. Again, the
whole united systems
of bodies and spirits
are not comparable
to the least motion of
charity; because this is
still of an order inde-
finitely more exalted
and divine.

p. 120; ch. xiv.

perior to body, yet
the whole system of
intellectual powers is
not fit to be opposed
in value to the lowest
degree of moral Good-
ness or virtue.

Conference, p. 24-25.

Il est visible que les expressions les plus significatives sont empruntées à Kennet, et que la faute en est souvent à lui, là où elle semble ne paraphraser que de loin l'original.

Le livre de Kennet eut une quatrième édition en 1741. En 1806, parut une traduction nouvelle qui le mentionne. Dans l'intervalle, un fait important est à noter. John Wesley, qui ne cessa d'inclure les *Pensées* dans la liste d'auteurs recommandés à ses prêcheurs, les réédite lui-même dans sa Bibliothèque Chrétienne, dont la diffusion fut considérable. Il se base sur le texte de Kennet, vigoureusement émondé suivant son habitude caractéristique, et reproduit la note sévère sur les austérités de Pascal, cause d'infirmités et de mort prématurée, qui, copiée du *Spectator*, ne figure que dans la seconde édition de 1727. C'est donc par l'intermédiaire du Dr. Kennet que la famille Wesley et les Méthodistes ont connu Pascal.

VI

JOHN WESLEY'S

Essay upon the Stationary Fasts (1).

Mr. Wesley's Essay upon the Stationary Fasts, § 3. « The first thing which I am to endeavour to shew, That the Stations were instituted by the Apostles, is plainly deducible either from the Universality and Antiquity of their observance, or from the express testimony of the earliest writers. And, first, From the Universality and Antiquity of their observance. The celebrated rule of St. Austin has never yet been controverted, *That which is held by the Universal Church, and was not instituted by Councils, but always was, is delivered down from the Apostles.* The same in sense is the golden rule of Vincentius Lirinensis (as it has been termed for many ages), *That is Apostolical, which has been observed by all men, in all places, at all times.* The reason is plain : Whatever has been at any time received in all parts of the Church Universal, must have been instituted, either by some General Council, or by the Apostles. But if it was so received from the Beginning, before any such Councils were held, then it could not be instituted by any of them, and consequently must be of Apostolical institution. — By all which it appears, that the stations have been observed in all places by all the members of the Church from the Beginning. Suppose then there were no one Ancient who said expressly, that they were instituted by the Apostles ; but only that the Church Universal had ever observed them : This alone would infer that conclusion. — *But on the contrary, says bishop Gunning, Reason & Experience, & the Direction of all Wise men in the Church of God, Ancient & Modern, the House of Wisdom, Councils, Fathers, & our own Church in particular, have directed & commanded us, Not to interpret Scripture in things of publick concernment to the Church's Rule of Believing or Acting, but as we find it interpreted by the*

(1) Thomas Deacón : *Complete Collection of Devotions*. Extracts, p. 72-74.

Holy Fathers & Doctors of the Church, as they had received it from those before them : Inasmuch as the leaving of every man to make any thing of any text, to the opposing of any constantly-received doctrine or practice of the Church Universal, leaves all bold innovators who can but draw disciples after them, to be as much Law-givers to the Church by their uncontrollable Law-interpreting, as any Pope or Enthusiast can pretend to ; & hath been, & ever will be to the end of the world, the ground of most heresies & schisms, brought into the world by men, who departing from the sense of the Church, pervert the Scriptures to their own and others destruction ». — Id. § 4. « And if all the Governours of the Church Universal together have not power to repeal such, much less can we allow that power to any of the governours of Particular Churches. These have indeed power in things indifferent, in things not pre-determined by an higher authority, either to make what laws they please, for their respective societies, or to repeal those which either themselves or the preceding governours of those societies have made : Yet, it seems that all these Particular Churches are bound by the injunctions of the Church Universal, and that these members have not power separately to repeal the acts made by the whole Body conjunctly. — To conclude this head, the very learned and pious bishop Andrews, one of the most eminent compilers of these very canons, expressly affirms the law by which the Stations are enjoined, to be unalterably binding. He (says the Bishop on Matth. VI, 16, *Sermons* p. 216) that in this place saith, *When ye fast, saith in another Then ye shall fast, & that amounts to a precept.* And again : (p. 224) *Remember, it came from the Apostles : That it is that binds us ; That it is that sets us fast ».*

VII
JOURNAL DE VOYAGE
EN GEORGIE.

14 octobre 1735 — 16 février 1736.

« Je ne doute pas », écrit John à sa mère, le 18 mars 1736, « que vous ne soyez déjà informée des nombreuses bénédictions que Dieu nous a données durant notre traversée ; car mon frère Wesley doit, avant cette heure, avoir reçu un récit détaillé des circonstances de notre voyage ; et il n'aura pas manqué de vous le transmettre à la première occasion » (1).

Le 24 mai, Sir John Thorold charge le capitaine Thomson d'une lettre pour Wesley, de la santé duquel il s'enquiert, ainsi que de Charles, d'Ingham, Delamotte et toute la colonie de Georgie. « J'ai lu, ajoute-t-il, le Journal de votre voyage à ce nouvel établissement, et c'est avec plaisir que j'y discerne les voies de la Providence à votre égard » (2).

Le 12 juin, J. Hervey, en résidence à Hardingstone, « remercie humblement » W. Chapman de lui avoir envoyé le Journal, Et d'Oxford, le 2 septembre, il mande à Wesley qu'il l'a lu, et qu'il trouve que le Seigneur a déjà fait de grandes choses pour lui (3).

« J'ai eu une sorte de journal de bord de Jeannot, se terminant à son arrivée sur la côte ; mais je n'ai rien eu de ce genre depuis son débarquement », spécifie Samuel, s'adressant de Tiverton à Charles, le 21 septembre. « Je serais bien aise d'une relation complète et authentique, mais je commence à m'apercevoir que je n'ai guère de chances de l'obtenir avant de vous revoir » (4).

(1) John à sa mère, *Works*, XII, 16.

(2) Sir John Thorold à J. Wesley, Tyerman, I, 132.

(3) J. Hervey à Chapman ; à Wesley, Tyerman, *Oxford Methodists*, 208, 211.

(4) Samuel à Charles, Clarke : *Memoirs*, 393.

Or, dans la correspondance du Dr. Richard Rawlinson, figurant, datée de Stoughton, le 20 novembre 1738, les remerciements d'un ami et condisciple de Wesley à Oxford, William Beaumont, qui lui « renvoie sain et sauf le journal de Westley », le suppose incomplet, et manifeste le désir de voir le reste. Suivent des remarques sur l'obscurité qui résulte de ce que l'année n'y est pas indiquée ; sur la non-observance du 30 janvier (anniversaire de la décapitation de Charles I) ; sur l'inconséquence qu'il y a, tandis qu'on fréquente des églises germaniques dont le caractère épiscopal est douteux, à re-baptiser des personnes ayant reçu le baptême d'un laïque, c'est-à-dire d'un ministre non ordonné par un évêque ; sur un enfant qui, à force d'avoir été terrifié sans doute, s'imagina voir des démons, et devint fou à lier ; sur la constante application des textes quotidiens de l'Écriture à des faits personnels, « ce qui sent un peu l'Enthousiasme » (1).

Et précisément tous ces détails se retrouvent dans un autre manuscrit de la même collection, simple copie, mais dont l'authenticité semble ainsi suffisamment garantie et qui a pour titre (2) :

A | Journal | of | a | Voyage | to | Georgia | by | the Rev^d |
Mr. John Wesley M. A | and Fellow of | Lincoln College in |
Oxford.

En voici le texte, accompagné des variantes qui le distinguent de l'Extrait publié plus tard par Wesley et inséré dans les Œuvres Complètes. Le récit commence le mardi 14 octobre 1735.

(1) *Rawlinson Letters*, vol. 29, n° 14.917, folio 18. Comme le montrent les lettres avoisinantes, les simples initiales W. B. dont celle-ci est signée, désignent William Beaumont, lointain descendant du grand poète dramatique.

(2) *Rawlinson mss. D.*, 1348, fol. 290, 23 pages. Cf. J. 4°, vol. V, fol. 118-121, n° 887, sur J. Wesley : « In the possession of Dr. R. R. is a Copy of an ms. Journal to Georgia wrote by this person. » La nouvelle édition du *Journal* utilise une copie du récit de Wesley, faite par Ingham, et sans doute envoyée à Samuel, laquelle est aujourd'hui en la possession de M. Andrews, d'Exeter, et qui confirme tous les détails du texte de Rawlinson.

[1:] Mr Jn^o Wesley's Journal of his Voyage to Georgia

« About 9 in the morning, Mr. [Benjamin] Ingham, of Queen's College, Oxford, Mr. [Charles] Delamotte, (son of a sugar merchant in London, aged 21, who had offered himself some days before and showed earnest desire to bear us company), my brother [Charles Wesley] and myself, took boat for Gravesend [in order to embark for Georgia. Our end in leaving] The design that moved all of us to leave our native country was not to avoid want (God having given us plenty of temporal blessings) nor to gain [the dung or dross of] Riches or Honour w^{ch} we trust he will ever enable us to look on as no other than Dung & Dross ; But singly this, — to save our souls ; to live wholly to the glory of God. [In the afternoon, we found the Symonds off Gravesend, and immediately went on board.] (1).

Mr. Burton, one of the Trustees, Mr. Morgan of Linc^olⁿ College, and Hutton jun^{or} of Westminster, set out with us about 4 in the afternoon. We found the Symonds at Gravesend, & immediately went on board. My brother and I had a Cabin allotted to us, in the Forecastle, which had been designed for Mr. Hall, but he did not come. Mr. Ingham and Delamotte had the next. [2:] We chose to be here for Privacy, there being a Partition between the Forecastle and the rest of the Ship.

Wednesday and Thursday we spent chiefly with Mr. Morgan and Mr. Hutton [with one or two of our friends], partly on board, and partly on shore, in exhorting one another « to shake off every weight, and to run with patience the race set before us.»

Friday, October 17. I began to learn German, in order to converse with the Moravians [Germans], six and twenty of whom we have [had] on board, men who have left all for their Master, and who have indeed learned of him, being meek and lowly, dead to the world, full of Faith and of the Holy Ghost.

Saturday, October 18th I baptized at his desire Ambrosius Tackner, aged 30. He had received only Lay Baptism before. We dined on shore with Mr. Delamotte's Father, who was come on purpose to see him, and was now fully reconciled (which is the power of God) to what he at first vigorously opposed.

(1) Les mots entre [] sont ceux qui figurent dans l'Extrait imprimé, et manquent dans le manuscrit. Les variantes plus étendues sont indiquées en note.

Sunday Oct. 19th. The weather being fair and [calm] mild, we had the Morning Prayer [Service] upon Quarter-Deck. I now began to preach [first preached] extempore to a numerous, and, as it then seemed, serious congregation ⁽¹⁾. We then celebrated the Holy Eucharist, Ambrosius Tackner and two more communicating with us. A little flock, which we did not doubt but God would increase in due time.

Monday Oct. 20th My brother and I began to try how a Vegetable diet would agree with us, which it has done hitherto perfectly well ⁽²⁾.

[3:] In the afternoon, Mr. Nitschman, Pastor of the Moravians ⁽³⁾, Mr. Vãn Hermsdorf, and... Döher ⁽⁴⁾, [*sic*] began to learn English [O may we be, not only of one] May God give us all not only to be of one tongue, but of one mind, and of one heart!

Tuesday, October 21. God sending us a fair wind, we sailed from Gravesend. When we were past [about half the Goodwin Sands] half the Kentish Islands, the wind [suddenly] failed us. Had the calm continued till [ebb,] the change of the tide, the ship had probably been lost. But the [gale] wind sprung up again [in an hour] shortly after, and carried us safe into the Downs.

We now began to recover a little regularity of life. [to be a little regular.] Our common way of [living] spending our time was this: — From 4 to 5 [four in the morning till five], we [each of us] used private Prayer — From five to seven, we read the Holy Scriptures adding sometimes such Treatises as give account of the sense thereof which was once delivered to the Saints ⁽⁵⁾.

(1) « and then administered the Lord's Supper to six or seven communicants. A little flock. May God increase it! »

(2) « Believing the denying ourselves, even in the smallest instances, might, by the blessing of God, be helpful to us, we wholly left off the use of flesh and wine, and confined ourselves to vegetable food, — chiefly rice and biscuit ».

(3) « David Nitschman, Bishop of the Germans, and two others ».

(4) Andrew Döber.

(5) « we read the Bible together, carefully comparing it, (that we might not lean to our own understandings) with the writings of the earliest ages ». *Noter la substitution de the Lord's Supper à the Holy Eucharist, de Bishop à Pastor, de Bible à Holy Scriptures, et la suite.*

At seven we breakfasted. At eight were the public prayers, at which were present usually between 30 and 40 of our 80 Passengers. From nine to twelve, I [usually] commonly learned German, and Mr. Delamotte, Greek. My brother wrote [writ] sermons, and Mr. Ingham [instructed the children] read some treatise of Divinity, or taught the children. At twelve, we met to give an account to one another what we had done since our last meeting, and what we designed to do before our next. About one we dined. The time from dinner to four, we spent with the People, part in Public Reading, part in reading or speaking to those severally of whom each of us had taken charge [in reading to those whom each of us had taken in charge, or in speaking to them severally as need required.] At four we had [were the] evening prayers; [when either the second lesson was explained, (as it always was in the morning)] (p. 4) & [or] the children were instructed and catechised before the congregation unless when the Second Lesson was explained, as it always was in the Morning. Between [From] five & [to] six we [again used] joynd in Private Prayers. From six to seven I read in our cabin to [two or three] one or two of the Passengers, [of whom there were about eighty English on board], and my Brother to 2 or 3 more in theirs [each of my brethren to a few more in theirs]. At seven Mr. Ingham read to as many as would hear, which time I spent with the Germans in their public Service. [I joined with the Germans in their public service; while Mr. Ingham was reading between the decks to as many as desired to hear.] At eight we met again, to instruct and exhort one another; & between nine and ten, we went to bed, Where neither the motion [roaring] of the sea, nor the motion of the ship, could take away the refreshing sleep which God gave us. Friday Oct. the 24th Having a rolling sea, most of the passengers began to feel [found] the effects of it. Mr. Delamotte's sickness was very violent & lasted several days; Mr. Ingham's, not half an hour. My brother's head ached pretty much. Hitherto it hath pleased God, the sea has not disordered me at all; nor have I been hindered [one quarter of an hour from reading,] writing, & composing, or [doing] any business which I could have done on shore.

During our stay on [in] the Downs, some or other of us went, as often as we had opportunity, on board the other ship that sailed [in company] with us, in which we found many Persons

[where also many were] glad to join in [prayer and hearing the word] the Prayers of the Church, and to hear the word of God explained.

Sunday October 26. We had a new Communicant.

On Monday, Mr. Jonson complained to Mr. Oglethorpe that having the Public Prayers in the Great Cabin was a great (p. 5) inconvenience to him. He said he could not bear to stay in the room, when so many people were in it, and that he could not stay out of it while they were there, for fear of catching cold. After some dispute, the matter was compromised, that the prayer in the morning, during which Mr. Jonson was in Bed, should be read in the Cabin, and the afternoon Prayer between Decks (the Quarter Deck being too cold). The fore-hatchway was the best place we could find there, tho' indeed it was very dirty and very noisy, and so small it would not hold about half our congregation, and so low none of them could stand upright. But these and far greater Inconveniencies vanish away before a Desire to please God.

Friday October 31. It pleased God that the wind came fair, and we sailed out of the Downs. At eleven at night I was awaked by a Great Noise. I soon found there was no Danger. But the bare Apprehension of it gave me a Lively conviction What manner of men they [those] ought to be who are every moment on the brink of Eternity. Saturday November 1st. We came to St. Helen's Harbour off the Isle of Wight, [and the next day into Cowes road. The wind was fair, but we waited for the man-of-war which was to sail with us. This was a happy opportunity of instructing our fellow-travellers. May He whose seed we sow, give it the increase !]

Sunday November 2. We passed the Fleet at Spithead and fell down in Cows Road.

Monday November 3rd. A gay young woman who casually heard me speak to another on the Nature of Christianity, appeared to be much surprized and affected ; but Good Company soon restored her to her Gayety. The wind was now fair, but the man-of-war which was to convoy us, (p. 6) not being ready, obliged us to wait for her. This was a Glorious opportunity of building up our Fellow Travellers in the Knowledge of Christ, wherein they needed to be instructed little less than the savages of America. May He, whose seed we have endeavoured to sow among them, give it the increase in his good time !

Sunday Nov. 16. Thomas Herd, and Grace his wife, Mark his son (21 years) and Phebe (17) his Daughter, who had been educated among the Quakers, were, at their earnest [often-repeated] desire, and after frequent & careful instruction, [admitted to] received into the Church by Baptism; whereby we gained four more serious & constant communicants. Our Custom, hitherto, had been, beside the 2nd Lesson, to explain part of the Common Prayer after Service; but being informed that some of the people were tired with so much expounding, we proposed to them fairly to leave it off. This they utterly protested against, and desired us to go on as we had begun, which I did till we came out to sea.

Wednesday Nov. 19th. The man-of-war came, and the wind turned against us. Between 12 and 1 at night, a Gentleman who was disgusted at our occasioning (as he supposed) his maid to be set on shore; who was a known drunkard, and suspected of theft and unchastity; waked us by dancing over our heads. But he begged pardon the next day, and seemed convinced, that we had done him no wrong.

(p. 7). Thursday, Nov. 20th. We left Cowes, and at 4 in the afternoon anchored at Yarmouth; [We fell down into Yarmouth road,] but the next day, [were forced back into Cowes.] we were obliged to return to Cows. During our stay at this Harbour [here] there were several storms; in one of which two ships [in Yarmouth road were lost.] that were in the Road before Yarmouth, whence we were driven back, were stranded upon the island.

The continuance of the Contrary Winds gave my Brother an Opportunity of complying with the [desire] request of the Minister of the Place, and preaching three or four times at Cows. The poor people flocked together in great numbers & appeared extremely affected. We left a few [little] books with the most serious of them, [who expressed all possible Thankfulness.] The next day, I visited one M^{rs} Lawley, just recovering from a dangerous illness. She said she had long desired to receive the Lord's Supper, & desired to be instructed in the nature of it. I thought it would be of more service to her to be first instructed in the Nature of the Christian Religion, in which I spent an hour with her every day; [and, accordingly, fixed an hour a day to read with her in Mr. Law's Treatise on Christian Perfection.] She

received it with gladness, & seemed every day more earnest to pursue the one thing needful.

Saturday Nov. 22^d. Many Persons having endeavoured to sow dissensions between us and Mr. Horton (whose maid was mentioned before), by representing us as Dissemblers, (p. 8) Backbiters, Incendiaries, and what not?, I came to an explanation with him, wherewith he was at the present (blessed be God) fully satisfied.

Sunday Nov. 23^d. We had twelve communicants. At night, I was waked by the roaring of the Wind [tossing of the ship and roaring of the wind,] which plainly showed me I was not fit, because not willing, to die.

Friday Nov. 28th. Mrs. Hawkings (the young woman mentioned before) was at Mrs. Lawley's Cabin, when I read Mr. Law, as she afterwards was several times. She was always very attentive, and often much amazed.

Sunday Nov. 30th. It pleased God to visit her with sickness. I then began to hope he would perfect his work in her. During this whole time, Mr. Jonson, who was more and more impatient of the contrary winds, and at last, on Monday Dec. 1, despairing, as he said, of their ever being fair while he staid in the ship, he left it, and took boat for Portsmouth in order to return to London. In the afternoon, we had public Prayer in the great Cabin, one of the many blessings consequent on his leaving us.

Tuesday Dec. 2. Mrs. Moore (one of Mr. Oglethorpe's servants) being ill, I visited her, and found her very serious. She desired me to read some Treatise I judged proper with her, which I gladly promised to do every day. I began with Mr. Norris upon Christian Prudence, but we never came to the end of it, for she recovered from her illness in a few days, and shortly from her seriousness (1). By our stay at Cowes, we gained two new passengers, both serious, (p. 9) conscientious men.

Wednesday Dec. 3rd. I read the snd Spira to one of them, Mr. Reed, Mrs. Hawkings and her Husband, they were all affected for the present; God grant it may sink into their Hearts.

(1) I had much satisfaction in conversing with one that was very ill and very serious. But in a few days she recovered from her sickness and from her seriousness together.

Saturday Dec. 6. Alexander Craig, the 2nd mate, an oppressive, insolent, turbulent man, who had before insulted and abused many of the passengers, affronted Mr. Oglethorpe himself to his face: the next day, he was removed before the mast to the man-of-war. Praised be God for the deliverance of the poor people from an unrighteous and wicked man.

Sunday Dec 7th. We had 14 communicants. In the evening, we resolved to leave off suppers till we found some inconveniencies from it, which hitherto we have not done (1).

John Spurrel, a sailor belonging to the ship, began now to recover from an illness in which his life was despaired of. My Brother attended him every day; his resolutions were a Little shaken at first by the Railery of his Companions, till it pleased God to touch the heart of one of them too, who has ever since gone up with him hand in hand.

Wednesday Dec. 10th About 8 in the morning, we set sail from Cowes, and at 3 in the afternoon passed the Needles. Those ragged Rocks, with the waves dashing [and foaming] at the foot of them, and the white side of the Island rising [to such a height] perpendicular from the Beach, gave a Noble [strong] idea of "Him that [spanneth the heavens] spreadeth out the Earth and holdeth the waters in the Hollow of His hand!"

To-day I took an Opportunity of speaking home to (p. 10). Mrs. Hawkings, on the Nature of Christianity. She listened with great attention, answered readily to all the questions I proposed, and afterwards said, with Many Tears: "My Mother died when I was only ten years old. Some of her last words were, 'Child whatever you do, fear God; and though you lose me, you shall never want a Friend.' I have now found one [a friend], when I most needed and least expected it" (2).

From this till the fourteenth, being in the Bay of Biscay, the

(1) Finding nature did not require so frequent supplies as we had been accustomed to, we agreed to leave off suppers; from doing which, we have hitherto found no inconvenience.

(2) To-day I spoke closely on the head of religion, to one I had talked with once or twice before. Afterwards she said....

sea was very rough. Mr. Delamotte and many others were now more sick than [ever] before ; Mr. Ingham, a little ; I, not at all. [But] on the fourteenth we had a Calm which was very agreeable to the Sick, who now recovered apace.

On Thursday, Dec. 18th, One Mrs. Welch, who was believed to be at the point of death being big with child, in a high Fever, and quite wasted with the Cough, was by Mr. Oglethorpe removed into his own Cabin (he ordered a Hammock to be hung up for himself). She earnestly desired to receive the holy communion before she died. From the moment of her communicating, she began to recover, and is now in good hopes of a safe Delivery. [in a few days was entirely out of danger.] (1).

Sunday Dec. 21st : We had fifteen communicants, [which was our usual number on Sundays :] On Christmas day, [we had] nineteen [but on New Year's day fifteen only.]

Saturday Dec. 27th I endeavoured to reconcile Mrs. Moore and Mrs. Lawley with Mrs. Hawkings, with whom they had a sharp quarrel. I thought it was effected, but the next day showed the contrary ; both Mrs. Moore and Mrs. Lawley, and their Husbands, being so angry at me that they resolved (and prevailed with some others to do the same) never to be at prayers more.

(P. 11). Tuesday 31. Being informed that Mrs. Lawley was ill, I hoped she might be in a Milder Temper, and therefore spent some time with her, and told her of the Alteration of her Behaviour since her being acquainted with Mrs. Moore. As soon as I was gone, she told her all and more than all I said, who, from that Hour, counteracted us publicly and privately to the utmost of their power.

Wednesday January 1. 1736. We celebrated the Holy Eucharist, and had 15 communicants. O may the New Year bring a New heart and a New Life to all those who seek the Lord God of their Fathers !

Sunday Jan. 12th We had 21 communicants in the afternoon

(1) One who was big with child, in a high fever, and almost wasted away with a violent cough, desired to receive the holy communion before she died At the hour of her receiving...

Mr. Read and Mrs. Hawkings between whom some of their neighbours had endeavoured to sow dissension, explained themselves to each other, and came to a thorough Reconciliation.

Monday Jan. the 13th Mrs. Hawkings expressed a desire of receiving the Holy Communion. Several persons being apprized of it, warned me of her Insincerity, and laid many Crimes to her Charge; of which I informed her in the Evening. She replied clearly and calmly to every Article of the Charge, and that with such an appearance of Innocency as to most particulars, and of an Entire changing of the rest, that I could no longer doubt of her sincere desire to be not only almost, but altogether a Christian. She accordingly received the Holy Communion the Sunday following, and at every opportunity since the right hand of the Lord has the preeminence, the right hand of the Lord bringeth mighty things to pass.

Wednesday Jan. 14th Mr. Oglethorpe, taking up Gothairst Sinners Complaints to God, light upon a part of it which relates (p. 12) upon forgiveness; we then put him in mind of one of his Servants who had injured him some time before; he forgave him from that Hour.

Thursday Jan. 15. Complaint being made [to Mr. Oglethorpe,] of the unequal Distribution of the Water [among the passengers, he] Mr. Oglethorpe [*sic*] appointed new officers for it. At this the Old ones [and their friends] were highly disoblged at us, to whom they imputed the change. But "the Fierceness of man shall turn to Thy Praise."

Saturday Jan. 17 The people began to be very impatient at the Contrary Wind. At seven in the Evening their Impatience was quieted by a Storm. It rose higher and higher till nine. [About nine,] the sea broke over us from stem to stern; part of it broke through Mr. Oglethorpe's cabin (where 3 or 4 of us were with a Sick woman), and covered her all over. A bureau sheltered me from the main Shock. Mr. Oglethorpe removed Mrs. Welch once more into his own Bed. [About eleven,] I laid me down in the great Cabin, [and in a short time fell asleep, though] very uncertain whether I should wake alive, and much ashamed of my unwillingness to die. O how pure in heart must he be, who would rejoice to appear before God at a moment's war-

ning! Toward the morning, "God rebuked the Winds and the sea, and there was a great calm." (1).

Sunday Jan. 8. We returned thanks to God for our deliverance, of which some appeared duly sensible. The rest, like true Cowards, (of whom were most of the sailors) denied we had been in any danger. I could not have believed that so little good would have been done by the Terror they were before in. But for the Future, I will never believe them to obey God out of Fear, who are deaf to all the motives of Love (2).

Friday Jan. 23rd. In the evening God visited us with a 2nd storm. In the morning it increased so that we were obliged (p. 13) again to drive before the wind [forced to let the ship drive.] I could not but say to myself, "How is it that thou hast no faith?" being still unwilling to die. About one in the afternoon, almost as soon as I was gone [had stepped] out of the great Cabin-Door the sea did not break as usual, but came smoothly with a full tide over the side of the ship. I was covered in a moment from head to foot, being quite vaulted over with water, and so stunned that I scarce expected to lift up my head again, till the sea should give up her dead. But it was the will of God I should receive no hurt at all (3). About midnight, the storm ceased.

Sunday Jan. 24th (25). While the calm continued, I endeavoured to prepare myself for another storm. At one [noon], our third Storm began. At four, it was more violent than any we had had before. [Now, indeed, we could say,] The waves of the sea were now mighty and raged horribly. They rose up to the Heavens above, and seemed to cleave down to the Hell beneath. The wind[s] roared round about us, and (what I never heard before or since) whistled as distinctly as if it had been a Human Voice. The ship not only reeled [rocked] to and fro with the utmost Violence, but shook and jarred with so harsh unequal, grating a motion, that one could not but with great difficulty keep one's hold of any thing, nor stand a moment without it. Every ten minutes came a shock against the

(1) Luke, 8, 24.

(2) It cannot be that they should long obey God from fear, who are deaf to the motives of love. In the evening, another storm began.

(3) Thanks be to God, I received no hurt at all.

stern or side of the ship, which one would think should dash it into a thousand pieces. [At this time] In the height of the storm, a Child, privately baptized before, was [brought to be] publicly received into the Church. It put me in mind of Jeremiah's Buying Land, when the Chaldeans were at the point of Destroying Jerusalem (1), and [seemed] a 2nd pledge of [the] mercy which God intended to show us, even in the Land of the Living.

We spent 2 or 3 hours (p. 14) after prayers with Mr. Oglethorpe, in conversing suitably to the Occasion, confirming one another in a Calm Expectation of [submission to] the wise, holy, gracious will of God. And now a storm did not appear to me so terrible a thing as it had done before. Blessed be the God of all consolation ! God who alone does wonders, and is able to deliver his people.

At 7, I went to the Germans (2). [I had long before observed the great seriousness of their behaviour. Of their humility, they had given a continual proof, by performing those servile offices for the other passengers, which none of the English would undertake ; for which they desired, and would receive no pay, saying, " it was good for their proud hearts," and " their loving Saviour had done more for them." And every day had given them occasion of showing a meekness which no injury could move. If they were pushed, struck, or thrown down, they rose again, and went away ; but no complaint was found in their mouth. There was now an opportunity of trying whether they were delivered from the spirit of fear, as well as from that of pride, anger, and revenge.] In the midst of a psalm [wherewith their service began] wherein we were mentioning the Power of God, the Sea Broke over, covered the ship, split the mainsail in pieces, [and poured in between the decks, as if the great deep had already swallowed us up]. Many of the English screamed out ; the Germans looked up, and without intermission sang on. From them I went to their trembling Neighbours, and found myself enabled to speak with them in boldness, and to point out the difference between him that feareth God, and him

(1) Jer., XXXII, 7-15, 25.

(2) [] : ne figure que dans le texte imprimé.

that feareth him not in the hour of trial. At twelve, the wind abated [fell.] This was the most Glorious Day [which] I have hitherto seen (1).

Monday, Jan^y 26th. We now enjoyed the Calmer Weather [the Calm.] I can conceive no Difference comparable to that between [a smooth and] a rough sea & a Calm, except that which is between a mind calmed [by the love of God, and] by Faith and Love, and one torn up by the Storms of Earthly Passions.

Thursday Jan^y 29th. About seven in the evening we [fell in] met with the Skirts of a Hurricane. The Rain as well as the wind was extremely violent ; the Lightning almost without intermission (2). Toward the end of it, we had an appearance on each of our masts, which the Ancients called Castor and Pollux, the Modern Romantis (3) Corpus Sanctum. It was a [small] Ball of White Fire like a Star. The Mariners say it seldom appears but either in a storm (and then it is commonly [up]on the Decks) or just at the end of [one] (and then it is usually seen on the masts or sails).

Being below with the (p. 15) Germans, I knew nothing of the Danger (God being more merciful to me), till we were delivered out of it.

Friday Jan^y the 30th. We had another Storm in the Night, which did us no other harm than splitting our Fore-Sail. I laid me down (the Bed being wet) with my clothes on, and God gave me Sound Sleep till the morning. I have not put them off since.

(1) A terrible screaming began among the English. The Germans calmly sung on, I asked one of them afterwards. « Was you not afraid ? » He answered, « I thank God, no. » I asked, « But were not your women and children afraid ? » He replied, mildly, « No ; our women and children are not afraid to die ».

From them, I went to their crying, trembling neighbours, and pointed out to them the difference, in the hour of trial, between him that feareth God, and him that feareth him not.

(2) The sky was so dark in a moment, that the sailors could not so much as see the ropes, or set about furling the sails. The ship must, in all probability have overset, had not the wind fell as suddenly as it rose. Toward the end of it, we had that appearance.... The mariners say, it appears either in a storm...

(3) Romanists.

nor purpose doing so any more, unless when it is necessary to change them ⁽¹⁾.

Sunday Feb^r 1st The *Pomeroy*, of Charlestown, came up with us, bound for London. We were exceeding glad of so happy an Opportunity of sending our Friends in England word of our safety ⁽²⁾.

Monday Feb. 2nd About 10 at night, William Taverner, a [boy] Lad of 14 or 15 years old, came running to our Cabin, greatly affrighted with something he said he had seen at the feet of his bed. He added that it looked at him continually, unless while he was saying his prayers, and then he saw nothing. The rest of his accounts was very confused. He sat trembling and praying by our Bed side till one in the Morning, and has utterly been distracted ever since.

Wednesday Feb. 4th We had the welcome news that we were within soundings, having not twenty Fathom of Water. About noon, the trees of Georgia were visible from the mast, and in the afternoon from the main deck. In [the] Evening Lesson, [were these words :] there were 2 verses which we could not help observing : “ A great door, and effectual is opened, and there are many Adversaries. And as touching our brother Appoles ⁽³⁾, I greatly desired him to come (p. 16) unto you with the Brethren, but his will was not at all to come at this time. But he will come when he shall have a convenient time. ”

Thursday Feb. 5th Between two and three in the afternoon, God brought us all safe into the Savannah Bay [river]. We cast anchor off [near] the isle of Tiby ⁽⁴⁾ which gave us a specimen of America. The Pines, Palms, and Cedars, running in Rows along the Shore, made an Exceeding beautiful Prospect, especially to us, who did not expect to see the Bloom of Spring in the Depth of Winter. The clearness of the Sky, the setting Sun,

(1) I laid me down on the floor, and slept sound till morning. And, I believe, I shall not find it needful to go to bed (as it is called) any more.

(2) We spoke with a ship of Carolina; and, Wednesday 4, came within soundings.

(3) Apollos, 1 Cor. xvi, 9, 12.

(4) Tybee Island, where the groves of pines, running along the shore made an agreeable prospect, showing, as it were, the bloom of spring in the depth of winter.

and the Smoothness of the Water, conspired to recommend this new world, and prevent our regretting the Loss of our native Country.

Friday Feb. 6th About 8 in the morning, I first set my foot on American ground. It was an uninhabited Island, but a few Miles in extent, near Tiby, called by the English Cupper Island. M. Oglethorpe led us through the moorish land on the shore to a rising ground, where we all kneeled down to return thanks to God and beg the continuance of his Fatherly protection over us. Mr. Oglethorpe then left us and took boat for Savannah. When the rest of the people came on shore, we chose an open place, surrounded with Myrtles, Bays, and Cedars, which sheltered us both from the Sun and Wind, and called our little Flock together. Several parts of the 2nd Lesson (Mark VI) were wonderfully suited to the occasion : Our Lord's Directions to the first Preachers of his Gospel, the Example of John the Baptist ; their toiling at Sea and Deliverance, with these comfortable words, " It is I, be not afraid, " were all so manifestly spoken to us, that we could not but make the application. God grant that, through Patience and Comfort of his holy word, we (p. 17) may ever hold fast the blessed hope of our calling.

Saturday Feb. 7th Mr. Oglethorpe, having commissioned me and one more to take care of the Passengers in his Absence, I found how hard it is to serve God without distraction in the midst of secular Business. Happy are they who are delivered from this heavy Cross ; and so are they who bare it in the Spirit of their Master. In the afternoon, as we were coming from shore, a Shower of Rain common in these parts overtook us ; and before we could get an Hundred yards, wetted us all from head to foot : I found no ill effect of it at all ; what can hurt those whom it pleases God to save ? Before Mr. Oglethorpe left

(1) We first set foot on American Ground. It was a small uninhabited island, over against Tybee. Mr. Oglethorpe led us to a rising ground, where we all kneeled down to give thanks. He then took boat for Savannah.

(2) When the rest of the people were come on shore, we called our little flock together to prayers... suited to the occasion ; in particular the account of the courage and sufferings of John the Baptist ; our Lord's directions to the first Preachers of his Gospel, and their toiling at sea, and deliverance, with these comfortable words : " It is I, be not afraid ".

Savannah, one Mrs. Stanley, an experienced midwife, came to him and said, she heard several women on board were near their time. He told her he believed not, but he said he should be glad nevertheless if she would go down with him; and examine a pretended midwife who was on board the Symonds. Accordingly, he returned in the Evening with her, and Mr. Sparlingbury [*sic*] who had conducted the first company of the Bohemian Brethren to Georgia. He told me several Particulars, relating to their Faith, Practice, and Discipline; all of which were agreeable to the plan of the first ages, and seemed to show that it was their one care, without desire of pleasing, or fear of displeasing any, to retain inviolate the whole depositum once delivered to the Saints. At 9, Mr. Oglethorpe went back to Savannah ⁽¹⁾.

Sunday Feb. 8th I asked Mr. Sparlingbury's [*sic*] advice with regard to myself. He told me he could say nothing, (p. 18) till he had asked me one or two questions. "Do you know yourself? Do you know Jesus-Christ? Have you the Witness of the Spirit in your heart?" After my answering these he gave me several directions, which may the Good God who sent him, enable me to Follow.

Monday Feb. 9th Mrs. Welch was safely brought to bed by Mrs. Stanley. On this occasion, I received a fresh proof how little God's extraordinary Providences avail those who are not moved by the ordinary means he hath ordained, to devote their whole Souls to his Service. Many Burials and some Deaths I have been present at; but I never knew a soul converted by the sight of either. This is the 2nd time I have been Witness (there being only a Door between us) of one of the deepest

(1) Mr. Oglethorpe returned from Savannah with Mr. Spangenberg, one of the Pastors of the Germans. I soon found what spirit he was of; and asked his advice with regard to my own conduct. He said, "My brother, I must first ask you one or two questions. Have you the witness within yourself? Does the Spirit of God bear witness with your spirit, that you are a child of God?" I was surprised, and knew not what to answer. He observed it, and asked, "Do you know Jesus-Christ?" I paused, and said, "I know he is the Saviour of the world." "True", replied he; "but do you know he has saved you?" I answered, "I hope he has died to save me". He only added, "Do you know yourself?" I said, "I do". But I fear they were vain words.

Distresses which Life affords. The Groans of the sick person had very short intermissions. And now were these fitted up by the assistants with strong Cries to God, with counselling her who was encompassed by sorrows of death to trust in him, and with Exhortations to each other to fear him, who is able to inflict sharper pains than these ? No : but with Laughing and Jestings at no time convenient, but at this least of all. Verily, if they hear not Moses and the Prophets, even the Thunder of his Power they will not understand.

In the afternoon, the Boat being not come which was to carry Mr. Spalingsbury and his People to Savannah, we took a walk on the Shore, in which I had an opportunity of learning several Particulars both with regard to himself and the Church at Herrnhuth. The account that he gave of himself was this : (1) (p. 19) " I was left without Father or Mother at 10 years old ; from that Age to 18, I lived without the fear of God. I was sent to the University of Iena, where I spent some time in learning [languages] Tongues, and the vain Philosophy, which I have [now long] been labouring ever since to forget. Here it pleased God, by some who preached his word with power, to overturn my heart. I [immediately] threw away all [my] Learning, but what tended to save my soul. I shunned all company, and retired into a Desart [retired into a solitary place,] & resolved to spend the remainder of my Life there. For three days, I found great comfort here ; but [on] the fourth, it was otherwise [all gone]. I [was amazed, and] then went to ask for advice of [to] an Experienced Christian. When I came to him, I could not speak. But he saw my Heart, [and] advised me to go back to my House, and follow the business Providence should assign me [called me to.] I went back to my house, but was fit for nothing. I could neither do any business, nor join [in] any conversation. All I could say to them who spoke to me [any one,] was Yes, or No. Many times, I could not say that, nor understand [the plainest thing that was said] what they said to me. All my friends and acquaintance looked upon me

(1) Mon. 9. I asked him many questions, both concerning himself and the church at Herrnhuth. The substance of his answers was this :

« At eighteen years old, I was sent to the university.

as Dead, & came no more to see me, nor spoke or thought of me.

When I [grew better] began to recover, I [began] set upon teaching some poor Children. Others joyned with me, & then we taught more [and more,] till there were about 40 of us and 300 of the Children⁽¹⁾; I was now desired by several Universities to accept of the place of Divinity or Philosophy Professor. But I utterly refused it, and begged of God with my whole heart that I might not be famous, but very Little known. After I had spent some years in this Employment, Professor Breghaupt, [*sic*] of Halle, died : That University by their Letters (p. 20) earnestly pressed me to accept of his Professorship. I thought God called me thither, and therefore went. I had not been there long, before the Directors of the University found many faults with my behaviour and Preaching. They grew more and more dissatisfied, &, after half a year, they sent a petition to the king of Prussia to displace me. He sent an order to the Commander at Halle, in pursuance whereof I was warned (without any Hearing) to leave the city in forty eight Hours. I returned to Herrnhuth, to count Zinzendo[r]f, whom I had known for several years. I wrote to the Directors, and desired to know my Crimes, but they never sent an Answer. I could easily have cleared myself, by a Public Defence, from all the Imputations they had cast upon me, but I feared it might lessen the success of their Ministry, and therefore chose to be silent. Count Zinzendorf is about 36 years old ; he has been full of the Love of God from a Child ; insomuch that he has sometimes owned he has never felt the Love of the World one quarter of an hour in his Life. The Church of Herrnhuth consists of near a Thousand persons gathered out of all parts of Germany. They all hold fast the Discipline, as well as the Faith and Practice of the Apostolick Age⁽²⁾. I was desired [by the brethren there,] last year, to conduct about 15 of them to Georgia, where one Lot of

(1) Above thirty teachers, and above two hundred scholars. I had invitations to other Universities. But I could not accept of any ; desiring only, if it were the will of God, to be little and unknown.

(2) The village of Herrnhuth contains about a thousand souls, gathered out of many nations. They hold fast the discipline, as well as the faith and practice, of the apostolical Church.

Land was assigned them near the Town of Savannah, and another in the Country⁽¹⁾. And with them I have staid ever since.

I asked, "Whither he was to go next?" He answered [said] "I have some thoughts to go to Pennsylvania; where are about a Hundred of my Countrymen, driven by persecution out of their own Country, who have neither means of Subsistence where they are, nor no money to transport (p. 21) them to Georgia. If it please God that I should be useful to them, I shall be glad; and if not, I shall be glad. What he will do with me, or whither he will send me next, I know not. I am blind, I am a Child. It is all one to me. My Father knows, and I will go where he calls".

I then asked him of Mrs. Hawkins [*sic*] case, and desired his advice, how to behave myself toward her. He answered, "My Dear Brother, I believe our Friend Kempis advises well: *Omnes bonas Mulieres devita, easque Deo commenda*⁽²⁾. Not that I would advise you to give her up quite; but to converse much may be dangerous, either to her or you; it may be best to speak to her seldom, and in a few words, and earnestly to pray God to do the rest.

Friday Feb. 13. We received information that Tomo Chachi and his beloved men were coming to see us. They sent us down a side of Venison before them. This morning, in our Course of reading, were these words: "I will save you; and He shall be a blessing; fear not the Lord of Hosts, it shall come to pass that there shall come people, and the inhabitants of many Cities; and the inhabitants of one City shall go to another, saying, Let us go speedily to pray before the Lord of Hosts; I will go also; yea, many people and Strong Nations shall come to seek the Lord of Hosts; thus saith the Lord of Hosts, In those days, it shall come to pass, that ten men shall take hold of the Skirts of a Jew, saying We will go with you; for we have heard that God is with you"⁽³⁾.

Saturday, Feb. 14. In our Course of reading, were these words [As for thee also,] By the Blood of the Covenant have I

(1) Sixteen of them to Georgia, where two lots of ground are assigned us.

(2) *Imit. lib. I, cap. 8, 1.*

(3) Zacharie, VIII, 20-22.

sent forth thy Prisoners out of the pit wherein is no water. Turn to the Strongholds, ye Prisoners of Hope. Even to-day do I declare (p. 22) that I will render double unto you. From the rising up of the sun even unto the going [down] of the same, my Name shall be great among the Gentiles; And in every Place Incense shall be offered unto my Name, and a pure offering; [for my name shall be great among the heathen, saith the Lord of hosts.] Zech IX, 11. Mal, I, 11. One of the Psalms for the Day was [the 72nd], a glorious Prophecy of the Propagation of the Kingdom of Christ. The 2nd Lesson was Mark 13, containing both our Lord's directions to the first publishers of the Gospel, and a plain description of the Treatment which all who published it, were to expect from those who received it not.

About 1, Tomo Chachi, Tooanohooy, Sinauki, and the Meko, or King of the Savannah Nation, with 2 of their chief women, and 3 of their Children, came on board. Tomo Chachi, Sinauki, and Tooanohooy were in an English Dress, and the other women had on Callico Petticoats, and loose woollen Mantles. The Savannah King, whose Face was stained red in several places, his Hair dressed with Beads, and his Ear with a Scarlet Feather, had only a large Blanket, which covered him from his shoulders to his feet. Sinauki brought us a jar of milk, and another of Honey, and said, "She hoped, when we spoke to them, that we would feed them with Milk, for they were but Children, and be sweet as Honey towards them." ⁽¹⁾

At our coming in, they all rose up, and Tomo Chachi stepping forward, shook us by the hand, as did all the rest, women as well as men. This was the more remarkable, because the Indians allow no man to touch or speak to a woman, except her husband, not tho' she be ill, or even in Danger of Death. When we were all sat down, Tomo Chachi spoke by his Interpreter, one Mrs. Musgrove, to this effect:

"I am glad to see you here. When I was in England, I desired that some might speak the GREAT WORD to me, and my Nation, then, desired to hear it, but since that time, we have been all

(1) Sat. 14. About one, Tomo Chachi, his nephew Thleeanouhee, his wife Sinauky, with two more women, and two or three Indian children, came on board...

put into Confusion. The French have built a Fort with a hundred men in it in one place, and a Fort with a hundred men in it in another. The Spaniards are preparing for War. The English Traders also put us in Confusion, and have set our people against hearing the great Word. For they spake with a double Tongue; some say one thing of it, some say another. But (p. 23 :) I am glad that ye are come. I will go up and speak with the wise men of our Nation; and [I] hope they will hear. But we would not be made Christians as the Spaniards make Christians : We would be first taught, and afterwards [before we are] baptized. »

All this he spoke with great earnestness, and much action both of his hands and head, and yet with the utmost Gentleness and Softness both of the Tone and Manner. I answered in Few words : “ There is but One, He that sitteth in Heaven, that is able to Teach man Wisdom. Though we are come so far, we know not whether He will please to teach you by us or no. If He will teach you, you will Learn [wisdom,] but we can do nothing. ”

We then saluted them all as before, and withdrew. Having a few moments to myself before we went to the Indians, I took down my Greek Testament, which opened upon these words : Ὑμεῖς μέμνηται ἐγενήθητε τῶν Ἐκκλησιῶν τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ &c. (I Thess. II, 14, 15, 16).

Sunday Feb, 15th Another party of the Indians of the Savannah Nation came down; they were all tall, graceful, well-proportioned men, and had a remarkable softness in their speech, and Gentleness in their [whole] behaviour. In the afternoon, they all returned home, except the Meiko and 2 others who stayed to go with Mr. Oglethorpe, and hunt for him at the Alatomaha River.

Monday Feb. 16th About 6 in the Evening, Mr. Oglethorpe set out for the New Settlement. He took with him about 50 men of our 2 Ships, besides Mr. Ingham, Mr. Hemsdorf, and 3 Indians. These 6 went with Mr. Oglethorpe in the scout boat, the rest in a Sloop hired on purpose (1).

(1) Mr. Oglethorpe set out for the new settlement on the Alatomahaw river. He took with him fifty men, besides Mr. Ingham, Mr. Hemsdorf, and the three Indians.

Outre les détails inédits qu'il fournit, et qui ne sont dénués d'intérêt ni au point de vue des épisodes ultérieurs, ni au point de vue de l'histoire des idées de Wesley, ce fragment d'une première rédaction, rapproché du texte définitif, montre assez bien de quelle élaboration procèdent les Extraits publiés du journal, et le genre de faits ou de développements qui en est retranché.

VIII

CAPT. ROBERT WILLIAMS'S

AFFIDAVIT.

Bristol, 14 mars 1739 (1).

The Life and Conversation of that Holy Man Mr. John Wesley, during his Abode at Georgia.

The Affidavit of Mr. Robert Williams, of the City of Bristol, Merchant, in relation to Mr. Wesley's Conduct during his Abode at Savannah in Georgia.

Robert Williams, of the City of *Bristol*, Merchant, maketh Oath, That he well knows *John Wesley*, late of *Savannah*, in the Province of Georgia, Clerk, but now Resident in the City *Bristol*; and saith, That about the Month of *August* (which was in the Year of our Lord 1736) he, this Deponent, arrived at *Savannah* aforesaid, on Board the Ship *Grenadier* (*William Woodward* Commander) in order to Tradē & Settle Plantations there (he having before obtained a Grant from the Trustees for Five Hundred Acres of Land;) and saith, That he continued there for the Space of two Years, & then made a Voyage to *St. Christopher's* (on which Voyage he was out about four Months,) & then returned back again to *Savannah* aforesaid, where he continued upwards of Six Months, & then left the Colony, in order to proceed to *England*, & accordingly arrived at the Port of *London* the Beginning of *November* last (to witt) 1739; & this Deponent saith, That during the Time he was at *Savannah*, he traded very largely, built very considerable Buildings both at *Savannah* & other Parts of the said Colony, & greatly improved large Tracts of Land there, & was esteemed to have one of the chief Settlements in the said Colony; & this Deponent saith, That soon after he arrived at *Savannah* aforesaid, (the said *Wesley* then being, &

(1) *Rawlinson mss.* J. fol. 5 (Continuation of Wood's *Athenae Oxonienses*, S-W, n° 15040.), fol. 288.

for near the Space of twelve Months before, having been resident there) the common Conversation in Company there, was concerning the said *John Wesley*, his Method of Preaching, and Manner of Life & Behaviour, & how he had seduced the common Persons, there settled, to Idleness, & what other Mischiefs he had there done; and particularly saith, It was then common Fame, & a current Report & received Opinion amongst most of the principal Settlers there, that the aforesaid *Wesley* had been guilty of using too great Familiarities with one Mrs. *Sophia Christiana Hopkey* (Niece to *Thomas Coston*, Esq; Chief Magistrate of the said Town of *Savannah*), & that he continued so to do till such Time as the said *Sophia-Christiana Hopkey* was married to one Mr. *William Williamson*, of *Savannah* aforesaid (a Gentleman of considerable Note there;) and this Deponent saith, That after the said *Sophia-Christiana Hopkey* was married to the said Mr. *Williamson*, a Report was, that some Uneasinesses had arisen between them, touching several Letters & Messages sent by the said *Wesley* to the said Mrs. *Williamson*, desiring her to meet him at divers unseasonable Hours & Places in the Night, (many of which were at his the said *Wesley's* own Closet;) and that thereupon the said Mr. *Williamson* had applied to the said *Wesley* to desist from such Proceedings & Practices for the future, & that the said *Wesley* solemnly promised to desist accordingly; but this Deponent saith, That notwithstanding such Protestations, he the said *Wesley* did not desist from such Practices, but persisted therein, which this Deponent the better knows, for that he, this Deponent, (being, as aforesaid, esteemed one of the chief Settlers there,) was, by virtue of a Precept or Summons, from *Thomas Christi*, Esq;) Recorder of *Savannah* aforesaid) summoned, with forty-three others of the principal Inhabitants of the Town & County of *Savannah*, to appear on the Grand jury, at a Court to be held before the Bailiffs & Recorder of the said Town, on the 22^d day of *August*, which was in the Year of our Lord 1737, in order to inquire into the Behaviour & Proceedings of the said *Wesley*, in the Particulars before-mentioned; and this Deponent saith, That he, with such forty three others, in obedience to such Precept or Summons, attended the Court on the said 22^d day of *August* aforesaid, & were then & there sworn on the Grand Jury, to inquire into the Matters &

Things aforesaid ; and this Deponent further saith, That while the said Court was sitting, & this Deponent, & other the said Persons, were charged & sworn on the Grand Jury as aforesaid, two several Bills of Indictment were preferred against the said *John Wesley*, on the prosecution of the said *William Williamson*, for Misdemeanors, & for writing & sending the several Letters & Messages to the said *Sophia-Christiana*, Wife of the said *William Williamson*, to meet him at unseasonable Times & Places, & endeavoring to seduce her as aforesaid ; & this Deponent saith, That after the said Bills were preferred, & sent to this Deponent & the rest of the said Grand Jury, there were at least ten credible Witnesses produced before them, in Support of the charges against the said *Wesley*, contained in the said Bills, & several of the said Letters before-mentioned to be sent by the said *Wesley* to the said Mrs. *Williamson* were then also produced, (some whereof were signed, & others not signed ;) but this Deponent saith, That all the said Letters were by the said Witnesses proved to be of the Hand-Writing of the said *John Wesley*, & the other Charges in the said Bills were also proved to be true ; & thereupon this Deponent & the rest of the Grand Jury unanimously agreed to, & accordingly did find the said Bills against the said *Wesley* for the Offences aforesaid ; & this Deponent saith, That the same Day on which the said Bills of Indictment were found, he, this Deponent, was in Company with some of the said Bailiffs (Judges of the said Court) who told this Deponent. That as the said Bills of Indictment were found against the said *Wesley*, they would shew him (being a Clergyman) all the Lenity they could ; especially in a new Colony, & therefore would admit him to Bail if he could get any proper Persons who would bail him for his Appearance at the then next Sessions ; & this Deponent said, That afterwards (and as this Deponent believes, the said *John Wesley* was bailed by two Freeholders of the said Town of *Savannah*, one of which he believes to be *Henry Lloyd*, but the Name of the other this Deponent cannot recollect, for this the said *Wesley's* Appearance at the then next Sessions, in order to take his Trial for the Offences aforesaid ; & this Deponent further saith, That a little before the Sessions came on (at which the said *Wesley* was bailed to take his Trial as aforesaid), he, the said *Wesley*, about the Middle of the Night, in a secret

clandestine Manner, quitted the Colony, deserted his Bail, & went off in a Boat for *Purysburgh* (being about twenty Miles from *Savannah*) & from thence (as was reported) walked on Foot to *Charles-town* in *South-Carolina* (being about two hundred Miles) & from thence embarked for *England*; & this Deponent saith, That the next Day after the said *Wesley* so quitted the said Colony, & deserted his Bail as aforesaid, the justices having Notice thereof, threatned to prosecute & imprison his said Bail, for such his Desertion & leaving the said Colony, who were in the utmost Confusion concerning the same; but by the Interposition of this Deponent & several other of the Inhabitants of the said Colony, on behalf of the said Bail, & the Lenity of the Justices there, & to prevent Destruction to their respective Families, they, the said Justices on this Deponent's leaving the said Colony (being the 3^d Day of June 1739) had respited the Recognizances of the said Bail during Pleasure.

Robert Williams.

Sworn at the City of Bristol aforesaid, the 14 th Day of March 1739, before me (one of his Majesty's Justices of the Peace of & for the said City).	}	Stephen Clutterbuck, Mayor.
---	---	--------------------------------

N.-B. — He who desires farther Satisfaction, may apply himself to the Reverend Mr. George Whitefield, who is lately come from Bristol.

IX

RÉPONSE DE WESLEY

Juillet-Août 1742 ⁽¹⁾.

A Letter from the Rev. Mr. John Wesley, to Capt. Robert Williams ; occasion'd by an Affidavit made some Time since, and lately re-printed.

Sir,

To prove, That Robert Williams *traded very largely during the Time he was at Savannah ; That he built very considerable Buildings both at Savannah, & other Parts of the Colony ; That he greatly improv'd large Tracts of Land there ; & was esteemed to have one of the chief Settlements in the Colony* : You have not so much as quoted *Common Fame*. So he that *will* believe it, let him believe it.

But you have quoted *Common Fame*, to support several Charges against John Wesley, Clerk : As, « *That he seduced the common Persons settled there to Idleness ; That he us'd too great Familiarities with Mrs. Hopkey, and continued so to do till she was married to Mr. William Williamson of Savannah, a Gentleman of Considerable Note there : 'Tis much a Gentleman of so considerable Note as Mr. William Williamson would marry her !*) *That he sent her several Letters & Messages after her Marriage, desiring her to meet him at divers unseasonable Hours & Places , Many of which (Hours or Places ?) were at his, the said Wesley's own Closet* ". A Report was, you say, that *these Things were so*. Wou'd any Man desire better Proof ?

I am not surpriz'd at all, That upon *such* Evidence, you should advance *such* Assertions. But I really am, at what you afterwards assert, as upon your own Personal Knowledge, viz, That *two Bills of Indictment being preferred against John Wes-*

(1) *Rawlinson Mss. J. fol. 5* (Continuation of Wood's *Athenae Oxonienses*, S-W., n° 15040), fol. 289.

ley, & sent to the Grand Jury of Savannah (Bills of Indictment sent to a Grand Jury ! what Kind of Proceeding is this ?) *This Deponent & the rest of the Grand Jury did Unanimously agree to the said Bills.* How dare you, Sir, assert so gross a Falshood ? Have you no Regard either for your Reputation or your Soul ? Do you think, there is no God to judge the Earth ! You know, you *must* know, how large a Part of that Grand Jury did absolutely disagree to Every Bill of the two Presentments, & gave those Reasons of their Disagreement to the Trustees, which neither you nor any Man has yet chose to answer. You assert farther, That *I was bailed by two Freeholders of Savannah, for my Appearance at the then next Sessions.* Here I charge you with a Second, Gross, Wilful Falshood. You know, I never was bail'd at all. If I was, name the Men (*Henry Lloyd* is ready to confront you), or produce an attested Copy of the Record of Court. You assert, Thirdly, That *a little before the Sessions came on* (viz, the next Session after those Bills were found) *I deserted my Bail.* Here is another Gross, Wilful, Palpable Untruth. For 1, No Bail was ever given ; 2. I appeared at seven Sessions successively, after those Bills were found, viz. on Thursday Sept. 1 : on Friday Sept. 2 : At three other Sessions held in *September & October* : on Thursday, Nov. 2 : And lastly on Thursday, Nov. 22 (Your smaller Falshoods, as that *I quitted the Colony about the Middle of the Night ; That from Purrysburg to Charles-town is about Two Hundred miles ;* [You should have said about Ninety], That *I walked on Foot from thence to Charles-town ;* I pass over as not material.] You, lastly, assert, That *the Justices threaten'd to prosecute & imprison my Bail, for such his Desertion, who where in the utmost Confusion concerning the same. But by the Interposition of this Deponent, & several others on Behalf of the said Bail, & to prevent Destruction to their Respective Families, the Justices respited their Recognizances during Pleasure.*

And this is altogether fit to crown the whole. Now, Sir, as you know in your own Soul, that every Word of this is Pure Invention, without one Grain of Truth from the Beginning of it to the End, what Amends can you ever make, either to God, or to me, or to the World ! Into what a dreadful Dilemma have you here brought yourself ? You must either openly retract an Open Slander, or you must wade thro' thick & thin to support

it ; till that God, to whom I appeal, shall maintain his own Cause, & sweep you away from the Earth. *I am, Sir, your Friend.*

John WESLEY.

N. B. — This was written July 16. But I had no Leisure to transcribe it before August 3, 1742.

Touching some of the Particulars above-mentioned, for the Satisfaction of all Calm & Impartial Men, I have added a short Extract from the larger Account which was published some Years ago.

On Monday, August 22nd Mr. *Causton*, then the Chief Magistrate of Savannah (having before told me himself, ‘ I have drawn the Sword & will never sheath it, till I have Satisfaction’) delivered to an Extraordinary Grand Jury which he had summoned to meet there, a Paper entitled, *A List of Grievances presented by the Grand Jury for Savannah, this — day of August, 1737.*

This the Majority of the Grand Jury altered in some Particulars, & on *Thursday*, Sept. 1, delivered it again to the Court under the Form of two Presentments, containing ten Bills, which were then read to the People.

Herein they asserted upon Oath “ That John Wesley, Clerk, had broken the Laws of the Realm, contrary to the Peace of our Sovereign Lord the King, his Crown & Dignity.

1. By speaking & writing to Mrs. Williamson, against her Husband’s consent.

2. By repelling her from the Holy Communion :

3. By not declaring his Adherence to the Church of England :

4. By dividing the Morning Service on Sundays.

5. By Refusing to Baptize Mr. Parker’s Child otherwise than by Dipping, except the Parents would certify it was weak & not able to bear it ;

6. By repelling Mr. Gough from Holy Communion.

7. By refusing to read the Burial Service over the Body of *Nathaniel Polhill* ;

8. By calling himself Ordinary of Savannah ;

9. By refusing to receive William Aglionby as a Godfather, only because he was not a Communicant.

10. By refusing Jacob Matthews for the same Reason ; & bapti-

zing an Indian Trader's Child with only two Sponsors. " (This, I own, was wrong ; for I ought, at all Hazards, to have refused baptizing it, till he had procured a Third.)

The Sense of the Minority of the Grand Jury concerning these Presentments may appear from the following Paper, which they transmitted to the Trustees. *To the Hon. the Trustees for Georgia.*

« Whereas Two Presentments have been made, the one of
« Aug. 23, the other of Aug. 31, by the Grand Jury for the
« Town & Country of Savannah in Georgia, against John Wesley,
« Clerk. — We whose names are underwritten, being Members
« of the said Grand Jury, do humbly beg Leave to signify our
« Dislike of the said Presentments, — & give the Reasons or
« our Dissent from the Particular Bills.

« With regard to the First Bill, we do not apprehend That
« Mr. Wesley acted against any Law, by Writing or Speaking to
« Mrs. Williamson, since *it does not appear* to us, That *the said*
« Mr. Wesley *has either spoke in private, or wrote to the said*
« Mrs. Williamson, since March [the Day of her Marriage] *except*
« one Letter of July the 5th, which he wrote at the Request of her
« Aunt as a Pastor, to exhort & reprove her.

« The Second we do not apprehend to be a True Bill, because
« we humbly conceive M. Wesley did not assume to himself
« any Authority contrary to Law : For we understand, *Every*
« Person *intending to communicate should signify his Name to*
« the Curate, at least some Time the Day before, which
« Mrs. Williamson did not do; altho' M. Wesley had often in
« full Congregation declar'd, He did insist on a Compliance
« with that Rubrick, & *had before repell'd divers Persons for*
« Non-compliance therewith.

« The third we do not think a True Bill, because several of
« Us have been his Hearers, when he has declared his Adhe-
« rence to the Church of England, in a stronger Manner than
« by a formal Declaration; by explaining and defending the
« Apostles, the Nicene, & the Athanasian Creeds, the Thirty-Nine
« Articles, the whole Book of Common-Prayer, & the Homilies of
« the said Church : And because we think a formal Declaration
« is not requir'd but from those who have received Institution
« & Induction.

« The fact alledg'd in the Fourth Bill we cannot apprehend
« to be contrary to any Law in being.

« The Fifth we do not think a True Bill, because we conceive
 « Mr. Wesley is justified by the Rubrick, viz. *If they (the Par-
 « ents) certify that the Child is weak, it shall suffice to pour
 « Water upon it.* Intimating, as we humbly suppose, it shall not
 « suffice it they do not certify.

« The Sixth cannot be a True Bill because the said Wm.
 « Gough, being one of our Members, was surprized to hear
 « himself named, without his knowledge or Privy; and did
 « publicly declare, *It was no Grievance to Him; because the
 « said John Wesley had given him Reason with which he was
 « satisfied.*

« The Seventh we do not apprehend to be a True Bill, for
 « M. Nath. Polhill was an Anabaptist, & desired in his Life-time
 « That he might not be interr'd with the Office of the *Church of
 « England.* And farther we have good Reason to believe, That
 « Mr. Wesley was at Frederica, or on his Return thence, when
 « Polhill was buried.

« As to the Eighth Bill we are in doubt, as not well knowing
 « the meaning of the word Ordinary. But for the Ninth & Tenth
 « we think Mr. Wesley is sufficiently justified by the Canons of
 « the Church, which forbid *any Person to be admitted Godfather
 « or Godmother to any Child before the said Person has received
 « the Holy Communion, whereas William Aglionby & Jacob
 « Matthews had never certified Mr. Wesley that they received
 « it.* »

This was signed by Twelve of the Grand Jurors of whom
 Three were Constables & Six more Tythingmen : Who conse-
 quently would have made a Majority, had the Jury consisted, as
 it ought to have done, of only fifteen Members, viz. the four
 Constables, & eleven Tythingmen.

X

LETTRE DE JOHN GAMBOLD

A WESLEY,

27 janvier 1738 (1).

January 27, 1737/8.

Dear Sir,

The point you mention has long been a difficulty to me ; of which I could find no end, but that general solution of all doubt, and cure of all anxieties, resignation to eternal Providence. Can I offer a more particular solution now ? No ; but I will let you see, that I, and doubtless many more, labour under the same perplexity ; which will incline one to believe, that, as God has a fire of grace to cleanse us from our common pollutions, so he has also a light in reserve (and the needs of so many strongly call for it) that would give a comfortable turn to our common speculations.

O what is regeneration ? And what doth baptism ? How shall we reconcile faith and fact ? Is Christianity become effete, and sunk again into the bosom of nature ? Was the short triumph of it over flesh and blood designed as the standing enjoyment, or standing humiliation of succeeding ages ? Was the Church to condemn the world as God does, in order to meet and embrace it at last ?

What advantage would a deist make of the present appearance of things ? He would say, that, when the gospel by setting up some particular institutions, made a separation from natural religion, it was only an economical enmity ; — the new dispensation did operate upon the old, as plaisters do upon the body, which, when they have spent their strength, in expelling its diseases, drop off, and leave it sound, clean, and beautiful. That, the distance it stood in from it, was only a means to correct the prejudices, and manage the affections of mankind ; and,

(1) L. Tyerman : *Oxford Methodists*, p. 165-168.

as the ends were served, Christianity and natural religion were to come closer. That the former was to lose its name in the latter, when its whole light was kindled up, — when the grace of a Redeemer, the inward touches of divine power, and the obligations of penance and self denial, which were received for a while as extraneous appendages to natural religion, were found to be involved in the very bowels of it. That, the restitution of all things is the time when they shall fully be reconciled, when nature and grace shall be at their height, and the perfection of both be the same thing. That this conclusion seems to be nigh us in the present age, when evangelical and moral virtue, which formerly stood in points so remote from each other, are so near falling into coincident lines, that men have much ado to make any distinction that will hold in fact.

But to come to the point. That regeneration is the beginning of a life which is not fully enjoyed but in another world, we all know. But how much of it may be enjoyed at present? What degree of it does the experience of mankind encourage us to expect? And by what symptoms shall we know it?

Let us consult our observation as to the gradual progress of a religious life. At first, men are solicited with strong convictions of conscience : the pain of these, & the sensible pleasure they feel as rewarding their acts of duty, are their bias to religion ; while an overwhelming admiration of divine things, & a view to the issues of eternity, check their natural boldness & levity ; at once abase & enlarge the understanding ; and, from the anguish of hope & fear, produce zeal. Then, having reformed all crying disorders, & being prompt & expert in exercises of devotion, there is less matter for vehement remorse or fear ; & the peace & congratulation of conscience hereupon being comfort sufficient ; the more transporting flashes of joy are withdrawn ; & thus, the man, having no religious passions, & being in war with corrupt passions, acquaints himself with the measures, motives, & fitness of virtues, & acts them in the strength of rational consideration.

Here he labours long, & seems perhaps to have overcome all his vicious inclinations ; (unless some one may show itself, more to his secret contusion & pain, than guilt) being always in a posture of religious care, severity of thought & habitual regular-

ity of life. But then he complains of a general lukewarmness, — his intercourse with God is not enlivened with any particular successes, tender affections, or noble discoveries. For this he is much afflicted ; yet, in the multitude of his thoughts within him, there is a good hope towards God at the bottom, which becomes more explicit by listening to the Gospel. The redemption through Christ drops like balm into his soul, & he scruples not now to confess that his religious actions were but formal & worthless ; yet, through gratitude to his Saviour, & joy in Him, he is more ready than ever to continue the practice of them.

Yet, he frequently falls into faintings & desolations. He is chiefly troubled at the opposition which self-love & pride make to the spirit of Christ within him. These make him unfaithful in the happy moments of grace, & infest him continually in his weaker intervals. Yea, he can trace them through every action of his life, & begin to see the depth & extent of his depravity. Hereupon, he keeps himself in constant recollection, to watch & resist it. He rejoices that, upon applying to God, a temptation vanishes ; yet, very often it dwells so obstinately upon his mind, that his thoughts are shut up within the circle of their own folly & baseness, & he can only send groanings that cannot be uttered after the divine gift he once enjoyed. That gift, however, returns, & sometimes so long together, that he is able to form some idea of a spiritual life, — of the purity & long-suffering, the humility & charity, the magnanimity & singleness of heart, that are suitable for one in whom the Holy Spirit dwells. His desire insensibly sets him on work to procure those dispositions, which follow upon his wish ; for the soul no sooner conceives the temper it would be in, but the body (being taught that obsequiousness by the strong recollection lately used, which suspends, clarifies, & determines the animal spirit,) immediately furnishes the sensation, air, & whole energy of that temper.

These smooth & ready emotions of virtue, which seem to give a man a more real & genuine possession of it than ever, do also encourage the mind to launch out in sublime theories ; wherein it is much assisted by the repose & security it enjoys towards God, & by the delicate philosophic joy overflowing all the faculties, which raises the imagination to greater magnificence & saga-

city. Here the grand system of Providence & all its various dispensations ; the correspondencies of heaven & earth, of time & eternity ; the gaiety & mournings of nature, & the greatness & abjectness of man ; the saving mystery of human life, & the saving mystery of Christianity inserted into it ; — all these are inquired into, not out of vain curiosity, but at the instigation of love, to salute the divine goodness in all its works. This is the meridian of the religious man. His notions & his virtues are at the height, in their full clearness & fervour. The love of holiness shines through him, & unites under it all the movements of nature. It commands & pierces all that converse with him. All, after this, is, to the eye of man, a decline & a fall ; but a decline by a regular appointed path, & a fall into the arms of secret & infinite mercy. I need not explain to you what I mean ; so I will shut up the description.

Now, where in all these stages shall we place our regeneration ? And what shall we say it is ? There is reason to think, that we have no more real goodness (except experience) in one of these states than another, — in the last than the first ; we only fill our minds with new sets of ideas, &, by a temporary force, drive our constitution into something that seems answerable to them. Let this force cease, & we are the same as before ; when we are in the most plausible posture of virtue, let us but sleep upon it, or otherwise remit the contention of the mind, and 'tis no more ; affectation gives place to nature.

But, you will say, the operation of grace is a real thing. It is so ; but, for all the indications we commonly go by to prove the peculiar presence of it, it may be nowhere or everywhere to be found. Most people measure it by the relish they have for some particular schemes and draughts of religion. Little do they think, that the persons whom they most condemn as unspiritual and deluded, abating for what is merely accidental, are in the same state of heart as themselves. It may be the same complexional turn of the soul, (God also speaking peace to it, and to every man in his own language) that makes the mystic happy in his prayer and quietness, the solifidian in his imputed righteousness, and the moral man in a good conscience. Nay, perhaps, what many a man calls divine love and joy in the Holy Ghost, has nothing in it beyond the alacrity of youth or good blood in

other people, but a set of phrases and notions from the last book he read ; which has given a determination to that natural vigour and sweetness of temper, that were indifferent to any other issue or exercise.

I do not doubt but there is goodness in mankind, and a goodness of God's inspiring too ; but, I believe it more evenly distributed among them, and less annexed to any particular ways of thinking and behaviour. Nay, that it is not so annexed even to Christianity (though it does essentially depend on Christ, the universal Redeemer), but, that, as it was in being before this particular institution, so it might be obtained if the initiating rite should happen to be wanting. Yet, this rite must always be used, for the same reason as it was at first appointed ; to be memorial to mankind of what is continually done for them in their hearts. Therefore, it was attended with such extraordinary effects at first, that, by these manifestations of the divine life, the reality of it might be firmly believed, and depended on in succeeding times, as well as sacramentally acknowledged. The same would still continue, if we had more faith in and zeal for the Christian institution ; for, according as men believe and expect, God does unto them. But, at present, He seems to have let the Church drop into the world, and does not so much distinguish some from the rest, in righteousness and salvation.

Whether this be a right state of things, I cannot tell ; but it seems unavoidable when every one that is born, is, of course, a member of the Church. If the safety and tolerable piety of the whole nation is thereby better provided for, the exemplariness and instruction of an elect city set upon a hill cease. It seems to be the order of Providence, now, that none should have much holiness, that all may have a little.

Dear Sir, I have given no particular answer to your questions ; but I have said something hastily, perhaps very wrong.

Your-affectionate brother and servant,

John GAMBOLD.

BIBLIOGRAPHIE

I. *Manuscripts. — Bibliothèque de Bodley.*

Ballard MSS. II, fol. 6. Rawlinson's Queries, 4 mars 1736.

II, 24. R. Rawlinson à Th. Rawlins, 15 déc. 1737, sur la prédication de Whitefield.

II, 35. Sur les collections du Dr. Charlett, 13 nov. 1738.

XXIII, 83 (46). Robert Nelson au Dr. Charlett, 3 mars 1709, sur la détresse des Wesley.

XXIII, 86 (48) ; 20 janvier 1711, sur la Convocation et la Propagation de l'Evangile en Orient.

XXIV, 110 (67). Charles Goodall au Dr. Charlett, 6 mai 1707, sur son ami M. Wesley.

XXV, 60 (33). H. Cantrell au Dr. Charlett, 6 août 1720, sur Wesley et les Dissidents.

XXIX, 80. Samuel Wesley junior's *Song on the Bishop of Rochester's Plot*.

XXXIV, 57-58. Samuel à l'archidiacre Hutton, 27 juin, 1^{er} août 1705 ; 59-60 : au Dr. Charlett ; 6 août 1705 ; 29 août 1707, 61 : au Dr. Charlett, 12 mai 1711.

XXXV, 57-59. L'archidiacre John Hutton au Dr. Charlett, sur Wesley, 22 mai, 3 juillet, 7 août 1705.

XXXVII, 104 (64). Daniel Sandford à Ballard, sur Mrs. Chapone et Mrs. Delany, 25 sept. 1750 ; — 109 (66). au même, 10 nov. Mrs. Chapone a perdu sa mère ; — 112 (67) ; — 118 (70). Sur Mr. et Mrs. John Chapone, 7 oct., 2 déc. 1752.

XXXVII, 70 ; XLI, 124-6, 137, 138, 145 ; XLIII, 5, 6, 12, 15, 27, 29, 31, 45, 55. Sur Mrs Chapone, novembre 1735 à juin 1742.

XLIII, 64-89. Sarah Chapone à G. Ballard, 17 oct. 1737-25 juillet 1753.

Rawlinson MSS.

A. 241. 47. Présentation de Wesley à Epworth, 15 mars 1694/5.

C. 406. 100-109. Lettres de South Ormsby, 22 août 1692 ; Epworth, 29 oct. 1698.

D. 72. 118. Traité du 10 avril 1691, *Athenian Gazette*.

D. 1348. 290. Journal de voyage en Georgie.

J. 4. vol. II, 71-72 : S. Wesley's *Works* ; — vol. III, 139 : John Gambold ; 274 : Whitefield ; — vol. IV, 94 : S. Wesley, jun. ; 121-2 :

- B. Ingham ; — vol. V, 118-121 : John Westley ; 225 : John Clayton ; 340-1 : J. Thorold ; — VI, 32-33 : George Stonehouse ; 127 : Charles Westley ; 338-341 : J. Hervey ; — XI, 130 : Edward Gibbon.
- J, folio. *Continuation of Wood's Athenæ Oxonienses*. II, 321 : T. Broughton ; 348 : J. Burton ; — V, 288 : R. Williams's Affidavit ; 289 : J. Wesley's answer ; 290 : J. W. à Charterhouse ; 302-7 : G. Whitefield ; 239-245 : H. Washington ; — VI, 209 : Gambold's Hymns ; — VII, 192-5 : S. Wesley à Rawlinson, 196-7.
- J. XX, 91 : John Wesley à Christ Church ; — XXVIII, 43 : Samuel, M. A., Cambridge ; — XXIX, 18 : W. B. à R. R., 20 nov. 1738 ; — XXXI, 53 : W. Brome à Rawlinson, 16 mars 1734/5 ; — XXXVI, 2 : Effets de la lettre de S. W. à Oxford, 14 oct. 1705 ; — XLV, 23 : S. W. à M. Smith, Horncastle, 6 juillet 1696 ; XCXVI : Th. Hunt à Rawlinson, 25 juin 1740, sur G. Stonehouse.
- Hearne MS. Diary, 4 juillet 1705-1^{er} juin 1735 ; 145 volumes.
- Bodleian Library, Entry Books, e. 9 : 1720-1 ; — 10 : 1726-30 ; — 11 : 1730-41.
- Libér. Admissorum in Bib. Bod. MS. Bodl. 766.
- Rev. Andrew Clark : MS notes on Lincoln and other Colleges. MS. Top. Oxon. e. 97.
- British Museum : *Account of an Amour of J. Wesley* ; Add. MS. 7119/136, a-1.
- Harleian MSS. 6821, fol. 9, S. W. à Stebbings, 25 jan. 1709-10.
- Sloane MSS., 4036, 4037, 4039, 4078 : Goodall à Sir Hans Sloane.

II. Journaux et Périodiques.

- The Athenian Gazette, or Casuistical Mercury (24 mars 1690/1 : Athenian Mercury) ; 17 mars 1691-8 février 1696. 19 vols. Br. M. Burney, 103 sq.
- The Christian Advocate, fév. 1904.
- Fog's Weekly Journal, 4 juillet 1730 ; 9 déc. 1732. Bod. Nichols Newspapers.
- Gentleman's Magazine, t. III, IX, XXX, LXI, LXII.
- Methodist Magazine, 1863.
- Methodist Times, 1866.
- Moravian Messenger, 1877.
- A New Review with literary Curiosities, vol. VI, 1784. Bod. Hope Adds. 248, 8^o.
- Notes and Queries ; 2nd series, X, nov. 1860 ; — 3rd series, XII, juillet 1867.
- Political State of England, LV, LI, LVII, LVIII, LIX, LX.
- Proceedings of the Wesley Historical Society. 1896 sq. 7 vols. 8^o, Br. M. Ac. 2068/2.
- Publications of the Wesley Historical Society.
- Spectator, n^o 116.

Times, 2 mai 1907.

Weekly Miscellany.

Westminster Magazine, 1773-1785 ; 13 vols. 8°. *Br. M. PP.* 5443.

III. Pamphlets et Anonymes.

1. Church :

An Account of the Progress of the Reformation of Manners, London, 1704 ; 63 pages 4°. *Bod. Pamphlets* 256 (1.)

An Account of the Danish Missionaries. 1709. Godw. P. 2005 (10.)

An Account of the Growth of Deism in England. London, 1696. 4°. Pamph. 222 (17.)

An examination of Simon's Critical History. London, 1682. 8°. 8° V. 91. Th.

Reflections upon a Pamphlet intituled, an Account of the Growth of Deism in England. London, 1696. 4°. P. 222. (16.)

A Letter to a Friend, concerning the new distinction of High Church and Low Church. London, 1704. 4°. P. 256. (8.)

A modest Address to the wicked authors of the present age 1745.

A war among the Angels of the Churches. London, 1693. 4°. P. 211. (19.)

2. Oxford :

A pocket Companion for Oxford, 1753. 12^{mo}. Gough, Oxford, 23.

Oxford Honesty. London, 1749. 8°. Godw. P. 1081. (1.)

The Oxford Methodists, London, J. Roberts, 1733. 8°. Gough, Oxford. 62. (1.)

The Oxford Methodists. 2nd edition, to which is prefixed a Short Epistle to the Reverend Mr. Whitefield. London, J. Roberts, 1738. 8°.

3. Georgia :

Royal Charter, June 9, 5 Geo. II ; 7 pages. Godw. Pamphlets 468[2(6)].

Reasons for establishing the Colony of Georgia. London, 1733. 4°. G. P. 465. (2.)

A brief Account of the establishment of the colony of Georgia under general J. Oglethorpe, Feb. 1, 1733. Rochester, New-York, 1897, large 8°. Per. 23348, d. 13/1. (2.)

A new and accurate account of the provinces of South Carolina and Georgia. London, 1733. 8°. G. P. 468, (3.)

A sermon preached before the incorporated Society for the Propagation of the Gospel. London, 1735. 8°. Pamphlets, 404. (13.)

A new Voyage to Georgia, by a young Gentleman ; 2nd ed. London, 1737. 8°. Appendix : A curious Account of Georgia, by an Honourable Person. G. P. 468. (4.)

An Impartial Inquiry into the state and utility of Georgia. ib. (5.) London, 1741. 8°.

A true and historical Narrative of the Colony of Georgia, by a number of Colonists. Charlestown 1741, large 8°.

Tracts collected by Peter Force, Washington, 1835 sq. large 8°. 22348 d. 7. 8.

4. The Country Parson's Advice to his Parishioner. London, 1680, 8°. *Br.* 851. c. 9.

Theologia Germanica. London, 1854, 8°. *Bod* 110. d. 339.

Sermons or Homilies appointed to be read in Churches... to which are added the Constitutions and Canons Ecclesiastical, and the 39 Articles of the Church of England. Oxford. 1802. 8°.

5. Dictionary of National Biography :

Statistical Year-Book of Canada, 1902.

Stateman's Year Book.

Annals.

Minutes of Wesleyan Methodist Conference.

Abbey, Charles John : The English Church and its Bishops, 1700-1800. 2 vols. 8°, London, 1887.

Abbey, C. J., and Overton : The English Church in the xviiith century new edition, London, Longmans, 1887. 8°.

Allier, Raoul : La Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'autel. Paris, Colin, 1902. 448 p. 8°.

Amhurst, Nicholas. *Terrae Filius*; or the Secret History of the University of Oxford. 2nd ed., 2 vols. 12°, London, 1726. *Bod. Hope Essays*, 8°, 985-6.

Annet, Peter : A Collection of the Tracts of a certain Free Enquirer. T. Cox, 460 p. 8°. *Bod. Douce. A.* 742.

Anstey, Christopher : *The new Bath Guide*, 3rd ed. London, 1766. 8°. *Bod. Godwin Pamphlets*, 1292. (6.)

Ayliffe, Dr. John. The ancient and present state of the University of Oxford. London, 1714. 2 vols. 8°. *Bod. Godwin*, 416-7.

Badcock, Rev. Samuel : Account of the Wesley Family, 5 dec. 1782. *New Review*, 1784.

— On the Wesley Family. *Westminster Magazine*, 1774.

Ballantyne, Archibald : Voltaire's Visit to England, 1726-1729. London, Smith Elder, 1893. 8°.

Benham, Daniel : Memoirs of James Hutton. London, 1856. 8°.

Beveridge, Rev. William. Synodicon, sive Pandectae Canonum SS. Apostolorum et Conciliorum. Oxford, 1672. 2 vols. fol. *Bod. T. 3. 1 Jur.*

Blount, Charles : Two first books of Philostratus. London, 1680 fol.

— Miracles no violations of the laws of nature. London, 1683. 4°. *Bod. Wood.* 643. (11.)

Bodington, Rev. Charles : Wesley's Devotions for every day of the week. London, Methuen, 16°.

Bogue, David, and Bennet, James : History of Dissenters, 1688-1808. London, 1808-12. 4 vols. 8°.

N.-B. — Les livres anciens, rares, ou particulièrement importants, sont suivis d'une indication de cote : *B. N.* = Bibliothèque Nationale; *Bod.* = Bodlérienne; *Br.* = British Museum. Lorsqu'il n'y a pas d'indications spéciales, il s'agit de la Bodlérienne.

- Boutmy, E. Développement de la Constitution en Angleterre. Paris, Colin. 16°.
- Boutroux, E. : Foi et Vie, 1^{er} déc. 1909.
- Bradburn, Samuel : Preface to *Select Letters on Personal Religion* by J. Wesley, ed. by T. Jackson. *Br. M.*, 1124. c. 22. London, 1837, 12°. *Bod.* 37.573.
- Brett, Thomas : *Collection of Liturgies*, 1720.
- Brevint, Daniel : *The Christian Sacrament and Sacrifice*. Oxford, 1673. 8°. *Bod.* 8° A. 134. Th.
- Brigden, Rev. Thomas E. : *The teaching of Wesley's mother*. Wesley Studies.
— A New History of Methodism, 159-233 : John Wesley.
- Burnet, Th. : *Archeologiae Philosophicae*, 1692.
— *Telluris Theoria Sacra*, 1680.
- Burton, Rev. John : The duty and reward of propagating Religion and Virtue... A Sermon preached before the Trustees for establishing the Colony of Georgia. London, 1733. 4°. *Bod. Godwin*, 37. (6.)
— The Folly and Wickedness of misplacing our trust.... Dedication to J. Oglethorpe, Brigadier General. Oxford and London, 1744. *Ib.* 72. (5.)
- Byrom, John : Private Journals and Literary Remains, published by the Chetham Society. Manchester, 1854-5. 8°, 2 vols.
- Campbell, the Hon. Archibald : Some Primitive Doctrines revived; or the Doctrines of a Middle State between Death and the Resurrection, 1713; 2nd ed. 1721, fol. *Bod. S. 5.* 11 Th.
- Castaniza, Joannes : The Spiritual Conflict. Paris, 1652. 8°. Mason. AA. 200.
- Cheyne, George, M.D., F. R. S., A Treatise on Health and Long Life. 10th ed., 1787, 12°. *Bod.* 1672. c. 114.
— The English Malady. London, 1733. 8°. 8° Godwin 579.
— The natural method of curing diseases, 1742. 8°. 8° A. 7. 42 Jur.
- Chubb, Thomas : A Collection of Tracts. London, 1754. 2 vols. 8°. Mason, F. 25-26.
— Posthumous Works. London, 1748. 2 vols. 8°. Mason, F. 29-30.
- Clark, Rev. Andrew : mss. notes, Bodleian Library.
- Clarke, Dr. Adam : Memoirs of the Wesley Family. London. 1823, 8°. 8° B.S. T. 254.
- Coke, Dr. Thomas, and Moore, Henry : The Life of the Rev. J. Wesley. London, 1792. x-542 p. 8°. *Br.* 490. b. 10.
- Coleridge, S. T. : Notes on Southey's Life of Wesley, ed. 1858. 2 vols.
- Collins, Anthony : An Essay concerning the use of reason in propositions, the Evidence whereof depends on human testimony. 1707; 2nd ed. 1709.
— Priestcraft in Perfection, 1709. 2nd and 3rd ed., 1710.
— A Discourse of Freethinking. London, 1713.
— Discourse on the Grounds and Reasons of the Christian Religion, 1724.

- The Scheme of Literal Prophecy considered, 1726.
- Collins, J. C. : Bolingbroke ; 1886, 8°.
- Comenius, J. A. : Ratio Disciplinae Ordinisque Ecclesiastici in unitate Fratrum Bohemorum. Amsterdam, 1660. 16°. *Bod.* 8° A. 49. Linc.
- Corry, John : History of Bristol, 1816, 2 vols. *Bod.* Gough Adds. Somersetshire, 4°, 12-13.
- Cranz, David : The ancient and modern History of the Brethren. London, 1780. 8°. 8° D. 166. BS.
- Cunningham, William : The Growth of English Industry and Commerce. Cambridge, 1903, 3rd ed. 8°, 2 vols.
- Curnock, Rev. Nehemiah : Wesley's birth and early training. New light on old facts. *Wesley Studies*.
- Deacon, Dr. Thomas : A Compleat Collection of Devotions. London, 1734. 8°.
- Defoe, Daniel : The Storm. London, 1704. 8°. *Bod.* 8° S. 180 Jur.
- A Tour through the whole island of Great Britain. 3rd ed. London, 1742, 4 vols. 12^{mo}. Godwin 71-74. Subt. 8th ed. London, 1778. 4 vols. 12^{mo}. Gough Gen. Top. 268-271.
- Delany, Mrs. (Mary Granville) : Autobiography and Correspondence, ed. by the Right Hon. Lady Llanover. London, 1861. 6 vols. 8°.
- Denifle, P. Heinrich : Luther und Luthertum. Mayence, 1904.
- Doddridge, Philip, D.D. : Correspondence and Diary. London, 1829. 5 vols. 8°.
- Dunton, John : Life and Errors. London, 1705. 8°. *Br.* 276. d. 32. *Bod.* 210. m. 203.
- Evans, John : A chronological outline of the History of Bristol. Bristol, 1824. 8°. *Br.* 10358. g. 41.
- Evans, Theophilus : History of Modern Enthusiasm. 1st ed. 1752. *Bod.* G. P. 2882. (4.) 2nd ed. 1756. 8°. *Br.* 202. c. 16.
- Foster, J. Alumni Oxonienses (1500-1714; 1714-1885). Oxford, 1890-1; 4 vols. 4°. *B. Nat.* 8° R. 1046.
- Gildon, Charles. The Deist's Manual. London, 1705. 8°. *Bod.* Th. Y. 19.
- Gillies, Rev. J. : Memoirs of the Life and Character of the late Rev. George Whitefield. 2nd ed. Falkirk, 1798. 8°. *Bod.* 210. g. 267.
- Gladstone, W. E., Gleanings of Past years, 1843-1879; vol. VII. London, Murray, 1879. 8°. *Bod.* 270. g. 807.
- Goldsmith, Olivers : *Works*. London, Murray, 1854. 4 vols. 8°.
- Gother, Rev. John : Spiritual Works. Newcastle, 1790. 16 vols. 12^{mo}. *Bodl.* I. c. 361-376.
- Green, John Richard : Oxford Studies. London, 1901. 8°.
- Short History of the English People. Macmillan 1895.
- Green, Richard : John Wesley, Evangelist. London, 1905. 8°.
- The Works of J. and C. Wesley, a Bibliography ; 2nd ed. 1906. 8°.
- Haig-Brown, W. : Charterhouse past and present, 1879. 8°.
- Halévy, Elie : la Naissance du Méthodisme en Angleterre. Revue de Paris ; 1^{re}, 15 août 1906.

- Hampson, John : *Memoirs of the late Rev. John Wesley*. Sunderland, 1791. 3 vols. 12^m. *Bod.* 210 m. 958-960.
- Hatfield, J. Taft : *Publications of the Modern Language Association of America*. Baltimore, 1895; t. XI, 171-199.
- Hearne, Thomas : *Remarks and Collections*. Oxford historical Society. Clarendon Press, 1885 sq. 13 vols. 8°.
- *Reliquiae Hearnianae*, ed. by Ph. Bliss, 1869. 3 vols. 8°.
- Herbert, George : *Works*. London, 1836. *Bodl.* 10 © 437.
- Heylin, Peter : *A Coal from the altar*. London, 1636. 4°. *Bod.* Ashm. 1213. Pamph. 34.
- Hoadly, Benjamin : *Works*. London, 1773 fol., 3 vols. O. 4. 11-13. Th.
- Hoole, Elijah : *Oglethorpe and the Wesleys in America*. London, 1863. 8°. *Br.* 4906. dd. 39 (3.)
- Hughes, Hugh J. : *Life of Howell Harris*. London, 1892. 8°.
- Hunt, John : *Religious Thought in England, from the Reformation to the end of last century*. London, 1870-3. 3 vols. 8°.
- Huntingdon, Selina Hastings, Countess of : *Life and Times, by a member of the houses of Shirley and Hastings*. London, 1844. 2 vols. 8°.
- Hurst, John Fletcher : *The History of Methodism*. British Methodism, 3 vols. large 8°. London, Kelly, 1901.
- Hutton, J. E. : *A short history of the Moravian church*. London, 1895. 8°.
- *The Moravian Contribution to the Evangelical Revival in England*. Historical Essays by members of the Owen's College, Manchester. London, Longmans, 1902. 8°. *Bod.* 2262. d. 4.
- Jackson, Thomas : *Life of Rev. C. Wesley*. London, 1841. 2 vols. 8°.
- James, William : *Varieties of Religious Experience*.
- Jones, Charles C. : *The History of Georgia*. Boston, 1883. 2 vols. 8°.
- Jung, Wilhelm Friedrich : *Der in dem Grafen von Zinzendorf noch lebende und lehrende, wie auch leidende und siegende Doctor Luther*. Francfurt, Leipzig, 1752, 4°. *Br.* 3907, b. 19.
- Kempis : *Imitation*.
- Kennet, Basil : *Thoughts on Religion and other subjects, by M. Pascal*. London, 1704. 8°. *Br.* 8410. dd. 5. London, 1727. 8°. *Br.* 8409. bb. 33.
- Kingsley, Charles : *Preface to Theologia Germanica*. London, 1854. 8°.
- Kirk, Rev. John : *The Mother of the Wesleys*. London, 1864. 8°.
- Knox, Alexander : *Remains*. London, 1834-7. 4 vols. 8°.
- *Remarks on Mr. Southey's Life of Wesley*, t. II, 291-360.
- Laurence, R. : *Sacerdotal Powers ; or the Necessity of Confession, Penance, and Absolution, together with the nullity of unauthorized Lay-Baptism*. London, 1711, 8°. *Bod.* Godwin, 783. (9.)
- Law, William : *A Practical Treatise upon Christian Perfection*. 3rd ed. London, 1734. *Bod.* 1419. f. 274.
- *A Serious Call to a Devout and Holy Life*. London, Methuen, 1906.
- Lechler, G. V. : *Geschichte des Englischen Deismus*. Tübingen et Stuttgart, 1841. 8°.

- Lecky, W. E. H. History of England in the xviiith century. Longmans, 8°.
- Lehmann, Hugo : Zinzendorf's Religiosität. Leipzig, 1903. 8°.
- Leland, John : A view of the principal deistical writers. 1754, 8°. 3rd ed.
London, 1757. 2 vols. Bod. 8° P. 129 Line.
- Lelièvre, Matthieu : John Wesley. Librairie évangélique, 1883. 16°.
- Lockwood, J. P. : Memorials of Peter Böhler. London, 1868. 8°.
- Macauley, Th. B. : History of England.
— Critical and Historical Essays, Tauchnitz, t. I.
- Macray, W. D. : Annals of Bodleian Library. Oxford, 1890.
- Madan, F. : Summary Catalogue of xviiith Century Collections. ib.
- Mantoux, Paul : La Révolution industrielle. Paris, Cornély, 1906.
- Marlborough, Sarah, Duchess of : Letters to M. Jennens.
- Maurice, Frederick : Life of F. D. Maurice. London, 1844. 8°, 2nd ed.
- Mill, Dr. John : Ἡ Κριτικὴ Διαθήκη, 1707, fol. Br. 1 f. 11.
- Montagu, Lady Mary Wortley : Letters and Works. London, 1893.
2 vols. 8°.
- Moore, Francis : A voyage to Georgia. London, 1744. 8°. Bod. Godwin-P. 491. (2.)
- Moore, Henry : Life of John Wesley. London, 1824. 2 vols. 8°. Br. 490. b. 15. Bod. BS. X. 384.
- Morgan, Thomas : Moral Philosopher. London, 1737. 8°. Douce, MM. 550.
- Myles, W. : A chronological history of the people called Methodists, 1799. 8°. Montagu, 349. 2nd ed. 1803. 12°.
- Newman, J. H. : British Critic, April 1839.
- Newton R. : Statutes of Hart Hall.
- Nightingale, Joseph : A Portraiture of Methodism. London, 1807. 8°. Br. 1123. f. 13.
- Norris, John : Reflections upon the Conduct of Human Life with reference to the study of Learning and Knowledge London, 1689. 12°. 2nd ed. Br. 8407. b. 31.
- Olivers, Thomas : Defence of Methodism. Leeds, 1818. 8°. 4135. e. 2 (3.)/1-11.
- Overton, J. H. : The English Church in the xviiith Century. Stephens and Hunt's History, t. VII. London, Macmillan, 1906. 8°.
- The Evangelical Revival in the xviiith Cent. Longmans, 1886. 8°.
- John Wesley. London, 1891. 8°.
- William Law, Nonjuror and Mystic. Longmans, 1881. 8°.
- The Nonjurors. Smith Elder, 1902. 8°.
- Palmer, Samuel : A Defence of the Dissenters' Education. London, 1703. 4°. Bodl. G. Pamphlets, 1058. (8.)
- Pascal : *Thoughts*, done into English by Joseph Walker. London, 1688. 8°. Br. 4375. aaa. 41.
- translated from the French. London, 1704. 8°. 8410. dd. 5.
- by Basil Kennet, 2nd ed. 1727. 8409. bb. 3. 4th ed. 1741.
- Patrick, Symon, D. D., Lord Bishop of Ely. The Devout Christian instructed How to pray and give thanks to God, or a Book of Devotions... 9th ed. London, 1694. 24^{mo}. Bodl. Tanner, 602.

- Pearce, Rev. S. Spencer : A short Account of the Church of S' Laurence, Long Combe. 2nd ed. Oxford, 1907. 8°.
- Pearce, James : An Answer to Mr. Enty's Defence, 1719.
— The Western Inquisition, 1719. *Bodl. G. Pamphlets*, 190. (1.)
- Perronet, Edward : The Mitre ; a Sacred Poem. 1756. *Arch. Bodl. A. II*, 71.
- Philips, Erasmus : Diary. Notes and Queries, 2nd Series, t. X, nov. 1860.
- Pittis, William : Battle Royal. Hunt, II, 222 note.
- Plitt, Hermann : Zinzendorf's Theologie Dargestellt. Gotha, 1869-74. 3 vols. 8°.
- Priestley, Joseph : Original Letters, by the Rev. John Wesley and his Friends, illustrative of His early History. Birmingham, 1791. 8°. *God. Pamphl.* 401.
- Quiller Couch, Arthur Thomas : Hetty Wesley. London and New-York, 1903. 8°.
- Rébelliau, A. : La Compagnie du Très Saint-Sacrement.
- Reynolds, Rev. J. : Anecdotes of Wesley. Leeds, 1828.
- Rigg, Rev. James Harrison, D. D. : The living Wesley. 2nd ed. 1891, 8°.
— The relations of John Wesley and of Wesleyan Methodism to the Church of England investigated and determined. Longmans, 1868. 8°.
— The churchmanship of John Wesley, etc. London, 1887. 8°.
- Rimius, Henry : A Candid Narrative of the Rise and Progress of the Herrnhuters, commonly called Moravians or Unitas Fratrum. 2nd ed. London, 1753. 8°. *Bod. 8° L.* 278. BS.
— A Supplement to the Candid Narrative... 1755. 8°. 8° L. 278. BS. (2.)
— Animadversions on sundry flagrant untruths advanced by M. Zinzendorf. 1760. 8°. *ib.* (3.)
— A Solemn Call on Count Zinzendorf ... to answer all and every charge... 1754. 8°. *ib.* (5.)
- Risler, Jeremias : Leben August Gottlieb Spangenberg's, Bischofs der evangelischen Brüderkirche. Leipzig, 1794. 8°. *Bod.* 210 f. 34.
- Ritschl, Albrecht : Geschichte des Pietismus. Bonn, 1881-6. 3 vols. 8°.
- Robinson, William : History of Stoke Newington. London, 1842. *B. N.* Ns. 746.
- Roosevelt, Theodore : 200th Anniversary of Wesley's Birth. Wesley Studies, 233-7.
- Saint-Jure, Jean-Baptiste : The holy Life of Mons^r de Renty ... faithfully translated by E. S., Gent. London, 1658. 8°. *Bod.* Wood, 301.
- Scougal, Henry : The Life of God in the Soul of Man. 5th ed. London, 1707. 8°. *Bod.* Tanner, 577.
- Scudéry : Artamène ou le Grand Cyrus. Paris, 1655. 8°. *Inv.* Y*6411 sq.
- Silvester, Rev. Tipping : Sermon on Regeneration, S' Mary's Oxford, Feb. 26, 1738. Recommended to the Religious Societies. 28 pages 8°.
- Simon, John S. : The 37th Fernley Lecture. The Revival of Religion in England in the xviiith century. London, Kelly, 1907. 8°.

- Simon, Richard : A Critical History of the Old Testament. London, 1682. 4°.
- Critical Enquiries into the various editions of the Bible. 1684. 4°.
- The Critical History of the Religions and Customs of the Eastern nations. 1685. 8°.
- Opuscula Critica adversus Vossium. Edinburgh, 1685. 4°.
- A critical History of the Text of the New Testament. London, 1689. 4°.
- The critical History of the Versions of the New Testament. London, 1692. 4°.
- Slater, Rev. W. F. : Methodism in the light of the early Church. (Fernelley Lecture 1885). 8°. *Bod.* 11142. e. 4.
- Smith, Elisha : The Cure of Deism, London, 1737. 2 vols. 8°. 8°. A. I, 15-16. Jur.
- Smith, Dr. George : History of Wesleyan Methodism. 2nd ed. London, 1859-62. 1st ed. 1857-8. 3 vols. 8°, Longman.
- Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts : Classified Digest of the Records, 1701-1892. 2nd ed. London, 1893. 8°. 133. e. 66.
- Southey, Robert : The Life of Wesley ; and the Rise and Progress of Methodism. 2nd ed. London, 1820, 2 vols. 8°.
- Spangenberg, August Gottlieb : An authentic Narrative of the first twenty seven years of the life of N. L. Count Zinzendorf. translated. Bath, 1773. 2 vols. 8°. *Bod.* 210. g. 190.
- The Life of Nicholas Lewis, Count Zinzendorf. London, 1838. 8°. 38.922.
- Spinckes, Rev. Nathaniel : The true Church of England Man's Companion in the Closet : or a Complete Manual of Private Devotions. 16th ed. Rivington, 1772. 8°.
- Stampe, George : Wesley Studies.
- Stanhope, P. H. : History of England, 2nd ed., t. II, 354-393.
- Stephen, Sir Leslie : English Literature and Society in the xviiith Cent. 1894. 8°.
- History of English Thought in the xviiith century. 1902. 2 vols. 8°.
- Hobbes. 1904. 8°.
- Stephens, William : A Journal of the Proceedings in Georgia, beginning October 20, 1737. London, 1742. 2 vols. 8°. *Br.* 1196. i. 22-23.
- Stevens, Abel : The History of the Religious Movement of the 18th Century, called Methodism. New-York, 1858-61 ; 3 vols. London, 1873-4, 2 vols ; 1878 : 3 vols. 8°.
- Stevenson, G. J. : Memorials of the Wesley family. London, 1876. 8°.
- Stonehouse, Rev. W. B. : History of the Isle of Axholme. London, 1839. 4°. *Bod.* Gough Adds. Linc. 4°. 5.
- Taylor, Isaac. Wesley and Methodism. London, 1851. 8°. 110. a. 141.
- Taylor, Jeremy, D. D. : The Rule and exercises of holy living and holy dying. 14th edition. London, 1686. 2 vols. 8°. 8°, Y. 26. Th.

- Telford, Rev. John : The Life of the Rev. Charles Wesley. Revised ed. 1900. 8°.
- Life of John Wesley. Revised ed. London, 1899, 8°.
- Texte, Joseph : Jean-Jacques Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire.
- Tindal, Matthew : Christianity as old as Creation. London, 1730. 8°. *Bod.* G. P. 390.
- Toland, John. Christianity not mysterious, 1696. 3rd ed. 1702. London. Amyntor : 1698. Letters to Serena, 1704-5.
- Townsend, W. J., D. D. : A New History of Methodism. Hodder and Stoughton, London, 1909. 2 vols. 8°.
- Trapp, Joseph, D. D. : The Nature, Folly, Sin, and Danger of being righteous overmuch, with a particular view to the doctrines and practices of certain modern Enthusiasts. London, 1739, 8°. *Br.* 695, g. 12. (3-4).
- Trustees for establishing the Colony of Georgia : Journal of Transactions. (1738-1744). Wormsloe, 1886. 8°. B. N. Réserve Nt. 1975.
- Tucker, Rev. Josiah : Reflections on the Expediency of a Law for the naturalisation of foreign Protestants. London, 1751. 72 p. 8°.
- Tyerman, Rev. Luke : Life and Times of the Rev. John Wesley. Hodder and Stoughton, 1870. 3 vols. 8°. *Bod.* 210. J. 114.
- Life and Times of the Rev. Samuel Wesley. Simpkin Marshall. London, 1866. 8°. 210. c. 115.
- Life of the Rev. George Whitefield. Hodder and Stoughton, 1866. 2 vols. 8°. 210. j. 664.
- The Oxford Methodists, London, 1873. 8°.
- Wesley's Designated Successor : The Life, Letters, and Literary Labours of the Rev. John William Fletcher. Hodder and Stoughton, 1882. 8°. 210. n. 495.
- Uffenbach, Zacharias Conrad von : Merkwürdige Reisen. Ulm, 1753-4, 3 vols. 8°. *Bod.* 203. a. 280-2.
- Urrin, R. Denny : Wesley's place in Church History. Edinburgh, 1870. 8°. 210. g. 326.
- Churchman's Life of Wesley. London, 1880. 8°. 210. e. 379.
- Venn, Rev. John : The life and a Selection from the Letters of the late Rev. Henry Venn. London, 1834. 8°. 34.657.
- Voltaire : Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets. Basle, 1734. Godw. 232. 8°.
- Walker, Joseph : Pascal's Thoughts. London, 1688. 8°.
- Walpole, Horace : Letters, ed. by Mrs. Paget Toynbee. Oxford, 1903 sq. 16 vols. 8°.
- Walton, Christopher : Notes and Materials for an adequate Biography of William Law. Printed for private Circulation. London, 1854. 8°. 210. a. 238.
- Wauer, Gerhart Adolph : die Anfaenge der Brüderkirche in England. Leipzig, 1900. 8°. 1119. e. 45. (8.)
- Webb, Beatrice and Sidney : English Local Government, Longmans, 1906. 8°.

- History of Trade Unionism. new edition. Longmans, 1902. 8°
- Wedgwood, Julia : John Wesley and the Evangelical Reaction of the xviiith Century. Macmillan, 1870. 8°. 210. K. 4.
- Wesley, Charles : Journal. London, 1849. 2 vols. 12°.
- London, Culley 1910. new edition, 1st volume.
- Wesley, John : *Collected Works*, 1771-1774. Bristol, W. Pine. 3a vols. 12°. Br. 3752. a.
- 12th ed. London, 1872. 14 vols. 8° 3 755. h.
- Journal, Standard Edition. Culley, 1909. vol. 1. large 8°.
- First Sermon and other Beginnings. Kelly, 1903. 63 p. 8°.
- Christian Library. 1749-1755. Bristol, Farley. 50 vols. 12° Br. 3605. aa. 1819-1827, London, 30 vols. 8°. 495. e. 1-15.
- Essay on Stationary Fasts. Deacon's Collection of Devotions.
- Extract of the Life of M. de Renty. London, 1741. 67 pages 8°.
- Bod. 8° Th. B. 318.
- The Life of God in the Soul of Man. Bristol, 1744. 48 p. p. 8°.
- G. Pamph. 2806. (4.)
- An Extract of the Life and Death of Mr. Thomas Haliburton. London, 1741. 92 pages 12^{mo}. 141. m. 619. (3.)
- Nicodemus, or a treatise against the Fear of Man, from August Hermann Francke. Bristol, Farley, 1739. 40 pages 8°.
- Kempis, 1735. Bod. 8° Z. 544. Th.
- Wesley, Charles and John : Poetical Works. London 1868-1873. 13 vols. 16^{mo}.
- Wesley, Rev. Samuel, sen. Advice to a Curate. Jackson : C. Wesley II, 499-534.
- Dissertationes in librum Jobi. 1736. 600 pages fol. Br. 1010. h. 4.
- A Letter from a Country Divine to his Friend in London, concerning the Education of the Dissenters in their private Academies. London, 1703. 4°. 2nd ed. 1704. Bod. Pamphlets 250. (13.); 256. (23.)
- A Defence of a Letter concerning The Education of Dissenters. R. Clavel. London, 1704. 4°. 256. (24.)
- Maggots; or Poems on Several Subjects never before handled. London, Dunton, 1685.
- What has been, may be. London, J. Roberts, 1721. 8°. P. 363. (14.)
- Letter concerning the religious Societies. 1699. 2nd ed. 1724. 8°. 141. K. 515. (5.)
- Wesley, Rev. Samuel, jun. Two Letters from a Deist to his friend. London, 1730. 4°.
- Poems on Several Occasions; 1736. 4°. London, 1862. 12^{mo}. 280. c. 120.
- Wesley, Mrs. Susannah : Conference with her Daughter. Publications of the Wesley historical Society. London, 1898. 41 pages 8°.
- Wesleyans : Homes, haunts, and friends of John Wesley. London, Kelly, 1891, large 8° illustrated. 11142. d. 6.
- Wesley Studies, by various writers. London, Kelly, 1903. 8°. 11142. e. 65.

- Wesley historical Society : Proceedings and Publications ; 1896 sq. 8°.
- Whitefield, Rev. George : The two first parts of his Life, with his Journals. London, W. Strahan, 1756. *Bod.* 210. g. 162.
- Works, with a Select Collection of his Letters. London, 1771. 6 vols. 8°. *Br.* 494. a. 1-6.
- The Benefits of an early Piety. A sermon preached at Bow Church, London, before the Religious Societies, Sept. 8, 1737. 8°. *Bod.* 141. K. 515. (3.)
- A Letter to the Religious Societies, London, 7 pages, 8°. *ib.* (4.)
- Whitehead, John, M. D. : The Life of the Rev. John Wesley. London, 1793, 1796. 2 vols. 8°, xx-500 ; 507 pages. *Br.* 490. b. 11. *Bod.* 8° BS. Art. x. 22-23.
- Dublin, 1805-6. viii-486 ; viii-529 p. 8°. 210. o. 419-420.
- Williams, Captain Robert : Affidavit.
- Woodward, Rev. Josiah : An Account of the Rise and Progress of the Religious Societies. 3rd ed. enlarged, London, 1701. 12°. 8° J. 49 Line.
- Woolston, Thomas : Six Discourses on the Miracles, 1727-9.
- Wordsworth, Christopher : Social Life at the English Universities in the xviiith Century. Cambridge, 1874. 8°. Gough Add. Oxon. 8°. 194.
- Scholae Academicæ ; some account of the studies at the English Universities in the xviiith century. Cambridge, 1877. 8° 260. e. 45.
- Wright, Robert : A Memoir of Gen. James Oglethorpe. London, 1867. 8°. 210. f. 152.
- Young, Arthur : A Six Weeks' tour through the Southern Counties. 2nd ed. London, Strahan, 1769. 8°.
- Zinzendorf, Nicolas Lûdwig : Acta Fratrum Unitatis in Anglia, 1749. fol. *Bod.* MM. 4 Art. Seld.

INDEX

A

- Abbey, C. J., 129, 133, 159, 181, 421 notes.
- Abraham, 182, 375.
- Absolution, 178; 183; 300.
- Actes des Apôtres, 349; 407.
- Adam, 55; 187.
- Addison, Jos. (1672-1719), 54.
- Agapes, 246, 312, 381, 383, 401, 402, 405, 413.
- Aglionby, William, 298, *84.
- Alatamaha (rivière), 249.
- d'Albizi, 376.
- Aldersgate, *11, *16; 11-2, 362, 397, 400.
- Aldrich, Henry (1662-1710), *20.
- Alexandre le Grand, 295.
- Allégorie, 131.
- Allemands, 235, 242, 247-8, 282. Voir Moraves.
- Allier, Raoul, 185, 334 notes.
- All Souls, Oxford, 135.
- Alumni Oxonienses, *18; 97; 113.
- Amérique, 128, 187 n., 224, 226, 254, 255, 266, 319, 322. V. Georgie.
- Amhurst, Nicholas (1701-1742), expulsé de S' John's College en juin 1719. *Terræ Filius*, 67-70, 72-3, 78, 86, 163-4, 224, *10.
- Amsterdam, 54, 372.
- Anabaptistes, 316, 385, 396. V. Baptistes.
- Ancaster, duchesse, 324.
- Ancien Testament, 131, 132, 159, 167, 422.
- Andrews, Lancelot, évêque (1555-1636), *54; 180.
- Anglesea, comtes, 4.
- Anglicans, 33; 337-8.
- Anne, reine (1665-mars 1702-juillet 1714), vi, *20; 34, 35, 48, 63-4, 197, 335.
- Annesley, Anne, 13, 214.
- Benjamin, 13.
- Elisabeth, 5.
- Annesley, Judith, 13.
- Annesley, Dr. Samuel (1620-décembre 1696), 4-6, 10, 13.
- Annesley, Samuel, 28, 44, 74-5; attendu à Londres en juin et déc. 1725, 81, 90.
- Annesley, Suzanne (20 janvier 1669-23 juillet 1742); dernière fille, 4; éducation, 6-7; épouse S. Wesley, le 12 nov. 1688, p. 2. V. Wesley, Mrs. S.
- Annet, Peter (?-1768), 128 note.
- Anstey, Christopher (1724-1806), 417.
- Anthologie, 193.
- Antiquité chrétienne, *53-4; 160, 180, 236, 315. V. primitif.
- Anton, Dr. Paul (1661-1730), 375.
- Apollonius de Tyane, 131; 133.
- Apollo, *69; 243.
- Apôtres, apostolique, *53; 159, 169, 222, 236, 317.
- Appée, M., 300 note.
- Araspes, 199, 200 note.
- Ariens, Arianisme, Arius, *27; 7, 328.
- Aristote, 72.
- Armada, 54.
- Armagh, 410.
- Arndt, Johann (1555-1621), 243; 314; 384.
- Artamène, 201 note.

Articles anglicans, 92 ; 323.
 Ascétisme, 192 ; 352.
 Aspasie, 199, 200-4, 206, 221-2.
 Assises, 136.
 Association religieuse, 323 ; 332 ; 384 ;
 399 ; 432.
 Assurance du pardon, 188-9.
 Athanase, 62 ; 160.
Athenae Oxonienses, *17 ; *18 ; *78.
Athenian Gazette, Magazine, Mercury,
 *13 note ; 12 ; 128-130 n., 132, 151,
 166, 199 note.
 Atkinson, Christopher, Queen's Col-
 lege, mai 1732, âgé de 19 ans, 215 ;
 330.
 Atonement, 188 ; 356 ; 358.
 Atterbury, Francis (1662-1732) ; doyen
 de Christ Church, août 1711-3, *20,
 65 ; 62 ; évêque de Rochester et
 doyen de Westminster, juin 1713,
 63, 117 ; 1722, arrêté ; 1723, exilé en
 France, 165.
 Austérités, 217, 221.
 Autel, 171, 178.
 Axminster (Devon), *17 ; *22.
 Axholme, 1, 3, 13, 35, 37, 39 ; *24.
 Ayliffe, Dr. J., 67, 70, 73 notes.
 Aynard, Joseph, xiii note.

B

Back lane (Bristol), 429, 430.
 Bacon, Francis (1561-1626), 72 ; 128.
 Badcock, Samuel (? 1750-1788), xxv,
 xxix ; 95-6, 97 n., 109, 165, 185.
 Bailiff, Thomas, mars 1721, 16 ans,
 Lincoln College, 113 note.
 Baldwin street (Bristol), 429, 430-1.
 Ballantyne, A., vi note.
 Ballard, George (1706-juin 1755), *1,
 *3 ; 38, 40, 41, 47, 49, 52, 99 notes.
 Balliol College, 67, 161-2.
 Baltimore, lord, 206.
Bandes, 313, 380, 383, 390, 401, 402,
 405-7, 429-430.
 Bangor, Bangorianisme, *29, *30, *40-
 2 ; 63, 118, 135-6, 166, 169, 340.
 Baptême, *57, *61, *67, *87, *91 ; 34,

43, 56, 87, 160, 178, 183, 235-6,
 298, 315, 328-9, 340, 381, 409.
 Baptistes, 36, 421.
 Baptist Mills (Bristol), 417, 426-9.
 Barbier, 146.
 Barnard, Mrs. 126.
 Barnesley, John, octobre 1724, 16 ans,
 Christ Church ; William, mai 1723,
 19 ans, 96.
 Barnstaple (Devon), xxv.
 Barton Regis (Bristol), 419.
 Basingstoke (Hampshire), 414.
 Bateman, Edmund, avril 1720, 16 ans,
 Christ Church, tuteur, 1731, 113
 note.
 Bath, 172, 198, 202, 324, 326, 329, 414,
 420, 426, 428.
Battels, 11 ; *7, *10.
 Baxter, Mrs., 144.
 Baxter, Richard (1615-1691), 189.
 Bayle, Pierre (1647-1706), xiii, *28-
 29, *32, *39, *40 ; 134, 340.
 Beaumont, William, *56, et note.
 Bedford, 435.
 Bedlam, *45 ; 434.
 Bélical, 49.
 Benham, Daniel, 231, 336, 339, 374,
 385-7, 401, 403, 406, 437, 440 notes.
 Benoit XIII, 385.
 Benson, Joseph, 71.
 Benson, Martin (1689-1752), évêque
 de Gloucester en 1735, 322-3, 325,
 410.
 Berkeley, George (1685-1753), *35 ;
 115 ; 227.
 Berlin, 388.
 Berry, Rev. Dr. († 1730), 62.
 Bertholdsdorf, 375, 379-380, 383, 385-7.
 Bertie, Albemarle (1669-1742), fils de
 Robert, comte de Lindsey, 40.
 Beveridge, William (1638-mars 1708),
 29, 42, 315.
 Bexley (Kent), 331, 396, 398, 435.
 Bible, 46, 56, 89, 114, 127, 131, 133,
 137, 140, 150, 195, 234, 260, 274,
 283, 339-340, 346, 359, 362, V. Ecritures.
 Bible polyglotte, 46.

- Biddle, John († 22 sept. 1662), 7.
 Billingsgate, 67.
 Bingham, Joseph, 173.
 Birmingham, 347.
 Bishopsgate, 324.
 Bitton (Gloucestershire), 421.
 Blackheath, 435, 436, 438, 439.
 Blendon (Kent), 351; 436.
 Blenheim, vi, 35.
 Blount, Charles (1654-1693), 131, 133, 134.
 Blundell, Peter (1520-1601), 165.
 Bocardo, 67, 143, 323, 397.
 Bodléienne, vi, xxxi; *10; *28; 11, 70, 138 and note, 162, 163.
 Boehler, Peter (1712-1775), 340-350; 355; 357-9; 372; 388-9; 398; 401, 432.
 Boehm, Rev. A. W. (1673-1722), 48, 185, 314, 333.
 Boehme, Jacob (1575-1624), 87, 340, 354.
 Bogue et Bennet, 422 note.
 Bohême, 377-8.
 Bolingbroke, Henry St John (1678-1751), 213 n.
 Bolzius, Martin, 299, 312, 373, 409.
 Bonner, Charles (de Bristol), 429.
 Bossuet, 103.
 Boswell, James (1740-1795), 169.
 Boulter, Hugh (1672-1742), 1719-24, doyen de Christ Church, évêque de Bristol; 1724, archevêque d'Armagh, 66, 410.
 Bourignon, Antoinette (1616-1680), 190, 354.
 Bourse, 64.
 Boutmy, E., x-xi note.
 Boutroux, Emile, 364 et note.
 Bovey, Margaret, 275, 278, 283, 291, 300, 313. — Rebecca, 275, 318.
 Boyce, John, juillet 1727, 16 ans, Christ Church, 215.
 Boyle, Robert (1626-1691), *50.
Boyle Lectures, 159.
 Bowling Green (Bristol), 429.
 Bowyer, William (1663-1737), *19, *20. — jeune (1699-1777).
 Bradburn, Samuel, 87 note.
 Bradshaw, William, 1724-1733, doyen de Christ Church, et évêque de Bristol, 137.
 Bray, John, 358-9, 361, 368-9, 397, 405.
 Brazenose College, 158, 215.
 Breithaupt, J. J. (1658-1732), *73; 246.
 Brett, Thomas (1667-1743), 160, 173, 176-8.
 Brevint, Daniel († 1695), 176, 178, 313.
 Brigden, Rev. T. E., xxx, *49.
 Bristol, 216, 326, 329, 336, 414-5, 419, 426, 424; 428, 438, 441. — évêque de, 137.
 Broadway (Worcestershire), 197-98.
 Brome, William, *1 note.
 Bromley, William († 1732), *21.
 Bromley (Kent), 11; *11 note.
 Broughton, Thomas (1712-1777), University College 1731; fellow d'Exeter, 1733; diacre, juin 1735, 213-4, 218; 324-5, 330, 333, 351-2, 358, 370.
 Brown, M., 369, 374.
 Brumhardt, 245, 344.
 Buckinghamshire, John Sheffield (1648-1721), duc de (mars 1703), *23; 52.
 Buckland (Gloucestershire), 108, 197.
 Buddæus, J. F. (1667-1729), 245, 246, 382.
 Budget de la famille Wesley, 59.
 Budingen, 373.
 Buffon, 54.
 Bulgarie, 377.
 Bulman, George, déc. 1724, 18 ans, Lincoln College, 113 note.
 Burman, William, avril 1720, 19 ans, Christ Church, 113 note.
 Burnet, Thomas (1635-1715), 54-5, 61, 129 note.
 Burnside, James, 291. — Mrs., V. Bovey.
 Burton, John (1696-1771), 1713, Corpus Christi College; 1723, fellow; 1725-6, proctor, 1733, Eton College; cure de Maple-Durham, 113 note, 223-4, 225-6, 229, 231, 233, 295-6, 308, 310, 331, 369; *57.
 Bussleton (Bristol), 426.

Butler, Joseph (1692-1752); août 1738, évêque de Bristol, 421, 443 note; *50.
 Butterwick (Axholme), 13; 36.
 Byrom, John (1692-1763), 134, 137 notes, 159, 168-9, 170, 190, 259, 331, 339, 341 note, 354, 357, 396, 412-3, 416, 433, 436, 440; *49-50.

C

Cabot, Jean et Sébastien, 415.
 Calamy, Benjamin, 182.
 Calvin, Calvinistes, v, 176, 180, 317, 378, 385-7.
 Cambrai, 190.
 Cambridge, 13, 35, 54, 118, 159, 168-9, 190, 396.
 Camden, 197.
 Camisards, 421.
 Campbell, Archibald, 181-2.
 Canada, vii; 249.
 Canon (des Ecritures), 132.
 Canons apostoliques, 159; 315.
 Canons de l'Eglise établie, 45, 291, 294, 433, 438, 443 note.
 Canstein, Carl H. von (1667-1719), 375.
 Cantorbéry, archevêque de, 64, 76, 160, 228, 326, 338, 410, 435, 441; *23.
 Cantrell, H., 40 note.
 Capon, John, Trinity College, Cambridge, juillet 1719; LL. B., 1725; épouse Sarah Kirkham, Noël 1725, 98, 108.
 Capon, Mrs., 98, 196, 197 note, 198, 200, 205.
 Cardiff, 426.
 Carfax (Oxford), 348.
 Carlisle, 65.
 Carlyle, Thomas (1795-1881), xv.
 Caroline, reine († 20 nov. 1737), 200, 231.
 Caroline, 224, 237, 248, 265, 267, 306, 331, 337, 344, 358.
 Carter, M., 111 note.
 Castaniza, J. de, 19; 185.
 Castle street, Bristol, 430.
 Catholicisme, 32, 387.
 Causton, Thomas, février 1733, en Georgie; 1734, bailli de Savannah, 276-9, 282, 287-9, 292-4, 301-2, 305, 307-9, 314; *78-79, *84.
 Causton, Mrs., 276, 278, 285, 288, 291-2.
 Celinda, 192.
 Cène, 43-44, 246, 299, 317. V. Communion, Eucharistie, Sacrements.
 Cennik, John (1718-1755), 429 note.
 Cestre, Charles, xiii, note.
 Cévennes, 421.
 Chaddock, Mr. († mai 1742), 331.
 Chambre des Communes, 35, 38.
 Chandler, Dr., 139.
 Chapman, Walter (*Alumni*), William (Tyerman, O. M. 361-3), mars 1729, 16 ans, Pembroke College, 215, 234, 235 n., 324, 332, 370, 406, *55.
 Chapman, Mrs., 318.
 Chapone, Chopone, v. Capon.
 Charbonnages, Northumberland, 53; Kingswood, 415.
 Charity-school, 43, 145, 153, 431-2.
 Charles I^{er} (1600-1649), *2, *56; 5; 31, 33, 35-6, 65, 163.
 Charles II (1630-1685), ix, 33, 43, 45.
 Charles IV (1316-1378), 377.
 Charles XII, *Vie de*, vi.
 Charleston, *69; 243, 267, 290, 295, 297, 303, 309.
 Charlett, Arthur (1655-1722), Trinity College, 1669; 7 juillet 1692, Maître d'University, 40, 41, 47, 52 note; *1, *2, *3 et notes.
 Charle de Georgie, 224, 303, 311.
 Charterhouse, Chartreux, 52-4, 59, 62, 79, 109, 194; *3, *22, *23.
 Cheltenham, 433.
 Cherikees, 249.
 Cherwell, riv., 66.
 Chester, 158.
 Chesterfield (1694-1773), 218.
 Cheyne, George, M. D. (1671-1743), 85-7, 89, 102, 105, 117; 151 note.
 Chinois, 128 note, 130.
 Choctaws, 249, 253.

- Christ Church. Oxford, 61, 65-8, 72, 88, 111-2, 137, 139, 140-1, 153, 163, 172, 213 note, 215, 218; *20, 23, 50.
- Christ Church Spitalfields, 413.
- Christianisme, 23, 52, 130, 136, 157, 315, 319, 327; *1-2, 3.
- Christian Library*, 29, 116, 179, 184-5; *52.
- Christie, Thomas, *79; 294.
- Chrysostome, 92, 184.
- Chubb, Thomas (1679-1747), 131, 133, 315, 316, 422.
- Churchill, Arabella, 38.
- Churchwardens, 45, 211, 433, 438.
- Cicéron, 61, 72.
- Clare, comte de, 205.
- Clarendon (1608-1673), 35.
- Clark, Rev. Andrew, xxx, 112, 113.
- Clarke, Adam (1762-1832), xxv; 2, 3, 7, 13-15, 20-1, 23, 24, 26, 28-9, 31, 48-9, 51, 62, 79, 80, 83, 94-5, 100, 116, 125, 127, 134, 149, 153, 185, 188, 193, 208-9, 220, 225, 267, 319, 367-9, 371; *48, 50, 55.
- Clarke, Samuel (1675-1729), v; 62.
- Classes*, 380.
- Clavel, Robert († 1711), 31.
- Clayton, John (1709-1773), juillet 1725. Brazenose; juin 1732, diacre. 157-9; 167-8, 170-2, 179 note, 183, 186, 190, 214, 218, 225, 324, 330, 347, 353.
- Clayton, William, 170.
- Clemens, Gottfried (1706-1776), 246.
- Clément d'Alexandrie, 159, 184, 313.
- Clément de Rome, 159, 313.
- Clergé, ix, 63-4, 225.
- Cloé, 84, 192.
- Clubs, 404 et note. Constitutionnel, 164; — *de la Tête de Veau*, 31, 35; — *dévôt*, 151-2, 330.
- Cobham, lady, 324.
- Cockrill, M., *11.
- Cognatus* (Law's Serious Call), 122-3, 126.
- Coke, Thomas (1747-1814), xxiii, xxiv, 227.
- Coleridge, S. T. (1772-1834), 347 note.
- Collège héraldique, 4.
- Collier, Jérémie (1650-1726), 173, 180; 313.
- Collins, Anthony (1676-1729), 131-3.
- Collins, J. Churton, 213 note.
- Colloques* d'Erasmus, 61.
- Colmer, Thomas, Exeter College, 11; *10 et note.
- Cologne, 372.
- Combat spirituel*, 19.
- Combes, Thomas, déc. 1733, 17 ans, Corpus Christi, 396, 399.
- Comenius, John Amos (1592-1671), 382-3, 386, 388.
- Commandements, 23.
- Communion, 77, 111, 150, 170-2, 176, 179, 212, 219, 275, 293, 296, 299, 300, 357.
- Compagnie des Mers du Sud, ix; *21, *25; 62, 74, 198.
- Compagnie d'Oxford, 141, 239, 274, 313, 339, 446.
- Compagnie du S^t Sacrement, 186, 334-5.
- Conciles, *53; 159, 315.
- Confession, 178; 183; 300.
- Conformité occasionnelle*, 34.
- Confrérie du S^t Sacrement. V. Compagnie.
- Coningsby, M., sermon de 1727, 163.
- Conspiration des Poudres, 42, 64.
- Constables, 37 note, 256, 262, 271.
- Constantinople, 377.
- Constitutions apostoliques, 159, 300.
- Consubstantiation, 176.
- Controverses : bangorienne, 63, 118; baptismale, 316; biblique, 55; trinitaire, 62, 132; 160, 194, 340.
- Conventicules, 51.
- Conversion, xxvii-xxix; 99, 312, 316, 319, 321, 331, 344, 357, 366, 384.
- Convocation, 34; 47; *64.
- d'Oxford, 73.
- Cooper, M., 411.
- Corinthiens* (épître aux), *69; 320.
- Cornelius Nepos, 71.
- Cornouailles, 198.
- Corpus Christi, Oxford, 113 note, 116, 162, 214-5, 224, 326; *50.

Corruption originelle, 316, 321.
 Corry, John, 415-7 notes.
 Coster, Mr. 144.
 Cotelierus, J. B. (1627-1686), 172.
 Cours spirituelles, 44.
 Cowes, *61, 237, 238, 241.
 Cowley, Abraham (1618-1667), *9.
 Cowley (Oxford), 324, 330, 406.
 Cowpen (Georgie), 254, 283.
 Cox, Anne, 69.
 — lady, 331; sir Robert, 219.
 Crabb, Joseph, juillet 1691, 16 ans, Exeter.
 Crabb, William, juillet 1669, 15 ans, Wadham, fellow d'Exeter, 1674-1687 († 1747), *6, 7.
 Craig, Alexander, *63, 241.
 Cranbrook (Kent), 173.
 Cranz, David, 377-9, 382, 384, 387, 391 notes.
 Création, 55.
 Creeks, 249, 253, 254.
 Cripple-gate, *7.
 Critique biblique, 46.
 Cromwell, Oliver, 5, 9, 30, 35; *26.
 Cross, Richard (Bristol), 429.
 Cudworth, Ralph (1617-1688), 185.
 Cumberland, duc de, 228.
 Cunningham, W., x-xi note.
Curé de campagne, 14.
 Cutler, Rev. Dr. (Boston), 314.
 Cyprien, 313.
 Cyrille, 377.
 Cyrus, 200, 201, 203, 205-7, 221-2.

D

Dale, R. W., 327 note.
 Dalila, 83.
 Dalmatie, 377.
 Daniel, 132.
 Danois, missionnaires, 48, 49.
 Darien, 304, 311, 313.
 David, 66.
 David, Christian, (1690-1751), 376, 379, 388-9.
 Davison Samuel (Georgie), 262.
 Davy, Rev. William, *22.

Day, Nathaniel, maire de Bristol, 418.
 Deacon, Thomas (1697-1753), 170, 173, 180-1, 183, 236, 313.
 Deal, 322, 368.
 Defoe, Daniel (1661-1731), 32, 109.
 Déisme, déistes, 134, 136, 138, 166 note, 167, 169, 226, 316, 340, 352; *27 sq. 39-46, *87.
 Delamotte, Charles (1714-1790), 231, 233-4, 236, 247, 264, 275, 284-7, 291, 293, 308, 310, 315; quitte la Georgie le 2 juin 1738; 392; *57, 59, 64.
 Delamotte, 331-2, 342, 351, 369, 370, 396, 436.
 Delany, Mrs. voir Granville et Pen-darves, 67, 74, 98, 197-8, 200, 205-6 notes, 206, 218-9 notes, 275 note, 318 note.
 De la Tour, Père, 376.
 De Laun, Dr. William, Président de St John's College, Vice-Chancelier 1702, *3.
 Démosthène, 61.
 Denifle, Heinrich, 385 note.
 Deschamps, Esther (Bristol), 430.
 Deutéronome, 407.
 Devonshire, xxiv, *17, *19; 165.
 Diaconesse, 300.
 Dialectique, 72, 114.
Diary, 92-3, 106 et note; xxii-xxiii.
 Discipline, 30, 44, 49; 180; 183; 211; 220; 236; 306; 314; 328; 378; 382; 405; 432.
 Dissidents, vii; 7, 9, 30-32, 34-5, 38, 40, 44, 51, 132-3, 166, 300; *2, 5-7, 9, 11, 14-15, 27-28.
 Divinité de Jésus, 340.
 Docteurs de l'Eglise, 180.
 Doctors' Commons, *4.
 Doddridge, Philip (1702-1751), 128, 179, 199 notes; 327, 342, 354 note.
 Dodwell, Henry (1641-1711), 162, 178.
 — fils, déc. 1720, 16 ans, Magdalen, *39.
 Doeber, Andrew, *58; 235.
 Don, rivière, 1.
 Don Quichotte, 226.
 Doolittle, Rev. Thomas, 5.

Dorsetshire, 6, 10; *6.
 Dresde, 372, 374, 376, 385.
 Droit divin, 161.
 Drury-lane, 79, 256, 401.
 Dryden, John (1631-1700), 398.
 Dublin, 154, 202, 335, 410.
 Dubois de la Cour, 49, 50.
 Dulwich, 436.
 Dummer (Hampshire), 324, 326, 348, 371, 406, 414.
 Dunton, John (1659-1733), 4 n., 5 et n., 6 et n., 10 et n., 11 et n., 12, 13 n., 46, 128, 168, 178; *13, 20.
 Durham, 175.
 Dymoke, Charles, mars 1711, 18 ans, Lincoln, 35.

E

Ebbins, Mrs., 144.
 Ebenezer (Georgie), 248, 293, 299, 312, 373, 409-10.
 Eckhart, J. († 1327), 191.
 Ecosse : soulèvement 1715, 63.
 Ecossais, 235, 306, 307, 311.
 Ecriture, 19, 42, 56, 62, 77, 90, 100, 132-3, 135, 137, 147, 159, 167, 177, 180; 312, 315, 317, 328, 339, 348-9, 391-2, 397, 407; *54.
 Edimbourg, 335.
 Edit de Nantes, 421.
 Edouard VI (1537-1553), 173, 176.
 Eglise, 1x; 9, 31-5, 39, 40, 45, 49, 50, 63-4, 132, 158-9, 160-1, 171, 180, 186, 236, 246, 300, 312, 315, 349, 374, 432; *3, 7.
 Egoïsme, 126, 338.
 Egypte, Egyptiens, 132, 184.
 Election, 198.
 Elisabeth (1533-1603), 1x, 32, 53, 174, 207.
 Ellison, Richard, 74, 94.
 Ely, évêque d', 162.
 Embarras d'argent, 10-1, 39, 47, 59, 74, 80, 111, 112.
 Emmanuel College, Cambridge, 168-9.
 Enfer, 327-8, 340, 394.
 Enthousiasme, 87, 115, 151-2, 156, 180, 318, 352, 411; *54; xiii, xxix.

Ephrem Syrus († 373), 279, 282, 313.
 Epworth, 1, 3, 13-4, 19, 26-7, 36-8, 41, 42, 56-8, 62, 74, 84, 89, 96, 125, 127, 153, 169, 208, 213, 277, 314; *3, 22.
 Erasme, 61.
 Erfurt, 391.
 Espagne, Espagnols, 224, 248, 250-2, 261, 265-6, 337; *76; x.
 Esséniens, 156-7.
 Eton College, 225.
 Eucharistie, 175, 183, 235, 292-3, 340; *58, 64. V. Cène, Communion, Sacrements.
 Eusèbe, eusébien, 62, 160.
 Evangiles, 92, 131, 132, 157, 319, 320. V. Bible, Ecriture, Nouveau Testament.
 Evans, John (de Bristol), 417, 421 n.
 Evans, Theophilus, 422 note.
 Eve, 55.
 Evêques, épiscopat, 1x, 8-9, 31, 34, 35, 40, 76, 160, 179, 180; 248, 312, 340, 383.
 Evesham (Worcester), 197, 433.
 Examen de conscience, 21, 105-6, 107, 171, 317-8, 328, 391-3; 402-3.
 Exégètes, 134.
 Exeter, *22.
 Exeter College, Oxford, 10, 113 n., 165, 192, 214; *4.
 Exeter Schism, 133.
 Ezéchiël, 289, 395, 407.

F

Fabrizi, ministre de Hanovre, 206.
 Fellows, 11 et note; 29, 111, 139, 146, 161, 174, 207, 307-8; 443-4.
 Fen-dwellers, 36.
 Fénelon, 190.
 Fenton, Lewis, mars 1721, 16 ans, Lincoln College. Fellow, 1727 († 1778), 194.
 Fetter-lane, 402, 407, 413, 432.
 Fielding, Henry (1707-1754), xviii.
 Fish-ponds, Bristol, 426.
 Fletcher, Rev. John (1729-1785), xiii, xix.

Fletcher, Thomas, nov. 1721, 18 ans,
Trinity College († 1761), *30, 38.
Fleury, 280-1, 314.
Floride, 224, 249, 252, 265.
Fog's weekly Journal, 137, 155.
Foi, 317, 321 et n., 345-52, 355-6, 358,
363, 370, 391-2.
Fonderie, explosion mai 1716, 60-1.
Ford, Edward, déc. 1729, 14 ans, Cor-
pus Christi College, 215.
Fosset, Miss., 275, 277-8.
Foster, J., 97 n. V. *Alumni Oxonienses*.
Foster, H. J., 363 note.
Fox, M., 323, 396, 398.
Fox, Mrs., 352, 396-7.
France, Français, 224, 226 n., 249,
250, 254, 376; *76.
Francfort-sur-le-Main, 54, 344, 372-3,
391.
Francke, August Hermann (1663-
1727); Francke, G. A. (1696-1769),
185, 217, 222, 243, 314, 331, 334,
375, 384, 391.
Franconie, 378.
Frank, Walter, mars 1721, 18 ans,
Merton, 113 note.
Frédéric V de Danemark (1671-1730), 48
Frederica, 249, 253, 255, 257, 262, 326,
374.
Frédéric, prince de Galles (1707-
1751), 249.
Freind, Dr., 165.
Frères bohémiens, ou moravès, 244,
312, 339, 344, 375, 382, 385, 387,
401, 406.
Freylinghausen, J. A. (1670-1739), 314.
Fulda, 374.
Fulks, Misses, d'Oxford, 219 V. Cox.

G

Gainsborough (Lincoln), *22; 111; 214.
Galates, épître aux, 359-60, 362 n.
Gale, Theophilus (1628-1678), *5.
Galles, 64, 426 et n.
Galles, prince de, 161, 164, 249.
Gambold, John (1711-1771), 1726
Christ Church; sept. 1733, diacre;

juin 1734, prêtre; cure de Stanton
Harcourt, 141, 148-9, 153, 157, 185,
219, 220, 315-6, 331, 352, 353, 370,
396, 399-400.
Garden, Rev. Dr. (Charleston), 295.
Gascogne, golfe de, 241; *63.
Gee, Edward, D. D. (1657-1730), *15.
Généalogies du Christ, 132.
Gênes, 53.
Genève, 17, 55.
George de Danemark (1653-oct. 1708),
38, 48, 231.
George I^{er} (1660-1714-1727), 63, 164, 169.
George II (1683-1760), 167, 228.
George III (1738-1820), XII.
Georgie, 207 n., 224, 230, 232, 244,
247, 303-16, 337, 342, 388; *23, 69.
Gerard, Rev. M., 143.
Gersdorf, baronne de († mars 1726),
375-6.
Gervaise, 145.
Gibbon Edward, 169.
— (1737-1794), 71.
Gibraltar, 336, 409.
Gichtel, J. G. (1638-1710), 245, 247.
Gildon, Charles (1665-1724), *49.
Gillies, Rev. John (1747-1836), 424 n.
Gladstone, W. E., 63 n.
Gloucester, 7, 97, 198, 200, 215-6, 322,
326, 332, 336, 410, 415, 424, 433, 438.
Goerlitz, 375, 376, 388.
Goldsmith, Oliver (1728-1774), VI.
Goliath, 66.
Goodall, Charles, M. D. (1642-1712),
*2-4.
Goodall, Charles, (1671-1689), 1688
Merton, *4.
Gordon, lord George, XII-XIII.
Gother, John (? 1650-1704), 240 n.,
268, 314; *65.
Gottesfreund, 190.
Grâce, 171, 346, 348, 395. V. Foi.
Grantham, M., 94.
Granville, Anne, 198, 205, 318.
— Bernard, 197.
— Sir Bevil, 197.
— Mary (.. -1788), 14 mai 1700.
V. Pendarves, 197-8.

Granville, Mrs., 199, 219, 275, 331.
 Gravesend, *57, *58 ; 436.
 Gray, Thomas (1716-1771), xv.
 Green, J. R., ix, 33-5, 63, 163 notes.
 Green, Rev. Richard, 6, 171, 252-3, 297, 373 n.
 Greenwich, 435.
 Grégorien, calendrier, 13 note.
 Greville, M^{me} (Bristol), 429.
 Griffiths, John, 24 mars 1720, 16 ans, New College; B. A., 1724; † 10 janvier 1727 : 97, 99, 111, 113 n., 118.
 Grimaldi, Alexander, 240 note.
 Gronau, Israël Christian, 252 n., 253, 297, 312, 373, 409.
 Grotius, Hugo, 140.
 Gough, William, *84, 86.
 Guerre Civile, 30.
 Guillaume III (1650-1702), 29, 34, 55, 160, 172, 335 ; *11.
 Gulliver, 109.
 Gunning, évêque de Chichester (1669-1675), puis d'Ely (1675-1684), 180; *53.
 Gutch, 164 n.
 Guyon, M^{me} (1648-1717), 190.

H

Hackney, 436 ; *14.
 Haig-Brown, W., 53, 54, 59, 61 n.
 Halévy, Elie, xx.
 Hall, exécuté en 1715, 170.
 Hall, Joseph (1574-1656), év. d'Exeter, puis de Norwich, 331.
 Hall, Timothy (1639-1690), *11.
 Hall, Westley (1710-1776), jan. 1731, Lincoln College, 214, 229-31, 243, 325, 353, 396, 402, 413 ; *57.
 Halle, 48, 185, 245, 331, 334, 338, 344, 374, 375, 387, 389 n. ; 391 ; *73.
 Halyburton, Thomas (1674-1711), 314, 357, 368 ; *23.
 Hambourg, 54.
 Hammond, Fielder et Henry : Christ Church, 1719, 1720, 17 ans, 113 note.
 Hampson, John, viii, xviii, xxiv, xxix ; 84, 96, 110, 114, 220, 374, 421 notes.

Hampstead (Georgie), 310.
 Hanham Mount (Bristol), 417, 426, 427-8.
 Hanovre, ix, 63, 161, 164, 197, 206.
 Hargrave, Miss Kitty, 126.
 Harrington, *4.
 Harris, G., 218, 329.
 Harris, Howell (1714-1773), 426 note.
 Harris, J., 397.
 Harris, Rev. Sampson, 332.
 Hart Hall, Oxford, 78, 86.
 Harz, 245.
 Hastings, Lady Elisabeth, 219, 323, 325, 331.
 Hatfield, J. T., 373 note.
 Haxey (île d'Axholme), 125.
 Haydon, J. (Frederica), 262.
 Hayward, Dr., 221.
 Hawkins, Thomas, M. D., 256, 262-3 ; 266, 304.
 Hawkins, Mrs., 238-9, 244, 256-9, 261-2, 264-5, 268-71, 278, 305, 314 ; *62, 63, 65, 74.
 Headingley (Leeds), *48.
 Hearne, Thomas (1678-10 juin 1735), St Edmund Hall, 1696 ; bibliothèque en second à la Bodléienne ; janvier 1716, refuse de prêter serment, 41, 64-5, 67, 69, 71, 74, 86, 111, 137 8 ; 162 ; 164-6, 169-70 ; 223-4 ; *2-3, 49-50.
 Hébreu, 61 ; 132. Epître aux —, 47.
 Henry VIII (1491-1547), 53, 68.
 Herbert, Edward, baron of Cherbury (1581-1648), 133.
 Herbert, George (1593-1632), 14, 20, 185, 313.
 Hereford, 166.
 Hermas, 159.
 Hermogène, 72.
 Hermsdorf, 235, 248-9 ; *58, 76.
 Herrndyke, 391.
 Herrnhut, 246-7, 313-4, 342, 344, 375, 379, 380, 386-8, 390-1, 394, 402 ; *73.
 Hertford, 435.
 Hervey, James (1714-1758), 1731 Lincoln College ; sept. 1736 ; diacre, vicaire à Dummer ; 1738, Devon-

- shire; déc. 1739, prêtre, 177, 214, 220, 234-5, 324, 326, 330, 333, 442 n., *55.
- Heylin, Peter (1600-1662), 176.
- Heylyn, Dr., 169, 362.
- Hickes, George (1642-1715), 161, 172-3, 182, 282, 313.
- Hierarchie, 180; *53-4.
- High Church, 40, 177.
- Highgate (Georgie), 310.
- Hindous, 130.
- Hird, Mark, 236, 313; *61: — Phebe, 236, *61; — Thomas, 236, 262, 278; *61.
- Hoadly, Benjamin (1676-1761), évêque de Bangor, 1715; Hereford, 1721; Salisbury, 1723; Winchester, 1734; 63, 117, 166, 177; 340, 422. V. Bangor.
- Hobbes, Thomas (1588-1679), 46, 134, 228.
- Hochstedt, 35.
- Hockin, Canon, xxiv note.
- Hodge (Hedge?), *38.
- Hogarth (1697-1764), xviii note.
- Holland, William (†fév. 1761), 359, 360.
- Hollande, Hollandais, ix; 134, 170, 310, 376, 385, 417.
- Holl, 153, 154.
- Homère, 61, 332.
- Hoole, Rev. Joseph, Sidney Sussex College, Cambridge; Haxey; 1736, St^e-Anne, Manchester, 22, 125, 127, 347.
- Hooper, O., mars 1720, University, 69.
- Hopkey, Sophia Christiana, xxiv; 275, 278, 280-1, 288, 290, 292; *78-79.
- Horace, 61, 93, 109, 232.
- Horncastle (Lincoln), *4.
- Horneck, Anthon (1641-1696), 333.
- Horton, M., 270; *62.
- Hoxton, 53.
- Howard, Thomas, 53, 54.
- Huddesford, George, mai 1715, 16 ans, Trinity College; 1729, proctor; 1753-56, vice-chancelier; † 1776; *38.
- Hudibras, 109.
- Humber, 1.
- Humilité, 103-4, 200-1, 318, 321.
- Hunt, John, 7, 46-7, 55, 130, 132, 134-5, 159, 176, 178, 181-2, 315; *50 notes.
- Huntingdon, 8^e comte, 219; 9^e, Theophilus, 219, 325, 411.
- Huntingdon, Lady (1707-1791), 324 n., 325, 357, 410-1.
- Hurst, J. F., xiii, 59, 60, 62, 64, 69, 194, 327 n.
- Huss, Hussites, 377, 378, 385.
- Hutberg, 375.
- Hutcheson, trustee de Georgie, 306.
- Hutchings, John, Pembroke, College, 215, 324-5, 352, 370-1, 396, 399, 402, 406, 413.
- Hutchins, Richard (1698-1781), fellow, puis, en 1755, recteur de Lincoln, 214, 215.
- Hutton, John, archidiacre de Stow, 38 n., 39, 40, 367.
- Hutton, E. J., 388 n.
- Hutton, James (1715-1795), 231-2, 323, 328, 332, 337-8, 343, 357-8, 362, 367-8, 396, 400, 402, 411-2, 432, 437, 440; *57.
- Hutton, Rev. John (1676-1750), 231, 331. — Mrs., 367-8, 372, 391.
- Hymnes, xv, xix; 297, 314, 370, 398, 432; *23.
- I
- Idle, riv., 1.
- Iéna, 245-6, 344, 374, 382, 391; *72.
- Ignace, 62.
- Illyrie, 377.
- Iman, vicaire d'Epworth, 47, 50-1.
- Imitation, 100-2, 118, 216, 244, 254, 356; *23, 74. V. Kempis.
- Immersion, 160, 409.
- Immoralité des classiques, 232.
- Immortalité, 178.
- Impérialisme, 225 note.
- Incendies d'Epworth, 21, 25.
- Indépendants, 421.
- Indes Orientales, 8, 49, 74.
- Indiens, 224, 227, 249, 251-3, 257, 283, 285, 306, 308, 316, 319.

Indulgence, déclaration d', 1672, 5.
 Ingham, Benjamin (1712-72), Queen's College, 214, 218, 223, 230-1, 233-8, 240-2, 249-250, 254-5; 263; 267; 275; 284-5; 293; 308, 313, 317, 329, 332, 342, 353, 372, 374, 399, 402, 413; *57, 59, 64, 76.
 Innys, W., 231.
 Insermenté, 168, 170, 173. V. Nonjuteur.
 Inspiration, 131.
 Irénée, 313.
 Irlande, 79, 96, 206, 410, 412.
 Isate, 427.
 Isham, Euseby (1698-1755), 1716, Balianol; 1718, Lincoln; 1731-55, recteur, 116, 223.
 Isis, riv., 66.
 Islington, 53, 396-8, 400, 406, 413, 438.
 — Académie dissidente, 5.
 Isocrate, 61.
 Itinérants, xxiii-xxiv; 440.

J

Jablonski, 334, 386.
 Jackson, Rev. Thomas, 42, 60, 116, 128, 137-9, 167, 185, 267, 314, 317-8, 324, 326, 332-3, 343, 373, 390; *50 notes.
 Jacobite, 29, 39; 162, 165-7, 198; *18.
 Jacques I^{er} (1566-1625), 45, 53.
 Jacques II (1633-1701), 29, 62-3, 65, 160-1, 168, 335; *11, 12.
 Jacques III et VIII (1688-1766), 163.
 James, William, 364 note.
 Jean-Baptiste, 169, 422, 439; *70.
 Jeffrey, 58, 95.
 Jennens, Robert, oct. 1722, 15 ans, Trinity College, 135; *27, 33.
 Jérémie, *67.
 Jésuites, 168, 300, 376.
 Jeûne, 87, 156-8, 170, 216-7, 219, 221, 263, 291, 300, 317.
 Job, 91, 125, 134, 153, 214, 231; *21.
 Jocularité, 318.
 Johnson, John, 173, 176-7, 313.
 Johnson, Samuel (1709-1784), 71.
 Johnson, Mr., 237-8; *60, 62.

Jones, C., 225, 240, 337 notes.
 Juifs, 156, 159, 181, 311.
 Julien, 373.
 Jùng, W. F., 387.
 Justices, 41. V. Magistrats.
 Justification par la foi, 328, 345-6, 351, 355-6, 360, 388-9, 394.

K

Kelstein, 95.
 Kempis, 101-3, 106, 244, 314, 363; *74. V. *Imitation*.
 Ken. Thomas (1637-1711), év. de Bath et Wells, 1685; à la Tour, 1688; évincé, 1691; 172, 398.
 Kennedy, M., 66.
 Kennet, Basil, 116; *50-2.
 Kennington, 434, 436, 439, 440-1.
 Kent, comte de, *2-3.
 Kettlewell, John (1653-95), 161, 172.
 Keynsham (Somerset), 426.
 Kilmington, Dévon, *17.
 Kinchin, Charles, Corpus Christi, nov. 1725, 14 ans, 214, 324, 326, 347-8, 370-1, 396, 402, 406, 413, 442 note.
 King, Dr., 61.
 King, Dr., William (1685-1763), Principal de S' Mary's Hall, 1719, 162.
 Kingsley, Charles (1819-1875), 190 note.
 Kingswood, 326, 414-6, 418-21, 424, 426-9, 431-2.
 Kirk, Rev. J., 2, 4, 5, 7, 13, 20-1, 23-5, 27, 29, 39, 47, 78-9, 83, 185; *48 notes.
 Kirkham, Damaris, 98, 197 note.
 — Elisabeth (1702-1732), 98, 195-6, 197 note. Voir Wilson.
 Kirkham, Henry, cure de Stanway, 1699, 152.
 Kirkham, Lionel (1676-1736), recteur de Stanton, 97, 197, 275, 331.
 Kirkham, Robert (1707-1767), juillet 1727, Merton, 140, 152-3, 196, 197 note.
 Kirkham, Sarah (1699-1764), épouse

John Capon, Noël, 1725. V. Mrs.
Capon, et *Varanese*, 98, 100, 108, 198.
Klettenberg, Harz, 245.
Knight, James (1672-1735), fellow de
S^t John's College; 1716, cure de
S^t Sepulchre's, 324.
Knox, Alexander (1758-1831), 65 n.,
66, 184 n.; xxix.
Knox, John (1505-1572), 180.
Künwald, 378.

L

La Bruyère, 119 et note.
La Fayette, M^{me} de, 199.
Lancashire, 167.
Langford, E., 1721, 16 ans, Christ
Church, 113 note.
Lansdown, 197.
Lansdowne, lord George, 197, 198.
— lady, 198, 205.
La Rochefoucauld, 119 et note.
Lasitius, 382.
Latitudinaires, 166, 340; *32.
Laud (1573-10 jan.-1645), 32, 33, 172.
Laurence, Roger (1670-1736), 178.
Law, William (1686-1761), 1705 Em-
manuel College, Cambridge, 118-
20; 121-5, 126-7, 149, 157, 168, 175,
177; 189-90; 211; 225; 228, 231-2,
238, 279, 314, 318, 331, 340-1, 353-7,
363; *50; 61-2.
Lawley, Richard, 263; — Mrs., 238-
9, 263, *61-2, 64.
Leader, 401-2, 404, 430.
Lechler, G. V., 128, 130-2, 135, 159,
178 n.
Lecky, W. E. H., ix; 34, 43, 130,
163 n.
Le Clerc, v; *45.
Leçons, 230, 234, 243 (liturgie).
Leeds, Yorkshire, *48.
Legouis, E. xiii.
Lehmann, H., 387, 389, 391.
Leipzig, 374.
Leitomichl (Bohême), 378.
Leland, John (1691-1766), 132, 133.
Leslie, Charles (1650-1722), 138, 173, 177
Lettre à un Vicaire, 92.
Leviathan, 46.
Lewisham, 436.
Leyde, 324.
Liberté de conscience, 33, 167; 311.
Libre arbitre, 104-5.
Lilburne, colonel, 37.
Limerick, 410.
Linacre, 72.
Lincoln : College, 111, 127, 153, 155,
158, 161, 174-5, 194, 210, 214. —
Recteur, 139.
Lincoln : Comté, 1, 3, 12, 35, 111;
*4, 14, 22.
Lincoln évêques, 92, 111, 210-1 note.
— ville, 12, 13, 37, 39, 40, 74, 143.
Lindsey, comte de, 1706 : marquis, 40.
Lindsey-house (Londres), 338.
Linner, Michael, 389.
Litz, 378.
Little-Britain, 368.
Little-wild street, 401.
Littleton, Dr., *11.
Liturgie : anglicane, 8, 33, 172, 176,
183, 274, 297; — d'Edouard VI,
173; — de Whiston, 160.
Livres saints, 139. V. Bible, Ecriture.
Lobb, Stephen († juin 1699), *11.
Locke, John (1632-1704). V; 72, 134,
219; *45.
Lockwood, J. P., 344-5, 348-9, 351,
399 n.
Loebau (Saxe), 375.
Logique, 71-3, 76, 113.
Lollards, 111, 174.
London Journal, *21, 24, 25.
London Merchant, 233.
Londres, 9, 12, 38, 41, 47-8, 53, 62,
64-5, 81, 90, 128, 198, 202; — Tour
de, 144, 160, 165, 197, 324, *12;
sociétés religieuses, 335, 336; égli-
ses, 397.
Londres, évêque, 12, 213, 326, 338,
410; *11.
Lopez, Gregory (1610-1670), 240 note.
Lord-Maire, 64.
Lords, Chambre des, 34, 64, 68, 164.
Lots, 286.

Louisiane, 224.
 Loyalisme, xii.
Low Church, 40 et note.
 Lucas, Richard, 185.
 Ludgate, 324.
 Lusace, 375.
 Luther, Luthériens, v, 176, 191, 314,
 317, 359, 360, 362, 366, 379, 382,
 384-5, 387-8.

M

Macarius, 184, 313.
 Macaulay, T. B. (1800-1859), xvi, 163.
 Macbeth, 79.
 Macclesfield, c^o de, 164.
 M^r Leod, Rev. John, 312, 314.
 Macray, W. D., 138 note.
 Magdalen College, 29, 40, 67, 69, 71,
 113 n., 162 ; *32.
Maggots, ii et note.
 Magistrats, 166, 167, 336.
 Mahomet, v, 258 ; *45.
 Majendie, Rev. J., 412-3.
 Malabar, 48.
 Malachie, 75.
 Malebranche, 185, 190.
 Man, 171.
 Manchester, 158, 168-9, 170-1, 225, 347.
 Manchester College, Oxford, 185.
 Mandeville (1670-1733), 118, 133, 340.
 Mangotsfield (Gloucestershire), 421.
 Manton Dr., 4.
 Mantoux, P., x-xi note.
 Mariage, 207.
 Marie (1662-1694), 13, 172.
 Marie de Modène, 168.
 Marie Tudor (1516-1558), 174.
 Marienborn (Hesse rhénane), 372-4,
 391.
 Marlborough (1650-1722), 35, 38, 61 ;
 *21.
 — duchesse (1660-1744), vi ; 324-5.
 Marsham, John (1602-1685), 132.
 Martial, 61.
 Martyn, trustee de Georgie, 308, 314
 notes.
 Martyre, 273.

Mathématiques, 117.
 Matthews, Jacob, *84.
 Mayence, 391.
 Meadowcourt, Richard (1695-1760),
 Merton, 1710 ; 1718 : fellow, 164.
 Mede Matthew (1630-1699), *7.
 Méditations, 20, 106.
 Mélancolie religieuse, 88, 155, 157.
 Mellichamp, Thomas, 278, 280-3, 288,
 290, 292.
 Mennonistes, 372, 385.
Mercure athénien, 46. V. *Athenian Ga-*
zette.
 Mérite, 348, 349, 388.
 Merton College, 69, 113 note, 140,
 164-5 ; *4.
 Méthode, 14, 50.
 Méthodistes, xiii, xxvi, 151, 155-6,
 158, 170, 177, 179, 213-4, 216-8,
 225, 232, 236, 241, 298, 326, 336,
 341, 353-4, 396, 398-9, 405, 411, 413,
 438, 445, *21.
Methodist Magazine, 201, 202, 221.
 Methodius, 377.
 Mildmay, Colonel, 12 ; *14.
 Mill, Dr. John (1645-juin 1707), prin-
 cipal de St-Edmund Hall, 1685-1707 :
 114, 132, 162.
 Millington, Sir Thomas, *2.
 Millénium, 160.
 Milton, John (1608-1674) : 109, 193 ; *16.
 Minories, 397.
 Mirabeau (1749-1791), xiii.
 Miracles, 131, 134, 135, 340.
 Mississipi, 249.
 Moïse, 55, 132, 227, 407 ; *27, 50.
 Monarchie, 30, 35, 39 ; *25.
 Monastères, 334.
 Monde, 49, 52, 79, 97, 126, 193, 212,
 232, 315, 378, 393.
 Monmouth, duc de, *7.
 Monmouth, 433.
 Montagu, Lady Mary W., 199, 418.
 Montpellier, 168.
 Moore Francis, 224, 237, 240, 248-9,
 250, 252, 294, 304-6 notes.
 Moore, Mrs., 238 ; *62, 64.
 Moore, Rev. Henry, xxiii, xxiv, 9-10,

14, 25, 28, 41, 45, 61, 74, 75, 84,
127, 142, 155, 168-9, 214, 220, 222,
226, 229, 250, 260, 280, 282-3, 289,
308, 353; *48.
Moorfields, 434-5, 436, 438, 439, 441; *5.
Moraves, 243-4, 254, 297; 304, 307,
310-2, 314, 321, 337-8, 341-2, 344,
366 n.; 374, 386, 388, 390, 392,
399, 401, 405, 432, 442; *57, 58,
67-8.
Moravie : 235, 246, 376-7, 388.
More, Henry (1614-1687), 185.
Morgan, Charles, nov. 1733, 19 ans,
Lincoln, 155, 180 note, 195, 220, 222,
223, 231, 323, 324, 329, *57.
Morgan, Richard, 154-5.
Morgan, Thomas († jan. 1743), 132.
Morgan, William, avril 1728, 16 ans,
Christ Church, † 1732; 139, 142,
144, 153, 154, 155, 157, 195.
Morgan, Rev. William, 421.
Morley, John (1670-juin 1731), fellow,
puis, en 1719, recteur de Lincoln,
iii, 112, 139, 223; *23.
Mort, 242-3; 319, 320, 321. Prières
pour les morts; 173-4, 183, 300.
Mortifications, 156, 171, 193, 220, 234,
300, 317.
Morton, Charles (1627-1698), évincé
de sa cure en 1662 : école de Stoke
Newington; 1686, Harvard, 6, 30.
Mowbray, Jean de, 36. ■
Musgrave, Mrs., 361.
Musgrove, Mrs., 250, 254, 283; *75.
Myles, W., viii, 275, 405 notes.
Mystiques, mysticisme, 59, 95, 97,
189, 190-1; 192; 318; 354.

N

Nelson, Robert (1656-1715), 49, 62 n.,
153, 172, 313.
Nemrod, 209.
Nettleton Court, 362, 400.
Neusser, Augustin, 389.
Neusser, Friedrich Wensel (1716-1777),
345, 379, 382.
New College, Oxford, 97, 113 note.

Newgate : Bristol, 425, 428; Londres,
85, 394, 397.
Newington, Newington Green, 6, 8,
12, 30, 436, 439.
Newington Butts, Surrey, 12; *13.
Newman, J. H. (1801-1890) : xxi.
Newport, 426.
Newton, Isaac (1642-1727), v, 129
et n., 132, 159, 231; *35.
Newton, Dr. R., 78, 86.
Nicée, 315.
Nicholas-street, Bristol, 427, 429, 431.
Nicodème, 222, 231; *23.
Nicolson, Mr., 231.
Nightingale, Joseph, 60 note, 84.
Nitschmann, David (1696-1772), 235,
248, 254, 338, 344, 373, 379, 382,
386, 389; *58.
Nitschmann Anna (1715-1760), 338, 379.
Noailles, cardinal de, 376, 388.
Nonconformistes, 5, 33, 63, 64, 423.
Nonjureurs, 161-2, 167, 170-3, 231,
313; *38.
Non-résistance, 166, 176, 178, 180-2.
Norfolk, duc de, 53.
Norman, M^{re} (Bristol), 429.
Normanby, 13, 52. V. Sheffield, J.
Norris, Rev. John (1657-1711), 114,
117, 153, 185, 232, 239, 398, *23.
Norris, Rev. W. 297-300, notes.
Northamptonshire, 214, 342, 435.
Northumberland, 53.
Notre-Seigneur, Vie de, 13.
Nottingham, lord, 41, 52; *20.
Nouveau-Testament, 42, 61, 71, 113-
4, 131, 132, 159, 167, 348, 361, 362.
Nouvelle Naissance, 120, 322, 325,
328, 331.
Nunes, 311, 313.

O

Obéissance passive, 163, 166.
Oeuvres, 317, 320-1, 352-3, 356, 360,
365, 393-4.
Oglethorpe, James Edward (22 déc.
1696-1^{er} juillet 1785), juillet, 1714,
Corpus Christi, 1732-3 : Georgie,

- 276 ; 1734, fonde Frederica, avril :
emmène des Indiens en Angleterre,
228 ; 224, 225 et notes, 227-9, 230,
237, 239, 240, 241, 244, 249-50, 252,
254-264, 267-8, 271, 275, 278-80 ;
24 nov. 1736, rentre en Angleterre,
293, 297, 301-2, 307-8, 314, 326, 337,
349 ; *60, 62-9, 76.
- Old Jeffrey*, 58.
- Olier, M., 186.
- Olmütz, 377.
- Oracles bibliques, 260, 432.
- Oraison jaculatoire, 106, 318.
- Orange, Prince d', 29, 161.
- Ordres, 77, 90-2, 179, 210, 235, 312, 337.
- Origène, 156.
- Osée, 427.
- Osset, Yorkshire, 214, 230, 332, 342.
- Othon I^{er}, 377.
- Ouranius (Serious Call)*, 122.
- Overton, J. H., XIII, XVIII ; 3 et n.,
64, 85, III, 113-4, 118, 129, 135, 146,
158-63, 169, 173-5, 177-8, 180-2, 186,
190, 210, 340, 356, 366 notes.
- Ovide, 61, 232.
- Owen, John (1616-24 août 1683), sept.
1652-oct. 1658, vice-chancelier d'Ox-
ford, 9, 46, 282, 314 ; *5-6.
- Owran, Mary, 83.
- Oxford, 9, 10, 30, 35, 52, 64-5, 66-8,
78, 90, 128, 135, 142, 161-2, 163-4,
174, 212 ; — évêque, 338, 396-7.
- Oxford lord, 197.
- P**
- Paine, Thomas (1737-1809), XIII.
- Painswick (Gloucester), 433.
- Palatinat, 333.
- Palmer, Samuel, 32.
- Pandectes*, 315.
- Panou, M^{re} (Bristol), 429.
- Pape, Papauté, Papisme, Papistes,
29-30, 36, 39, 115, 166, 175, 180,
300 note, 301, 311, 316-7, 335, 377,
379 ; *54.
- Paradis, 181-2.
- Parker, Henry, 298, 301-2.
- Parkhurst, Thomas, 5.
- Parlement, IX-X ; 30-1, 34, 36-7, 42,
47, 419 ; *25.
- Paroisse, XI-XII ; 44, 211-2, 312, 314,
442, 444.
- Participants, 36.
- Pascal, 116, 118 et n., 202, 331 ; *48-52.
- Patrick, Symon (1626-1707), évêque
d'Ely, 280.
- Paul, exécuté en 1715, 170.
- Pearce, S. Spencer, XXX, 174.
- Pearson, John (1612-1686), 115.
- Pédagogie, 14-20 ; 22-25.
- Peirce, James, 133.
- Pembroke College, 71, 147, 215, 324,
396.
- Pembrokeshire, 141, 218.
- Pendarves, Alexander († mars 1725),
198.
- Pendarves, Mrs., 198-200, 205, 218.
V. *Aspasia* et Granville, Mary.
- Penn, Thomas, 47 note.
- Pennsylvanie, 247, 293.
- Pensford, Somerset, 429, 430.
- Pentateuque, 55, 90, 132 ; *49.
- Pères, 131, 159, 180, 183-4, 236, 313 ; *53.
- Périer, M^{re}, *50.
- Péripatétisme, 72.
- Perronet, Edward, 175 note.
- Persécution, 331, 343.
- Persehouse, Thomas, mai 1724, Lin-
coln, 17 ans, 113 note.
- Pharisiens, 265.
- Philadelphie, 387.
- Philadelphie, 440.
- Philippe II, 53.
- Philips, Erasmus (1700-1743), 78 n.
- Philips, Sir John († 1737), 213 n.,
218, 323, 331, 333.
- Philostratus, 131 note.
- Picton Castle Pembrokeshire, 218.
- Piers, Rev. Henry, 331, 369, 396, 435.
- Piétisme, piétistes, 156-7, 185, 232,
245, 334, 338, 375, 384, 387.
- Pitt, Henry, octobre 1722, Exeter,
16 ans, 1724, fellow, 113 note, † 1733.
- Pitt, William (1708-1778), X.
- Pittis W., 55 note.

Platoniciens, 184.
 Plaute, 61.
 Plitt, H., 385, 387, 389 n.
 Podiebrad, 378.
 Polhill, Nathaniel, 299 ; *84, 86.
 Pollen, John, oct. 1719, Corpus, 17 ans, 113 n.
 Pologne, 372, 378.
 Polycarpe, 313.
 Polyphème, 166.
 Pomfret, comtesse de, 418.
 Pope, Alexander (1688-1744), xiv ; 332.
 Popplewell, Mrs., 37.
 Port-Meadow, Oxford, 78.
 Port Royal, (Caroline) ; 309.
 Port Royal. MM. de, 116, *49.
 Potter, Christopher. Janvier 1718, Queen's, 17 ans, 69.
 Potter, John (1674-1747), 1715-1737, év. d'Oxford : 1737-1747, archev. de Cantorbéry, 111, 338 ; *23.
 Potter, Miss, 218.
 Powney, Mr., *38.
 Prague, 377.
 Pratt, Mrs., 369.
 Précurseur, 353.
 Prédétermination, 104-5.
 Presbytériens, 7, 33, 36, 340, 350, 396.
 Présence réelle, 176, 178, 183, 300.
 Prescience, 105.
 Presse, 130.
 Prétendant, 63.
 Prêtres, 8, 383 ; *29.
 Prideaux, 74 n., 86.
 Priestley, Joseph (1733-1804), xxiv ; 15, 56, 57, 94-5, 147, 165, 209, 210-4, 222-3, 229, 231, 317 ; *17 notes.
 Primitif, 157, 159, 171-2, 183, 186, 236, 274, 296-7.
 Prior, Matthew (1664-1721), *36.
 Priscien, 72.
 Procope († 1434), 388.
 Procteurs, *pro-procteurs*, 47 et n., 146, 164, 224 et n. ; *6.
 Progrès des Connaissances Chrétiennes, 218, 335.
 Propagation de l'évangile, 48, 218, 273, 291, 308, 310, 335, 337.

Prophètes, 227 ; — français, 421-4.
 Prophéties, 131, 134, 159, 340.
 Protestantisme, Protestants, 32, 37, 48, 175, 224, 245, 311, 335, 377, 388.
 Providence, 21, 144, 237, 245, 326.
 Prusse, 378.
 Psaumes, 193, 217, 230, 242, 282, 297, 299, 322, 439.
 Purgatoire, 181, 182.
 Puritains, ix ; 33, 333 ; *26.
 Purrysburg (Caroline), 290, 309 *80.
 Puseyite, 300 note.
 Putney, 169, 353, 354.

Q

Quakers, 236, 278, 311, 369, 385, 421, 439 ; *61.
 Qu'enn's College, 69, 214, 215, 333.
 Quétisme, 190.
 Quiller Couch, A. T., 95 n.
 Quin, 79.
 Quincey, Rev. Samuel, 247.
 Quintilien, 72.

R

Raison, 25-26, 114-6, 134-5, 339, 354.
 Rawlinson, Richard (1690-1755), 2, 6, 62 n., 235, 238, 327 ; *1, 17, 18, 22, 56.
 Reading, Nathaniel, 37, 38.
 — Robert, *24.
 Rébelliau, A., 334 n.
 Rébellion, 35 ; — 1715, 170.
 Recteur de Lincoln, 175, 180 n., 220, 223.
 Rédemption, 23, 182, 188, 339, 351, 355, 389.
 Redivales, capitaine John Allen de, 331.
 Reed, M., 313 ; *62, 65.
 Reeve (p John, † 1686), 282.
 Réforme, vii ; 160, 167, 174, 180, 334, 379, 382, 387.
 Réforme des Mœurs, 49, 336.
 Régénération, 315, 328, 354, 412, *87-91.
 Religion naturelle, 131, 137, 340 ; *42.

- Renaissance, 46, 128.
 Renty, Gaston de (1611-24 avril 1649),
 185, 240 n., 314, 319, 334-5.
 Repentir, 328, 347.
 Réprobation, 198.
 Républicains, ix ; 31, 166 ; *25.
 Restauration, 5, 6, 162-4, 333 ; *49.
 Résurrection, 131, 159, 181-2.
 Retz, cardinal de, 186.
 Reuss, Dorothée de (1700-1756), ép.
 Zinzendorf, le 7 sept. 1722, 338.
 Révélation, 7, 88, 115, 119, 120, 130,
 134, 137, 316 ; *49.
 Révolution 1688, ix ; 30, 34, 65, 161,
 166 ; *21, 26.
 — française, xii.
 — industrielle, x.
 Reynolds, Rev. J., 88 note.
 Richardson, Samuel (1689-1761), xv.
 Richmond, 206.
 Richter, Christian Friedrich (1676-
 1711), 350.
 Rigg, Rev. J. H., 60, 186, 191, 199,
 200, 202-5, 207, 366 notes.
 Rimius, Henry, 379, 386-7 notes.
 Risler, J., 245-7, 373, 388 notes.
 Rites, ritualisme, 172, 175, 183, 191-
 2, 300 note, 316-7.
 Ritschl, A., 245, 378, 383-4, 387-9 n.
 Rivington, Charles, 157-8, 168, 314,
 342.
 Roberts, J., *24, 27.
 Robinson, W., *14 note.
 Robinson Crusoe, 109.
 Robson, John, mai 1732, Lincoln,
 17 ans. B. A., 1735, 215, 370, 396.
 Rochester, évêque de, 11, 165 ; *11-12.
 Romains (*épître aux*), 362 et n., 430.
 Rome, romanisme, 32, 46, 133, 174,
 176, 180, 219, 300, 311, 334, 377, 379.
 Romantisme, xiv.
 Ronneburg, 373.
 Roosevelt, Th., vii.
 Rosecommon (1633-1684), 398.
 Roscrow, Cornouailles, 198.
 Rose Green, Bristol, 421, 425-6, 428-9.
 Rothe, Johann Andreas (1688-1758),
 314, 375-6, 379.
 Rotherham, 114.
 Rotterdam, 339, 372, 391.
 Rousseau, J.-J., xiii, xv.
 Royal Martyr, 35, 163.
 Rubicon, 407.
 Rubriques, 44, 183, 186.
 Rusbrochius, 190.
- ### S
- Sacerdoce, 178-9.
 Sacheverell, Henry (1674-1724), Mag-
 dalen College, 1701-1713 fellow,
 1713-24, recteur de S' Andrew's,
 Holborn, 40, 64, 65-6.
 Sacrements, 35, 171, 175-6, 178-9, 328,
 367 V. Communion, Cène, Eucha-
 ristie.
 Saint-Aldate's, 116.
 S' Andrew's, Holborn, 64.
 S^{re} Anne, 347, 397.
 S' Augustin, 180 ; *53.
 S' Barnabé, 159.
 S' Barthélemy, 33.
 S' Botolph's, Aldersgate, 11-2.
 S' Clément, 159, 313.
 S' Clement's, Oxford, 398.
 — Strand, 397.
 S' Dunstan's, 368.
 S' Ebbe's, 333.
 S' Edmund Hall, 114, 162.
 S' Esprit, 21, 23, 55, 91, 105, 115, 173,
 175, 182, 184, 235, 315, 322, 328,
 349, 368.
 S' François de Sales, 185.
 S' Giles', Oxford, 67, 398.
 S' Helen's, 396, 413. — Wight, *60.
 S' Jacques, 366 n., 401.
 S' Jean, 428.
 S' John, v. Bolingbroke, 213 n.
 S' John's, Clerkenwell, 397.
 — College, Oxford, 67, 162, 325.
 S' Luc, 422, 428 ; *30, 66.
 S' Marc, 231 ; *70, 75.
 S' Margaret's, Westminster, 412-3.
 S' Matthieu, 421, 422, 439 ; *54.
 S' Mary de Crypt, Gloucester, 7, 216.
 S' Mary Hall, Oxford, 162.

- S^t Mary the Virgin, Oxford, III, 140, 163, 217 ; *39.
 S^t Mary's Redcliffe, 414, 425.
 S^t Michael's, Oxford, 210 note.
 S^t Nicholas', 425.
 S^t Paul, 269, 323, 347, 349, 354-5, 362, 372, 377, 428.
 S^t Paul's, 55, 362, 439.
 S^m Philippe et Jacob, 421, 425.
 S^t Sepulchre's, 231, 324.
 S^t Simon (Georgie), 249, 255.
 S^t Swithin's, 329, 397.
 S^t Thomas's, Bristol, 425.
 — Oxford, 144.
 Salford, 158.
 Salisbury, 166, 172, 345, 414.
 Salmon, Matthew, 1730, Brasenose, 16 ans, 214, 231, 325.
 Salmon, M., 144.
 Salomon, 100, 101, 399.
 Salzbourg, 299, 304, 312, 409.
 Sancroft, Wm. (1678-1691), archevêque de Cantorbéry, 160.
 Sandtoft (Axholme), 36, 38 ; *24.
 Sappho, 82.
 Sarney, M., 345, 370.
 Sarum, 214.
 Sault, Richard, *13 n.
 Savannah, 243, 247-9, 253-4, 263, 409-10, 433 ; *69.
 Savannah rivière, 248, 282, 392.
 Savoy, 333, 397.
 Saxe, 156, 246, 372-3, 378.
 Scepticisme, 116, 320.
 Schneider, D., 388.
 Schæfer, Melchior S. (1682-1738), 375.
 Schulius, G., 345.
 Schwenkfeldt, Gaspar (1590-1651), 385.
 Scolastique, 72, 129, 191, 340.
 Scotton, Lincoln, 111.
 Scougal, Henry (1650-1678), 185, 217, 278, 314, 322, 331, 335.
 Scudéry, 199-200 note.
 Seaman, Lazarus († 1675), *5.
Second Spira (Dunton), 128 n. ; *62.
 Seeley, J. R., x note.
 Sehlen (Bohême), 376.
 Seifart, Anton, 284.
 Selina, 199, 203-4.
 Senauki, 250 ; *75.
 Sermons, 327.
 Severn, 415, 433.
 Sévigné, M^{me} de, 199.
 Seward, William, 406, 413, 433, 440.
 Shadwell, 436.
 Shaftesbury (1671-1713), 133 ; 422.
 Shakspeare, 109.
 Sharpe, John (1691-1714), archevêque d'York, 2, 13-4, 42, 173 n.
 Sheffield, John (1648-1721). V. Buckinghamshire, 13.
 Shenstone, William (1714-1763), 147.
 Sheppard, Jack, 85.
 Sheriff, 36, 418, 423.
 Sherlock, Wm. (1641-1707), 55.
 Sherman, Henry, juin 1710, Christ Church, 19 ans, 71, 74, 113 n.
 Shirley, Selina, 219. V. Huntingdon.
 Shuckburgh, Edward, nov. 1722, Christ Church, 18 ans, 113 note.
 Silésie, 378.
 Silvester, Rev. Tipping, 412.
 Simmonds, 233, 235, 257 ; *57.
 Simon, J. S., 415.
 Simon le Magicien, 328.
 Simon, Richard, 46 : *50 n.
 Sims, 397.
 Sinai, 216.
 Sitkovius, 386.
 Slater, Rev. W. F., 186 n.
 Sloane, Sir Hans, *3 note.
 Smith Coffee-house, *13 note.
 Smith, Elijah, 128, 134 notes.
 Smith, George, viii ; 21, 41, 71 notes.
 — John, 185.
 — Richard, 215.
 — William, Lincoln 1726, 19 ans, 215.
 Smollet (1721-1771), xviii.
 Sociétés religieuses, 333-7, 339, 347, 401, 412, 429 ; à Savannah, 298.
 Société Royale, 128, *50.
 Socinus (1525-1562), Sociniens, 7, 20, 23, 221 ; *27.
 Socrate, 209, 387.
 Sorcières, 58.

- Sort, 383, 407, 432.
 South, Robert (1633-1716), 55.
 South Leigh, 147.
 South Ormsby, 10, 12, 27; *3, 4, 5.
 Southampton, 359, 416.
 Southey, Robert (1774-1843), xiii, xv-xvi, xvii, xxv, xxix; 9, 65, 151, 184, 195, 347, 356, 374-6, 377, 434 n.
 Spangenberg, A. G. (1704-1792), 244-8, 293, 312, 337, 339, 344, 373-6, 385-8; *71-4.
 Sparks, Mr., 396.
Spectateur, 125, 196, 332; *49-50, 52.
 Spencer, John (1630-1695), 132.
 Spener, P. J. (1635-1705), 246, 375, 384-6.
 Spenser, Edmund (1553-1599), 109, 126.
 Spinckes, Nathaniel (1653-1727), 172, 173, 422.
 Spinoza, 46, 134.
 Spiritisme, 56-8, 96.
 Spitalfields, 412; *20.
 Sprat, Thomas (1636-1713), *11, 20.
 Stampe, George, 92 n.
Standard Journal, 117-8, 121, 125-7, 141, 158, 163, 179, 195, 197-8, 207, 225, 232, 235, 239-40, 243, 247, 253-4, 263-4, 266-274, 276-295, 301-2, 306, 308-311, 313, 315, 318, 321, 360, 362-3, 386 notes.
 Stanhope, Catherine, 218.
 Stanhope, doyen, 100.
 Stanhope, lord Mahon (1805-1875), 63n.
 Stanley, Mrs. *70.
 Stanton, 97-8, 108, 118, 140, 196-7, 198, 203.
 Stanton Harcourt, 396.
 Stanton S' John's, 69.
 Stapleton, Gloucestershire, 421.
 Stations, 159, 174 n.; *53-4.
 Statuts, 68, 151, 207.
 Steinmetz, Johann Adam (1689-1762), 388.
 Sténographie, 168, 259.
 Stephen, Leslie, 118, 129-131, 134 n.; xvi-xvii.
 Stephens, W., 294-6, 307, 309, 409.
 Stepney, *7.
 Stevens, Abel, viii, xviii; 186, 310 n.
 Stevens, Nicholas, décembre 1720, Trinity, 16 ans, 135-7; *27.
 Stevenson, G., xxv; 2, 13, 60, 79, 84, 94, 95, 98, 165, 189, 195, 197, 220, 222 n.
 Stewart, 144.
 Stillingfleet, 325 n.
 Stoke Newington, 12 n.; *14 n.
 Stonehouse, George (1714-1793), 1737.
 Islington, 396, 406, 413, 433, 438.
 — W.B., 1, 3, 37-9, 49; *24 notes.
 Stonehouse, Gloucester, 332.
 Strait, John (1688-1736), *32; 136.
 Stroud, Gloucester, 433.
 Stuarts, 63, 163, 165, 167, 333; *2, 26.
 Student, 139 n., 140.
 Style, ancien et nouveau, 13 note.
 Succession apostolique, 161, 312.
 Suffolk, comte de, 53.
 Surenhusius, 131.
 Surrey, 12.
 Suso, H., 190, 191.
 Sutton, Thomas (1532-1611), 53, 54, 59; — hospital, *3.
 Sydenham, Thomas, M. D., *2.
 Syllogisme, 72-3, 114, 129, 143, 188, 392.
 Symbole, 23.
 Symmaque, 90.
 Syrus, v. Ephrem.
 Swift, Jonathan (1667-1745), *19.
- T**
- Tackner, Ambrosius : 236; *57-58.
Tatler, 109.
 Tauler, 190-1, 243, 314, 354, 376.
 Taylor, Isaac, 58, 195 notes.
 Taylor, Jérémie (1613-1667), 92 et n., 102-3, 104-6, 110, 185, 188, 363.
 Telford, Rev. John, 60, 65-6, 111, 113, 127, 140, 194, 214, 231, 280.
Temple (Herbert), 20.
 Térrence, 232.
 Terry, Thomas (1678-1735), 210.
 Texte, J., xv.
 Thabor, 56.

Théodotion, 90.
 Thégognis, 61.
Théologie germanique, 190-1, 243, 356.
Thessaloniciens, *76.
 Thomson, J. (1700-48), xv.
 Thornbúry, Gloucester, 433.
 Thorold, Sir John († jan. 1717), 35, 111.
 Thorold, John (1703-1775), 1721 Lincoln College, 1748, baronet, 111-2, 218, 234-5, 253, 323, 331, 374 n.; *55.
 Tillemont, 170.
 Tillotson, John (1630-1694), 52; *29, 41.
 Timothée (épître à), 323.
 Tindal, Matthew (1653-1733), 130 1, 133, 135, 340.
Tite-Live, 133.
 Titus, 377.
 Tiverton, Devon, 165, 208, 267, 339, 367-8.
 Toeltschig, Johann († 1764), 283-4, 344, 371-2, 379, 382.
 Toland, John (1670-1722), 132-3.
 Tolérance, 167; — *Acte de*, 34, 44.
 Tomkins, Rev. George, *17, 18, 22.
 Tomo-Chachi, 228, 249, 250, 253-4; *74-5.
 Tonson, *50.
 Tooke, Andrew, 61.
 Tory, 34, 35, 63, 167.
 Townshend, Lady, 324.
 Tractariens, 186 note.
 Tradition, 181.
 Trafalgar, 161.
 Transsubstantiation, 176, 377.
 Trapp, Joseph (1679-1747), 413 n, 437, 441.
 Trent, riv., 1, 3.
 Trevecca, 426 n.
 Trinité, 7, 23, 62, 132, 159, 340; *20, 45.
 Trinity College, 67, 135-6.
 Trois Témoins (verset), 132.
Trustees : 253, 295, 297 n., 302-3 n, 304-5 n., 306-8, 311, 314, 326, 337, 339, 410; *57.
 Tuchtfield, 245, 247.

Tucker, Rev. Josiah (1712-1799), 416.
 Tunbridge Wells, *2.
 Tures, 128 n.
 Turner, Mrs. 358, 360-1, 369.
 Turner, R., 299.
 Turpin, M., 57.
Tuteurs, 71, 137, 140, 217.
 Two Mile Hill, Bristol, 428-9, 431.
 Tyerman, Rev. Luke, 1-2, 4, 6-7, 13, 16, 25-8, 30-1, 34, 37, 41-2, 47, 51-2, 58-60, 71, 75, 77-8, 80-2, 84-5, 88-93, 95-6, 100-1, 103-4, 111-5, 137, 139-145, 147-8, 150-1, 153-5, 158, 161, 168, 169 172, 175, 177, 179, 183, 186, 190, 193, 197, 200-3, 208-9, 213-4, 218-20, 222, 225-6, 230-1, 235, 237, 253-5, 272-3, 282, 294, 300, 308, 314-5, 317, 322-3, 325-6, 328-30, 332-3, 335-6, 338, 353, 374, 396, 400, 402, 406, 410-3, 421, 426, 428-9, 433-4, 436-7, 440-1 notes; *13, 55; xxv, xxvii, xxviii-xxix.

U

Uffenbach, 64, 66, 78 n.
 Uniformité (*Acte d'*), 5, 33.
 Unitariens, 7.
 Université, 8-9, 39-41, 46, 63, 65 sq., 70-3, 74, 78, 86, 135-7, 146, 151, 155, 161, 220-1.
 University College, 40, 69, 214; *1.
 Urlin, R. D., xxiv, 174 n.
 Usages, 173, 178.
 Usher, 61 et note, 62.

V

Varanese, 97-99, 103, 118, 125, 140, 158, 195, 197 et n., 200, 203-5.
 Vaudois, 310, 377-8, 383.
 Veal, Edward, 6.
 Venn, Henry (1724-97), 325.
 Verding, M., 369.
 Vermuyden, Cornelius, 36.
 Vernon, Trustee de Georgie, 266, 306.
 Vice-Chancelier, 137, 146, 165, 212, 433; *6.

Vincent de Lérins, 130, 180.
 Vincent de Paul, 186.
 Virgile, 61, 232.
 Virginie, 12 ; *13.
 Voltaire, v, vi, viii, xiii, xxix.
 Vulgate, 90.

X

Xavier (S' François), 240 note.

Y

Yamacraw, 275.
 Yarmouth, *61.
 York (archevêque), 2, 13, 173.
 Yorkshire, 1, 89, 194, 214, 332, 399.
 Young, Edward (1684-1765), 278, 282 ; xv.
 Ysselstein, 372.

Z

Zacharie, 74-5.
 Ziegenhagen, 338.
 Zinzendorf, Nicolas-Louis (1700-1760), 246-7, 307, 312 ; 337-9 ; 344-5 ; 372-5 ; 377 ; 379 ; 385-6, 388-91 ; 401 ; 405, 432 ; *73.
 Zittau, 375, 383.
 Zwingli, v.

W

Wadham, 67, 113 note, 165.
 Wakefield, 332.
 Walch, Dr., 245.
 Walker, Dr., *21.
 Walker, Joseph, *50, 51.
 Walker, Dr. Thomas, 61.
 Walpole, Horace (1717-1797), xiii.
 Walpole, Robert (1676-1745), x ; 63, 165, 213 n., 218, 266.
 Walton, Brian († nov. 1661), 46.
 Walton, Christopher, 355, 357.
 Wapping, 324, 333, 397, 413.
 Warburton, Wm. (1698-1779), 354.

Washington, Henry (1717-1743), 215, 370, 399, 406.
 Waterland, Daniel (1683-1740), 62.
 Wathen, Samuel (de Bristol), 429.
 Watson, Joseph, 301-2, 307.
 Watson, Robert, mars 1730, Queen's College, 18 ans, 215.
 Watson, Richard, 229 n., 399, 406.
 Watteville, F. de (1700-1777), 372, 375.
 Watts, Isaac (1674-1748), 398.
 Waüer, G. A., 246-7, 333, 337, 339, 364, 366, 373-4, 382, 386, 389, 399, 401, 405.
 Weavers' hall, Bristol, 430.
 Webb, B. et S., xi ; 37 n.
 Wedgwood, Miss Julia, xv, xxv, xxix ; 4 et n., 69, 195, 227-8, 356, 364, 374.
 Weimar, 374.
 Weinantz, M., 343.
 Welch, Mr., 259, 262.
 — Mrs., 257-9, 260, 264, 270 ; *64, 65, 71.
 Wells, William, mars 1730 ; 17 ans ; B. A., 1734, 370, 396.
 Wells, 172.
 Wesley, Anne (1702-?), 3, 16, 239, 4 n.
 Wesley, Bartholomew (1600-1670), 6 et n.
 Wesley, Benjamin (mai 1701), 2.
 — Charles (18 déc. 1707-29 mars 1788) ; 23, 62 ; Westminster, 1716 ; Christ Church, 13 juin 1726 ; 127-8 ; 138 ; 139-42 ; 148 ; 150 ; 153, 155 ; 165 ; 185 ; 213 ; 215, 217, 218 ; 222 ; 229 : diacre et prêtre, 29 sept. 1735 ; 231, 237, 249 : à Frederica, le 9 mars ; 255-266 : difficultés ; 267 : rentre en Angleterre, le 21 juillet ; 269, 280, 298 ; 317, 319, 325, 326, 330-1 ; 338 : Zinzendorf, janvier 1737 ; 342, 343-6, 348, 351, 354 ; 360 : lit Luther ; 369-371 : Pentecôte 1738 ; 402, 405-6, 438 ; 440-1 ; *49 ; xix.
 Wesley, Emilie (1693-1770), 2, 23, 48, 57, 74, 85, 93-4, 98-9, 112, 116, 178-9, 197, 213 ; *14, 48.
 Wesley, Hetty. V. Mehetabel.
 — John (1636-1678), 6, 93 ; *11-2.
 — John (mai 1701), 2.

— John Benjamin (17 juin 1703-2 mars 1791) ; 2, naissance ; 21-2, 25, 41, 46, 75 : sauvé de l'incendie ; 22 : chez M. Hoole ; 23 : entretiens avec sa mère ; 25 : première communion ; sérieux précoce ; 26, 29 : entre à Charterhouse ; 55-6 : foi ; 59-60 : régime ; 61-2 : études ; 65-66 : visite à Sacheverell ; Christ Church, juin 1720 ; 93 : résolutions 1722 ; 71 : tuteurs. 74 : B. A. 1724 ; 77 : état spirituel ; 80-2 : sensibilité ; 85 : changement ; 86 : lit Cheyne ; 87-90 : se décide à entrer dans les Ordres ; 92, 106 note : Taylor ; 97-99 : *Varanese* ; diaconat, lectures ; 101-6 : résolutions ; 112, fellow de Lincoln ; épure ses relations ; 113, 125 : avril-sept. 1726 à Epworth ; 14 fév. 1727, M. A. ; 114 : fonctions scolaires ; 125 : août 1727-juillet 1728 à Epworth ; 125, 128 : prêtrise, 22 sept. ; 125, 139 : 1^{er} octobre 1728-juin 1729, août-21 oct. à Epworth et Wroot ; 140 : tuteur ; 143, 145-6, 179 : bonnes œuvres ; 200-7 : Cyrus et Aspasia, 1730-4 ; 153 : Epworth, avril-mai 1731 ; 150 : revient à pied ; 158 : liaison avec Clayton, 20 avril 1732 ; 168, juillet, visite Law à Putney ; 169, Epworth ; 172 : octobre : lit Spinckes ; 155 : lettre à M. Morgan, 18 octobre ; 166 : sermon, mars 1733 ; 169 : juin à Manchester ; 208 : janvier, mai, septembre à Epworth. 165 : sermon jacobite, 11 juin 1734 ; 167 : tory ; 173-4 : note sur les *Usages* ; 178-9 : Confession ; 181-2 : Campbell ; 208-10 : refuse la cure d'Epworth ; 223, août 1735, prêche à Londres. Offre de Georgie ; 231 : s'embarque, 14 oct. ; 233-244 : traversée ; 244-7 : Spangenberg ; 251 sq. : les Indiens ; 277 : 13 mars 1736, Sophy Hopkey ; 264 : 4-17 avril, Frederica ; 267-8 : mai-23 juin ; 268 : en Caroline avec Charles ; 269-271, Frederica, 10-28 août, 16-25 oct., 5-26

jan. 1737 ; 272 : zèle apostolique ; 280-1 : oct. 1736, retour avec Sophy ; 281-9 : amoureux ; 290-1 : avril 1737, Charleston ; 293-4 : refuse la communion à Sophy ; poursuites ; 295-301 : pratiques religieuses ; 309 : retourne en Angleterre ; 312-21 : état d'esprit ; 322, 343, 368 : Deal, 1^{er} fév. 1738 ; 343-4 : Boehler, Oxford ; 345 : Salisbury ; 346 : Oxford ; 347 : Manchester ; 348 : Oxford ; 349 : Londres, 19 avril ; 400 : société ; 353-7 : rupture avec Law ; 357 : *Vie* d'Halyburton ; 359 : découragement ; 363 : assurance du pardon ; 367 : chez Hutton ; 371-2 : anxiétés ; 372-90 : Marienborn et Herrnhut, 13 juin-14 août ; 391 : Londres ; 392 : scrupules ; 397-8 : genre de vie ; 407, 426-8 : à Bristol ; prêche en plein air ; 438 : Blackheath et Moorfields ; *22-3 : Ses œuvres.

Wesley, Kezziah (1709-mars 1741), 3, 16, 214 n., 230, 308, 331 ; *50.

Wesley, Marthe (1706-1791), 3, 23, 26, 95 n., 195, 197, 229.

Wesley, Mary (1696-oct. 1734), 2, 16, 23, 84, 195, 208, 225.

Wesley, Matthew (1661-1737), 47 n., 95, 226 n., 229, 261.

Wesley, Mehetabel (1697-1750), 2-3, 23, 28, 58, 94-5, 97.

Wesley, Samuel (17 déc. 1662-25 avril 1735), 1, 2, 4, 6-7, 9-13, 16-7, 26-8, 31, 38-42, 45-7, 49, 65, 74-5, 80, 90, 92-5, 101, 111-2, 114-5, 142, 151, 153, 166-7, 169, 208, 223, 399 ; *19-21 : Epitaphe ; *21-4, Œuvres.

Wesley, Samuel (10 fév. 1690-6 nov. 1739), 10, 14, 16-7, 23-4, 26, 30, 42, 52 : juin 1711, Christ Church ; 57, 61 ; 62 : Westminster ; 63, 65, 75, 81, 85, 92, 93, 112, 125, 127, 134, 135, 152-3, 165-7, 208, 229, 235, 267, 319, 369 ; *17, 21, 22, 27.

Wesley, Mrs. Samuel (20 jan. 1669-23 juillet 1742) : 3, 4, 13-4, 14-20, 16 note, 20-2, 23-4, 26-9 ; 45, 48, 50,

- 57-8, 74-5, 77, 79-80, 81-3, 91, 100-1, 104, 149, 169, 185, 188-9, 208, 214, 225-6, 267; *17-9; 48-50.
- Wesley, Mrs. Samuel, 93.
- Sarah (1759-1828), 229 n.
- Susannah (1691-1693), 14 n.
- Susannah (1695-1764), 2, 20, 23, 74, 94.
- Wesley historical Society, 116, 151, 197, 215, 421, 432, *48 notes; xxv.
- Wesley Studies, 2, 21, 27, 59, 62, 78-9, 92, 96, 106, 113, 115, 127, 141, 172, 176, 197, 210, 220, 223, 233, 295-6, 363, 373; *49; vii notes.
- Westal, Thomas (Bristol), 429.
- Westminster abbey, 55, 231; — bridge, 435; — hospital, 62; — school, 2, 23, 41, 52, 62, 127, 165, 208, 231, 367; *20, 27.
- assemblée des Théologiens, 4, 33.
- Weston, Mr., 278.
- What has been, may be*, 30; *21, 24-6.
- Whigs, ix; 35, 38, 64, 137, 164.
- Whiston, William (1667-1752), 62, 159, 170, 177, 422.
- Whitaker, 322.
- Whitchcott, colonel, 38, 39, 40.
- White, John (1590-1644), 4.
- Whitefield, George (1714-1770), xvi-xviii, xix; 177 et n., 185 et n., 215-6, 218, 219 n., 322-6, 329, 343, 353, 397, 399, 402, 406, 409-10, 414, 424 sq., 431, 433, 440; *81.
- Whitehead, John, viii, xxiii-xxv; 51, 61, 81, 84-5, 90, 100, 104, 111-3, 115, 125-6, 128, 137-45, 147-52, 154-5, 157, 175, 189, 193-5, 208-10, 220, 223, 225-6, 229, 255-6, 259, 279, 289-90, 292-3, 295-6, 302, 306-10, 314, 317, 352, 395-6, 402-3, 406.
- Whitelamb, John, avril 1731, Lincoln, 21 ans; 1734, cure de Wroot, 127 et n., 153, 208, 214, 225.
- Wicliff, John (1324-1384), v; 174, 377.
- Wigan, George (1693-1776), 71.
- Wight, 237; *60.
- Wilkes, John (1727-1797), xii.
- Williams, J., of Kidderminster, 440-1.
- cap. Robert, 294; *78-82.
- Williamson, William, 288-91, 294, 308-9; *79, 80, 82.
- Williamson, Mrs. Voir Hopkey, 292-4, 300; *79, 80, 82-3, 84, 85.
- Wilson, Richard, 98, 197 note.
- Thomas (1663-1755), 1698; évêque de Sodor et Man, 173.
- Winchester, 166.
- Windsor, 398, 414.
- Wittemberg, 245.
- Wogan, M., 218.
- Wolf, M., 349, 371.
- Wollaston, William (1659-1724), 316.
- Wolsey, cardinal, 68.
- Woodward, Josiah (1660-1712), 333-6, 399, 401.
- William, *78.
- Woolston, Thomas (1669-1731), 121, 133-5.
- Woolwich, 436.
- Worcester College, 67.
- Worcestershire, 97, 195.
- Wordsworth, Christopher, 68-74, 76, 78, 86, 113, 128, 146, 163-4, 207, 215 notes.
- Workhouse, 144.
- Worthington, 185.
- Wright, R., 240, 248 n.
- William, 95.
- Wroot (Axholme), 89, 93, 125, 139, 153, 208, 210, 314.
- Wycombe, 422.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	v
Additions et corrections	xxxii
CHAPITRE I ^{er} . — Les Années de Formation	1-76
I. — Le Foyer Maternel	1-27

L'île d'Axholme et la Cure d'Epworth. Naissance de John, 17 juin 1703. Ses frères et sœurs : 1-3. — Isolement et prédominances d'influences féminines. Le rôle de la mère : 3-4. — Les Annesley. Mariage de John Dunton. Samuel Wesley et Suzanne. Origines puritaines : 4-6. — L'hérésie socinienne et les rapports des Dissidents avec l'Eglise d'Angleterre : 7-8. — Samuel à l'Université d'Oxford. Embarras d'argent : 8-11. — Mariage et ordres anglicans ; août, novembre 1688. Aumônier de navire ; collaborateur de la *Gazette athénienne*. La cure de South Ormsby : 11-3. — Recteur d'Epworth : 13. — Gêne persistante : 13-4. — L'activité de M^{me} Wesley. Règlement de vie et méthodes pédagogiques : 14-17. — Formation de la volonté ; éducation religieuse : 17-21. — Incendie du presbytère, février 1709. Dispersion de la famille : 21-2. — Nouvelles disciplines. Ecrits théologiques. Conseils au fils aîné : 23-5. — Sollicitude spéciale pour John. Son sérieux précoce : 25-7.

II. — Une paroisse au XVIII^e siècle 27-52

L'autoritarisme du Recteur. L'harmonie conjugale : 27-9. — Jacques II et la fidélité de Suzanne aux Stuarts. Samuel, partisan de la Révolution de 1688 ; son horreur de Cromwell ; motifs politiques de sa rupture avec les Dissidents : 29-31. — Sa *Lettre sur les Académies Dissidentes*, 1703. Polémique avec Defoe et Palmer. La lutte des partis depuis Elisabeth et la situation sous la reine Anne. L'agitation dans les Universités et le clergé contre la *Conformité Occasionnelle* : 31-5. — Les élections de 1705. Etat d'esprit dans l'île d'Axholme : Vermuyden et le drainage de l'île sous Charles I^{er}. Bouleversement d'habitudes. Opposition violente des insulaires. Se rangent du côté du Parlement contre le Roi. Attentats. Hostilité invétérée contre les Stuarts et l'Eglise : 35-8. — Samuel Wesley menacé. Importance électorale de l'île d'Axholme, pays de petits propriétaires. Wesley emprisonné pour dettes : 38-9. — *High Church* et *Low Church*. Sacheverell et Wesley, héros de l'Université d'Oxford. Infor-

tunes du Recteur : 40-1. — S'obstine à ne pas quitter Epworth : 42. — Tâche pastorale : 42-4. — Discipline paroissiale : devoirs des *church-wardens* ; leur inertie : 44-5. — Talents et ambitions de Wesley : Hobbes ; Spinoza ; R. Simon, et la Critique biblique. Collaboration au *Mercure athénien* de John Dunton. Projet de Bible polyglotte : 46-7. — Assemblées du Clergé : 47. — Session de 1711 ; insuffisance du vicaire : 47-8. — M^{me} Wesley inaugure des réunions pieuses au presbytère. Effet produit sur elle par l'histoire de Missionnaires danois au Malabar. Zèle apostolique : 48-50. — Le vicaire dénonce, le Recteur interdit ces « *Conventicules* ». Arguments de M^{me} Wesley : 50-52.

III. — L'Ecole et le Collège. 53-76

John Wesley à Charterhouse. Origines de la fondation : 53-4. — Thomas Burnet et la Genèse : ballade de Pittis : 54-5. — La foi de John Wesley : 55-6. — La maison hantée d'Epworth. Croyance au merveilleux. Sensibilité de John : 56-9. — Brimades scolaires et virilité Harangue aux petits. Programme d'études : 59-61. — Rôle du frère aîné Samuel : 61-2. — Événements ambiants : 62-4. — Sacheverell : son discours composé par le recteur d'Epworth ? John lui fait visite avant de gagner l'Université : 64-6. — L'entrée à Christ Church ; Oxford en 1720. Le monde universitaire. Élégants et parvenus : 66-8. — Inefficacité des statuts. Tavernes et mœurs : 68-9. — Les études Professeurs et tuteurs : 69-71. — Latin ; tradition du Moyen-Age ; Aristote et le syllogisme : 71-4. — John, bachelier, 1724. Coût de la vie universitaire et situation de la famille : 74-5. — Ambition des parents : 75-6.

CHAPITRE II. — Le Mouvement d'Oxford 77-232

I. — La Première Conversion 77-127

John peu pressé d'entrer dans les ordres. Examen de conscience : 77-8. — Tentations d'Oxford et goût des plaisirs. Dépenses et dettes : 78-81. — Sensibilité vive. Nostalgie du bonheur. Rêves tendres et « cristallisations » : 81-2. — Alarmes maternelles. Poésies légères et correspondance frivole : 82-5. — Le *Livre de Santé et Longue Vie* du Dr. Cheyne, 1724. Préceptes d'hygiène, et thérapeutique des passions. Cheyne et la théosophie de Jacob Boehme : 85-8. — Le portier de Christ Church : 88-9. — Horizons religieux nouveaux. Resserrement d'intimité familiale. John se décide à entrer dans les ordres, janvier 1725. — Conseils du père et de la mère : 89-92. — Journal spirituel ; le cahier de l'aïeul : 92-3. — L'ordination retardée. Lettre d'Emilie. Douleoureuse aventure de Mehetabel : 93-5. — Samuel Badcock sur l'origine du mysticisme de Wesley : 95-7. — *Varanese*, avril 1725. La famille du Rév. Lionel Kirkham. Mrs. Chapone : 97-9. — La conversion de Wesley : 99. — *Varanese* et l'*Imitation* : 99-100. — Objections et réserves. Avis maternel. Effet profond : 100-2. — *Les Règles d'une sainte vie et d'une sainte mort*, de Jérémie Taylor. Opinion de *Varanese* et de M^{me} Wesley : 102-3. — L'humilité : 103-4. — Prédestination et libre arbitre ; assurance du

salut : 104-5. — Conseils pratiques de Taylor : l'examen de conscience facilité par la tenue d'un registre quotidien. Le *Journal* de Wesley (avril 1725-février 1791). Résolutions initiales : 105-7. — Exercices spirituels : 107-9. — Lente métamorphose : 109-10. — Premier converti et premiers adversaires : 110-1. — Ordination et fellowship de Lincoln College, mars 1726 : 111-2. — John épure ses relations : 112-3. — Sa tâche universitaire : Bible et dialectique : 113-4. — Tempérament raisonneur. M^{me} Wesley et les *Pensées* de Pascal : 114-6. — Le scepticisme de Wesley. Dégoût des vaines controverses : 116-8. — Norris. *Le Traité Pratique de Perfection Chrétienne*, de William Law, 1726. Law et les *Caractères* de La Bruyère : 118-9. — La doctrine de la « nouvelle naissance » : 119-20. — Le *Sérieux Appel à la Vie dévote*, 1729. Théorie littéraire et enseignement moral : 121-5. — Prêtrise. John vicaire de son père à Wroot : 125-7.

II. — Méthodistes d'Oxford 127-186

Charles Wesley passe de Westminster à Christ Church, juin 1726. Insouciance et tiédeur : 127-8. — L'atmosphère intellectuelle; le christianisme confronté avec l'antiquité païenne, les découvertes géographiques et les conquêtes scientifiques : 128-9. — La philosophie de l'Ecole et le rationalisme déiste : 129-30. — Religion naturelle contre Révélation : 130-1. — Bible; Prophéties; Miracles : 131. — Authenticité des Ecritures : 132-3. — Intolérance des sectes : 133. — La propagande déiste, et les « théologiens rationnels » : 133-5. — Infiltrations à Oxford : Matthew Tindal. Nicholas Stevens : *Lettres d'un déiste à son ami*, 1728, éditées avec des notes de Samuel Wesley fils : 135-7. — Stevens expulsé de l'Université, novembre 1728; mesures contre les mauvais livres : 137-8. — Charles, sorti de sa torpeur, groupe quelques amis : 138. — John revient en juin 1729, et définitivement en octobre : 139. — Charles, bachelier, 20 avril 1730. Robert Kirkham : 140. — John Gambold : 141. — Réunions et œuvres pieuses : 141-2. — William Morgan. Prisons. Workhouse. Ecole gratuite : 142-5. — Les fonds. John se résout à porter les cheveux longs : 145-7. — Influence prépondérante de John; sa physionomie morale; son activité; ses préceptes : 148-50. — Hostilité et quolibets. On les surnomme *Méthodistes*. Menaces et encouragements : 151-3. — Vicissitudes. Indignation de M. Morgan père. Maladie et mort de William. Lettre de John et revirement du père : 154-5. — Attaques de journaux : 155-6. — Les *Méthodistes d'Oxford* : 156-7. — John Clayton, de Manchester, avril 1732. Jeûnes; dévotions. Primitive Eglise : 157-9. — L'étude de l'antiquité chrétienne; William Whiston : 159-60. — Les *Nonjureurs* : 160-1. — Leur influence à Oxford. L'Université et les Stuarts : 161-4. — Samuel Wesley fils et Atterbury. Le Jacobitisme des Wesley. Pamphlet du recteur d'Epworth : « *Ce qui s'est vu, peut se revoir* », 1721; sa doctrine politique : 165-7. — Jacobites et Nonjureurs en Lancashire et à Manchester; épigramme de John Byrom. Byrom, Rivington, Clayton, et William Law : 167-9. — « *Nostrums apostoliques* » : 169. — Thomas Deacon, traducteur de Tillemont; son *Recueil de Dévo-*

tions, 1734. Correspondance avec John Wesley : 169-70. — *Recueil de Prières* de Wesley, 1733. Nathaniel Spinckes : 171-2. — La querelle des Usages liturgiques : 173-4. — Traditions catholiques à Oxford. Lincoln College. Ritualisme : 174-5. — Eucharistie et Présence réelle : 175-7. — Pouvoirs sacerdotaux. Confession : 178-9. — L'Eglise universelle, et les droits de la hiérarchie. Le principe d'antiquité : 179-81. — Archibald Campbell, et l'*Etat intermédiaire* : 181-3. — L'ascétisme de Wesley. Ses maîtres favoris : 183-86.

III. — L'état d'âme de Wesley 187-232

Ecart entre ce qu'il voudrait et ce qu'il est. Foi et Espérance. Les signes du pardon : 187-9. — Mysticisme : *Théologie germanique*, Fénelon. M^{me} Guyon et Antoinette Bourignon. Enseignement des Mystiques : 189-191. — Inquiétude et tension chez John. Désir et effort de détachement : 192-4. — Sauvagerie et velléités de solitude : 194-5. — Persistantes attaches mondaines Betty Kirkham ; Varanese ; Mary Granville-Pendarves (Mrs. Delany). Lettres de *Cyrus à Aspasia* : 195-200. — Style fleuri et direction spirituelle. Lyrisme amoureux : 200-206. — Wesley et le mariage. Les statuts universitaires enjoignent le célibat : 206-7. — Santé déclinante du recteur d'Epworth. Il presse John de lui succéder : 208-9. — Refus et motifs : 209-213. — Mort de Samuel, avril 1735. Situation pécuniaire de M^{me} Wesley : 213-4. — Effectif et situation des Méthodistes. George Whitefield : 214-8. — Protecteurs et affiliés : 218-9. — Hostilité constante et griefs ; le défi au monde : 219-222. — Alarmes et critiques : 222-3. — John Burton offre à Wesley de partir comme missionnaire pour la colonie de Georgie que vient de fonder Oglethorpe : 223-5. — Pourquoi Wesley accepte : 226-7. — L'état de nature et le sauvage idéal du XVIII^e siècle. Berkeley : 227-8. — Perfection et sacrifice ; principe de Law : 228-9. — Charles accompagne son frère ; leur beau-frère Westley Hall : 229-230. — Benjamin Ingham ; besoin de compagnonnage spirituel : 230-1. — Job et la reine Caroline : 231. — James et John Hutton : 231-2. — Wesley contre la lecture des classiques : 232.

CHAPITRE III. — La Leçon de l'Etranger 233-407

I. — La Mission de Georgie 233-321

Conseils de Burton. Emploi de la traversée. Journal de bord : 233-5. — Les passagers allemands : 235-6. — Les Pères de l'Eglise et le respect des rites ; baptêmes renouvelés : 236. — Pacte amical et recours au sort : 237. — Premières difficultés à bord : 237-8. — Apostolat des femmes. Mrs Hawkins : 238-240. — Oglethorpe : 240-1. — L'équipage : 241. Tempêtes et méditations sur la mort : 241-2. — Intrépidité des Allemands : 242-3. — Arrivée à Savannah : 243-4. — Spangenberg : détails sur lui-même, sur les Frères Moraves et sur le comte Zinzendorf : 244-7. — Charles et John, hôte des Moraves à Savannah : 247-8. — Simplicité apostolique : 248. — Savannah. Charles accompagne Oglethorpe à Frederica : 249. — John déçu dans son espoir d'évangéliser les Indiens :

249-254. — Débuts pastoraux : 254-5. — Difficultés à Frederica. Mrs Hawkins et Mrs. Welch cherchent à brouiller Charles avec Oglethorpe, et à secouer le joug sacerdotal : 255-260. — Attitude d'Oglethorpe : 260-3. — John appelé à Frederica : 263-4. — Explication avec Oglethorpe : 264-7. — Charles retourne en Angleterre, juillet 1736 : 267. — La religion à Frederica : 267-8. — John travaille au salut de Mrs. Hawkins : 268-270. — Violences : 270-1. — John renonce à évangéliser Frederica : 271-2. — Son zèle d'apostolat et ses aspirations au martyre : 272-4. — Train de vie à Savannah : 274-5. — Cercle pieux : 275. — Sophy Hopkey : ses vertus : 276-7. — Envoyée à Frederica : 278-9. — Oglethorpe désireux de marier les Wesley : 280. — Oblige John à s'embarquer avec elle pour Savannah ; la traversée : 280-2. — Leçons et entretiens spirituels : 282. — John amoureux ; ses résolutions, décembre 1736. Opinions de Delamotte et des Moraves : 283-4. — Retraite et décision : 284-5. — Tentations : 285-6. — Le sort enjoint à John de ne plus penser à elle : 286-7. — Suprêmes hésitations : 287-8. — Sophy fiancée à William Williamson : 288-9. — Accablement de Wesley : 289-290. — Williamson cherche à écarter sa femme du presbytère et la détourne des devoirs religieux : 290-1. — Preuves de la dissimulation de Sophy : John lui refuse la communion : 292-3. — Williamson et Causton le poursuivent en justice : 294-5. — Les recommandations de Burton et la conduite de Wesley : 295-6. — Pratiques ritualistes et rigueur méticuleuse : 296-9. — Caractère des émigrants ; esprit d'indépendance colonial ; aversion du joug ecclésiastique. Wesley compromis par son ancienne intimité avec Causton et avec Oglethorpe : 299-304. — Les magistrats locaux : 304-5. — Wesley et les affaires temporelles : 306-7. — Son dénuement : 307-8. — Procédés dilatoires : 308-9. — Il se décide à quitter l'Amérique : 309. — Son activité en Georgie : 309-311. — Relations et lectures ; innovations : 311-4. Conscience d'un échec : 314-5. Doutes sur le principe d'antiquité, et sur l'efficacité des sacrements : 315-6. — La corruption humaine : 316. — Mécontentement de lui-même : 316-7. — Incertitudes doctrinales ; angoisse du salut : 317-9. — « Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens ; et je n'ai jamais été converti moi-même » : 319-321.

II. — Le Coup de Grâce 322-367

Comme il aborde à Deal le 21 février 1738, en part Whitefield. Conversion ; ordination, et succès de la prédication de Whitefield, en l'absence de Wesley : 322-5. — Au retour de Charles, décide d'aller en Amérique : 325-6. — Popularité et thèmes favoris : 327-330. — Activité des Méthodistes ; effervescence religieuse : 330-2. — Regain de vie des sociétés, fondées sous la Restauration, à l'image des cercles piétistes et des confréries françaises ; Renty et la Compagnie du S^t Sacrement : 332-7. — Le comte Zinzendorf à Londres, janvier 1737 : négocie le transport de nouveaux émigrants et discute avec les prélats anglicans la validité des ordres Moraves : 337-8. — Zinzendorf et Charles : 338-9. — Sous son influence édifiante, se fonde un petit groupe. Les âmes pieuses lasses de controverse. Besoin de spiritualité pratique ; succès de William

Law : 339-341. — Ingham et le dissident Doddridge ; attente de renouveau : 342-3. — L'allemand Peter Boehler piloté par Charles et John Wesley : 343-5. — Ses propos. Ses lettres à Zinzendorf. « Prêchez la foi jusqu'à ce que vous l'ayez » : 345-7. — Résistances et perplexités de John : 347-9. — Témoins vivants : 349-350. — John fait scandale chez les Delamotte, Gambold sur le scandale de la foi : 351-2. — Apre intransigeance de John : 352-3. — Correspondance avec William Law ; reproches qu'il lui adresse : 353-7.⁶ — *Vie de Thomas Halyburton* : 357. — Départ de Boehler pour la Caroline. Maladie de Charles : Pentecôte 1738 : 357-362. — Pressantes intercessions en faveur de John ; 24 mai 1738, la réunion d'Aldersgate street : 362-7.

III. — Le Pèlerinage d'Herrnhut 367-407

Mrs. Hutton confie ses inquiétudes à Samuel Wesley : 367-8. — Prosélytes : 369-370. — Anxiétés persistantes de Charles et de John : 370-2. — Voyage d'Allemagne. Marienborn : le comte Zinzendorf. Enthousiasme et réserves : 372-4. — Herrnhut : œuvre qu'y a poursuivie Zinzendorf ; y recueille les épaves de l'*Unité des Frères Moraves* : 375-377. — Légendes et histoire : 377-379. — La communauté telle que la trouve Wesley en 1738. — *Classes ; bandes* ; mode d'existence : 379-381. — L'Eglise de John Amos Comenius et le piétisme luthérien de Zinzendorf : 382-5. — Ses ambitions : 385-6. — Les Frères et la Réforme : 387-8. — Chaos doctrinal. Opinions recueillies par Wesley : 389-390. — Il rentre en Angleterre. Ses réserves : 390-1. — Examens de conscience répétés : 392-4. — Ministère actif à Londres et à Oxford : 394-7. — Les chaires de la capitale se ferment : 397. — Besoin d'édification mutuelle ; nouvelle société fondée en mars 1738 chez Hutton : 397-401. — Emprunts aux Moraves : 401-404. — Apports personnels de Wesley : 405. — John appelé à Bristol, sollicite l'approbation des *bandes*. Perplexités et présages. Le sort lui enjoint de partir : 406-7.

CHAPITRE IV. — L'Offensive Méthodiste 409-446

Whitefield en Georgie : 409-419. — Regagne l'Angleterre à la fin de 1738. Ses imprudences. Les églises se ferment à lui : 410-412. — 4 février 1739, affaire de St-Marguerite, Westminster : 412-413. — En province ; 16 février : prêche en pleins champs aux mineurs près de Bristol : 414-415. — Prospérité commerciale de Bristol et charbonnages de Kingswood : 415-420. — Manque de paroisses et d'écoles : 421. — Le ministre Morgan et les *Prophètes français* : 421-424. — Accointances de Whitefield à Bristol. Croissant auditoire populaire : 424-426. — Il réclame assistance. Malgré ses scrupules et ses répugnances, Wesley présenté par lui le 31 mars : 426-427. — Activité à Bristol. Sociétés religieuses. En fonde une nouvelle : 427-429. — Relations avec celles de Londres : 430-431. — Installations : 431-432. — L'école de Kingswood : 432. — Pérégrinations de Whitefield, cimetière d'Islington ; Moorfields ; Kennington-Common. Blackheath : 433-435. — Affluence. Genre d'audi-

toire. Popularité : 436-438. — Présente J. Wesley à Blackheath et à Moorfields en juin : 438. — Charles les imite : 438-440. — Les Méthodistes d'Oxford, prédicateurs itinérants : 440. — Leur succès, gage d'approbation divine. Obligations de conscience : 441. — Réponse de John Wesley aux critiques d'amis alarmés, qui lui reprochent de ne pas prendre une paroisse : 441-444. — Germe de toute l'organisation Méthodiste : 444-446.

TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

- 1*-16* : Lettres autobiographiques de Samuel Wesley père; South Ormsby, 22 août 1692; Epworth, 29 octobre 1698.
 17*-21* : Lettre autobiographique de Samuel Wesley fils à Rawlinson, Tiverton, 20 octobre 1739.
 22*-23* : Notice biographique de John Wesley sur lui-même, 15 mars 1740.
 24*-26* : Pamphlet politique de Samuel Wesley père, 1721.
 27*-47* : *Two Letters from a Deist to his friend.*
 28*-34* : 1^{re} Lettre, 24 mars 1728.
 34*-39* : 2^e Lettre.
 39*-47* : Remarques de S. Wesley.
 48*-52* : M^{me} Wesley et les *Pensées* de Pascal.
 53*-54* : Fragment de John Wesley sur les stations liturgiques.
 55*-77* : Journal de Voyage en Georgie, octobre 1735-février 1736.
 78*-81* : Attestation du capitaine Robert Williams
 82*-86* : Réponse de Wesley à Robert Williams.
 87*-91* : Lettre de John Gambold à Wesley.

93*-105* : Bibliographie.

107*-129* : Index.

Vu :

Le 10 novembre 1909.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

